This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME XVI.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36,
1842.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.

Poésie.

UN SOIR SUR LA COLLINE.

Un soir, c'était à l'heure où la lune décline,
Il était venu seul s'asseoir sur la colline
Dont nul n'éveille plus l'écho silencieux ;
Et là, le cœur saignant de ses douleurs passées,
Prêter l'oreille aux voix de ses sombres pensées,
Et chercher l'avenir dans les regards des cieux.

Et tout en ce moment se taisait sur la terre ;
Les vents étaient muets au vallon solitaire ;
Le nuage immobile oubliait son chemin ;
Mais les fleurs inclinaient leurs odorantes urnes,
Et le doux rossignol chantait ses chants nocturnes,
Comme pour célébrer quelque invisible hymen.

Digitized by Google

Au calme répandu sous la voûte éternelle,
Il semblait que le temps eût replié son aile
Sur l'océan tari d'où s'échappent les jours :
Le fleuve seul, au pied de la colline sombre,
Elevait en passant sa grande voix dans l'ombre,
Comme s'il se plaignait de cheminer toujours.

Et seul avec la nuit, seul avec la nature,
Il laissait son regard flotter à l'aventure
Dans ce sombre infini qu'il sonda tant de fois,
Abandonnant son ame au cours des rêveries,
S'enivrant des senteurs qui montaient des prairies,
Et des vagues soupirs des ondes et des bois.

A travers un réseau de clartés léthargiques,
Son œil ravi voyait, en des lointains magiques
Où le fleuve et les champs allaient s'évanouir,
Se dresser, au-dessus des ombres de la terre,
De pâles monts où, comme en un divin parterre,
Les astres, fleurs des nuits, semblaient s'épanouir.

Puis c'étaient de grands bois pendant en noirs panaches,
Des villages semés comme de blanches taches,
Dans la plaine, au vallon, sous l'ombre des rameaux.
A peine, par moments, une pâle lumière,
Ou l'aigre cri du coq, hôte de la chaumière,
Arrivait jusqu'à lui des tranquilles hameaux.

Puis au couchant, au bord de ses ondes vassales,
Au pied de ses coteaux aux croupes colossales.
A travers d'un rideau de flottantes vapeurs,

Digitized by Google

Apparaissait la ville avec ses tours, ses dômes,
Ses clochers, se dressant, comme de noirs fantômes,
Sur un ciel éclairé de paisibles lueurs.

De lumières sans nombre elle brillait encore ;
Mais ses mille rumeurs, son mouvement sonore,
Tout semblait y dormir du sommeil de la mort :
Son orageuse foule avait calmé ses vagues ;
A peine il en sortait quelques murmures vagues,
Pareils aux derniers bruits d'une mer qui s'endort.

Et le cœur plein de deuil, et la vue attachée
Sur la cité muette en ses brumes couchée,
Et mêlant son silence à la voix de ses flots :
Que de maux entassés dans ces mornes ténèbres,
Hélas! se disait-il, que de drames funèbres,
Là, n'ont eu pour témoins que des murs sans échos!

Si ces pierres pouvaient parler, comme chacune
Elèverait la voix pour dire une infortune!
Qu'elles exhaleraient un lamentable pleur!
Car elles ont ouï bien des plaintes secrètes;
Elles ont recelé sous leurs voûtes discrètes
Bien de pauvres captifs rivés à la douleur.

Là, l'opulence auprès de la misère habite ;
Le travail, sans repos, tourne dans son orbite,
Près de l'oisiveté qui dort sur le satin ;
Là, de haillons couverte et la face livide ,
Aux salles des banquets rode une foule avide,
Dont la plainte se mêle aux chansons du festin.

Digitized by Google

Maintenant elle dort et se repaît en rêve,
Et l'essaim de ses maux, un moment, lui fait trêve;
Mais pour les malheureux est-il un long sommeil?
L'heure fuit, et bientôt il va, plus âpre encore,
Se réveiller avec les rayons de l'aurore,
Et l'oiseau dont les chants dévancent le soleil.

Pourquoi donc ces clartés et ces splendides voiles?
Pourquoi ce dais d'azur illuminé d'étoiles?
Ces souffles parfumés qui s'exhalent des fleurs?
Pourquoi cette amoureuse et flottante harmonie?
O nature! cela n'est-il qu'une ironie,
Et mêles-tu ta joie aux humaines douleurs?

Mais non... d'un Dieu d'amour glorieuse interprète,
Elle chante pour l'homme une éternelle fête.
Pour recevoir en roi cet hôte d'un instant,
Elle se montre à lui, belle, de fleurs coiffée,
Les mains pleines de dons comme une riche fée,
Et change sa demeure en palais éclatant.

Pour apaiser la soif qui toujours le tourmente,
Elle cache en son sein, mystérieuse amante,
Une source d'amour qui l'invite tout bas.
Par ses vagues soupirs, par ses mille harmonies,
Elle appelle son ame aux choses infinies;
Mais ce divin langage, il ne le comprend pas.

Ne trouvant qu'un vain son dans cette voix suprême,
Comme un reptile il s'est replié sur lui-même;
Il s'est posé de tout et le centre et la fin.

Digitized by Google

Et dans l'horrible espoir d'accaparer la terre,
Du commun héritage il a chassé son frère,
Ne lui laissant pour lot que les pleurs et la faim.

Ainsi donc, à travers le grand désert des âges,
Aux trompeuses clartés du flambeau de ses sages,
La pauvre humanité sans appui, sans amour,
S'en va triste, nu-pieds comme une mendiante,
Tendant à chaque siècle une main suppliante,
Et la face tournée aux monts d'où vient le jour

Mais en vain de sa plainte elle remplit l'espace,
Chaque siècle à son tour rive sa chaîne et passe ;
Seule, elle sent son cœur défaillir dans la nuit.
Oh! quel ange viendra lui révéler sa voie?
Qui lui dira le nom de celui qui l'envoie,
Et la plage lointaine où le temps la conduit?

Ce but mystérieux que chaque époque rêve,
Hélas! moi-même aussi je l'ai cherché sans trève.
J'ai rappelé le flot des jours évanouis,
Et laissant avec eux mon ame redescendre,
J'ai des siècles éteints fouillé la froide cendre,
Exhumant les pensers dans leur tombe enfouis.

Et ne trouvant au fond qu'une vaine pâture,
J'ai cherché ce secret par toute la nature,
Et dans mon fol espoir j'ai couru sans repos,
Le demandant aux vents, aux fleuves, aux nuages,
Au silence des nuits, aux forêts, aux orages;
Et ma voix a passé sans éveiller d'échos.

Digitized by Google

Puis, envolée aux champs où leur sphère commence,
Ma pensée a suivi dans leur ellipse immense
Ces mondes voyageurs qui passent sans vieillir.
J'ai, de loin, écouté leurs douces harmonies,
Comme si de ce flot de notes infinies
Le mot que je cherchais allait enfin jaillir.

Mais, à travers ces chœurs chantant dans mes ténèbres,
Je n'ai rien entendu que les soupirs funèbres
Des ames qu'à l'abîme ils venaient par milliers
Jeter, l'un après l'autre, avec de sourds murmures,
Comme des vendangeurs chargés de grappes mûres
Qu'ils portent tour-à-tour de la vigne aux celliers.

Ah! souffrir, aspirer et ne jamais connaître,
Tel est donc le destin et la loi de notre être!
O vous, astres flottants, mondes silencieux,
Qui répandez sur moi votre clarté paisible,
Comme l'homme errez-vous vers un but invisible?
Cherchez-vous comme lui le grand secret des cieux?

Avez-vous comme nous des tyrans, des esclaves?
Vos sentiers ténébreux sont-ils semés d'entraves?
Vos champs sont-ils livrés à d'incessants débats?
Et mécontents des parts que le sort vous a faites,
Allez-vous dans l'espace étendre vos conquêtes,
Et troubler d'autres cieux du bruit de vos combats?

Ah! plus heureux que l'homme, insecte misérable
Que ronge l'égoïsme et que le doute accable,
Dieu vous a tous unis d'un lien fraternel.

Digitized by Google

Libres d'ambition, et de crainte, et de haine,
Au sein de l'infini, votre commun domaine,
Vous poursuivez en paix votre cours éternel.

Qui connaît le secret de vos lointains messages?
Qui sait où votre terme est marqué dans les âges?
Car Dieu, sans les compter, vous dispense les jours;
Et peut-être, tandis que nous gîsons dans l'ombre,
Vous, par de-là des cieux et des siècles sans nombre,
Vous allez poursuivant de sublimes amours.

Ah! tout dans l'univers a donc sa loi suprême;
Tout vers un but caché gravite de soi-même;
Seule, l'humanité semble aller au hasard :
Flot vivant échappé d'une source immortelle,
Vers quel sombre océan sa course mène-t-elle?
Et quel astre en sa nuit doit se lever plus tard?

Ainsi, les yeux tournés vers ces mondes de flamme,
A la brise nocturne il exhalait son ame,
De son doute cherchant à secouer le poids.
Puis sur lui du sommeil descendit le doux ange,
Et, pendant qu'il dormait, il eut un songe étrange,
Ainsi que les voyants en avaient autrefois.

Quand il se réveilla, l'aube venait d'éclore;
Les monts, sous son regard pâle et timide encore,
A l'orient lointain, commençaient à rougir;
La terre par degrés se dégageait des ombres;
Comme une île enchantée au sein des vagues sombres,
Du milieu des vapeurs elle semblait surgir.

Digitized by Google

L'alouette en chantant s'élevait de la plaine,
Les arbres frémissaient sous une molle haleine;
Les ondes exhalaient des murmures d'amour;
Tout chantait, bourdonnait, montait vers la lumière;
C'était comme un prélude, une note première
Du grand concert qui suit le réveil d'un beau jour.

Il contempla long-temps dans sa vaste étendue
Ce magique tableau qui riait à sa vue,
Et d'un brillant matin reflétait la splendeur.
La nuit l'avait caché sous sa sombre tenture;
Mais un rayon était tombé sur la nature,
Et tout avait repris sa forme et sa couleur.

Alors comme frappé d'une divine flamme,
Il tourna ses regards vers l'horison de l'ame,
Et vit un jour plus beau poindre dans l'avenir;
Il vit l'humanité, des temps perçant le voile,
Monter dans l'infini comme une blanche étoile,
Et sa voix s'éleva vers Dieu pour le bénir.

Eugène Faure.

Digitized by Google

A UN RICHE AVARE.

Eh quoi ! l'or en ce monde est donc ta seule joie,
Ton unique pensée, et jusqu'au dernier jour,
Ta main restera donc ouverte à toute proie,
Comme une serre de vautour.

Tu possèdes pourtant des domaines sans nombre,
Des palais, des jardins aux jaillissantes eaux,
Et des bois qui, jaloux de te prêter leur ombre,
Sur toi se courbent en berceaux.

L'été verse chez toi ses grains à pleine pelle,
L'automne t'enrichit de ses plus doux trésors,
Et comme une eau courante au vallon qui l'appelle,
L'or afflue en tes coffres forts.

Mais ces biens qui devraient contenter ton envie,
Loin d'apaiser ta faim, ne font que l'acérer :
Comme un gouffre sans fond ton ame inassouvie
S'ouvre toujours pour dévorer.

Digitized by Google

Tel qu'un ardent limier qui suit, à perdre haleine,
A travers les rochers, les torrents et les bois,
Sous l'ombre du vallon, sous les feux de la plaine,
La trace d'un cerf aux abois ;

Etouffant sous tes pieds la justice endormie,
Par des sentiers obscurs, par d'obliques chemins,
Tu poursuis, à travers l'opprobre et l'infamie,
Cet or vil qui souille tes mains.

L'oiseau, pour te charmer, chante sur ton passage ;
L'arbre étend sur ton front son rideau murmurant ;
L'onde, à tes pieds, se plaint au gazon du rivage ;
Mais tu passes indifférent.

Glaneur infatigable aux champs de la fortune,
Dans ton aveugle ardeur tu n'entends même pas
Le murmure incessant de la foule importune
Qui tourbillonne sur tes pas.

Eh ! que te sert cet or ? comme une douce pluie,
Le voit-on de ta main retomber en bienfaits ?
Où sont les maux qu'il calme, et les pleurs qu'il essuie ?
Où sont les heureux qu'il a faits ?

A-t-il, dans son grenier, soulagé la souffrance ?
A-t-il, réjouissant la veuve et l'orphelin,
Fait descendre en secret le pain de l'espérance
Sous le toit qu'habitait la faim ?

Digitized by Google

Non... jamais la pitié n'a mouillé ta paupière ;
Jamais l'amour n'a lui dans ton regard fatal ;
Les pleurs du malheureux, comme l'eau sur la pierre,
Glissent sur ton cœur de métal.

Le stérile rocher où vient briser la lame,
Le rivage désert où s'abat le corbeau,
Est moins nu, moins aride encore que ton ame,
Ce vivant et sombre tombeau.

En vain, le ciel te parle avec ses yeux sans nombre,
Et vers les hauts pensers provoque ton essor ;
Sourd à sa douce voix, tu demeures dans l'ombre,
Le front penché sur ton trésor.

Oh ! jamais dans la nuit ton ardente prunelle
N'a cherché le jour pur qui ne doit plus finir ;
Jamais les visions n'ont emporté ton aile
Aux vagues champs de l'avenir.

Laisse toi donc aller au desir qui t'emporte,
Suis le fantôme vain qui détourne tes pas ;
Tu verras, quelque soir, arriver à ta porte
Un hôte que tu n'attends pas.

Tandis que solitaire, au fond de ta demeure,
Tu recomptes ton or, d'une invisible main,
La mort sur ce cadran marque ta dernière heure,
Et te dit tout bas : à demain !

Digitized by Google

Demain donc, ô vautour ! tu n'auras plus de serre ;
Et de tous ces trésors qui faisaient ton orgueil,
Il ne te restera que quelques pieds de terre
Pour y déposer ton cercueil.

EUGÈNE FAURE.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR

LA DOGMATIQUE DE STRAUSS[1].

Il nous semble que de nos jours deux méthodes se disputent l'empire du monde philosophique : l'une est la méthode logique, l'autre la méthode psychologique. La première est représentée par l'Allemagne, et plus spécialement par la tendance hégélienne. Elle part de l'idée de l'absolu pour en déduire le système complet du monde et de la philosophie, sans enfreindre en aucun point les règles inviolables de la logique et en refusant formellement d'admettre des mystères ou des contradictions. La seconde, la méthode psychologique,

(1) Die Christliche glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwiklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft dargestellt von Dr D. Fr. Strauss. Tubingen und Stuttgart, 1840 et 1841, 2 in-8°.

Digitized by Google

représentée par la France, plus spécialement par l'école appelée éclectique (et dont le seul tort peut-être est le vague peu philosophique de cette dénomination), part de la conscience et de ses données. Elle reconnaît que la pensée n'est qu'une faculté de l'homme, et qu'il ne faut pas vouloir lui sacrifier les autres. Son critérium se trouve avant tout dans les besoins de l'ame, dans le cri de la nature humaine, en seconde ligne seulement, dans la logique. Elle reconnaît pour vrai, que la logique le permette ou non, tout ce que démontrent, tout ce que réclament la nature de l'homme et ses besoins intimes. Elle va donc jusqu'à admettre des contradictions flagrantes, des résultats impossibles à concilier, pourvu que les deux termes de l'opposition soient également fondés sur le sentiment intime, sur un principe constitutif de la nature humaine. Du reste, il ne faut pas croire que cette méthode ne tienne pas à être aussi logique que possible : mais elle tient avant tout, et avec raison ce nous semble, à être psychologique.

Le système auquel la méthode logique nous paraît conduire nécessairement, lorsqu'elle est rigoureusement appliquée et lorsque ces résultats sont adoptés avec franchise, c'est le système qui nie l'existence d'un Dieu personnel extramondain, et l'immortalité de l'ame humaine, en un mot, le panthéisme. En effet, si l'on part de l'idée de l'absolu, avec la prétention de construire un système dans lequel aucune contradiction logique ne subsiste, il nous semble impossible d'admettre à côté de Dieu l'existence individuelle, libre et immortelle de l'ame humaine. De même, la foi en un Dieu personnel offre des difficultés insurmontables, des mystères, des contradictions même, à la pensée logique. Le raisonnement seul conduit nécessairement à rejeter ces idées. Il est vrai, que parmi les Hégéliens, un assez grand nombre veut échapper à ces résultats. Le centre de l'école de Hégel semble

Digitized by Google

indécis et incertain, et se refuse à formuler clairement sa doctrine. Le côté droit de l'école est franchement théiste, et prétend même être orthodoxe, en prenant ce mot dans le sens qu'il a dans l'église chrétienne. Mais, à notre avis, les premiers ne sauraient se maintenir à la longue dans leur vague juste-milieu, et les derniers ne font que se tromper eux-mêmes sur la portée de leurs principes. Le côté gauche représenté par Strauss, et qui admet une doctrine franchement panthéiste, est seul conséquent.

Ce n'est qu'en suivant la méthode psychologique et française, en pénétrant dans la profondeur de l'âme humaine, en interrogeant non point la raison seule, mais l'homme tout entier, son sentiment intime, son cœur, ses besoins les plus cachés, que l'on peut trouver les fondements de toutes ces croyances logiquement absurdes et inconciliables. C'est seulement ainsi que l'on peut les expliquer toutes, en démontrer l'origine et la nécessité, et forcer la logique à les admettre simultanément malgré leur opposition. C'est en vain que le raisonnement les attaque : leur certitude reste inébranlable, car elle est fondée sur une base solide, la psychologie.

En Allemagne, le représentant le plus décidé de la méthode logique et du panthéisme qu'elle enfante nécessairement est donc Strauss. Dans sa *Vie de Jésus*, publiée pour la première fois en 1835 et 1836 (traduite en France par Littré), il part de la supposition admise *a priori*, que les faits sans nombre qui, par leur ensemble composent l'histoire sont essentiellement de même nature. Il s'en suit qu'aucune histoire particulière ne peut être regardée comme divine et miraculeuse dans un sens particulier et exclusif. Les miracles sont donc impossibles. L'auteur les considère comme un tissu de traditions et de mythes. Le chapitre philosophique qui termine le livre est devenu célèbre. L'auteur s'y efforce de rétablir à l'aide de la philosophie hégélienne, ce que sa critique a

Digitized by Google

détruit. « Dieu et l'homme, dit Strauss, sont identiques « parce qu'ils sont esprit. L'existence véritable et réelle de « l'esprit, est le rapport vivant entre eux, l'homme-Dieu. Le « côté divin de ce rapport s'appelle *révélation;* son côté hu- « main, où la conscience naissante de cette identité, s'appelle « *religion.* Il devait arriver un temps où l'humanité serait « assez mûre pour recevoir cette vérité comme religion. Mais « la religion étant la forme dans laquelle la vérité naît pour « la conscience ordinaire, il fallait que cette vérité apparut « d'une manière universellement compréhensible, comme « certitude physique, il fallait qu'il vint un individu humain « qui fut reconnu pour le Dieu présent. La clef de toute la « christologie c'est que le sujet des attributs que l'église donne « à Christ est une idée, une idée réelle, celle de l'humanité. Dès « lors, plus de contradiction entre les attributs qui semblaient « les plus opposés. L'humanité, voila la réunion des deux « natures, voilà le Dieu incarné. Tel est le contenu absolu « de la christologie. » Nous ne dirons rien de plus d'un livre connu depuis longtemps et si bien jugé par M. Edgard Quinet dans la *Revue des Deux-Mondes.*

La *Vie de Jésus,* de Strauss, jeta l'alarme dans la théologie allemande, et donna une vive impulsion à l'étude particulière de l'histoire évangélique. Il parut successivement une série assez grande de vies de Jésus, et en même temps une foule d'autres écrits dirigés contre Strauss, et conçus des points de vue les plus divers. Strauss répondit à ses derniers par ses *Ecrits polémiques* (1837), dans lesquels il chercha à réfuter ses adversaires et à établir plus clairement et plus fortement son point de vue général et différents détails qu'on avait attaqués. Il résume sa tendance générale en disant que dès qu'on admet un rapport d'immanence entre Dieu et le monde, c'est-à-dire dès qu'on accorde que par suite de sa toute présence et de son infinité Dieu pénètre le monde, l'histoire tout entière

Digitized by Google

est une série d'actes divins; que dès lors il est impossible de soutenir l'idée d'une révélation particulière; que l'on peut tout au plus distinguer différents degrés dans la manifestation de Dieu par l'histoire, mais qu'on ne peut plus opposer une soi-disant histoire sacrée à une autre qu'on dirait profane, ni donner à une certaine période de l'histoire du monde le privilége d'être entourée pour ainsi dire d'un cadre d'or, et d'être distinguée exclusivement aux dépens de toutes les autres révélations divines.

Dans un petit livre publié encore plus récemment (1839) et intitulé : *De ce qu'il y a de passager, et de ce qu'il y a d'impérissable dans le christianisme,* Strauss a exposé, dans un style plutôt oratoire que didactique, quelques-unes des différences qui existent entre sa foi et la foi apostolique et orthodoxe. Il se croit forcé de nier qu'il puisse y avoir après la mort une rémunération. Il ne peut admettre que Jésus dut nécessairement ressusciter, et que sa résurrection soit une preuve de la vérité du christianisme. La doctrine du salut de l'humanité par suite du sacrifice de Christ, n'a pas selon lui plus de valeur. Si l'église enseigne qu'elle donne au chrétien la rémission des péchés, cela signifie pour Strauss que l'homme porte toujours en lui-même la liberté morale. Nous savons déjà qu'il rejette les miracles, en ne les considérant que comme des faits plus ou moins extraordinaires, et la divinité du Christ à la place duquel il met l'humanité. Tout cela appartient selon Strauss à la forme périssable du christianisme. Ce qui restera c'est le culte du génie tel qu'il s'est manifesté en Christ, Napoléon, Goëthe, mais en Christ de la manière la plus parfaite parce qu'il est le fondateur de la religion la plus élevée. Pour savoir si par sa perfection Jésus-Christ est un être à part et unique, et si la foi en sa personne est nécessaire pour la religion, il faudrait d'abord décider s'il a eu réellement conscience de son unité avec Dieu, question à laquelle, selon Strauss, on

Digitized by Google

ne saurait pas encore répondre. Ce culte du génie supposant une incarnation toujours répétée de l'être divin selon la foi des Hindous est appelé par l'auteur lui-même un nouveau paganisme ; et parce qu'il entoure de nouveau Jésus d'un cercle de Saints, quoique ce soient des saints en grande partie profanes, ce même culte peut aussi être nommé, dit Strauss, un nouveau catholicisme.

Le nom de Strauss a fait trop de bruit dans le monde théologique et philosophique de l'Allemagne pour que le dernier ouvrage de cet auteur, celui dont nous voulons surtout parler ici, sa *Dogmatique,* ne fut pas attendu depuis longtemps avec impatience. Le caractère le plus saillant de ce livre, tout récemment publié, c'est qu'il ne renferme pour ainsi dire qu'une histoire des dogmes ; une histoire critique il est vrai, et qui ne manque pas de donner un résultat positif, mais la critique elle-même, ainsi que le résultat définitif, se présente sous la forme de l'histoire. Ce n'est pas Strauss, mais l'histoire elle-même qui fait la critique, qui attaque, qui détruit, qui dissout tous les dogmes tant chrétiens que théistes, pour s'arrêter en définitive au panthéisme hégélien. Nous voilà conduits par le caractère essentiel du livre, quant à la forme, à ce qui le caractérise par rapport au fond et aux idées elles-mêmes. Le panthéisme pur et franc y domine et y donne la clef de tous les mystères de l'homme et de Dieu. C'est ainsi que la vie de Jésus n'avait été que le résumé de toutes les critiques antérieures relativement à l'histoire évangélique, et avait fini par établir que le véritable sujet auquel s'applique tout ce que l'église enseigne de Christ, c'est l'humanité. C'est que l'auteur considère l'histoire de l'humanité en général comme le jugement de Dieu, celle des dogmes comme la marche irrésistible de l'idée. « La critique subjective de l'individu, dit-il, est comme le « jet d'eau d'une fontaine que chaque enfant peut arrêter avec « le doigt pendant quelques moments. La critique objective

Digitized by Google

« telle qu'elle se fait dans le cours des siècles par l'histoire, « est un fleuve impétueux auquel les écluses et les digues ré- « sistent en vain. » Le résultat auquel la critique est arrivée de nos jours est donc juste et conforme à la vérité ; et la manière dont s'est formulé en dernier lieu la doctrine hégélienne, naturellement dans l'extrême gauche, est l'oracle définitif prononcé pour notre époque par l'esprit absolu lui-même.

Il est deux qualités qu'on est forcé de reconnaître dans notre auteur, et qu'on admire d'autant plus qu'elles sont assez rares surtout dans l'école de Hégel : ce sont la clarté, la transparence du style et la franchise complète avec laquelle la pensée est exposée. Cette franchise dégénère malheureusement trop souvent en une manière de dire mordante qui affecte et recherche l'esprit, quelquefois en une ironie amère et méprisante. L'auteur se plaît trop à montrer, non seulement les contradictions logiques, mais le ridicule, quelquefois réel il est vrai, qu'il trouve dans les opinions qu'il combat. Pour les progrès de la vérité nous aurions mieux aimé que, dans un sujet aussi grave, traité du reste avec beaucoup de science, il se trouvât moins de mots piquants, et plus de calme et de sérieux.

La force et la faiblesse du livre nous semblent consister dans la méthode logique que l'auteur manie avec un talent extraordinaire. De là vient sa force : en effet, Strauss bat souvent en brèche avec le plus grand succès, les mille arguments insoutenables et les mille opinions peu fondées qu'il rencontre dans sa marche triomphale. Mais cette puissance de logique qui fait si souvent sa force, est aussi souvent la cause de sa faiblesse : car satisfaire la pensée logique en ne tenant aucun compte des voix plus profondes qui se font entendre dans le for intérieur de l'homme, repousser les contradictions inhérentes à l'ontologie du théisme et conformes aux besoins de notre nature, pour se jeter à corps perdu dans un panthéisme inat-

Digitized by Google

taquable par la voix du syllogisme, mais insoutenable si l'on prend pour juge notre cœur, c'est, selon nous, marcher dans un chemin tout-à-fait opposé à celui de la vérité.

Ce qui fait, selon Strauss, l'essence du christianisme, c'est que cette religion regarde l'homme comme naturellement incapable de tout bien, c'est qu'elle croit que tout ce qu'il y a de vraiment grand, de vraiment beau ne peut être acquis que par Christ. L'auteur, au contraire, est d'avis qu'il est démontré par la science moderne que l'église chrétienne loin d'être le seul, n'est pas même le principal moyen de salut. De plus, Strauss remarque que le christianisme admet dans tous ses dogmes, une espèce de dualisme en distinguant soigneusement Dieu et le monde ; en Christ la nature divine et la nature humaine; dans le fidèle, l'esprit humain et le Saint-Esprit; pour l'homme en général, la vie présente et la vie avenir ; dans l'autre monde le salut et la condamnation. Strauss lui-même réduit ce dualisme à l'unité. Il suit de là nécessairement que l'auteur se place en dehors du christianisme. Ce n'est pas là une conséquence qu'un esprit d'exclusion nous pousse à tirer. Tout au contraire, Strauss lui-même ne se déclare franchement et ouvertement séparé de l'Eglise chrétienne comme philosophe, que parce que le christianisme lui-même est exclusif. Il avoue qu'il ne peut croire, dans le sens de l'Eglise, pas même au symbole apostolique. Il se sent obligé d'en rejeter non pas un point seulement, mais à cause de leur union intime, tout l'ensemble des faits et des doctrines qu'il contient, depuis la conception par le Saint-Esprit et Jésus né de la Vierge Marie jusqu'à l'Ascension et au second avènement du Seigneur, et qui plus est depuis Dieu le Père et le Créateur jusqu'à la résurrection des morts et la vie éternelle. En conséquence, Strauss demande à celui qui est parvenu comme lui à s'élever au-dessus du christianisme de ne plus prendre part à la sainte Cène, parce qu'elle se célèbre dans une commu-

Digitized by Google

nauté qui croit posséder à elle seule le salut. Si, malgré cela, Strauss reste encore extérieurement dans le nombre de ceux qui s'appellent chrétiens, s'il croit que le philosophe peut permettre qu'on présente son enfant au baptême, c'est qu'une conduite conséquemment philosophique entraînerait une foule de désagréments dans la société. Les états chrétiens dans lesquels nous vivons n'en sont pas encore venus au point de comprendre qu'il puisse y avoir des hommes qui n'appartiennent à aucune des communautés religieuses existantes. Le philosophe se borne donc à appeler de tous ses vœux le jour bienheureux où l'état comprendra sa tâche et saura rendre l'Eglise inutile en la remplaçant. Peut-être, dit Strauss, mon livre est-il écrit pour une Eglise future, pour la communion de ceux qui ne croient qu'à l'esprit.

D'un autre côté, Strauss combat également la philosophie théiste de nos jours où, comme il a coutume de dire, la philosophie moderne de la réflexion, à laquelle il oppose la philosophie spéculative c'est-à-dire panthéiste. La première tolère tant bien que mal une foule d'idées contradictoires, une foule de dualités inconciliables, comme celles d'esprit et de matière, de liberté d'un côté et de nécessité et de prescience divine de l'autre, de bien et de mal, de moi et de non moi. Toutes ces oppositions ont été non pas confondues par la philosophie spéculative, mais résolues et réduites par elle à l'unité. Cette philosophie a prouvé que toutes ces contradictions apparentes n'étaient que les différentes phases (moments) du développement de l'idée. Car l'essence de l'idée c'est non pas de rester immobile et renfermée en elle-même (thèse), mais de sortir d'elle-même, de se produire au dehors, de s'opposer à elle-même (antithèse), pour revenir de nouveau à l'identité avec elle-même, mais à une identité plus élevée, plus parfaite que celle dont elle est partie, parce qu'elle contient la conscience de tout ce développement (synthèse). Le monde

Digitized by Google

tout entier avec l'humanité n'est que le mouvement continuel de l'idée absolue qui tend ainsi à arriver à la conscience d'elle-même. L'homme qui parvient à reconnaître qu'il n'est qu'une des formes infiniment variées dans lesquelles l'absolu se réalise, arrive par la connaissance de cette vérité au salut. Quant au fond même des idées, le défaut capital de la philosophie de la réflexion c'est, selon Strauss, de chercher toujours le vrai, le bien, l'infini, non pas dans l'homme lui-même, dans le présent, mais en dehors de l'homme, dans le passé ou dans l'avenir; de ne pas le croire capable de s'élever par lui-même et ici-bas à la perfection véritable, et de ne supposer qu'il ne le fait que par suite de secours extraordinaires et seulement dans le monde avenir.

D'après cela, on serait porté à croire que la doctrine positive de Strauss c'est le spinosisme. Notre auteur déclare que partout, en effet, nous nous trouvons poussés à cette doctrine, mais que ce système n'est, néanmoins, que le commencement et le fondement de la vérité. Dieu n'est pas, il est vrai, dit Strauss, une personne à côté ou au dessus d'autres personnes, comme le croit le théisme; mais il n'est pas non plus, ce que croyait Spinosa, une substance qui manque de personnalité. Ce qui distingue le panthéisme de nos jours, le panthéisme véritable, c'est qu'il a compris que l'essence de Dieu c'est de se personnifier lui-même à l'infini dans le fini.

Mais nous ne pouvons pas exposer et critiquer ici la doctrine complète de l'auteur. Resserrons les limites du champ que nous nous proposons de parcourir, afin de pouvoir y pénétrer un peu plus profondément. Un seul des résultats qu'admet Strauss bien compris, et la méthode critique qu'il suit pour y arriver clairement saisie, suffiront pour donner une idée du livre dont nous parlons.

Nous ne nous attacherons donc qu'à un point de la philosophie religieuse de Strauss pour le caractériser et le critiquer :

Digitized by Google

La doctrine de l'immortalité. Cette idée a occupé si vivement l'école hégélienne de nos jours, il s'est établi à ce sujet tant de débats scientifiques en Allemagne, que nous espérons exciter peut-être quelqu'intérêt en traitant cette question.

C'est surtout par rapport à la doctrine de l'immortalité, que Strauss adresse à la philosophie ordinaire le reproche de chercher au dehors, dans un monde futur, l'infini qui se trouve dans l'esprit.

Il commence par montrer qu'il est ridicule de soutenir que si avec la mort tout était fini, il vaudrait mieux vivre comme la brute sur cette terre. Il tâche de faire comprendre la valeur intrinsèque d'une vie rationnelle. Puis il s'attaque aux tirades fades et sentimentales de ceux qui ne parlent que du bonheur qu'on aura dans l'autre monde en retrouvant ses enfants, sa femme, ses parents et ses amis. Il montre que si l'ame est destinée à s'y développer sous tous les rapports, à travers mille relations diverses et toujours nouvelles, il lui serait tout aussi peu avantageux de rester toujours dans les mêmes entourages qu'il le serait à un jeune homme qui voyage ici-bas pour développer son esprit, de se faire accompagner partout de toute sa famille. Mais quelle est donc la consolation qui nous reste à la mort des personnes que nous aimons, si nous ne devons pas espérer de les revoir? Qu'on lise, répond Strauss, ce que Hégel a écrit à l'un de ses amis qui pleurait la perte de son enfant :

« Je ne vous ferai qu'une seule question, celle que j'ai faite « à ma femme lorsque nous perdîmes notre premier enfant, « alors unique. Je lui demandai lequel des deux elle préférerait « d'avoir eu un enfant comme le nôtre, dans son plus bel âge, « et de se résigner maintenant à sa perte, ou bien de n'avoir « jamais eu ce bonheur. Votre cœur, mon ami préfèrera le « premier cas. C'est celui dans lequel vous vous trouvez. Tout « est passé; mais il vous reste encore aujourd'hui le sentiment

Digitized by Google

« de votre jouissance d'autrefois, le souvenir de votre enfant « bien-aimé, de ses joies, de son sourire, de son amour pour « vous et sa mère, de sa bonté envers tous. Ne soyez pas « ingrat pour ce bonheur et ce contentement dont vous avez « joui. Gardez-en la mémoire toujours vive et présente dans « votre cœur, et votre fils ainsi que la joie que vous avez « ressentie quand vous le possédiez vous resteront toujours.

Puis, après avoir esquissé en quelques traits l'histoire de l'idée de l'immortalité dans la philosophie moderne, Strauss passe à l'histoire détaillée et surtout à la critique des preuves qu'on présente d'ordinaire en faveur de l'immortalité. Il cherche à établir que sa doctrine sur ce point est identique à celle à laquelle l'histoire même de cette idée a conduit.

Quant à la preuve analogique tirée des transformations de la chenille, du sommeil de la nature pendant l'hiver etc, Strauss se contente avec raison de n'en parler que dans une note pour remarquer que ce sont là de simples jeux également indignes d'être rapportés et d'être critiqués. Toutes les autres preuves se résument en celles dont nous allons parler.

La preuve tirée de la rémunération, celle à laquelle l'école de Wolff a attaché la plus grande importance peut être formulée ainsi : « Puisque souvent l'homme de bien n'est pas « heureux dans ce monde, et que le méchant y reste souvent « impuni, il faut qu'il y ait un autre monde dans lequel ils « reçoivent, l'un la récompense, l'autre le châtiment qu'ils « méritent. » En supposant que cet argument ait quelque valeur, il peut prouver tout au plus qu'il aura une prolongation plus ou moins grande de la vie humaine après la mort. Car une fois que les ames seraient convenablement récompensées ou punies, rien n'empêcherait qu'elles retombassent dans le néant. Mais, si l'on y regarde de plus près, cet argument est sans aucune force et d'une nullité complète. En effet, la vertu ne porte-t-elle pas en elle-même sa récompense, le vice sa

Digitized by Google

punition? Ne serait-il pas digne de l'homme de placer la piété, la grandeur d'âme au dessus de tout, même s'il était convaincu que son ame n'est pas immortelle? N'est-ce pas précisément ce qui constitue la vertu que de nous porter à agir, nous ne dirons pas, sans égard à aucun bien, c'est impossible, mais sans égard à aucune récompense autre que celle que donne nécessairement l'exercice même de la vertu? Ce ne sont que les ignorants et les méchants qui croient que la véritable liberté consiste à pouvoir s'abandonner à ses passions et qui regardent la vie rationnelle et morale comme un esclavage pénible, l'obéissance aux lois divines comme un joug pesant dont une rétribution future doit compenser les douleurs. Aux yeux du sage il n'est aucun d'entre les hommes nobles et vraiment grands qui ne soit déjà sur cette terre plus heureux et plus digne d'envie que le plus puissant d'entre les méchants. Si l'on a nommé quelquefois l'argument dont nous parlons, argument moral, il est impossible de ne pas convenir avec Strauss que cela fait penser à la fameuse étymologie de « *Lucus a non lucendo.* » Ainsi, au lieu d'exciter les hommes à la vertu par l'appât d'un gain futur, il faudrait plutôt s'efforcer de leur faire comprendre que même s'il y a une vie future, l'homme de bien doit vivre comme s'il n'y en avait pas, c'est-à-dire chercher à aimer le bien pour des motifs indépendants de cette croyance, afin que si celle-ci venait à lui paraître douteuse, sa moralité ne périt pas avec elle. Ajoutons encore que selon la véritable philosophie religieuse, telle que nous la concevons, l'homme le plus vertueux ne peut faire valoir aucun mérite devant Dieu, et que le péché dont aucun de nous n'est exempt ne peut mériter que la mort.

Nous abandonnons à Strauss sans plus de peine aussi, *la preuve métaphysique* : « L'ame est immatérielle et simple, donc « elle ne peut se décomposer en partie, donc elle est im- « mortelle. » Il est vrai que nous ne croyons pas avec Strauss

Digitized by Google

que la fausseté de la distinction ordinaire entre l'ame et le corps soit démontrée. Nous ne pensons pas non plus que les individualités humaines ne soient que des formes passagères d'une seule et même substance, l'absolu. Mais il nous semble que si quelqu'un considérait la mort non comme une dissolution de parties, mais comme une cessation de la conscience, l'argument métaphysique ne pourrait avoir pour lui aucune valeur. Dans l'hypothèse de l'anéantissement de la conscience par la mort, il n'y aurait plus d'immortalité personnelle, quelque fut d'ailleurs le sort de la substance de l'ame dissoluble ou indissoluble. L'argument est donc évidemment insuffisant.

En dernier lieu Strauss passe en revue les essais complètement récents et contemporains, qui dans le point de vue même de la spéculation moderne, c'est-à-dire de l'école hégélienne ont été faits pour établir l'immortalité. Schelling, dans la première période de son développement philosophique, a caché son idée sous des images à la manière de Platon; la publication de sa nouvelle philosophie antipanthéistique, son système historique comme on l'appelle, est malheureusement encore attendue. Hégel lui-même n'a jamais manifesté clairement sa pensée sur le point qui nous occupe. Il nous semble, quant à nous, que son système exclut l'immortalité individuelle. Dans l'école hégélienne s'éleva bientôt après la mort du maître une vive discussion à ce sujet. Richter dévoila la doctrine esotérique de la philosophie hégélienne de la manière la plus inattendue et fut chef de la gauche de l'école. Il attaqua avec une amère dérision la foi à l'immortalité, et proclama avec enthousiasme le nouvel Evangile de la mort éternelle dont il s'était constitué l'apôtre. Strauss le loue de son zèle, de sa moralité, de sa loyauté, tout en croyant qu'il aurait dû être un peu plus modéré. Il se plaint des grossières attaques dirigées contre ce savant par des gens indignes de délier les cor-

Digitized by Google

dons de ses souliers. Le centre hégélien n'a émis sur le sujet qui nous occupe aucune doctrine claire et précise. Mais Gosschel, le plus illustre des disciples de Hégel, et le représentant du côté droit, théiste et orthodoxe a essayé de montrer que le véritable système hégélien enseignait l'immortalité personnelle. Il a cherché à prouver que la notion, identique à l'être, possède en elle une force vitale invincible qui nous garantit la vie éternelle de l'individu. Nous ne voulons pas nous charger d'expliquer sa déduction qui nous semble vague et peu concluante. Il nous est impossible de prendre parti pour lui, quelle que soit d'ailleurs l'estime profonde que nous ayons pour sa science et sa piété.

Les principes de Hégel ont subi dans une tendance particulière un développement spécial. Weisse et Fitche le jeune tout en conservant la logique de Hégel se sont fait une autre métaphysique et une nouvelle philosophie de la religion. Strauss a dû nécessairement combattre cette tendance. Weisse avait énoncé l'idée que parmi les hommes les uns seraient mortels, les autres immortels. Selon lui les hommes vulgaires, chancelants, ceux qui flottent incertains entre le bien et le mal, deviendront inévitablement la proie du néant. Il n'y aura d'espoir d'une vie immortelle que pour ceux qui sont régénérés par la foi chrétienne, fussent-ils après leur conversion momentanée retombés dans l'impiété. Fichte le jeune professe une doctrine analogue, en déclarant que celui qui n'a pas été régénéré vivra après la mort encore quelque temps comme en songe, comme une ombre, mais qu'il ne pourra pas s'attendre à une vie éternelle. Sur quoi toute cette théorie est-elle fondée? C'est, nous répond Weisse gravement, c'est qu'à l'origine des temps, les fils des dieux s'unirent aux filles des hommes. L'humanité, telle qu'elle est aujourd'hui, étant le produit de cette union, il est évident que nous devons être mortels par rapport au corps, capable d'immortalité par rapport à l'esprit. Notre grand cri-

Digitized by Google

tique a eu beau jeu pour montrer le ridicule de ce système. Il a déclaré, assez justement ce nous semble, qu'il était inutile de le réfuter.

Ainsi, depuis que Richter a détruit le dogme de l'immortalité tous les efforts de ses ennemis n'ont pu, selon Strauss, faire faire au problème aucun pas en avant ou plutôt en arrière.

Mais Strauss ne se contente pas de réfuter les arguments qu'on a émis en faveur de l'immortalité; il nous fait encore entrevoir çà et là, la cause de la faiblesse de ces arguments; il essaye de démontrer par voie ontologique que l'immortalité est chose *impossible*. Elle est impossible d'abord parcequ'il n'y a qu'une seule substance dont les individualités humaines ne sont que les formes passagères. De plus, l'univers doit-être considéré comme une manifestation complète de la divinité; il ne peut donc ni grandir ni diminuer; or, il grandirait si malgré la naissance continuelle de nouveaux individus il n'y en avait pas qui retombassent dans le néant. Enfin, l'essence de l'ame individuelle c'est d'être finie, bornée; l'ame ne pourrait être immortelle que dans le cas où elle n'aurait pas eu de commencement.

Les arguments par lesquels on a coutume de prouver l'immortalité individuelle de l'ame avec conscience d'elle-même, étant ainsi frappés d'impuissance, et l'immortalité elle-même dans le sens ordinaire du mot, étant jugée impossible, on se demande après une si longue série de négations : quel est donc le *résultat positif* auquel arrive celui qui a détruit tant d'erreurs.

C'est ici que Strauss se vante de suivre les traces de Spinosa, de Schleiermacher (dans ses discours sur la religion) de Hégel et de Richter. « Il n'y a, dit-il, comme l'a prouvé la spécu-
« lation moderne, qu'une seule et unique substance : l'absolu.
« Les individus n'en sont que des formes périssables et chan-

Digitized by Google

« geantes. Ils naissent, ils meurent, et toujours d'autres in-
« dividus viennent remplacer ceux qui ne sont plus. C'est ce
« mouvement qui fait la vie de l'absolu. Les forces, les talents
« de l'individu sont bornés et finis; ces limites sont préci-
« sément ce qui constitue l'individualité! Les facultés de l'es-
« pèce, de la race, ou mieux encore celles de l'univers sont
« seules impérissables. Quand, après avoir dépassé l'apogée
« de la vie, nous inclinons vers la vieillesse et ses infirmités,
« l'ame décline avec le corps dont elle n'est que la vie, le
« centre ou l'idée (ἐντελεχεια d'Aristote). Les individus dont
« la vie est usée sont remplacés par des formes nouvelles de
« la vie absolue, qui, si elles ne sont pas plus parfaites, sont
« du moins toujours plus fraîches et plus vives. La véritable
« immortalité ne consiste donc pas dans un progrès éternel
« vers un but qui ne peut-être atteint. Ce serait en vain que
« nous chercherions l'infini hors de nous; il faut le saisir
« en nous-mêmes. Il faut changer la ligne droite d'un déve-
« loppement, sans limites et sans résultat, en une circonférence
« parfaite en elle-même. L'immortalité ne doit pas être pla-
« cée dans l'avenir; c'est une qualité présente de l'esprit,
« c'est la puissance qu'il a de s'élever au-dessus de tout ce
« qui est fini, et d'atteindre à l'idée. Ils s'expriment donc mal,
« quoiqu'ils soient d'ailleurs dans la bonne voie, ceux qui
« semblent faire consister l'immortalité dans la gloire ou dans
« les bonnes œuvres qui nous survivent, dans la reproduction
« de nous-mêmes par la famille, dans le mouvement éternel de
« l'absolu d'où jaillissent toujours des individualités nouvelles.
« L'éternité qui consiste dans la gloire et dans la continuation
« d'une influence salutaire n'est qu'une ombre de cette jouis-
« sance de l'infini que procure à un homme éminent, pendant
« sa vie, son activité dirigée vers le bien suprême et la vérité
« éternelle. De même la durée de la race n'est qu'une ombre
« de la jouissance qu'avait donnée à l'homme durant sa vie

Digitized by Google

« l'amour de la famille. Enfin la métamorphose continue de « l'univers n'est identique à l'immortalité qu'en tant qu'elle « est reconnue, de sorte que l'immortalité se trouve toujours « transportée de l'avenir dans le présent, du dehors en nous-« mêmes. Devenir au milieu de tout ce qui est borné, un « avec l'infini, être éternel dans chaque moment, voilà la « véritable immortalité. L'affirmation absolue du bien, voilà « la béatitude éternelle. »

Et pour rendre son idée plus claire, pour faire valoir son côté poétique, pour faire sentir au lecteur que cette immortalité n'est pas un abîme dont il faille s'épouvanter, mais la véritable résignation et la plus belle consolation dans la mort, Strauss nous engage, à la dernière page de son livre, à lire une poésie de Rücker, le plus varié, le plus riche, le plus brillant des poètes allemands contemporains:

La fleur mourante.

Espère! Tu verras encore revenir le printemps. Les arbres, quand le vent d'automne les a depouillés, n'espèrent-ils pas, durant l'hiver, en la vertu cachée de leurs bourgeons? Et la sève se remet en mouvement, et produit une nouvelle verdure.

« Hélas! je n'ai pas la vigueur de l'arbre qui se soutient un « millier d'années, qui après les songes de l'hiver sourit de « nouveau au printemps. Hélas, je ne suis que la fleur que le « baiser du soleil de mai à éveillée. Une fois couverte de mon « linceul blanc, il ne reste de moi aucune trace. »

Si tu parles comme cette fleur, ame modeste, console toi. Tout ce qui fleurit porte aussi des semences. Laisse la tempête de la mort disperser au loin la poussière de ta vie; tu renaîtras encore cent fois de cette poussière.

« Oui, d'autres fleuriront après moi, d'autres qui me res-« sembleront; quoique toutes les fleurs se fanent à leur tour, la « beauté des prés est éternelle. Il y aura toujours des fleurs,

Digitized by Google

« mais moi je ne serai plus ; je ne vis qu'aujourd'hui, je n'ai « pas vécu hier, demain je ne serai plus.

« Que le regard du soleil, qui me réjouit encore, échauffe « un jour d'autres fleurs, ce n'est pas là ce qui peut adoucir « mon sort. Je suis condamnée à une nuit éternelle ! Oh ! « soleil, tu leur souris d'avance ; pourquoi te ris-tu de moi, « du milieu de tes nuages, avec un froid dédain ?

« Malheureuse que je suis ! quand ton doux rayon m'a « éveillée j'ai mis en toi ma confiance, je me suis toujours « tournée vers toi pour t'aimer. Et aujourd'hui tu m'enlèves « la vie ! Pour en soustraire le dernier reste à ta compassion « orgueilleuse et inutile, je veux, par un dernier effort, me « renfermer fièrement en moi-même, et chercher à t'échapper.

« — Mais déjà tu as fait fondre en larmes les glaces de ma « colère. Reçois donc ma vie qui s'enfuit, reçois la dans ton « éternité. Oui, tu parviens même à délivrer mon ame de sa « douleur. Mourante, je te rends grâces pour tous les biens « que tu m'as accordés.

« Tout un été, balancée par l'haleine fraiche du vent du « matin, j'ai vu tourner autour de moi la danse des papillons, « j'ai réjoui les yeux par mon éclat, les cœurs par mes par- « fums. Toi qui m'as créée de parfum et d'éclat, je t'en rends « grâces aujourd'hui.

« Ornement du monde, quoique petite et modeste, j'ai « fleuri, grâce à toi, dans les champs, comme les étoiles qui « couvrent la prairie d'en haut. Mon dernier souffle ne sera « pas un soupir ! Je veux encore une fois contempler le ciel « et la beauté du monde. »

« Soleil éternel de l'univers, viens me consumer et m'unir « à toi ! Ciel fais briller ta tente azurée ; la beauté de mon « calice est passée. O printemps, merci pour ton éclat ! Vent « du matin, merci pour ton souffle ! Je meurs sans chagrin « comme sans espoir ! »

Digitized by Google

Voilà donc l'immortalité que Strauss nous promet : une immortalité sans espoir ! N'est-il rien dans notre cœur qui s'élève contre cette logique froide et inexorable ? N'y a-t-il pas en nous une voix qui nous crie : « Non ce n'est pas là la vérité ! »

Pour essayer de critiquer la doctrine que nous venons d'analyser, partons de la conscience humaine. Ce point de départ est, nous l'accordons, simplement *psychologique*, purement subjectif ; mais nous n'en connaissons point d'autres ; aussi nous déclarons-nous d'avance incapables de convaincre celui qui ne saurait trouver en lui-même le principe dont nous partons. Mais nous croyons en même temps qu'il est impossible de le récuser. En effet, ce qui constitue l'essence de la nature humaine, n'est-ce pas la tendance vers l'absolu, vers l'infini ? Chacun ne trouve-t-il pas dans ses affections, dans ses desirs, dans ses efforts les plus intimes, la preuve de cette vérité ? Et quel en est le résultat immédiat par rapport à l'idée de l'immortalité ? Comment un être fini de sa nature peut-il atteindre son but, l'infini ? Ce n'est pas en s'identifiant avec l'infini ; cette identification est contraire à notre nature d'êtres finis. Nos desirs ne peuvent donc être satisfaits que dans un progrès éternel et sans fin, qui nous approche sans cesse du but auquel nous aspirons. Un être fini qui aspire à l'infini ne peut avoir qu'une vie éternelle. Nous croyons avec Hasc (1) qu'on ne saurait le nier sans admettre dans l'homme une contradiction flagrante, un desir naturel que Dieu aurait refusé de satisfaire, et qu'il ne nous aurait donné que pour faire notre malheur. Strauss ne voit d'immortalité que dans le présent, dans notre activité d'aujourd'hui pour le bien et pour le vrai ; mais notre ame se contente-t-elle d'une activité d'un jour ? Il

(1) Lehrbuch der evangelischen Dogmatik von Dr. K. Hase. etc Ausg. Leipz. 1838. 8°.

Digitized by Google

nous répugne aussi bien qu'à Strauss de voir la vie éternelle uniquement dans l'avenir, dans un autre monde. La vie éternelle doit commencer en nous déjà ici-bas. Mais il nous répugne tout autant, il répugne, nous le croyons, à la nature humaine de ne voir la vie éternelle que dans le présent. Malgré les doutes que le fait mystérieux de la mort fait naître journellement, il y a quelque chose en nous qui nous promet la continuation de cette vie dans l'avenir le plus lointain, et nous la représente de plus en plus belle et resplendissante. Nous croyons que notre activité pour le beau, le vrai et le bien est aussi éternelle que nos desirs sont vastes et profonds. Une carrière sans bornes est la seule qui puisse répondre à l'étendue de nos vœux illimités !

Or, voilà l'idée qui est contenue au fond de *l'Argument téléologique* émis en faveur de l'immortalité, le seul dont nous ayons évité de parler plus haut parmi ceux que Strauss a réfutés, parce que c'est, à ce qu'il nous semble, le seul qu'il soit impossible de détruire. Selon nous, la véritable forme de cet argument est donc la suivante : « Nous tendons tous vers l'ab-« solu ; néanmoins, comme êtres finis nous ne pouvons jamais « nous identifier avec lui, donc il ne nous reste d'autre moyen « que d'en approcher éternellement. » D'après les trois facultés fondamentales de l'homme, sentir, penser et vouloir, on peut présenter ce même argument sous trois faces différentes : « L'homme aspire à un bonheur infini, à une science « infinie, à une sainteté infinie; donc il existe une immorta-« lité dans laquelle, par un progrès sans fin, il approchera « toujours de ce but desiré. » Mais quelle que soit la forme qu'on choisisse, la force de l'argument est toujours la même, parce qu'il repose toujours également sur une base psychologique. De toutes les manières on est forcé d'en reconnaître la puissance, et d'en accepter la conséquence, à moins de vouloir admettre, dans la partie la plus intime de la nature humaine,

Digitized by Google

une contradiction insoluble destinée à faire notre malheur.

Mais voici Strauss qui, par ses *Objections psychologiques*, prétend détruire même l'argument téléologique. Sortira-t-il vainqueur aussi de ce combat? « Les capacités de l'individu, « dit-il, ne sont que bornées. L'ame dépérit avec le corps « dans la vieillesse. Ce qui constitue l'individualité, c'est pré- « cisément la circonscription des facultés. Ce n'est que parce « que les limites des capacités sont diverses dans chacun de « nous, que nos individualités sont différentes. » Mais nous n'accordons pas du tout à Strauss que les talents de l'homme soient bornés ; notre sentiment nous dit le contraire. Et quoique virtuellement les capacités de tous les hommes soient également infinies, la différence des individualités n'en subsistera pas moins par suite de la différence qui existe chez les hommes dans le développement actuel de chacune de leurs facultés. « Ensuite, continue Strauss, si nous nous développions « de manière à ajouter éternellement à nos talents ceux des « autres, le monde finirait par arriver non pas à la perfection « mais à une mortelle uniformité. Si, au contraire, pour évi- « ter cette uniformité, chacun ne voulait développer que ses « propres talents, il deviendrait de plus en plus exclusif et in- « capable de comprendre la perfection des autres. « Quant à nous, nous croyons que cette uniformité imminente, dont Strauss nous fait un épouvantail, n'est nullement à craindre, par la simple raison que l'idée même du développement infini de chaque individu l'exclut complètement. D'ailleurs, il va sans dire que ce développement ne se fera exclusivement ni dans l'une ni dans l'autre des deux directions indiquées par Strauss, mais dans toutes les deux à la fois. Il ne reste plus, si nous laissons de côté quelques observations qui, évidemment, n'ont aucune force, qu'une objection, la seule au fond qui ait quelque valeur contre l'idée d'un progrès sans fin. « Ce pro- « grès, dit Strauss, ne nous amenant jamais à la satisfaction de

Digitized by Google

« notre desir, à la réalisation parfaite de l'infini, il n'y a au-
« cune raison qui puisse nous porter à l'admettre. » Mais la force de cette objection ne repose que sur une illusion logique. Car si un progrès sans fin ne répond dans aucune des différentes époques qui le composent à notre desir, néanmoins le progrès tout entier, dans son ensemble, dans son infinité, comble nécessairement, même des vœux infinis. Précisément parce qu'il nous est impossible de réaliser jamais complètement l'infini dans un moment donné, et que néanmoins nous en avons le desir naturel, il ne nous reste plus, pour satisfaire ce desir autant que notre nature le comporte, qu'à nous approcher éternellement de l'infini, et à le réaliser ainsi dans l'ensemble d'une carrière sans bornes.

La certitude de l'immortalité étant ainsi psychologiquement établie, les *difficultés ontologiques* que Strauss a fait valoir plus haut pour en conclure qu'elle est impossible, ne pourront nullement nous embarrasser, vu que nous ne reconnaissons d'autre point de départ, d'autre critérium que la psychologie. D'ailleurs, les argumens ontologiques que Strauss allègue sont loin d'être concluants. Les plus forts d'entre eux ne sont que des hypothèses qui tombent aussitôt qu'on creuse plus à fond, et surtout dès qu'on tient compte des desirs qui se trouvent dans notre cœur. Il est d'autres difficultés ontologiques bien plus grandes, que l'on pourrait tirer de l'ensemble de notre propre système, le système théiste. La doctrine d'une immortalité individuelle est, comme celle de la liberté humaine, logiquement inconciliable avec celle d'un dieu infini, présent partout, omni-scient et personnel. Le théisme offre, sous ce rapport, des difficultés insolubles à la raison. Mais qu'importe! La logique doit céder le pas à la psychologie. Les difficultés que présente la doctrine de l'immortalité fussent-elles encore plus grandes qu'elles ne le sont en effet, les contradictions qu'offre le système dans lequel elle est admise fussent-elles

Digitized by Google

mille fois plus nombreuses, cette doctrine reste néanmoins inébranlable. La raison n'étant qu'une partie de l'homme, ce serait une tentative complètement anti-philosophique, que de vouloir la satisfaire aux dépens de l'homme tout entier, aux dépens de ses desirs, de ses instincts, de ses besoins les plus réels et les plus profonds. Tant que nous ne nous laisserons pas aveugler par des systèmes qui partent des seules données logiques, l'immortalité personnelle sera pour nous une vérité incontestable, car elle est gravée en caractères ineffaçables dans le cœur de chacun de nous. Nous recherchons l'infini, l'absolu ; donc nous existerons à tout jamais. Descartes a dit : Je pense, donc je suis ; nous dirons : J'aime, donc je suis immortel !

Il existe donc par rapport au point que nous venons de traiter, comme par rapport à d'autres que nous ne touchons pas ici, une profonde différence entre la doctrine de Strauss et ce qui nous semble la vérité. Néanmoins, en définitive, l'apparition de son livre doit être, à notre avis, pour les amis de la science un sujet de joie plutôt qu'un sujet de tristesse. On l'a déjà souvent remarqué : le développement franc et complet d'un système quelconque ne peut faire que du beau, parce que nous ne saurions bien éviter un excès qu'après l'avoir clairement reconnu pour tel. L'humanité avance et avancera éternellement dans la recherche du bien, du bien et du vrai. C'est comme un grand combat pour des intérêts célestes et éternels. Bien des soldats succombent, bien des individus s'égarent et prennent de fausses routes. Mais la victoire ne peut être remportée qu'au prix du sang des combattants ; tous ceux qui périssent contribuent à la décider. Du choc des opinions jaillit la vérité toujours plus claire et plus brillante.

L'hétéronomie et l'autonomie, l'église et la science moderne, la logique et la psychologie se livrent aujourd'hui de rudes combats en Allemagne. Les intérêts les plus graves y

Digitized by Google

sont en jeu, les dernières bases de l'édifice religieux et politique sont sondées par le doute le plus décidé et le plus audacieusement logique. Néanmoins, on n'essaye nulle part de mettre des entraves à la science, que du reste on ne saurait arrêter. Que la France, à cet égard, prenne exemple des pays d'Outre-Rhin. Chez nous aussi les esprits s'entrechoquent; qu'on leur laisse le champ libre, et qu'on ne veuille pas arrêter un mouvement qu'il n'appartient qu'aux hommes de génie de diriger. La véritable philosophie de son point de vue supérieur, reconnaît que même les systèmes qu'elle rejette, reposent sur une base qui ne manque de solidité que parce qu'elle est étroite et incomplète. Aussi elle sait les comprendre, les expliquer, et démêler la part de vérité et d'erreurs qu'ils contiennent; elle sait montrer à leur égard une tolérance inconnue aux systèmes qui se placent à un point de vue plus restreint. Cette large tolérance qu'il ne faut pas prendre pour de l'indifférence, et l'étude approfondie de la philosophie allemande et de ses richesses, sont aujourd'hui, pour la France philosophique, la condition du progrès. L'école qui est destinée à faire reprendre à notre patrie le rang qu'elle occupait dans le monde philosophique aux temps des Descartes et des Malebranche, sera celle qui saura construire une ontologie conforme aux besoins de la nature humaine en se fondant sur la psychologie.

CHARLES BUOB.

Genève, mai 1842.

Digitized by Google

Appréciations littéraires.

IV.

NAPOLÉON APOCRYPHE,

PAR M. L. GEOFFROY *.

Quand un cri funèbre, parti du rocher de Sainte-Hélène, vint apprendre à la France que Napoléon était mort, on ne crut pas de suite à cette triste nouvelle : beaucoup de personnes la considérèrent comme une manœuvre politique, tendant à effacer le souvenir du grand homme dont le nom seul épouvantait encore la race que les baïonnettes étrangères avaient installée sur le trône de France. Bientôt, cependant, la vérité de ce grave évènement fut démontrée; mais elle ne fut pas unanimement reconnue. Les préventions et les doutes qui s'étaient d'abord manifestés avaient été avidemment recueillis par les classes populaires : quelques années plus tard, une grande partie de la nation française, et surtout les anciens soldats qui

* Paris, Paulin, éditeur.

Digitized by Google

avaient combattu sous les aigles impériales, soutenaient encore que l'empereur n'était pas mort, et que bientôt il viendrait, comme en 1815, chasser les infâmes qui foulaient aux pieds l'honneur et les libertés de la nation.

Cette erreur était excusable. Le peuple avait alors oublié les ravages de la conscription ; il se rappelait seulement avec orgueil la gloire dont Napoléon avait entouré la France. Les exigences du régime militaire lui semblaient moins pénibles à supporter que les envahissements incessants et les vexations toujours croissantes des aristocraties auxquelles les funestes évènements de 1815 avaient ouvert un champ en apparence illimité. Mais cette espérance qui persistait à invoquer le retour de Napoléon était vaine, Napoléon n'était plus. Le brillant météore, dont la course rapide avait un instant illuminé le monde, était allé s'éteindre au milieu des mers. Le peuple ne pouvait plus revenir à son ancien maître ; il n'avait, désormais, à compter que sur lui-même pour se créer une destinée nouvelle et pour sortir de l'abjection où le voulaient plonger ces rois, revenus après vingt années d'exil sans avoir rien oublié et sans avoir rien appris. Quand le moment fut venu où la mesure des vexations et des abus eût été comblée, le peuple comprit ce qu'il avait à faire. Trois jours lui suffirent pour se délivrer des chaînes que, pendant quinze années, ses ennemis avaient accumulé sur lui !.....

C'est un problème dont Dieu seul peut connaître la solution, que celui de savoir si les destinées de la France auraient été meilleures dans le cas où Napoléon aurait continué le cours de ses conquêtes. Pour apprécier avec quelqu'exactitude cette question délicate, il ne faudrait pas seulement examiner les évènements qui ont eu lieu, il faudrait rechercher encore quels auraient été ces évènements si l'empereur avait continué ou reconquis sa domination. Ce travail serait doublement difficile : d'une part, les faits sont bien récents pour qu'on puisse les connaître dans toute leur vérité et les apprécier impartialement ; et, d'autre part, on risque bien de s'égarer quand on s'engage dans la voie ténébreuse des suppositions. Cependant la comparaison de la réalité avec l'hypothèse pourrait seule conduire à un résultat. Quelque jour, peut-être, une plume

Digitized by Google

hardie tentera cette œuvre compliquée. Voici que, déjà, un livre a paru qui semble avoir eu pour but de préparer l'exécution de ce grand travail.

Un écrivain, doué d'une imagination ardente, a voulu compléter cette vie de Napoléon, si fatalement brisée au moment où elle s'apprêtait peut-être à faire les plus grandes choses. M. Geoffroy a écrit une histoire de l'empereur depuis l'année 1812 jusqu'à l'année 1832. Sortant de la pénible réalité des faits historiques, cet auteur s'est élancé dans la vaste carrière des illusions ; et, conduisant son héros de victoires en victoires, et de conquêtes en conquêtes, il l'a élevé à une gloire sans exemple dans l'histoire du monde. Cette œuvre était hardie; voici comment M. Geoffroy l'explique et la justifie :

« C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but. Tout y reste incomplet et inachevé ; les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie. Loi terrible qui tue Alexandre, Raphaël, Pascal, Mozart et Byron avant l'âge de trente-neuf ans ! Loi terrible qui ne laisse s'écouler ni un peuple, ni un rêve, ni une existence jusqu'à ce que la mesure soit pleine !

« Combien ont soupiré, après ces songes interrompus, en suppliant le ciel de les finir ! Combien, en face de ces histoires inachevées, ont cherché, non plus dans l'avenir ni dans les temps, mais dans leur pensée, un reste et une fin qui pussent les parfaire !

« Et que si Napoléon Bonaparte, écrasé par cette loi fatale, avait, par malheur, été brisé à Moscou, renversé avant quarante-cinq ans de son âge, pour aller mourir dans une île-prison, au bout de l'Océan, au lieu de conquérir le monde et de s'asseoir sur le trône de la monarchie universelle, ne serait-ce pas une chose à tirer des larmes des yeux de ceux qui liraient une pareille histoire ?

« Et si cela avait existé, l'homme n'aurait-il pas le droit de se réfugier dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour suppléer à l'histoire, pour conjurer ce passé, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible ?

« Or, c'est là ce que j'ai fait. J'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1832, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort ; vingt années d'une grandeur in-

Digitized by Google

cessamment croissante, et qui l'éleva au faîte d'une toute-puissance au-dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

« J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé.

« Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre, y voit un Dieu, s'agenouille et adore! »

En présentant son œuvre sous le point de vue exclusif d'un caprice d'imagination, M. Geoffroy nous paraît avoir dissimulé la portée réelle de son intention et de son travail. Il nous semble que le but de cet auteur a été d'établir implicitement une comparaison entre les résultats produits par les faits historiques, et ceux produits par les évènements imaginaires qu'il raconte. Nous ne saurions croire que M. Geoffroy eût dépensé tant de travail et tant de talent pour le plaisir de bâtir un roman et de créer une décevante illusion. Cette comparaison que nous venons d'indiquer se présente d'ailleurs à chaque instant dans l'esprit, en lisant l'histoire apocryphe de Napoléon. Cette auréole de gloire qui entoure l'empereur des Français, cette suprématie universelle de l'Empire, forment un contraste saisissant avec notre France contemporaine qu'on a faite si honteusement humble, qu'on a laissée si déplorablement incomplète, qu'on a réduite à une si funeste nullité. Il est impossible de lire l'œuvre de M. Geoffroy sans être frappé de cette différence qui jaillit de chaque page et qui attriste l'ame.

Toutefois, au milieu de la fascination qu'exerce l'histoire apocryphe de Napoléon, on est souvent amené à se rappeler que cette histoire est un roman. Nos cœurs sont trop vivement empreints du triste souvenir de la vérité, pour que nous puissions nous abandonner d'une manière absolue aux illusions que font naître les merveilleux récits de M. Geoffroy. Cet auteur a d'ailleurs raison en disant qu'il a fait un dieu de son héros. Quel homme, en effet, pourrait atteindre le haut rang auquel il a élevé son Napoléon ? Quel homme pourrait conquérir le monde et conserver paisiblement cette immense domination ? Il faudrait être un dieu pour asservir et pour comprimer ainsi tous les peuples, pour régir le globe par une seule volonté.

Il est curieux d'observer comment M. Geoffroy a su combiner les faits de son invention de manière à ce que, tout merveilleux qu'ils

Digitized by Google

soient, ils semblent encore vraisemblables. Il est curieux d'observer comment cet historiographe exceptionnel a su introduire nos illustrations contemporaines dans le drame qu'il a improvisé.

Essayons de suivre l'auteur dans sa course éblouissante, et tâchons de conserver notre sang-froid en courant à sa suite au milieu des nuages sur lesquels il a élevé sa miraculeuse histoire.

Vous qui avez douté de la mort de Napoléon, vous qui avez pleuré sur ses infortunes, vous qui le vénériez comme un dieu, vous, dont le sang a fertilisé les lauriers qui parent à jamais sa tête, vous, amis et admirateurs du grand homme, vous, soldats et peuples, accourez ! voici votre empereur à l'apogée de sa gloire ; sa statue vient d'être élevée sur un piédestal digne d'elle. Arrière ceux qui voulaient la faire tomber sous la funeste atteinte de la foudre ; arrière les profanateurs ! Place à l'historiographe de Napoléon le Grand ! Ecoutez M. Geoffroy, voilà *son* histoire de votre empereur !!!.....

I.

Le 14 septembre 1812, l'armée française, poursuivant ces Russes qui toujours fuyaient devant elle, gravissait une chaîne de montagnes s'élevant comme un immense rideau derrière lequel Kutusof abritait sa retraite. L'empereur Napoléon, qui marchait un peu en avant de l'armée silencieuse, arrive le premier au point culminant de la montagne. Tout-à coup il s'arrête. Son regard domine sur une ville immense, entourée de nombreux faubourgs, décorée de tours, de clochers, de coupoles, de flèches qu'un brillant soleil dore de ses rayons. L'empereur s'écrie : Enfin voilà Moscou !... et ce cri, répété derrière lui par des milliers de bouches, roule comme un écho infini jusqu'aux derniers rangs de l'armée française.

Cependant un silence de deuil règne dans l'ancienne capitale des Czars. La ville est déserte ; deux cent cinquante mille Moscovites ont suivi l'armée russe dans sa retraite. « Marchons, dit l'empereur en apprenant cette nouvelle, si Moscou est abandonnée par ses habitants, mon armée la repeuplera. »

Digitized by Google

Mais les Moscovites n'ont pas voulu seulement soustraire leurs personnes à la domination française, ils ont voulu soustraire aussi leur ville à l'occupation ennemie. Pendant la nuit, un immense incendie éclate à la fois sur tous les points : l'armée française est obligée d'évacuer la ville et de se replier. Heureusement les projets destructeurs des Russes ne reçoivent pas une exécution complète. Une partie de la ville est épargnée par le feu, les magasins militaires sont intacts. La grande armée trouve encore d'immenses ressources dans Moscou, elle s'y repose pendant quelques jours et y reçoit d'utiles renforts.

Ce repos est court : le 10 septembre Napoléon ordonne la marche. La grande armée s'élance sur la route de Saint-Pétersbourg.

L'empereur Alexandre voit le danger, il se décide enfin à faire face à son ennemi. Lui aussi a reçu des renforts : le prince royal de Suède, Bernadotte, l'a rejoint avec trente mille Suédois ; vingt-cinq mille Anglais lui sont en même temps arrivés des ports de la Baltique ; son armée compte trois cent mille hommes. Appuyé sur cette masse imposante de baïonnettes, l'autocrate russe espère la victoire, il concentre ses forces en avant de Novogorod qu'il a fait fortifier, et il attend les Français qui s'avancent en chassant devant eux tout ce qui tente de leur résister.

Le 7 octobre, les deux armées sont en présence. Le lendemain elles s'entre-choquent ; la bataille commencée à neuf heures du matin est terminée à quatre heures du soir. Napoléon a remporté une victoire complète, le sort de la Russie est décidé. Il ne reste rien de l'armée que commandait Alexandre : soixante mille hommes ont été tués, soixante et dix mille ont été faits prisonniers, le reste s'est noyé dans le lac ou s'est dispersé. L'empereur de Russie et le prince de Suède n'ont pu s'échapper au milieu de ce désastre ; ils sont captifs !..

L'empereur utilise, avec son ardeur ordinaire, le brillant succès qu'il vient d'obtenir. Sans daigner voir les deux souverains que le sort des armes a fait tomber en son pouvoir, il s'avance rapidement sur Saint-Pétersbourg. Sa marche ne rencontre aucun obstacle ; le 15 octobre, il fait son entrée triomphale dans la ville de Pierre le Grand.

Digitized by Google

Cependant les deux souverains prisonniers ignorent encore quel sort leur réserve le vainqueur. Le 17 octobre, Napoléon les reçoit dans le palais des Czars où il s'est établi. « Vous, sire, dit-il à l'empereur Alexandre, vous combattiez pour votre pays.... Vous, Monsieur, dit-il à Bernadotte, vous avez oublié que vous étiez Français et vous avez tiré votre épée contre la France !... tous deux vous êtes mes prisonniers, ajoute Napoléon, mais je distingue entre vos actions..... » L'empereur fait ensuite connaitre sa volonté aux deux captifs. Bernadotte n'est plus prince de Suède, il redevient maréchal de France. L'empereur Alexandre est obligé de signer un traité dont les conditions lui sont imposées comme des ordres. Ce traité devient la cause et l'occasion de traités complémentaires entre la France et divers autres états. Par un manifeste daté de Saint-Pétersbourg, Napoléon promulgue, comme un décret émanant de lui seul, les résultats de ces traités. En voici les principales dispositions :

Le royaume de Pologne est rétabli dans son intégrité. La Finlande est rendue à la Suède qui, elle-même, cède la Norwège au Danemarck. Le duché de Holstein est réuni à l'empire français. Le roi de Suède paiera désormais à la France un tribut annuel. L'empereur de Russie, outre une indemnité pour les frais de la guerre, paiera aussi, chaque année, un tribut. Enfin, les flottes russe et suédoise, et une partie des forces militaires de ces deux états sont mises à la disposition de l'Empire.

Ce n'est pas assez pour Napoléon d'avoir reconstitué ce royaume de Pologne si justement nommé *la France du Nord*; il complète son œuvre en lui donnant pour roi le prince Poniatowski. Ce choix excite l'enthousiasme de la nation polonaise; il augmente encore les liens de fraternité et de dévouement qui l'unissaient à la France et à l'empereur.

Après avoir fait ces grandes choses, Napoléon surseoit un instant aux fatigues de la guerre. Les troupes russes sont disséminées ; la grande armée française, habilement répartie dans les centres les plus importants, prend ses quartiers d'hiver ; et, du palais de Saint-Pétersbourg qu'il habite jusqu'au printemps, l'empereur Napoléon gouverne la France et surveille l'Europe soumise.

Digitized by Google

Au commencement d'avril 1813, Napoléon quitte Saint-Pétersbourg pour se rendre à Paris. Cédant aux sollicitations de l'empereur Alexandre, il a consenti à retirer ses troupes de la Russie, se réservant seulement de faire occuper Cronstadt par les armes françaises.

L'empereur reste peu de temps dans sa capitale. Des évènements graves sont survenus en Espagne pendant la campagne de Russie : l'armée française qui occupait la péninsule espagnole avait été affaiblie, l'année précédente, par le départ de plusieurs régiments appelés à renforcer l'armée de Russie ; les partisans de Ferdinand VII, stimulés et appuyés par les Anglais, ont habilement profité de cet affaiblissement. Les aigles impériales ont été forcées de reculer, entraînant avec elles le roi Joseph. Le 7 mai 1813, Ferdinand VII est entré à Madrid. L'empereur frémit de colère en apprenant ces fâcheuses nouvelles, il prend la résolution de frapper en Espagne un coup décisif.

Depuis son retour à Paris, Napoléon s'est occupé avec une infatigable activité de l'exécution de son dessein : dès les premiers jours de juin tout est prêt. Mais avant d'aller se mettre à la tête de l'armée d'Espagne, l'empereur accomplit un grand acte de politique.

Le différend qui a causé les hostilités entre l'empereur et le souverain pontife, subsiste encore. Le pape est toujours retenu à Fontainebleau pendant que Rome obéit à un gouverneur français. Napoléon a compris que cet état de choses pourrait donner lieu à des préventions fâcheuses et à des complications graves ; il veut y mettre une fin. Le 22 juin 1813, l'empereur quitte brusquement Paris ; mais au lieu de prendre la route d'Espagne par Etampes et Orléans, il se fait conduire à Fontainebleau. Le pape prévenu, vient au devant de son auguste visiteur ; une réconciliation complète est la suite de cette entrevue. Le pape révoque l'excommunication qu'il avait fulminée contre l'empereur ; il reconnaît et approuve les libertés de l'église gallicane , il fait enfin de sages et utiles concessions au pouvoir impérial ; il reçoit en retour la liberté, la restitution de ses possessions et de ses richesses, il conserve son pouvoir religieux et recouvre une partie de ses droits de souveraineté. L'empereur ajoute un avantage nouveau, aussi grand qu'inespéré, aux avantages

Digitized by Google

qu'il vient de rendre au Saint-Père. Il apprend au pape que, par une clause jusqu'alors secrète du traité de Saint-Pétersbourg, l'empereur de Russie, renonçant à toujours à son protectorat de l'église grecque, a consenti à rentrer avec tous ses coreligionnaires dans le giron de l'église catholique romaine et à reconnaître le pape comme seul souverain pontife de la chrétienté. Cette importante nouvelle comble le Saint-Père de joie. Ses mains s'élèvent vers le ciel pour invoquer les bénédictions divines sur le grand homme qui fait un si pieux usage de son pouvoir et de ses succès.

Le lendemain de ce grand évènement, l'empereur part pour l'Espagne. Le 3 juillet, il passe en revue son armée ; le 5, il bat les Anglais près de Valladolid ; le 11, il arrive en présence de l'armée anglo-espagnole, retranchée sous les murs de Ségovie, et commandée par Wellington. Deux jours se passent pendant lesquels les deux partis s'observent. Enfin, le 13 juillet, Napoléon donne le signal de l'attaque. Une bataille terrible s'engage. Après huit heures d'un combat acharné, un habile mouvement, ordonné par l'empereur, décide du sort de la journée. Les Français sont vainqueurs.

Cette victoire est funeste à l'ennemi. L'armée anglo-espagnole est détruite ; trente-trois mille Anglais ont mis bas les armes, Wellington est prisonnier, l'Espagne est reconquise.

Le 16 juillet 1813, l'empereur fait son entrée triomphale à Madrid. Bientôt on lui amène Ferdinand VII, arrêté près de Tolède au moment où il cherchait à échapper au vainqueur. Ce faible prince s'humilie et sollicite son pardon ; il renouvelle sa renonciation formelle à la couronne d'Espagne, et pour preuve de la sincérité de son dévouement, il demande à s'allier à la famille impériale en épousant la fille aînée du prince Lucien. Napoléon traite le roi déchu avec une dédaigneuse indulgence, et lui laisse la liberté. Cet acte intelligent de clémence produit les plus heureux fruits. L'Espagne, désillusionnée par la faiblesse que vient de montrer ce Ferdinand pour lequel elle avait prodigué son sang et son or, reporte toute son affection sur le roi Joseph ; la royauté nouvelle est désormais affermie sur le trône espagnol. Une solennelle formalité la consolide encore ; le pape vient à Madrid verser l'huile sainte sur la tête du roi Joseph. Cette consécration achève l'œuvre de la victoire.

Digitized by Google

Cependant le Portugal a été soumis comme l'Espagne. L'empereur voit dans cette conquête une occasion de se réconcilier avec son frère Lucien, avec ce frère qu'il a toujours aimé et qui lui a rendu de si éminents services. Une fâcheuse querelle les avait brouillés ; Napoléon croit de sa dignité de céder le premier. Des négociations conduites à ce sujet par M. de Las Cases obtiennent plein succès ; les deux frères s'embrassent. Mais l'empereur a mis deux conditions à cette réconciliation desirée : Lucien devient roi de Portugal, sa fille aînée épouse l'ex-roi Ferdinand.

De nouvelles délimitations sont assignées aux royaumes auxquels Napoléon vient de donner pour rois deux princes de sa famille. Le Portugal cède à l'Espagne les provinces de Braga et de Tras-los-Montes; le Duero séparera désormais les deux pays. L'Espagne cède la Catalogne à la France.

Dès ce moment l'empereur domine directement ou indirectement sur tout le continent européen. Il peut s'occuper enfin de l'Angleterre que toujours il rencontre sur sa route, et dont ses victoires n'ont pu abattre l'orgueil ni comprimer l'ambition.

II.

L'Angleterre partout vaincue sur terre par les armes françaises, l'Angleterre, expulsée du continent européen, domine encore sur les mers. Retranchée dans son île, elle défie les aigles impériales et continue avec acharnement sa lutte et ses haines.

Depuis longtemps Napoléon a résolu de dompter et de punir cette implacable ennemie ; l'heure est enfin venue d'exécuter cet acte de haute justice politique. Tout a été silencieusement préparé : une flotte nombreuse composée de vaisseaux portant tous les pavillons du continent est réunie sur l'Elbe, de Hambourg à la mer ; deux cent mille hommes sont campés dans la Westphalie et dans le Mecklembourg ; un immense matériel est prêt à être embarqué sur une quantité prodigieuse de navires de transport.

L'Angleterre, qui veille avec une attentive anxiété sur ces prépa-

Digitized by Google

ratifs formidables, a vainement essayé d'intercepter les escadres qui se rendaient successivement dans l'Elbe, ses efforts ont été impuissants; les succès partiels qu'elle a obtenus n'ont pu empêcher la réunion de l'immense flotte organisée par l'empereur. Les Anglais frémissent à l'aspect de l'inévitable péril qui les menace. Ils réunissent toutes leurs forces, ils emploient toutes leurs ressources pour résister à l'attaque qu'ils n'ont pu conjurer.

Le 22 avril 1814, un court manifeste annonce brusquement au monde que Napoléon a résolu la conquête de l'Angleterre. Dans les premiers jours de mai, l'armée impériale débarque dans les comtés de Norfolck et de Lincoln. Les Anglais avaient pensé que l'invasion aurait lieu par les côtes qui s'étendent de l'embouchure de la Tamise à Portsmouth, et, dans cette conviction, ils avaient porté leurs forces sur ces points ; trompés dans leur calcul, ils accourent à l'encontre de l'armée française. Mais déjà le maréchal Bernadotte s'est emparé de Norwich et de tout le comté de Norfolk, où il attend la réunion des différents corps d'armée qui manœuvrent pour le rejoindre. Les troupes anglaises essaient en vain d'empêcher cette jonction dangereuse ; elles sont successivement battues à Bedford, à Ipswich et à Colchester. Cependant, grâce à cette résistance qui a rallenti la marche de l'armée française, le gouvernement anglais a pu concentrer deux cent trente mille hommes sous les murs de Cambridge. Le duc d'York commande cette puissante armée; il attend courageusement l'empereur qui s'avance à la tête des Français.

Le 4 juin 1814, les deux armées se rencontrent et se heurtent : cette fois encore *Dieu protége la France*, cette fois encore Napoléon est vainqueur.

Jamais plus complète victoire n'avait été remportée par le grand capitaine. L'action a duré pendant toute la journée ; elle a été horriblement meurtrière. L'armée anglaise a cinquante-quatre mille morts, parmi lesquels vingt-deux généraux ; le reste de cette armée est blessé, prisonnier ou en pleine fuite. Les pertes de l'armée française s'élèvent à quatorze mille hommes. Le roi de Naples, le maréchal Ney, le général Compans, le général Labédoyère sont au nombre des blessés.

Sans laisser aux Anglais le temps de secouer la stupeur où les a

Digitized by Google

plongé leur écrasante défaite, l'empereur marche rapidement sur Londres. Le 9 juin, il entre dans cette ville en triomphateur.

A peine arrivé à Londres, l'empereur déclare les parlements anglais dissous et supprimés. L'Angleterre écoute, silencieuse et résignée, cette sentence qui brise son organisation politique.

Un décret impérial, daté de Londres, apprend à la fois, au monde étonné, que l'Angleterre a été attaquée, vaincue et soumise par Napoléon. Ce décret pourvoit à l'organisation nouvelle de ce qui fut le royaume uni de la Grande-Bretagne.

L'ancien roi d'Angleterre reçoit le titre de roi feudataire des royaumes unis d'Ecosse et d'Irlande, à la charge de payer à la France un tribut annuel et de fournir un contingent de guerre en troupes et en argent. L'Angleterre n'aura d'autre constitution que celle de l'empire français dont elle fait partie; elle est divisée en vingt-deux départements ; le prince Cambacérès est nommé vice-roi de cette nouvelle province.

De nombreuses dispositions spéciales viennent compléter l'œuvre de Napoléon. Les mers redeviennent libres ; les états de l'Europe reprennent les colonies qu'ils possédaient avant 1789 ; la compagnie des Indes est dissoute, et le commerce avec l'Asie est désormais accessible à tous ; quarante pairs des plus illustres maisons anglaises sont appelés au sénat français ; cent députés anglais sont introduits dans le corps législatif ; les immenses revenus du clergé anglais sont attribués, comme fonds d'amortissement, au paiement de la dette publique ; un archevêque primat, établi à Londres, a la suprématie de l'église anglicane ; Londres devient le siége d'une université centrale, d'une cour de cassation et d'une école polytechnique ; enfin les lois françaises, traduites en anglais, deviennent obligatoires dès le premier janvier 1815, pour le pays conquis.

Une dernière décision, prise par l'empereur, passe inaperçue au milieu des graves résolutions qu'il promulgue. Le gouvernement anglais avait donné asile aux restes proscrits de la famille de Louis XVI. Le chef actuel de cette famille réside dans le château d'Hartwell, près de Glasgow, où il se fait appeler roi de France, sous le titre de Louis XVIII. Napoléon assigne pour résidence, à ce roi nominal, l'île de Man.

Digitized by Google

Un grave évènement vient, à cette époque, attirer l'attention de l'empereur. Le pape meurt le 15 septembre 1814. Napoléon croit de son droit d'exercer une influence sur l'élection à laquelle vont procéder les cardinaux. Le sacré collége se réunit dans le palais impérial de Lyon, sous la présidence du cardinal romain Alexandre Mattei. Dès la première séance vingt et une voix sur vingt-neuf, décernent la tiare au cardinal Fesch.

Le nouveau pape, proclamé sous le nom de Clément XV, adopte pour ses armes l'aigle impériale de France. Le 25 décembre 1814, il fait son entrée solennelle à Rome, et prend possession de sa nouvelle souveraineté.

L'année 1815 s'ouvre sous les auspices les plus pacifiques. L'Europe est maintenant soumise à la domination impériale. Napoléon se repose des fatigues de la guerre en complétant l'organisation des provinces que ses récentes victoires ont incorporées à l'empire français ; il s'applique en même temps à embellir sa capitale.

Un décret, daté de Saint-Pétersbourg, le 5 décembre 1812, avait ordonné l'ouverture, à Paris, de la *rue Impériale*. Cette rue nouvelle, large partout de trente mètres, plantée de quatre rangées d'arbres, s'étend en ligne droite du Louvre à la barrière du Trône ; elle est maintenant achevée, et sur toute sa longueur elle est bordée de somptueux palais et de magnifiques hôtels. L'empereur ordonne l'ouverture d'une rue semblable, coupant à angle droit la rue Impériale, et courant de Montrouge à Saint-Denis. Cette rue, égale en dimensions et en élégance à la rue Impériale, est nommée *rue Militaire* ; elle vient se terminer au nouveau Champ-de-Mars, créé par l'ordre de Napoléon, dans l'immense plaine de Saint-Denis.

D'autres embellissements complètent l'aspect grandiose que les deux rues nouvelles donnent à la capitale de l'Empire. La rue de Rivoli et la Bourse sont achevées ; presque toutes les places publiques sont restaurées et ornées de statues de maréchaux morts ; l'édifice du quai d'Orsay est terminé ; une série de beaux hôtels est construite depuis la rue du Bac jusque par de-là le palais du Corps Législatif ; l'église de la Madeleine est achevée ; les galeries du Louvre sont terminées ; les abords de ce palais sont dégagés; l'Arc de Triomphe du

Digitized by Google

Carroussel, jugé trop mesquin par Napoléon, disparaît ; une vaste place s'étend libre et régulière du Louvre aux Tuileries.

L'empereur ne veut pas seulement embellir sa capitale, il veut aussi l'assainir. Les eaux filtrées de la Seine, soulevées à une très grande hauteur par des pompes à feu, sont distribuées dans toutes les maisons et à tous les étages ; les rues élargies sont garnies de trottoirs ; plusieurs places publiques, plantées d'arbres, sont créées dans le centre de la ville ; de nouveaux quartiers s'élèvent de tous côtés pour recevoir la population qui s'accroît rapidement.

La sollicitude de l'empereur ne s'arrête pas seulement à ce qui intéresse Paris; elle s'étend partout, et partout elle se manifeste avec ce caractère de génie qui le distingue. Dans un voyage qu'il fait à Rome en 1816, il fait exécuter deux grands projets que depuis longtemps il avait formé.

La magnifique église de Saint-Pierre-de-Rome n'avait pas été entièrement construite selon les plans admirables de Michel Ange. Une présomption malhabile, envieuse peut-être, avait déplorablement modifié ces plans, l'œuvre du grand artiste avait été gâtée. Napoléon veut restituer à la façade de ce superbe monument la grandeur primitive que Michel Ange avait créée. Il fait détruire les colonnes engagées du portail et les étages de croisées qui le déshonoraient ; à leur place s'élèvent trois rangs superposés d'arcades inégales, richement décorées. Vingt-une statues colossales couronnent le sommet de cette façade nouvelle. Cette heureuse restauration du plus beau temple de la chrétienté était une belle œuvre ; Napoléon accomplit une œuvre plus belle encore. A sa voix, le Tibre étonné quitte son vieux lit pour s'élancer dans des canaux creusés comme par enchantement. Des fouilles intelligentes, faites dans le limon sur lequel le fleuve avait coulé pendant tant de siècles, donnent au monde savant d'immenses richesses archéologiques qui sont réparties dans les musées des grandes villes de l'empire.

Cependant ces graves occupations n'empêchent pas Napoléon de surveiller attentivement les rois qu'il a soumis à la suzeraineté de l'empire ; cette vigilance est utile, car ces rois subissent en frémissant d'impatience le joug du vainqueur.

L'empereur de Russie ose le premier penser à une révolte : il

Digitized by Google

réussit, par de sourdes intrigues, à faire partager ses projets de vengeance par les rois qui déjà partagent son irritation et sa haine. La Russie, la Suède, la Prusse et la Turquie se coalisent secrètement dans l'espérance de pouvoir surprendre et vaincre Napoléon.

Mais Napoléon sait tout; ses préparatifs sont faits, il attend sans crainte l'attaque dont il est menacé. Les Russes sont les premiers à commencer cette attaque; dans les derniers jours de février 1817, ils envahissent la Pologne et s'emparent de Grodno. Dès ce moment l'Europe, naguère paisible et tranquille, est en feu.

La campagne est courte et décisive. Les Suédois sont battus à Wexio ; les Turcs sont taillés en pièces près de Belgrade ; Constantinople, punie par un bombardement, est occupée par une armée française. Enfin le 21 avril, l'empereur remporte, sous les murs de Berlin, une de ces merveilleuses victoires qui semblent éclore au gré de son génie. Il anéantit les armées combinées suédoise, russe et prussienne; l'empereur Alexandre est tué, sur le soir, par un boulet perdu. Dès ce moment le sort de cette grande échauffourrée est fixé; toute résistance cesse, les armées françaises occupent, sans coup férir, toutes les capitales ennemies.

L'empereur dédaigne d'entrer à Berlin, il se retire à Dresde. Les rois vaincus, leurs ministres et leur cour accourent, en suppliants, auprès de lui. Napoléon ordonne aux rois de Prusse et de Suède et aux trois grands ducs de Russie d'aller à Prague attendre ses ordres ; puis, après avoir organisé l'administration provisoire des pays qu'il vient de reconquérir, il rentre à Paris.

Cependant les rois sont toujours à Prague où ils attendent avec anxiété la volonté de l'empereur. Le *Moniteur* du 15 août 1817 vient enfin la leur faire connaître.

Ce *Moniteur* publie quatre décrets dans lesquels Napoléon, prenant le titre d'empereur des Français, souverain de l'Europe, règle à nouveau l'organisation politique de ce continent. Le dernier de ces décrets promulgue une promotion de rois. En voici les principales dispositions :

SONT NOMMÉS ROIS :

D'Espagne	Joseph Napoléon.
De Silésie et de Posen . . .	Louis Napoléon.

Digitized by Google

Des Deux-Siciles.	Jérôme Napoléon.
De Suisse.	Lucien Napoléon.
De Suède et de Finlande . .	Joachim Napoléon.
De Portugal	Félix Napoléon, prince de Luques.
De Westphalie	Napoléon Borghèse.
D'Autriche et de Hongrie . .	François Ier, ex-empereur d'Autriche.
D'Écosse et d'Irlande . . .	Georges III, ancien roi d'Angleterre.
De Pologne	Poniatowski, déjà roi.
De Bavière	Maximilien-Joseph, déjà roi.
De Wurtemberg.	Frédéric, déjà roi.
De Saxe	Frédéric-Auguste, déjà roi.
De Bade	Le grand duc Charles-Louis-Frédéric.
De Danemarck et de Norwége .	Frédéric VI, déjà roi.
De Sardaigne.	Victor-Emmanuel, déjà roi.
De Bohème	Fréd-Guillaume III, ex-roi de Prusse.
De Valachie et Moldavie . .	Fréd-Auguste, grand-duc de Holstein.
De Russie.	Nicolas, grand-duc de Russie.
De Moscovie	Constantin, grand-duc de Russie.
De Sibérie	Michel, grand-duc de Russie.

Ces rois auront pour successeurs leurs descendants mâles et légitimes, par ordre de prémogéniture; à défaut de ces héritiers, l'empereur des Français nommera un roi au trône vacant. Enfin, avant leur avènement, les rois devront toujours prêter, par-devant l'empereur des Français, serment de foi et hommage à l'Empire.

Ces ordres, par lesquels Napoléon divise les royaumes et répartit les royautés, sont reçus et exécutés avec une humble résignation. L'ancien empereur d'Autriche essaie seul d'obtenir des conditions meilleures par l'intervention de sa fille l'impératrice Marie-Louise. Cette princesse, entraînée par les sollicitations de son père, tente de fléchir la sévérité de Napoléon. Sa démarche, sévèrement blamée, n'obtient aucun succès. La santé de l'impératrice, altérée déjà par les fatigues d'une grossesse avancée, reçoit un choc funeste par ce refus ; quelques jours après cet évènement, elle meurt en mettant au monde, avant terme, un fils qui lui survit.

Pendant quelque temps, Napoléon reste absorbé par la douleur que lui a causé la mort de l'impératrice. Bientôt cependant la vue des trois fils et de la fille que lui a laissés Marie-Louise le rappelle

Digitized by Google

à lui-même. Sa grande ame reprend son énergie, il songe à ce qu'il doit faire.

L'empereur se rappelle alors cette Joséphine tant aimée des Français, cette Joséphine que la voix du peuple avait appelée le bon génie de Napoléon ! ! !....

A quelque temps de là, le pape Clément XV bénit à Notre-Dame l'union nouvelle de Joséphine et de l'empereur !

III.

La paix, un moment interrompue par l'attaque si promptement comprimée de la Russie, a repris son empire. Le génie actif de Napoléon utilise cette période de tranquillité politique, pour doter l'Europe d'utiles améliorations. A sa voix des routes et des canaux courent sur tous les points porter la vie et la richesse. De grandes voies militaires s'étendent en lignes presque droites jusqu'aux extrémités de l'Empire. Parmi ces routes nouvelles les plus remarquables sont celles de Paris à Amsterdam, à Calais, à Hambourg, à Genève, à Toulon, à Rome; la plus belle de toutes est celle de Paris à Constantinople. Un vaste système de canaux et de navigation fluviale améliorée complète les services rendus par les routes. Le principal de ces canaux est le *Canal impérial*, qui part de Bordeaux et de Lyon, se réunit en une seule branche à Orléans, traverse Paris et se prolonge jusqu'à Amsterdam. Cet immense canal, auquel viennent se rattacher un grand nombre de canaux secondaires, peut recevoir des bâtiments d'un puissant tonnage; il devient un actif élément de prospérité.

En même temps qu'il s'est occupé de ces améliorations importantes, l'empereur a doté le pays d'embellissements empreints du caractère de grandeur qui distingue toutes ses conceptions. Au premier rang parmi les travaux de luxe qu'il fait exécuter, il faut placer l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Étoile. Ce majestueux monument est entièrement revêtu de bronze provenant de la fonte des canons conquis sur les ennemis de l'Empire. Par une série

Digitized by Google

de bas-reliefs admirables, ce bronze représente les principales victoires remportées par l'empereur. Plus tard cet arc de triomphe est entièrement doré ; il prend alors le nom de *Porte d'or*.

Les arts et les sciences prennent un développement étonnant à l'abri de la protection éclairée de l'empereur. Sa main bienveillante distribue partout des récompenses et des encouragements, partout le mérite est distingué et mis en évidence. Madame de Staël abjure l'injuste prévention qui la tenait éloignée de l'empereur : elle accepte le titre de duchesse, et son nom vient augmenter la liste des membres de l'Institut. Le comte de Saint-Simon est élevé au poste de préfet et au titre de conseiller d'état. L'empereur, qui devine et apprécie le génie, adresse des prévenances significatives à M. de Lamennais ; mais M. de Lamennais veut conserver ses convictions sa noble indépendance, il refuse de se soumettre aux entraves d'une volonté étrangère, il est laissé à l'écart.

Une heureuse création vient compléter les bienfaits dont les *Codes Napoléon* ont doté la France ; un conseil supérieur de révision des lois est institué. Ce conseil a pour mission de recueillir et de réviser toutes les lois anciennes, et de proposer l'abrogation de toutes les dispositions légales qui présentent un double emploi ou une contradiction avec les nouveaux codes.

Les sciences suivent ce mouvement général de progrès ; elles s'enrichissent de perfectionnements et de découvertes. Un des plus remarquables succès qui signale cette ère nouvelle de l'intelligence humaine, c'est la merveilleuse découverte faite par Bichat, Lagrange et Corvisart. Ces trois savants réussissent à saisir le fluide mystérieux qui produit et entretient la vie. Ils parviennent à maîtriser ce fluide ; leur main habile anime des corps inertes et produit tous les symptômes, tous les phénomènes d'une réelle vitalité....

Cependant les douceurs de la paix n'ont pu faire perdre à l'empereur le souvenir des fougueux énivrements que donne la victoire. Les pensées de combats et de conquêtes fermentent dans sa tête ; son grand génie se trouve à l'étroit dans l'Europe soumise, il lui faut le monde entier. Le 5 janvier 1821, dans une séance solennelle des corps législatifs réunis au Panthéon, l'empereur, entouré des souverains de l'Europe et de tous les hauts dignitaires de l'Empire,

Digitized by Google

annonce qu'il se dispose à s'emparer de l'Egypte et à conquérir l'Asie.

A peine ces grands projets ont-ils été révélés que déjà leur exécution est prête. Dans les premiers jours de mars, une immense expédition maritime, commandée par le comte Sidney Smith, débarque une puissante armée sur les côtes d'Egypte, pendant qu'une armée plus puissante encore, réunie dans les environs de Smyrne, sous les ordres du roi d'Espagne, s'avance dans la direction d'Alep.

L'Egypte, pleine encore du souvenir de Napoléon, n'essaie pas même de résister; elle est conquise sans coup férir.

Le sultan Mahmoud, relégué depuis 1817 dans ses possessions d'Asie, ne se résigne pas aussi facilement à subir la domination des aigles impériales. Il déploie l'étendard du prophète et appelle tous les Musulmans à la défense de leur pays et de leur religion. Trois cent mille hommes, fanatisés par cet appel énergique, accourent se ranger sous l'étendard sacré. En voyant le nombre et l'enthousiasme de ses soldats, Mahmoud sent ranimer son courage; et, sans attendre les secours que ses pachas lui amènent avec une lenteur peut-être calculée, il se porte vivement sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, afin d'empêcher la jonction des deux armées impériales.

L'armée d'Egypte, commandée par Napoléon, arrive la première en présence de l'armée turque. Le 9 juin, à dix heures du matin, les deux armées, également impatientes de la victoire, s'élancent l'une contre l'autre. Le choc est terrible. Les Turcs, transportés par le fanatisme religieux, se sont rués sans ordre et en masse serrée sur les troupes impériales. La brusquerie de cette irruption a paralysé toute tactique et toute manœuvre, la bataille devient une mêlée confuse, un combat corps à corps. Bientôt l'infanterie française, désunie et rompue, est accablée par l'innombrable cavalerie de l'ennemi. Napoléon voit en frémissant le succès des Turcs. Dans ce moment critique, son génie et son sang-froid développent toute leur énergie. Il réussit à rallier une partie de l'aile gauche de son armée. Une heureuse réaction s'opère, le centre et l'aile droite reviennent en ligne. Encore quelques efforts et les chances vont devenir peut-être favorables à l'armée française; mais le maréchal Berthier est frappé à mort, l'empereur lui même reçoit une bles-

Digitized by Google

sure à la cuisse. Dès ce moment, c'en est fait : une fois encore, à vingt-cinq années d'intervalle, les murs de Saint-Jean-d'Acre voient une armée française reculer devant un ennemi vainqueur !

Ce douloureux échec est courageusement supporté par l'empereur. Sans presque donner attention à sa blessure, il passe en revue ses troupes et combine ses plans pour rappeler la victoire sous ses drapeaux. Son attitude et son exemple ont fait renaître l'énergie et l'espérance dans tous les cœurs ; mais, utilisant la leçon cruelle qu'il vient de recevoir, il attend, pour livrer une nouvelle bataille, d'avoir été rejoint par l'armée que lui amène le roi Joseph. Cette réunion s'effectue sans que les Turcs y mettent obstacle. Le sultan semble enivré de la victoire qu'il a remportée; il reste tranquille sur le champ de bataille, sans chercher à tirer profit du succès qu'il vient d'obtenir.

Cependant l'empereur a conçu un nouveau plan de campagne. Les Turcs se font gloire de posséder cette Jérusalem où fut le sépulcre du Christ. Leur superstitieuse prévention voit un gage de domination perpétuelle dans la conservation de cette possession enviée par les chrétiens ; l'empereur veut rompre ce prestige, il conduit son armée sur Jérusalem. La garnison turque fuit en apprenant l'approche de l'armée impériale. Napoléon entre dans la capitale de la Judée.

En apprenant la prise de Jérusalem par l'armée française, Mahmoud se réveille enfin de sa torpeur. Il accourt à la tête de ses troupes auxquelles il a promis une victoire plus éclatante, plus complète encore que celle de Saint-Jean-d'Acre. Napoléon résiste à l'impatience de ses soldats qui demandent à courir au devant de l'ennemi. Il comprend quel avantage il y a d'attendre en repos une troupe immense et indisciplinée qui arrivera fatiguée par une longue et pénible marche; il reste campé sous les murs de Jérusalem. Le 20 juillet, les deux armées se trouvent en présence. Elles s'attaquent immédiatement avec un égal enthousiasme, avec une égale ardeur. Mais l'empereur a tout calculé, tout prévu : ses combinaisons s'exécutent avec promptitude et sang-froid; les Turcs sont bientôt enveloppés par l'armée chrétienne, supérieure en nombre. Dès le premier choc, le sultan Mahmoud est tué et l'étendard du prophète est

Digitized by Google

pris. La bataille devient alors un épouvantable massacre, l'armée turque est complètement anéantie.

Jamais Napoléon n'a remporté de victoire plus prompte et plus terrible. Cet éclatant succès a une immense portée, la conquête de l'Asie en est le prix.

Dès lors, en effet, les armées impériales envahissent successivement le continent asiatique sans presque rencontrer de résistance. Il semble qu'elles font une promenade militaire dont les capitales de province ou d'empire sont les étapes. L'empereur fait des haltes fréquentes et souvent prolongées pendant que ses armées poursuivent leurs conquêtes. Il s'occupe à la fois de diriger les opérations militaires, d'organiser les pays conquis, et de gouverner ses possessions européennes.

La victoire de Jérusalem n'a pas seulement décidé de l'empire turc et de l'avenir de l'Asie, elle a décidé aussi du sort de l'islamisme. Le croissant abattu ne doit plus se relever, le christianisme règnera désormais partout, les peuples seront unis par une seule et même foi religieuse, comme ils seront soumis à une seule et même domination. A l'ordre de l'empereur, le temple qui conservait religieusement le tombeau de Mahomet est détruit. La ville de la Mecque essaie en vain de s'opposer à la volonté du conquérant ; cette résistance est sévèrement punie, un immense incendie dévore cette ville, et la charrue laboure la place où s'élevait la cité révérée des Musulmans. Dès ce moment, le mahométisme a vécu : le croissant est partout remplacé par le symbole de la religion des chrétiens.

IV.

Les soins de la conquête n'absorbent pas seuls l'attention de l'empereur. Il s'occupe aussi de doter les pays conquis d'améliorations qui transmettent jusqu'aux temps les plus reculés le souvenir de son nom et le témoignage de son génie.

L'isthme de Suez est coupé par une immense tranchée, et les deux mers se rencontrent étonnées dans le nouveau do-

Digitized by Google

maine que leur livre la main puissante de l'empereur. Le détroit de Suez existe; l'Afrique, désormais, sera la plus grande île du monde.

Cette œuvre est belle, elle dote le monde d'un puissant élément de richesses et de bien-être: elle ne suffit pas cependant à l'empereur. Le gigantesque travail qu'il vient de faire exécuter ne satisfait pas son ardent génie; ses méditations produisent une conception nouvelle qui a quelque chose de merveilleux.

Depuis bien longtemps les savants de tous les pays discutent et divaguent sur l'emplacement où s'élevait autrefois la somptueuse Babylone. Napoléon a étudié les lieux; il annonce un jour, aux savants qui l'ont accompagné en Asie, qu'il croit avoir résolu ce problème sur lequel tant d'opinions ont été émises, sur lequel tant de livres ont été écrits. Des sourires de doute ou d'incrédulité accueillent cette déclaration de l'empereur. Mais lui, souriant aussi, invite les sceptiques à venir, dans deux mois, visiter Babylone exhumée des atterrissements sous lesquels elle est ensevelie.

Napoléon se met de suite en mesure d'accomplir son étonnante promesse. Des légions d'ouvriers accourent à son ordre: leurs travaux habilement dirigés démontrent bientôt la justesse des calculs de l'empereur. L'antique Babylone surgit comme par enchantement du sein de la vallée où elle gisait cachée sous des masses de sable et de terres. Les édifices apparaissent, les rues se dégagent, les maisons se déblaient. La grande ville de Sémiramis reparaît au soleil après vingt siècles de ténèbres et d'oubli.

Ce n'est pas tout. L'empereur ne veut pas seulement rendre au monde étonné la plus admirable ville des temps anciens, il veut faire renaître encore le plus étonnant monument des temps primitifs. A peine les ouvriers ont-ils fini de restaurer Babylone que déjà l'ordre de l'empereur les appelle à un autre travail.

Une immense montagne, d'une forme conique quasi-régulière, s'élève derrière Babylone. La pioche et la pelle enlèvent les forêts et les terres qui couvrent les flancs de cette montagne. Bientôt apparaît une route immense qui s'enroule comme une longue spirale autour de la montagne dépouillée. A mesure que les travaux continuent, d'énormes arcades semblent naître ; des voûtes s'élèvent superpo-

Digitized by Google

sées; des salles d'une immense étendue sont évidées. L'œil stupéfait découvre enfin un ensemble colossal formant une sorte d'édifice incommensurable. Cet édifice que tout le monde admire sans pouvoir en découvrir le but et le nom, cet édifice que le génie de Napoléon a deviné, la bouche de Napoléon le nomme.... c'est LA TOUR DE BABEL ! ! !.....

Pendant que Napoléon fait ces grandes choses, les peuples vaincus, impatients du joug, épient l'occasion de recouvrer leur indépendance et leur liberté. L'Egypte est la première à oser la révolte: son insurrection est promptement comprimée et la terrible punition qui lui est infligée vient effrayer les populations qui seraient tentées d'imiter son exemple. La sentence de l'Egypte, prononcée par un décret impérial, est exécutée avec une étonnante promptitude. Le Nil, détourné à la hauteur de Thèbes et refoulé dans un lit nouveau, court en mugissant se précipiter dans la mer Rouge. L'ancienne Egypte, privée des eaux qui faisaient sa fertilité et sa richesse, est bientôt envahie par les sables que les vents du désert amènent sur son sol desséché. Dès ce moment, l'Egypte ne compte plus parmi les nations. L'empereur a montré comment il sait punir ceux qui méconnaissent et outragent sa domination.

Ce grave évènement n'a pas empêché Napoléon de continuer la conquête de l'Asie. La Chine et le Japon sont envahis par les armées impériales. Dès lors tout le continent asiatique est soumis. L'empereur confie à ses lieutenants le soin d'organiser et d'administrer ces nouvelles conquêtes, et il se décide à rentrer en France. Il s'embarque sur la mer Jaune, prend en passant possession de la nouvelle Hollande, et rentre en Europe après une absence de six années glorieusement employées.

L'Europe et l'Asie sont soumises à la domination de l'empereur, mais ce vaste domaine ne suffit pas à son ambition, il veut l'empire du monde. L'Afrique et l'Amérique sont encore à soumettre, il dirige d'abord ses armes contre la première de ces deux vastes contrées. Deux années lui suffisent pour achever la conquête de l'Afrique. Au mois de mars 1827, le drapeau impérial et la croix dominent partout sur le sol africain.

L'Amérique n'attend pas que le conquérant étende sur elle sa main

Digitized by Google

victorieuse. Elle devine et devance la volonté impériale ; et, par un acte spontané, elle se soumet au sceptre de Napoléon.

Dès ce moment, l'empereur est arrivé à l'apogée de la gloire. Sa domination s'étend sur toute la surface du globe; il prend le titre de monarque universel.

Le 4 juillet 1827, en présence d'une immense assemblée réunie dans le nouveau Champ-de-Mars et composée d'une grande affluence de population, de tous les corps constitués, des hommes les plus remarquables de tous les pays et des rois, Napoléon annonce quel nouveau titre il joindra désormais à celui d'empereur des Français. Le lendemain, un décret impérial révèle au monde la décision que vient de prendre l'empereur. D'autres décrets subdivisent les pays conquis et nomment des rois à chaque subdivision. D'autres fixent la hiérarchie administrative du monde, désignent les principales capitales, et définissent les attributions et les obligations des rois par rapport au monarque universel. La guerre est abolie. La religion chrétienne catholique romaine devient la religion universelle du monde. L'unité de la législation, l'unité des poids et mesures, et l'unité des monnaies sont partout établies. Enfin un dernier décret élève au titre de roi le prince Talleyrand et le maréchal Soult, et nomme archi-chancelier, M. Dupin aîné....

Bientôt des dispositions importantes viennent compléter cette réorganisation générale du monde. L'éducation devient publique et gratuite; la langue française, proclamée officielle et partout enseignée, est universellement parlée. Des routes, des rail-ways, des canaux sont partout construits. L'administration générale des postes dessert tout le globe. Toutes les dettes publiques sont payées. Un système pénitentiaire uniforme est établi; la Nouvelle-Hollande exclusivement réservée pour servir de lieu de déportation, reçoit les condamnés de tous les pays. L'empire français conserve seul une marine formidable et une puissante armée. Un nouveau Moniteur, *la Terre*, devient le journal officiel du monde. Napoléon retient d'ailleurs la presse sous une sévère surveillance, et une police active enveloppe le monde entier de son réseau. Enfin une nouvelle distinction honorifique, l'*Ordre des Rois*, est instituée dans le but exclusif de récompenser les souverains qui ont bien mérité de l'empire.

Digitized by Google

Il ne suffit pas à l'empereur de porter le titre de monarque universel du monde, il veut qu'une solennelle cérémonie consacre son nouveau titre. Le 15 août 1828, dans la cathédrale colossale, élevée sur l'emplacement autrefois occupé par le Palais-de-Justice et intronisée sous l'invocation de Saint-Napoléon, le pape Clément XV verse l'huile sacrée sur la tête du monarque universel.

Une longue période de paix succède à cet évènement. Le monarque universel consacre tous ses soins au bonheur du monde. Les sciences, les lettres et les arts favorisés par sa protection, réalisent d'immenses progrès. Des voitures volent sur les routes en fer avec la rapidité de la foudre; des vaisseaux à dix, seize et vingt roues animées par de nombreuses machines à vapeur, traversent en moins d'une semaine les mers qui séparent l'Europe de l'Amérique ; des machines nouvelles soulèvent les rochers, creusent la terre, arrêtent ou lancent les ondes, aplanissent les montagnes. Des combinaisons chimiques chassent les nues et dissipent les tempêtes par de prodigieuses détonations. Des télégraphes électriques rayonnent de Paris à toutes les extrémités du globe. Les aérostats agrandis sont enfin maîtrisés et dirigés par l'homme. L'eau de la mer est rendue potable. Des gouffres, découverts près de Tambouctou, et dépourvus d'eau, permettent de descendre jusqu'à cinq lieues au-dessous de la surface du sol ; à cette profondeur on trouve le feu....

La médecine opère aussi des merveilles. Un homme dont la mort avait été certaine est rappelé à la vie ; la cécité peut être guérie ; la surdité retrouve l'ouïe au moyen d'oreilles factices ; des inoculations préservatrices sont découvertes pour la plupart des maladies ; enfin, l'hygiène est perfectionnée et l'art de guérir a fait d'immenses progrès.

Cependant cette grandeur merveilleuse, cette gloire inouïe que Napoléon a obtenues ne peuvent le soustraire à la loi commune de l'humanité. Mais sa mort doit avoir encore ce caractère de promptitude et d'imprévu qui a présidé à presque tous les actes importants de cette brillante carrière. Le soir du 21 février 1832, Napoléon est frappé d'une apoplexie foudroyante. Le surlendemain, à sept heures vingt-deux minutes du matin, Napoléon expire. Il était âgé de soixante-deux ans six mois et huit jours ! ! !...

Digitized by Google

Telle est, en sommaire analyse, l'histoire de Napoléon écrite par M. Geoffroy.

Nous avons suivi cet ingénieux auteur dans sa course étourdissante, sans avoir eu le temps de nous reconnaître au milieu des nombreux évènements qui se pressent dans son merveilleux récit. Maintenant que nous sommes arrivé au bout de la carrière, nous pouvons enfin recueillir nos esprits et nous former une opinion sur l'œuvre singulière que nous venons de parcourir.

Il faut d'abord rendre à M. Geoffroy cet hommage qu'il était difficile d'inventer un roman plus brillant, plus saisissant d'intérêt, plus richement coloré que son *Histoire apocryphe de Napoléon*. Les pages éblouissantes qui abondent dans ce curieux livre font naître dans l'ame du lecteur d'enivrantes émotions. Ces glorieux enchaînements de triomphes et de conquêtes séduisent la raison et l'égarent presque. On se surprend à partager les illusions de l'auteur ; on croit à la vérité des fables ingénieuses que son talent embellit du prestige de la vraisemblance ; on s'incline avec lui devant le demi-dieu qu'il a créé....

Ces illusions continuent leur empire pendant quelques temps encore après qu'on a fermé le livre qui les a fait naître. Mais bientôt une réaction s'opère; la raison, un moment séduite, reprend ses droits et son influence. Sous le brillant échafaudage de gloire et de conquêtes construit par M. Geoffroy, on découvre les libertés publiques asservies, la presse enchaînée, une police inquiète et soupçonneuse surveillant et comprimant à la fois les actes et les paroles, l'esprit national démoralisé acceptant les chaînes dorées qu'une main despotique lui impose, l'engouement pour un homme substitué au saint amour du pays. Enfin, au travers des nuages qui entourent le héros, on voit les divers éléments dont se compose la monarchie universelle, unis par des liens tellement faibles que le moindre choc,

Digitized by Google

la moindre secousse, doivent rompre ce faisceau disparate. On se demande avec anxiété ce qu'il adviendra quand disparaîtra de la terre l'homme qui a réalisé prématurément et par la force brutale, cette union générale des peuples réservée à l'action progressive de la raison publique et de la civilisation. On tremble pour l'avenir de la France contre laquelle tant de ressentiments, tant de motifs de haine et de vengeance auront été accumulés. On ne regrette plus alors que l'histoire séduisante écrite par M. Geoffroy soit seulement un roman : on vient à penser que la réalité, malgré les cruels désastres et les amères déceptions qui l'ont accompagnée, est préférable aux brillantes hypothèses qu'on vient de lire ; car ces hypothèses qui étourdissent sur le présent effrayent sur l'avenir, tandis que la réalité laisse au moins l'espérance des temps meilleurs que feront inévitablement naître le bon sens et le patriotisme du pays.

Ces réflexions ne sont pas un reproche indirect adressé à M. Geoffroy. Cet auteur a fait à la fois preuve d'intelligence et de talent. Il a voulu continuer l'histoire de Napoléon en nous le montrant vainqueur au lieu de vaincu ; il a dû construire son édifice sur les bases posées par les faits antérieurs, il a peint Napoléon tel que l'histoire nous l'a révélé.

Depuis longtemps l'opinion publique a porté son jugement sur l'empereur. Tout le monde aujourd'hui rend hommage au puissant génie qui distingua ce grand homme, tout le monde vénère sa gloire et son nom ; mais si quelques-uns, entraînés par cet unanimité, vont jusqu'à déifier Napoléon comme le type de la perfectibilité humaine, un bien plus grand nombre, restant dans un rôle d'impartiale justice, reconnaît qu'il ne fut pas exempt des faiblesses auxquelles est soumise l'humanité.

Si l'on examine avec une sérieuse attention les nombreux épisodes de la brillante carrière de l'empereur, on voit prédominer dans tous ses actes la conviction d'une supériorité universelle et le desir insatiable d'une despotique domination. Ces deux sentiments exclusifs partent d'un seul est même principe que Napoléon, à son insu peut-être, laissa germer et dominer dans son cœur. Ce principe, c'est un égoïsme absolu. Cette vérité est pénible à dire ; mais elle ressort évidente de la vie entière de l'empereur, soit que cette vie

Digitized by Google

soit écrite par Laurent de la Drôme avec la sincérité d'un consciencieux historiographe, soit que cette vie soit enrichie des brillantes inventions de M. Geoffroy. Dans la réalité comme dans l'hypothèse, le caractère de l'empereur est terni par ce sentiment personnel qui l'excitait à tout rapporter à lui-même. L'historiographe et le romancier ne pouvaient pas plus l'un que l'autre dissimuler ce nuage qui a obscurci la gloire de l'empereur; s'ils avaient agi autrement, ils se seraient exposés à fausser, le premier la vérité, le second la vraisemblance. Malgré, en effet, que les actes de Napoléon aient dû subir l'inévitable loi des faits, ils n'ont cessé de s'enchaîner par une corrélation morale qui les a constamment placés sous la même influence, et les a toujours unis en un tout homogène par les intentions, sinon par les résultats.

Du moment que Napoléon devient chef unique de l'état, cet esprit d'envahissement et de domination, cette confiance absolue en lui-même, cette infatuation de sa supériorité intellectuelle se manifestent avec une intensité qui se développe et se renforce à mesure que sa fortune s'élève. Sa main ambitieuse saisit et annule toutes les libertés et s'empare de tous les pouvoirs. Renouvelant de fait cette déplorable maxime de Louis XIV « *l'état, c'est moi,* » il se considère comme la France incarnée. Oubliant que c'est par la France est pour la France qu'il règne, il s'occupe incessamment de sa propre gloire, il se hisse sur une dignité guindée, il s'étaie d'une étiquette ridicule qu'il exhume des vieilles traditions aristocratiques; enfin il calcule sa marche, ses gestes, sa voix, et sur la vaste scène où il a réussi à s'introniser, il se pose continuellement comme un acteur habile qui veut reproduire le personnage de Charlemagne et recueillir, comme cet autre grand homme, la double gloire de législateur et de conquérant.

Que l'on observe Napoléon aux Tuileries, au sacre, sur le champ de bataille, à la Bérésina, à Fontainebleau, au Champ-de-Mai, et enfin sur l'exécrable rocher de Sainte-Hélène, on le retrouve toujours impressionné par ces deux sentiments qui résument sa politique et qui expliquent même jusqu'à un certain point les principaux évènements de sa vie, on le retrouve toujours subissant l'influence de son insatiable ambition et de son incommensurable orgueil.

Digitized by Google

M. Geoffroy a parfaitement compris et apprécié ces deux grands ressorts qui ont été les principaux moteurs de toute la vie de l'empereur Napoléon. Aussi, quelle que soit l'habilité avec laquelle il a doté son héros d'un mérite capable de justifier la haute fortune à laquelle il l'a élevé, il n'a pas osé faire disparaître ces penchants qui entraînèrent l'empereur à vouloir primer et dominer partout. Le talent de M. Geoffroy a su tirer parti de cette ombre qui déparait le modèle dont il voulait représenter l'image : il a justifié ces passions de l'empereur en exagérant à la fois le génie et les succès du grand homme. Mais dans l'œuvre romanesque de M. Geoffroy, comme dans l'histoire réelle de Napoléon, c'est toujours la grande figure du héros qui occupe le premier plan. La nuée de généraux, d'hommes d'état, de princes et de rois qui l'entourent et lui servent de comparses dans ce drame immense où il joue le premier rôle, occupent le restant de la scène ; la France et son peuple, repoussés par cette foule dorée qui s'agite et parade, semblent un accessoire sans importance, une sorte de décor passif destiné à encadrer et à étiqueter les faits.

De cette organisation spéciale, et heureusement quasi-exceptionnelle de l'époque napoléonienne, il résulte que, pendant toute la période impériale, l'histoire de France est plutôt l'histoire d'un homme que l'histoire d'un peuple. On ne saurait certainement nier sans injustice que cette époque fut brillante et féconde en faits étonnants et glorieux : mais suffit-il donc de l'extraordinaire et de la gloire pour faire le bonheur des populations? Ce bonheur dépend de causes plus réelles et plus solides. La liberté sans licence, l'intervention légale de la nation dans le gouvernement du pays, les garanties contre toute atteinte arbitraire à la franchise individuelle, l'égalité devant la loi, la tolérance religieuse, la presse libre, la moralité dans le pouvoir, et enfin, au dessus de tous ces principes, le principe fondamental de la souveraineté de la nation, telles sont les bases indispensables de tout bonheur social.

Ces bases, Napoléon les a-t-il jamais posées? les a-t-il respectées alors que son audace l'a placé à la tête du peuple français ? non ! Général, consul et empereur, Napoléon a toujours eu pour point de départ et pour but de satisfaire à son ambition. Entraîné dans

Digitized by Google

cette fausse voie, il en a subi les funestes conséquences. Les ambitieux tendent à devenir despotes, et, pour satisfaire à leur passion déplorable, ils foulent aux pieds les libertés et les lois jusqu'à ce qu'une catastrophe vienne les renverser et les punir : telle a été la pente sur laquelle a glissé l'empereur, tel a dû être son sort.

Et lors même que Sainte-Hélène, compliquée d'un geôlier anglais, ne serait pas une preuve saisissante de cette fatalité qui manque rarement d'atteindre et de punir les princes méconnaissant leurs devoirs et abusant de leurs droits, on trouverait encore cette preuve même dans la brillante hypothèse créée par M. Geoffroy. Parvenu au faîte des grandeurs, monarque universel du monde, maître de la terre, roi des rois, entouré d'hommages et de soumissions, Napoléon n'a pas trouvé le bonheur. Il a voulu conquérir, il a conquis ; il a voulu dominer, il domine ; il a voulu que son nom fût révéré à l'égal de celui de Dieu, son nom est l'objet d'une sorte de culte ; il a voulu devenir l'arbitre du monde, le monde attentif et soumis cherche à deviner ses intentions pour les prévenir ; il a voulu rapporter à sa personne tous les grands évènements qui ont illustré son époque, il a voulu effacer les peuples sous le poids et sous la resplendissante magie de son nom, les peuples se sont résignés, et le nom de Napoléon couvre toutes les pages de l'histoire ; et, cependant, au milieu de cette merveilleuse fortune, Napoléon n'est pas heureux. Son ambition n'a plus rien à desirer et pourtant elle n'est pas satisfaite. Son cœur est vide, son ame est blasée. L'ennui, cet ennemi des égoïstes heureux, l'ennui s'est abattu sur le monarque universel du moment que le monarque universel n'a plus trouvé de peuples à soumettre, de provinces à conquérir. L'histoire apocryphe de Napoléon nous le montre, pendant les dernières années de sa vie, languissant étouffé par le vide qui l'entoure au sommet ou il est si glorieusement arrivé. Si haut placé au dessus des hommes et des choses, Napoléon se trouve seul dans l'univers. Il se trouve seul, et plutôt que de redescendre au milieu de ce peuple auquel il doit toutes ses gloires, plutôt que de chercher le bonheur en faisant le bonheur du monde, il reste guindé sur son pinacle, et il regarde au dessus de lui comme si

Digitized by Google

son ame égarée ambitionnait encore une domination au-delà de ce monde sur lequel il domine ! infortuné qui n'a plus d'autre avenir, d'autre espérance peut-être que la mort !...

Pourquoi M. Geoffroy n'a-t-il pas donné une autre direction à la vie de son héros, pourquoi ne lui a-t-il pas fait conquérir des gloires plus belles et plus nobles que celles de l'asservissement du monde ! Ah ! combien Napoléon eût été plus intéressant et plus grand, si son histoire apocryphe, commençant au merveilleux retour de l'Ile-d'Elbe, nous l'eût montré, instruit à l'école du malheur, reconnaissant et proclamant avec une loyale franchise le grand principe de la souveraineté de la nation. Combien nous aurions aimé voir l'empereur rétablissant les libertés publiques, convoquant une représentation vraiment nationale, s'effaçant pour laisser la France briller à la première place. Combien nous aurions préféré le voir, vainqueur des armées ennemies, dicter les conditions d'une paix glorieuse qui aurait rendu à la France ses frontières naturelles, qui aurait abaissé l'orgueil et puni la mauvaise foi de l'Angleterre, qui aurait proclamé la liberté des mers, qui aurait refoulé la Russie dans ses anciennes limites, régénéré la Pologne et affranchi l'Italie. Combien nous aurions suivi avec intérêt les soins qu'il aurait employés à rendre le commerce et les industries riches et prospères, à favoriser le développement et les progrès des lettres, des sciences et des arts, à diminuer les impôts, à favoriser les améliorations matérielles et morales, à organiser et à moraliser le travail, à vulgariser l'instruction, à répandre et à propager partout le bien-être, l'indépendance, les vertus et le bonheur ! Cette histoire aurait été moins brillante peut-être que l'ingénieuse fable inventée par M. Geoffroy, mais la gloire dont elle eût entouré le nom de l'empereur, aurait été plus belle, plus noble et plus vénérée. Et alors, au lieu de voir Napoléon, arrivé au faîte du pouvoir, languir d'ennui et mourir jeune encore, nous l'aurions vu, heureux du bonheur qu'il aurait produit, poursuivre une longue carrière et descendre au tombeau accompagné d'unanimes regrets, après avoir vécu entouré de respect et d'amour.

Tout en regrettant que M. Geoffroy n'ait pas suivi cette route

Digitized by Google

que nous venons d'indiquer, nous devons cependant rendre hommage au talent dont il a fait preuve en parcourant la carrière qu'il a choisie. L'analyse sommaire de l'œuvre intéressante de M. Geoffroy a pu seulement donner un incomplet aperçu de la richesse inventive de cet auteur : l'histoire apocryphe de Napoléon contient une foule de détails curieux qu'un style élégant et riche rend plus intéressants encore. Cette œuvre littéraire révèle dans son auteur un talent remarquable. M. Geoffroy peut prétendre à des succès plus sérieux que celui mérité par son histoire apocryphe de Napoléon. Nous desirons que bientôt, par quelque production nouvelle, il prouve la justesse et la justice de notre appréciation.

BARRILLON.

Digitized by Google

L'UNITÉ SPIRITUELLE,

OU

DE LA SOCIÉTÉ ET DE SON BUT AU-DELA DU TEMPS;

Par Ant. Blanc St-Bonnet.

(DEUXIÈME ARTICLE).

DE L'ONTOLOGIE ET DE LA MORALE.

La philosophie et le sens commun s'accordent à reconnaître une valeur absolue aux conceptions impersonnelles de la raison ; ces conceptions préexistent logiquement à l'expérience sensible ; l'expérience est incapable de nous les donner, mais dans leur ordre chronologique elles se manifestent en nous à la suite de l'expérience. Ainsi l'idée absolue de l'être qui ne s'éveille dans l'esprit humain qu'après l'observation du monde sensible et du monde intelligible, a néanmoins une existence et une valeur logique antérieure aux faits et indépendante de l'expérience.

L'idée de l'être en soi, idée impersonnelle, absolue, déposée dans l'homme avec la raison, et constituant cette raison elle-même, voilà le fondement de l'ontologie.

Cette notion de l'être n'est pas adéquate à l'être en lui-même ;

Digitized by Google

posséder intégralement la notion de l'être, ce serait posséder l'absolu, l'infini de l'être, ce serait être Dieu. Mais, sans comprendre l'être d'une manière absolue, nous concevons une multitude des conditions nécessaires de l'être, nous ne connaissons pas tout ce qu'il est, mais nous savons ce sans quoi il ne saurait être.

L'idée de l'être absolu se présente à notre esprit comme la réunion et l'identification de tous les attributs connus et inconnus de l'être. Ces divers attributs de la réalité qu'il ne nous est donné de percevoir que dans le relatif et le fini, nous pouvons les concevoir infinis et absolus. Nous avons donc la notion rationnelle d'un être absolu, infini, de la réalité par excellence, en un mot de Dieu. Pénétrer dans les profondeurs de cette notion, la contempler en elle-même, c'est plus que ne peut faire l'esprit humain, mais en l'étudiant telle qu'elle est déposée dans le sanctuaire de la raison, le raisonnement peut en tirer des déductions assez fécondes pour constituer la science de l'être, l'Ontologie.

La Réalité, ou Dieu, renfermant tous les attributs possibles de l'Être, se suffit pleinement à elle-même, c'est-à-dire qu'aucune des conditions de la vie infinie ne lui manque. Elle a pour caractère nécessaire d'être à elle-même sa propre cause ; elle se doue elle-même infiniment et éternellement de toutes les conditions de l'être. Or, la possession infinie de l'être, c'est la possession du bien infini, c'est le bonheur infini. La réalité est donc l'éternelle source de sa propre félicité comme de son propre être. La félicité infinie est la manière d'être pure et simple de l'existence absolue ; dans l'absolu, être comporte nécessairement être heureux.

Ainsi la propriété qui nous apparaît la première dans la réalité absolue, c'est d'être à elle-même sa cause, de s'engendrer elle-même spontanément, d'être à elle-même son principe de vie.

En quoi consiste ce principe de vie de la réalité, de Dieu ? Nous avons vu que l'être absolu, que la vie de Dieu se compose de toutes les conditions possibles de l'existence ; « En Dieu, toutes « les conditions de l'existence, c'est-à-dire, toutes les propriétés de « l'être, saisies d'une mutuelle attraction, se portent incessamment « les unes vers les autres pour rentrer dans leur ineffable iden- « tité. Cette identité fait que ces propriétés de l'être se retrou-

Digitized by Google

« vent toutes à la fois dans chacune ; et comme le bonheur résulte « de la complète possession de l'être, il faut donc que les in- « nombrables puissances de l'infini soient les unes dans les autres « comme une seule puissance ; qu'elles s'attirent et se concentrent « toutes au gré de leur mutuelle inclination pour se pénétrer avec « félicité ; de cette manière l'existence éternelle se comprend, « se sent vivre et jouit du bonheur dans toute l'étendue de son « être.

« Aussi loin de rester immobile en lui-même, Dieu est centre « vital sur tous les points de son être ; et sous son action univer- « selle, les essences infinies se meuvent délicieusement les unes « dans les autres, comme un concert dont les joies retentissent « d'éternité en éternité dans toutes les sphères de l'infini. Cette « puissance, par laquelle les propriétés et les vertus infinies s'at- « tirent et pénètrent ainsi les unes dans les autres, comme une « seule substance, cette puissance qui n'est autre chose que l'at- « traction divine, est ce qu'on appelle l'AMOUR. L'amour est le « mouvement de l'être vers l'être. »

L'amour est le principe constitutif de l'être, c'est le principe de la vie de Dieu.

Si Dieu est par son amour l'unité et l'identité infinies, par son innombrable quantité d'attributs il est aussi la diversité infinie. Pour arriver à cette identité les innombrables attributs de la réalité ne doivent-ils pas se ramener d'abord à certains attributs fondamentaux. Comme Dieu se suffit à lui-même sur tous les points de son être, dans tous ses différents attributs, et que dans le sens philosophique, l'être complet, absolu, indépendant et agissant par lui-même est une personne, il doit donc y avoir en Dieu de véritables personnes ; et comme Dieu ne peut avoir de manière d'être sans y porter toute sa divinité, comme il n'est pas un point de son être qui ne soit absolu, infini, dans lequel il ne trouve le principe de sa substance et de ses actes, pas un point de son être dans lequel il ne puisse placer son moi, ces personnes doivent donc être des personnes infinies.

« Dieu doit être nécessairement : 1° Comme possédant tout « l'être ; 2° comme engendrant tout ce qu'il possède ; 3° comme

Digitized by Google

« aimant tout ce qu'il engendre. On ramènerait ainsi le nombre « infini d'attributs qui se trouvent dans la nature divine à trois « personnes générales. Car si Dieu s'engendre lui-même, il con- « nait tout ce qu'il engendre, et il aime tout ce qu'il con- « nait. »

« Ainsi Dieu est tout à la fois : 1° l'être qui donne l'existence « et l'être qui la reçoit ; 2° l'être qui connait et l'être qui est « connu ; 3° l'être qui aime et l'être qui est aimé. Il y a comme « un éternel engendrement : 1° de Dieu voulant posséder Dieu ; « 2° de Dieu voulant connaître Dieu ; 3° de Dieu voulant aimer « Dieu ; de Dieu se dédoublant en quelque sorte pour s'engendrer « et se posséder, se connaître et s'admirer, s'aimer et jouir de « son bonheur. De sorte qu'étant ainsi son principe, son moyen « et son but, l'être qui est heureux, l'être par le moyen duquel « il est heureux, et l'être pour lequel il est heureux, Dieu se sa- « tisfait complètement lui-même. Ce sont ces trois personnes dont « les fonctions se trouvent si admirablement déterminées par les « expressions si connues de Père, de Fils, et de Saint-Esprit. »

Dieu s'engendrant lui-même, c'est la causalité suprême, la puissance ; Dieu se connaissant lui-même, c'est l'intelligence suprême, c'est la sagesse ; enfin Dieu s'aimant lui-même, c'est l'amour.

« L'être subsiste donc par l'union de la puissance, de la sagesse « et de l'amour. L'être veut éternellement s'engendrer par l'amour, « il sait éternellement s'engendrer par la sagesse, il peut éternel- « lement s'engendrer par la puissance, et comme la puissance n'est « au fond que l'amour en tant qu'il agit et que la puissance à son « tour implique la connaissance, sans laquelle elle ne pourrait pas, « la puissance, la sagesse et l'amour ne sont qu'un ; ces trois « éléments ne constituent qu'un seul être, l'être qui existe par « lui-même. De sorte que, ce qui résulte de plus frappant de la « notion de l'existence de Dieu, c'est : 1° l'indispensable nécessité « des trois termes qui sont les trois éléments irréductibles de « l'absolu ; 2° l'indispensable union de ces trois éléments ; 3° la « primitivité de l'amour dans l'ordre de leur action divine. C'est « par l'amour que Dieu vit, veut, et agit. »

Ainsi l'ontologie arrive à ces résultats : que l'essence de Dieu

Digitized by Google

est la réalité, que son principe constitutif et vital est l'amour, et que sa manière d'être, ou sa vie naturelle, est la félicité.

Tel est en le résumant sous la forme dogmatique le système ontologique développé dans le livre de l'Unité spirituelle ; après l'avoir déduit des concepts de la raison, l'auteur s'y élève également par l'induction en partant de l'observation des faits psycologiques. Et cette observation lui sert en même temps à vérifier la psycologie qu'il a obtenue par déduction de la science générale de l'être absolu.

Si nous cherchons maintenant, pour distinguer ce que M. Blanc Saint-Bonnet a pris à la philosophie antérieure et ce qu'il y a ajouté, quels sont les caractères particuliers de son ontologie, cette méthode même qu'il a suivie nous apparaîtra comme lui étant tout-à-fait propre et constituant une partie de son originalité; il l'observe fidèlement dans les moindres détails comme dans les questions fondamentales, c'est elle qui lui donne l'idée mère de son livre, la grande idée de l'amour, principe de vie de Dieu et de l'homme. Cette idée qu'il vient de tirer par la déduction de la notion primordiale d'être, il y arrivera par sa psychologie, en constatant au fond du cœur humain l'existence de sentiments impersonnels d'amour qui supposent objectivement un amour impersonnel et absolu, de même que les notions impersonnelles de la raison, supposent une sagesse impersonnelle universelle et absolue.

Telle est donc l'idée génératrice de tout le livre de l'UNITÉ, l'idée d'un amour absolu qui est Dieu, amour qui est à lui-même son principe de vie, et qui est le principe de vie de tous les êtres relatifs. Cette idée, par la manière explicative et complète dont elle est posée, comme par la méthode qui préside à son développement, appartient en propre à M. Blanc Saint-Bonnet. S'il est conforme en ceci à l'esprit de la révélation chrétienne, comme philosophe il a ajouté à la science qui manquait d'une ontologie faite au point de vue de l'amour, et par conséquent de la véritable ontologie, puisque la vie de l'être est l'amour. Nous dirons même que dans l'idée de Dieu, telle qu'elle nous est transmise par la tradition religieuse, nul n'a si bien déterminé que lui les

Digitized by Google

véritables rapports des personnalités diverses qui constituent l'être absolu. Peut-être même ce qu'il y a de profondeur dans son interprétation l'exposera-t-il a des objections de la part des traditionnalistes ; peut-être à cause de l'iniative qu'il attribue à l'amour, l'accusera-t-on d'avoir intervertit l'ordre de procession généralement admis entre les trois personnes divines ; il est allé au devant de ce reproche en faisant remarquer que les nécessités de notre intelligence nous obligent, en parlant de Dieu, à présenter comme successif ce qui est instantané, comme divisé ce qui est indivisible, d'où il suit que si l'ordre logique exige que l'amour soit posé comme principe générateur et primordial, cela ne contredit en rien, ni l'unité des personnes, ni l'ordre de puissance, sagesse, amour, tel qu'il est enseigné par la religion, d'après l'ordre de manifestation dans le temps des trois termes de la triade divine. L'auteur a donc fait passer dans le domaine de la science une vérité implicitement contenue dans le symbole religieux mais que nul n'en avait encore nettement dégagée.

Si donc le traditionnalisme réclame cette idée comme un emprunt fait à l'ordre de la foi, on peut lui répondre que pour s'accorder avec l'esprit de la tradition, cette idée n'en est pas moins due à la philosophie et obtenue par un procédé tout scientifique ; pour démontrer le droit et la possibilité qu'à la raison de faire à elle seule l'ontologie, on peut lui citer des vues ontologiques d'une vérité incontestable, émises par des philosophes auxquels la tradition était inconnue ; mais aucun de ces philosophes, pas plus que ceux qui les ont suivis, n'ont aussi bien déterminé le principe de vie de l'être que M. Blanc Saint-Bonnet.

Leibnitz a démontré l'activité essentielle de la substance, il a prouvé que toute substance est cause que tout phénomène est effet, et que la cause se produisant sans cesse au dehors, produisant sans cesse ses phénomènes, elle est sans cesse en acte ; mais ce qu'il s'agissait surtout de trouver pour expliquer la vie de la substance, c'est l'intermédiaire entre la puissance et l'acte, la loi qui détermine la puissance à l'acte ; il ne suffit pas d'avoir reconnu l'activité incessante de la substance, il faut connaître la cause intime de cette activité ; là est le secret de la vie de Dieu.

Digitized by Google

Un philosophe est allé plus loin sur cette question que Leibnitz lui-même, un philosophe qui n'avait d'autre lumière que celle de la raison, un philosophe auquel les hommes de l'école psychologique qui accusent Platon d'être trop poète, ne refuseront pas la sévérité et l'exactitude analytique, ce philosophe c'est Aristote, il a entrevu la véritable solution de cette question du passage de la puissance à l'acte, et s'il l'avait approfondie il serait arrivé à la notion de la vie de la substance.

Voici quelques passages bien frappants : « l'être principe exclut « de sa nature l'idée de la matière... ainsi le principe est esprit.... « la nature ne peut-être mue par elle même, mais seulement par « une *puissance artiste....* ce principe doit être éternel et *actif.* « Il y a des êtres qui sont alternativement mus et mouvans, d'où « il suit qu'il doit y avoir aussi quelque chose *qui meuve sans* « *être mu*, et que ce principe doit être éternel, substance et « action.... en lui donc, la *puissance ne précède pas l'acte, puisque* « *son action est lui-même*, s'il en était autrement rien n'aurait pu « commencer... à cet être la vie appartient aussi par essence, car « *l'action de l'intelligence est vie*, et lui-même est action, et l'action « par essence constitue la vie excellente et éternelle de cet être (1). « Nous pensons donc que *Dieu est* LE VIVANT, éternel et très bon « auquel appartient la vie et la durée sans fin, car Dieu n'est que « vie et éternité. Le principe de l'existence ou l'être immobile, « qui est la source de tout mouvement étant pure action, et par « conséquent étranger à la matière, est donc encore UN en raison « et en nombre, tout le reste n'est qu'une mythologie inventée par « la politique pour la croyance de la multitude et pour le bien pu- « blic (2) »

Si maintenant vous demandez à Aristote comment tout est mu par le principe immobile, voici ce qu'il répond : IL MEUT COMME L'OBJET AIMÉ : Κινεῖ δὲ ὡς ἐρώμενον (3). A la vérité le philosophe grec ne veut expliquer par là, que l'action par laquelle Dieu

(1) *Aristote Metoph.*, liv. 12, chap. 5, 6, 7 et 8.

(2) *Metaph.* suppl., p. 65.

(3) *Metaph.*, cap. 7.

Digitized by Google

peut mouvoir le monde sans être mu lui-même, mais s'il eut transporté cette notion de la nature du mouvement imprimé par Dieu à la création, dans la notion de Dieu lui-même, s'il eut expliqué ainsi le mouvement et la vie de Dieu et son éternel engendrement de lui-même, il aurait posé l'amour comme le fondement de tout l'être ; s'il n'est pas arrivé jusque là, il ne s'est pas moins élevé à une hauteur métaphysique qui étonne la science moderne, le spiritualisme chrétien ne peut trouver à contredire un seul des principes que nous venons de citer, et ces idées si pures, si profondes, si vraies sur la réalité divine, il les devait bien exclusivement à cette raison à qui le traditionnalisme refuse toute portée ontologique.

La poésie antique est pleine de cette idée de l'amour considéré comme la cause première ; nous pourrions même dire que les poètes ont eu sur ce point une intuition plus profonde, sinon plus nette de la vérité que les philosophes ; si ces derniers avaient pénétré jusqu'au fond des mythes poétiques et avaient fait entrer tout ce qu'il contiennent dans la science, l'antiquité aurait approché de bien près la véritable ontologie. « Les anciens sages, dit « Bacon, établirent dans leur style allégorique, que l'amour n'a « point de père, c'est-à-dire *point de cause*. Et qu'on ne prenne « pas ceci pour rien ; car c'est au contraire la chose du monde « la plus importante, en effet rien n'a corrompu plus radicalement « la philosophie que cette recherche des parents de Cupidon. »

M. Blanc Saint-Bonnet a fait passer à l'état scientifique ces vagues conceptions de l'amour, père des dieux et principe des choses, elles complètent la notion de Dieu que la philosophie ne possédait pas dans son intégrité, car elle n'avait pas tenu compte de l'amour. Les philosophes s'étaient arrêtés aux attributs, aux facultés de Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, à sa substance extérieure, mais ils n'avaient pas apperçu ce qui fait sa vie elle-même, ils le connaissaient comme cause de tout ce qui n'est pas lui mais le secret de sa causalité absolue, de son engendrement de lui-même, leur avait échappé, car l'étude de l'amour absolu avait toujours été tenue en dehors de la science.

Examinons en effet les diverses manières dont les philosophes

Digitized by Google

ont posé jusqu'ici l'idée de Dieu, ou sont arrivés jusqu'à elle en partant de l'homme ou de l'univers ; jetons un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle en d'autres termes, les différentes preuves de l'existence de Dieu !

On a démontré Dieu comme causalité absolue et comme sagesse absolue, en partant des phénomènes et de l'ordre de l'univers qui supposent une cause première et souverainement intelligente ; c'est la démonstration vulgaire ; on l'a démontré d'une manière plus élevée, celle qui constate l'existence d'une sagesse, d'une raison absolue, en prenant pour bases les notions impersonnelles, immobiles, absolues qui se retrouvent dans la raison humaine. La raison renferme l'idée d'infini, l'idée absolue d'être, elle renferme donc l'idée de Dieu ; cette preuve est la preuve fondamentale, c'est la base de l'ontologie, mais pour élever une ontologie complète sur cette base, il faut étudier à fond cette notion primordiale de l'être que renferme la raison, il faut l'étudier à la fois par les deux méthodes scientifiques, et en déduisant toutes les conséquences que renferme l'idée d'être, et en cherchant les propriétés générales de l'être par induction des propriétés de la réalité relative. Jusqu'ici on avait exclusivement considéré la réalité absolue en tant que causalité et sagesse, comme si la causalité et la sagesse pouvaient s'expliquer par elles-mêmes. Le troisième terme, celui qui fait la vie des deux autres, a été oublié, ou plutôt, confondu dans l'idée de causalité. Qu'est-il arrivé ? c'est qu'en considérant Dieu seulement comme puissance absolue et intelligence absolue, il a été impossible d'expliquer et son existence et celle de la création ; on a eu un Dieu abstrait, un Dieu sans vie, et si dans l'ordre de la religion et de la foi, les hommes n'avaient pas trouvé un sentiment plus vrai de l'absolu que l'idée fournie par la science philosophique, on pourrait dire que l'humanité n'a jamais eu la vraie notion de Dieu. La plupart des faux systèmes d'ontologie, proviennent de l'omission d'un terme ou d'une personne dans la notion de Dieu, et c'est presque toujours en tant qu'amour que Dieu a été méconnu par la science.

Ce vice de l'ontologie se lie à un vice correspondant dans la psychologie ; de même que dans l'idée de la réalité absolue, telle

Digitized by Google

quelle se pose dans la raison, on avait pas assez tenu compte de l'importante personnalité de l'amour, ainsi, et à cause de cela, on avait méconnu dans l'homme le véritable caractère de l'amour. On n'avait pas compris comment la réalité relative, comment l'homme étudié sous ce point de vue, suppose la réalité absolue aussi nécessairement qu'étudié du point de vue de la raison, en un mot la psychologie, en constatant l'impersonnalité de certaines idées, fournissait les preuves d'une raison universelle, immobile, absolue, par conséquent de Dieu en tant que sagesse suprême, mais elle méconnaissait complètement le caractère impersonnel du sentiment, et par conséquent, la preuve inductive de Dieu en tant qu'amour.

Ainsi, ni l'ontologie, ni la psychologie, n'ont sérieusement considéré jusqu'à présent, dans le sein de Dieu et dans le sein de l'homme, l'élément qui fait la vie de l'homme et la vie de Dieu, la science a rejeté l'étude de l'amour. Jusqu'ici, enfin, les philosophes n'ont fait qu'une anatomie incomplète de l'être, et il s'agissait d'en faire la physiologie.

Sans porter atteinte au dogme, à la fois rationnel et religieux de l'égalité des trois éléments de l'absolu, des trois personnes divines, on peut considérer l'élément qui renferme plus particulièrement le principe de vie de l'être absolu, comme celui dont l'étude est la plus féconde, c'est lui qui nous révèle les propriétés les plus infinies de l'être divin et de l'être humain, et par conséquent les rapports les plus importants de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Une philosophie qui assigne à la notion de l'amour sa véritable place, est celle qui permettra d'expliquer le plus grand nombre de problèmes, et le plus grand de tous, le problème de la création.

Il est une question devant laquelle tous les systèmes sont venus se briser, c'est ce mystère de la création, de la coexistence du fini et de l'infini, la question de la distinction des substances; ce problème est plus redoutable encore que l'autre grand problème de la valeur objective de nos idées, le problème de la certitude. Tous les systèmes ontologiques qui ont fait prédominer exclusivement dans la notion d'être, ou la puissance ou la sagesse, c'est-à-dire tous les systèmes philosophiques, ont été incapables de donner

Digitized by Google

une explication plausible du fait de la création, de la coexistence des deux natures divines et humaines, en un mot, incapables de sortir du panthéisme.

Dieu considéré seulement en tant que puissance, n'aurait jamais rien créé en dehors de lui-même, il est à lui-même sa cause et son effet, l'effet infini est égal à la cause infinie, son propre engendrement suffit à la puissance de Dieu. En tant qu'intelligence Dieu n'avait pas a créer, il n'avait pas à sortir de lui-même pour connaître à l'infini ; par lequel des éléments de sa nature Dieu a-t-il donc été contraint, pour ainsi dire, à sortir de lui-même, à créer quelque chose qui ne fut pas lui, par l'amour.

Examinons, en effet, l'idée d'amour : c'est une loi universelle que l'amour suppose deux termes parfaitement distincts ; nous voyons que dans l'absolu, l'amour de Dieu pour lui-même ne subsiste qu'à la faveur de la diversité des personnes. Pour que l'amour infini fut entièrement satisfait, il fallait qu'il exista dans l'être une distinction plus complète que celle qui existe dans les personnes divines, il fallait que la puissance, que la sagesse, que l'amour eussent comme une quatrième personnalité à créer, à connaître, à aimer, car le fait de l'amour est d'aimer autre chose que soi.

On nous objectera que nous jugeons l'amour absolu d'après des idées humaines et toutes relatives, car la science tout en admettant qu'il y a des lois absolues de la puissance, des lois absolues de la sagesse, et que la raison nous révèle la notion absolue de ces lois, la science a méconnu jusqu'ici, qu'il y ait un absolu de l'amour et que nous possédions sur lui des notions absolues. Mais ces notions se trouvent dans notre raison tout aussi absolues que les axiômes mathématiques. Eh quoi ! Dieu se révèlerait à nous en tant que puissance et sagesse dans les notions impersonnelles de la raison et cette raison ne nous dirait rien d'absolu sur l'élément vital de la substance divine, sur l'amour ! nous aurions moins de lumières sur ce que nous avons le plus d'intérêt à connaître ! Non, les grandes lois de l'amour nous sont révélées par la raison dans la même proportion que celles de la puissance et de l'intelligence. Nous pouvons légitimement raisonner sur l'amour.

Or, l'amour qui ramène à l'unité les personnes divines, l'amour

Digitized by Google

par lequel l'infinie félicité jouit d'elle-même est, en même temps, ce qui invite l'être absolu à sortir de lui-même, à réaliser en dehors de lui une vie qu'il puisse aimer, une félicité qui ne soit pas la sienne mais qui ait en lui son principe et sa fin : de ce besoin de Dieu d'aimer autre chose que lui-même dérive la nécessité de la création. La création ! La distinction de l'infini et du fini, le grand, l'éternel problème pour l'intelligence humaine ! La science ne peut prétendre à l'expliquer, car c'est le fait primordial sur lequel toute explication repose, au-delà duquel il n'y a rien que l'impénétrable absolu. L'ontologie de l'amour a du moins cette portée immense que plus que tout autre système elle nous fait pressentir la loi de ce grand fait de la création.

M. Blanc Saint-Bonnet nous découvre une analogie pleine de profondeur et de beauté entre la loi fondamentale de l'accord dans la musique et la grande loi de l'harmonie universelle, le mystérieux rapport de l'infini et du fini : l'accord suffisant, *ut*, *mi*, *sol* représente la triade divine se suffisant à elle-même, mais dans sa félicité complète éprouvant cependant pour atteindre le parfait achèvement du bonheur absolu, le besoin de se reposer sur un quatrième terme harmonique, l'*ut*, qui, avec les trois premières notes, constitue l'accord parfait, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, lequel représente la vie absolue de la Trinité unie à l'humanité, et consommant son bonheur infini par cette union.

Ce genre de preuve est tout-à-fait en dehors des procédés habituels aux philosophes qui se vantent de faire de la science exacte, il relève de la faculté poétique plutôt que du raisonnement, et c'est une erreur bien répandue que l'intuition n'a rien à faire dans la science ; il est certain qu'il n'y en a pas trace dans toute l'école du dix-huitième siècle, et la plupart de ses adversaires éclectiques ont hérité de ses préventions et de son impuissance au sujet de l'imagination ; l'analogie, le moyen le plus puissant peut-être qui soit donné à l'homme pour approcher des vérités cachées, est tenue pour un jeu d'esprit indigne des penseurs sérieux. On croira faire beaucoup d'honneur à l'explication profonde qu'emploie M. Blanc St-Bonnet, en la taxant d'ingénieuse hypothèse, à ce propos déjà de deux camps opposés on a fait tomber sur lui l'accablante épithète de poète, comme le coup le plus mortel que l'on puisse porter à un philosophe,

Digitized by Google

il est vrai que c'est aussi le reproche le plus terrible qu'un des mêmes critiques ait adressé à Platon.

Certes, la découverte d'une analogie ne donne pas à l'homme l'absolu du vrai; mais quelle formule abstraite le lui donne? quel théorême contient l'infini? La vérité c'est l'être, c'est la vie, or l'expression concrète renferme plus de vie que la formule algébrique; la comparaison, l'analogie donnent une idée plus profonde de la réalité que le langage analytique. De quel instrument voulez-vous que le serve la science quand elle scrute l'infini, voulez-vous faire l'anatomie de Dieu avec le scalpel? Là où s'arrête la puissance de l'analyse, commence l'usage légitime et nécessaire de la plus puissante de nos facultés, de l'intuition qu'on appelle vulgairement l'imagination.

Si l'on décore de ce nom une effervescence déréglée du cerveau, ou le flux éblouissant de la parole, ce n'est pas la faute de la poésie, l'expression qu'elle donne du vrai est à la fois plus complète, plus profonde, plus vivante et aussi rigoureusement exacte que l'explication mathématique, il faut ajouter seulement que pour arriver jusqu'à la raison elle a besoin de traverser un sens dont quelques hommes sont dépourvus.

Ce sens, le plus exquis de tous, est celui qui est le plus facilement vicié; aussi règne-t-il autour de nous l'ignorance la plus étrange sur ce qu'est réellement la poésie, on saurait sans cela combien elle est voisine de la philosophie, non pas de la philosophie étriquée des anatomistes, mais de la vraie, mais de la grande philosophie, si bien que l'on peut dire qu'arrivées à une certaine hauteur, la poésie et la philosophie sont identiques.

Ce n'est pas ici le lieu de définir la poésie, mais pour rentrer dans notre sujet, nous dirons qu'on peut la représenter comme retraçant à l'ame la forme indéfinie de l'infini. Le terme le plus élevé des arts qui sont la langue de la poésie, c'est de dévoiler le plus d'infini possible à travers l'expression la plus précise, la plus plastique, la plus définie. Entre les arts, ceux dont l'expression est la moins définie sont ceux qui nous découvrent le plus d'infini; les lois de ces arts doivent renfermer en plus grand nombre que les autres, les divers modes de la réalité infinie. Or, la musique est sans con-

Digitized by Google

tredit le plus vague, le plus indéfini de tous les arts, les lois de la musique doivent renfermer les analogies les plus frappantes avec les lois de l'être; c'est ainsi au moins qu'en jugeaient Pythagore, Platon, et tous les grands métaphysiciens; après eux on peut conclure d'une loi musicale à une loi ontologique sans cesser de faire de la philosophie. Il suffit de s'être préoccupé un moment de la science de l'être, pour arriver à cette idée que toutes les lois fondamentales de la nature des choses peuvent être ramenées à l'unité, si nous connaissions l'unité mystérieuse de cette loi, nous connaîtrions l'essence même de Dieu. L'esprit humain est bien loin encore d'avoir ramené à l'unité les seules lois du monde physique, il est arrivé pourtant à de hauts degrés d'identification; lorsque, dans un ordre de faits on a trouvé la loi la plus élevée, on peut affirmer que cette loi, constatée dans le monde sensible et fini, a son analogie avec une loi du monde invisible, de la réalité infinie.

Ainsi l'argument que tire M. Blanc St-Bonnet de la loi de l'accord parfait en faveur de sa notion de l'harmonie universelle et de la grande loi de l'être, est donc sinon une démonstration, ce genre de preuve est impossible quand on raisonne de l'absolu, du moins une explication aussi profonde, aussi complète qu'il est permis à la raison humaine d'en donner sur la nature de Dieu, une de ces explications qui ne suffisent pas sans doute pour emporter l'acquiescement général, parce qu'elles s'adressent à cette partie exquise de la raison qui est le sentiment poétique que toutes les intelligences ne possèdent pas, mais qui engendre une conception plus vraie de la réalité que tous les efforts du raisonnement. Cet argument analogique n'est, d'ailleurs, dans le livre de l'Unité, que le complément d'un système de preuves rationnelles développées avec autant d'exactitude que s'en supposent à eux-mêmes les écrivains les plus dénués de poésie. Sur ces bases qui nous paraissent aussi certaines que les travaux les plus accrédités de la philosophie, M. Blanc St-Bonnet établit que l'amour est la cause de l'homme et de la création; l'homme est destiné, si l'on peut s'exprimer ainsi, à compléter Dieu.

Ainsi, ce n'est pas en vertu d'un desir arbitraire, d'un caprice de sa puissance, ce n'est pas dans une vaine pensée de glorification de lui-même, comme on l'enseigne quelquefois, que Dieu a créé, c'est

Digitized by Google

en vertu de la loi même de son être, loi qui n'est point une aveugle fatalité, loi librement accomplie parce que l'amour implique la liberté. Nous disons dans notre langage successif qui ne peut rendre ni la simultanéité des actes divins ni l'unité des essences divines, que Dieu contenait la création dans son amour avant de la produire par sa puissance. Dans un moment d'ineffable amour Dieu conçut l'homme et le fit à son image, c'est-à-dire, qu'il le fit apte à jouir de sa propre vie, de la vie absolue, de la vie de l'amour, c'est-à-dire qu'il le fit selon la loi fondamentale de l'être, c'est-à-dire, enfin, que la loi vitale de l'homme est la même que la loi vitale de Dieu.

L'ontologie nous enseigne donc cette double vérité que la loi de l'être absolu, que la vie de Dieu c'est l'amour, et que la loi de l'homme est la même que celle de Dieu, parce que la vie de Dieu est le but de l'homme ; par conséquent l'ontologie renferme le principe de la morale qui est la science de la loi de l'homme ou de l'être fini, comme l'ontologie est la science de la loi de l'être infini ou de Dieu ; la morale est donc une déduction de l'ontologie.

On remarquera sans doute que dans notre examen nous plaçons la morale avant la psychologie, ce qui est contraire à l'usage reçu dans l'Ecole. Les philosophes qui posent la psychologie expérimentale comme point de départ de toute philosophie, devaient nécessairement n'aborder qu'après elle l'étude de la morale. Pour nous, distinguons la morale des sciences qui en dérivent, telles, par exemple, que la politique et l'économique. Certainement l'étude de la psychologie est indispensable pour l'application de la loi morale, pour la rédaction des divers articles du code moral; mais c'est une erreur de penser que la psychologie renferme le principe de cette loi; la véritable notion de l'être relatif, et par conséquent sa loi doit se tirer de la notion de l'être absolu, c'est à-dire de l'ontologie.

La morale fait connaître à l'homme son but et les moyens d'y parvenir. Quel est le but de l'homme, quel est le but de l'être fini? L'être en général est à lui-même son but, l'être fini, l'être créé tend à l'être absolu, car l'être absolu n'a pas pu créer autrement qu'en vue de l'être, en vue de lui-même; l'homme tend donc à Dieu, car Dieu a créé l'homme pour qu'il vécut de sa vie, Dieu est le but de l'homme; l'homme est l'être qui a besoin de Dieu; or, quelle est

Digitized by Google

cette vie absolue pour laquelle l'homme a été fait, quelle est la vie de Dieu? c'est l'amour ; l'homme a été créé par l'amour et pour l'amour, par l'être absolu et pour l'être absolu, tel est l'enseignement ontologique qui sert de base à la morale!

Or, l'homme évidemment ne possède pas encore cette vie absolue pour laquelle il a été créé ; par quel moyen peut-il se rendre apte à vivre de la vie de Dieu? En devenant semblable à Dieu même, c'est-à-dire, en vivant par l'amour, en devenant amour ; la grande loi morale est donc celle-ci : Aimer; aimer Dieu; tous les autres préceptes ne sont que des conséquences de celui-là, il contient à lui seul toute la morale. Le christianisme l'a dit : aimer c'est le commandement qui renferme tous les autres. Ainsi, la philosophie et la religion, la raison et la tradition s'accordent pour le proclamer; l'amour! voilà toute la loi! Mais l'homme pour réaliser sa loi a été placé dans un certain milieu et pourvu de certaines facultés, la science morale suppose la connaissance de toutes ces conditions, les formules pratiques sont rédigées d'après les données de la psychologie et de plusieurs autres sciences, mais ces formules ne sont que les conséquences de la loi, elles ne sont pas la loi elle-même, cette loi ne peut ressortir que de l'ontologie.

Si nous cherchons pourquoi certains philosophes ont subordonné la morale à la psychologie, nous en trouverons l'explication en examinant la nature de ce qu'ils ont appelé la morale ; en effet, leurs traités sur la morale ne sont-ils pas exclusivement consacrés aux applications de la morale ; aucun d'eux n'a possédé la loi morale elle-même dans sa véritable unité ; tous ceux qui ne sont pas partis d'un faux principe pour construire une morale à leur guise, n'ont fait qu'enregistrer empiriquement les idées généralement reçues.

Cette dénomination même de morale a une origine empirique qui atteste la valeur purement relative de cette science, telle qu'elle a été faite par le plus grand nombre des philosophes. Les termes d'*éthique* et de *morale* viennent tous deux de mots qui signifient coutume, habitude, et, par conséquent, morale veut dire science des coutumes, des mœurs, science de ce qui se fait, des usages conventionnels, plutôt que science de ce que l'on doit faire, de la règle de conduite absolue ; l'on conçoit facilement que ce n'est pas là la vraie

Digitized by Google

morale, car la morale doit avoir une valeur absolue. C'est d'Aristote seulement que date la dénomination empirique d'éthique ou de morale ; ce philosophe appliqua à la morale, comme à la politique et à la poétique, la même méthode à l'aide de laquelle il avait créé les sciences naturelles, et cette méthode, légitime dans ces sciences, est impuissante dans l'ordre ontologique, jamais elle ne donnera le critérium certain du bien, du vrai et du beau. La religion ne connut jamais ce mot de morale dans le sens que lui donna la philosophie ; et voyez comme le mot chrétien est plus profond, plus exact et plus réellement philosophique que celui d'Aristote; ce mot, c'est celui-ci, la loi. La Bible ni l'Evangile n'ont jamais commandé au nom de la morale, c'est-à-dire des habitudes, des conventions relatives, mais au nom de la loi, c'est-à dire du principe de vie invariable et absolu. Les êtres ne subsistent que par leurs lois ; l'homme, être intelligent et libre, ne peut réaliser sa véritable vie que par la connaissance et l'observation de sa loi ; rigoureusement, au lieu du mot de morale, c'est donc celui de loi que la philosophie devrait employer.

En tête de la morale, se présente un problème aussi redoutable que celui de la création résolu déjà par le livre de l'Unité d'une manière si satisfaisante pour la raison et pour le cœur. L'homme a été créé par l'amour pour être le complément de l'amour ; les trois personnes de l'Être absolu, quoique se suffisant à elles-mêmes, demandent comme un quatrième terme qui viennent constituer l'être dans toute la perfection de son bonheur infini, de même que les trois premières notes de l'accord, quoique suffisant à l'oreille, nous laissent désirer l'octave pour la production de l'accord parfait. Ce quatrième terme produit par l'amour infini pour vivre de sa vie et achever sa perfection, c'est l'humanité. Mais pourquoi l'humanité créée n'a-t-elle pas été mise immédiatement en possession de cette vie absolue qui l'attend, pourquoi l'homme a-t-il été placé dans ce monde, pourquoi la souffrance, pourquoi la lutte ?

Voici comment M. Blanc-St-Bonnet répond à ces questions :

Pour que l'homme fût conforme à la loi de l'Être absolu, pour qu'il fût l'accomplissement de l'amour et du bonheur infini, il fallait qu'il fût apte à sentir le bonheur, qu'il eût un moi, une personna-

Digitized by Google

lité, il fallait que tout en vivant de la vie des trois personnes divines, il se distingua d'elles. Si l'être créé, l'être qui n'a pas en lui-même, comme Dieu, le principe de son bonheur, eût été fait à l'état de bonheur absolu, il n'eût pas été l'être créé, il eût été Dieu; en un mot, il n'y eût pas eu création, la loi de l'amour n'aurait pas eu son achèvement, il fallait que l'homme vivant en Dieu fût distinct de Dieu; or, quel est en Dieu le principe de distinction? c'est la personnalité; pour que la personnalité humaine existât, il fallait qu'elle concourût elle-même à sa formation, autrement elle n'eût pas été une personnalité; pour qu'elle pût concourir à sa formation, il fallait qu'elle fût douée de la liberté et placée dans un milieu où cette liberté pût s'exercer; de là, l'homme placé dans ce monde et sujet au mal : la souffrance et la lutte, la vie terrestre, c'est la condition de formation de la personnalité humaine. La vie terrestre développe en l'homme le principe de distinction, la personnalité; le travail de l'homme dans cette vie doit être de développer en même temps le principe d'union à Dieu, le principe d'identification à la vie absolue à laquelle il est appelé; destiné à vivre de la vie de Dieu, il doit pour y parvenir rendre sa vie semblable à celle de Dieu; or, la vie de Dieu, c'est l'amour; le principe vital de l'homme, que l'homme doit accroître en lui, la loi qu'il doit accomplir, la morale, en un mot, c'est l'amour.

Aimer Dieu et toutes choses en lui pour devenir semblable à lui, voilà le précepte qui plane sur toutes les lois. M. Blanc-St-Bonnet suit l'homme à travers toutes les conditions de la vie terrestre, et prouve que toutes les circonstances dont Dieu l'a environné n'ont qu'un but, développer sa personnalité et lui faire faire l'apprentissage de l'amour; nous ne pouvons pas analyser toutes les discussions pleines à la fois d'exactitude et de poésie où il établit les fondements de sa morale, elles sont répandues dans l'ensemble de son livre, car la pensée morale est le souffle qui le vivifie et le maintient toujours à une élévation, que l'on chercherait en vain dans les œuvres des philosophes anatomistes. Ce n'est que dans les volumes qui ne sont pas encore publiés que l'auteur de l'Unité nous exposera le complément et les conséquences de sa morale dans les sciences qui en découlent, mais nous pouvons d'avance, après avoir constaté la

Digitized by Google

vérité intrinsèque de son principe, juger son ontologie et sa morale par les magnifiques résultats sociaux qu'on y voit en germes.

Depuis le commencement de l'histoire, toutes les institutions, les arts, les mœurs des peuples nous apparaissent comme le produit de leur idée religieuse, de leur notion de Dieu, en un mot, de leur ontologie. Chez les peuples qui ont eu la véritable idée de Dieu, nous voyons prédominer alternativement une des trois faces de cette idée, à certaines époques Dieu a été plus particulièrement adoré comme Puissance, à d'autres comme Intelligence; les sociétés qui ont découlé de ces idées de Dieu furent grandes et belles, mais elles ne réalisèrent pas la véritable société parce qu'elles négligèrent l'élément vital de la religion, parce que Dieu ne leur apparût pas dans son idée la plus essentielle, dans l'élément qui constitue sa vie et son unité, l'amour; du moment où cette parole du christianisme : *Deus Caritas est*, sera inscrite en tête de l'ontologie, nous verrons toutes les sciences morales se transformer à sa suite, et la société rentrer dans sa véritable voie. Refaire l'ontologie au point de vue de l'amour, c'est donc l'œuvre la plus réellement progressive et la plus féconde que puisse réaliser un philosophe; aussi nul plus que M. Blanc-St-Bonnet ne nous paraît fournir les principes légitimes de la science sociale ; nous espérons leur voir porter leurs fruits dans la seconde partie de son ouvrage.

Dans un dernier article, nous terminerons par la psychologie, l'examen des trois premiers volumes de l'*Unité spirituelle*.

VICTOR DE LAPRADE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

—

Digitized by Google

TRANSLATION DES FACULTÉS

DANS LES BATIMENTS DU PETIT-COLLÉGE.

Il faut convenir que la ville de Lyon n'a pas montré une hospitalité bien empressée pour la Faculté des Lettres. Depuis quatre ans, les professeurs de cette Faculté n'ont pas encore une salle pour professer, une salle pour faire des examens, pas même un cabinet où ils puissent se recueillir un instant avant de monter en chaire. La salle, dans laquelle ils font leurs cours à St-Pierre, ne leur appartient pas, elle est à tout le monde ; la ville en a-t-elle besoin, elle s'en empare sans même prévenir le professeur qui, ainsi que l'auditoire, apprend seulement à la porte que son cours ne peut avoir lieu. Pour les examens, la Faculté erre de salle en salle, traînant après elle ses livres et ses registres, elle est tantôt à St-Pierre, tantôt à l'Hôtel-de Ville, tantôt à la salle des Prud'hommes, tantôt à la salle Henri IV, pourchassée d'un côté par les Prud'hommes et les Assises, de l'autre par les sociétés de Médecine ou d'Agriculture. Ces pérégrinations continuelles détruisent le principe salutaire de la publicité des examens, car nul ne sait où la Faculté tient aujourd'hui ses séances, nul ne sait, et la Faculté elle même ne sait pas, où elle sera forcée de siéger le lendemain.

Cependant le conseil municipal a voulu porter remède au mal, et après bien des hésitations, il s'est arrêté au projet de transporter la Faculté des lettres au fond du quartier St-Jean, dans le bâtiment du Petit-Collége. Nous croyons que l'exécution d'un tel projet serait plus fâcheuse encore pour l'avenir de la Faculté des Lettres que le triste provisoire dans lequel elle languit depuis quatre ans. Il faut donner de la vie au quartier St-Jean, voilà le grand argument des partisans du projet. Mais pourquoi lui en donner au détriment de la Faculté des Lettres, et d'ailleurs, comment la Faculté des Lettres pourrait-elle ranimer le quartier en y dépérissant ? Qu'elle doive en effet y dépérir, cela ne saurait être douteux pour quiconque connaît l'éloignement, les difficiles, les sales et tristes abords de ce bâtiment du Petit-Collége. Il est vrai qu'on parle de plans magnifiques, d'élargissement de rue, d'un pont qui porterait le nom de

Digitized by Google

pont des Facultés, car il semble qu'on veuille exiler honorablement la Faculté des Lettres aux portes de la ville, comme jadis Platon prescrivait de reconduire le poète aux frontières de la république. Mais tous ces plans, sans l'exécution desquels les auteurs du projet avouent eux-mêmes que ce nouveau local ne saurait convenir, quand seront-ils achevés? Pour quiconque connaît la loi de vitesse des travaux publics à Lyon, il n'est pas téméraire d'affirmer que, même en admettant une bonne volonté persévérante et continue, il faudrait au moins dix années pour les réaliser, et il est infiniment probable que la municipalité, pour utiliser les travaux qu'elle aura fait exécuter d'abord dans le Petit-Collége, voudra y installer la Faculté bien avant que soient achevés ces travaux complémentaires qui doivent en faciliter les abords. En agir ainsi à l'égard de la Faculté, ce serait porter contre elle un arrêt de mort. Mais mettons les choses au mieux, supposons que le plan présenté soit d'abord entièrement achevé, on ne pourra faire que l'emplacement devienne central, et la Faculté des Lettres qui ne traîne pas à sa suite un auditoire spécial et obligé, en passant le pont des Facultés, laissera derrière elle, de l'autre côté, les trois quarts de ses auditeurs. La Faculté des Lettres, ainsi que la Faculté des Sciences, a besoin d'une position centrale, son avenir est à cette condition. Mieux vaut pour elle le triste provisoire dans lequel elle languit depuis quatre ans que l'installation définitive qu'on lui propose. Si rien de plus convenable ne peut lui être offert aujourd'hui, il faut attendre. Parmi les divers plans soumis à la ville au sujet de la place de la Boucherie-des-Terreaux, et nous devons signaler ici surtout le plan de M. Rey, il en est dont l'exécution permettrait à la municipalité de réunir toutes les Facultés ensemble et de les installer au centre de la ville, soit dans le bas du Palais St-Pierre, soit dans un nouvel édifice construit ou en face de l'Hôtel-de-Ville, ou sur la place de la Boucherie. Cette réunion de toutes les Facultés en un même édifice central ferait honneur à la seconde ville de France qui doit aspirer à avoir aussi sa Sorbonne. Elle serait un signe visible et matériel qui prouverait à tous, même aux plus incrédules, que depuis quelques années le goût des sciences et des lettres a fait de grands progrès dans la ville de Lyon.

Digitized by Google

INFLUENCE

DES DOCTRINES DE STRAUSS EN ALLEMAGNE.

—

Voici des faits qui prouvent quelle est actuellement en Allemagne l'influence des doctrines de Strauss. Nous lisons, dans un extrait de la *Gazette de Kœnigsberg* (correspondance de Berlin, 12 juin), cité par la *Gazette d'Augsbourg* :

« Une société vient de se former qui ne tardera pas à avoir un grand retentissement, si elle peut produire au dehors ses principes. Un grand nombre d'hommes, qui tous sont dans le mouvement philosophique le plus avancé, veulent se constituer en une société qui aura pour nom la société des *libres* (*Freien*). Leur tendance est semblable à celle des Philalèthes de Holstein, qui est déjà formée depuis plusieurs années, et dont voici les principes. La conviction fondamentale de la philosophie moderne est, d'une part : que toutes les prétendues révélations sur lesquelles s'appuient les religions positives sont inventées; d'autre part, que l'esprit humain, par ses propres forces, peut nous donner des notions justes sur tous les objets placés au-dessus du monde sensible. Leur but est de faire sortir cette conviction du cercle étroit de la science pour la faire pénétrer dans la société. Ils rejettent donc la Bible comme source de vérité, et ne veulent pas remplacer la tradition par aucun autre symbole religieux déterminé. En général, ils ne veulent pas poser de dogmes positifs, mais lever le drapeau de l'autonomie de l'esprit. Intérieurement, ils se détachent entièrement de l'Eglise, ils le feraient aussi extérieurement, s'ils ne voulaient pas éviter le conflit avec l'Etat qui est encore si intimement lié avec l'Eglise. Les membres de cette société ne veulent donc pour le moment se séparer de l'Eglise qu'autant qu'ils le peuvent, sans violer les lois de l'Etat. Ils s'abstiennent de la fréquentation de l'Eglise et de la Cène, mais ils se soumettent aux formalités ecclésiastiques dont l'Etat exige l'accomplissement, comme le mariage et le baptême. La société de Berlin, au contraire, aura des allures plus décidées. Sa première démarche sera de déclarer publiquement et avec la signature de tous ses membres la séparation d'avec l'Eglise. Ils croient que le temps de cette déclaration est venu, ils croient dans leur devoir de désavouer des traditions qui leur sont devenues étrangères depuis longtemps, et de se soustraire aux obligations qu'ils ne peuvent plus consciencieusement accomplir. Ils veulent se décharger du reproche d'hypocrisie qu'ils mériteraient en gardant le silence. »

La *Gazette d'Augsbourg*, à laquelle nous empruntons cette citation, en ajoute une autre à l'appui qui n'est pas moins intéressante, et qui prouve avec quelle liberté on écrit et on pense en Allemagne. Cette citation est extraite des *An-*

Digitized by Google

nales allemandes, (nº 9), rédigées par M. le docteur Ruge. Ces annales sont le journal de l'extrême gauche hégélienne. Il est rédigé avec autant de science que d'indépendance.

« L'opposition entre nous et l'Eglise est irréconciliable. Tous les gens conséquents de tous les partis l'ont reconnu et proclamé... C'est pour cela que nous, qui sommes conséquents, nous ne pouvons plus tarder à déclarer notre séparation d'avec l'Eglise, autrement nous ne pourrions plus nous défendre contre le reproche de l'hypocrisie... Mais l'Etat qu'en dira-t-il? ou l'Etat n'exigera plus des citoyens un symbole déterminé, un acte de baptême, etc., et alors nous resterons citoyens sans être les adhérents d'aucune religion, ou bien l'Etat croira devoir identifier l'existence de l'Eglise avec sa propre existence, et alors l'exil est notre sort. »

Nous apprenons avec plaisir que l'Académie de Lyon s'occupe d'apporter à son réglement d'indispensables modifications. Il s'agit de faire cesser cette distinction d'académiciens libres et d'académiciens titulaires que nous n'avons jamais bien comprise, de porter le nombre des membres à soixante et de diviser l'Académie en trois grandes sections séparées : Sciences, Lettres et Arts. Elles se réuniraient à des jours différents. Nous sommes persuadés que cette division donnerait à l'Académie une vie nouvelle, les travaux prendraient plus d'activité, les lectures seraient plus fréquentes, parce que chacun, assuré de parler devant des hommes qui ne sont point étrangers à ses études, ne serait plus retenu par la triste certitude d'ennuyer la moitié de son auditoire. Placée au centre d'une population de deux cent mille ames, et renfermant dans son sein des hommes distingués en tout genre, si l'Académie n'a pas eu jusqu'à présent toute l'importance à laquelle elle peut aspirer, si elle n'a pas provoqué plus de travaux et plus d'activité intellectuelle, elle ne peut s'en prendre qu'à sa mauvaise organisation.

La France vient de perdre le plus impartial et le plus instruit de ses historiens. M. de Sismondi est mort à Genève dans les derniers jours de juin. Notre prochaine livraison contiendra une appréciation des travaux de cet écrivain. Nous la devrons à notre professeur d'histoire M. François. C'est un hommage que le disciple s'est empressé de rendre à son maître.

Après une carrière d'une année à peine et de très nombreux sacrifices de la part de son gérant M. Laugier, l'*Artiste en Province* vient de suspendre ses apparitions hebdomadaires. Ce journal, spécialement consacré aux arts, laissera une lacune dans notre presse, et il est à regretter qu'il n'ait pu trouver chez nous assez de sympathies pour assurer son existence.

Digitized by Google

VENTS D'AUTOMNE.

Elégie.

Quand j'étais tout enfant, à l'automne venue,
J'aimais, dans le grand pré, courir au vent, le soir ;
J'aimais voir s'agiter, au bout de l'avenue,
Le chêne dont la plainte invitait à s'asseoir.

J'aimais ce bruit des vents à travers le feuillage,
Ces mugissements sourds dans les pins du Pila,
Ce grondement lointain, simulacre d'orage,
Ces vestiges flétris de l'été qui s'en va !

Digitized by Google

Chaque feuille, en son vol, emportait ma pensée :
Je la suivais au loin qui tournoyait dans l'air.
« — O pauvre feuille éclose en la saison passée,
« Mais heureuse, du moins, d'échapper à l'hiver !

« D'autres feuilles viendront rajeunir le vieux chêne :
« Ce n'est qu'un temps d'épreuve au géant mutilé,
« Ses bras reverdiront, et la saison prochaine
« Y doit cacher encor le bouvreuil envolé. »

— Et, prenant mon essor vers la plus basse branche,
Je me laissais bercer dans les rameaux mouvants ;
Et, comme des flocons épars de laine blanche,
Je regardais la nue errer au gré des vents.

Chaque flocon, pour moi, revêtait une image :
C'étaient de beaux enfants, — des anges radieux
Aux tuniques d'argent, — la Vierge au pur corsage ! —
Une fée, en son char, remontait vers les cieux...

Et puis, je reprenais ma course aventureuse,
Et je criais : — Ma mère ! — Et, debout sur le seuil,
Elle m'ouvrait ses bras, et m'emportait heureuse
Au foyer paternel pour moi si plein d'accueil...

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Hélas ! l'automne encor nous revient chaque année,
Au bruit des vents confus qui dépouillent nos bois,
Effeuillant sous nos pieds sa couronne fanée ;
Le chêne emprunte encore à l'orage une voix...

Mais je ne revois plus voltiger dans l'espace
Ces fantômes riants d'un âge qui n'est plus ;
Et si j'anime encor le nuage qui passe,
C'est pour y voir ma mère et ceux que j'ai perdus !

F. Coignet.

Automne de 1841.

Digitized by Google

A un vieux portrait de jeune femme.

Dans ce vieux manoir délabré,
Toi qui conserves ta jeunesse,
Dont le front brillant est paré
Des attributs d'une déesse,
Brune Cérès, à l'œil fripon,
Révèle-nous ta destinée :
Dis-nous si la loi d'hyménée
D'un mari t'imposa le nom ;
Si ton cœur partagea sa flamme,
Ou, comme il advenait souvent,
S'il fallût t'avouer sa femme
Sous peine d'entrer au couvent.

Aux frais bluets de ta couronne
Bien des étés ont-ils encor
Mêlé sur ton front de Madone
Les épis mûrs aux blonds cils d'or ?
Ou bien, pauvre fleur moissonnée,
Comme ces fleurs, avant le temps,
Ta beauté s'est-elle fanée
Pour toujours après le printemps ?

Digitized by Google

Cette gerbe, ornement frivole,
Par ton joli bras supporté,
Est-elle le muet symbole
D'une heureuse fécondité ?
As-tu, gentille passagère,
Avant de regagner les cieux,
Prudemment laissé sur la terre
Un cercle aimé d'enfants joyeux ?
Où sont-ils ? — Dans chaque visage
Qui nous visite au vieux manoir,
Souvent je cherche ton image,
Et parfois j'ai cru l'entrevoir.
Du coin de l'œil, avec mystère,
J'interroge alors ton regard ;
Mais tu t'obstines à te taire :
J'écoute en vain, il est trop tard !

Eh quoi ! voilà donc le partage
De tout ce qui brille ici-bas ;
Quoi ! c'est là le triste avantage
De la beauté si vaine, hélas !
Une toile, ébauche fragile,
Qui survit aux plus purs attraits...
Des fleurs, un sourire immobile
Et pas un souvenir après !

F. Coignet.

Digitized by Google

« vent toutes à la fois dans chacune ; et comme le bonheur résulte « de la complète possession de l'être, il faut donc que les in- « nombrables puissances de l'infini soient les unes dans les autres « comme une seule puissance ; qu'elles s'attirent et se concentrent « toutes au gré de leur mutuelle inclination pour se pénétrer avec « félicité ; de cette manière l'existence éternelle se comprend, « se sent vivre et jouit du bonheur dans toute l'étendue de son « être.

« Aussi loin de rester immobile en lui-même, Dieu est centre « vital sur tous les points de son être ; et sous son action univer- « selle, les essences infinies se meuvent délicieusement les unes « dans les autres, comme un concert dont les joies retentissent « d'éternité en éternité dans toutes les sphères de l'infini. Cette « puissance, par laquelle les propriétés et les vertus infinies s'at- « tirent et pénètrent ainsi les unes dans les autres, comme une « seule substance, cette puissance qui n'est autre chose que l'at- « traction divine, est ce qu'on appelle l'AMOUR. L'amour est le « mouvement de l'être vers l'être. »

L'amour est le principe constitutif de l'être, c'est le principe de la vie de Dieu.

Si Dieu est par son amour l'unité et l'identité infinies, par son innombrable quantité d'attributs il est aussi la diversité infinie. Pour arriver à cette identité les innombrables attributs de la réalité ne doivent-ils pas se ramener d'abord à certains attributs fondamentaux. Comme Dieu se suffit à lui-même sur tous les points de son être, dans tous ses différents attributs, et que dans le sens philosophique, l'être complet, absolu, indépendant et agissant par lui-même est une personne, il doit donc y avoir en Dieu de véritables personnes ; et comme Dieu ne peut avoir de manière d'être sans y porter toute sa divinité, comme il n'est pas un point de son être qui ne soit absolu, infini, dans lequel il ne trouve le principe de sa substance et de ses actes, pas un point de son être dans lequel il ne puisse placer son moi, ces personnes doivent donc être des personnes infinies.

« Dieu doit être nécessairement : 1° Comme possédant tout « l'être ; 2° comme engendrant tout ce qu'il possède ; 3° comme

Digitized by Google

« aimant tout ce qu'il engendre. On ramènerait ainsi le nombre « infini d'attributs qui se trouvent dans la nature divine à trois « personnes générales. Car si Dieu s'engendre lui-même, il con- « nait tout ce qu'il engendre, et il aime tout ce qu'il con- « nait. »

« Ainsi Dieu est tout à la fois : 1° l'être qui donne l'existence « et l'être qui la reçoit ; 2° l'être qui connait et l'être qui est « connu ; 3° l'être qui aime et l'être qui est aimé. Il y a comme « un éternel engendrement : 1° de Dieu voulant posséder Dieu ; « 2° de Dieu voulant connaître Dieu ; 3° de Dieu voulant aimer « Dieu ; de Dieu se dédoublant en quelque sorte pour s'engendrer « et se posséder, se connaître et s'admirer, s'aimer et jouir de « son bonheur. De sorte qu'étant ainsi son principe, son moyen « et son but, l'être qui est heureux, l'être par le moyen duquel « il est heureux, et l'être pour lequel il est heureux, Dieu se sa- « tisfait complètement lui-même. Ce sont ces trois personnes dont « les fonctions se trouvent si admirablement déterminées par les « expressions si connues de Père, de Fils, et de Saint-Esprit. »

Dieu s'engendrant lui-même, c'est la causalité suprême, la puissance ; Dieu se connaissant lui-même, c'est l'intelligence suprême, c'est la sagesse ; enfin Dieu s'aimant lui-même, c'est l'amour.

« L'être subsiste donc par l'union de la puissance, de la sagesse « et de l'amour. L'être veut éternellement s'engendrer par l'amour, « il sait éternellement s'engendrer par la sagesse, il peut éternel- « lement s'engendrer par la puissance, et comme la puissance n'est « au fond que l'amour en tant qu'il agit et que la puissance à son « tour implique la connaissance, sans laquelle elle ne pourrait pas, « la puissance, la sagesse et l'amour ne sont qu'un ; ces trois « éléments ne constituent qu'un seul être, l'être qui existe par « lui-même. De sorte que, ce qui résulte de plus frappant de la « notion de l'existence de Dieu, c'est : 1° l'indispensable nécessité « des trois termes qui sont les trois éléments irréductibles de « l'absolu ; 2° l'indispensable union de ces trois éléments ; 3° la « primitivité de l'amour dans l'ordre de leur action divine. C'est « par l'amour que Dieu vit, veut, et agit. »

Ainsi l'ontologie arrive à ces résultats : que l'essence de Dieu

Digitized by Google

est la réalité, que son principe constitutif et vital est l'amour, et que sa manière d'être, ou sa vie naturelle, est la félicité.

Tel est en le résumant sous la forme dogmatique le système ontologique développé dans le livre de l'Unité spirituelle ; après l'avoir déduit des concepts de la raison, l'auteur s'y élève également par l'induction en partant de l'observation des faits psycologiques. Et cette observation lui sert en même temps à vérifier la psycologie qu'il a obtenue par déduction de la science générale de l'être absolu.

Si nous cherchons maintenant, pour distinguer ce que M. Blanc Saint-Bonnet a pris à la philosophie antérieure et ce qu'il y a ajouté, quels sont les caractères particuliers de son ontologie, cette méthode même qu'il a suivie nous apparaîtra comme lui étant tout-à-fait propre et constituant une partie de son originalité; il l'observe fidèlement dans les moindres détails comme dans les questions fondamentales, c'est elle qui lui donne l'idée mère de son livre, la grande idée de l'amour, principe de vie de Dieu et de l'homme. Cette idée qu'il vient de tirer par la déduction de la notion primordiale d'être, il y arrivera par sa psychologie, en constatant au fond du cœur humain l'existence de sentiments impersonnels d'amour qui supposent objectivement un amour impersonnel et absolu, de même que les notions impersonnelles de la raison, supposent une sagesse impersonnelle universelle et absolue.

Telle est donc l'idée génératrice de tout le livre de l'UNITÉ, l'idée d'un amour absolu qui est Dieu, amour qui est à lui-même son principe de vie, et qui est le principe de vie de tous les êtres relatifs. Cette idée, par la manière explicative et complète dont elle est posée, comme par la méthode qui préside à son développement, appartient en propre à M. Blanc Saint-Bonnet. S'il est conforme en ceci à l'esprit de la révélation chrétienne, comme philosophe il a ajouté à la science qui manquait d'une ontologie faite au point de vue de l'amour, et par conséquent de la véritable ontologie, puisque la vie de l'être est l'amour. Nous dirons même que dans l'idée de Dieu, telle qu'elle nous est transmise par la tradition religieuse, nul n'a si bien déterminé que lui les

Digitized by Google

véritables rapports des personnalités diverses qui constituent l'être absolu. Peut-être même ce qu'il y a de profondeur dans son interprétation l'exposera-t-il a des objections de la part des traditionnalistes ; peut-être à cause de l'iniative qu'il attribue à l'amour, l'accusera-t-on d'avoir intervertit l'ordre de procession généralement admis entre les trois personnes divines ; il est allé au devant de ce reproche en faisant remarquer que les nécessités de notre intelligence nous obligent, en parlant de Dieu, à présenter comme successif ce qui est instantané, comme divisé ce qui est indivisible, d'où il suit que si l'ordre logique exige que l'amour soit posé comme principe générateur et primordial, cela ne contredit en rien, ni l'unité des personnes, ni l'ordre de puissance, sagesse, amour, tel qu'il est enseigné par la religion, d'après l'ordre de manifestation dans le temps des trois termes de la triade divine. L'auteur a donc fait passer dans le domaine de la science une vérité implicitement contenue dans le symbole religieux mais que nul n'en avait encore nettement dégagée.

Si donc le traditionnalisme réclame cette idée comme un emprunt fait à l'ordre de la foi, on peut lui répondre que pour s'accorder avec l'esprit de la tradition, cette idée n'en est pas moins due à la philosophie et obtenue par un procédé tout scientifique ; pour démontrer le droit et la possibilité qu'à la raison de faire à elle seule l'ontologie, on peut lui citer des vues ontologiques d'une vérité incontestable, émises par des philosophes auxquels la tradition était inconnue ; mais aucun de ces philosophes, pas plus que ceux qui les ont suivis, n'ont aussi bien déterminé le principe de vie de l'être que M. Blanc Saint-Bonnet.

Leibnitz a démontré l'activité essentielle de la substance, il a prouvé que toute substance est cause que tout phénomène est effet, et que la cause se produisant sans cesse au dehors, produisant sans cesse ses phénomènes, elle est sans cesse en acte ; mais ce qu'il s'agissait surtout de trouver pour expliquer la vie de la substance, c'est l'intermédiaire entre la puissance et l'acte, la loi qui détermine la puissance à l'acte ; il ne suffit pas d'avoir reconnu l'activité incessante de la substance, il faut connaître la cause intime de cette activité ; là est le secret de la vie de Dieu.

Digitized by Google

Un philosophe est allé plus loin sur cette question que Leibnitz lui-même, un philosophe qui n'avait d'autre lumière que celle de la raison, un philosophe auquel les hommes de l'école psychologique qui accusent Platon d'être trop poète, ne refuseront pas la sévérité et l'exactitude analytique, ce philosophe c'est Aristote, il a entrevu la véritable solution de cette question du passage de la puissance à l'acte, et s'il l'avait approfondie il serait arrivé à la notion de la vie de la substance.

Voici quelques passages bien frappants : « l'être principe exclut « de sa nature l'idée de la matière... ainsi le principe est esprit.... « la nature ne peut-être mue par elle même, mais seulement par « une *puissance artiste*.... ce principe doit être éternel et *actif*. « Il y a des êtres qui sont alternativement mus et mouvans, d'où « il suit qu'il doit y avoir aussi quelque chose *qui meuve sans « être mu*, et que ce principe doit être éternel, substance et « action.... en lui donc, la *puissance ne précède pas l'acte, puisque « son action est lui-même*, s'il en était autrement rien n'aurait pu « commencer... à cet être la vie appartient aussi par essence, car « *l'action de l'intelligence est vie*, et lui-même est action, et l'action « par essence constitue la vie excellente et éternelle de cet être (1). « Nous pensons donc que *Dieu est* LE VIVANT, éternel et très bon « auquel appartient la vie et la durée sans fin, car Dieu n'est que « vie et éternité. Le principe de l'existence ou l'être immobile, « qui est la source de tout mouvement étant pure action, et par « conséquent étranger à la matière, est donc encore UN en raison « et en nombre, tout le reste n'est qu'une mythologie inventée par « la politique pour la croyance de la multitude et pour le bien pu- « blic (2) »

Si maintenant vous demandez à Aristote comment tout est mu par le principe immobile, voici ce qu'il répond : IL MEUT COMME L'OBJET AIMÉ : Κινεῖ δὲ ὡς ἐρώμενον (3). A la vérité le philosophe grec ne veut expliquer par là, que l'action par laquelle Dieu

(1) *Aristote Metoph.*, liv. 12, chap. 5, 6, 7 et 8.

(2) *Metaph.* suppl., p. 65.

(3) *Metaph.*, cap. 7.

Digitized by Google

peut mouvoir le monde sans être mu lui-même, mais s'il eut transporté cette notion de la nature du mouvement imprimé par Dieu à la création, dans la notion de Dieu lui-même, s'il eut expliqué ainsi le mouvement et la vie de Dieu et son éternel engendrement de lui-même, il aurait posé l'amour comme le fondement de tout l'être ; s'il n'est pas arrivé jusque là, il ne s'est pas moins élevé à une hauteur métaphysique qui étonne la science moderne, le spiritualisme chrétien ne peut trouver à contredire un seul des principes que nous venons de citer, et ces idées si pures, si profondes, si vraies sur la réalité divine, il les devait bien exclusivement à cette raison à qui le traditionnalisme refuse toute portée ontologique.

La poésie antique est pleine de cette idée de l'amour considéré comme la cause première ; nous pourrions même dire que les poètes ont eu sur ce point une intuition plus profonde, sinon plus nette de la vérité que les philosophes ; si ces derniers avaient pénétré jusqu'au fond des mythes poétiques et avaient fait entrer tout ce qu'il contiennent dans la science, l'antiquité aurait approché de bien près la véritable ontologie. « Les anciens sages, dit « Bacon, établirent dans leur style allégorique, que l'amour n'a « point de père, c'est-à-dire *point de cause*. Et qu'on ne prenne « pas ceci pour rien ; car c'est au contraire la chose du monde « la plus importante, en effet rien n'a corrompu plus radicalement « la philosophie que cette recherche des parents de Cupidon. »

M. Blanc Saint-Bonnet a fait passer à l'état scientifique ces vagues conceptions de l'amour, père des dieux et principe des choses, elles complètent la notion de Dieu que la philosophie ne possédait pas dans son intégrité, car elle n'avait pas tenu compte de l'amour. Les philosophes s'étaient arrêtés aux attributs, aux facultés de Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, à sa substance extérieure, mais ils n'avaient pas apperçu ce qui fait sa vie elle-même, ils le connaissaient comme cause de tout ce qui n'est pas lui mais le secret de sa causalité absolue, de son engendrement de lui-même, leur avait échappé, car l'étude de l'amour absolu avait toujours été tenue en dehors de la science.

Examinons en effet les diverses manières dont les philosophes

Digitized by Google

ont posé jusqu'ici l'idée de Dieu, ou sont arrivés jusqu'à elle en partant de l'homme ou de l'univers ; jetons un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle en d'autres termes, les différentes preuves de l'existence de Dieu !

On a démontré Dieu comme causalité absolue et comme sagesse absolue, en partant des phénomènes et de l'ordre de l'univers qui supposent une cause première et souverainement intelligente ; c'est la démonstration vulgaire ; on l'a démontré d'une manière plus élevée, celle qui constate l'existence d'une sagesse, d'une raison absolue, en prenant pour bases les notions impersonnelles, immobiles, absolues qui se retrouvent dans la raison humaine. La raison renferme l'idée d'infini, l'idée absolue d'être, elle renferme donc l'idée de Dieu ; cette preuve est la preuve fondamentale, c'est la base de l'ontologie, mais pour élever une ontologie complète sur cette base, il faut étudier à fond cette notion primordiale de l'être que renferme la raison, il faut l'étudier à la fois par les deux méthodes scientifiques, et en déduisant toutes les conséquences que renferme l'idée d'être, et en cherchant les propriétés générales de l'être par induction des propriétés de la réalité relative. Jusqu'ici on avait exclusivement considéré la réalité absolue en tant que causalité et sagesse, comme si la causalité et la sagesse pouvaient s'expliquer par elles-mêmes. Le troisième terme, celui qui fait la vie des deux autres, a été oublié, ou plutôt, confondu dans l'idée de causalité. Qu'est-il arrivé ? c'est qu'en considérant Dieu seulement comme puissance absolue et intelligence absolue, il a été impossible d'expliquer et son existence et celle de la création ; on a eu un Dieu abstrait, un Dieu sans vie, et si dans l'ordre de la religion et de la foi, les hommes n'avaient pas trouvé un sentiment plus vrai de l'absolu que l'idée fournie par la science philosophique, on pourrait dire que l'humanité n'a jamais eu la vraie notion de Dieu. La plupart des faux systèmes d'ontologie, proviennent de l'omission d'un terme ou d'une personne dans la notion de Dieu, et c'est presque toujours en tant qu'amour que Dieu a été méconnu par la science.

Ce vice de l'ontologie se lie à un vice correspondant dans la psychologie ; de même que dans l'idée de la réalité absolue, telle

Digitized by Google

quelle se pose dans la raison, on avait pas assez tenu compte de l'importante personnalité de l'amour, ainsi, et à cause de cela, on avait méconnu dans l'homme le véritable caractère de l'amour. On n'avait pas compris comment la réalité relative, comment l'homme étudié sous ce point de vue, suppose la réalité absolue aussi nécessairement qu'étudié du point de vue de la raison, en un mot la psychologie, en constatant l'impersonnalité de certaines idées, fournissait les preuves d'une raison universelle, immobile, absolue, par conséquent de Dieu en tant que sagesse suprême, mais elle méconnaissait complètement le caractère impersonnel du sentiment, et par conséquent, la preuve inductive de Dieu en tant qu'amour.

Ainsi, ni l'ontologie, ni la psychologie, n'ont sérieusement considéré jusqu'à présent, dans le sein de Dieu et dans le sein de l'homme, l'élément qui fait la vie de l'homme et la vie de Dieu, la science a rejeté l'étude de l'amour. Jusqu'ici, enfin, les philosophes n'ont fait qu'une anatomie incomplète de l'être, et il s'agissait d'en faire la physiologie.

Sans porter atteinte au dogme, à la fois rationnel et religieux de l'égalité des trois éléments de l'absolu, des trois personnes divines, on peut considérer l'élément qui renferme plus particulièrement le principe de vie de l'être absolu, comme celui dont l'étude est la plus féconde, c'est lui qui nous révèle les propriétés les plus infinies de l'être divin et de l'être humain, et par conséquent les rapports les plus importants de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Une philosophie qui assigne à la notion de l'amour sa véritable place, est celle qui permettra d'expliquer le plus grand nombre de problèmes, et le plus grand de tous, le problème de la création.

Il est une question devant laquelle tous les systèmes sont venus se briser, c'est ce mystère de la création, de la coexistence du fini et de l'infini, la question de la distinction des substances; ce problème est plus redoutable encore que l'autre grand problème de la valeur objective de nos idées, le problème de la certitude. Tous les systèmes ontologiques qui ont fait prédominer exclusivement dans la notion d'être, ou la puissance ou la sagesse, c'est-à-dire tous les systèmes philosophiques, ont été incapables de donner

Digitized by Google

une explication plausible du fait de la création, de la coexistence des deux natures divines et humaines, en un mot, incapables de sortir du panthéisme.

Dieu considéré seulement en tant que puissance, n'aurait jamais rien créé en dehors de lui-même, il est à lui-même sa cause et son effet, l'effet infini est égal à la cause infinie, son propre engendrement suffit à la puissance de Dieu. En tant qu'intelligence Dieu n'avait pas a créer, il n'avait pas à sortir de lui-même pour connaître à l'infini ; par lequel des éléments de sa nature Dieu a-t-il donc été contraint, pour ainsi dire, à sortir de lui-même, à créer quelque chose qui ne fut pas lui, par l'amour.

Examinons, en effet, l'idée d'amour : c'est une loi universelle que l'amour suppose deux termes parfaitement distincts ; nous voyons que dans l'absolu, l'amour de Dieu pour lui-même ne subsiste qu'à la faveur de la diversité des personnes. Pour que l'amour infini fut entièrement satisfait, il fallait qu'il exista dans l'être une distinction plus complète que celle qui existe dans les personnes divines, il fallait que la puissance, que la sagesse, que l'amour eussent comme une quatrième personnalité à créer, à connaître, à aimer, car le fait de l'amour est d'aimer autre chose que soi.

On nous objectera que nous jugeons l'amour absolu d'après des idées humaines et toutes relatives, car la science tout en admettant qu'il y a des lois absolues de la puissance, des lois absolues de la sagesse, et que la raison nous révèle la notion absolue de ces lois, la science a méconnu jusqu'ici, qu'il y ait un absolu de l'amour et que nous possédions sur lui des notions absolues. Mais ces notions se trouvent dans notre raison tout aussi absolues que les axiômes mathématiques. Eh quoi ! Dieu se révèlerait à nous en tant que puissance et sagesse dans les notions impersonnelles de la raison et cette raison ne nous dirait rien d'absolu sur l'élément vital de la substance divine, sur l'amour ! nous aurions moins de lumières sur ce que nous avons le plus d'intérêt à connaître ! Non, les grandes lois de l'amour nous sont révélées par la raison dans la même proportion que celles de la puissance et de l'intelligence. Nous pouvons légitimement raisonner sur l'amour.

Or, l'amour qui ramène à l'unité les personnes divines, l'amour

Digitized by Google

par lequel l'infinie félicité jouit d'elle-même est, en même temps, ce qui invite l'être absolu à sortir de lui-même, à réaliser en dehors de lui une vie qu'il puisse aimer, une félicité qui ne soit pas la sienne mais qui ait en lui son principe et sa fin : de ce besoin de Dieu d'aimer autre chose que lui-même dérive la nécessité de la création. La création ! La distinction de l'infini et du fini, le grand, l'éternel problème pour l'intelligence humaine ! La science ne peut prétendre à l'expliquer, car c'est le fait primordial sur lequel toute explication repose, au-delà duquel il n'y a rien que l'impénétrable absolu. L'ontologie de l'amour a du moins cette portée immense que plus que tout autre système elle nous fait pressentir la loi de ce grand fait de la création.

M. Blanc Saint-Bonnet nous découvre une analogie pleine de profondeur et de beauté entre la loi fondamentale de l'accord dans la musique et la grande loi de l'harmonie universelle, le mystérieux rapport de l'infini et du fini : l'accord suffisant, *ut*, *mi*, *sol* représente la triade divine se suffisant à elle-même, mais dans sa félicité complète éprouvant cependant pour atteindre le parfait achèvement du bonheur absolu, le besoin de se reposer sur un quatrième terme harmonique, l'*ut*, qui, avec les trois premières notes, constitue l'accord parfait, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, lequel représente la vie absolue de la Trinité unie à l'humanité, et consommant son bonheur infini par cette union.

Ce genre de preuve est tout-à-fait en dehors des procédés habituels aux philosophes qui se vantent de faire de la science exacte, il relève de la faculté poétique plutôt que du raisonnement, et c'est une erreur bien répandue que l'intuition n'a rien à faire dans la science ; il est certain qu'il n'y en a pas trace dans toute l'école du dix-huitième siècle, et la plupart de ses adversaires éclectiques ont hérité de ses préventions et de son impuissance au sujet de l'imagination ; l'analogie, le moyen le plus puissant peut-être qui soit donné à l'homme pour approcher des vérités cachées, est tenue pour un jeu d'esprit indigne des penseurs sérieux. On croira faire beaucoup d'honneur à l'explication profonde qu'emploie M. Blanc St-Bonnet, en la taxant d'ingénieuse hypothèse, à ce propos déjà de deux camps opposés on a fait tomber sur lui l'accablante épithète de poète, comme le coup le plus mortel que l'on puisse porter à un philosophe,

Digitized by Google

il est vrai que c'est aussi le reproche le plus terrible qu'un des mêmes critiques ait adressé à Platon.

Certes, la découverte d'une analogie ne donne pas à l'homme l'absolu du vrai; mais quelle formule abstraite le lui donne? quel théorême contient l'infini? La vérité c'est l'être, c'est la vie, or l'expression concrète renferme plus de vie que la formule algébrique; la comparaison, l'analogie donnent une idée plus profonde de la réalité que le langage analytique. De quel instrument voulez-vous que le serve la science quand elle scrute l'infini, voulez-vous faire l'anatomie de Dieu avec le scalpel? Là où s'arrête la puissance de l'analyse, commence l'usage légitime et nécessaire de la plus puissante de nos facultés, de l'intuition qu'on appelle vulgairement l'imagination.

Si l'on décore de ce nom une effervescence déréglée du cerveau, ou le flux éblouissant de la parole, ce n'est pas la faute de la poésie, l'expression qu'elle donne du vrai est à la fois plus complète, plus profonde, plus vivante et aussi rigoureusement exacte que l'explication mathématique, il faut ajouter seulement que pour arriver jusqu'à la raison elle a besoin de traverser un sens dont quelques hommes sont dépourvus.

Ce sens, le plus exquis de tous, est celui qui est le plus facilement vicié; aussi règne-t-il autour de nous l'ignorance la plus étrange sur ce qu'est réellement la poésie, on saurait sans cela combien elle est voisine de la philosophie, non pas de la philosophie étriquée des anatomistes, mais de la vraie, mais de la grande philosophie, si bien que l'on peut dire qu'arrivées à une certaine hauteur, la poésie et la philosophie sont identiques.

Ce n'est pas ici le lieu de définir la poésie, mais pour rentrer dans notre sujet, nous dirons qu'on peut la représenter comme retraçant à l'ame la forme indéfinie de l'infini. Le terme le plus élevé des arts qui sont la langue de la poésie, c'est de dévoiler le plus d'infini possible à travers l'expression la plus précise, la plus plastique, la plus définie. Entre les arts, ceux dont l'expression est la moins définie sont ceux qui nous découvrent le plus d'infini; les lois de ces arts doivent renfermer en plus grand nombre que les autres, les divers modes de la réalité infinie. Or, la musique est sans con-

Digitized by Google

tredit le plus vague, le plus indéfini de tous les arts, les lois de la musique doivent renfermer les analogies les plus frappantes avec les lois de l'être; c'est ainsi au moins qu'en jugeaient Pythagore, Platon, et tous les grands métaphysiciens; après eux on peut conclure d'une loi musicale à une loi ontologique sans cesser de faire de la philosophie. Il suffit de s'être préoccupé un moment de la science de l'être, pour arriver à cette idée que toutes les lois fondamentales de la nature des choses peuvent être ramenées à l'unité, si nous connaissions l'unité mystérieuse de cette loi, nous connaîtrions l'essence même de Dieu. L'esprit humain est bien loin encore d'avoir ramené à l'unité les seules lois du monde physique, il est arrivé pourtant à de hauts degrés d'identification; lorsque, dans un ordre de faits on a trouvé la loi la plus élevée, on peut affirmer que cette loi, constatée dans le monde sensible et fini, a son analogie avec une loi du monde invisible, de la réalité infinie.

Ainsi l'argument que tire M. Blanc St-Bonnet de la loi de l'accord parfait en faveur de sa notion de l'harmonie universelle et de la grande loi de l'être, est donc sinon une démonstration, ce genre de preuve est impossible quand on raisonne de l'absolu, du moins une explication aussi profonde, aussi complète qu'il est permis à la raison humaine d'en donner sur la nature de Dieu, une de ces explications qui ne suffisent pas sans doute pour emporter l'acquiescement général, parce qu'elles s'adressent à cette partie exquise de la raison qui est le sentiment poétique que toutes les intelligences ne possèdent pas, mais qui engendre une conception plus vraie de la réalité que tous les efforts du raisonnement. Cet argument analogique n'est, d'ailleurs, dans le livre de l'Unité, que le complément d'un système de preuves rationnelles développées avec autant d'exactitude que s'en supposent à eux-mêmes les écrivains les plus dénués de poésie. Sur ces bases qui nous paraissent aussi certaines que les travaux les plus accrédités de la philosophie, M. Blanc St-Bonnet établit que l'amour est la cause de l'homme et de la création; l'homme est destiné, si l'on peut s'exprimer ainsi, à compléter Dieu.

Ainsi, ce n'est pas en vertu d'un desir arbitraire, d'un caprice de sa puissance, ce n'est pas dans une vaine pensée de glorification de lui-même, comme on l'enseigne quelquefois, que Dieu a créé, c'est

Digitized by Google

en vertu de la loi même de son être, loi qui n'est point une aveugle fatalité, loi librement accomplie parce que l'amour implique la liberté. Nous disons dans notre langage successif qui ne peut rendre ni la simultanéité des actes divins ni l'unité des essences divines, que Dieu contenait la création dans son amour avant de la produire par sa puissance. Dans un moment d'ineffable amour Dieu conçut l'homme et le fit à son image, c'est-à-dire, qu'il le fit apte à jouir de sa propre vie, de la vie absolue, de la vie de l'amour, c'est-à-dire qu'il le fit selon la loi fondamentale de l'être, c'est-à-dire, enfin, que la loi vitale de l'homme est la même que la loi vitale de Dieu.

L'ontologie nous enseigne donc cette double vérité que la loi de l'être absolu, que la vie de Dieu c'est l'amour, et que la loi de l'homme est la même que celle de Dieu, parce que la vie de Dieu est le but de l'homme ; par conséquent l'ontologie renferme le principe de la morale qui est la science de la loi de l'homme ou de l'être fini, comme l'ontologie est la science de la loi de l'être infini ou de Dieu ; la morale est donc une déduction de l'ontologie.

On remarquera sans doute que dans notre examen nous plaçons la morale avant la psychologie, ce qui est contraire à l'usage reçu dans l'Ecole. Les philosophes qui posent la psychologie expérimentale comme point de départ de toute philosophie, devaient nécessairement n'aborder qu'après elle l'étude de la morale. Pour nous, distinguons la morale des sciences qui en dérivent, telles, par exemple, que la politique et l'économique. Certainement l'étude de la psychologie est indispensable pour l'application de la loi morale, pour la rédaction des divers articles du code moral; mais c'est une erreur de penser que la psychologie renferme le principe de cette loi; la véritable notion de l'être relatif, et par conséquent sa loi doit se tirer de la notion de l'être absolu, c'est à-dire de l'ontologie.

La morale fait connaître à l'homme son but et les moyens d'y parvenir. Quel est le but de l'homme, quel est le but de l'être fini? L'être en général est à lui-même son but, l'être fini, l'être créé tend à l'être absolu, car l'être absolu n'a pas pu créer autrement qu'en vue de l'être, en vue de lui-même; l'homme tend donc à Dieu, car Dieu a créé l'homme pour qu'il vécut de sa vie, Dieu est le but de l'homme; l'homme est l'être qui a besoin de Dieu; or, quelle est

Digitized by Google

cette vie absolue pour laquelle l'homme a été fait, quelle est la vie de Dieu? c'est l'amour ; l'homme a été créé par l'amour et pour l'amour, par l'être absolu et pour l'être absolu, tel est l'enseignement ontologique qui sert de base à la morale!

Or, l'homme évidemment ne possède pas encore cette vie absolue pour laquelle il a été créé ; par quel moyen peut-il se rendre apte à vivre de la vie de Dieu? En devenant semblable à Dieu même, c'est-à-dire, en vivant par l'amour, en devenant amour ; la grande loi morale est donc celle-ci : Aimer; aimer Dieu; tous les autres préceptes ne sont que des conséquences de celui-là, il contient à lui seul toute la morale. Le christianisme l'a dit : aimer c'est le commandement qui renferme tous les autres. Ainsi, la philosophie et la religion, la raison et la tradition s'accordent pour le proclamer; l'amour! voilà toute la loi! Mais l'homme pour réaliser sa loi a été placé dans un certain milieu et pourvu de certaines facultés, la science morale suppose la connaissance de toutes ces conditions, les formules pratiques sont rédigées d'après les données de la psychologie et de plusieurs autres sciences, mais ces formules ne sont que les conséquences de la loi, elles ne sont pas la loi elle-même, cette loi ne peut ressortir que de l'ontologie.

Si nous cherchons pourquoi certains philosophes ont subordonné la morale à la psychologie, nous en trouverons l'explication en examinant la nature de ce qu'ils ont appelé la morale ; en effet, leurs traités sur la morale ne sont-ils pas exclusivement consacrés aux applications de la morale ; aucun d'eux n'a possédé la loi morale elle-même dans sa véritable unité ; tous ceux qui ne sont pas partis d'un faux principe pour construire une morale à leur guise, n'ont fait qu'enregistrer empiriquement les idées généralement reçues.

Cette dénomination même de morale a une origine empirique qui atteste la valeur purement relative de cette science, telle qu'elle a été faite par le plus grand nombre des philosophes. Les termes d'*éthique* et de *morale* viennent tous deux de mots qui signifient coutume, habitude, et, par conséquent, morale veut dire science des coutumes, des mœurs, science de ce qui se fait, des usages conventionnels, plutôt que science de ce que l'on doit faire, de la règle de conduite absolue ; l'on conçoit facilement que ce n'est pas là la vraie

Digitized by Google

morale, car la morale doit avoir une valeur absolue. C'est d'Aristote seulement que date la dénomination empirique d'éthique ou de morale ; ce philosophe appliqua à la morale, comme à la politique et à la poétique, la même méthode à l'aide de laquelle il avait créé les sciences naturelles, et cette méthode, légitime dans ces sciences, est impuissante dans l'ordre ontologique, jamais elle ne donnera le critérium certain du bien, du vrai et du beau. La religion ne connut jamais ce mot de morale dans le sens que lui donna la philosophie ; et voyez comme le mot chrétien est plus profond, plus exact et plus réellement philosophique que celui d'Aristote; ce mot, c'est celui-ci, la loi. La Bible ni l'Evangile n'ont jamais commandé au nom de la morale, c'est-à-dire des habitudes, des conventions relatives, mais au nom de la loi, c'est-à dire du principe de vie invariable et absolu. Les êtres ne subsistent que par leurs lois ; l'homme, être intelligent et libre, ne peut réaliser sa véritable vie que par la connaissance et l'observation de sa loi ; rigoureusement, au lieu du mot de morale, c'est donc celui de loi que la philosophie devrait employer.

En tête de la morale, se présente un problème aussi redoutable que celui de la création résolu déjà par le livre de l'Unité d'une manière si satisfaisante pour la raison et pour le cœur. L'homme a été créé par l'amour pour être le complément de l'amour; les trois personnes de l'Être absolu, quoique se suffisant à elles-mêmes, demandent comme un quatrième terme qui viennent constituer l'être dans toute la perfection de son bonheur infini, de même que les trois premières notes de l'accord, quoique suffisant à l'oreille, nous laissent désirer l'octave pour la production de l'accord parfait. Ce quatrième terme produit par l'amour infini pour vivre de sa vie et achever sa perfection, c'est l'humanité. Mais pourquoi l'humanité créée n'a-t-elle pas été mise immédiatement en possession de cette vie absolue qui l'attend, pourquoi l'homme a-t-il été placé dans ce monde, pourquoi la souffrance, pourquoi la lutte?

Voici comment M. Blanc-St-Bonnet répond à ces questions :

Pour que l'homme fût conforme à la loi de l'Être absolu, pour qu'il fût l'accomplissement de l'amour et du bonheur infini, il fallait qu'il fût apte à sentir le bonheur, qu'il eût un moi, une personna-

Digitized by Google

lité, il fallait que tout en vivant de la vie des trois personnes divines, il se distingua d'elles. Si l'être créé, l'être qui n'a pas en lui-même, comme Dieu, le principe de son bonheur, eût été fait à l'état de bonheur absolu, il n'eût pas été l'être créé, il eût été Dieu; en un mot, il n'y eût pas eu création, la loi de l'amour n'aurait pas eu son achèvement, il fallait que l'homme vivant en Dieu fût distinct de Dieu; or, quel est en Dieu le principe de distinction? c'est la personnalité; pour que la personnalité humaine existât, il fallait qu'elle concourût elle-même à sa formation, autrement elle n'eût pas été une personnalité; pour qu'elle pût concourir à sa formation, il fallait qu'elle fût douée de la liberté et placée dans un milieu où cette liberté pût s'exercer; de là, l'homme placé dans ce monde et sujet au mal : la souffrance et la lutte, la vie terrestre, c'est la condition de formation de la personnalité humaine. La vie terrestre développe en l'homme le principe de distinction, la personnalité; le travail de l'homme dans cette vie doit être de développer en même temps le principe d'union à Dieu, le principe d'identification à la vie absolue à laquelle il est appelé; destiné à vivre de la vie de Dieu, il doit pour y parvenir rendre sa vie semblable à celle de Dieu; or, la vie de Dieu, c'est l'amour; le principe vital de l'homme, que l'homme doit accroître en lui, la loi qu'il doit accomplir, la morale, en un mot, c'est l'amour.

Aimer Dieu et toutes choses en lui pour devenir semblable à lui, voilà le précepte qui plane sur toutes les lois. M. Blanc-St-Bonnet suit l'homme à travers toutes les conditions de la vie terrestre, et prouve que toutes les circonstances dont Dieu l'a environné n'ont qu'un but, développer sa personnalité et lui faire faire l'apprentissage de l'amour; nous ne pouvons pas analyser toutes les discussions pleines à la fois d'exactitude et de poésie où il établit les fondements de sa morale, elles sont répandues dans l'ensemble de son livre, car la pensée morale est le souffle qui le vivifie et le maintient toujours à une élévation, que l'on chercherait en vain dans les œuvres des philosophes anatomistes. Ce n'est que dans les volumes qui ne sont pas encore publiés que l'auteur de l'Unité nous exposera le complément et les conséquences de sa morale dans les sciences qui en découlent, mais nous pouvons d'avance, après avoir constaté la

Digitized by Google

vérité intrinsèque de son principe, juger son ontologie et sa morale par les magnifiques résultats sociaux qu'on y voit en germes.

Depuis le commencement de l'histoire, toutes les institutions, les arts, les mœurs des peuples nous apparaissent comme le produit de leur idée religieuse, de leur notion de Dieu, en un mot, de leur ontologie. Chez les peuples qui ont eu la véritable idée de Dieu, nous voyons prédominer alternativement une des trois faces de cette idée, à certaines époques Dieu a été plus particulièrement adoré comme Puissance, à d'autres comme Intelligence; les sociétés qui ont découlé de ces idées de Dieu furent grandes et belles, mais elles ne réalisèrent pas la véritable société parce qu'elles négligèrent l'élément vital de la religion, parce que Dieu ne leur apparût pas dans son idée la plus essentielle, dans l'élément qui constitue sa vie et son unité, l'amour; du moment où cette parole du christianisme : *Deus Caritas est*, sera inscrite en tête de l'ontologie, nous verrons toutes les sciences morales se transformer à sa suite, et la société rentrer dans sa véritable voie. Refaire l'ontologie au point de vue de l'amour, c'est donc l'œuvre la plus réellement progressive et la plus féconde que puisse réaliser un philosophe; aussi nul plus que M. Blanc-St-Bonnet ne nous paraît fournir les principes légitimes de la science sociale ; nous espérons leur voir porter leurs fruits dans la seconde partie de son ouvrage.

Dans un dernier article, nous terminerons par la psychologie, l'examen des trois premiers volumes de l'*Unité spirituelle*.

VICTOR DE LAPRADE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

—

Digitized by Google

TRANSLATION DES FACULTÉS

DANS LES BATIMENTS DU PETIT-COLLÉGE.

Il faut convenir que la ville de Lyon n'a pas montré une hospitalité bien empressée pour la Faculté des Lettres. Depuis quatre ans, les professeurs de cette Faculté n'ont pas encore une salle pour professer, une salle pour faire des examens, pas même un cabinet où ils puissent se recueillir un instant avant de monter en chaire. La salle, dans laquelle ils font leurs cours à St-Pierre, ne leur appartient pas, elle est à tout le monde ; la ville en a-t-elle besoin, elle s'en empare sans même prévenir le professeur qui, ainsi que l'auditoire, apprend seulement à la porte que son cours ne peut avoir lieu. Pour les examens, la Faculté erre de salle en salle, traînant après elle ses livres et ses registres, elle est tantôt à St-Pierre, tantôt à l'Hôtel-de Ville, tantôt à la salle des Prud'hommes, tantôt à la salle Henri IV, pourchassée d'un côté par les Prud'hommes et les Assises, de l'autre par les sociétés de Médecine ou d'Agriculture. Ces pérégrinations continuelles détruisent le principe salutaire de la publicité des examens, car nul ne sait où la Faculté tient aujourd'hui ses séances, nul ne sait, et la Faculté elle même ne sait pas, où elle sera forcée de siéger le lendemain.

Cependant le conseil municipal a voulu porter remède au mal, et après bien des hésitations, il s'est arrêté au projet de transporter la Faculté des lettres au fond du quartier St-Jean, dans le bâtiment du Petit-Collége. Nous croyons que l'exécution d'un tel projet serait plus fâcheuse encore pour l'avenir de la Faculté des Lettres que le triste provisoire dans lequel elle languit depuis quatre ans. Il faut donner de la vie au quartier St-Jean, voilà le grand argument des partisans du projet. Mais pourquoi lui en donner au détriment de la Faculté des Lettres, et d'ailleurs, comment la Faculté des Lettres pourrait-elle ranimer le quartier en y dépérissant ? Qu'elle doive en effet y dépérir, cela ne saurait être douteux pour quiconque connaît l'éloignement, les difficiles, les sales et tristes abords de ce bâtiment du Petit-Collége. Il est vrai qu'on parle de plans magnifiques, d'élargissement de rue, d'un pont qui porterait le nom de

Digitized by Google

pont des Facultés, car il semble qu'on veuille exiler honorablement la Faculté des Lettres aux portes de la ville, comme jadis Platon prescrivait de reconduire le poète aux frontières de la république. Mais tous ces plans, sans l'exécution desquels les auteurs du projet avouent eux-mêmes que ce nouveau local ne saurait convenir, quand seront-ils achevés? Pour quiconque connaît la loi de vitesse des travaux publics à Lyon, il n'est pas téméraire d'affirmer que, même en admettant une bonne volonté persévérante et continue, il faudrait au moins dix années pour les réaliser, et il est infiniment probable que la municipalité, pour utiliser les travaux qu'elle aura fait exécuter d'abord dans le Petit-Collége, voudra y installer la Faculté bien avant que soient achevés ces travaux complémentaires qui doivent en faciliter les abords. En agir ainsi à l'égard de la Faculté, ce serait porter contre elle un arrêt de mort. Mais mettons les choses au mieux, supposons que le plan présenté soit d'abord entièrement achevé, on ne pourra faire que l'emplacement devienne central, et la Faculté des Lettres qui ne traîne pas à sa suite un auditoire spécial et obligé, en passant le pont des Facultés, laissera derrière elle, de l'autre côté, les trois quarts de ses auditeurs. La Faculté des Lettres, ainsi que la Faculté des Sciences, a besoin d'une position centrale, son avenir est à cette condition. Mieux vaut pour elle le triste provisoire dans lequel elle languit depuis quatre ans que l'installation définitive qu'on lui propose. Si rien de plus convenable ne peut lui être offert aujourd'hui, il faut attendre. Parmi les divers plans soumis à la ville au sujet de la place de la Boucherie-des-Terreaux, et nous devons signaler ici surtout le plan de M. Rey, il en est dont l'exécution permettrait à la municipalité de réunir toutes les Facultés ensemble et de les installer au centre de la ville, soit dans le bas du Palais St-Pierre, soit dans un nouvel édifice construit ou en face de l'Hôtel-de-Ville, ou sur la place de la Boucherie. Cette réunion de toutes les Facultés en un même édifice central ferait honneur à la seconde ville de France qui doit aspirer à avoir aussi sa Sorbonne. Elle serait un signe visible et matériel qui prouverait à tous, même aux plus incrédules, que depuis quelques années le goût des sciences et des lettres a fait de grands progrès dans la ville de Lyon.

Digitized by Google

INFLUENCE

DES DOCTRINES DE STRAUSS EN ALLEMAGNE.

—

Voici des faits qui prouvent quelle est actuellement en Allemagne l'influence des doctrines de Strauss. Nous lisons, dans un extrait de la *Gazette de Kœnigsberg* (correspondance de Berlin, 12 juin), cité par la *Gazette d'Augsbourg* :

« Une société vient de se former qui ne tardera pas à avoir un grand retentissement, si elle peut produire au dehors ses principes. Un grand nombre d'hommes, qui tous sont dans le mouvement philosophique le plus avancé, veulent se constituer en une société qui aura pour nom la société des *libres* (*Freien*). Leur tendance est semblable à celle des Philalèthes de Holstein, qui est déjà formée depuis plusieurs années, et dont voici les principes. La conviction fondamentale de la philosophie moderne est, d'une part : que toutes les prétendues révélations sur lesquelles s'appuient les religions positives sont inventées; d'autre part, que l'esprit humain, par ses propres forces, peut nous donner des notions justes sur tous les objets placés au-dessus du monde sensible. Leur but est de faire sortir cette conviction du cercle étroit de la science pour la faire pénétrer dans la société. Ils rejettent donc la Bible comme source de vérité, et ne veulent pas remplacer la tradition par aucun autre symbole religieux déterminé. En général, ils ne veulent pas poser de dogmes positifs, mais lever le drapeau de l'autonomie de l'esprit. Intérieurement, ils se détachent entièrement de l'Eglise, ils le feraient aussi extérieurement, s'ils ne voulaient pas éviter le conflit avec l'Etat qui est encore si intimement lié avec l'Eglise. Les membres de cette société ne veulent donc pour le moment se séparer de l'Eglise qu'autant qu'ils le peuvent, sans violer les lois de l'Etat. Ils s'abstiennent de la fréquentation de l'Eglise et de la Cène, mais ils se soumettent aux formalités ecclésiastiques dont l'Etat exige l'accomplissement, comme le mariage et le baptême. La société de Berlin, au contraire, aura des allures plus décidées. Sa première démarche sera de déclarer publiquement et avec la signature de tous ses membres la séparation d'avec l'Eglise. Ils croient que le temps de cette déclaration est venu, ils croient dans leur devoir de désavouer des traditions qui leur sont devenues étrangères depuis longtemps, et de se soustraire aux obligations qu'ils ne peuvent plus consciencieusement accomplir. Ils veulent se décharger du reproche d'hypocrisie qu'ils mériteraient en gardant le silence. »

La *Gazette d'Augsbourg*, à laquelle nous empruntons cette citation, en ajoute une autre à l'appui qui n'est pas moins intéressante, et qui prouve avec quelle liberté on écrit et on pense en Allemagne. Cette citation est extraite des *An-*

Digitized by Google

nales allemandes, (nº 9), rédigées par M. le docteur Ruge. Ces annales sont le journal de l'extrême gauche hégélienne. Il est rédigé avec autant de science que d'indépendance.

« L'opposition entre nous et l'Eglise est irréconciliable. Tous les gens conséquents de tous les partis l'ont reconnu et proclamé... C'est pour cela que nous, qui sommes conséquents, nous ne pouvons plus tarder à déclarer notre séparation d'avec l'Eglise, autrement nous ne pourrions plus nous défendre contre le reproche de l'hypocrisie... Mais l'Etat qu'en dira-t-il? ou l'Etat n'exigera plus des citoyens un symbole déterminé, un acte de baptême, etc., et alors nous resterons citoyens sans être les adhérents d'aucune religion, ou bien l'Etat croira devoir identifier l'existence de l'Eglise avec sa propre existence, et alors l'exil est notre sort. »

Nous apprenons avec plaisir que l'Académie de Lyon s'occupe d'apporter à son réglement d'indispensables modifications. Il s'agit de faire cesser cette distinction d'académiciens libres et d'académiciens titulaires que nous n'avons jamais bien comprise, de porter le nombre des membres à soixante et de diviser l'Académie en trois grandes sections séparées : Sciences, Lettres et Arts. Elles se réuniraient à des jours différents. Nous sommes persuadés que cette division donnerait à l'Académie une vie nouvelle, les travaux prendraient plus d'activité, les lectures seraient plus fréquentes, parce que chacun, assuré de parler devant des hommes qui ne sont point étrangers à ses études, ne serait plus retenu par la triste certitude d'ennuyer la moitié de son auditoire. Placée au centre d'une population de deux cent mille ames, et renfermant dans son sein des hommes distingués en tout genre, si l'Académie n'a pas eu jusqu'à présent toute l'importance à laquelle elle peut aspirer, si elle n'a pas provoqué plus de travaux et plus d'activité intellectuelle, elle ne peut s'en prendre qu'à sa mauvaise organisation.

La France vient de perdre le plus impartial et le plus instruit de ses historiens. M. de Sismondi est mort à Genève dans les derniers jours de juin. Notre prochaine livraison contiendra une appréciation des travaux de cet écrivain. Nous la devrons à notre professeur d'histoire M. François. C'est un hommage que le disciple s'est empressé de rendre à son maître.

Après une carrière d'une année à peine et de très nombreux sacrifices de la part de son gérant M. Laugier, l'*Artiste en Province* vient de suspendre ses apparitions hebdomadaires. Ce journal, spécialement consacré aux arts, laissera une lacune dans notre presse, et il est à regretter qu'il n'ait pu trouver chez nous assez de sympathies pour assurer son existence.

Digitized by Google

VENTS D'AUTOMNE.

Elégie.

Quand j'étais tout enfant, à l'automne venue,
J'aimais, dans le grand pré, courir au vent, le soir ;
J'aimais voir s'agiter, au bout de l'avenue,
Le chêne dont la plainte invitait à s'asseoir.

J'aimais ce bruit des vents à travers le feuillage,
Ces mugissements sourds dans les pins du Pila,
Ce grondement lointain, simulacre d'orage,
Ces vestiges flétris de l'été qui s'en va !

Digitized by Google

Chaque feuille, en son vol, emportait ma pensée :
Je la suivais au loin qui tournoyait dans l'air.
« — O pauvre feuille éclose en la saison passée,
« Mais heureuse, du moins, d'échapper à l'hiver !

« D'autres feuilles viendront rajeunir le vieux chêne :
« Ce n'est qu'un temps d'épreuve au géant mutilé,
« Ses bras reverdiront, et la saison prochaine
« Y doit cacher encor le bouvreuil envolé. »

— Et, prenant mon essor vers la plus basse branche,
Je me laissais bercer dans les rameaux mouvants ;
Et, comme des flocons épars de laine blanche,
Je regardais la nue errer au gré des vents.

Chaque flocon, pour moi, revêtait une image :
C'étaient de beaux enfants, — des anges radieux
Aux tuniques d'argent, — la Vierge au pur corsage ! —
Une fée, en son char, remontait vers les cieux...

Et puis, je reprenais ma course aventureuse,
Et je criais : — Ma mère ! — Et, debout sur le seuil,
Elle m'ouvrait ses bras, et m'emportait heureuse
Au foyer paternel pour moi si plein d'accueil...

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Hélas ! l'automne encor nous revient chaque année,
Au bruit des vents confus qui dépouillent nos bois,
Effeuillant sous nos pieds sa couronne fanée ;
Le chêne emprunte encore à l'orage une voix...

Mais je ne revois plus voltiger dans l'espace
Ces fantômes riants d'un âge qui n'est plus ;
Et si j'anime encor le nuage qui passe,
C'est pour y voir ma mère et ceux que j'ai perdus !

F. Coignet.

Automne de 1841.

Digitized by Google

A un vieux portrait de jeune femme.

Dans ce vieux manoir délabré,
Toi qui conserves ta jeunesse,
Dont le front brillant est paré
Des attributs d'une déesse,
Brune Cérès, à l'œil fripon,
Révèle-nous ta destinée :
Dis-nous si la loi d'hyménée
D'un mari t'imposa le nom ;
Si ton cœur partagea sa flamme,
Ou, comme il advenait souvent,
S'il fallût t'avouer sa femme
Sous peine d'entrer au couvent.

Aux frais bluets de ta couronne
Bien des étés ont-ils encor
Mêlé sur ton front de Madone
Les épis mûrs aux blonds cils d'or ?
Ou bien, pauvre fleur moissonnée,
Comme ces fleurs, avant le temps,
Ta beauté s'est-elle fanée
Pour toujours après le printemps ?

Digitized by Google

Cette gerbe, ornement frivole,
Par ton joli bras supporté,
Est-elle le muet symbole
D'une heureuse fécondité ?
As-tu, gentille passagère,
Avant de regagner les cieux,
Prudemment laissé sur la terre
Un cercle aimé d'enfants joyeux ?
Où sont-ils ? — Dans chaque visage
Qui nous visite au vieux manoir,
Souvent je cherche ton image,
Et parfois j'ai cru l'entrevoir.
Du coin de l'œil, avec mystère,
J'interroge alors ton regard ;
Mais tu t'obstines à te taire :
J'écoute en vain, il est trop tard !

Eh quoi ! voilà donc le partage
De tout ce qui brille ici-bas ;
Quoi ! c'est là le triste avantage
De la beauté si vaine, hélas !
Une toile, ébauche fragile,
Qui survit aux plus purs attraits...
Des fleurs, un sourire immobile
Et pas un souvenir après !

F. Coignet.

Digitized by Google

La Chèvre attachée.

Quand j'aurai des loisirs,... quand, ma fortune faite,
Je serai maître enfin de moi !...
Courage !.. Ils me luiront ces jours que je souhaite.
La Liberté viendra, disant : « Je suis à toi.
« Tu peux donner carrière à l'humeur vagabonde ;
« Tu peux dormir ton soûl, tu peux courir le monde,
« Ou passer de longs jours à regarder le ciel ! !.. »

Temps heureux de lait et de miel,
Je rêvais ta douceur à travers la prairie,
Lorsque, sous un pommier, à la tête fleurie,
Je vis un chevreau qui broutait.
A l'arbre un lien l'arrêtait.
Le fantasque animal est friand de feuillage :
De l'attraper il s'efforçait ;
Mais des lèvres à peine effleurant le branchage,
Il avançait, il avançait....
Ainsi, marchant toujours, il enroulait sa chaîne,
Toujours plus étroit prisonnier,
Tant qu'à son dernier tour, de sa tête à la gêne,
Il pressa le tronc du pommier.

N'est-ce point là ma destinée ?...
Mon lien n'est-il pas plus étroit chaque année ?...
Tandis qu'à ce penser profond
Je rêve tristement, faisant, selon l'usage,
Le vœu frivole d'être sage,
Par mes soins dégagé, le chevreau fait un bond,
Et déjà regarde au feuillage !

PORCHAT, de Lausanne.

Digitized by Google

Le Palimpseste (1).

O siècle de fumée et de bruyants travaux,
On veut que je vous aime ! Aimez-vous le poète ?
L'usine envahit tout. Où ferai-je retraite ?
Où fuir les Cyclopes nouveaux ?
La forge est au vallon, au fond du précipice.
Plus de Nymphe sans artifice !
Dans un nuage sulfureux
L'horrible vagon qui s'élance,
Des marteaux la lourde cadence
Du plus charmant désert font un séjour affreux.

Etroite et vulgaire sagesse !
Chacun souffre et gémit : c'est le bien de l'espèce.
Quel bien ? courir plus fort ; voguer contre le vent !
En mourez-vous moins que devant ?
Le cœur est-il plus gai, plus verte la vieillesse ?
Vous me faites pitié, pauvre siècle savant.

Viens à moi, belle Poésie,
Des Grecs, des troubadours rends-moi la fantaisie,
Et me fais rêver d'autres temps,
Jeux de Toulouse et d'Olympie,
Labeurs plus doux, esprits contents ;
Ou, si tu peux encore sourire,
Quand régner ne t'est plus permis,

(1) On sait que l'on donne ce nom aux manuscrits qui, dans le moyen-âge, ont été grattés, effacés, pour employer le parchemin à d'autres écrits, souvent sans intérêt pour nous. Cet usage a fait perdre beaucoup de chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Digitized by Google

Par un petit bout de satire
Venge-toi de tes ennemis.

Le mal vient de ce jour qu'un moine ridicule,
A sa fureur donnant l'essor,
Au fond de sa triste cellule,
Dans son creuset chercha de l'or.
Depuis, Grecs et Latins, reliques du génie,
Autour de lui pressés, n'attirent plus sa main.
Saisi d'une sombre manie,
Il souffle, il souffle encore : il soufflera demain.
« De ces travaux j'attends ma gloire, »
Dit-il, « j'en veux tenir mémoire. »
Et de salir du parchemin,
Sa plume, avant minuit, n'était guère endormie.
Voilà trente rouleaux barbouillés d'alchimie.
Le vélin manque un jour. Où tracer le progrès
De ce grand savoir hermétique ?
Un Alcée était là tout près ;
Du poète exemplaire unique,
Où respiraient encor ses plaisirs, ses douleurs,
Chant d'amour, chant d'exil, couronne poétique,
Dont le temps respectait les fleurs.
Hélas ! le moine en fit sa proie.
De grand courage il effaça,
Gratta, polit ; tout y passa !
Travail bien long : mais quelle joie
De conserver à la postérité
Cent découvertes qu'il a faites !
Elixirs souverains, admirables recettes,
Panacée, or potable, eau d'immortalité !...
Ah ! maudit charlatan, ah ! des fous le plus triste,
Que de votre savoir les fruits nous sont amers !
Tous vos secrets, misérable alchimiste,
D'Alcée ou de Sapho valaient-ils un seul vers ?...

PORCHAT, de Lausanne.

Digitized by Google

DE

L'IMPORTANCE DU RHONE.

Considéré sous le point de vue purement géographique, ou esthétique, ou éthnographique, ou agricole et commercial, un fleuve est ce qu'il y a de plus important et de plus caractéristique dans un continent.

La connaissance parfaite d'un fleuve nous conduit à celle de son domaine, et même du continent dont il traverse une partie. Si son cours est déterminé par le terrain, d'un autre côté chaque fleuve imprime un caractère particulier aux contrées qu'il arrose. De cette lutte du cours d'eau contre le sol résultent des modifications tellement variées que sur le globe, on ne trouve pas deux fleuves parfaitement semblables.

Sans nous arrêter à décrire un paysage privé d'eau, comparé au bassin d'une belle rivière, hâtons-nous d'établir

Digitized by Google

que cet élément vivifiant paraît nécessaire au développement des peuples. C'est sur leurs rives que la nature a placé les nations qui ont joué un grand rôle dans l'humanité. Elles devaient être établies sur les grandes routes ouvertes pour les relations internationales. Par le moyen des cours d'eau seulement, ces relations sont faciles et rapides. Par ces routes naturelles, les différentes peuplades se sont mises en contact. Sur les rives d'un fleuve les mœurs se modifient ; là s'établissent la transmission des idées, l'échange des produits nécessaires à la satisfaction des besoins, plus ou moins variés, selon le degré de culture des nations. Interrogez la famille sauvage qui sait seulement creuser un canot dans un tronc d'arbre, ou le peuple civilisé qui construit des maisons flottantes, vous aurez la même réponse ; l'un et l'autre considèrent comme des voisins les habitants de la rive opposée. Leur imagination les transporte toujours ou vers les sources ou vers les embouchures de leur fleuve. C'est en aval et en amont que sont dirigées leurs principales excursions. Pour n'en citer qu'un exemple, il y a entre Lyon et Châlon, entre Lyon, Genève et Seyssel, ou Avignon, des relations plus fréquentes et plus intimes, qu'entre Lyon et Roanne, ou Clermont, ou Moulins.

De tout temps les peuples ont donc attaché une grande importance à leurs fleuves, et ont fait tous leurs efforts pour en tirer le meilleur parti sous les rapports agricoles et commerciaux. On pourrait même dire qu'une nation a dévié de la route de la civilisation, si elle néglige d'améliorer le cours de ses fleuves, si elle méprise ces grandes routes et cette force motrice fournies gratuitement par la nature.

Un coup d'œil jeté sur une carte nous convaincra bientôt que tous les fleuves ne jouent pas le même rôle dans les relations des peuples, que leur importance n'est pas toujours en raison de la masse de leurs eaux et de la longueur de

Digitized by Google

leur cours. Elle dépend surtout de leur direction, des chaînes de montagnes plus ou moins escarpées qui limitent leurs bassins, et des mers dans lesquelles ils se déchargent.

Cette disposition n'avait pas échappé au savant géographe de l'antiquité, à Strabon. Il dit en parlant de la Gaule : « La direction des fleuves y est tellement avantageuse, que l'on peut facilement transporter des marchandises d'une mer dans l'autre, sans parcourir une grande étendue de route par terre. Sous ce rapport il n'en est pas de mieux placé que le Rhône, qui arrose les plus belles et les plus fertiles contrées de la Gaule (*Strabo*, IV. 287). On peut naviguer sur une grande étendue de son cours avec de grands bateaux. Du Rhône on peut passer dans la Saône et dans le Doubs, de là les marchandises sont transportées par terre jusqu'à la Seine, qui les conduit vers les côtes de l'Angleterre. Ainsi, au moyen du Rhône, le commerce se ramifie dans toute la Gaule (IV. 289), et l'on ne peut, ajoute-t-il, méconnaître les intentions de la providence dans les rapports de ces fleuves entr'eux et avec les contrées qu'ils traversent. »

Oui, on ne saurait douter de cette prédestination de notre fleuve, si on le considère rattaché par des canaux soit directement soit indirectement avec le Rhin. Lorsque celui-ci communiquera avec le Danube, le Rhône deviendra alors l'une des branches du grand trépied de la vie européenne. Si, abstraction faite de la circumnavigation de l'Afrique, nous examinons quelles sont les routes qui conduisent du centre de l'Europe en Orient et jusqu'en Asie, nous en reconnaîtrons quatre, dont les fleuves sont une partie importante :

1° Par le Wolga, la mer Caspienne, le lac Aral, le fleuve Amu Daria ;

2° Par le Rhin, le Danube, la mer Noire, l'Euphrate ou la mer Rouge ;

Digitized by Google

3° Par le Rhin, les Alpes Juliennes, Trieste, l'Euphrate ou la mer Rouge;

4° De Londres par la Seine, la Saône, le Rhône, l'Isthme de Suez, la mer Rouge et les Indes.

Il n'y a pas de doute que cette dernière route ne soit la plus directe, la plus étendue en navigation, la plus rapide, la plus avantageuse par les grands centres de population et d'activité qu'elle traverse.

Tel est le rôle important que le Rhône est appelé à jouer, soit dans les relations intérieures de l'Europe soit dans celles de continent à continent.

Eh bien! nous, habitants de cette grande et riche vallée arrosée par le Rhône et ses affluents, avons-nous fait beaucoup d'efforts pour compléter et étendre cette voie de communication? Avons-nous su tirer tout le parti possible de cette route donnée gratis par la nature, et qui ne s'use pas. Avons-nous seulement réparé les dégradations des rivages et fait quelques améliorations, pour que cette route soit praticable pendant toute l'année?

Bien loin de là! Poussés par une activité mal dirigée, par un esprit étroit de localité, par l'intérêt individuel le plus grossier, c'est nous qui avons dégradé cette route et l'avons rendue impraticable pendant une partie de l'année. Nous avons causé le mal dont nous nous plaignons.

Par des défrichements désordonnés nous avons dépouillé les montagnes de leur végétation, et ainsi tari les sources de toutes les petites rivières qui fournissaient des eaux limpides au Rhône. Ces rivières, à sec pendant les sécheresses, sont, au moment des orages, des torrents qui charrient jusque dans le lit du fleuve des masses énormes de gravier et de roches brisées. Tous ces débris de nos montagnes embarrassent son lit et fournissent des matériaux aux nombreuses îles d'autant plus gênantes pour la navigation, que la même

Digitized by Google

cause augmente leur étendue et diminue la masse des eaux du fleuve.

Que se passe-t-il sur tout le cours du fleuve? Chaque province, chaque département, chaque commune, chaque propriétaire, sous le prétexte de défendre, mais plutôt pour étendre son terrain, a, en quelque sorte, déclaré la guerre à l'autre rive. Chacun s'est mis à barrer des bras de la rivière pour envahir des îles, à en creuser pour avoir un port près du village, à élever des bouts de digues, des épis, et sans s'inquiéter des dégradations qu'ils pouvaient causer plus bas; petits travaux souvent détruits par les dérangements survenus dans le cours du fleuve, conséquence nécessaire d'ouvrages semblables, élevés en amont. Il est résulté de tout ce mouvement que les berges n'ont qu'une durée éphémère et ne peuvent jamais se consolider.

Après avoir ainsi bouleversé tout le lit du fleuve, excepté dans les parties où il coule sur le rocher, après avoir dérangé le régime de ses eaux, nous nous écrions dans notre sot aveuglement : *Il n'y a plus d'eau dans le Rhône, il faut établir un chemin de fer.*

N'y a-t-il donc point de remède? Ne sommes-nous pas trop présomptueux en voulant établir une route artificielle pour remplacer cette voie si commode et si prompte de communication?

S'il est vrai que la masse des eaux diminue constamment depuis plusieurs siècles dans les principales rivières de l'Europe, et que cette diminution progressive soit une loi de la nature, nous ne pouvons l'empêcher, mais nous pouvons faire reculer l'époque où la navigation deviendrait impossible.

Il ne dépend pas de nous qu'il tombe un millimètre d'eau de plus ou de moins sur le territoire d'un fleuve, mais il dépend de nous que les eaux basses soient moins basses

Digitized by Google

et que les crues soient moins subites et moins nuisibles. Nous le pouvons par le reboisement des montagnes, et il n'est pas difficile de le faire comprendre. Un exemple suffira.

Supposons deux pentes de montagnes également inclinées, dont l'une est cultivée, et l'autre couverte de bois ou de végétaux vivaces. Que se passera-t-il lors d'une pluie longue et soutenue? Sur la première nous verrons dans chaque dépression du sol, dans chaque sillon creusé par la charrue, un courant d'eau qui entraîne une partie de la terre délayée. Ces courants seront encore bien plus rapides si la pente ne présente déjà qu'une roche nue. Sur la seconde pente nous observerons que les gouttes de pluie suspendues un certain temps aux feuilles des végétaux, tomberont divisées sur le sol, ou y arriveront en coulant le long des tiges. Les tiges des arbres, des arbustes, des graminées s'opposeront à la formation de tout courant, et l'eau subdivisée en une infinité de petits filets, arrivera à la partie la plus déclive comme celle qui s'infiltre dans une éponge. Le feuillage empêchera l'évaporation rapide de l'eau dont une plus grande quantité pénétrera dans le sol, par l'effet de la circulation capillaire établie autour de chaque tige et des racines des végétaux.

Sur ces deux pentes, le mouvement du liquide différera tellement, que si un pied cube d'eau tombé sur la montagne dénudée arrive à la plaine dans l'espace d'un quart d'heure, il s'écoulera plusieurs heures et même plusieurs jours avant qu'un autre pied cube d'eau parvienne au bas de la montagne boisée.

Au pied de la première, nous rencontrerons des champs recouverts de sable et de graviers, des affouillements creusés par l'eau et des lits de torrents à sec. Au pied de la seconde, nous verrons des sources limpides se réunir en un

Digitized by Google

ruisseau dans lequel il y aura toujours une certaine quantité d'eau courante (1).

Une chaîne de montagnes dénudée fournira donc subitement au fleuve une grande masse d'eau bourbeuse, tandis que la chaîne boisée lui fournira constamment une quantité d'eau moins variable.

Nous avons donc en notre pouvoir le moyen de rétablir une certaine régularité dans le régime de nos fleuves, et on ne saurait trop encourager le gouvernement à continuer les essais qu'il a faits pour reboiser nos montagnes, à persévérer malgré les criailleries des éleveurs de chèvres.

Mais, en attendant que cette végétation soit rétablie sur toutes ces pentes arides et dénudées, il faut que des travaux exécutés sur un plan général régularisent et consolident le lit du fleuve. Par ces travaux, le fleuve présentera toujours à la navigation une masse d'eau suffisante. Les terrains vagues conquis sur le fleuve deviendront fertiles; ils indemniseront bien l'agriculture des récoltes incertaines péniblement obtenues sur les pentes des montagnes dont la terre végétale est appauvrie et diminuée après chaque orage. Pour tout ce qui est relatif à ces travaux, supportés en partie par l'état et en partie par les propriétaires riverains, je ne saurais mieux faire que de renvoyer à l'excellent mémoire publié dernièrement sur ce sujet : *Essai sur l'encaissement du Rhône, par Dumont, ingénieur des ponts et chaussées,* 1842.

Il me paraît bien démontré d'après ces données qu'il dépend de nous de tirer un meilleur parti de notre fleuve et pour la navigation et pour l'agriculture.

Jusqu'à présent nous avons entièrement négligé le cours du

(1) On peut vérifier ces faits à chaque pas dans le département des Hautes-Alpes, le département le plus dévasté par les torrents, dont le nombre augmente en raison directe du déboisement.

Digitized by Google

Rhône, et nos ponts, construits dans l'intérêt des routes de terre, sont des obstacles majeurs à la navigation.

Pour motiver les reproches adressés à la navigation du Rhône, on a toujours vanté la régularité du roulage par terre, la certitude du départ et de l'arrivée. Mais, si on avait négligé aussi longtemps la route de terre, pourrait-on établir des roulages! Si on cessait pendant deux années consécutives de la réparer, serait-il possible d'y voyager en voiture? On ne pourrait pas même y aller à pied.

Je ne crains donc pas d'avancer, au contraire, que si depuis vingt ans on avait dépensé pour le cours du Rhône une somme égale à celle que l'on dépense annuellement pour l'entretien de la route par terre, la navigation, alors rapide et d'une régularité parfaite, ne serait complètement interrompue que par les grandes crues du fleuve, ou par sa congélation assez rare pour ne pas être comptée comme un obstacle.

Quelques chiffres viendront à l'appui de ce que j'avance ici.

Etablissons d'abord ce que peut coûter l'entretien de la route royale de Lyon à Marseille. Nous le ferons approximativement, cette dépense étant très variable suivant les parties de la route, soit à cause du profil de la voie, soit à cause de la nature des matériaux, soit à cause de la fréquentation.

Dans le département de l'Isère, la moyenne de la dépense annuelle par myriamètre peut s'élever à	10,858 fr.
Dans le département de Vaucluse, l'entretien et les améliorations s'élèvent à	15,000
Dans le département des Bouches-du-Rhône, la moyenne de la dépense évaluée sur plusieurs points et pour plusieurs années, s'élève à	21,058
La moyenne générale pour toute l'éten-	

Digitized by Google

due de la route, serait donc de 15,634 (1)
adoptons un chiffre rond par myriamètre 15,500

En admettant 34 myriamètres pour la longueur de la route de Lyon à Marseille, l'entretien annuel sera de 627,000
Pour dix ans on aurait 6,270,000

On a donc dépensé pour entretenir la route de terre à peu près 12 millions en 20 ans.

Que serait le cours du Rhône, si on avait appliqué, dans le même laps de temps, 12 millions à son amélioration, c'est-à-dire, la somme accumulée à laquelle s'élèverait le droit de navigation dont le revenu peut être évalué à 600,000 francs par année.

Une semblable somme serait plus que suffisante pour canaliser le Rhône dans les points ou un pareil travail est nécessaire, soit sur les deux rives, soit sur une rive seulement.

Voyons, d'après les données de M. Dumont, à quelle somme cette dépense peut être portée.

En admettant pour le développement du cours du Rhône de Lyon à Arles une longueur de 285 kilomètres, on reconnaît que l'endiguement ne serait nécessaire que sur une étendue de 33 kilomètres seulement, et que la dépense s'élèverait à 5,500,000 fr. somme moindre que le revenu du droit de navigation pendant dix ans (2).

Il faut noter encore, qu'une partie de ces dépenses serait à la charge des propriétaires riverains dont ces digues défendraient les terrains.

(1) Il faut bien admettre ce chiffre énorme puisqu'il est positif. Il est remarquable qu'en Allemagne, une route des plus fréquentées, coûte seulement de 2 à 3000 fr. d'entretien par lieue de 5000^{m}.

(2) Une loi veut, dit-on, que le revenu des droits de navigation de chaque fleuve entre dans une caisse spéciale, et que cette somme soit affectée à améliorer le cours du fleuve. Pourquoi n'a-t-elle jamais été observée ?

Digitized by Google

Eh ! bien, à quelle somme s'élève la dépense des travaux exécutés dans le but, non de défendre des terrains, mais d'améliorer le lit du fleuve et de maintenir pendant toute l'année un chenal suffisamment rempli d'eau pour que la navigation ne soit pas interrompue. En l'évaluant à 315,000 fr. en trois ans, et encore tous ces travaux sont faits pour préserver les propriétés, la somme serait peut-être un peu forte.

Ainsi, nous avons en dix ans :

Pour la route de terre	6,270,000 fr.
Pour le lit du fleuve	315,000

Ce qui ne serait encore que la moitié.

Il n'y a pas, comme on le voit, parité dans les soins accordés aux deux voies de communication. Cette disproportion deviendra encore plus choquante, si je compare entr'elles ces deux voies sous le rapport de l'utilité et des services rendus au commerce.

Sur la route de terre on transporte annuellement :

A la descente	40,000 tonnes.	130,000 tonnes. (1)
A la remonte	90,000	
Voyageurs	70,000	

Sur le fleuve.

Bateaux ordinaires, descente	350,000 ton.	584,000 ton.
— — remonte.	80,000	
Bateaux à vapeur, descente.	70,000	
— — remonte.	84,000	
Voyageurs,	210,000	

On transporte sur le fleuve quatre fois plus de marchandises et trois fois plus de voyageurs que sur la route de terre. On

(1) Dans cette évaluation ne sont pas comprises les voitures qui transportent des marchandises à de petites distances. Le nombre moyen des colliers étant sur cette route de 900 par jour représenterait un mouvement de 2 à 300,000 tonnes par année.

Digitized by Google

a depensé pour le fleuve la 20e partie seulement de ce qu'on dépense pour la route de terre. Cependant le revenu produit par la voie de terre peut être évalué à 30 ou 40,000 francs par an, tandis que celui du fleuve s'élève à 600,000, non compris les fermes de la pêche, les droits d'attache, etc.

Cette disparité deviendrait encore bien plus frappante, si, au coût des réparations de la route de terre, j'ajoutais encore les frais d'établissement pour l'achat des terrains et la construction première, frais qui n'existent pas pour le fleuve.

Sur la route de terre, les réparations seront d'autant plus coûteuses, que les voitures qui la parcourent seront plus nombreuses et leur marche plus rapide; mais le fleuve ne s'use pas par la fréquence de la navigation; sur cette route sans cahots, les ornières se referment d'elles-mêmes derrière les roues des bateaux à vapeur.

Si le lit du Rhône était amélioré, la navigation deviendrait plus rapide et plus régulière. Chacun des 28 bateaux à vapeur fait en moyenne 50 voyages par an; il en ferait 70. La remonte d'Arles à Lyon exige 40 à 50 heures, on la ferait en 30 à 36 heures. Au lieu de payer 40 à 45 francs par tonne pour la remonte, le prix pourrait descendre à 25 ou 30 francs si la navigation était moins souvent interrompue, et le bénéfice des entrepreneurs de transport ne serait pas soumis à tant d'éventualités.

Après ce parallèle, je crois inutile de mettre en ligne les dépenses énormes de construction et d'entretien d'un chemin de fer dont le seul avantage serait une vitesse de quelques heures en remontant d'Arles à Lyon. Cette vitesse ne pourrait compenser le tarif plus élevé du transport. Elle serait moins avantageuse au commerce qu'agréable aux riches désœuvrés, lorsque l'envie les prendrait de souper au *Palais-Royal* ou de manger des *clovisses* au *Pharo*.

LORTET.

Digitized by Google

DES

INSTITUTS HYGIÉNIQUES

DE

PYTHAGORE,

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES SOCIÉTÉS ANTIQUES.

Parmi les belles et nobles théories qui virent le jour au sein des splendeurs de l'antiquité grecque, il faut placer au premier rang les instituts pythagoriciens. Leur auteur fut un des hommes qui conçurent le mieux le système qu'il fallait adopter pour arriver à l'ennoblissement et à la perfection de l'espèce humaine. Ses vues ne demeurèrent point dans le domaine d'une stérile abstraction, mais se réalisèrent par des institutions vigoureuses au moyen desquelles Pythagore poursuivit la noble tâche d'instituteur des

Digitized by Google

hommes, au double point de vue de l'âme et de la chair.

Le bien que ce grand homme opéra de son temps, l'ascendant que sa nature supérieure sut prendre sur ses semblables, lui attirèrent les plus éclatantes marques d'estime et de vénération. Ses disciples, au rapport d'Aristote, voyaient en lui un intermédiaire entre l'homme et la divinité. De là, une classification assez singulière des natures raisonnables en trois classes, selon les pythagoriciens: les dieux, les hommes, et les êtres tels que Pythagore, του λογικου ζωου το μεν εςί θεος τοδε ανθρωπος, τοδε οιον Πυθαγορας.

Lorsque le temps qui n'épargne pas les plus belles choses, et de l'ordre physique et de l'ordre moral, eût dispersé les habitants vertueux et paisibles des frais ombrages de Crotone, leur race magnanime ne s'éteignit pas en entier. On en vit fleurir quelques rejetons aux époques de décadence, et Platon répétait souvent que la vie d'un pythagoricien était devenue synonyme d'une vie exemplaire. Pline et Plutarque font mention d'un décret public du sénat romain, par lequel celui-ci déclara, deux cents ans après la mort de Pythagore, qu'il le reconnaissait pour le plus sage et le plus éclairé de tous les Grecs; et, pour obéir à un oracle d'Apollon, il ordonna qu'on lui érigea une statue dans la place où se tenaient les assemblées du peuple. Les habitants de Samos, ses concitoyens, lui rendirent un honneur digne d'un homme dont le vaste génie embrassait la science universelle, et qui possédait peut-être quelques-unes des lois du système du monde. Sur une médaille qu'ils firent frapper, Pythagore apparaît sous la figure d'un vieillard assis en habit héroïque avec le pallium et le sceptre qu'il tient de la main gauche, il y montre avec une baguette qu'il a dans l'autre main, un globe placé sur une petite colonne, comme s'il expliquait la for-

Digitized by Google

me de la terre, l'obliquité de son ecliptique ou la sphère, le système du monde et la théorie des astres qu'il avait si ingénieusement imaginée (1).

Ce fut peut-être le sentiment profond qu'avait Pythagore des misères humaines qui lui inspira l'idée de réaliser, pour quelques-uns de ses semblables, une association où ils pussent trouver la paix et la consolation. On lit, en effet, dans le corps des sentences morales, que l'antiquité lui attribue un passage où il déplore, aussi tristement que le saint Arabe de l'Ecriture, les souffrances de la vie.

« Les hommes comme des cylindres sont agités en mille manières et sujets à une infinité de maux.

οι δε κυλινδροις
Αλλοτ'επ'αλλα φερονται απειρουα πηματ'εχοντες.
(Vers dorés).

Sa propre existence paraît, d'ailleurs, avoir subi de grandes tribulations.

Douze années de son âge mûr auraient été consumées, loin de sa patrie, dans les langueurs d'un indigne esclavage (2). Lorsqu'il lui fut donné de la revoir, son ame fière s'indigna à l'aspect d'un tyran dont il aurait à subir les nouvelles humiliations. Polycrate régnait à Samos, et quand Pythagore eût perdu tout espoir d'y jouir en repos des avantages attachés à des institutions libres, il dit à sa patrie un dernier adieu. Avant d'établir sa demeure sur les côtes fortunées de l'Italie où il avait hâte de rassembler

(1) Selon Cocchi, on possède à Florence, dans le cabinet du grand duc de Toscane, une monnaie de la ville de Samos, représentant Pythagore dans la situation que nous venons de décrire.

(2) Dodwell dans son livre ayant pour titre : *De veteribus Græcorum Romanorumque Cyclis*, p. 137, 148, adopte avec Apollonius cité dans Jamblique que Pythagore resta douze ans dans la Perse où il avait été conduit par Cambyse comme prisonnier.

Digitized by Google

quelques hommes d'élite qui *apprissent à bien vivre*, selon le sens le plus étendu de cette expression, à remuer les facultés de leur ame par les arts et les sciences, et à fortifier leur corps par les exercices gymnastiques, il visita quelques contrées de la Grèce ; mais l'Egypte, cette terre fertile en saines institutions, l'attira surtout (1). Ce fut là qu'il apprit sans doute des prêtres égyptiens, combien la sainteté, la tempérance et la sobriété donnent de charmes à la vie, et qu'il résolut de faire aimer ces vertus aux Crotoniates. D'après les témoignages des historiens les plus dignes de foi qui ont parlé de Pythagore, ce philosophe passa en Italie quelques années avant la soixantième olympiade, sous le règne de Tarquin-le-Superbe. Il était parvenu à un âge de fixité et d'énergie dans lequel un réforformateur peut employer simultanément les lumières de l'expérience acquise et la force d'action qui les applique (2). Il eut le temps de jouir des fruits de sa persévérance et de son génie. Type de vigueur morale et de santé physique, il put voir dans sa verte vieillesse sa société grandir, ses instituts prendre racine, les décisions sorties de sa bouche à Crotone, passer delà, comme autant d'oracles, daus toute la grande Grèce. C'est alors peut-être qu'enivré de ses succès, ce philosophe voulut tenter l'expérience dangereuse d'appliquer à des nations entières le régime pythagoricien ! Peut-être que son austère raison ne put le défendre de rêves chimériques, au milieu desquels il entre-

(1) Les témoignages des auteurs les plus dignes de foi, Hermippe et Aristobule, entre autres, assurent que Pythagore voyagea également dans la Palestine et que là, il prit connaissance des livres de Moïse. La pureté de sa doctrine confirme hautement cette opinion.

(2) D'après Aristoxène, Pythagore serait venu en Italie à l'âge de quarante ans.

Digitized by Google

voyait l'humanité rangée sous ses lois, gravitant d'une manière indéfinie vers un avenir de sainteté, de tempérance et de justice! L'unité, comme on le sait, était sa croyance scientifique. Quelques-unes des circonstances qui accompagnèrent la destruction de la société pythagoricienne, feraient penser que Pythagore et les siens portèrent bien haut leurs projets d'innovation. Il est certain qu'avant l'acte brutal, provoqué par Cylon, avant la sédition populaire qui mit fin aux instituts de Crotone, de sourdes rumeurs les menaçaient déjà.

Selon Dicéarque, Pythagore parvint à s'échapper de l'ingrate Crotone qui était devenue pour lui un lieu d'horreur et de sang. Il se retira d'abord à Locres. Mais dès que les habitants de cette ville apprirent son arrivée, ils lui envoyèrent quelques sénateurs, avec ordre de lui déclarer qu'ils le regardaient comme un homme extraordinaire et plein de sagesse, mais qu'ils étaient contents de leur constitution et qu'ils voulaient continuer à vivre selon leurs anciennes lois (1). Ils le prièrent en conséquence de chercher un autre asile, l'assurant en même temps qu'ils étaient prêts à lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin. Il est douloureux de le dire encore, ce noble génie, ce doux ami des hommes frappa vainement aux portes d'autres cités qui refusèrent le dernier asile au vieillard malheureux. Cette grande existence alla s'éteindre obscurément à Métaponte, et l'histoire ne dit pas si ses paupières furent fermées par un de ses disciples échappés au massacre de l'*Omachoion*; s'il eût la consolation d'entendre murmurer à son heure dernière la voix de l'amitié à laquelle il avait élevé un culte si fervent.

(1) Dicéarque, cité par Porphyre, p. 56.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, cette lamentable fin du philosophe de Samos et de ses amis, prouve la vérité de ce que nous avons avancé plus haut. Car, comme l'observe Meiners, s'il n'eut été qu'un tranquille sectateur de la vérité, on ne lui aurait pas refusé un asile dans la plupart des villes, comme si l'on eût craint que sa présence ne causât des révolutions; et ni lui, ni ses amis n'auraient pu occasionner de grands soulèvements dont le peuple parlait encore deux siècles après sa mort. (1).

Mais c'est assez parler d'une vie dont bien des circonstances demeurent voilées pour nous. Comme tous les grands réformateurs de l'Orient, Pythagore a eu la sienne environnée de merveilles fantastiques, de mystères terribles, de fables inouïes. Nous-mêmes, en essayant de saisir, à travers le lointain des âges, quelques traits fugitifs de cette grande physionomie, nous l'apercevons dessinée d'une manière bien vague et bien indécise.

Pythagore, dans ses instituts hygiéniques, se proposait pour but final de fixer le moral de ses disciples dans cet état de douce quiétude qui engendre les pensées sublimes et les sentiments désintéressés, et il appelait cette qualité précieuse l'*harmonie* ou l'*accord harmonieux* de l'ame. C'était, selon lui, la mère de la modestie, de la pudeur et de l'amour de tous les hommes. Son expérience lui fit voir que les préceptes philosophiques seraient insuffisants pour imprimer aux esprits ces modifications profondes et salutaires, et que l'hygiène, c'est-à-dire la science de la direction des facultés du corps, devait venir à son aide. Par le moyen des règles que ce philosophe avait établies pour lui et pour ses amis, des exercices convenables et continuels

(1) Meiners, ouv. cit. p. 196.

Digitized by Google

développaient et fortifiaient toutes les parties du corps et toutes les facultés de l'ame, leur procuraient toute la force, l'activité et l'énergie dont elles sont susceptibles; et les vertus enseignées, non par ses préceptes, ses preuves ou ses exhortations, mais par l'exemple et l'habitude, s'inculquaient dans les cœurs de la manière la plus forte. Le code de Pythagore, a dit un de ses plus savants admirateurs, était si complet, que par lui tous les moments de la vie que l'on passe hors du sommeil étaient remplis, toutes les actions réglées, tous les devoirs fixés, tous les biens et tous les plaisirs appréciés. Les préceptes de Pythagore relatifs aux plaisirs, aux récréations, aux affaires et aux travaux de ses disciples pendant toute la journée, indiquent une connaissance de l'homme non moins profonde, que ceux qu'il avait établis pour la propreté du corps et pour les vêtements. Ils tendaient à développer, en même temps et dans les proportions convenables, le corps, l'esprit et le cœur; et les plaisirs et les travaux se succédaient avec tant d'art et de variété, que jamais les uns ne pouvaient produire le dégoût ou l'ennui, jamais les autres la fatigue ou l'épuisement (1).

L'expérience des hommes avait appris au philosophe de de Samos, que ceux-ci étaient naturellement portés à abuser des jouissances procurées par les sens, sans profit pour leur moral. Pythagore vit que la partie sensuelle de l'être humain ne devait point être opprimée par un rigorisme outré, mais dirigée dans le sens de la vie absolue, des pures et intègres manifestations morales, *mens sana in corpore sano*. Il voulait, comme Platon l'a dit depuis,

(1) *Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce*, par Chr. Meiners, trad. de Laveaux, an VII, t. II p. 131.

Digitized by Google

que l'on prît soin simultanément du corps comme de l'ame, afin que, semblables à deux coursiers robustes et bien attelés devant un même char, l'un et l'autre puissent concourir à le traîner d'une égale force.

Dans la plupart des hommes, il y a, dit ce dernier philosophe qui a beaucoup emprunté à Pythagore, une disproportion dangereuse entre le corps et l'ame, parce que la dernière est ou trop forte ou trop faible pour le premier. L'ame alors agite si fortement le corps, elle le consume si puissamment par le feu violent qu'elle lui communique, et l'épuise si promptement par l'activité continuelle et les efforts dans lesquels elle l'entretient, qu'il est forcé de périr. Dans le second cas, l'ame faible est traînée par le corps et ses passions, comme un esclave enchaîné; ou si ses passions sont aussi froides qu'elle est faible, elle ne peut mouvoir que lentement et avec beaucoup de peine la lourde masse du corps dont le poids l'accable. Lorsque c'est le corps qui l'emporte sur l'ame, il en résulte ou des hommes faibles et méprisables qui, comme des roseaux, sont agités sans cesse par les moindres vents du plaisir ou de la douleur, de l'espérance ou de la crainte, ou des créatures paresseuses et immobiles auxquelles on ne peut communiquer du mouvement que par des commotions violentes.

Mais il n'y a rien de plus rare que les heureux mortels chez lesquels l'ame et le corps sont dans une telle harmonie et dans un tel équilibre, que l'une règne sur l'autre sans le détruire, et que l'autre obéit volontairement à la première sans l'assujétir ou la gêner dans ses fonctions (*Timée*).

Pythagore s'était formé une théorie médicale, à en juger par un extrait que donne Laërce ; ce philosophe considé-

Digitized by Google

rait la santé comme faisant la partie la plus considérable et la base de la félicité. Cette santé dépendait, selon lui, d'une harmonie, c'est-à-dire d'un rapport entre les mouvements et les forces résistantes, consistant dans la permanence de la figure ; la maladie au contraire naissait du changement qui s'opère dans cette figure. Dès notre naissance, tout ce qui arrive à notre corps est produit par une combinaison de toutes les causes externes qui agissent sur lui relativement à sa constitution primordiale. Il a reconnu que les deux principaux organes de la vie sont le cerveau et le cœur, que les fluides du corps humains doivent se distinguer en trois substances selon la différence de leur densité, le sang, la sérosité ou la lymphe et une matière subtile vaporeuse; que tous les vaisseaux de notre corps sont de trois genres, nerveux, artériels et veineux. Dès l'origine, la matière prolifique animant par son application le corps de l'embryon y met en mouvement le sang, duquel sont composées ensuite toutes les parties de l'animal même les plus dures, telles que les chairs, les cartilages et les os. Ces sentiments de Pythagore, dit un médecin qui a traité de sa diététique, si conformes à la vérité et à tout ce qu'on enseigne aujourd'hui dans les meilleures écoles, doivent donner à un lecteur qui réfléchit ce plaisir vif que l'on ressent à trouver dans les grands hommes de tous les temps et de tous les pays une même manière de penser (1).

La journée d'un pythagoricien commençait par une promenade matinale dans des solitudes paisibles, dans des bosquets sacrés où il rafraîchissait ses sens, et recueillait

(1) *Du régime de vie pythagoricien*, par Antoine Cocchi, de Mugello. Genève, 1750, p. 30.

Digitized by Google

son esprit. L'hygiéniste éclairé ne peut qu'applaudir à une semblable pratique. L'exercice qui suit le sommeil, en effet, a pour résultat de perfectionner ce que les anciens appelaient très judicieusement la coction des matières alimentaires (coction qui se fait principalement durant le sommeil), en déterminant l'expulsion des matières qui ont été admises dont le sang et qui doivent en être éliminées. De là dépend l'utilité des promenades matinales, utilité dont les grands maîtres de l'art ont unanimement parlé, Hippocrate, Sanctorius et Gorter entre autres. Les deux derniers ont insisté particulièrement sur l'évacuation considérable que cet exercice modéré procure par la transpiration; le premier dans un bel aphorisme (*de dietâ sanorum*) a vanté la promenade matinale comme ayant le grand avantage de maintenir l'ouverture des voies naturelles des excrétions. Les pythagoriciens usaient à cet instant du jour de l'harmonie musicale, pour dissiper les vapeurs du sommeil et disposer leurs âmes à une activité uniforme; le soir ils prenaient également leur lyre, mais pour calmer le trouble des sens, l'excitation nerveuse à laquelle le système physiologique de l'homme est périodiquement assujetti.

Ainsi heureusement préparés, les disciples de Pythagore consacraient à l'étude et à la méditation les heures de la journée où les facultés de l'esprit, comme celles du corps, paraissent puiser, dans la rénovation de la lumière, une vie nouvelle. A ces travaux de l'esprit succédaient des jeux propres à augmenter les forces du corps. La plupart s'excerçaient entre eux à la course, et se faisaient ensuite frotter et oindre les membres; d'autres s'exerçaient à la lutte dans des jardins ou dans des bosquets; d'autres enfin lançaient des masses pesantes vers certains buts, ou s'exer-

Digitized by Google

çaient à des danses qui exigeaient des mouvements très vifs de toutes les parties du corps et surtout des mains (1). Après avoir fait suivre ces exercices d'un léger repas où ils prenaient seulement autant de pain et de miel qu'il en fallait pour apaiser leur faim, ils se plongeaient dans un bain froid, où leurs membres prenaient un surcroît de vigueur.

Avant de traiter du régime alimentaire auquel se soumettaient les pythagoriciens, de leurs règles de tempérance dont le vulgaire a exagéré l'austérité, il est bon d'entretenir le lecteur de la manière dont ils terminaient la journée. Leur chef s'etait proposé d'enchaîner à l'ordre et à la régularité, non-seulement leur vie physique, mais encore les actes de leur vie morale. De même qu'il voulait affermir par une sage diététique leur organisation, ainsi il avait pour but d'agrandir la sphère des facultés de leur ame par une sorte de gymnastique intellectuelle dont il fut l'inventeur. Les pythagoriciens étaient tenus de repasser dans leur esprit avant de se livrer au sommeil, tout ce qu'ils avaient vu, entendu ou fait pendant la journée. Ils ne se bornaient point à cela, seulement à certaines époques de l'année, leurs récapitulations mnémotechniques embrassaient une plus grande masse d'évènements accomplis dont ils recherchaient la filiation pour arriver à leur point de départ. En se rappelant ainsi toutes les impressions que leur mémoire avait reçues ou qu'ils lui avaient confiées, elle devait ressembler à une galerie de tableaux placés près les uns des autres, où toutes les scènes importantes de leur vie étaient représentées avec les couleurs les plus vives et les plus durables. L'histoire de sa vie que chaque

(1) Meiners, *loc. cit.* p. 133.

Digitized by Google

pythagoricien portait dans sa mémoire, était beaucoup plus complète que celle des autres hommes qui, par négligence, oublient souvent des années entières, et ne conservent à la fin de leur existence que des images vagues et obscures de ce qui leur est arrivé dans des espaces de temps considérables (1). Cette récapitulation de choses passées imposée à chaque pythagoricien,

Nec prius in dulcem declines lumina somnum
Quam bene perpendas ter totius acta diei,
Quo prœtergressus, quid gestum in tempore, quid non.

(Vers dorés, traduction de Grotius.)

avait aussi reçu pour résultat de fortifier en lui l'amour des vertus, par le plaisir inexprimable que procure le sentiment de bonnes actions, et y étouffer insensiblement les germes des mauvais penchants par la honte et le repentir.

Le christianisme, dont les plus graves enseignements, si conformes à la nature de l'homme, sont presqu'aussi méconnus de nos jours que les maximes pythagoriciennes, a fait également une loi de l'examen de conscience à chacun de ses sectateurs. Il leur ordonne de se recueillir à l'heure des ténèbres, de repasser en présence de l'Etre suprême, dont la justice apparaît plus redoutable au milieu des fantômes de la nuit, les actes du jour qui vient de s'écouler, de répudier à jamais jusqu'à la pensée du mal. C'est à Dieu à savoir combien d'ames défaillantes aux prises avec le mauvais génie ont dû à ce recueillement intime de salutaires résistances ! combien de forfaits longuement prémédités sont demeurés sans exécution! Si l'Evangile était mieux connu, mieux interprété et surtout mieux pratiqué, nous n'en serions pas à déplorer l'oubli dans lequel sont tombés

(1) Meiners, *loc. cit.* p. 137, cite des extraits de Jamblique, de Dion.

Digitized by Google

les instituts d'un philosophe antique, dont nous séparent des temps presque fabuleux.

L'homme aurait mieux que cela, mais dans un siècle où l'on se préoccupe si peu de rechercher des règles conservatrices de la santé morale et physique, où l'on vit au jour le jour, sans porter ses sollicitudes sur les générations à venir, il est bon de contempler des institutions modèles, partout où elles se rencontrent. Eh! d'ailleurs, ces mêmes institutions ont été dignement louées par les premiers pères de l'église, hommes qui s'y connaissaient en matières d'organisation sociale. Saint-Clément d'Alexandrie, hygiéniste du premier ordre (1), a consacré quelques pages de ses Stromates en l'honneur de Pythagore.

Fidèle au plan qu'il s'était tracé dans l'emploi des autres modificateurs de l'hygiène, l'instituteur des Crotoniates apporta un grand soin à l'alimentation. Il est facile de reconnaître que Pythagore, dans le régime qu'il avait emprunté du reste, en partie, aux institutions de Crète et de Sparte, avait en vue de maintenir le corps dans cet état d'harmonie et d'égalité, qui ne peut-être changé ni interrompu que par les lois nécessaires de la nature. Il desirait aussi entretenir au sein de la santé physique cette douce tranquillité d'esprit, qui naît de la facilité de pourvoir aux besoins de la vie, de l'uniformité dans la circulation des humeurs du corps et de l'habitude de réprimer par la tempérance des desirs nuisibles.

Les pythagoriciens faisaient deux repas par jour; ils déjeûnaient et ils dînaient. Leur déjeûner était simple, le plus souvent de pain et d'eau pure; le dîner qu'ils pre-

(1) Voir ce que nous avons dit des travaux de St-Clément, t. XIV, p. 329 de cette revue.

Digitized by Google

naient au coucher du soleil était servi avec une honnête abondance (1). C'est à tort que l'opinion vulgaire range le philosophe de Samos parmi les plus austères anachorètes et assure qu'il défendit à ses disciples l'usage du vin et de la viande. D'après Meiners et Brucker qui ont élucidé ce point historique, avec toute la richesse de l'érudition allemande, les Pythagoriciens qui vécurent après la mort de leur maître, s'écartèrent dans plusieurs points essentiels de la règle de leurs prédécesseurs. L'abstinence de la viande fit partie des innovations qu'ils y introduisirent. Les témoignages tirés des relations d'Aristote et d'Aristoxène, les historiens les plus savants et les plus dignes de foi de la vie de Pythagore prouvent que ce philosophe et ses premiers disciples ne s'étaient pas interdit l'usage de la chair de tous les animaux; mais seulement de quelques espèces. Il défendait de manger la chair des bœufs de trait et des boucs, et celle de la plupart des poissons. Il excluait aussi toute la venaison, les viscères et les parties les plus molles de tous les animaux. L'hygiène des temps modernes ne saurait que sanctionner de telles prescriptions. Il ne faut point oublier, en outre, que le philosophe qui recommanda le premier l'usage de la viande aux athlètes et à tous ceux qui se destinaient à des professions semblables; qui avait pour but de former des hommes actifs et utiles à leur patrie; qui tâchait par toutes sortes d'exercices de procurer de la force et de la consistance au corps de ses disciples, n'a pu détruire d'un autre côté ces mêmes avantages en leur recommandant une abstinence excessive. Mais quoique Pythagore permit à ses disciples de manger de la viande, il ne le faisait qu'à condition qu'ils n'en feraient pas une

(1) Cocchi *loc. cit.* p. 42.

Digitized by Google

habitude dangereuse et qu'ils feraient prédominer le régime végétal. On a beaucoup tourné en ridicule la défense qu'il fit à ses disciples de manger des fèves. L'hygiéniste ne peut pas peut-être le taxer tout-à-fait, en cela, de superstition. Les légumes dont les propriétés flatulentes sont bien connues et qui d'ailleurs fournissent un chyle mal élaboré devaient être proscrits de la diététique de Pythagore où n'entraient que des aliments parfaitement salubres. Pour achever de déraciner tout-à-fait dans ses disciples le penchant à la gourmandise, il ordonna qu'à certaines époques ceux-ci feraient préparer et servir sur leurs tables les mets les plus appétissants et les plus délicieux; qu'ils considèreraient pendant quelque temps tous ces mets, et qu'ils les distribueraient ensuite à leurs esclaves sans y avoir touché. Cet excellent exercice de sobriété donna lieu dans la suite de dire que Pythagore combattait les désirs charnels par les jeûnes et d'autres moyens violents (1), tandis qu'il étouffait ainsi le feu dévorant du penchant le plus vif dela nature humaine, du penchant aux plaisirs de l'amour sensuel.

Rien ne lui parut plus propre encore à prévenir l'abrutissement de la sensualité que d'environner ses disciples d'impressions à la fois agréables et sublimes. Il flattait leurs sens par le spectacle imposant de la plus belle nature, sous le ciel le plus doux de l'univers, par des harmonies musicales et par de suaves parfums; il flattait leur imagination par la poésie et les beaux-arts si nécessaires même à l'intégrité de la vie physique, et qui développent dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les cœurs abattus et met à la place de l'inquiète satiété de la vie le senti-

(1) Meiners, *loc. cit.* p. 157.

Digitized by Google

ment habituel de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie (1).

Pythagore fut donc le premier qui introduisit, dans les règles de l'hygiène, la théorie des sensations agréables qui sont en même temps éminemment morales, parce qu'elles se reflètent immédiatement dans les profondeurs de l'âme et la sollicitent aux nobles élans, bien différents en cela des sensations purement physiques qui en même temps qu'elles énervent l'organisation, ôtent tout ressort à l'ame. Dans son voyage en Egypte, il avait pu peut-être juger par lui-même des salutaires résultats sur des cerveaux malades d'une pratique des Egyptiens. Aux deux extrémités de l'ancienne Egypte, dit Pinel, qui était très peuplée et très florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. Jeux, exercices recréatifs de toute espèce, institués dans les temples, images séduisantes exposées de toute part aux yeux des malades, les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché, tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés et au milieu des concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où sous le symbole de quelque divinité protectrice on leur procurait des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés et des sociétés choisies (1). Pythagore appliqua ce régime de vie à

(1) Madame de Staël.

(1) *De la manie*, p. 184.

Digitized by Google

des hommes sains, et il fit de ses disciples des êtres non-seulement maîtres d'eux-mêmes, mais doués encore de la vigueur physique. Ces deux attributs complètent l'homme. Cette prépondérance matérielle des Crotoniates formés à l'école de Pythagore, sur leurs contemporains se montra dans tout son jour lors de la victoire fameuse qu'ils remportèrent sur les Sybarites. Dans toute l'histoire de Pythagore, il n'est aucune circonstance aussi certaine et garantie par un aussi grand nombre de passages authentiques des anciens, que son existence et l'existence brillante de son école, dans le temps que les Crotoniates, sous la conduite de l'athlète Milon, l'un de ses plus célèbres amis, vainquirent les Sybarites; victoire qui eut lieu dans la quatrième année de la soixante-septième olympiade (1). Ce fait important se trouve dans l'histoire pour déposer en quelque sorte de la puisssance d'une doctrine, d'un haut enseignement moral, sur les destinées temporelles d'un peuple.

Les Sybarites, dont la mollesse est devenue proverbiale, s'étaient laissé séduire par les enchantements d'un climat délicieux et les douceurs de l'oisiveté, tandis qu'à côté d'eux grandissait une tribu, vierge de tout excès sensuel, forte de ses pratiques hygiéniques; aussi le nombre ne fit rien, quand l'heure de la lutte eût sonné, la victoire dut rester aux mains de ceux qui avaient la suprématie morale jointe à l'énergie d'action (2).

Milon de Crotone ne doit plus représenter la force brutale, mais la supériorité organique et morale. Initié aux

(1) Voy. Meiners, *loc. cit.* p. 81. Diod. XIII. Cic. *Tuscul. quæst.* I. 16. Porphyre, p. 54.

(2) Selon Strabon, VI, 407, les Sybarites armèrent trois cent mille hommes contre les Crotoniates, et ceux-ci leur en opposèrent cent mille qui les défirent complètement.

Digitized by Google

mystères pythagoriciens, observateur assidu des règles qu'ils imposaient, il doit nous apparaître comme un des disciples les plus parfaits de Pythagore. Aux yeux de l'antiquité l'idée d'excellence humaine comportait la réunion de la force et de l'agilité corporelle à la vertu civique. De nos jours, on semble trop perdre de vue les deux premières qualités, ou du moins on ne prend point assez à tâche de les diriger, et de les mettre en harmonie avec le développement moral. Ne serait-il pas à souhaiter que nous redevinssions un peu païens sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement? Il est vrai d'ajouter que tout en louant Milon de Crotone, qui fut un homme exceptionnel parmi les athlètes, le médecin doit condamner l'art particulier qui se forma chez les anciens et qui avait pour but de développer les muscles au détriment de tous les autres systèmes. Cette force artificielle était si éloignée d'un état de santé fixe et de force stable, qu'Hippocrate la regardait comme une disposition à plusieurs maladies très dangereuses. C'est par cette raison qu'il donna le sage et célèbre conseil de diminuer le trop d'embonpoint et cette force par l'abstinence et par les remèdes, chez tous ceux qui n'étant point athlètes de profession, se seraient nourris de même façon qu'eux.

Selon Platon, les lutteurs avaient une disposition à l'assoupissement et étaient souvent affligés de quelque maladie aigue et violente. Galien exposant avec plus de détails les maux auxquels étaient communément sujets ces malheureux qui, pour donner du plaisir aux autres par leurs traits de force, ruinaient leur santé, dit que plusieurs d'entre eux étaient subitement privés de la parole, qu'ils perdaient le sentiment et le mouvement, et tombaient même dans une apoplexie complète.

Digitized by Google

La nature humaine réclame donc impérieusement une double éducation; si le perfectionnement moral ne suit pas le développement physique, si celui-ci déborde, les lois physiologiques semblent violées, et l'individu ne posséde plus alors que des forces apparentes, mais les sources mêmes de sa vitalité sont épuisées.

Grandeur morale et prépondérance organique sont intimement unies dans la vie des nations, et l'une et l'autre sont infailliblement le produit des saines pratiques et des bonnes mœurs. *A priori*, c'est une question sur laquelle on ne peut avoir aucun doute; *a posteriori*, c'est-à-dire par l'expérience de siècles et les enseignements de l'histoire, c'est un fait mille fois prouvé. Hérodote nous rapporte un exemple terrible de cette déchéance des peuples. Les habitants de Sardes s'étaient révoltés contre Cyrus, ce prince voulut les exterminer entièrement; Crésus, ému de compassion pour ses anciens sujets, conseilla au vainqueur de laisser la vie aux Lydiens, mais de les énerver tous, et particulièrement ceux de la Capitale, de manière à éteindre en eux le courage et la vertu, qui pouvaient les rendre redoutables aux Perses. Cyrus suivit cet infâme conseil; il défendit pour toujours aux Lydiens l'usage des armes et les exercices militaires; il prescrivit une espèce de vêtement assez semblable à celui que portaient les femmes sur le théâtre; et leur ordonna d'instruire leurs enfants des deux sexes, dans tous les arts de la volupté et de la corruption. L'exécution de ces ordonnances, produisit comme l'observe Hérodote, un changement total dans les mœurs et les usages des Lydiens (1). Leur patrie devint dès lors la sentine d'une grande corruption qui, sous les

(1) Hérodote, I, 155.

Digitized by Google

rois de Perse, se répandit dans les villes de la Grèce et d'abord dans celles d'Ionie. Colophon fut la première ville contaminée, selon Hérodote, et la vie de ses habitants tournant dans un cercle perpétuel d'ivresse et de plaisir, fit que plusieurs d'entre eux, d'après le même historien, ne virent jamais ni le lever, ni le coucher du soleil. La véritable philosophie de l'histoire n'est point faite encore, elle le sera lorsqu'on tiendra compte, pour la dissolution des empires et la disparition des races, de l'absence parmi eux des bonnes pratiques de l'hygiène.

Les instituts de Pythagore n'oubliaient point les intérêts futurs de l'espèce humaine si intimement liés à l'hygiène de la fonction de propagation. Il nous reste un fragment d'Aristoxène, le plus grand et le plus célèbre des disciples de ce philosophe qui, recueillit de la bouche des derniers Pythagoriciens tous les faits concernant leurs prédécesseurs, où la haute sagesse du grand instituteur doit être admirée.

De même, disait-il, que les plantes et les animaux précoces ou ceux dont les facultés ont été promptement développées par des moyens artificiels, ne produisent que des fruits faibles et peu durables; de même la semence imparfaite des hommes non encore formée, ne peut produire que des enfants faibles et imparfaits. Il est donc essentiel de tenir tellement en haleine les enfants, par les exercices du corps, que, non seulement ils ne recherchent pas, mais que même, s'il est possible, ils ne goûtent point les plaisirs, avant que leur vingtième année soit révolue; et même lorsqu'ils seront parvenus à cette époque heureuse, ils doivent en user modérément; car cette modération sert, à la fois, à affermir la bonne constitution des pères et à préparer celle des enfants (1). Les lois physiologiques en-

(1) *Aristox. ap. Stobee.* serm. XCIX, p. 542.

Digitized by Google

seignent, il est vrai, qu'il y a dans la nature un point de progression dont elle ne peut s'écarter sans se détruire elle-même. Si elle est trop lente, elle dégénère ; si elle va trop vîte, elle se précipite ; la dépopulation touche à l'une et à l'autre de ces deux extrémités.

Pythagore s'éleva aussi contre l'insouciance brutale de la plupart des hommes pour l'œuvre la plus importante de l'humanité, la production de leurs semblables. Il observait avec raison, que pour les chiens et les autres animaux, on s'informait exactement de l'endroit et du temps où ils étaient nés, du père et de la mère qui les avait produits, et de la race d'où ils venaient ; au lieu que, pour la propagation de l'espèce humaine, on suivait aveuglément la passion du moment, donnant la vie à un homme avec autant d'insouciance, qu'on en mettra dans la suite à son éducation. En conséquence, il recommandait de se préparer avec le plus grand soin à la génération des enfants. Il défendait pour cela de se charger de nourriture et de s'échauffer par le vin, parce que l'ivrognerie produisait un mélange de semence impure et sans harmonie ; d'où résultaient les principes de la méchanceté et des vices, tant moraux qu'organiques des hommes qui devaient en être formés (1).

Telle fut l'Ecole de Crotone que l'on put justement appeler une *Ecole de bonhenr*.

Le voyageur qui parcourt les côtes orientales de la Calabre ne reporte jamais ses pensées sur l'illustre philosophe qui erra jadis sur ses bords, et dont la haute vertu attira l'attention et l'admiration des habitants de tout état, de tout sexe et de tout âge. Frappés de sa beauté, de la

(1) Meiners, *loc. cit.* t. II. p. 61,

Digitized by Google

douceur de sa voix, de la noblesse de ses mouvements et de ses paroles, en un mot, de ce rare assemblage de charmes engageants, avec cette dignité qui commande le respect, ils crurent voir en lui l'Apollon hyperboréen qui se manisfestait sous une forme humaine, et s'était établi parmi eux (1).

Mais si aucun signe physique ne le remémore sur cette terre que tant d'autres évènements ont foulée depuis; si le sol s'est dépouillé des vallées ombreuses, où l'on vit autrefois flotter les majestueuses tuniques des Pythagoriciens (2), la tradition ne peut dire aussi : *etiam periere ruinæ*; elle doit proclamer que ces contrées furent le théâtre de la plus belle institution qui ait honoré les temps antiques, d'une école qui sut donner à ses disciples les trois attributs essentiels au développement et au bonheur de l'humanité : la grandeur des sentiments moraux, la puissance de l'intellect et l'énergie des organes corporels. La vie des institutions pythagoriciennes fut courte, mais celles-ci réalisèrent, pour un temps et au profit de quelques hommes, les spéculations d'une saine philosophie. Aucune école, avant ou après Pythagore, ne produisit un aussi grand nombre d'hommes célèbres en tous genres, de grands poëtes, de grands législateurs, de grands capitaines. De cette

(1) Jamblique, Porphyre attestent ce fait, d'après Aristoxène.

(2) Pythagore avait emprunté des Egyptiens un vêtement distinct de celui des autres Grecs, autant par sa rareté que par sa précieuse simplicité, et qui semblait, dit Meiners, répandre une atmosphère de sainteté sacerdotale autour de ceux qui en étaient revêtus. Les robes des Pythagoriciens étaient de toile de coton d'Egypte très-fine, teintes ordinairement en pourpre, ou du moins relevées par des raies de cette couleur et dont la blancheur éblouissante devait être entretenue ou renouvelée avec soin. *Aristox. ap. Jamblique*, p. 100 *Diod. exc.* 555.

Digitized by Google

société sortit Lysis, qui forma Epaminondas, de Thèbes, Philippe de Macédoine, deux hommes également complets et qui changèrent la race de la Grèce. L'inébranlable Phocion avait assujetti sa noble vie aux pratiques pythagoriciennes, et il put l'offrir comme un modèle consolant aux yeux d'un siècle perverti. Le peuple romain, grandissant au voisinage des lieux où le philosophe de Crotone apprenait à ses disciples L'ART DE BIEN VIVRE, dut retenir quelques-unes de ses leçons.

Dans les beaux temps de la république romaine, les Pythagoriciens étaient tenus en haute estime, on en juge par les éloges que leur accordent, à diverses reprises, Tite-Live et Cicéron (1). Dans ce siècle, dit Meiners, sur lequel l'ami et l'adorateur des perfections humaines s'arrête plein d'étonnement et d'admiration, on vit s'élever des hommes qui, pendant une longue vie consacrée au service de la patrie, dans toutes sortes d'emplois et d'affaires, avaient rassemblé les connaissances les plus utiles pour les pères de famille, pour les sénateurs, pour les généraux ; des hommes qui réunissaient, à la probité du citoyen, une connaissance entière des lois de leur patrie, de l'histoire, de tout ce qui pouvait orner l'esprit.

Tels étaient, selon Cicéron, S. Œlius, M. Munitius, Crassus l'Ancien, T. Coruncanus, Cec. Métellus, M. Cato, Lepidus, Maximus, Paulus, etc. Ces chefs du peuple, loin de passer la dernière partie de leur vie dans une oisiveté inutile à leur patrie, dirigeaient le sénat par leur sagesse et leur autorité, et se faisaient un plaisir de donner des conseils à tous les citoyens qui venaient les trouver dans

(1) Le Pythagoricien Architas de Tarente paraît avoir été le modèle que les grands hommes de la république romaine s'étaient proposé de suivre.

Digitized by Google

leurs maisons, ou qui les abordaient sur la place publique où ils venaient se promener quelquefois. Ainsi, ce ne serait point forcer les inductions historiques que de revendiquer en faveur des instituts pythagoriques une partie de la gloire des vertus romaines.

La société pythagoricienne, fondée presque uniquement sur une hygiène bien étendue, prouve combien l'humanité peut retirer d'avantages des applications de cette science. C'est un enseignement que nous aurions tort de dédaigner de nos jours.

Docteur Francis Devay.

Digitized by Google

DE

L'UNITÉ SPIRITUELLE,

OU

DE LA SOCIÉTÉ ET DE SON BUT AU-DELA DU TEMPS;

Par Ant. Blanc St-Bonnet.

(3e ET DERNIER ARTICLE).

DE LA PSYCHOLOGIE.

La psychologie n'est pas exclusivement une science d'observation comme certains philosophes le prétendent; ceux qui ont essayé de la construire par le seul moyen du sens interne et de l'analyse des faits de conscience sont arrivés à des systèmes toujours incomplets, et souvent contradictoires aux résultats obtenus dans la même école et par la même méthode. Combien n'a pas varié, depuis Condillac, la classification des facultés de l'ame? Tel principe que les uns jugent élémen-

Digitized by Google

taire et irréductible, est inaperçu par d'autres ou subordonné à une puissance tout-à-fait secondaire; on ne s'accorde pas plus sur le nombre que sur l'importance relative des forces essentielles de l'homme. Cette divergence s'explique de la part de ceux qui n'ont pas porté dans l'étude de la psychologie la lumière supérieure qui découle de la science des lois de l'être absolu. En effet, l'observation risque de s'égarer quand elle n'a pas pour guide une notion antérieure à elle-même ; le sens interne du psychologue est une faculté relative observant des phénomènes, c'est-à-dire le relatif; même en sortant de la conscience pour s'aider des faits de l'histoire, l'observateur le plus sévère peut se tromper en généralisant, parce qu'il manque du critérium ontologique; de là cette multitude de systèmes arbitraires sur l'entendement, que l'on nous a présentés tour à tour comme renfermant les lois absolues de l'esprit humain.

De même que nous avons distingué, dans la morale, la loi morale, des formules pratiques du code moral, ainsi nous distinguerons dans la psychologie, les phénomènes isolés de la conscience, des lois générales de l'être humain. Comme la seule observation fournit les préceptes relatifs de la morale, elle donne également les faits relatifs de la psychologie, mais l'induction toute seule ne peut remonter de ces faits jusqu'à la loi absolue; pour la psychologie comme pour la morale, la loi absolue ressort de l'ontologie; par l'observation on pourra s'élever jusqu'à la morale du convenable, on pourra produire une anatomie de l'ame d'une vérité assez plausible, mais la sanction de la morale, mais le principe vital de la psychologie échapperont toujours à celui qui ne les acceptera pas comme données de l'ontologie. Et si l'on nous demande de prouver l'antériorité de l'ontologie, nous la poserons en logique et en fait; la notion de l'être absolu nous est révélée avec la conscience de notre être; cette pensée j'existe, contient l'affirmation

Digitized by Google

du fini et de l'infini. Le principe de l'ontologie (et par suite toute l'ontologie) apparaît donc et s'impose à l'intelligence en même temps que la raison et dans la raison elle même, éclatant de cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ; c'est là le fait primordial ; qui le nie a nié toute métaphysique.

Ce serait mal nous comprendre que nous accuser de vouloir faire la psychologie entièrement *à priori* ; une science ainsi faite donnerait des résultats aussi peu conformes à la nature des choses que ceux de la seule observation individuelle ; aussi nous le reconnaissons hautement, si la notion ontologique est l'indispensable lumière du psychologue, l'observation est une méthode qu'il emploira souvent, à la condition toutefois de ne pas la borner aux faits de conscience, mais d'embrasser le domaine de l'histoire et d'appeler à l'aide du sens interne individuel la grande autorité du sens commun.

Telle sera donc la règle du philosophe dans la science de l'ame ; déduire d'abord de la notion de l'être absolu les lois de l'être créé ; analyser l'homme en lui même dans la conscience et dans l'histoire, confronter les deux résultats, et enfin, les soumettre au critérium de la raison universelle ; sans la garantie de cette triple méthode, pas de science complète, pas de véritable psychologie ! Cette idée a été le guide invariable de M. Blanc St-Bonnet ; il cherche d'abord les fondements de sa psychologie dans la science de l'être absolu, mais aussitôt qu'un des éléments de la nature humaine lui a été donné ainsi *à priori*, il examine si l'observation des faits de conscience et l'induction confirment le produit de la notion ontologique et si la raison commune le sanctionne. Un des caractères particuliers, et un grand mérite du livre *De l'Unité*, c'est l'emploi régulier de cette méthode que l'auteur a le premier introduit dans la science de l'homme.

Nous allons exposer sommairement sa psychologie.

Digitized by Google

Le néant ne contient pas l'être; Dieu n'a pas tiré l'homme du néant, il l'a tiré de lui-même; il a créé là où il n'y avait rien, mais il n'a pas créé avec du rien. L'existence de l'être créé n'est possible que par une communication perpétuelle avec l'être incréé, seule source de l'existence. L'homme doit donc conserver, pour ainsi parler, une racine par laquelle il aspire en Dieu la vie; cette racine, c'est la rationalité qui, formée de la substance même de l'infini, conserve encore ici-bas toutes les idées du beau, du vrai, du bien absolu. De même que le corps puise sa substance dans la réalité physique, l'être spirituel puise la sienne dans la réalité intelligible; l'existence de l'être créé implique nécessairement un élément impersonnel et divin qui le fait être. Le même élément, la même substance qui, dans Dieu est la sagesse éternelle, dans l'humanité est la raison.

Le premier élément de la nature humaine est donc la rationalité.

Il est, dans notre intelligence, une multitude d'idées qui ne peuvent pas venir des sens, parce que les sens ne nous donnent que le relatif, et que ces idées s'imposent à nous comme absolues; ainsi, l'idée de substance, l'idée de cause, l'idée d'infini, etc. Bien plus, ces idées sont la condition logique de celles que fournissent les sens; on ne peut concevoir l'idée de phénomène sans l'idée de substance. D'où dérivent ces idées nécessaires, impersonnelles, absolues; elle ne peuvent dériver que d'une source absolue, de la raison impersonnelle et divine; l'homme a donc une faculté impersonnelle et divine, c'est la raison. Aussi l'observation psychologique confirme la donnée de l'ontologie.

La raison, comme faculté de connaître, nous met dans un rapport immédiat avec la réalité, mais il faut distinguer le rayon rationnel, la substance intelligible qui émane de Dieu, d'avec la raison toute psychologique. La raison est l'œil, la

Digitized by Google

substance intelligible est la lumière, et la conception rationelle est la vision produite par le contact de l'une sur l'autre ; nous ne voyons pas tout en Dieu, mais ce avec quoi nous voyons est de Dieu.

A l'aide de la raison, l'homme détaché de l'infini et ne vivant que par l'infini, l'homme ramené à Dieu comme à l'unique source de vie, par une aspiration perpétuelle vers le vrai, le bien et le beau, l'homme va chercher l'élément de sa vie dans l'infini. La raison se porte vers l'être, vers la réalité, qui entre en elle par l'intuition, qu'elle reconnaît sous le nom de vérité, à qui elle adhère par la croyance. La croyance est le moyen qu'a l'ame d'aller chercher sa respiration dans l'infini, la croyance est le produit de la rationalité.

Mais « l'existence de l'homme n'implique pas seulement la « notion d'une substance impersonnelle commune avec l'être « absolu, et qui constituerait l'homme dans le domaine de « l'existence; car deux êtres qui auraient une essence com- « mune, ne seraient pas distincts, ne seraient pas deux, mais « un ; et l'homme resterait confondu dans le sein panthéis- « tique de Dieu. Dès que l'on reconnaît l'existence d'un être « qui n'est pas Dieu, on implique par là la notion d'une « substance personnelle, créée, finie, spéciale, par opposition « à la substance impersonnelle, incréée, infinie, intégrale. « Cette substance créée, finie, particulière, constitue propre- « ment ce nouvel être : c'est ce qui le fait une réalité dis- « tincte de la réalité absolue. Il ne suffit pas pour qu'il y ait « création, que l'être conditionnel participe de la substance « de l'être essentiel : il faut encore qu'il y ait séparation, « qu'un être distinct, qu'un individu sorte de la réalité abso- « lue. Pour qu'il y ait création, il faut que l'être crée un « autre être, c'est-à-dire, un autre centre de vie, que la « cause crée une autre cause, c'est-à-dire un autre centre « d'action; si non, la vie de l'homme ne serait point sa vie,

Digitized by Google

« ses actes ne seraient pas ses actes, et aucun autre être que « Dieu ne pourrait, en s'opposant ce qui n'est pas lui, s'é- « crier : Moi ! Ce moi signifie la personne dans l'être ; voyons « ses propriétés. Dieu est la cause infinie de sa propre exis- « tence ; aussi, toutes les fois que l'on conçoit l'idée de subs- « tance, l'on conçoit simultanément l'idée de cause ; c'est que « la substance est l'être en tant qu'il existe, et la cause l'être, « en tant qu'il agit. Or, comme toute existence ne peut subsis- « ter que par une conformité plus ou moins grande avec l'être « absolu, le propre de l'être étant d'être cause et de produire « des actes, si l'homme est un être, il est cause et produit des « actes. »

L'homme a donc la causalité.

Causalité, spontanéité, liberté, trois mots qui expriment le pouvoir qu'a la volonté ; le premier indique qu'elle produit des effets ; le second, qu'elle les produit d'elle-même ; le troisième, qu'en agissant elle peut se rendre libre de tout mobile étranger. L'auteur développe ensuite toutes les preuves par induction de la liberté, preuves psychologiques et morales, preuves tirées du sens commun, de la raison universelle ; et comme son livre a pour but la science sociale, il complète à son point de vue sa thèse sur la liberté morale, en établissant qu'elle est la source originelle de l'inégalité parmi les hommes, la personnalité se développe en raison de ses actes : de l'usage inégal de la liberté naît l'inégalité morale, intellectuelle et physiologique, qui se traduit dans la société par l'inégalité de position. « Les gouvernements et les lois n'ont « donc fait que consacrer les résultats de l'inégalité parmi « les hommes, ce ne sont point eux qui l'y ont établie. Aussi « ne comptons point sur les gouvernements pour la faire « disparaître ; l'égalité de valeur morale peut seule engen- « drer l'égalité sociale ; et celle-ci, l'égalité politique, et « celle-ci l'égalité économique. Soyons, par nos mérites, tous

Digitized by Google

« égaux devant Dieu et notre égalité apparaîtra sur la terre.
« Telle est la théorie de l'origine de l'inégalité parmi les
« hommes. Ainsi la liberté humaine va jusqu'à briser une loi
« universelle qu'aucune espèce n'a jamais pu enfreindre : la
« loi de la perpétuité du type originel dans une espèce. »
Mais ces développements de l'idée de M. Blanc St-Bonnet sur la liberté morale ne sont ici qu'une digression, à laquelle la beauté du point de vue nous entraîne; revenons à l'étude des éléments de la nature humaine; elle nous présente donc un élément impersonnel, LA RATIONALITÉ ; et un élément personnel, LA CAUSALITÉ. Le produit de la rationalité est la croyance ; le produit de la causalité, de la liberté, est l'action. La raison et la liberté s'impliquent pour que l'existence de l'homme soit possible dans la réalité absolue; elles s'impliquent aussi nécessairement pour que l'homme puisse atteindre son but dans la création, en même temps qu'elles supposent ce but; car, si l'homme a une raison qui l'éclaire sur ses fins, une puissance de se porter vers ces mêmes fins, c'est qu'il a une œuvre à accomplir; cette œuvre, c'est la réalisation de sa loi, c'est le bien. La loi de l'homme lui est proposée par la raison, au lieu de lui être imposé comme aux brutes; elle n'est pas irrésistible, mais elle est obligatoire; elle est offerte comme il convient qu'elle le soit pour ne pas violer la liberté, pour laisser subsister l'imputabilité. De la liberté naissent le droit et le devoir ; le droit est le pouvoir qu'a l'homme de se servir de sa liberté pour réaliser sa loi, le devoir est l'obligation qu'il a d'employer cette liberté à réaliser sa loi : le droit et le devoir s'impliquent réciproquement.

La rationalité et la causalité, ces deux éléments nécessaires de l'être créé ont été placés par le créateur dans un certain milieu; ce milieu, c'est l'univers physique, c'est la matière. Qu'est-ce en elle-même que la matière? une apparence sans réalité, une sorte de néant phénoménique, un voile emblêma-

Digitized by Google

tique que Dieu a placé entre lui et l'homme pour nous laisser l'usage de notre liberté que la vue immédiate de l'infini eût irrésistiblement entraînée.

Comme la causalité est une puissance spirituelle, faite à l'image de Dieu et n'a point de rapport avec les propriétés étendues, successives et limitées de la matière, la causalité devait posséder un instrument qui ramenât ses volontés aux proportions du fini, qui les formulât, les réalisât dans cette nouvelle sphère; cet instrument mis au service de la volonté pour agir dans le milieu matériel, c'est le corps.

De même que la causalité, pour produire des effets dans la sphère matérielle, a reçu un instrument qui la met en rapport avec elle, ainsi la raison doit être pourvue d'un organe pour appliquer ses notions absolues à l'ordre relatif et servir de lumière à la causalité au milieu de la création. La fonction de cet organe est de connaître, de percevoir les objets limités, finis, divisibles de la matière, pour les révèler à la raison; de là l'intelligence.

L'intelligence est donc l'instrument de la raison comme le corps est l'instrument de la causalité.

L'intelligence, cet organe de relation avec les choses extérieures, doit avoir les facultés particulières; 1° de percevoir la lumière de la raison, puisque sans elle on ne peut comprendre la vérité: cette faculté c'est la perception; — 2° de ramener les idées infinies de la raison a des formules limitées et finies comme les objets de ce monde: l'imagination; — 3° de rendre l'absolu relatif pour faire descendre les lois universelles à tous les effets qu'elles produisent: la déduction; — 4° de ramener le relatif à l'absolu, pour remonter de la multitude des effets à la loi universelle qui les produit: l'induction; — 5° de rendre l'éternel successif, pour le ramener sous le mode de notre conception dans le temps, de retrouver l'unité et l'identité de son moi diversifié par ses actes,

Digitized by Google

persé dans le temps par la succession : la mémoire ; — 6° de briser l'unité de l'objet, puisque nous ne pouvons comprendre un tout composé sans en avoir étudié chaque partie, de personnifier cette partie comme un être complet : l'abstraction ; 7° de ramener la diversité à l'unité en recomposant le tout primitif ; la généralisation ; 8° enfin, la faculté d'examiner plusieurs objets à la fois afin qu'en reconnaissant leurs rapports de différence ou de ressemblance, on puisse former les genres et les espèces : la comparaison.

Tels sont les pouvoirs divers à l'aide desquels l'intelligence accomplit sa double fonction de percevoir les idées rationnelles et les images corporelles ; car la pensée repose sur quatre conditions : « 1° l'intuition de la rationalité ; 2° la perception de l'entendement ; 3° l'impression des sens qui reçoivent les images, et 4° l'acte par lequel l'imagination réfléchit l'image sur l'idée pour l'imaginer, la constituer pensée. »

Ainsi, les deux éléments fondamentaux de l'être créé, de l'homme, ont chacun leur instrument dans ce monde, la causalité a le corps, la rationalité a l'intelligence.

Nous ne suivrons pas l'auteur de *l'Unité* dans l'examen analytique de l'intelligence auquel il se livre après avoir déterminé *a priori* l'existence et les fonctions de cette faculté ; cet examen, fait avec une rare profondeur, ne constitue, malgré son importance, qu'une partie de la psychologie de M. Blanc St-Bonnet. Nul n'a, si bien que lui, distingué les fonctions particulières de l'intelligence vis-à-vis de la raison, et vis-à-vis de la réalité sensible. Mais, à l'inverse de la plupart des psychologues, il a bien compris que l'intelligence n'est pas tout l'homme, et qu'il y a quelque chose de plus fondamental encore à étudier en lui. Malgré le rôle immense que l'école attribue à la psychologie dans la science philosophique, on peut dire que ses écrivains ont presque tous restreint la science de l'homme à l'analyse de son intelligence, ou tout au moins, ont

Digitized by Google

donné à cette étude une prédominance excessive et sans aucune proportion avec celle de la raison et de la volonté. Ceux même qui ont tenu suffisamment compte de ces deux éléments primordiaux, ont arrêté là leur psychologie, et n'ont pas pénétré plus à fond dans la nature intime de l'homme. On peut dire d'eux qu'ils n'en ont fait que l'anatomie. Le premier, M. Blanc St-Bonnet a déterminé et analysé le centre vital de l'ame, et fait la vraie physiologie de l'homme spirituel; tandis que les autres sont restés dans le vestibule, il est entré dans le sanctuaire de la psychologie. Essayons de l'y suivre.

La raison et la volonté, l'intelligence et le corps sont de l'homme, mais ne sont point l'homme; ce ne sont là que des facultés diverses, où donc est le centre auquel ces facultés viennent se rattacher et recevoir la vie, où donc est l'homme?

L'homme ou l'être créé ne vit que parce que l'être absolu lui communique incessamment sa vie; la loi de vie de l'être fini est la même que la loi de l'être infini, sauf la limite, condition de l'être créé. Le principe constitutif de l'homme est le même que celui de Dieu, car, si Dieu est l'être à l'état absolu, l'homme c'est l'être à l'état créé, mais c'est encore l'être, voilà ce que dit la philosophie. La tradition l'avait enseigné dans ces paroles : Dieu fit l'homme à son image. « Or, s'il « en est ainsi, l'homme ne participera pas seulement par sa « raison de l'attribut de la sagesse, par sa causalité de l'at- « tribut de la puissance; il devra participer également de « l'attribut général, de ce qui fait la vie, la manière d'être « essentielle et inséparable de Dieu, c'est-à-dire du bon- « heur. Mais si le bonheur ne peut résulter que de la com- « plète possession de l'être, dans quel état inexplicable doit « se trouver la créature, elle qui, tout à la fois, a reçu l'être « et est privé de l'être absolu;.... l'homme, c'est l'être moins « le bonheur, par conséquent, c'est l'être à la poursuite du « bonheur, c'est l'être à la poursuite de l'être infini, et

Digitized by Google

« comme ce mouvement de l'être vers l'être est l'amour,
« l'homme n'est donc qu'un être doué d'amour.... Nous
« n'avons qu'à chercher à quelle faculté de la nature humaine
« il faut rapporter cet amour, et nous aurons le centre de
« l'homme, ce qu'en psychologie on est convenu jusqu'à pré-
« sent d'appeler le moi; puisque l'amour est la manière
« d'être du moi, ou plutôt puisque l'amour est le moi lui-
« même, voyons dans quelle faculté se trouve l'amour, nous
« saurons dans quelle faculté se trouve le moi. La partie de
« de la nature humaine où se fait sentir ce besoin d'amour
« étant ce que l'on nomme le cœur, le cœur est donc
« l'homme lui-même, le cœur est donc ce que, jusqu'à pré-
« sent, les psychologistes appelaient le moi ! La raison, des-
« servie par l'intelligence, est l'organe par où le cœur reçoit
« la lumière qui l'éclaire sur l'objet infini de son amour; la
« causalité, desservie par le corps, est la faculté par où le cœur
« se détermine et exécute les actes nécessaires pour le con-
« duire vers cet objet. Le cœur est donc le centre de l'orga-
« nisme spirituel; ainsi, le cœur c'est l'homme, c'est-à-dire
« cet être doué de la raison et de la volonté, de l'intelligence
« et du corps. »

Telle est la démonstration ontologique de l'existence du cœur en tant qu'élément fondamental de la nature humaine. L'étude de l'homme, par la méthode psychologique, nous amène au même résultat, le cœur seul peut expliquer tous les faits humains. En effet, si l'homme agit librement, c'est qu'il l'a voulu; avoir voulu accomplir un acte, c'est avoir eu un motif pour cela, c'est avoir espéré de satisfaire un de ses besoins, c'est s'être porté avec desir vers la chose qui pouvait le combler; or, se porter avec desir vers une chose, c'est aimer; et aimer, c'est l'acte du cœur. « Les psychologistes ont confondu jusqu'à
« présent le cœur avec la volonté, mais leur notion de la
« volonté qui ne serait, d'après eux, qu'une sorte de ressort

Digitized by Google

« spontané fait pour lâcher l'action, et rentrer aussitôt sur lui « même, ne suffit point pour nous donner la notion du cœur. « La volonté n'est qu'un acte du cœur, celui par lequel il se « détermine; par la place qu'elle occupe dans le cœur, la « volonté pourrait être considérée comme la détente des or- « ganes du corps. Or, de même que derrière les organes, il « y a la volonté qui les fait mouvoir; derrière la volonté, il « y a le cœur qui la fait vouloir. Le cœur est bien plus que « la volonté, il est la faculté volitive de l'homme. Aussi, faut- « il distinguer la volonté de l'amour, lequel pousse le cœur « à la volonté. L'amour est le mouvement que Dieu nous im- « prime pour nous porter vers le bien en général; la volonté « est le pouvoir qu'a le cœur de diriger cette impulsion vers « chaque bien spécial. »

Si nous interrogeons le sens commun, nous y retrouvons également le cœur considéré comme l'élément fondamental de la nature humaine. Le langage, cette manifestation si directe et si précise de la raison commune, abonde en expressions où le cœur est pris pour l'homme lui-même. Le cœur est bien le siége de la personnalité, le cœur est ce que l'homme a été envoyé former et sanctifier dans ce monde, c'est l'élément de la nature humaine appelé à jouir de la vie absolue. C'est au cœur que revient l'immortalité.

En terminant l'étude de l'homme, la psychologie doit le définir. L'homme, c'est l'être doué d'un cœur, d'une raison, d'une volonté, d'une intelligence et d'un corps; ou plutôt l'homme c'est un cœur auquel Dieu a donné la raison et la volonté, ou mieux encore, en le considérant du point de vue de l'absolu, l'homme c'est l'être qui a besoin de Dieu. La raison, la causalité, le cœur, trois organes fondamentaux de l'homme, correspondants aux trois personnes fondamentales de Dieu. La causalité a la puissance, au Père ; la rationalité a la sagesse, au Fils; le cœur a l'amour, au St-Esprit ; ainsi,

Digitized by Google

l'homme est la ressemblance de Dieu, l'homme participe à la puissance et à la sagesse, et il vit par l'amour. Comme Dieu, il est par dessus tout amour ; en lui comme en Dieu, l'amour est l'élément irréductible. Principe et cause de tout, sans autre cause que lui-même, tel nous apparaît l'amour dans l'absolu, en Dieu ; ainsi, chez l'homme, l'amour explique tout, il est le fait primitif au-dessus duquel il n'y a qu'une seule cause : Dieu, c'est-à-dire encore l'amour. Ces notions de Dieu nous paraissent les plus hautes auxquelles la philosophie puisse s'élever, et notre raison y adhère fermement. Quelques discussions qui s'établissent dans les régions secondaires de la science, les résultats obtenus dans des écoles et par des méthodes diverses, consacrent cette notion de la triade divine formée de la puissance, de la sagesse et de l'amour ; après les travaux de M. Blanc St-Bonnet, tout en admettant l'égalité des trois essences, on est forcé d'admettre aussi la primitivité de l'amour. De cette idée à la psycologie, telle qu'elle est exposée dans le livre de *l'Unité*, la conclusion est nécessaire.

Mais ne perdons pas de vue que le but de l'auteur est la science sociale ; c'est pour y arriver qu'il est parti de la science de l'homme ; aussi quand il a constaté que l'homme est un être doué du corps, de la volonté, de l'intelligence, de la raison et du cœur, il se pose ces questions : Quelle est, dans ce monde ou dans le temps, la condition d'existence de l'homme, comme être doué de ces cinq facultés diverses, et la solution de chacune de ces questions lui donne la nécessité de l'existence de la société.

L'exploitation du globe, condition de la vie et du développement corporel de l'homme, implique l'association. L'éducation, condition du développement de la volonté, de la liberté morale, implique également l'état social. Le développement de l'intelligence qui, d'après la constitution actuelle de

Digitized by Google

l'homme, ne peut se faire qu'à l'aide du langage, suppose aussi nécessairement la société.

Nous devons nous arrêter sur les idées de M. Blanc St-Bonnet. Relativement au langage, sa théorie est neuve et profonde; elle nous paraît trancher la question tant débattue de l'origine du langage.

On a généralement confondu, dans cette discussion, le langage et les langues. Ceux qui ont soutenu que l'homme n'a pas inventé le langage avaient raison ; ceux qui ont pensé que l'homme avait inventé les langues étaient aussi dans le vrai, et cependant les deux systèmes étaient faux. Les uns et les autres ne se sont trompés que parce qu'ils n'ont pas distingué deux choses très distinctes, un élément impersonnel et un élément relatif; mais l'erreur la plus grossière et la plus fatale est, sans contredit, l'idée de ceux qui affirment que l'homme, originairement privé de la parole, ne s'y est élevé que par des expériences et des bégaiements successifs.

Le langage est autre chose que les langues : « le langage « est le pouvoir de rendre nos pensées par des mots; les lan- « gues sont l'ensemble des mots qu'emploie le langage pour « rendre ces pensées. L'impersonnalité du langage, comme « l'impersonnalité de la raison, impliquait qu'il ne fut point « un produit du moi, sans quoi les hommes ne se seraient point « entendus. La traductibilité universelle des langues prouve « aussi l'unité et l'impersonnalité du langage. Ainsi, ce qui « a été révélé à l'homme, c'est son pouvoir de parler, c'est « le langage; ce que l'homme a créé, c'est son pouvoir de « nommer, ce sont les langues. »

Ce système est tout-à-fait conforme à ce qu'enseigne la tradition dans la Genèse : « *Formatis igitur, Dominus* « *Deus, de humo cunctis animantibus terræ, et universis* « *volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid* « *vocaret ea : omne enim quod vocavit Adam animæ vi-*

Digitized by Google

« *ventis, ipsum est nomen ejus.* » L'Ecriture ne dit pas que Dieu nomma lui-même les divers êtres, mais qu'il ordonna au premier homme de les nommer. Ce qui est divin, ce sont les lois du langage qui sont universelles, mais les mots de chaque langue sont d'origine humaine; l'histoire nous fait assister à la formation des idiômes divers, chacun porte l'empreinte particulière du peuple qui le parle, et tous obéissent aux lois absolues qui président au verbe humain.

Une autre question, d'une importance au moins égale à celle du langage, a été éclairée d'un grand jour par M. Blanc St-Bonnet, c'est la question de la certitude qu'il résout en établissant quelle est, en ce monde, la condition d'existence de l'homme en tant qu'être doué de raison?

D'après le sensualisme, l'expérience est le critérium du vrai; d'après le rationalisme, c'est l'évidence; d'après l'idéalisme, c'est la rectitude logique du raisonnement tiré de l'axiome; d'après le traditionalisme, c'est le témoignage des hommes, le sens commun.

On a confondu le principe de la certitude avec la source de nos connaissances; ce qu'il s'agit de trouver, c'est le critérium de ces diverses sources de nos idées.

Certainement, le critérium infaillible de l'esprit humain c'est la raison; mais, qu'est-ce que la raison au point de vue de la certitude? La raison doit être d'abord soigneusement distinguée de l'intelligence. La raison, c'est Dieu, en tant qu'il nous éclaire, et l'intelligence c'est le moi, en tant qu'il se sert de la raison. La raison est naturellement absolue, infaillible, il s'agit donc de la consulter toute pure et non point lorsqu'elle a passée à travers l'intelligence où elle a pu être altérée. Mais, comment s'assurer de sa pureté? Comment se rendre certain que c'est bien la raison universelle infaillible, et non l'intelligence faillible et relative qui a parlé? En comparant cette raison a elle-même, s'il est quelque part où elle

Digitized by Google

se présente nécessairement avec toute son impersonnalité et son universalité. Or, quel est le caractère du sens commun, si ce n'est l'impersonnalité et l'universalité. Le sens commun n'est pas plus infaillible que la raison dans l'individu, car la raison, dans l'individu, est impersonnelle et universelle comme dans le sens commun; mais l'individu est obligé d'avoir recours au sens commun pour s'assurer si ce qu'il croit être la raison est bien réellement la raison. Le sens commun renferme la raison dans une position qui la met à l'abri de toute subjectivité; par conséquent, lorsque la raison, dans l'individu, s'accorde avec le sens commun, celui qui le consulte est sûr qu'il possède bien la raison, cette lumière impersonnelle, universelle, infaillible. Le sens commun n'est pas plus ou moins infaillible que la raison dans l'individu, car il est la même raison; ce qui est infaillible dans ce confert de l'individu au sens commun, c'est la raison elle-même qui s'y manifeste dans toute son unité, dans toute son universalité, dans toute sa divinité.

La grande dispute du rationalisme et du traditionalisme est donc ainsi conciliée, et la source de la certitude, l'infaillibilité, est attribuée à la réalité même, à Dieu, d'où se répand sur nous l'éternelle lumière de la raison. Pour reconnaître cette raison, l'intelligence individuelle est obligée d'avoir recours au sens commun, qui suppose la réunion des hommes, l'état social; la société est donc nécessaire à l'homme sous le point de vue de la certitude.

Mais l'homme est, avant tout, un être doué du cœur, il est sur la terre pour se former à la vie absolue, et la vie absolue est l'amour; l'état où l'homme pourra le mieux se préparer à cette sublime vie, sera celui qui offrira tous les moyens de développer l'amour dans son cœur. L'homme doit être placé sur la terre dans une position telle, que son cœur se trouve aussitôt engagé dans une série de circonstances qui lui fassent

Digitized by Google

traverser toutes les conditions nécessaires au développement de l'amour infini. Or, cette position c'est la famille ; les différents amours de la famille recomposent dans le cœur l'amour infini. L'homme ne pouvant s'élever de suite à l'amour intégral, il a fallu que cet amour fut divisé en plusieurs éléments, distribués à autant d'êtres placés de distance en distance dans la vie, afin que l'homme, en la traversant, recueillit successivement tous ces éléments, et finit par recomposer en lui l'amour intégral. Si c'est sur la famille que repose toute l'œuvre de la création, la famille, à son tour, repose sur le mariage ; le mariage, comme toutes les autres lois de l'existence humaine, a son origine dans l'absolu. Les divers amours, qui naissent du mariage et de la famille, ont une origine ontologique; les lois de l'amour qui unissent les trois personnes de la famille, correspondent à celles qui unissent les trois personnes de la trinité divine. Le mariage et la famille ne sont donc point des institutions arbitraires, des formes éphémères, que les conventions humaines peuvent changer; ce sont des besoins imprescriptibles de la nature humaine, et, telles que le christianisme les a instituées, leurs règles sont fondées sur les lois même de l'absolu. Or, la famille ainsi ordonnée n'est possible que dans la société, la société est donc nécessaire à l'homme.

Ainsi, l'auteur est arrivé à la solution de la question qu'il s'est posée au commencement de son livre; le résultat qu'il obtient n'est pas fondé sur des considérations toutes relatives comme la plupart des théories de la société, il est fondé sur l'absolu; la notion de Dieu est la base de toutes ses idées, la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice de son livre. Les volumes qui suivront seront consacrés à établir les lois de la véritable société, telles qu'elles ressortent de la notion ontologique de Dieu et de l'homme.

Dans cette exposition sommaire des doctrines de l'*UNITÉ*

Digitized by Google

SPIRITUELLE, nous n'avons donné qu'une idée bien incomplète de ce beau livre, nous n'avons fait qu'indiquer ses tendances et les principaux problèmes qu'il résout ; tout ce que nous avons dit ne saurait faire ressortir le caractère aussi neuf qu'élevé qui en fait une œuvre à part dans la philosophie de ce temps ; nous espérons cependant qu'à la lecture de notre travail les intelligences sérieuses seront frappées au moins de la grandeur d'un tel plan, et de la puissance de cet esprit qui va de prime abord se placer au centre de l'absolu pour rayonner de là jusque sur les questions les plus délicates de la famille, et sur les plus redoutables problèmes de l'état social. Nous croirons avoir été utile si nous avons engagé quelques hommes sincèrement amis du vrai à faire l'étude de ce livre ; ils y trouveront, comme nous, avec une grande lumière pour l'intelligence, une immense satisfaction pour le cœur ; car cette œuvre a cela de particulier, qu'à part même l'intérêt des questions qu'elle soulève, on oublie de la juger comme composition littéraire, tant le mouvement naïf et spontané de la pensée vous entraîne, tant l'inspiration morale qui s'en exhale sans cesse vous élève et vous attendrit. A notre époque de productions artificielles, où la philosophie elle-même a perdu sa noble simplicité, il serait difficile de citer une œuvre qui sorte bien directement du cœur et de l'inspiration ; on écrit pour avoir fait un livre et non pas pour satisfaire à ce besoin d'effusion d'une vérité ou d'un sentiment qui remplisse l'ame à déborder ; ce n'est pas ainsi qu'ont travaillé les maîtres, et dans l'art et dans la science ; la naïveté vivifie leurs compositions les plus savantes, et tout orgueil personnel s'abyme en eux dans la profondeur de l'impression. Une physionomie pareille vous frappe, dès l'abord, dans le livre de *l'Unité*, pour peu que l'on ait conservé soi-même la droiture du sens poétique et moral. Non, ce n'est pas là une œuvre faite en vue de l'éloge et du succès, ni un ambitieux passe-temps ; quelques détails de

Digitized by Google

forme eussent gagné à plus de vanité littéraire, et à moins de conviction philosophique chez l'auteur; les proportions eussent été mieux mesurées à la paresse et à l'indifférence d'un lecteur, homme du monde; mais ce qui fait l'originale beauté de ce livre, c'est qu'on n'y voit pas un écrivain qui s'exerce sur un sujet arbitrairement choisi, mais une ame pleine d'une grande lumière, et agitée par un grand souffle, qui se raconte elle-même à nous, avec ses intuitions merveilleuses, ses laborieuses déductions, et les élans qui l'emportent d'une vérité rayonnante aux vérités encore voilées. De là, le cours abondant de cette pensée qui coule en reflétant l'infini à travers les tableaux les plus exacts de toutes les choses de l'esprit et du cœur humain; de là, ces raisonnements qui empruntent les ailes de la poésie, ces jets lyriques qui s'envolent à la suite d'une formule frappante de rigueur et de précision ; de là, enfin, cette double émotion de la raison et du sentiment chez celui qui lit cette œuvre comme elle a été faite, avec la droiture et la simplicité du cœur ; philosophe, on y trouvera réponse à bien des doutes; homme sujet aux tristesses et à l'abattement, on sentira la partie morale de son être relevée et fortifiée.

Dans un livre de cette nature, la question de forme est tout-à-fait secondaire, néanmoins la critique, en reprenant quelques longueurs dans la composition, doit reconnaître, dans le style de M. Blanc-St-Bonnet, un rare mérite de rectitude logique et cette exquise propriété de termes qui attestent la netteté de l'idée et la connaissance philosophique de la langue. Pour résumer notre opinion et classer cette œuvre entre les productions des philosophes modernes, sans être accusé de nous laisser entraîner par notre sympathie pour ses principes, nous emprunterons les expressions d'un écrivain qui a vivement attaqué plusieurs idées de M. Blanc-St-Bonnet, et nous proclamerons l'*Unité spirituelle* une des conceptions les plus brillantes et les plus originales de notre siècle.

Digitized by Google

Quel sera maintenant le sort de ces principes, car c'est là ce qui préoccupe le philosophe plus que le sort de son livre. Nous avons une ferme confiance que l'ontologie de l'amour sera l'ontologie de l'avenir, comme nous croyons fermement que la politique de l'avenir sera la politique de la fraternité. La société s'est toujours organisée suivant sa notion de Dieu; quand les hommes seront bien convaincus que la vie de Dieu est l'amour, l'amour deviendra la vie de l'humanité. Ce temps est loin, sans doute, et nous ne sommes pas de ceux qui se font illusion sur la possibilité de le hâter; mais ce temps viendra; certes, l'aspect du présent n'encourage pas à espérer; il y a peu d'amour dans les cœurs, peu de grandes aspirations dans les esprits; la morale du dévouement n'est ni dans les théories ni dans la pratique; cependant les philosophes les moins spiritualistes apportent leur part de développement à la sainte idée de l'unité humaine. Cette égalité de jouissances, qui est la plus haute prétention de certains socialistes, cette ample satisfaction donnée aux besoins matériels qui est l'idéal de quelques autres; toutes ces doctrines renferment quelque chose d'une société moins dure et plus fraternelle. D'ailleurs, tous les hommes doués de quelque sens historique et de quelque foi aux idées, sont agités de grands pressentiments; la philosophie et les traditions se viennent en aide pour les faire espérer. Les sociétés antiques ont vécu sur la force; l'œuvre de l'intelligence se poursuit sous nos yeux; nous avons droit de compter sur la promesse qui nous a été faite d'un esprit d'amour qui renouvellera la face de la terre. Gloire aux premiers sur qui il est descendu, à ceux qui, en établissant la véritable notion de Dieu et de l'homme, déposent dans la société le germe de ses destinées futures.

Quelque soit le succès actuel du livre de l'*Unité*, ses grands principes survivront; et Lyon, qui, depuis Gerson jusqu'à Ballanche, a été fidèle à un spiritualisme tendre et profond,

Digitized by Google

Lyon qui semble avoir reçu par Pothin et Irénée la tradition particulière de l'apôtre bien aimé, pourra revendiquer comme sienne la philosophie de l'amour. Dès aujourd'hui, l'admirable ontologie de M. Blanc-St-Bonnet s'est emparée parmi nous de bien des ames livrées aux mêmes aspirations que la sienne ; sa pensée y fructifiera. Un mouvement philosophique bien réel se manifeste à Lyon depuis quelques années ; un grand nombre d'esprits jeunes et ardents s'y préoccupent des idées, et, chose remarquable dans ce temps, sont liés les uns aux autres par une incontestable parenté intellectuelle ; tous ont gardé, dans les tendances et dans la méthode, quelque chose de l'homme supérieur, dont l'enseignement a suscité les intelligences les plus actives et les plus distinguées que Lyon ait produit depuis longtemps. Ce philosophe, dont le nom se retrouve souvent dans les pages de M. Blanc-St-Bonnet, a laissé, dans l'esprit de tous ses élèves, une empreinte qui s'y conserve même dans des camps divers ; son influence pour ne s'être pas produite avec cet éclat que Paris seul donne aux hommes d'élite, n'en a pas été moins réelle et moins profonde ; nous pouvons affirmer hautement que peu de penseurs de notre époque, même ceux dont la renommée est la plus brillante, ont aussi bien mérité que lui de la science morale ; qu'il soit permis à un des nombreux disciples qui lui gardent leur reconnaissance et leur affection, de lui rendre ce témoignage, en appréciant le monument le plus remarquable qui soit né de l'impulsion imprimée par sa parole à la jeunesse lyonnaise.

VICTOR DE LAPRADE.

Digitized by Google

ORIGINE ET AFFINITÉ

DES

LANGUES[1].

—

I.

Le langage, expression de l'ame humaine, est aussi son plus noble attribut. Tout est mélodie dans la nature ; chaque être vivant exprime son existence par un genre d'intonation spécial ; mais ce qui, chez l'animal doué du seul instinct, n'est qu'un cri vague et inarticulé, a dû être chez l'homme, dès son premier réveil, l'image parfaite de la pensée. Qui pourrait peindre l'instant où, sorti du néant, les yeux frappés des merveilles de la nature, les oreilles ravies de ses concerts,

(1) Ces deux fragments, l'un sur les langues en général, l'autre sur les langues de l'Europe, ont été lus par M. Eichhoff à l'Académie royale de Lyon.

Digitized by Google

et porté par une émotion soudaine à révéler sa propre vie, l'homme parla et proclama à la face de la terre l'empire incontestable de son intelligence ! La Bible nous représente Dieu lui-même, amenant à Adam les milliers de créatures qui peuplaient son nouveau domaine, et lui commandant de leur donner des noms : image énergique et sublime, destinée à prouver à tous les siècles que le langage n'est pas une invention graduelle, fruit de longues et savantes combinaisons, mais une faculté inhérente à l'ame et issue spontanément, comme elle, de la volonté toute puissante et toute sage qui a créé chaque être pour le bonheur.

Sans prétendre expliquer l'origine du langage, aussi mystérieuse que la naissance du premier homme et que l'union de l'esprit et du corps, nous pouvons cependant, jusqu'à un certain point, reconnaître les phases qu'il a subies, et, remontant à travers les âges, nous le figurer dans sa forme primitive. D'après l'état intuitif et sympathique qui, selon toute probabilité, marqua l'enfance du genre humain, et dans lequel l'ame, liée à la nature entière, en était comme le fidèle miroir , le langage, interprète de la pensée, dut être simple et harmonieux comme elle ; chaque son devenait une image, chaque image un reflet de l'univers. Les sons élémentaires pouvaient alors suffire pour peindre toutes les sensations, parce que la perfection des organes et leur extrême délicatesse permettaient sans doute de les varier davantage, et de leur donner une foule d'inflexions diverses, devenues imperceptibles de nos jours. Les voyelles, dans leurs modulations sonores, étaient les cris spontanés de l'ame, et les consonnes, nettement articulées, caractérisaient chaque impression profonde et fixaient d'un seul trait la pensée. C'est ainsi qu'une étroite sympathie, fondée sur des lois immuables, unit le monde visible au monde intellectuel, dont l'interprète unique fut la parole.

Digitized by Google

Cette parole fut nécessairement analogue aux sensations qui en étaient la source ; les sons mélodieux marquèrent les émotions douces, les sons rauques les secousses pénibles ; la beauté, la légèreté, la force se peignirent par des intonations différentes, et chaque syllabe fut comme une note musicale dont, après tant de siècles écoulés, il nous est donné quelquefois encore d'entrevoir et de saisir la portée. Mais prétendre analyser de nos jours tous ces accords de l'ame et la nature, vouloir dire comment chaque perception rapide de forme, de mouvement, de couleur affecta diversement le sens intime pour rejaillir en un son spécial, est une tâche qu'il serait vain d'entreprendre, et à laquelle les plus ingénieuses hypothèses ne sauraient donner ni but ni certitude. Nous pouvons seulement reconnaître que les mots primitifs ont dû être en petit nombre et tous monosyllabiques ; que chaque élément de ces syllabes, désignant un objet principal, fut bientôt appliqué, avec des combinaisons diverses, à une série d'autres objets analogues qui servirent, à leur tour, de types à de nouvelles analogies ; qu'ainsi, par une marche progressive, les mêmes sons s'attribuèrent à une multitude d'êtres toujours plus éloignés les uns des autres, et dont la filiation, quoique réelle, devenait toujours moins apparente. Guidée par cet instinct de comparaison inhérent à l'esprit humain, la pensée, infinie dans son essence, se plia sous les formes restreintes de la parole, en se conformant à des lois générales qui rangeaient dans la même classe toutes les choses susceptibles d'un rapprochement partiel. C'est ainsi que nous voyons, dans les langues les plus anciennes et les plus voisines de l'enfance du monde, les idées de hauteur et de profondeur, de cavité et de saillie, de chaleur et de lumière, de froid et d'obscurité, s'exprimer l'une et l'autre par le même son comme étant de même origine. Nous reconnaissons aussi dans ces idiomes que le mot qui nomme l'objet, celui qui le qualifie, celui qui l'active et l'anime, ne sont le

Digitized by Google

plus souvent qu'un même monosyllabe, comme on le voit actuellement encore chez les peuples de l'Asie orientale, fidèles dépositaires des traditions des premiers âges.

Bientôt cependant ces formules générales ont dû paraître insuffisantes. L'accroissement de la famille humaine multiplia les rapports et les besoins, l'esprit inventif modifia les objets matériels, et s'empara du domaine de la nature pour l'adapter à son usage. Dès-lors, le langage dut grandir avec l'homme. En suivant les règles de l'analogie, on commença à transporter les sons fondamentaux de l'individu à l'espèce, de la réalité à l'abstraction ; on isola les qualités de chaque chose pour les appliquer à diverses choses du même genre ; on distingua l'action passagère de l'être permanent qui la produit ; on suppléa par l'emploi de quelques mots connus à la répétition fastidieuse des mêmes noms ; enfin, on détermina l'échelle des nombres, les rapports de temps et de lieux, et toutes les circonstances accessoires. C'est ainsi que les parties logiques du discours, sans cesse présentes à la pensée humaine, lors même qu'elle ne les exprime pas, se dessinèrent clairement dans le langage sous les formes de substantifs, d'adjectifs, de verbes, de pronoms, de particules. Les relations mutuelles des objets et les époques précises des actions diversifièrent bientôt ces divisions mêmes par la déclinaison et la conjugaison. Pour répondre à tant d'exigences, à tant de variations d'une même idée, les mots purent d'abord être groupés entre eux en conservant leur valeur respective ; mais la continuelle rencontre des syllabes qui, dans la richesse croissante des idées, s'associaient et s'agglomeraient sans cesse d'après toutes les combinaisons de l'esprit, réduisit bientôt l'une ou l'autre d'entre elles au simple rôle de préfixe ou de désinence ; elles s'unirent en se modifiant, et leur union devint permanente : dès-lors un même mot contint plusieurs idées, le langage cessa de se traîner dans une voie devenue

Digitized by Google

trop étroite, et, prenant enfin son essor, il devint polysyllabique.

La langue avait cessé d'être une, et son développement, aussi varié que rapide, partagea toutes les vicissitudes des peuplades qui se répandirent sur la surface du globe. Bientôt séparées par de longs intervalles, par des montagnes, des fleuves et des mers, intervalles que de grandes révolutions terrestres contribuèrent à augmenter encore, ces peuplades élaborèrent chacune leur langue sous les influences les plus opposées. Mélodieuse dans les régions tempérées, sourde et brève sous les feux des tropiques, forte et âpre dans les glaces du nord, elle peignit la vie contemplative du pâtre, la course haletante du chasseur, les cris menaçants de la tribu guerrière ; elle s'associa au sort de chaque horde, s'appauvrit par la barbarie, se propagea par la conquête et s'ennoblit par la civilisation. Au milieu des mouvements tumultueux de l'immense population humaine, une foule de tribus tombèrent à l'état sauvage en s'éloignant du premier centre de lumières, tandis que d'autres, plus fortunées, s'élevèrent à un haut degré de culture. Chez les premières, sans cesse agitées et divisées entre elles par des guerres intestines, la langue, déjà dégénérée, se morcela en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils étaient bizarres et incohérents. Chez les nations civilisées au contraire, chez celles qui, par les bienfaits d'un sol fertile et d'une possession permanente, purent vivre d'une vie intellectuelle et connaître les sciences et les arts, la langue se perfectionna et s'étendit d'une manière constante et uniforme, et n'eut d'autres limites que leurs propres frontières. C'est ainsi que les idiomes de l'Europe et une partie de ceux de l'Asie ont une physionomie identique, tandis que ceux de l'Afrique et de l'Amérique diffèrent presque dans chaque bourgade.

C'est en parcourant la chaîne entière des langues, en jetant

Digitized by Google

un coup-d'œil sur ce tableau mobile soumis à une rotation continuelle, dans laquelle la parole humaine se reflète sous mille nuances diverses, que l'on reconnaît avec admiration l'unité et la variété de la nature. Unité dans l'essence même du langage, dans l'expression concise des idées simples, dans l'échelle limitée des sons fondamentaux, qui ne sont guère qu'au nombre de cinquante ; variété dans leurs combinaisons infinies, dans l'abstraction et l'assimilation des idées mixtes, dans les formes de chaque idiome spécial, qui caractérisent les progrès de chaque peuple, et qui, des cris discordants du sauvage, s'élèvent jusqu'à l'inspiration du poète et à l'éloquence de l'orateur. Combien d'idiomes, plus ou moins élaborés, ont déjà disparu de la surface du globe, combien d'autres se sont confondus, transformés par des révolutions violentes, ou modifiés et altérés par la marche progressive des siècles, comme ils se modifient encore tous les jours, sans que les efforts de la science ni les chefs-d'œuvre de la littérature puissent arrêter ce mouvement irrésistible imprimé à toutes les choses terrestres ! On est parvenu, d'après les recherches modernes, à esquisser, avec assez de précision, les divisions éthnographiques du globe. Pour nous, sans nous étendre sur ce vaste sujet, nous n'en présenterons ici que quelques traits épars, propres à faire ressortir d'une manière plus frappante l'intime et merveilleuse affinité qui unit entre elles les langues européennes.

L'histoire des langues, comme on l'a souvent dit, est la base de l'histoire des nations. Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent les premiers ages du monde, parmi tant d'erreurs et de fables dont chaque peuple a environné son berceau, elle est comme un fil conducteur qui nous dirige, sinon avec certitude, du moins avec méthode et probabilité, en marquant, dans la famille humaine, les analogies et les différences, en caractérisant chaque génération successive, et en signalant sur le sol les traces de son rapide passage, que tant d'évènements

Digitized by Google

postérieurs paraissaient avoir effacées sans retour. En effet, que nous apprend l'histoire générale sur les premiers établissements des hommes, sur leurs rapports, sur leurs divisions, sur la formation des tribus et leur dispersion respective ? Qui a suivi leur marche silencieuse à travers les déserts, les fleuves et les montagnes, et observé ce vaste réseau de peuples s'étendant progressivement sur la terre ? Un seul livre, dans quelques pages sublimes, nous laisse entrevoir cet imposant mystère ; mais, se bornant aux grandes vérités, il proclame l'unité primitive des nations sans tracer le tableau de leurs vicissitudes. Là où l'histoire se tait, où la tradition révélée s'arrête, quel guide nous reste encore dans cette recherche d'un si haut intérêt, sinon l'ethnographie comparée, qui peut, jusqu'à un certain point, reconstruire le monde à sa naissance, en retraçant, au moyen de la linguistique et de la géographie réunies, le mouvement général de sa population ?

C'est un fait unanimement reconnu que notre globe, dans l'origine, était entièrement recouvert par les eaux qui, en baissant graduellement de niveau, laissèrent à découvert un tiers de sa surface, devenu la terre habitable. Sur cette vaste étendue que le soleil féconde et que tempèrent les divers climats, habitent, parmi les myriades d'êtres semés par une main toute puissante, plusieurs races ou variétés de l'espèce humaine que l'on peut réduire à cinq principales, soit d'après leur teinte dominante, blanche, jaune, rouge, brune et noire ; soit d'après l'inclinaison de l'angle facial, signe palpable de leur intelligence, qui suit presque la gradation des couleurs. Ces variétés, sans être radicalement distinctes, puisqu'elles s'unissent en nuances intermédiaires, offrent cependant, au physique comme au moral, des caractères assez opposés, qui se reflètent naturellement dans les langues. Les langues découvertes jusqu'à ce jour paraîssent s'élever à environ deux mille ; mais il est probable qu'en les approfondissant davantage, on réduira de

Digitized by Google

plus en plus leur nombre, et l'on reconnaîtra, sous les apparences les plus diverses, une foule d'affinités primitives et réelles qui tendront constamment vers l'unité, la loi fondamentale de la nature.

Le point de jonction des diverses races, tel qu'il nous apparaît sur la mappemonde, se trouve placé dans l'antique Asie, autour de ce plateau gigantesque qui, assis sur des bases immuables, couronné des pics les plus élevés, semble être le centre de la terre et le berceau de l'humanité. En effet, si l'on se figure les eaux qui, longtemps sans doute, couvrirent le globe, s'écoulant de sa surface soulevée par les feux souterrains, on verra l'Himalaya et l'Altaï, et leurs rameaux le Kuenlun et le Caucase, sortir les premiers de ce chaos informe et refléter la lumière du jour. C'est à leurs pieds que fleurissent ces délicieuses vallées qui, produisant d'elles-mêmes les plantes alimentaires et les animaux domestiques, ont pu offrir à l'homme, dès son réveil, les premières ressources de la vie. C'est autour d'eux que la figure humaine, les climats, les mœurs, les idiomes, existent simultanément sous les formes les plus variées et dans le contraste le plus complet. D'un côté, l'Asie orientale, presqu'entièrement peuplée par la race jaune, qui s'étend, à travers la Chine, la Mongolie et la Sibérie, jusqu'aux deux Amériques où pullulent les peaux rouges; de l'autre, l'Asie méridionale dont l'extrémité est occupée par la race brune, répandue, sous le nom générique de Malais, sur toutes les îles de l'Océanie, où elle touche aux nègres de l'Afrique et aux nègres plus abrutis de l'Australie ; de l'autre enfin l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale occupées par la race blanche.

Ici, un examen plus attentif nous montrera d'abord le groupe indo-persan, divisé en deux familles de peuples, dont l'une, celle des Hindous, entre l'Indus et le Gange, parle vingt idiomes issus de l'ancienne langue sanscrite ; l'autre, celle des

Digitized by Google

Persans, entre l'Indus et le Tigre, conserve les traditions de la langue zende. Les uns touchent au midi à la famille malabare, les autres au nord à la famille ossète. Plus haut, de l'Euphrate à la mer Rouge, subsistait, et subsiste en partie, le groupe chaldéen ou sémitique, composé des anciens Assyriens, des Phéniciens, des Hébreux dépositaires de la loi sainte, et des Arabes, dont le riche idiome s'étend aussi loin que l'islamisme. Plus haut encore, de l'Altaï au Taurus, domine un groupe varié et nombreux, comprenant la famille turque, originaire des steppes de la Tatarie, la famille arménienne, la famille géorgienne, et enfin les tribus du Caucase, vulgairement confondues sous le nom de Circassiens.

Dans le nord de l'Afrique, la race blanche a produit, sur les rivages du Nil, la nation égyptienne, célèbre par sa mystérieuse sagesse, la famille nubienne, la famille abyssine, qui a adopté en partie la langue arabe, et, sur les côtes de la Méditerranée, les anciens Numides ou Berbères.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter sur les divisions les plus anciennes de la race privilégiée, de celle qui a été appelée de tout temps à tenir le sceptre du monde, n'a d'autre but que de montrer plus clairement, d'après son premier point de départ, l'extension glorieuse qu'elle a prise dans la partie de la terre la plus connue, où s'est manifestée toute sa grandeur.

II.

Sous la zone tempérée de l'hémisphère boréal, s'étend un continent baigné par trois mers et borné au sud par l'Afrique, à l'est par l'Asie dont il est le prolongement. Ici les hauts plateaux, les pics inaccessibles, les fleuves immenses du monde

Digitized by Google

primitif font place à des formes moins austères, à des plaines légèrement ondulées, soutenues par quelques chaînes de montagnes, et entrecoupées de rivières navigables. Aux chaleurs brûlantes et aux froids excessifs succède une température plus douce ; les animaux sont moins nombreux, moins redoutables; la végétation, dépouillée de sa surabondance, résiste moins aux efforts de l'art ; toute la nature offre un aspect plus calme, et ne semble attendre, pour s'animer, que l'impulsion de la volonté humaine. C'est le séjour que la Providence a destiné au perfectionnement de l'humanité, au sortir de la vie instinctive dans laquelle végétèrent ses premiers ages ; c'est l'Europe, patrie de l'intelligence, de l'industrie et de la liberté.

Tous les Européens sont venus de l'orient ; cette vérité, confirmée par les témoignages réunis de la physiologie et de la linguistique, n'a plus besoin de démonstration particulière. Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur la carte pour en sentir l'évidence et la nécessité. L'Europe, touchant l'Asie sur tous les points de sa surface orientale, et effleurant l'Afrique à l'occident, a offert, par les défilés de l'Oural, par ceux du Caucase, par le Bosphore de Thrace et même par le détroit de Gadès, des passages faciles aux tribus de race blanche que l'accroissement de la population et l'activité de leur génie poussaient sans cesse, de l'est à l'ouest, à la recherche d'une patrie nouvelle. Si l'histoire ne nous dit rien de positif sur ces migrations antiques et continues, si nous sommes réduits à de vagues traditions qui semblent souvent se contredire, c'est qu'elles ont précédé toute histoire et se perdent dans la nuit des siècles. Longtemps ces tribus errantes, refoulées par d'autres tribus, ont continué leur marche incertaine à travers les plaines de l'Europe, longtemps elles ont lutté entre elles, se sont divisées, modifiées, réunies, avant que quelques-unes des plus favorisées aient pu consolider leur puissance ; et, quand deux

Digitized by Google

grands empires s'élevèrent dans le midi, le nord, longtemps encore, végéta au fond de ses forêts, avant qu'un cri de guerre, parti du centre de l'Asie, ébranlât dans sa base cette terre surchargée d'hommes, et fit jaillir, du sein de la barbarie, une ère nouvelle de lumière et de foi. A cette époque décisive, où l'Europe tout entière se déploie aux regards de l'historien, et lui apparaît comme une vaste arène couverte d'innombrables combattants, il reconnaît, parmi les peuples qui l'occupent, six divisions fondamentales, chacune marquée, dans sa physionomie, ses traditions et ses idiomes, d'un type spécial et indélébile qui atteste des migrations différentes dirigées successivement d'orient en occident. Parmi ces familles, dont les régions et les mers déterminent les limites naturelles, une semble se rattacher au nord de l'Afrique, une au nord de l'Asie, et les quatre autres, d'après l'analogie des langues, appartiennent d'une manière évidente au système indo-persan, ou plutôt indo-européen.

L'extrémité sud-ouest de l'Europe, de l'Atlantique aux Pyrénées, a été occupée dès l'antiquité par une famille de peuples entièrement étrangère à l'Inde, et qui, venue sans doute par le littoral africain, semble être originaire de l'ouest de l'Asie, de la région des langues chaldéennes. Cette famille, appelée ibérienne, a produit en Espagne, les Turdetains, les Lusitaniens, les Cantabres; en Gaule, les Aquitains; en Italie, les Ligures, qui tous, après de longues luttes, incorporés dans l'empire romain, n'ont transmis leur riche et curieux idiome qu'à la seule tribu des Vascons ou Basques, restés indépendants dans leurs montagnes où ils l'ont conservé jusqu'à nos jours.

L'extrémité nord-est de l'Europe, du Volga à la mer Blanche et de l'Oural au cap Nord, est habitée par une famille nombreuse que l'on a désignée sous le nom d'ouralienne, et qui, également étrangère à l'Inde, se rattache par ses idiomes

Digitized by Google

au nord-ouest de l'Asie, où elle obéit, comme en Europe, à l'empire russe. Plus formidable au moyen-âge, elle a produit les Huns et les Avares. Elle se subdivise maintenant en Finnois, en Esthoniens, en Lapons; en Tchérémisses sur les bords du Volga, en Permiens aux pieds de l'Oural, et en Magyars ou Hongrois, indépendants aux confins de l'Allemagne.

L'Europe occidentale, des Pyrénées au Rhin et des Alpes à l'Atlantique, a été de temps immémorial le séjour de la famille celtique, qu'on a longtemps crue aborigène, mais que la comparaison des langues et plusieurs autres circonstances nous représentent comme la première migration indienne qui ait pénétré en Europe, et qui, grossie peut-être de quelques tribus finnoises et refoulée par d'autres migrations, n'a arrêté sa course aventureuse que sur les côtes de l'Océan. Partagée en deux branches distinctes, les Gaëls et les Cymres, son centre de domination était la Gaule, où les premiers formèrent les états des Eduens, des Séquanes, des Arvernes, des Helvètes, et d'où ils se répandirent dans les Iles Britanniques sous le nom de Pictes et d'Hiberniens, dans l'Italie, sous celui d'Ombriens, dans l'Espagne sous celui de Celtibères, tandisque les autres, divisés en Belges ou Celto-Germains, en Boïens, en Armoricains, envahirent plus tard l'Angleterre sous le nom de Bretons, et repoussèrent leurs devanciers vers le nord. Forcés, après des guerres sanglantes, de se soumettre à la puissance romaine, et subjugués ensuite par les Germains qui s'incorporèrent à eux de toutes parts, les Celtes n'ont conservé leur idiome et une partie de leur nationalité que dans deux rameaux peu nombreux : d'un côté, les paysans d'Irlande et les montagnards d'Ecosse, issus des Gaëls, parlant l'irlandais et le gaëlique, de l'autre les habitants du pays de Galles et de la Bretagne française, issus des Cymres, parlant le welch et le breton.

Digitized by Google

L'Europe septentrionale, s'étendant du Rhin aux Carpathes et des Alpes à la mer Glaciale, est l'antique séjour de la famille germaine, autre rejeton de la souche indienne, identique peut-être aux Scythes d'Europe qui suivirent de près les traces des Celtes. Arrivée d'Asie par le Caucase et remontant le cours du Danube, une première branche de cette famille a dû se porter au cœur de l'Allemagne, où elle a formé en divers temps les tribus guerrières des Teutons, des Suèves, des Francs, des Boïares, des Allemands, tandisqu'une autre, longeant l'Elbe, produisait celles des Saxons, des Lombards, des Vandales, des Angles, transplantés plus tard en Grande-Bretagne. Une autre, suivant les rives de l'Oder, peuplait toutes les côtes de la Baltique, sous les noms de Suions et de Normands, tandis que les Goths, les derniers de la race et les plus redoutables de tous, brisaient le sceptre de Rome dégénérée et renouvelaient la face de l'occident. Les idiomes de ces tribus conquérantes qui s'étendirent sur tout l'ouest de l'Europe, sans renoncer au sol de leur patrie, offrent, dans les monuments qui nous restent, quatre divisions principales : rameau gothique, éteint de nos jours, mais conservé dans la Bible méso-gothique d'Ulfilas ; rameau tudesque, représenté jadis par le francique et l'allemanique et maintenant par l'allemand moderne ; rameau saxon, représenté jadis par le friso-saxon et l'anglo-saxon et maintenant par le hollandais, le flamand et l'anglais ; rameau scandinave ou normanique, composé de l'islandais, du suédois et du danois.

L'Europe orientale, vaste plaine qui règne des Carpathes à l'Oural et de la Baltique à la mer Noire, a été envahie par la famille slavonne, issue sans doute des anciens Sarmates, qui, également d'origine indienne, paraissent être entrés en Europe à la suite des Germains, occupant successivement le territoire que ceux-ci laissaient derrière leurs pas. Refoulés ensuite et en partie soumis, les Slaves se rejetèrent sur la région

Digitized by Google

orientale, où les Jazyges, les Roxolans, les Serbes, les Vendes étendirent au loin leurs possessions aux dépens des tribus finnoises, et finirent par se consolider, après bien des luttes meurtrières, dans la Russie, la Servie, la Bohême, la Pologne et la Lithuanie. Leurs idiomes constituent trois grandes divisions, analogues à celles des peuples qui les parlent : rameau servien, comprenant l'ancien esclavon, conservé dans la Bible de Cyrille, le russe, le serbe et le carnien actuels; rameau vénède, comprenant le bohême, le polonais et le vende; rameau letton, comprenant l'ancien prussique, le latiche et le lithuanien.

L'Europe méridionale, bornée par les Alpes et l'Hémus, la Méditerranée et la mer Noire, présente, en y joignant l'Asie Mineure, les trois plus belles péninsules de la terre. C'est là qu'à une époque comparativement assez récente et qui a dû suivre toutes les autres migrations, une portion considérable de la population indienne, que nous appellerons famille thrace, pélagique ou romane, est venue féconder par son génie un sol docile à la culture, et répandre sur toute l'Europe sa lumière régénératrice. Une branche de cette famille, franchissant la dernière le Taurus, a pu occuper, dans l'Asie-Mineure, la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, passant ensuite le Bosphore, s'arrêter dans les plaines de la Thrace, tandisqu'une autre la précédait en Thessalie et peuplait la Grèce et le Péloponèse, où sous les noms de Pélages et d'Hellènes et plus tard sous ceux d'Eoliens, d'Ioniens, de Doriens, d'Achéens, elle réunit à ses propres traditions les arts de la Phénicie et de l'Egypte, qu'elle reproduisit en chefs-d'œuvre immortels. Longtemps avant que son empire, centralisé par les Macédoniens, se fut étendu jusqu'à la haute Asie, ses nombreuses colonies maritimes portaient sa civilisation dans les îles et sur le continent de l'Italie, où d'autres branches de la même famille, longeant les bords de l'Adriatique, s'étaient établies plus an-

Digitized by Google

ciennement encore, d'un côté sous le nom de Tusques ou d'Etrusques, de l'autre sous celui d'Ausones ou de Latins. L'état romain, si faible à sa naissance, s'accrut par la fusion des tribus limitrophes, et, triomphant successivement de tous les peuples, finit par se les assimiler tous. Sa puissance absorba les Ibères et les Celtes dont les idiomes se modelèrent sur le sien, modifié toutefois à son tour par le contact hostile des Germains. C'est ainsi que trois vastes rameaux s'élèvent successivement de la souche thrace, la plus riche, la plus majestueuse de toutes celles qui fleurirent sur la terre: d'un côté le rameau phrygien, composé des langues éteintes des Phrygiens, des Lydiens, des Troyens, dont quelques vestiges se retrouvent dans l'albanais; de l'autre le rameau héllénique, illustré par le grec, la plus noble des langues, et continué dans le romaïque; de l'autre enfin, le rameau italique, qui, comprenant l'étrusque, l'osque, le latin, a reverdi au moyen-âge dans la langue d'oc et la langue d'oil, dont l'une a produit l'espagnol, le portugais, l'italien, le valaque, le roman , l'autre, la langue française actuelle, reflétée en partie dans l'anglais.

Les diverses langues que nous venons d'énumérer, les unes glorieuses, les autres obscures, mais toutes assez élaborées pour suffire aux besoins de chaque peuple, apparaîtraient peut être à l'œil inattentif comme autant d'individualités distinctes, subsistant par elles mêmes, indépendantes les unes des autres. Toutefois un examen plus sérieux amènera bientôt à reconnaître, dans les limites d'une même famille, des analogies, des ressemblances frappantes qui rapprochent entre eux les idiomes, qui les unissent et les groupent en rameaux, et les rameaux eux-mêmes en souches fécondes, et qui justifient pleinement par l'expérience les divisions que nous venons d'établir. Ce résultat est acquis à la science et admis d'un con-

Digitized by Google

sentement unanime, depuis que les peuples de l'Europe ont pu se connaître et s'entendre parler.

Mais il est un autre point plus difficile sur lequel les avis, longtemps partagés, ne commencent que depuis quelque temps à pencher vers une solution positive, c'est le rapport mutuel des grandes familles de peuples que nous venons d'énumérer en Europe, et particulièrement des quatres dernières, celtique, germaine, slavonne et thrace, soit dans leur essence, soit dans leurs développements; rapport intime, rapport irrécusable, que l'antiquité n'a pu connaître, mais dont la preuve ne pouvait échapper à ce siècle investigateur auquel la Providence semble avoir réservé d'apercevoir enfin toute l'étendue du monde. En effet, c'est au fond de l'Inde, à travers des milliers de lieues, que les Européens ont dû aller chercher le type sacré de leur origine; c'est là qu'ils ont trouvé le sanscrit, cet antique et vénérable idiome qui, conservé depuis près de quarante siècles dans des monuments littéraires dont la série embrasse tous les âges, leur a subitement révélé, par son apparition merveilleuse, l'origine commune de leurs idiomes, de leurs découvertes et de leurs arts. Riche d'un alphabet de cinquante lettres, classées d'après les organes de la voix, joignant à la variété des modulations la plus exacte symétrie, et à la multitude des combinaisons la clarté la plus admirable, le sanscrit, que l'on pourrait appeler l'indien par excellence, représente et résume toutes les langues de l'Europe, à travers le temps et l'espace, comme un orgue colossal dont les échos se croisent sous l'effort de vents opposés. Les sons fondamentaux sont les mêmes dans leur expression séculaire, les syllabes radicales se correspondent d'une manière régulière et complète, avec les seules modifications imposées par l'effet inévitable des climats. C'est ainsi que la prononciation de chaque famille distincte, les lois de l'euphonie, la physionomie des mots ont varié dans des proportions diverses, toujours

Digitized by Google

soumises à certaines règles fixes, mais n'altérant jamais l'essence même du langage ou son identité primitive. C'est ainsi, que d'une famille, d'un rameau, d'une langue spéciale à l'autre, ces divergences se font sentir avec une intensité toujours moins forte, jusqu'à ce qu'elles se réduisent enfin à de simples désinences, à des nuances délicates et légères dans l'emploi figuré de chaque mot. La clef de voûte de tout cet édifice, le point central vers lequel aboutissent toutes ces modifications d'un même type, tous ces rayons partis d'un même foyer, est sans contredit la langue indienne telle qu'elle existe dans les livres des Brahmes, dépositaires des fastes de leur patrie, et telle qu'elle se déploie majestueusement dans les quatre périodes de sa littérature. L'âge primitif et religieux, marqué par les antiques Védas, est suivi des temps héroïques, illustrés par les lois de Manus, par les Puranas ou annales mythologiques, et par les deux poèmes gigantesques du Ramayan et du Mahabharat, dont les chantres, Valmikis et Vyasas, à la fois poètes et philosophes, apparaissent comme deux nobles figures, rivales et contemporains d'Homère. Puis vient l'époque élégante et polie où, peu de temps avant Virgile, Jayadévas dans ses élégies pastorales, Kalidasas dans sa gracieuse Sakuntala, surent tirer du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs. Ce fut aussi l'époque philosophique, érudite et grammaticale, suivie bientôt de la décadence qui marqua les siècles postérieurs, et l'Inde, sœur aînée de l'Europe, atteignait sa décrépitude quand celle-ci préludait à peine aux merveilles de la renaissance. Toutefois sa langue lui est restée, et cet idiome mélodieux et grave, divisé dès son origine en sanscrit, pracrit, pali, zend, chez les peuples de l'Inde et de la Perse ancienne, subsiste encore au fond de toutes les langues parlées, non-seulement du Gange au Tigre, mais encore de Ceylan à l'Islande et de la mer des Indes à l'Atlantique.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur les éléments

Digitized by Google

constitutifs de la langue indienne, sur ses règles de formation et d'euphonie, sur ces racines, extraites au nombre de mille par les soins de judicieux grammairiens, et dont six cents au moins se retrouvent parfaitement identiques dans les langues de l'Europe, pour être convaincu de la vérité irrécusable de l'assertion que nous venons d'émettre. Son alphabet de cinquante lettres, échelle harmonique presque complète, divisée selon la loi de la nature, d'un côté en modulations ou voyelles, de l'autre en articulations ou consonnes, gutturales, palatales, dentales, linguales, labiales, avec les nuances de nasales et de sifflantes, de fortes, de faibles et d'aspirées, s'adapte à tous les sons de nos idiomes avec une force et une plénitude d'expression auquel n'a jamais pu atteindre l'incohérent alphabet phénicien. Sa déclinaison, composée de trois genres, de trois nombres et de huit cas, embrasse toutes les désinences casuelles réparties dans les langues les plus complètes.

Sa conjugaison, composée de trois voix, de six modes et de six temps, offre les augments et les redoublements grecs, les créments latins et gothiques, les intercalations slavonnes, et des flexions personnelles si bien marquées qu'on y reconnaît partout le type pronominal. Enfin, les pronoms eux-mêmes, les prépositions, les verbes, les noms de nombre, les principaux adjectifs et substantifs, tels que les noms d'éléments, d'animaux, de rang, de parenté, d'ustensiles se correspondent d'une manière identique dans toutes les divisions de ce vaste système, avec les seules modifications imposées par l'intervalle des climats et des siècles.

Ici se manifeste encore un phénomène qui peut venir en aide à l'histoire, c'est la gradation d'affinité entre le sanscrit et les quatre familles de peuples échelonnées en Europe, gradation qui semble être en rapport avec leur séparation successive de la souche commune, et marquer les différentes phases du perfectionnement de la langue mère. Ainsi, les Celtes relégués

Digitized by Google

à l'occident, ne reproduisent, pour ainsi dire, l'idiome sanscrit, que dans les racines fondamentales, dépouillées de leurs terminaisons et modifiées par une prononciation étrangère, qui change les consonnes fortes en aspirées, les faibles en fortes ou en nasales. Chez les Germains, mêmes altérations, mais dans une extension moins grande, et avec des terminaisons plus sonores. Chez les Slaves, maintien des consonnes indiennes et simple déperdition des voyelles. Chez les Thraces, Grecs ou Romains, détachés les derniers du centre de lumière, consonnes et voyelles parfaitement conservées, souvent même étendues et précisées, ainsi qu'on l'observe surtout par les voyelles médiales (*a*, *e*, *o*, brefs), qui, dans le sanscrit, sont confondues en *a*. Nous assistons ainsi à la croissance et au développement progressif de cet arbre séculaire qui a couvert de ses rejetons près du tiers de la terre, sans rien perdre de sa vigueur native, sans laisser choir aucun de ses antiques rameaux; car, si dans les divers idiomes issus de cette souche si féconde, des expressions diverses ont prévalu pour peindre un seul et même objet, on est certain de les retrouver toutes reproduites ensemble dans le sanscrit, dont les racines fondamentales déterminent leurs nuances primitives.

Pour justifier des promesses si brillantes, et les prouver par l'exposé des faits, nous aurions besoin de beaucoup plus d'espace que ne peuvent nous en fournir ces feuilles. Nous renverrons donc ceux qui s'y intéressent aux ouvrages publiés sur ce sujet si vaste, et particulièrement à notre Parallèle, dont nous n'extrairons ici que trois ou quatre exemples d'une application générale.

Dans les langues les plus anciennes et les plus complètes de l'Europe, le nominatif masculin est marqué par une sifflante, le féminin par une voyelle, le neutre par une nasale qui disparaît quelquefois. Ces signes caractéristiques sont exactement ceux du sanscrit ; exemple : *navas*, *â*, *am*, ou *navyas*, *yâ*, *yam*, nouveau, correspondant au grec νεος, α, ον, au latin

Digitized by Google

nŏvus, a, um, au gothique *nivis, ia, i,* au lithuanien *navias, ia, ia.* Ce mot est identique dans tous les autres idiomes : italien *nuovo,* espagnol *nuevo,* français *neuf,* allemand *neue,* anglais *new,* suédois *nya,* esclavon *nov',* russe *novyi,* polonais *novi,* irlandais *nua,* gallois *neu* ; coïncidence frappante et tout-à-fait inexplicable pour quiconque rejèterait la communauté d'origine.

Les trois flexions personnelles des verbes, au singulier et au pluriel, marquées par les consonnes *m, s* ou *th, t* ou *nt,* ont pour bases les pronoms personnels et démonstratifs *ma, tva, ta* (grec *με, σε* ou *τε, το*), communs à presque toute l'Europe.

Le verbe substantif est reproduit dans nos idiomes par des formes en partie analogues, en partie incompatibles entre elles, au point que dans la plupart des grammaires il figure comme une exception à toutes les règles. Or, les Indiens possèdent quatre racines qui expriment l'existence avec des nuances diverses, mais toutes subordonnées à l'idée principale. Ces racines sont : *as, vas, bhû, sthâ,* dont chacune a sa conjugaison complète. En conjuguant la première : *asmi, asi, asti,* on retrouve l'indicatif présent grec : *εἰμι, εἶς, ἐστι* ; latin : *sum, es, est* ; gothique : *im, is, ist* ; anglais : *am, art, is* ; lithuanien : *esmi, essi, esti ;* russe : *esm', esi, est'* ; irlandais : *is mi, is tu, is e* ; ainsi que le futur, l'impératif, et le subjonctif *syâm,* latin *sim,* français *sois,* allemand *sey,* qui en dépendent. La racine *vas* fournit l'imparfait gothique *was,* allemand *war,* anglais *was.* La racine *bhû* (grec *φυω*) donne le parfait latin *fui,* français *fus,* esclavon *bych,* gallois *bum ;* le présent allemand *bin,* et le futur russe *budu.* Enfin, la racine *sthâ* (grec *σταω,* latin *sto*) domine dans les formes italiennes, espagnoles, françaises : *stava, estava, étais, été, être,* que nous prononçons à chaque instant sans nous inquiéter de leur source.

L'idée de Dieu, à la fois la plus simple et la plus illimitée de toutes, a été désignée par les nations de l'Europe sous trois

Digitized by Google

attributs principaux, pâles reflets de sa grandeur suprême. Chez les peuples du midi et de l'ouest, Dieu est splendeur, lumière : grec, *δις*, *θεος* ; latin *deus*, espagnol *dios*, italien *dio*, français *dieu*, irlandais *dia*, gallois *duw*, ainsi qu'en lithuanien *dievas*. L'origine commune de tous ces mots se retrouve dans l'indien *daivas*, génie, dérivé (comme les noms du ciel et du jour, grec *δαος*, latin *dies*), de la racine *div*, récréer, resplendir. Chez les peuples du nord, Dieu est pureté, vertu : gothique, *guth*, allemand *gott*, anglais *god*, suédois *gud*, analogue au mot *gut*, qui exprime la bonté, et qui se retrouve dans l'indien *çudhas*, pur, dérivé du verbe *çudh*, purifier. Chez les peuples de l'est, Dieu est prospérité, bonheur : esclavon *bog*, russe *bog*, polonais *bog*, analogue au mot *bagas* qui exprime la richesse, et qui se retrouve dans l'indien *bhâgas*, fortune, dérivé du verbe *bhaj*, distribuer. Ainsi, dans cet exemple comme dans mille autres, c'est au sanscrit qu'il faut avoir recours lorsqu'on veut pénétrer à la source des images employées sous des influences diverses, pour peindre l'idée la plus usuelle comme la plus grande et la plus ineffable.

F. G. Eichhoff.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

—

Notre cité, que l'on accuse sans cesse de ne se livrer qu'aux travaux matériels, aux spéculations du négoce, est pourtant une de celles où l'on vend le plus de livres et où il s'en publie le plus après Paris. S'il nous fallait prouver notre première assertion, nous renverrions aux éditeurs parisiens de qui nous tenons le fait. Quant à la seconde, il suffira d'énumérer quelques-unes des publications de ce mois.

—Une *Histoire topographique et médicale du grand Hôtel-Dieu de Lyon*, qui doit paraître cette semaine est appelée à faire une véritable sensation parmi les administrateurs de nos hospices et les médecins de notre ville. Son auteur, M. Pointe, mû par de philanthropiques intentions, a dévoilé au grand jour, qui doit les faire disparaître, les nombreux abus qui règnent encore dans les différents services des hôpitaux. Les réformes qu'il voudrait introduire trouveront peut-être quelques obstacles dans la routine où se complaisent certains hommes. Mais avoir eu le courage de proclamer ce que l'on croit vrai et utile, c'est une action qui tôt ou tard porte ses fruits, et nous félicitons M. Pointe d'avoir été le premier à élever la voix. Nous consacrerons à cet ouvrage une appréciation détaillée et compétente dans notre prochaine livraison, nous ne faisons ici que signaler l'acte d'un homme de bien.

— La catastrophe terrible qui a terminé si inopinément la vie du duc d'Orléans a tourné tous les esprits sérieux sur la question d'une régence. M. A. Floret, avocat, a, sous le titre d'*Essai sur une loi de régence*, publié un opuscule qui, outre l'examen de ce point de droit constitutionnel, contient des documents historiques sur les trente-cinq régences que nous avons eues en France. Ce travail se fera lire avec tout l'intérêt que commande la circonstance.

Digitized by Google

— La commission du monument à élever à Cléberger, dit le Bon-Allemand, a, pour augmenter ses ressources, publié et mis en vente une notice biographique de ce généreux citoyen qui contribua si largement à l'institution de l'aumône générale. C'est un récit simple et fidèle de tous les faits qu'on a pu recueillir sur l'existence de Cléberger. Son testament imprimé pour la première fois reflète, on ne peut mieux, cette naïve et bonne figure, dont le bronze doit se charger de perpétuer les traits. M. Lepind a, dit-on, refait son modèle et s'est rendu à la justesse des observations qui lui avaient été adressées. Nous espérons que le jeune statuaire tiendra à honneur de laisser à son pays un monument digne de la reconnaissance du peuple à laquelle il aura dû son renouvellement.

— M. Alexis Rousset a fait paraître, avec nos dernières élections, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *La Bataille électorale, ou les Marionnettes politiques.* Cette œuvre survivra à la circonstance au milieu de laquelle son auteur l'a produite, car elle met en relief le seul élément qui, de nos jours, puisse prêter à la comédie quelques scènes nouvelles. L'ambition politique est notre seul côté bouffon. Pour qui aurait voulu être malin et piquant, il eût été facile de copier d'après nature et de redire à la foule toutes les bonnes choses qu'on se répétait tout bas, il y a quelques jours, sur certains de nos honorables candidats à la députation. On eût pu arriver à un succès de scandale, en refaisant les *Nuées* d'Aristophane. M. Alexis Rousset a laissé de côté la voie grossière des personnalités dans un sujet riche en ce genre, il a mieux aimé s'en tenir à des types généraux, et nous l'en félicitons. Si l'on ne met pas de noms sur leur figure, on reconnaît du moins comme *vraies* les multiples passions qui font agir toutes ses marionnettes. M. Alexis Rousset a su faire une pièce spirituelle et ne blesser personne, alors qu'il était si difficile de ne pas succomber à la tentation. Son ouvrage y eût gagné propablement en *vis comica.* L'action aurait eu plus de rapidité, le dialogue plus de verve et de mouvement. Mais on sent que cette pièce a été écrite au point de vue du lecteur plutôt qu'à celui du parterre ; ne le jugeons donc que de notre cabinet.

—Un petit livre, qui nous semble destiné à un certain retentissement, vient de paraître à la librairie scientifique de M. Ch. Savy jeune, quai des Célestins, n° 48. Ce livre a été traduit de l'allemand par M. le docteur Lortet ; il est précédé d'une introduction de M. Francisque Bouillier, professeur à la Faculté des Lettres. Il a pour titre : *Théorie de Kant sur la Religion dans les limites de la raison.* C'est un abrégé fort clair de l'ouvrage fort obscur de Kant, intitulé : *De la Religion dans les limites de la raison.* On croit que Kant lui-même est l'auteur de cet abrégé.

—M. C. Guillard a soumis, l'an passé, à la 2e section du *Congrès Scientifique*, un intéressant mémoire sur les avantages que Lyon et les communes environ-

Digitized by Google

nantes retireraient d'un canal de dérivation du Rhône passant à l'est de la Guillotière. Après avoir adopté les conclusions de l'auteur, la 2e section a nommé une commission composée de MM. Fulchiron, député du Rhône; de Mornay, ancien député de l'Ain; Guimet et Bergeron, ingénieurs civils; le baron de Jaquemond, sénateur de Chambéry, et Guillard, auteur du mémoire.

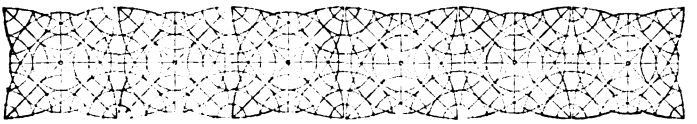
Aprés une délibération de trois heures, cette commission émet unanimement le vœu :

1° Que l'endiguement du Rhône soit fait de Jonage à Lyon;

2° Qu'un canal de dérivation soit exécuté, de Jonage à Vénissieu, d'une dimension propre à empêcher l'inondation de la contrée, en employant les moyens nécessaires pour que le lit principal du fleuve conserve assez d'eau pour la navigation, et en réservant, à l'avenir, la faculté d'employer les eaux du canal, 1° comme défense de la place; 2° pour des irrigations; 3° pour contenir des usines et pour faire servir la chute des eaux à diverses industries, en ménageant toutefois les intérêts acquis.

Depuis l'émission de ce vœu par la commission du Congrès, rien n'a été résolu. M. Guillard en appelle au public à cette heure et le fait juge de son projet. Cette question est d'une si grande importance pour notre cité, qu'on ne peut comprendre qu'elle ne soit pas déjà réalisée. Soustraire une commune entière aux ravages du fleuve et utiliser sa puissance, tel est le double but que, dans un intérêt général, M. Guillard s'est proposé et se propose encore aujourd'hui par la publication de son mémoire. Un pareil acte devrait valoir au moins à son auteur quelque reconnaissance de la part de ses concitoyens.

Digitized by Google



SUR

LE LIT DU RHONE,

A LYON.

—

La configuration du sol autour de Lyon a fait supposer que le cours de nos rivières fut autrefois très différent de ce qu'il est dans les temps actuels. Si ces conjectures se perdaient dans la masse populaire, on pourrait, à la rigueur, les passer sous silence; mais comme l'on voit de temps à autre, des hommes que leur éducation devrait élever au-dessus des préjugés, discuter divers projets en se basant sur les mêmes illusions topographiques, il convient de réduire celles-ci à leur véritable portée; cette discussion a, d'ailleurs, un côté entièrement géologique, puisque la science doit connaître quels sont ceux d'entre les cours d'eau, qui sont sujets à des changements de niveau

Digitized by Google

et ceux qui sont fixés dans un lit invariable. Il importe encore de recueillir les traces de l'état primitif des lieux avant qu'elles ne soient entièrement effacées sous les nivellements des temps actuels, et ces dernières circonstances nous serviront d'excuse auprès des personnes qui s'étonneraient de nous voir sortir de nos études habituelles pour aborder le champ des discussions archéologiques. Le résultat de ces recherches sera divisé en deux parties; dans la première, on fera la part de la disposition du Rhône en amont de la ville et par rapport aux parties basses de sa rive gauche; dans la seconde, il sera question de son confluent avec la Saône, sur l'emplacement même de Lyon.

PREMIÈRE PARTIE.

Il suffit d'une bien légère connaissance des localités pour savoir que le Rhône, après avoir traversé les défilés du Jura, vient heurter vers Miribel contre les berges du plateau de la Bresse et que successivement repoussé par elles, il s'infléchit, en quelque sorte avec peine en les rangeant à sa droite, de manière à décrire un grand arc de cercle dont la bordure forme un des plus beaux panoramas de Lyon; cette courbe conduit le fleuve au faubourg de Saint-Clair où il prend enfin la direction générale du nord au sud qu'il ne doit plus quitter jusqu'à la mer.

Si son cours est ainsi nettement limité d'un côté, il n'en est pas de même sur la rive opposée; là, il semble au premier aspect n'être bordé que par un sol bas, peu accidenté, incapable d'opposer la moindre barrière à ses divagations, et tout porte à supposer que le Rhône est entièrement libre

Digitized by Google

de se mouvoir à son gré sur cette immense surface ; mais la scène change déjà notablement quand on s'élève à une certaine hauteur au-dessus des quais; on voit alors que le niveau presque parfait de cette plaine est troublé par le long cordon des Balmes (1) viennoises, au-dessus desquelles s'élèvent, semées dans l'espace, les buttes de Jonage, de Meyzieux, de Bron, de Feysin et autres. Dès lors, on est amené à concevoir une première limite au parcours indéfini du fleuve; les Balmes viennoises l'arrêteraient de ce côté, comme les Balmes bressannes de l'autre, et ses capricieuses allures ne paraissent plus devoir s'exercer que dans cette région fortement déprimée, plane, presqu'horizontale, sur laquelle sont établies les Charpennes, la Tête-d'Or, Villeurbanne, les Brotteaux et la Guillotière, et qui paraît avoir reçu, à une époque reculée, le nom de Pays Vélin, comme le prouvent les dénominations de Vaulx-en-Velin et Bêche-Velin.

Ce champ est malheureusement encore très vaste et dans l'opinion vulgaire il suffira de quelque grande crue pour qu'un jour, le Rhône abandonnant nos quais, aille se tracer un nouveau lit au pied des Balmes viennoises; bien plus, dit-on, la science de nos ingénieurs pourrait se trouver insuffisante pour mettre obstacle à un si grand désastre, car il ne ferait que reprendre son ancien domaine. Les preuves que l'on fournira à l'appui de ce fait seront nombreuses. Les uns prétendront par exemple avoir ouï dire que l'on voyait encore naguère des pierres munies de boucles de fer servant à amarrer les bateaux, lorsque la navigation s'effectuait le long de ces mêmes falaises;

(1) Balme, escarpement, falaise.

Digitized by Google

d'autres citeront les dénominations qui, dans toute cette étendue, rappellent à chaque pas la présence des cours d'eau. Partout ce sont ces Brotteaux, plaines basses, sujettes à être inondées; des marais considérables sont encore actuellement disséminés sur cette surface et ne sont-ils pas le résidu de l'ancien fleuve; d'ailleurs, ces noms de Combes, de l'Ile, de Paluds, de Rubine, de Rigolon et de Losnes (1) n'indiquent-ils pas suffisamment des lieux autrefois envahis par les eaux; et comment, en présence de tant d'indications locales et de traditions, reculer devant l'idée qui veut que tout le pays Velin ne soit autre chose qu'un terrain abandonné par le Rhône et qu'il pourra envahir de nouveau à la première occasion. Ces craintes sont encore justifiées par d'autres circonstances. La pointe saillante de la Pape constitue un éperon naturel qui sollicite constamment le Rhône à se jetter vers l'est; il ne trouverait ici qu'un sol meuble et facile à délayer; il forme de nombreux attérissements sur sa rive droite; il exerce de fréquentes corrosions sur sa rive gauche, et ne doit-on, pas dès à présent, voir arriver le jour où la ville abandonnée par le fleuve qui l'embellit, qui facilite ses approvisionnements, qui donne le mouvement à son commerce et à son industrie, se trouvera réduite à cet état d'infériorité dont elle a déjà été menacée par une prédiction sinistre suivant laquelle un temps viendra où l'on dira : *Lyon près de la Guillotière.*

(1) *Combe*, concavité du sol largement évasée; *Paluds*, du latin *Palus* marais, pré marécageux; *Rubine*, canal, en patois méridional; *Rigolon*, dépression de la plaine parcourue par le Rhône lors de ses crues, ou bien petit bras dans lequel le Rhône coule habituellement avec une certaine rapidité; Losne ou Lône, bras du fleuve dans lequel l'eau est plus ou moins stagnante.

Digitized by Google

Ces craintes et ces raisonnements sont déjà anciens, aussi ont-ils depuis longtemps éveillé la sollicitude des administrations et des hommes capables de juger sainement les choses. Le célèbre Jean-Marie Morel, si connu par le génie qu'il déploya dans sa théorie des Jardins, paraît être un des premiers qui se soit élevé contre cette manière de voir et, depuis, une commission d'ingénieurs à la tête de laquelle se trouvait l'illustre Prony a encore examiné la question. A quelques-uns des motifs qu'ils ont allégué en faveur de leur opinion, nous ajouterons les nôtres, et, pour ne rien omettre, nous démontrerons d'abord que la forme actuelle du sol s'oppose à ce que le Rhône, abandonné à lui-même, puisse prendre la direction tracée par les Balmes viennoises; nous ferons voir ensuite qu'à aucune époque historique, il n'a eu un lit essentiellement différent de son lit actuel, puis nous expliquerons la cause du caractère marécageux du pays Velin, enfin, pour terminer nous donnerons un aperçu des causes géologiques qui ont imprimé à la région sa configuration actuelle.

La disposition du terrain de la rive gauche, disons-nous, est telle que le fleuve est constamment maintenu du côté des Balmes de la Bresse. En effet, quoique ce terrain soit bas, il ne constitue pas une plaine de niveau, mais il possède une double pente, l'une de l'amont à l'aval représentée à peu de chose près par les 16^{m}. 80 de chute du Rhône depuis Jonage à Lyon; l'autre pente a lieu depuis les Balmes viennoises jusqu'au Rhône et le nivellement suivant en donnera une idée :

Rhône au Pont-Morand	0^{m},0
Marais de Vaulx au pont de la Tuilerie près de Buyers	8, 0
Cusset au pied des Balmes viennoises, vis-à-vis	

Digitized by Google

l'ancienne église de Villeurbanne	15, 0
Sommet de la Balme au même point	24, 0

Les moyennes d'une série de hauteurs prises en différents points donnent encore:

Hauteur du Rhône en un point intermédiaire entre Jonage et Lyon	0^m 0
Hauteurs des marais de Vaulx, de Rubine, de de Decine, de la Sourdière et des sources du Rizan, près de Jonage	9, 6
Hauteur des Balmes	24, 0

Ces mesures, quoique prises au baromètre et par conséquent sujettes à quelque incertitude, sont, du reste, confirmés par la marche des ruisseaux du Gua, du Plan et autres qui coulent presque directement des Balmes vers le Rhône avec une chute de plusieurs mètres.

Or, c'est un résultat d'observation constante que de toutes les dispositions des bords d'une rivière, il n'en est point qui soit mieux appropriée pour empêcher l'empiètement des eaux que celle d'un plan légèrement incliné vers le lit; l'on voit toujours la partie la plus profonde, la plus érosive d'un courant se porter du côté de l'escarpement; les meilleures digues que l'on puisse construire pour s'opposer à l'envahissement d'un fleuve ne sont pas les amoncellements habituels de matériaux sous des angles de 45 degrés, mais des talus de 1 à 2° au plus, sur lesquels il ne s'établit que des eaux-mortes. Sous ce rapport, n'avons-nous pas ici la falaise de la Bresse dont le pied est baigné par le fleuve que repousse constamment la plaine située en regard, et si non contents de cette simple indication locale nous portons nos regards surtout l'ensemble du bassin du Rhône, nous verrons cette loi se développer dans toute sa généralité, puisque ses eaux ne divaguent pas, ni dans

Digitized by Google

les plaines du Dauphiné, ni dans celles de la Drôme, ni dans celles de l'ancien Comtat Venaissin, mais qu'elles demeurent en quelque sorte obstinément appliquées contre l'abrupte des montagnes de l'Ardèche.

Ce qui prouve, d'ailleurs, pour le cas particulier qui nous occupe toute l'énergie de cette cause, ce sont les faux-bras échappés du fleuve pour pénétrer dans les terres de la rive gauche et toujours ramenés vers le lit normal. Si ces branches, dont quelques-unes sont cependant considérables, eussent rencontré un plan réellement de niveau, rien ne les eût empêché de continuer leur route au travers de celui-ci en s'écartant indéfiniment du courant principal; loin de là, on voit qu'elles ne font que cheminer parallèlement au Rhône sans tarder à y rentrer, et telles sont, entre autres la losne qui enveloppe l'île de Jean-Jacques Rousseau vers la Tête-d'Or, ainsi que celle encore plus remarquable qui, au nord-est de Vaulx-en-Velin, décrit un grand arc de cercle en se repliant graduellement sur elle-même de manière à revenir presqu'à son point de départ.

Cependant, comme on pourrait opposer à notre manière de voir les terrains que le Rhône emporte si fréquemment depuis quelques années sur les Brotteaux, il est nécessaire d'entrer immédiatement dans quelques détails plus circonstanciés, afin que l'on saisisse d'une manière convenable le point de vue duquel nous envisageons les faits. Celui-ci étant essentiellement géologique, on doit concevoir que nous n'avons à nous occuper que des perturbations qui peuvent survenir spontanément dans un ordre de choses que l'on peut regarder comme défini par des lois naturelles, et nullement des déviations suscitées par les travaux de l'homme ; son génie, sa constance, ses précautions ou même son imprévoyance lui font détourner le

Digitized by Google

cours d'un fleuve, par la multiplication des entraves à sa libre allure, mais alors il ne faut pas confondre les résultats avec ceux que produirait la configuration du sol, et les exemples à l'appui de ces considérations ne nous manqueront pas. Le Rhône, ainsi que nous le rappellerons en détail dans la seconde partie de notre travail, se jettait, autrefois, directement dans la Saône, au travers de quelques parties de l'emplacement actuel de la ville ; il tendait donc à longer les escarpements de St-Irénée, des Etroits et des Fontanières, lorsque l'établissement de nos quais, et surtout celui de la chaussée de Perrache, ont modifié son cours au point de le porter à entamer la berge de la Vitriolerie, où il a fallu le contenir par une digue opposée ; c'est encore ainsi qu'il est constaté maintenant par une série d'observations que les nombreux moulins à nef qui ont été imprudemment établis, sur la rive droite, en amont de la ville, dans les courants principaux, produisent des remous, et, par suite, des ensablements qui obligent finalement le fil de l'eau à dévier de sa direction normale ; et d'ailleurs, sous ce rapport, tout le monde a pu se convaincre récemment de l'énergie des causes les plus minimes en apparence, puisque quelques pilotis, destinés à amarrer les bateaux des Bains du Rhône, ont, malgré leur espacement de près d'un mètre, occasionné, au bout de quelques semaines, des dépôts de graviers tels que le bâtiment ne flottant plus, il a fallu procéder immédiatement à leur arrachement.

Quelle que soit cependant l'intensité des causes que nous venons de mentionner, il est facile de s'assurer de leur faible portée, en comparant entre elles deux cartes cadastrales conservées dans les archives de l'Hôtel-Dieu, dont l'une date de plus d'un siècle, et dont l'autre est récente.

Digitized by Google

Les corrosions survenues dans cet intervalle de temps y sont manifestes, mais aussi elles ne paraissent que comme des quantités infiniment petites par rapport à la grandeur des espaces environnants, et pourtant, comme on l'aura sans doute déjà remarqué, c'est surtout durant cette période que l'industrie a acquis son développement, et qu'elle a le plus fortement modifié l'état naturel des choses pour lui en substituer un autre purement artificiel.

En définitive, si les besoins qu'entraînent à leur suite l'augmentation de la population et le surcroit d'activité de la navigation, ont altéré le lit primitif et exigé depuis peu des travaux pour le maintenir entre de nouvelles limites, ces circonstances sont de nulle valeur géologiquement parlant, et le Rhône, abandonné à lui-même, oscillera tout au plus entre des limites très ressérées, parce que celles-ci sont définies par la disposition du terrain.

La vérité de cet énoncé deviendra plus manifeste si, au lieu de nous contenter des assertions vagues que nous avons accumulées dès le début, nous recherchons des preuves positives de l'ancienne situation du Rhône ; il suffit pour cela de citer les monuments romains ainsi que ceux du premier âge du christianisme, qui s'accordent pour établir que, depuis une très haute antiquité, la portion de Lyon, comprise entre les deux fleuves, occupait plus ou moins exactement sa position actuelle ; rien, au contraire, ne vient démontrer l'existence de constructions importantes sur la plaine de la rive gauche. Dans tous les cas, les historiens ou les chroniqueurs n'eussent-ils pas fait mention d'une particularité aussi remarquable que celle du changement de direction du fleuve, qui ne pouvait s'effectuer sans léser une foule d'intérêts ; mais si nous nous contentions de ces aperçus, notre but ne serait atteint que d'une manière très

Digitized by Google

imparfaite, car, pour la géologie, il convient en outre de savoir si, indépendamment des déplacements dans le sens horizontal, le Rhône, avec le temps, exhausse ou approfondit son lit d'une manière notable, et pour cela, il faut trouver un repère fixe, un point qui nous donne exactement l'ancien niveau du fleuve. Or, ce témoin a été laissé, et il reste à l'apprécier d'une manière convenable.

On sait qu'il existe sur les bords du Rhône une galerie voûtée, connue sous le nom de *Sarrazinière*; elle a été coupée dans le faubourg de St-Clair, par suite de la construction de quelques maisons; elle se montre ensuite au port de Vassieux, près d'un four à chaux, sur le trajet de Vassieux à Neyron; le Rhône en a emporté diverses parties vers Neyron, où elle est recouverte par les éboulis des Balmes, on peut d'autant moins douter de son existence, qu'elle est mise en évidence par divers arrachements pratiqués pour y amarrer les moulins à nef, à l'aide d'un *corps mort* placé en travers, enfin, sous le village de Neyron, on voit les restes de 4 murailles parallèles, ayant chacune 1 mètre 40 centimètres d'épaisseur, et entrant dans le lit du fleuve obliquement de l'aval à l'amont jusqu'à 20 ou 30 pas de distance, et celles-ci paraissent le terme de cette construction. Cette galerie est double, c'est-à-dire, formée de deux voûtes juxtaposées, ayant chacune une largeur de 1 mètre 90 cent. dans œuvre, et une hauteur totale de 2 mètres 85 cent. depuis la clef à la sole. Elle présente de distance en distance des renfoncements latéraux, et enfin quelques tours paraissent avoir été élevées au-dessus.

Ceci posé, il s'agit de savoir quelle était la destination de cette œuvre architecturale.

Le peuple y voit une construction sarrazine; quelques

Digitized by Google

antiquaires pensent qu'elle a été élevée par les soldats de Jules-César pour se défendre contre les incursions des Allemands; suivant d'autres, elle appartiendrait à l'époque féodale, et devait servir de chemin couvert aux troupes des seigneurs de Montluel qui se proposaient d'attaquer Lyon ; on pense encore qu'elle a été destinée à compléter une ligne de défense établie entre le fort détaché de Miribel et la ville de Lyon, après que celle-ci fut devenue la capitale du royaume de Bourgogne ; le P. Ménestrier, regarde au contraire ces galeries comme des aqueducs dont les eaux se jetaient dans l'ancien canal des Terreaux.

Quelques-unes des opinions qui viennent d'être énoncées ne méritent pas même une discussion sérieuse ; ainsi, il est facile de concevoir que les Sarrazins, dans leurs rapides invasions, n'ont fait que dévaster, sans avoir le temps de rien édifier ; d'un autre côté, il est à croire que si César eût construit ces sarrazinières il eût fait mention de cette ruse de guerre, lui qui attachait tant d'importance à faire connaître, dans leurs moindres détails, toutes les ressources de ce genre que lui fournissait son génie inventif; d'ailleurs, si je ne me trompe, il est allé lui-même chercher les Allemands du côté du Rhin, sans attendre qu'ils vinssent l'attaquer dans ses camps de Lyon ; quant à l'opinion qui les fait bâtir par les seigneurs de Montluel, elle se réfute naturellement par le degré d'absurde incurie qu'il faut supposer dans la magistrature lyonnaise, pour avoir souffert un pareil travail dont l'exécution ne comportait pas même le secret, en sorte qu'en définitive on est amené à discuter deux hypothèses, savoir : celle du P. Ménestrier, et l'autre qui veut y voir un chemin couvert destiné à établir une communication entre Lyon et Miribel, et nous allons commencer par celle-ci :

Digitized by Google

Laissant de côté les réflexions que l'on pourrait faire sur la nécessité qu'il y a eu de choisir Miribel plutôt que tant d'autres positions non moins favorables pour l'établissement d'un fort détaché destiné à la défense de Lyon, voyons tout simplement si la disposition de la galerie était réellement appropriée à la destination qu'on lui suppose. Il fallait pour cela 1° qu'elle fut parfaitement masquée, condition sans laquelle elle eut été aisément découverte et détruite par l'ennemi; 2° qu'elle se rattachât, sans discontinuité, au château de Miribel, autrement les troupes eussent été dans le cas de livrer des combats dans l'intervalle qui leur restait à franchir à ciel ouvert; 3° enfin, qu'elle fût à l'abri des inondations qui auraient empêché les commnnications.

Or, aucune de ces trois conditions n'a été remplie. La galerie n'était point parfaitement cachée, quoique la dépense en sus eût été d'une minime importance, si l'on avait eu quelqu'intérêt à la dissimnler entièrement sous terre. Pour parer à cette objection, l'on pense qu'elle était garnie de quelques tours pour sa défense; mais qui a constaté leur existence? Nous verrons même par la suite que ce qui est regardé comme devant avoir été leur fondation pouvait avoir une destination un peu différente.

Le chemin couvert était-il en communication avec le château de Miribel, comme le prétendent quelques personnes qui citent d'autres galeries placées sous cette forteresse, à 10 mètres environ au-dessus du Rhône. Je crois qu'il n'en a jamais été ainsi, car si ce raccordement avait été fait, il devrait en rester des traces intermédiaires; la portion connue de l'ouvrage était très solide, elle a résisté parfaitement contre les actions atmosphériques; elle a assez bien soutenu les assauts répétés du fleuve

Digitized by Google

pour être encore en parfaite évidence sur ses bords immédiats, pourquoi donc le reste, s'il a existé, n'eût-il pas présenté le même degré de perfection. Quant aux hommes, il leur suffisait d'en démolir un bout pour le mettre hors de service, et rien ne les obligeait à le raser de la manière la plus complète sur une longueur de 3 ou 4 mille mètres. Pour achever la critique de cette opinion, ajoutons que quelques antiquaires, non contents de faire aboutir cette galerie à Miribel, veulent encore qu'elle ait été prolongée jusqu'à Montluel, c'est-à-dire, à près de deux lieues plus loin, et cela toujours par la raison qu'il existe aussi des voûtes sous le château de cette dernière station. Mais qui ne voit qu'en partant toujours du même motif on arriverait à rattacher successivement le chemin couvert de Lyon à tous les châteaux et places fortes de la Bresse, puisque chacun d'eux avait, selon l'usage, ses souterrains particuliers.

La galerie n'était nullement à l'abri des eaux du fleuve, je ne dirai pas pendant les grandes inondations, mais même pendant leur état moyen dans toute la partie qui avoisine Neyron. On se trouve dès lors dans le cas de supposer que l'architecte fut assez imprévoyant pour rendre son œuvre inutile par suite des infiltrations inévitables dans un sol graveleux et aussi perméable que l'est celui sur lequel elle est fondée ; ou bien il se serait placé gratuitement dans la nécessité d'augmenter les frais par l'emploi de ciments hydrofuges ; il aurait enfin été aveuglé au point de marcher d'abord horizontalement jusque dans les eaux du fleuve, pour se raviser tardivement et établir une rampe inclinée de manière à gagner le niveau supérieur du souterrain de Miribel. Certes, le maçon le plus obtus ne commettrait pas de pareilles bévues, et pourquoi en char-

Digitized by Google

ger gratuitement l'homme qui a érigé ce monument remarquable à plus d'un titre. Il est vrai que, pour l'excuser, on dit que l'escarpement des Balmes a été l'une des principales raisons qui ont déterminé ces inflexions des pentes ; mais la simple inspection des lieux fera voir à chacun que rien n'est moins fondé. On prétend encore que le Rhône se trouvait alors à un niveau plus bas que celui d'aujourd'hui ; dans ce cas, loin d'avoir abandonné les Balmes viennoises, dont le pied est encore plus élevé que ce dernier, il devrait donc tout au plus tendre à en atteindre la hauteur par l'encombrement successif de son lit ; mais si de pareilles obstructions ont lieu, comment ne se sont-elles pas fait sentir en d'autres points, par exemple, au pont de la Guillotière qui, remontant à l'année 1249, à une existence déjà assez ancienne, pour qu'un effet analogue ait pu devenir sensible près de ses piles. On avance, enfin, que le Rhône coulait alors loin des Balmes bressanes, dans la plaine du pays Velin ; mais qui ne voit actuellement que cette nouvelle assertion est trop diamétralement opposée à la précédente pour qu'elles ne se détruisent pas réciproquement ?

Cette discussion étant suffisante pour démontrer combien l'assertion précédente est peu fondée, il nous reste à exposer les circonstances qui viennent à l'appui du P. Ménestrier, dont l'opinion, comme nous l'avons dit, consiste à ne voir dans cette construction autre chose qu'un aqueduc destiné à amener les eaux du Rhône à Lyon.

Remarquons d'abord que de son temps, vers 1650, les souvenirs étaient moins effacés ; les traces de l'ancien canal qui joignait le Rhône à la Saône, en passant par la place des Terreaux, existaient dans une partie de leur intégrité primitive; il a donc pu s'assurer, plus positivement

Digitized by Google

qu'aucun des historiens subséquents, si cet aqueduc épanchait réellement ses eaux vers cette place ; Delorme, qui lui est postérieur d'environ un siècle, a même encore vu son embouchure dans la maison Allier, à l'angle de la rue Puits-Gaillot et de celle du Griffon. A ce premier motif nous pouvons ajouter les circonstances suivantes : l'horizontalité qui conduit l'extrémité opposée du canal dans le Rhône à Neyron, loin d'être un embarras, comme dans l'opinion qui veut y voir un chemin couvert, s'explique immédiatement par la nécessité de la prise d'eau ; elle était motivée en outre par le besoin de conserver la plus grande hauteur de chute possible. Le canal était double, non pas dans le but assez ridicule de réserver une des voies pour l'aller et l'autre pour le retour des troupes, comme le supposent les partisans de l'idée du chemin couvert, mais tout simplement par suite de la nécessité d'effectuer de temps à autre le curage des boues que devait déposer le Rhône, et cette opération se faisait alternativement sur l'un et sur l'autre des deux côtés pour ne pas interrompre la fourniture. La galerie a été voûtée et maintenue autant que possible sous terre, sans affecter précisément de la cacher exactement parce que ces précautions suffisaient pour que le débit ne fût pas interrompu par les gelées ; sa sole ou son aire a été formée par une couche de béton de 0 m 33 d'épaisseur, composé de chaux et de gravier, pour s'opposer à la déperdition de l'eau, et il eût été parfaitement inutile de grever de cette dépense une simple communication souterraine ; des soins analogues ont d'ailleurs été pris pour empêcher les transsudations latérales, car on voit, dans les arrachements, que les murs sont formés de deux parements remplis du même béton. L'ouvrage, dit-on, présente les traces de trois ou quatre

Digitized by Google

tours destinées à sa défense ; mais il est tout aussi naturel d'admettre qu'elles servaient de logement à quelques gardes analogues à ceux qui, sur nos canaux modernes, sont chargés de veiller simplement à leur service et à leur conservation. Quant aux murs qui sont en saillie directe dans le Rhône, vers l'endroit où devaient se trouver les vannes et les prises d'eau, et où, dans tous les cas, se termine la galerie, on peut les regarder comme des espèces d'éperons destinés, soit à amortir le choc trop direct du courant, soit à engouffrer ses eaux, et l'on aura le choix à cet égard, car il serait impossible de retrouver maintenant quelle était la plus essentielle des branches du fleuve dans les temps anciens, à cause des perpétuelles modifications qu'éprouve le plexus des Losnes, qui se disputent tour à tour la prééminence dans le vaste lit sablonneux de Miribel. Nous rappellerons encore en passant que ces mêmes murs ont une saillie de vingt à trente pas dans le Rhône, au fond duquel elles apparaissent dans le moment des étiages; il faut donc que leurs fondations aient été soignées comme toutes les constructions hydrauliques, de manière à résister aux érosions, car elles seraient, depuis longtemps, complètement effacées s'il n'en eût pas été ainsi ; par la même raison il n'est pas admissible que ces murailles aient été simplement établies à la manière ordinaire, sur un sol à sec et qui n'aurait été envahi par les eaux qu'après leur construction.

En dernière analyse, l'une des hypothèses se trouve jusqu'à présent parfaitement appuyée par toutes les circonstances; aucune de celles-ci n'est en contradiction avec le but supposé de l'entreprise ; le plan, enfin, est simple et parfaitement entendu. Dans l'autre, au contraire, on est obligé de supposer une ignorance si profonde, et un tel

Digitized by Google

degré d'imprévoyance, qu'il n'est pas croyable qu'on ait pu confier l'exécution d'un pareil travail à un architecte dépourvu à ce point des connaissances les plus élémentaires de son art, et dès lors nous n'hésiterons pas à rejeter celle-ci pour nous attacher uniquement à l'opinion du P. Ménestrier.

Nous admettrons de plus que ces galeries ont été bâties par les Romains et qu'elles étaient un des rayons de cet immense développement d'aqueducs qui, dans le temps de leur ancienne domination, s'étendaient autour de Lyon, vers le Pilat, vers Ste-Foy l'Argentière, vers le Mont-d'Or, et du côté du plateau de la Bresse. Il est vrai que l'on veut encore leur arracher ce faible lambeau, en prétendant qu'il est dépourvu du caractère de grandeur que ces conquérants imprimaient à leurs œuvres. Mais doit-on admettre que les Romains ont toujours, et sans aucune nécessité, édifié des masses imposantes? S'ils ont laissé à notre admiration les magnifiques arceaux de Beaunant et de Chaponost, c'est que l'évidence de la position exigeait là quelque chose qui fut digne de leur puissance, et l'on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il en était de même pour un souterrain presque partout dissimulé sous les Balmes, et placé sur la rampe étroite qui les sépare du fleuve. Que l'on aille examiner les canaux qui contournent les montagnes de St-Bonnet-le-Froid, de Chevinay, de Sourcieux, et l'on verra bientôt qu'ils savaient économiser la main d'œuvre quand l'objet n'avait qu'un simple but d'utilité, aussi bien que faire des frais quand il s'agissait de frapper les yeux.

On prétend que ce travail, par son genre de construction, ne peut pas remonter au-delà du VIe siècle ; cette assertion est au moins hasardée, car, comme nous l'avons

Digitized by Google

déjà dit, on voit dans les arrachements des murs que ceux-ci sont composés de parements, dont l'intervalle est rempli par du béton, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les autres constructions analogues dont nous possédons les restes, pour s'assurer que ce système de maçonnerie était au moins aussi usuel de leur temps qu'il a pu l'être par la suite. Ainsi donc rien ne doit empêcher d'admettre que les aqueducs de Neyron ont, comme les autres, une existence d'environ deux mille ans, et que loin d'avoir été édifiés dans les temps de la féodalité, ils en ont au contraire subi la délétère influence.

Pour terminer l'exposé de ces considérations, il reste à aborder une dernière question, la plus délicate de toutes, qui est celle de la hauteur de la galerie relativement au niveau du Rhône, et cette discussion offrira le double résultat de confirmer d'une part la destination présumée de l'ouvrage, tandis que de l'autre elle achèvera de démontrer d'une manière irréfragable que le lit du Rhône n'a pas subi des modifications bien notables dans son altitude depuis l'époque historique la plus reculée.

Jusqu'à présent nous nous étions contenté d'admettre d'une manière un peu vague, que le canal aboutissait dans les eaux du fleuve à Neyron ; mais celui-ci est sujet à des variations, dont les unes sont périodiques et les autres irrégulières, et il s'agit de s'assurer des limites inférieures, entre lesquelles il pouvait remplir son but. Sous ce rapport, un terme bien essentiel nous est offert par les années qui viennent de s'écouler.

Dès l'année 1839, les glaciers des Alpes avaient subi une énorme diminution; une sécheresse prolongée survint encore dans l'été de 1840, et il résulta de cette réunion de causes, un phénomène extraordinaire en ce que la crue

Digitized by Google

estivale du fleuve n'eût point lieu, et que rarement on vit le Rhône aussi bas. M. l'architecte A. Flachéron fit alors quelques nivellements dont il résulte que la hauteur de la sole de la galerie se trouve à Vassieux de 1^m 50, et à Reilleux de 0^m 85 au-dessus du Rhône. En partant de ces données, et d'après les distances connues de ces points, on trouve que la chute à Lyon devait être d'environ 2^m 50, et qu'à Neyron l'orifice du canal avait son aire à 0^m 22 au-dessous du Rhône (1). On remarquera que ce dernier résultat s'applique au moment d'un des plus bas étiages connus, et comme il résulte des observations faites pendant les 15 années comprises entre 1826 et 1840, par MM. les ingénieurs des ponts et chaussées, que le Rhône a une hauteur moyenne de 1^m 14 au-dessus du zéro de l'échelle du pont Lafayette, il reste encore une très belle marge pour la prise d'eau, en supposant même qu'elle fût sujette à présenter quelques intermittences momentanées.

Quant à la chute, à Lyon, on voit qu'elle se réduit à 1^m 35 au-dessus des eaux moyennes, et c'est la considération de cette exiguité qui est la principale raison sur laquelle on se base pour récuser l'emploi de ces galeries comme aqueducs. Mais doit-on s'arrêter à cette objection quand on est dans l'ignorance la plus complète sur la destination précise de ces eaux ; de ce qu'elles ne

(1) Les diverses proportions que l'on peut établir d'après les données de M. A. Flachéron, conduisent à 0^m, 19 ou à 0^m, 25, et nous avons adopté la moyenne 0^m, 22. Les différences en question peuvent dépendre des mesures qui, n'ayant pas été prises dans un but très spécial, doivent naturellement être affectées de quelques légères imperfections, et il suffit d'un petit nombre de centimètres pour amener des modifications notables sur d'aussi grandes longueurs.

Digitized by Google

devaient pas alimenter des fontaines monumentales, il ne s'en suit pas qu'elles ne pouvaient point suffire à des bornes fontaines, à des bouches-à-eau ou à une foule d'autres usages qu'il est plus faciler d'imaginer que de préciser rigoureusement. Sans compter qu'elles aboutissaient à la profonde dépression de l'ancien canal des Terreaux, il ne faut pas comparer la hauteur actuelle du sol de la ville avec ce qu'elle était autrefois. Depuis l'époque de sa fondation, des exhaussements considérables ont été effectués de tous côtés, et l'on peut s'en assurer par les égoûts que l'on creuse en ce moment dans des parties que l'on doit supposer avoir été habitées dès les premiers temps; comme par exemple dans la rue de la Platière où le sol d'attérissement est recouvert d'environ 4 mètres de remblai.

Voici, d'ailleurs, quelques autres données du même genre, dont nous sommes redevables à l'extrême obligeance de M. Comarmond, le savant conservateur du Musée d'antiquités de la ville :

1° Dans la rue de Puzy, ancien jardin Macors, une mosaïque est enterrée à la profondeur d'environ 3m 00.

2° A l'église d'Ainay une mosaïque à environ 4m 00.

3° Dans la rue de Bourbon, après avoir traversé la rue Ste-Hélène, plusieurs mosaïques sont enfouies à 3 et 4m 50.

4° Dans la rue Ste-Hélène, derrière la gendarmerie, l'ancien sol a été découvert à 5m 50.

En s'élevant de 2m 50 dans la même rue, on trouve un ancien pavé de cailloux qui paraît être du moyen-âge.

5° Au quai de l'Arsenal, le sol actuel est de 4 à 5m au-dessus du sol ancien, et l'on a pu en juger lors de l'ouverture de la tranchée pour la fondation du nouveau quai depuis l'ancien Arsenal jusqu'au pont d'Ainay.

Digitized by Google

6° Sur le quai de l'Archevêché, l'ancien sol est enfoui de $4^m 50$ à $5^m 50$, et depuis la terrasse de l'Archevêché jusqu'à la nouvelle rue du Palais de justice, une foule de débris antiques ont été trouvés à ce niveau.

7° Sur le quai de la Saône, vers la rue Petit David, un ancien pavé plat, irréguliér, existait à la profondeur d'environ 3^m 00.

8° Sous la place St-Côme même profondeur 3^m 00

9° Sous la Petite rue Mercière 4^m 00.

10° A la place de la Déserte, sur une grande étendue, il y a un remblai de plus de 8^m 00.

On a découvert là 3 pavés mosaïques, portant chacun le style de leur époque ; le plus ancien d'un dessin grossier était à 8^m 00, le second, d'un meilleur style, était de 0^m 60 au-dessus du précédent ; et enfin, le troisième, était placé à 6^m 30 sous le sol actuel.

11° Aux Cordeliers, l'ancien sol est au-dessous du sol actuel de 4 à 5^m.

12° Sur la place de la Miséricorde, dans la rue des Bouchers et sur la place de la Boucherie, la profondeur est de 6^m 00.

13° Les fondations de la nouvelle Ecole de Médecine, rue de la Barre, n'ont pas atteint l'ancien sol, bien qu'elles aient été creusées à 5 ou 6^m 00.

14° A l'angle occidental de la rue de la Palme 6^m 50.

Enfin, il existe beaucoup d'autres données analogues mais dont on ne pourrait pas aussi bien garantir l'exactitude, en sorte que nous les passerons sous silence.

Ces mesures conduisent à cette autre remarque singulière que la ville devait être autrefois soumise à des inondations annuelles, ou bien encore en ne considérant que l'aqueduc, il devait manquer quelquefois à sa destination,

Digitized by Google

et laisser les habitants, pris au dépourvu dans les moments où l'eau pouvait être le plus nécessaire. Tout en acceptant ces conclusions, il s'agit de les réduire à leur véritable portée.

Pour cela, nous ferons observer qu'il n'est pas croyable que les anciens Lyonnais se soient astreints à habiter sur un sol aussi fréquemment envahi par les eaux qu'il le semblerait, d'après ce que nous voyons de nos jours, et cette réflexion nous a amené à rechercher le chiffre des débordements séculaires du fleuve, dans les nombreuses données que nous possédons et que nous publierons un jour. Il résulte de cette compilation que, depuis l'an 500 jusqu'en 1400, les historiens n'ont pas conservé le souvenir de plus d'un désastre par siècle.

Depuis 1400 à 1500 on en compte		3
1500 à 1600.		8
1600 à 1700.		5
1700 à 1800.		12
1800 à 1841.		10

Ce tableau, comme on le voit, indique une progression effrayante, surtout pour la période actuelle qui, sans être parvenue à la moitié de son cours, a pourtant déjà presqu'atteint le taux du siècle précédent, et hâtons-nous d'ajouter que l'on ne pourra pas accuser, pour celui-ci, la négligence des chroniqueurs, puisqu'alors il y avait à Lyon des météorologistes distingués, dont l'Observatoire de la ville possède encore les registres. Que l'on accorde maintenant la part la plus large à l'indifférence des temps anciens, et l'on n'arrivera cependant pas jusqu'à supposer ni une multiplicité ni une intensité de débordements aussi grande que de nos jours ; d'ailleurs, nous avons à notre connaissance quelques autres motifs pour appuyer

Digitized by Google

les documents précédents. En effet, il résulte d'une multitude de faits que, depuis un certain laps de temps, l'état hydrométrique des rivières de la France, de l'Allemagne et de la Russie, éprouve des modifications très sensibles, en ce sens que plusieurs d'entre elles, qui étaient encore navigables il y a un siècle, ont perdu cet avantage ; pour d'autres, la décroissance est telle, que dans une cinquantaine d'années elles pourront ne plus porter des bâtiments du même tirant d'eau que maintenant. Des commissions ont été nommées par les gouvernements, pour remonter aux causes de cette calamité ; des hommes, mûs par le zèle du bien public, ont aussi pris part à ces recherches, et sans sortir du bassin du Rhône, nous pouvons citer le résultat sommaire des consciencieuses observations dont on est redevable à M. Surell, ingénieur des ponts et chaussées dans le département des Hautes-Alpes.

Ses enquêtes ont démontré, de la manière la plus évidente, que c'est dans l'acharnement que l'on a mis à défricher les forêts, que gît la source de tout le mal. Les eaux pluviales n'étant plus retenues par les obstacles multipliés que leur opposait la végétation, s'écoulent des montagnes sous forme de torrents instantanés ; ceux-ci grossissent pour un moment les rivières; le débordement a lieu, et les basses eaux surviennent après ; tandis qu'auparavant la division et la régularisation de ces mêmes eaux, ne les laissaient arriver que peu à peu vers l'axe d'écoulement général, lequel, alimenté d'une manière uniforme, n'offrait pas cette désolante alternative d'étiage et de trop plein, qui est devenue le caractère dominant du régime actuel de nos fleuves. Voilà pourquoi le sol de Lyon pouvait être autrefois plus bas que maintenant sans grand inconvénient ; voilà pourquoi l'aqueduc de Neyron pouvait être de quelqu'utilité avec une

Digitized by Google

chute qui serait insignifiante maintenant ; voilà enfin pourquoi il ne devait pas être sujet à des interruptions de service aussi fréquentes qu'elles pourraient l'être de nos jours.

En résumé, cette longue discussion nous démontre que, depuis l'époque romaine, c'est-à-dire depuis environ 2000 ans, le Rhône n'a point éprouvé de déplacement notable dans le sens horizontal ; il n'a pas davantage modifié la hauteur absolue de son lit : si donc, d'une part, celui-ci tend à être engorgé par les graviers qu'amènent les affluents, d'un autre côté, il a la puissance de triturer et de balayer au fur et à mesure ces dépôts, et concluons que le fleuve est, quant à son emplacement, parvenu depuis un temps immémorial à un état normal dont il ne peut sortir que par suite de travaux assez inconsidérés pour rompre complètement l'équilibre parfait existant entre les causes diverses qui se disputent la prééminence dans son sein.

S'il en est ainsi, que faire des marais que l'on invoque quelquefois à l'appui de l'ancien cours du Rhône ; la réponse à cette objection va se trouver dans l'étude attentive de ces flaques d'eau. Leur surface occupe une partie assez notable du pays Velin ; elles touchent en quelques points les Balmes viennoises de si près que l'on trouve souvent à peine entre les deux un étroit sentier pour le passage des piétons ; leur étendue en longueur est aussi la même, c'est-à-dire qu'à partir de Jonage jusqu'à St-Fons, on voit presque partout de ces eaux stagnantes, et les lacunes sont faciles à expliquer puisqu'elles sont, pour la plupart, situées au débouché des grandes dépressions du bas plateau dauphinois, dont le déblai a exhaussé le sol de la partie correspondante de la plaine, et l'a, par conséquent, rendu impropre à retenir ces nappes marécageuses dont

Digitized by Google

le site est naturellement un bas-fond. La plus importante de ces solutions de continuité se manifeste entre les promontoires de St-Alban et de St-Fons, en regard de la grande vallée qui mène à Heyrieux. Cette vallée a fourni les matériaux du remblai sur lequel est établi la Guillotière, dont les parties orientales s'élèvent à 185^{m} au-dessus de la mer, tandis que l'extrémité vers le Rhône n'a qu'une altitude de 169 mètres.

Quelque basse que soit cependant la situation des marais, comparativement à ces exhaussements, il ne faut pas perdre de vue que les nivellements leur assignent une hauteur moyenne de 9^{m} 6 au-dessus du Rhône. Des observations thermométriques nous apprennent en outre que leurs eaux, près des Balmes, peuvent se maintenir à la température de 11° centig. environ, dans une saison où celle du fleuve ne s'élève plus qu'à 4°, 7 et ce nouveau fait qui nous amène déjà à concevoir qu'il n'existe aucune relation entre les deux systèmes, reçoit une confirmation pleine et entière par la certitude facile à acquérir de l'existence d'une foule de sources qui jaillissent tout le long des Balmes. Parmi les plus importantes de celles-ci, on doit ranger le Rizan près de Jonage, la Sourdière près du Pontet; leur débit, réuni à celui de plusieurs autres, est tel, qu'il suffit pour former différents ruisseaux, dont celui du Gua, entre autres, est assez puissant pour faire mouvoir plusieurs tournants au moulin de Chessein avec une chûte de deux mètres environ, le restant de la pente étant réparti en amont et en aval de cette usine. Ces sources ne sont du reste pas un fait purement local, elles se reproduisent à St-Fons, aux Marennes près de St-Symphorien d'Ozon, autour de Vienne, de la Côte-St-André, et, en un mot, partout où il y a des buttes composées d'un sol

Digitized by Google

caillouteux, qui s'élèvent au-dessus des plaines, comme les Balmes viennoises; elles offrent presque toutes ce caractère commun d'être sujettes à des intermittences périodiques en rapport avec les sécheresses prolongées; leur tarissement peut devenir tel, que les marais sont alors complètement à sec, et se maintiennent quelquefois dans cet état, quand même le fleuve éprouve des débordements. Ces sources et les marais qui en dérivent sont donc indépendants du Rhône par leur température, par leur périodicité, par leur position, par conséquent, les dénominations locales auxquelles elles ont donné lieu, n'ont aucun rapport avec cet ancien lit, dont nous croyons maintenant avoir suffisamment réfuté l'existence.

Cependant notre tâche serait encore incomplète, si nous ne disions pas quelques mots sur une dernière illusion qui a motivé l'erreur que nous nous efforçons de combattre. Le sol du pays Velin est composé de cailloux roulés et de sables ; ses dépressions offrent des courbes largement concaves, comme le sont celles des lits de rivière tracés dans un sol mouvant ; les contours des Balmes sont doucement flexueux ; leur abrupte est souvent formé de un ou deux gradins horizontaux, et ne doit-on pas voir dans ces phénomènes les traces les plus évidentes de l'ancienne existence d'un cours d'eau qui, autrefois très puissant, se serait réduit par degrés de manière à ne plus être figuré que par le Rhône actuel.

La réponse à ces demandes serait difficile à motiver, en ce sens qu'il faudrait nous jeter dans une foule de détails qui ne peuvent figurer que dans un traité spécial de géologie ; la digression serait au moins déplacée ; aussi nous nous contenterons de dire que l'on peut démontrer que ce sont réellement des eaux qui ont façonné ce terrain ; mais

Digitized by Google

des eaux hors de toute proportion avec celles actuelles. Par suite des bouleversements qui ont agité la surface du globe antérieurement à l'existence de l'homme, d'immenses débâcles de lacs ont eu lieu dans les Alpes et dans les plaines ; la fonte des glaciers a augmenté les torrents; la branche qui a fait route de nos côtés a laissé, sur le dos du Jura, à mille mètres d'altitude à Ordonnax et à la Chartreuse de Portes, des cailloux tels, que des charriots attelés de bœufs transporteraient à peine quelques-uns d'entre eux ; le lit de la masse n'était pas le lit, mais bien le bassin entier du Rhône, depuis les montagnes jurassiques et subalpines, jusqu'aux montagnes de la France centrale; dans sa marche impétueuse il ébréchait le sommet de notre Mont-d'Or, de manière à réduire sa hauteur primitive à 625 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le trop plein de ses eaux s'écoulait vers la Loire par la vallée de Givors ; en gagnant la Méditerranée il abandonna, vers Valence, des gros quarzites alpins sur le sommet de la montagne de Crussol, et lorsque cet écoulement instantané eut sillonné complètement la surface de notre partie de la France, lorsqu'il fut sur le point de se terminer, il creusa encore un dernier rigolon dont le Rhône peut humecter le fond, mais dont il lui est défendu de sortir, tant que des mains imprudentes n'auront pas détruit l'harmonie établie par la nature entre son cours et la configuration du sol.

J. Fournet.

La seconde partie à un autre numéro.

Digitized by Google

DE L'ÉTUDE ET DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU XIXe SIÈCLE (1).

—

Parmi les grands évènements qui ont changé la face du monde, une place importante doit être assignée à la révolution française. Bien différente de la révolution d'Angleterre, qui a été purement anglaise et exclusivement politique, la grande révolution, dont nos pères ont été les acteurs ou les témoins, a donné au monde des principes sociaux, et légué à l'Europe de fécondes idées. Les vieilles monarchies détruites ;

(1) Ce travail a servi de texte au discours prononcé à la distribution des prix du Collége royal de Lyon, le 22 août 1842. Tel qu'on le publie aujourd'hui, il présente d'assez notables différences avec le discours prononcé. Il était à craindre qu'il ne parût trop long pour une solennité de distribution des prix ; l'auteur, en le prononçant, a dû l'abréger sur plusieurs points. En second lieu, il a paru nécessaire de supprimer, à la lec-

Digitized by Google

des trônes constitutionnels élevés de toutes parts ; des codes réguliers remplaçant le chaos législatif du moyen-âge ; le libre essor de l'industrie ; le développement inattendu des arts, de la littérature, du commerce ; la liberté de conscience et celle de la presse ; l'égalité de tous devant la loi ; l'abolition de l'autorité spirituelle en matière politique ; une administration simple, vaste, régulière, dont tous les rouages agissent à leur place, sans se nuire jamais ; la langue française devenue la langue de l'Europe, et le nom de Français le plus glorieux de tous les noms dans l'ancien et dans le nouveau monde ; nos idées pénétrant partout ; quelles preuves plus convaincantes pourrait-on donner de l'influence européenne, disons mieux, universelle, de la révolution française ?

Au-dessus de tous les principes qu'elle a réalisés, plane un principe suprême qui attend peut-être encore son développement complet, mais que l'avenir fécondera. Pendant le moyen-âge, non seulement dans la France, mais dans l'Europe entière, l'anarchie féodale avait tout localisé, tout individualisé. Chaque province possédait sa juridiction, ses coutumes traditionnelles ou écrites, ses priviléges, ses écoles isolées, sans lien commun, sans doctrines communes. Chacun des grands princes qui s'étaient succédé sur le trône, Philippe-Auguste, St-Louis, Philippe-le-Bel, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, avaient ébranlé, sur quelques points, ces idées locales, et contribué à mettre le pouvoir central au-dessus des pouvoirs

ture, quelques passages qui, à une simple audition, auraient pu n'être pas parfaitement saisis par les personnes peu familières avec les résultats de la science moderne. Le développement ou le germe de ces idées se trouve dans les *Lettres* de M. Augustin Thierry sur l'*Histoire de France* et dans le *Cours d'histoire de la civilisation française* de M. Guizot. Nous sera-t-il permis d'ajouter que nous avons nous-même, suivant nos forces, développé et justifié ces idées dans notre *Cours d'histoire des temps modernes*, dont le troisième et dernier volume paraîtra sous quelques jours ?

Digitized by Google

locaux. Mais leurs tentatives avaient modifié la forme plus que le fond, et les améliorations, introduites par eux, s'étaient trop souvent arrêtées à la surface. Le Tiers-Etat, longtemps dédaigné, entreprit d'achever l'œuvre si glorieusement inaugurée par la royauté. Centraliser l'action de toutes les forces nationales ; diviser, non plus les hommes par des noms distincts, mais le territoire seul, pour y faire pénétrer plus promptement la puissance de l'administration ; réunir plusieurs millions d'hommes par la communauté des sentiments et des idées ; en un mot, créer un pouvoir central qui puisse, avec la plus grande célérité possible, transmettre ses ordres jusqu'aux extrémités de l'empire et, d'autre part, faire remonter par des pouvoirs locaux, puissants pour obéir, impuissants pour faire le mal, les hommes et les ressources dont le pouvoir central a besoin, tel est le double problème que tous les législateurs ont essayé de résoudre, et que la révolution française a résolu.

La révolution, proprement dite, avait du moins résolu ce problème dans l'ordre matériel. Lorsque finit le XVIIIe siècle, le territoire français avait reçu les divisions qu'il a conservées ; la France avait l'unité législative, l'égalité civile, plusieurs libertés précieuses, une administration constituée dans plusieurs de ses branches. Mais il fallait appliquer cette idée dans l'ordre moral comme on l'avait appliquée déjà dans l'ordre matériel ; il fallait surtout propager les principes qui venaient de changer la face du monde ; et initier les générations futures à ces idées sur lesquelles reposait l'avenir. Napoléon ne chercha pas, comme on l'a dit souvent, à réagir contre la révolution ; son but fut au contraire d'en assurer la durée, d'en coordonner, d'en consolider les résultats. Le même esprit qui dicta le Code civil, créa l'Université.

L'Université de France a remplacé les Universités locales du moyen-âge, comme nos codes ont remplacé les lois ou les

Digitized by Google

coutumes de chacune des provinces. Elle a remis, entre les mains de l'Etat, une force, une puissance, une autorité, dont l'Etat ne peut se dessaisir, sans courir le danger de livrer les plus puissants moyens d'action et d'influence à ceux-là mêmes qui se proclament ses ennemis ; sans compromettre l'avenir, en abandonnant à la spéculation ignorante ou audacieuse l'esprit, le cœur, la moralité des générations nouvelles. Créer l'Université, ce n'était donc pas seulement s'emparer d'un droit incontestable, c'était remplir un devoir. L'Etat peut seul innover avec mesure, profiter des leçons de l'expérience, essayer sur une vaste échelle les méthodes nouvelles, et donner à la patrie des citoyens éclairés, ayant une instruction complète ; parce que, seul, il peut diviser l'enseignement entre un grand nombre de maîtres, suivant la spécialité de leurs études, division sans laquelle aucun résultat solide et durable ne peut être obtenu. Sur tous ces points, l'Université a dignement répondu aux vues du grand homme auquel elle est fière de devoir son origine ; elle a contribué à répandre les idées nouvelles, à calmer les esprits, à mûrir les intelligences. Combien grande a été son influence. c'est ce que prouve l'acharnement même de ses ennemis ; on n'attaque pas avec passion une institution sans puissance et sans portée !

Mais en rappelant que l'Université a été une des plus grandes, une des plus fécondes idées de Napoléon, nous ne voulons pas dire qu'elle ait été le premier jour ce qu'elle est aujourd'hui. Elle ne serait pas digne de son nom si elle restait stationnaire ; car ce nom même indique qu'elle comprend, dans un vaste ensemble, toutes les sciences humaines. Ainsi, son premier devoir est, non pas d'innover brusquement, mais d'améliorer dans une juste mesure ; de distinguer, parmi les sciences qui viennent à faire de rapides progrès, celles qui les doivent à une mode, à un pur caprice, et celles qui répondent à un besoin réel des intelligences ; de suivre les progrès, l'es-

Digitized by Google

prit du temps, en faisant une place à ces dernières, en contribuant à les propager, à les répandre. De là, depuis plusieurs années, la part plus considérable qu'elle a faite aux études philologiques elles-mêmes, à l'histoire littéraire, à une philosophie plus rationnelle, aux langues vivantes, aux sciences d'observation, enfin aux études historiques.

L'enseignement de l'histoire doit, en effet, tenir aujourd'hui une place plus importante dans le système des études. Déjà, dans les premiéres années de notre siècle, une femme d'esprit, nous dirions volontiers une femme de génie, avait prédit que le XIXe siècle serait le siècle historique par excellence, comme le XVIIIe avait été celui de la philosophie ; le XVIIe celui du développement littéraire ; le XVIe, le siècle de la Réforme ; le XVe enfin le siècle de la Renaissance. La prédiction de Mme de Staël s'est complètement réalisée. Jamais, à aucune époque, les documents authentiques n'avaient été explorés avec plus d'ardeur ; les vieux titres exhumés avec plus de patience ; l'esprit de chaque siècle saisi avec plus de profondeur et jugé avec une plus complète impartialité. Loin de nous, assurément, l'idée de prétendre que, avant le XIXe siècle, l'histoire n'ait pas été sérieusement étudiée, éloquemment écrite, profondément comprise. Nous admirons, autant que personne, la science et la verve impétueuse de Bossuet, le bon sens de Rollin, la patience des Bénédictins, la sagacité et la hauteur d'idées de Montesquieu. Mais nous ne croyons pas qu'il soit logique de conclure des grands hommes d'un pays ou d'un siècle en faveur du pays ou du siècle lui-même. Une cour élégante, spirituelle, éclairée, peut exister au milieu d'un pays barbare ; voyez la Russie. De même, au milieu de l'ignorance générale, peut surgir un grand écrivain, un savant remarquable. Ce qu'il importe de considérer, c'est beaucoup moins le talent des hommes exceptionnels, que la popularité et l'extension de la science. Si, dans un pays, les masses

Digitized by Google

sont éclairées, si la science s'infiltre peu à peu dans toutes les classes de la société, ce pays, lors même qu'il n'y surgirait aucun homme supérieur, ne serait-il pas au-dessus de celui qui produirait quelques grands esprits, sans sortir de son ignorance ? D'ailleurs, et cette idée sera facile à démontrer, il est incroyable quelle ignorance complète a régné, jusqu'à nos jours, même chez nos plus célèbres historiens, sur une foule de points de notre histoire nationale. L'origine des Francs, leur établissement dans la Gaule, et la nature de leurs conquêtes ; le caractère de l'administration de Charlemagne et surtout de ses assemblées ; les causes de la formation du régime féodal ; son caractère et ses résultats ; les Etats-Généraux et les Parlements ; l'organisation des Communes ; l'origine de la distinction profonde entre le Tiers-Etat et la Noblesse ; toutes ces graves et importantes questions, discutées dans les siècles derniers, n'avaient donné lieu qu'à des hypothèses, à des systèmes contradictoires, à des paradoxes insoutenables (1). De nos jours seulement, elles ont reçu une solution rationnelle et satisfaisante, grâce à une critique plus éclairée, surtout plus impartiale ; à une science plus étendue ; grâce, enfin, aux circonstances elles-mêmes. Après avoir assisté, comme acteur ou comme témoin, aux terribles bouleversements qui se sont accomplis de nos jours, le dernier homme de bon sens de notre époque comprend infiniment mieux la révolution d'Angleterre, par exemple ; le mouvement communal du moyen-âge, et ce travail démocratique qui, à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle, agita à la fois la Flandre, l'Angleterre et la France, que ne pouvaient les comprendre, au milieu d'une société calme et régulière, Montesquieu, Vol-

(1) Tout le monde a lu, sur ce point, le beau travail de M. Aug. Thierry, intitulé : *Considérations sur l'Histoire de France*, et publié en tête des *Récits des temps mérovingiens*.

Digitized by Google

taire ou Bossuet. Les faits seuls élèvent, à certaines époques et sur certaines questions données, les intelligences vulgaires à un niveau que les hommes de génie atteignent à peine à d'autres époques. Le génie n'en conserve pas moins le mérite de l'antériorité et de la supériorité relative; car ses erreurs tiennent précisément à ce qu'il a frayé la route que d'autres ont parcourue depuis, avec plus de succès, avec moins de mérite réel et surtout avec moins d'obstacles.

Chargée de propager toutes les connaissances humaines, l'Université ne pouvait rester étrangère à cette tendance des esprits vers les études historiques. Aussi leur a-t-elle fait une juste part dans le système entier de son enseignement, et à tous les degrés de son enseignement. Non seulement les Facultés et les Collèges, mais les Ecoles primaires, elles-mêmes, les répandent et les propagent. La méthode de ce triple enseignement doit varier suivant les résultats qu'on se propose d'en retirer, suivant le degré de culture des intelligences auxquelles on s'adresse. Très élémentaire, restreint à des divisions générales et aux grandes classifications dans les Ecoles primaires, il reçoit plus de développement dans les Colléges, des détails et même déjà des réflexions, des considérations, des idées, auxquelles l'enseignement supérieur doit donner un plus complet développement. L'enseignement historique dans les Colléges, le seul qui nous occupe ici, doit se tenir en garde contre deux excès également funestes. Il doit, en premier lieu, craindre les formules vagues et prétentieuses que des esprits plus ou moins distingués de nos jours ont décorées du nom de philosophie de l'histoire. Nous ne savons pas encore s'il y a une science réelle dans ces tentatives pour formuler la loi générale du développement de l'humanité. Mais ce que nous savons parfaitement, c'est qu'il y aurait un grand danger à présenter aux jeunes intelligences ces formules séduisantes par leur apparente grandeur. Elles habitueraient l'esprit à

Digitized by Google

parler de tout sans rien connaître ; à croire que l'on sait l'histoire, sans avoir étudié les faits, les dates, les détails mêmes qui constituent l'histoire. Ce n'est pas à dire que l'enseignement, même dans les Colléges, doive se borner à donner la série chronologique des évènements. Les méthodes, prétendues abrégées qui feraient consister toute l'histoire dans la chronologie, dans l'étude des dates, ne seraient pas moins funestes pour l'esprit que les hautes prétentions de la philosophie de l'histoire.

« Absurde comme un fait », cette boutade, d'un grand esprit de nos jours, ne doit pas, sans doute, être prise dans un sens absolu ; mais il est certain que les faits, en eux-mêmes, sont insignifiants ; qu'ils n'acquièrent de l'importance et de l'intérêt que si l'on montre leur enchaînement, les causes qui les produisirent, les résultats qu'ils entraînèrent, et principalement l'analogie que les faits passés peuvent avoir avec les faits contemporains. Les conclusions à tirer de ces rapprochements sont les vraies leçons pratiques qu'offre l'histoire. A plus forte raison, par conséquent, pourrait-on dire que rien n'est absurde comme une date, prise isolément. Peu importe, en soi-même, la date d'un évènement ; elle n'a de valeur que comme moyen de classer les faits et de les disposer dans l'ordre réel où ils se sont produits. Dès lors, la chronologie ne peut être qu'un moyen, mais elle ne saurait être un but. Par suite aussi, il ne faut pas essayer d'isoler les dates des faits eux-mêmes ; il est inutile, et même dangereux pour l'esprit, de chercher à les graver dans la mémoire par des moyens matériels, quelque habilement disposés que puissent être les tableaux figuratifs destinés à cet enseignement. L'histoire suppose sans doute la mémoire comme point de départ, et doit avoir pour résultat de développer davantage encore cette faculté par un fréquent et laborieux exercice. Mais la mémoire, ans le contre-poids de la raison, de l'intelligence, devient plus

Digitized by Google

nuisible qu'utile. Le professeur doit donc viser à développer, en même temps, et la mémoire et l'intelligence. Pour cela le moyen est simple ; c'est de ne pas isoler ce qui, en soi, est réuni ; c'est de ne pas séparer les faits des dates ; c'est de faire retenir les uns par les autres; c'est enfin de ne pas donner isolément une date, mais d'amener la mémoire à la retenir par des rapprochements, c'est-à-dire par des raisonnements, c'est-à-dire enfin, par une série de comparaisons.

Ceci nous amène à traiter plus complètement encore la grande et importante question de la méthode. En premier lieu, remarquons que, pour obtenir quelques succès, l'enseignement, surtout dans les Colléges, doit s'humaniser complètement ; être clair et simple ; bannir tout axiome, toute formule qui ne serait pas immédiatement démontrée , toute discussion scientifique , tout détail de pure érudition. Sans doute, plus d'une fois, le professeur hésite entre des autorités rivales ; mais les jeunes esprits, qu'il a pour mission de former, ne peuvent que rarement être initiés à ces doutes, à ces incertitudes. L'esprit a besoin de croire aux résultats d'une science, pour s'affectionner à cette science. Sans doute encore, une affirmation n'est souvent possible pour le maître qu'après un travail pénible de recherches, d'examen, de discussion ; mais la méthode de découverte et celle de l'enseignement ne peuvent être semblables. L'échafaudage, élevé pour amener une découverte, doit disparaître aux yeux des spectateurs et ne laisser apparaître que la découverte elle-même. Laissons donc de côté toute question oiseuse pour laquelle l'histoire ne peut fournir que des renseignements vagues ou contradictoires ; bornons-nous à des détails très généraux sur les premiers temps de l'histoire des peuples ; détaillons, au contraire, les périodes authentiques et véritablement historiques. Car ce serait singulièrement comprendre l'histoire que d'attacher à tous les faits une importance et des développements sembla-

Digitized by Google

bles. Plusieurs siècles peuvent quelquefois être suffisamment résumés dans une leçon ; tandis qu'une autre suffit à peine au développement de l'histoire de quelques années. Dans ce cas, dans l'abondance des détails, la sagacité du professeur doit distinguer ceux qui peuvent, par leur intérêt, aider à saisir, à comprendre, à retenir les évènements : un détail pittoresque, un mot historique, une citation saillante, une piquante anecdote, produisent plus d'effet que de longs développements ou de savantes discussions ne pourraient produire. C'est là que se trouve tout le secret de la différence entre les histoires qui amusent, et celles qui ennuient.

Ainsi, le professeur ne doit pas avoir la prétention de tout dire ; il doit chercher à abréger. Or, il y a deux manières d'abréger. L'une, qui est celle des compilateurs vulgaires, consiste à tout dire, ou plutôt à tout indiquer par un fait, une date, un nom propre ; l'autre, qui est la méthode rationnelle, consiste à faire un choix ; à mettre sur le second plan, à laisser dans l'ombre un certain nombre de faits, nous dirions volontiers le plus grand nombre des faits, pour faire ressortir les plus importants par leurs conséquences, les plus intéressants, les plus généraux d'ordinaire, quelquefois les plus minutieux en apparence, et les plus graves en réalité. C'est le procédé dont se sont servis, avec tant d'éclat et de succès, Tacite dans l'antiquité ; Bossuet et Montesquieu, aux deux derniers siècles ; et, de nos jours, un homme d'un rare esprit, d'une merveilleuse sagacité, que ses élèves de l'Ecole Normale n'auront jamais l'ingratitude de renier pour leur maître, quelque titre d'accusation qu'on essaie d'en faire contre eux (1).

Ce n'est pas tout que de savoir abréger, il faut aussi savoir disposer et présenter les faits dans un ordre logique, afin

(1) Allusion à de récentes attaques contre notre savant et éloquent historien, M. Michelet.

Digitized by Google

de les enfoncer profondément dans l'esprit, suivant les énergiques expressions de Montaigne. Or, sur ce point, la méthode pour l'histoire n'est pas différente de la méthode pour les autres sciences. Il y a deux méthodes pour étudier et enseigner toute espèce de sciences ; l'analyse et la synthèse, la méthode *a posteriori* et celle *a priori*. La méthode analytique consisterait, pour l'histoire, à étudier les faits dans l'ordre où ils se présentent, à suivre leur filiation, leur enchaînement, avant de les classer, de les coordonner, de les réduire en système. Assurément, cette méthode est celle que le savant, l'homme d'études, doit suivre dans son cabinet. Mais elle ne peut être la méthode de l'enseignement ; les élèves marcheraient sans direction réelle, sans conscience du but qu'ils doivent atteindre. Or, l'objet essentiel de l'enseignement spécial de l'histoire, est d'éviter, aux jeunes intelligences, ce pénible travail de recherches et de tâtonnements. Nous avons indiqué déjà les dangers de la méthode synthétique. Par conséquent, la méthode d'enseignement ne doit être ni purement synthétique, elle serait trop vague, trop générale, trop peu instructive ; ni purement analytique, elle embarrasserait l'intelligence et la mémoire d'une masse de dates et de faits sans coordination, sans liaison, sans idées. Mais, réunissant les deux procédés, l'enseignement historique doit partir de la synthèse pour arriver à l'analyse : poser, d'abord, les grands faits et les divisions de l'histoire que l'on veut étudier ; en montrer l'origine, la portée, les conséquences ; puis, dans ce cadre bien compris, faire entrer, à leur place, dans leur ordre, avec les détails que leur importance exige, les faits eux-mêmes qui ne peuvent manquer alors d'être saisis et retenus avec toutes leurs circonstances et leurs dates, pourvu que la division posée soit exacte et complète. Telle est la méthode rationnelle que nous nous efforçons de suivre ; telle est la méthode universitaire.

Digitized by Google

Mais par cela même que la méthode sera rationnelle et que l'intelligence obtiendra dans l'enseignement de l'histoire sa juste part, nous ne pouvons ni ne devons nous borner à présenter seulement les faits ; nous devons essayer de les juger. Or, sur quelle base, sur quels principes reposera notre jugement ? Telle est une des plus graves questions que nous ayons à résoudre. La première condition qu'ait remplie tout grand historien, est d'avoir eu un système, d'avoir été inspiré, par la passion quelquefois, le plus souvent par une idée, qui a donné à son œuvre de l'unité, à son style cette couleur vive et cette animation permanente dont Cicéron faisait la condition même et l'essence du style, lorsqu'il le définissait : *motus animi continuus*. Hérodote était inspiré par le sentiment du patriotisme hellénique, en racontant la lutte de la Grèce contre les Perses ; Thucydide, en écrivant la guerre du Péloponèse, restait fidèle à cette ingrate patrie qui l'avait exilé ; les historiens de Rome, Tite-Live surtout, croyaient, avec une foi sincère, au droit de conquête des Romains sur tous les autres peuples, et à l'éternité de ce Capitole dans lequel ils concentraient toutes les gloires de la patrie : *Capitoli immobile saxum*. Tacite admettait la moralité supérieure des nations barbares, et rapprochait, avec dédain pour le temps présent et enthousiasme pour les siècles passés, les mœurs de l'époque impériale et celles de la république. Au moyen-âge, le grand historien Villani portait dans l'histoire les mêmes passions gibelines que son contemporain Dante reproduisait dans la *Divine Comédie*. Plus tard, Bossuet montrait partout l'action de la Providence et les desseins éternels de Dieu, pour la propagation du christianisme. Montesquieu s'inspirait d'un amour sincère pour la liberté et la réalisation, par les lois humaines, des grands principes que Dieu a mis au fond du cœur de tous les hommes. Nous ne pouvons pas plus échapper que nos prédécesseurs à cette nécessité d'une idée générale qui

Digitized by Google

donne de l'unité aux œuvres que nous serons tentés d'élever. Quelle sera cette idée? Quels seront ces principes?

En premier lieu, nous ne devons plus avoir de confiance dans aucun système exclusif. Vivant sous une forme de gouvernement qui n'est le produit, ni d'un principe unique, ni de la volonté d'un homme; qui ne représente, d'une manière exclusive, ni la monarchie pure, ni l'aristocratie, ni la démocratie, mais qui sait réunir dans une juste mesure, et concilier ces trois forces rivales dont Aristote et Montesquieu avaient indiqué l'antagonisme nécessaire, nous ne pouvons ni ne devons nous passionner, soit avec amour, soit avec haine, pour ou contre aucune des formes de gouvernement que les temps passés peuvent nous présenter; pour ou contre aucun des grands faits que les siècles nous offrent. Nous ne devons donc jamais oublier que, pour la moralité, l'intelligeuce, l'étendue des idées, le XIXe siècle est nécessairement supérieur aux siècles qui l'ont précédé; mais il ne faut pas que cette conviction nous entraîne à mépriser les siècles passés. N'oublions jamais que nous devons, aux efforts de nos pères, tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons devenir; rendons justice à leurs travaux et montrons-nous reconnaissants de leurs efforts, lors même qu'ils se sont trompés; n'oublions pas qu'une des malheureuses conditions imposées à l'humanité, c'est que le progrès ne s'accomplit pas en ligne droite, et qu'un peu de bien ne s'acquiert pour les masses qu'au prix de maux individuels; rappelons-nous souvent ce mot, trivial dans la forme, profond en lui-même, d'une des plus grandes intelligences du XVIe siècle : « L'esprit humain est un homme ivre « à cheval; si on le redresse d'un côté, il tombe de l'autre. » Ne soyons donc ni surpris, ni effrayés de ces actions et de ces réactions terribles que l'histoire nous présente, entre les principes qui se sont disputé l'empire du monde; rattachons toutes ces révolutions à l'idée du progrès qui s'accomplissait lente-

Digitized by Google

ment ; sachons bien surtout qu'aucune forme sociale n'est définitive, et que toutes contribuent à une grande œuvre de perfectionnement que l'humanité ne verra jamais achevée, parce que, n'ayant plus rien à faire, elle devrait disparaître ce jour là même ; enfin, ne jugeons jamais les faits d'un point de vue absolu. Aux yeux du philosophe, une chose est bonne ou mauvaise d'une manière absolue ; mais aux yeux de l'historien, il n'en peut être ainsi. Sans doute, un acte contraire à la morale universelle est mal en soi ; mais tel ou tel fait que nous serions tentés de juger sévèrement, au point de vue de nos idées, mérite plus d'égards et d'examen. Si un grand fait s'est accompli dans l'histoire, c'est qu'il avait ses raisons d'être ; le devoir de l'historien est de rechercher ses causes, soit dans l'idée générale du progrès et les quelques avantages que l'humanité a pu retirer de ce fait lui-même ; c'est le point de vue philosophique; soit surtout, ce qui est plus historique, dans les circonstances mêmes qui l'ont produit.

Tels sont les grands principes qui nous paraissent devoir guider les historiens au XIXe siècle. En y restant fidèles, nous ne craindrons plus d'encourir le reproche que l'on a fait, malheureusement avec justice, aux historiens du XVIIIe siècle, injustes et passionnés contre la religion chrétienne, le plus grand fait de l'histoire, le plus grand moyen de progrès que la Providence ait employé. Nous nous empresserons, au contraire, de montrer quelle différence fondamentale existe entre les sociétés païennes dont la base était l'esclavage, et les sociétés chrétiennes qui reposent sur le principe de l'égalité ; nous insisterons surtout sur cette corruption profonde des mœurs romaines ; sur cette épouvantable tyrannie et ces fureurs insensées des hommes qui gouvernèrent l'empire dans sa décadence ; sur cette exploitation des pauvres, c'est-à-dire, dans une société sans industrie et sans moralité, des trois quarts des hommes par un petit nombre de propriétaires, de

Digitized by Google

maîtres, de souverains. A ce tableau, dès l'origine du moyen-âge, nous opposerons les sociétés chrétiennes se développant par l'esprit de la Charité ; réunissant, dans un culte commun et sous une protection commune, les maîtres et les esclaves, les puissants et les faibles. De même, plus tard, nous aurons à opposer l'état stationnaire des nations de l'Orient auxquelles l'islamisme a enlevé toute énergie morale et tout moyen de progrès, et les progrès des nations occidentales qui ont dû au christianisme leur supériorité intellectuelle d'abord, puis successivement la supériorité physique elle-même, grâce à la puissance des liens de famille que le christianisme seul a pu établir, et à une morale plus sévère qui était inconciliable, soit avec le polythéisme, soit avec la polygamie des peuples de l'Orient (1).

Une autre conséquence, moins importante en elle-même, mais très grave pour l'intelligence historique, des principes que nous venons de poser, c'est que nous ne nous irriterons pas, comme on s'y laisse entraîner par l'esprit de parti ou des regrets souvent honorables, contre les grandes révolutions qui changent, à diverses époques, les institutions et brisent les vieilles sociétés pour leur substituer des sociétés nouvelles. Il faut étudier le passé, mais pour profiter de ses enseignements, non pour essayer de le refaire. Une forme sociale, brisée et détruite, soit par la force même des choses qui renverse tout ce qui fait obstacle à des besoins nouveaux, soit par la volonté de Dieu qui l'avait condamnée à périr, ne se reproduit pas. Essayer de ramener le passé, c'est faire un maladroit plagiat, sans durée, sans consistance, parce qu'il ne répond à aucune des idées, à aucun des besoins des générations présentes ; c'est

(1) Le développement naturel de ces idées se trouve dans le beau *Rapport sur la Situation de la Turquie d'Europe* que M. Blanqui a lu à l'Académie des Sciences morales et politiques, il y a quelques mois.

Digitized by Google

s'exposer aux dangers et aux mécomptes des Crescentius, des Arnaldo de Brescia, des Rienzi ; c'est encourir, en un mot, le juste reproche que Mme de Staël leur a adressé, *d'avoir pris des souvenirs pour des espérances.* Le devoir, non seulement de tout bon citoyen, mais de tout homme intelligent, est d'accepter les principes du temps où il vit ; d'essayer, par l'étude du passé, par les leçons de l'histoire, d'améliorer le présent, avec les résultats de l'expérience. C'est assez dire que tout homme qui veut sérieusement comprendre une grande révolution politique, sociale ou religieuse, doit en aborder l'étude sans passion, sans haine comme sans enthousiasme, avec un esprit calme, serein, dégagé de toute préoccupation, de tout préjugé. Autrement il prendrait de petites circonstances, de petits évènements pour les causes mêmes qu'il recherche. Il doit être bien convaincu qu'une révolution ne dépend pas de la volonté d'un homme ; qu'elle ne date pas du jour où elle s'accomplit ; qu'il n'est au pouvoir d'aucun ambitieux, d'aucun tyran, d'aucun factieux, de soulever les masses, à moins qu'elles n'éprouvent le besoin de modifications dans l'état des choses. Une révolution, un grand changement politique ou social, ne s'accomplit que de cette manière. Les sociétés éprouvent un besoin ardent de réformes : mais elles ne peuvent agir sans direction, sans guide. L'homme qui paraît accomplir la révolution n'est donc pas le représentant de ses propres idées, mais le représentant des besoins de l'époque et des desirs des masses qui se reconnaissent et s'admirent en lui. Il en a été ainsi et d'Alexandre, et de César, et de Charlemagne, et de Luther, et de Napoléon. Les grands hommes ne sont grands que parce qu'ils représentent ainsi les besoins de leur époque, et qu'ils ont une intelligence nette et vive de ce qui reste chez le peuple à l'état d'instinct. Cela est si vrai que le héros, quelque grand qu'il puisse être, cesse d'être suivi et soutenu par le peuple, lorsqu'il substitue ses idées individuelles aux idées de

Digitized by Google

son pays et de son temps. Par conséquent, laissant de côté les vieilles admirations ou les formules conventionnelles du mépris et de la haine, à l'égard des hommes qui se sont mis à la tête d'une révolution, l'historien, digne de ce nom, recherchera, avant tout, dans la situation antérieure des sociétés, les causes profondes, souvent éloignées et secrètes, qui, en se développant lentement et d'elles-mêmes, ont rendu un grand homme nécessaire et une révolution inévitable.

Une dernière conséquence de cette manière large et indépendante d'envisager l'histoire, c'est que nous ne nous croirons pas obligés d'avoir, pour les grands personnages ni même pour les rois, une admiration aveugle et un enthousiasme sans réserve. « Epaississez-moi donc un peu la religion qui se va-« porise à force d'être subtilisée, » écrivait spirituellement Madame de Sévigné, à propos de Fénélon et du quiétisme. En lisant les déclamations emphatiques et les éloges des historiens académiques, nous sommes de même fréquemment tentés de leur dire : Faites-nous des héros que nous puissions comprendre, ayant des vertus, sans doute, mais aussi des passions et des défauts inséparables de l'humanité. Quittez le ton déclamatoire du panégyrique qui n'apprend rien, pour le ton grave, sévère, impartial de l'histoire qui seul peut nous instruire. Ne craignez pas de nous montrer les hommes tels qu'ils furent ; plus ils seront haut placés, mieux nous comprendrons, en voyant leurs vertus et leurs vices, l'esprit du temps où ils vivaient. Ce ne sera pas, du reste, les dépouiller de leur gloire, ce sera, au contraire, affermir leur gloire réelle en leur enlevant une gloire usurpée. Ainsi, que le conquérant de la Gaule, que Chlodowig, ait été supérieur à tous les barbares de son temps par le courage, la ruse surtout, et une certaine intelligence qui lui faisait deviner où il avait à chercher ses points d'appui pour la consolidation de ses conquêtes, nous ne songerons pas à le nier. Mais restons-en là : n'allons pas faire de

Digitized by Google

lui un roi français, un prince chevalier, une intelligence cultivée, un modèle de vertus. Représentons-le tel qu'il fut, colère, sauvage, impétueux, barbare, sacrifiant sa famille à l'intérêt, non pas de sa politique, le mot et la chose n'existaient pas pour lui, mais à l'intérêt de sa cupidité et d'un instinct de domination brutale et matérielle qu'il sentait sans le définir. N'allons pas, non plus, faire de Charlemagne un roi constitutionnel : voyons en lui un grand homme, sans doute, mais un Germain qui reçoit, avec quelque peine, les lueurs de la civilisation romaine ; l'œuvre qu'il a tentée ne nous paraîtra que plus admirable lorsque nous verrons clairement combien peu elle dut être comprise. Exaltons, aussi haut que possible, les vertus surhumaines de St-Louis ; mais n'allons pas en faire le type, l'idéal des rois. A côté de ses vertus, montrons et son intolérance, et ses scrupules impolitiques, et sa faiblesse à l'égard des étrangers. Nous n'enlèverons rien à sa gloire ; nous prouverons seulement que, supérieur à son siècle sur une foule de points, il se ressentait par quelques autres des préjugés et des misères de son temps. N'oublions pas que Louis XII, vrai père du peuple à l'intérieur du royaume, se montra rusé, artificieux avec maladresse, sans doute, mais avec le vif desir d'être digne de ses bons amis Alexandre VI et César Borgia, lorsqu'il descendit en Italie. Laissons à François Ier sa gloire militaire de Marignan et son titre de *Père des lettres* ; mais ne lui ajoutons pas des titres usurpés ; n'allons pas en faire un roi chevalier ; la loyauté n'était ni dans les idées de son temps ni dans les tendances de son esprit ; rendons à l'imagination du père Daniel, le célèbre billet : *Tout est perdu, fors l'honneur,* inconnu de tous les historiens du XVIe siècle, et que François Ier n'écrivit jamais. Dans notre desir d'être impartiaux et de présenter les faits tels qu'ils furent et non tels que l'imagination les a peints quelquefois, ne craignons pas de toucher même à la popularité récente de Henri IV. Brisons cette

Digitized by Google

enveloppe puérile, maniérée, sentimentale, que Voltaire a inventée le premier, et nous trouverons dans Henri IV un grand roi assurément, le restaurateur de l'ordre à l'intérieur, le pacificateur des partis, l'ennemi sérieux et intelligent de la maison d'Autriche ; mais nous ne verrons pas un bon roi, dans ce gascon rusé, plein de roueries et d'artifices, qui trahit ou abandonne ses amis; achète ou corrompt les chefs de la Ligue; fait des discours insinuants et remplis d'une bonhomie apparente, mais qui écrase le peuple sous des impôts ruineux et se rit de ses misères. Réservons, au contraire, notre reconnaissance et notre admiration pour Colbert et Richelieu, les deux hommes de l'ancienne monarchie auxquels la France a dû le plus de services, et que les historiens ont le moins loués. En agissant ainsi, nous n'enseignerons pas l'histoire suivant la tradition, je le veux bien ; mais nous l'enseignerons suivant la vérité.

Tel est le point de vue sous lequel nous devons envisager l'histoire. Une seule question nous reste à traiter en quelques mots : quels seront, pour les générations nouvelles, les résultats de ces fortes et sérieuses études que nous nous efforçons de propager depuis quelques années seulement ? L'histoire, on l'a dit souvent, est une expérience anticipée. Elevées par ses graves leçons, les générations nouvelles ne tomberont pas dans les écarts des générations passées. Livrées à elles seules, sans contre-poids, s'abandonnant à un enthousiasme irréfléchi, les études classiques eurent, au XVIIIe siècle, de funestes conséquences. Des jeunes gens, nés pour vivre dans une monarchie, ne connaissaient que les gloires des républiques d'Athènes et de Rome. Les éloges académiques, amplifications pompeuses, sans portée, sans critique, leur représentaient comme des demi-dieux, et Démosthène, et Cicéron, et Brutus, et Cassius. On se gardait de leur montrer combien criminel, et même combien inutile, avait été l'assassinat politi-

Digitized by Google

que accompli par ces deux rêveurs, les plus nuls de l'antiquité entière ; de leur dire que Démosthène était vendu à la Perse, et que, s'opposer à la centralisation de la Grèce sous Alexandre, n'était pas, au surplus, faire preuve d'une grande intelligence ; que Cicéron plaidait le pour et le contre avec la même abondance de phrases sonores ; qu'il écrivait de belles tirades sur les *devoirs*, et renvoyait sa femme en gardant sa dot ; qu'il essayait de désintéresser Catilina de sa candidature en lui servant de défenseur, tandis qu'il écrivait, dans une lettre confidentielle à Atticus, que, si les juges ne condamnaient pas Catilina, ils déclareraient qu'il ne fait pas jour en plein midi. Tous ces faits étaient laissés dans l'ombre ou enveloppés d'un tel luxe de précautions oratoires que la vérité ne pouvait apparaître. Bien plus, les jeunes gens ignoraient, en sortant du collége, quelle avait été, aux diverses époques de son histoire, la constitution de la France ; mais on leur exposait, on leur vantait plutôt la législation, au moins problématique, de Minos ; on leur représentait, comme l'idéal et la perfection, les lois de Lycurgue. Sublime législateur en effet qui n'a su employer son génie qu'à interdire les jouissances, l'industrie, le commerce, les arts et la paix ! qui n'a cherché qu'à isoler les hommes, à les mettre en état permanent d'hostilités, à créer une société contre les lois mêmes de la société ! C'était cependant très sérieusement qu'on le représentait comme l'ami de l'égalité. Assurément, les Spartiates eurent l'égalité des souffrances ; mais, à ce titre, Omar devrait partager la gloire de Lycurgue, puisque, en faisant brûler les bibliothèques, il réduisait tous ses sujets à l'égalité de l'ignorance.

Que résulta-t-il de cette éducation admirative et de cet enthousiasme irréfléchi pour l'antiquité ? Nous n'avons pas besoin de rappeler nos tribuns en bonnets rouges, les Mucius Scevola, les Brutus, les Anacharsis, les Anaxagoras des clubs.

Digitized by Google

Cette société violente, désordonnée, anarchique, mettait en pratique les leçons qu'on lui avait inculquées.

Rien de semblable n'est à craindre des générations élevées dans les principes sérieux et dans les idées pratiques de l'enseignement universitaire. La critique historique rend, à chaque siècle, sa physionomie, à chaque homme, son caractère en bien et en mal. Elle inspire peu d'enthousiasme; mais elle se garde également de récriminations aveugles et de haines passionnées tout aussi fausses. Athènes, Sparte, Rome, ont été grandes assurément, et souvent admirables de patriotisme, mais elles ne peuvent servir de modèles aux sociétés actuelles. Elles étaient le gouvernement de la ville, de la cité; les sociétés modernes prennent pour base l'unité, la centralisation politique; elles reposaient sur l'esclavage; les sociétés modernes reposent sur le principe de l'égalité, inspiré par le christianisme. N'admirons les sociétés passées qu'en voyant l'œuvre qu'elles ont accomplie : les républiques de la Grèce ont eu pour tâche de ruiner les civilisations incomplètes et stationnaires de l'Egypte et de la Perse, pour leur substituer une civilisation progressive. De même, les Romains ont eu pour tâche de réunir l'ancien monde, afin de rendre possibles, par l'unité de civilisation et de langage, les rapides progrès de la religion chrétienne. Cette gloire est assez belle sans qu'on doive l'exagérer encore.

Sur aucun point, nous l'espérons du moins, les générations nouvelles n'accepteront de principes exclusifs. Nous ne craignons pas, par exemple, qu'éblouies par l'éclat de la gloire militaire, elles considèrent la guerre comme l'état normal des sociétés, et comme le plus puissant moyen de propager la civilisation, ainsi qu'une école moderne a essayé de le démontrer. Mais nous ne craignons pas davantage que l'amour exagéré de la paix et de ses bienfaits les empêche de ressentir vivement les insultes qui seraient faites à leur pays, et de se

Digitized by Google

montrer alors dignes du patriotisme de leurs pères. La guerre est, sans doute, une mesure extrême, à laquelle il ne faut recourir qu'après avoir épuisé tous les autres moyens d'obtenir justice. Il en est des guerres comme des procès : le vainqueur ne se retire jamais qu'avec des pertes sensibles. Le désespoir des familles, la cessation de l'industrie, l'interruption de tous les rapports du commerce entre les peuples, la ruine de l'agriculture, sont, contre les guerres injustes ou simplement inutiles, une protestation suffisamment éloquente. Cependant, il ne faudrait pas condamner ainsi toutes les guerres : déclamer contre leur principe même, ne serait pas moins absurde que de les approuver d'une manière absolue, et de prétendre qu'il faut guerroyer partout, à tout propos. Notre devoir est de souhaiter que la sagesse de tous les peuples de l'Europe prolonge cette paix heureuse dont nous jouissons depuis trente ans ; et, en second lieu, de mériter, dans le cas où la guerre serait rendue inévitable, la gloire que le plus grand historien de nos jours (1) a reconnue à Louis XIV, de n'avoir fait jamais que des guerres sensées, ne présentant pas ce caractère de déraison et de caprice, jusqu'alors si général ; mais, alors même, souhaitons que l'on puisse dire de nous que notre politique aura été, non seulement habile, mais toujours juste et sage !

D'un autre côté, les générations nouvelles seront peu accessibles, soit à la terreur, soit aux sophismes. Toutes les révolutions, même les plus justes et les plus populaires, entraînent toujours à leur suite des désordres momentanés ; car elles remuent profondément les sociétés, et font venir, pour un moment, à la surface, tous ces esprits chagrins, perdus de vices, que la crainte des lois retenait dans l'obéissance et l'obscurité, et qui essaient alors de dominer sans frein et sans

(1) M. Guizot ; *Cours d'histoire de la civilisation en Europe*, leçon XIV.

Digitized by Google

morale. Mais nous comprendrons, même dans ce cas, qu'une révolution doit être un progrès vers la civilisation, et non un retour vers la barbarie; nous fortifierons de notre appui et de notre dévouement, le pouvoir qui se montrera assez intelligent pour tirer de la révolution ses légitimes conséquences, et surtout assez ferme pour résister à l'anarchie, assez dévoué à la tâche de combattre la permanence de l'esprit révolutionnaire, pour sacrifier à cette œuvre sa popularité elle-même! Nous aurons peu de confiance dans ces hommes, à courtes vues, à systèmes arrêtés, qui s'offrent à nous comme des modèles de constance politique, de vertu, d'austérité. Nous plaindrons plutôt, s'il en existe encore, ces honorables dupes qui, après une expérience de plusieurs années, n'ont rien appris ni rien retenu des leçons de l'histoire! Nous ne nous laisserons pas séduire par ces prétendus économistes qui réduiraient volontiers l'administration aux ressources pécuniaires qu'elle pouvait avoir sous l'ancienne monarchie; nous apprendrons à ne pas distinguer le gouvernement de la nation elle-même; à acquérir la certitude que l'état seul peut dépenser avec fruit, parce qu'il connaît seul les besoins de tous les services publics; nous répondrons que, si la France paie plus aujourd'hui que sous l'ancienne monarchie, les raisons en sont simples; que la richesse nationale a centuplé, et que les trois ordres, aujourd'hui confondus, autrefois distincts, concourent à ces charges; enfin que, pour tout homme de bon sens, la question n'est pas de savoir si les impôts sont plus ou moins forts, mais s'ils sont en rapport avec les ressources de la nation et surtout employés d'une manière utile à la nation elle-même.

Ne repousserons-nous pas également ces sophistes, admirateurs impudents des libertés de l'ancienne monarchie? Avant d'admettre ces prétendues libertés, nous passerons, du moins, en revue les diverses institutions qu'on décore de ce

Digitized by Google

nom ; nous verrons que les parlements embarrassaient la royauté, sans être utiles au peuple, lorsqu'ils abandonnaient leurs attributions judiciaires pour usurper des droits politiques ; que les privilèges des provinces et des villes apportaient le désordre dans l'administration ; que les Etats-Généraux, rarement convoqués, à la volonté des rois, sans attributions déterminées, sans règle fixe, firent quelquefois d'importantes tentatives, mais ne créèrent aucune loi ; nous n'oublierons pas, surtout, que cent-soixante-quinze années s'écoulèrent sans que la royauté songeât à les convoquer ! Regretterons-nous beaucoup ces droits politiques que ne purent exercer aucune des générations qui virent les longs règnes de Louis XIV et de Louis XV ? Préférerons-nous à notre liberté actuelle ces privilèges, ou, si l'on veut, ces libertés sans égalité ? Ne serons-nous pas plutôt portés à croire que l'Arioste aurait volontiers relégué la prétendue constitution de la monarchie dans ce pays des chimères où Astolphe trouva la donation de Constantin ?

Nous puiserons donc, dans l'étude de l'histoire, avec un vif desir d'améliorations sages et de progrès raisonnables, un sincère amour pour les institutions de notre pays et de notre temps. Nous apprendrons, par les scandales et les désordres des sociétés qui ont perdu l'idée de Dieu et de la morale, à rester attachés aux principes d'une religion éclairée et tolérante ; nous porterons ces idées morales de la vie de famille, dans la vie politique, nous rappelant que les deux esprits les plus corrompus, peut-être, du XVIe siècle, Henri VIII et Catherine de Médicis, choisirent, pour les élever aux plus hautes dignités de l'Etat, les deux hommes les plus vertueux et les plus intègres du même siècle, Thomas Morus et L'Hospital ; que l'un et l'autre échouèrent dans leurs tentatives d'arrêter un schisme ou une guerre civile ; que Morus porta sa tête sur l'échafaud, et que L'Hospital, disgracié, assailli par

Digitized by Google

des assassins, mourut de douleur d'avoir été témoin de la St-Barthélemy; mais que tous deux, cependant, ont laissé une renommée honorable et populaire, preuve irrécusable que, dans l'opinion universelle, et malgré tous les sophismes possibles, le succès ne sert pas de base à l'appréciation des actes, qu'il ne justifie pas tout, et qu'il n'est pas plus le seul fondement de la gloire pour l'homme politique que pour le simple citoyen!

. . . . . .

. . . . . .

ANTONIN MACÉ.

Digitized by Google

LA BIBLE

GUIOT DE PROVINS.

SATIRE DES MOEURS DU XIIe SIÈCLE.

Le XIIe siècle est l'époque héroïque du moyen-âge. Alors les nations sont constituées, les gouvernements établis, et au-dessus des pouvoirs temporels, limités et chancelants encore, la majestueuse théocratie des papes embrasse l'Europe entière et lui imprime le cachet de l'unité. C'est l'âge des fortes croyances et des rudes vertus, des grands coups de lance et des longues épopées. La chrétienté semble avoir toute la vigueur juvénile d'une nation qui grandit, moins éloignée de la barbarie naïve de son enfance que de l'élégante corruption qui menace sa maturité.

Tel est l'aspect général de cette période ascendante de la monar-

Digitized by Google

chie catholique, quand on l'envisage dans son ensemble et dans un poétique lointain. Du choc des lances qui se brisent dans les tournois, des dextriers qui heurtent leurs armures de fer, des chevaliers qui se précipitent à la conquête d'un tombeau et d'un empire; du conflit de ces disputes théologiques où se réveillent les éternels problèmes de la raison, de ces idiomes qui meurent ou se forment, de ces chants merveilleux qui raniment toutes les gloires et invitent toutes les ambitions, de tant de bruits semble se former un magnifique concert dont l'effet général est imposant.

Mais, dans un âge héroïque, tous les hommes ne sont pas des héros. Il est curieux et presque consolant pour notre faible nature d'arracher le haubert de ce siècle chevaleresque, et de le contraindre à lever la visière; de voir que, sous ces longues robes fourrées de vair et d'hermine, battaient des cœurs, hélas! fort semblables aux nôtres; et que si le costume est changé, l'homme du moins est toujours le même.

C'est ce qu'a fait la satire contemporaine. Tandis que les chansons de geste et les romans de chevalerie nous montrent le côté brillant de la société féodale, les malicieux fabliaux, les sirventes acérés, l'admirable roman du renard, et avant tout par la date, sinon par le talent, les deux bibles satiriques de Guiot et de Bersil nous découvrent l'intérieur de ces châteaux, de ces couvents, nous dévoilent les petites et les grandes misères cachées sous cette surface héroïque. La satire est le contre-poids de l'épopée : c'est la prose de la poésie.

Le poème de Guiot de Provins, dont nous allons parler aujourd'hui, remonte au commencement du XIIIe siècle, et peut-être aux dernières années du XIIe (1). L'auteur lui a donné le nom de bible,

(1) Nous ne concevons pas que M. Bruce Whyte, dans l'*Histoire des langues romanes* qu'il a publiée l'année dernière, ait placé la composition de la Bible Guiot au milieu du quatorzième siècle. Le savant anglais n'y avait-il pas lu ces vers, qui nous semblent décider la question?

Et de l'empereur Ferri
Vous puis bien dire que JE VI
Qu'il tint une cour à Mayence.

Digitized by Google

c'est-à-dire simplement livre. Peut-être aussi a-t-il choisi ce titre comme un indice de la véracité de ses censures.

Guiot était né pour la satire. Esprit délié et pratique, il saisissait finement les détails, sans tenir compte de l'ensemble. Myope moral, il distinguait bien, mais de près. L'éducation avait secondé la nature. Guiot, comme Ulysse, avait vu les mœurs et les villes de beaucoup d'hommes, il avait voyagé en Allemagne, en Palestine; visité les différents monastères, c'est-à-dire, au moyen-âge, les différentes nations; parcouru les châteaux, assisté aux cours plénières, connu les plus hauts barons; et, au milieu de tout cela, il avait gardé ses vertus et ses vices de moine encore plus fidèlement que son habit, car il changea d'ordre plusieurs fois, allant du blanc au noir, de Clairvaux à Cluny, toujours mécontent, toujours médisant, toujours malin; bonhomme au demeurant, et modéré même dans ses malices; prêchant l'aumône et l'humilité, vivant de l'une et souhaitant l'autre à ses supérieurs, aimant son bien-être par dessus toutes choses et abhorrant tout ce qui ressemblait au danger, adorant les bons morceaux et la dive bouteille, Rabelais du XIIe siècle avec la décence de plus et le génie de moins.

En qualité de clerc, Guiot devait être lettré, ou du moins le paraître. Aussi affiche-t-il certaines prétentions littéraires. Il commence par rendre hommage à la beauté de ses écrits, dans l'espoir de trouver des imitateurs. C'est un procédé qui date de loin, comme on voit, et le secret n'est pas encore perdu.

. . . Toutes les ordres qui sont
Se pourront mirer ès (*dans les*) beauxdits,
Et ès beaux mots que j'ai écrits (1).

Ice vous dis-je sans doutance
Qu'onques sa pareille ne fu.

Tout le monde sait que cette diète, tenue par Frédéric Barberousse, pour le couronnement de son fils Henri, eut lieu en 1181. Il est vrai que l'un des manuscrits qui nous ont conservé la satire de Guiot est du XIVe siècle; mais on ne peut conclure de la date du manuscrit à celle de l'ouvrage.

(1) Pour ne point arrêter le lecteur par des difficultés inutiles, je demande la permission de suivre autant que possible dans mes citations l'orthographe moderne.

Digitized by Google

Dites, après cela, que notre moine ne prêche pas d'exemple !

Dans un exorde en règle, assaisonné de précautions oratoires, il promet au lecteur une incorruptible impartialité : ni pour or, ni pour argent ne peut-on acheter son silence. Car il ne relève que *de Dieu et de la raison*. Voilà un noble mot ! mais, pour le dire en passant, voilà un principe bien audacieux. Heureux Guiot d'avoir vécu au XIIe siècle pour proclamer ainsi impunément la souveraineté de la raison ! six cent cinquante ans plus tard, on eût fait contre lui des mandements et des feuilletons, faute de mieux. Au reste son indépendance sera inséparable de la modération. Il ne nommera que les vices, tant pis pour les hommes qui se jugeront offensés.

L'éloquence ne lui suffit pas, il lui faut l'érudition. Il convoque l'arrière-ban de ses connaissances classiques :

Des philosophes anciens,
Qui furent ainz (*avant*) les chrétiens,
(*Je*) Voudrai cette Bible fleurir....

Puis il donne savamment l'étymologie du mot philosophe, et procède à la revue générale de tous ces illustres morts, tels qu'il a appris à les connaître sur des oui-dire un peu vagues.

A Arle oï (*j'entendis*) conter molt (*beaucoup de*) gens
Leur vie en l'histoire sans troffe (*tromperie*).

La composition de ce panthéon philosophique est assez curieuse.

Thérades en fut, et Platon,
Et Sénèques et Aristotes,
Virgiles en refut et Othes,
Cléo le vieil et Socratés,
Et Lucain et Diogenés
Précien et Aristippus
En furent, et Cléobulus,
En fut Ovides et Estaces
Et Tullus et le grand Horaces,
Et Cligers et Pitagoras.

Ce n'est pas sans quelque plaisir qu'on voit assis à côté d'Aristote et de Platon, Ovide, Stace, Lucain, qui ne s'attendaient

Digitized by Google

pas à un pareil honneur, et surtout Thérades, Cléon, Othes et Cligers, lesquels étaient sans doute des philosophes très célèbres..... à Arles. Ne peut-on pas reconnaître dans cette adoration confuse, le culte traditionnel et non interrompu de l'antiquité qui doit aboutir un jour à la renaissance? Ainsi, le poète du moyen-âge, Dante verra bientôt dans Virgile un savant, un philosophe, un représentant de toute la sagesse antique; et Pétrarque qu'il tient par la main, rendra à la lumière les monuments les plus précieux de la langue latine.

De cette riche énumération, Guiot, par une transition un peu pindarique, passe à la satire des seigneurs de son temps, qui apparemment n'ont pas fait leurs études à Arles, et ne connaissent ni Othes ni Cligers.

Chevaliers sont acuivertis (*abâtardis*)
Plus que ceux où l'on fait les tailles (*les vilains*).

Néanmoins les simples châtelains trouveraient encore grâce devant ses yeux. C'est aux puissants, aux princes que s'adressent ses plus violentes satires. Il semble qu'il ait pris pour devise le vers célèbre de Virgile:

Parcere subjectis et debellare superbos.

Des barons et des châtelains
Cuit-je (*je crois*) être tretout certain
Que de preux molt y en aurait;
Mais les princes sont si destrait (*pervers*)
Et durs et vilains et félons!

Rien de plus original que le tour qu'il emploie pour exprimer le petit nombre des bons princes.

Où sont les sage, où sont les preu?
S'ils étoient tous en un feu,
Jà des princes, si com je cuit (*à ce que je crois*)
N'y aurait un brûlé ni cuit.
Mais si les félons y étoient
Et ceux qui Dame-Dieu (*le seigneur Dieu*) ne croient
Et les vilains et les eschars (*avares*),

Digitized by Google

Molt y auroit des princes ars (*brûlés*).
Onques (*jamais*) tant loyal feu ne fu
Qu'ils (*car ils*) vaudroient mieux cuits que cru.

Et que leur reproche-t-il ? leurs injustices ? leurs mauvaises mœurs ? leurs guerres désastreuses ? leurs exactions sur les pauvres serfs ? Loin de là : il trouve que leurs cours ne sont pas assez brillantes, leurs dons pas assez généreux. Louis XII répondra plus tard, qu'il aime mieux voir ses courtisans rire de son avarice, que ses peuples pleurer de ses prodigalités. Aux yeux du moine parasite, l'économie est un crime irrémissible : de pareils princes ne sont pas les fils de leurs prédécesseurs. Les véritables barons ce sont les barons où l'on dîne. Ceux dont il se plaint *ont été changés* en nourrice, peut-être même auparavant, sauf l'honneur des dames que le courtois bénédictin ne voudrait pas offenser :

Je ne voudrais être blâmé
Des dames, sauve leur honneur.

Ce n'est pas ainsi que vivaient les grands monarques des temps passés ! suit une longue énumération où se heurtent pêle-mêle Alexandre, Julius (César), Assuérus, qui tous tenaient splendidement leurs cours plénières, et Ferri (Frédéric Barberousse), et le comte de Provence, et le comte de Toulouse, et cent autres encore. Cette seconde liste et fort longue ; elle n'a pas moins de deux cents vers. Guiot est plus fort en biographie contemporaine qu'en philosophie classique.

Mais tout est tourné à enfance ;
Et le siècle est anéanti.

Aux yeux de notre poète, comme jadis à ceux de Nestor, les hommes dégénèrent : l'espèce humaine s'abâtardit du temps de Guiot, absolument comme du temps d'Homère. Il y a quelque chose de consolant à contempler une si longue décadence : on en vient à penser qu'au moins elle n'est pas fort rapide. D'ailleurs, comme on sait, elle s'est arrêtée de nos jours ; ou plutôt elle a fait volte-face. Nos bons aïeux avaient le cœur à gauche ; nous avons changé tout cela, il ne faut plus parler que de progrès.

Digitized by Google

Jusqu'ici nous n'avons vu que l'avant-propos de notre Bible. qu'une préface un peu longue peut-être ; mais les princes étaient si avares... ou le moine si avide ! Le corps de l'ouvrage va traiter de la véritable société du moyen-âge, de la hiérarchie cléricale. C'est ce que Guiot nous annonce dans une proposition complexe qui ressemble assez à une table des matières. Quoique les invectives du satirique contre les corps ecclésiastiques soient quelquefois un peu vives, nous n'hésitons pas à en reproduire une partie sans craindre d'offenser personne. Le clergé du XIXe siècle diffère tellement de celui du XIIe, que redire les fautes de ses devanciers, c'est faire indirectement son éloge.

D'abord il s'agit du pape, *de notre père l'apostole*. Le poète le traite avec assez de ménagement, quitte à se dédommager sur son entourage. Il en fait une espèce de roi constitutionnel dont les ministres sont seuls responsables.

Tout est perdu et confondu
Quand les Chardonal (*cardinaux*) sont venus.

Il trace de ces grands dignitaires de l'église un portrait peu flatté : on en jugera par ces vers qui le terminent :

Sans foi et sans religion,
Que ils vendent Dieu et sa mère,
Et trahissent nous et leur père.

Guiot voit d'assez mauvais œil tout cet or et tout cet argent que, sous mille prétextes, on emporte outre les monts. Il trouve, en bon économiste, qu'on ferait beaucoup mieux d'en construire des chaussées, des hôpitaux, des ponts. Son indignation contre Rome ne connaît point de bornes, pas même celles du temps. Dans une érudite colère, il reproche à cette ville le fratricide de Romulus, le parricide de Néron, et le meurtre de Jules-César, Il paraît qu'en général Brutus était fort mal vu au moyen-âge. On sait que Dante le plonge à demi dans la gueule éternellement dévorante de Lucifer. Le respect pour l'empire ressuscité des Allemands avait un effet rétroactif en faveur d'un citoyen coupable qu'il transformait en monarque légitime. Quoiqu'il en soit,

Digitized by Google

ces attentats vulgaires seraient bien surpassés aujourd'hui si on laissait faire les Romains :

Qui voudrait dire
Que l'Apostole notre sire,
De Dieu homicide ne soit
Si le Conseil aux Romains croit ?

Voilà un crime aussi énorme que difficile à commettre, et cette accusation exagérée ne prouve rien en faveur du satirique, pas même du talent. Remarquons toutefois qu'elle ne frappe qu'à côté du saint Père : nous ne sommes pas encore au temps du papegot et de l'île sonnante.

Mais l'apostole notre père
Consault (*aide*) Jésus-Christ et sa mère ;
Tout le siècle, c'est bien raison,
Doit pour lui être en oraison.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce morceau, c'est une comparaison dans laquelle le poète décrit l'aiguille aimantée et l'usage qu'on en faisait dès lors pour la direction des navires.

Une pierre laide et brunière
Où le fer volontiers se joint
(*ils*) Ont ; si esgardent le droit point,
Puis une aiguille y ont touché
Et en un fétu l'ont couché,
En l'eve (*l'eau*) le mettent sans plus,
Et le fétu la tient dessus ;
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'étoile si sans doute
Que jà nul homme n'en doutera,
Ne jà pour rien ne faussera.
Quant la mer est obscure et brune,
Qu'on ne voit étoile ni lune
Donc font à l'aiguille allumer
Puis n'ont-ils garde d'égarer.

Qu'on veuille bien songer que Guiot écrivait ces vers au plus tard dans les premières années du XIIIe siècle. Il est vrai que

Digitized by Google

l'incommode simplicité de l'appareil qu'il décrit et les termes mêmes dont il se sert laissent à penser que l'usage de la boussole était encore assez restreint, et qu'elle ne servait que de supplément à la clarté des étoiles. Souvent l'agitation du vaisseau devait troubler dans sa navigation cette aiguille embarquée sur un brin de paille, *sans plus*.

Le poète a commencé ses invectives par les cardinaux et la cour de Rome : il ne s'arrêtera pas en si beau chemin ; il faut bien que la France ait son tour. Encore ici Guiot s'attaque aux membres les plus haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique. Il se plaint de la *grand convoitise*

Dont les évêques sont liés
Ils ne doutent (*redoutent*) Dieu ni péché.
Le grand orgueil, la simonie,
Et les grands meubles et l'envie
Leur tolt (*ôte*) le voir et l'ouïr.

Il est cependant d'heureuses mais rares exceptions ;

(*je*) Ne dis pas que les archevêques
Ni les légats ni les évêques
Soient tous tels comme ici je dis.
N'est pas métier (*besoin*) ; mais molt petit (*très peu*)
(*il*) Y a de bons.

Pour parvenir aux honneurs, d'hypocrites candidats singent d'abord la vertu :

Et quand ils ont les grand richesses,
Les cœurs perdent et les prouesses,
Et de bien faire se repentent
Lors gabent (*raillent*) et jurent et mentent.

Il est convenu que le siècle est pervers, et comme il faut bien que ce soit la faute de quelqu'un, c'est la faute des chanoines, c'est la faute des curés :

Icil (*ceux-là*) font le siecle mécroire :
Ce sont les clercs et les provoires (*curés*)
Et les chanoines régulier ;
Cil (*ceux-là*) font le siècle despérer.

Digitized by Google

Ces critiques sont un peu vagues, et sentent la déclamation. Ce sont les faits qui louent, dit Labruyère. Ce sont aussi les faits qui blâment et non les imputations générales. Sous ce rapport Guiot laisse beaucoup à désirer : il n'est pas souvent si heureux que dans les vers suivants :

Acheter savent et revendre,
Et le terme molt bien attendre,
Et la bonne vente du blé
Et s'ai (*j'ai*) bien ouï et tasté (*constaté*)
Qu'aux Juifs ils prètent leurs deniers.

Voilà un trait précis et excellent. Au lieu de reprocher aux prêtres une vague convoitise, il les montre exploitant même les juifs, sangsues de ces sangsues publiques, et usuriers à la seconde puissance.

Comment parler des vices et ne rien dire des moines. Mais comment parler des moines quand on porte le froc ? or

Y a plus de douze ans passés
Qu'en draps noirs (*je*) fus enveloppé.

Guiot se tirera habilement de ce mauvais pas. Ce n'est pas lui qui attaque les religieux. Loin de là ! il répond à leurs adversaires : il plaide la cause de ses confrères : seulement (admirez le bon apôtre) ! il avoue qu'il a bien de la peine à les disculper.

Je ne puis maintenir les moines,
Déconfit en suis en maint lieu.

Ne reconnaissez-vous pas l'excellent ami que dépeint Horace : *Sed tamen admiror quo pacto judicium illud fugerit* (1). Sous cette maligne réserve on sent les mécontentements d'une longue vie monastique, la souffrance de l'isolement au milieu de cette frater-

(1) Capitolinus est mon ancien camarade, mon ami d'enfance : j'ai eu souvent recours à son crédit, et, je suis charmé que Rome le conserve parmi ses citoyens : mais je ne comprends pas, je l'avoue, qu'il ait pu échapper à la condamnation.

Digitized by Google

nité mensongère, et le malaise d'un cœur en qui l'amour s'est aigri faute d'épanchement.

En ce point m'ont mis notre frères
Que je donnerais, par Saint Père !
Douze frères pour un ami.

Quel mot amer et touchant à la fois ! Quel mélange de sentiment et d'ironie ! Au reste les vrais coupables de tous les désordres monastiques, ce sont, bien entendu, les prieurs et les abbés. Car les abbés et les prieurs sont les princes et les cardinaux des monastères. Guiot, nouveau Tarquin, en veut toujours aux plus hautes têtes. C'est un écrivain grondeur, frondeur, querelleur ; il y a le génie de l'opposition : c'est un grand homme né six siècles trop tôt.

Après l'ordre *noire* de saint Benoit, vient l'ordre *blanche* de saint Bernard, les truands de saint Antoine, les convers tout-puissants de Grandmont, et les heureux chanoines prémontrés ; tous sont examinés, appréciés, jugés. Au milieu de ces commérages de parloir, Guiot se met peu-à-peu à son aise ; comme un convive qui s'égaie à la fin du repas, le poète jette de côté la gravité officielle du moraliste. Il parle de l'abondance du cœur. Il critique ces ordres rivaux d'après le degré de bien-être qu'ils présentent. On sent que le bon moine désirerait faire son salut au meilleur marché possible : il marchande les austérités du cloître : il voudrait le ciel au rabais. Il a d'abord essayé de Clairvaux : mais à peine y avait-il passé quatre mois, qu'il a renoncé à la robe blanche :

Travail y eut et peine grand.

D'ailleurs il n'y a point de fraternité dans cet ordre. Les abbés et les céleriers (économes) gardent pour eux l'avoir et les deniers, et la chair et les gros poissons boivent les bons vins, et envoient les troubles au réfectoire à ceux qui font le grand labeur. Guiot n'était à Clairvaux ni abbé ni célerier : il ne put rester dans un ordre si peu charitable, où le commun des martyrs ne buvaient que de la piquette. Il était trop vertueux pour tremper dans un pareil désordre.

Digitized by Google

Il ne se sent point d'inclination pour les Chartreux. Ce régime sévère, ce silence, cette réclusion ne vont point du tout au bourgeois de Provins.

Trop ont étroit et dure covine (*manière de vivre*) :
Chacun fait par lui sa cuisine :
Tous mangent seuls et seuls ils gisent....
Je ne voudrais, ce m'est avis,
Etre tout seul en paradis.

Ce dernier trait de naïveté et de sentiment rappelle le bon Lafontaine.

Mais le plus sérieux reproche que Guiot fait aux Chartreux, c'est la rigoureuse abstinence de chair qu'ils imposent même aux malades. Cette piété mal entendue révolte le bon sens du satirique : il rappelle que Jésus-Christ ordonna à ses disciples de manger sans scrupule tous les aliments qu'on leur présenterait : il fait observer

Que lait et beurres et fromage
Assez (*beaucoup*) plus grand chaleur attrait (*amène*)
A luxure, que chair ne fait.

Prenez garde, Guiot ; vous allez un peu loin : vous posez de hardies prémisses. Mais sur l'article de l'abstinence le moine de Cluny n'entend pas raison. Il peut dire avec le poète :

Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts ?

En effet, sous cette robe noire qu'il a endossée depuis douze ans,

Quel repos a-t-il eu le jour
Fors (*excepté*) seulement au refretour (*réfectoire*) ?
Là nous apportent hués puguais (*œufs gâtés*),
Et fèves à tout le gainbais (*avec la cosse*) ;
Certes souvent en suis irié (*irrité*).
Pour ce que le vin est mouillé,
Me fait mal cœur après les hués (*œufs*) :
Que trop y a du boire aux bués.
(*Parce qu'il y a trop de la boisson aux bœufs, de l'eau*).

Cette lamentable peinture appelle un mouvement d'enthousiasme :

Que béni soit saint Augustin !
De bons morceaux et de bons vins

Digitized by Google

Ont les chanoines à grand plenté (*abondance*)....
Ils sont trop nettement vêtus,
Et bien chaussés et bien péus (*nourris*)!

C'est dommage, Guiot, que tu n'es point entré chez les chanoines de Saint-Augustin.

Il est encore un ordre qui sourirait assez à notre auteur, n'était un grave inconvénient, qu'il ne manque pas de nous signaler.

Au *Temple* fusse (*je serais*) c'est la voire (*vérité*),
Plus volontiers qu'en l'ordre noire,
Ni qu'en nulle ordre que je voie ;
Mais pour rien je ne combattroie.
Bonne ordre ont, et belle, sans faille (*fausseté*) ;
Mais ne me sied pas la bataille.

Guiot serait bon soldat, s'il ne fallait pas se battre. La bravoure n'est pas son fait. Il s'étonne beaucoup qu'il y ait au monde des gens qui *en bataille ne fuient pas*. Quant à lui, son parti est bien pris ; s'il était Templier, il ne ferait pas tant de façons,

S'en leur ordre rendus étais (*si j'étais dans leur ordre*)
Tant sais-je bien que je fuierais.

Quatre fois Guiot revient sur cette honteuse déclaration qu'il croit sans doute bien spirituelle. Ce qu'il y a de piquant c'est qu'entre ces grossiers axiômes de la vie animale se trouvent semées des exhortations à l'humilité, à la pureté, à l'obéissance, pacifiques vertus qui assurent la possession de la vie future, sans compromettre la sécurité de la vie présente ; l'éloge qu'en fait notre poète se termine par ce refrain où il ramène le souvenir des Templiers :

Mais ils se combattront sans moi.

On voit qu'à côté de ses Don Quichottes, le XIIIe siècle avait aussi ses Sancho-Pansas.

Une fois sorti des moustiers, le satirique passe en revue les diverses classes de la société, entre autres les théologiens, et les égistes ; je m'empresse d'arriver aux médecins ; c'est procéder par gradation : le fer des Templiers n'était redoutable qu'aux infidèles.

Digitized by Google

Les physiciens, c'est ainsi qu'on nommait alors et que les Anglais nomment encore aujourd'hui les disciples d'Esculape, étaient dès lors tributaires de la plaisanterie française. Payés pour ramener la santé, ils faisaient naître quelquefois la gaîté ; c'était accomplir la moitié de leur tâche.

Tous nos poètes comiques, du XIIe siècle jusqu'à nous, de Guiot à M. Delavigne, en passant par le grand Molière, ont richement exploité la matière médicale. Seulement ce qui chez M. Delavigne devient un sourire anodin, est, comme on sait, chez Molière, une plaisanterie acérée, destinée à trancher au vif dans le pédantisme. Guiot avec moins de génie offre quelquefois des situations où semble contenue en germe la plaisanterie du grand poète. Vous avez entendu dire au médecin Fagotier : « Je « suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je « souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin « aussi, vous et toute votre famille. »

Guiot avait dit :

Ils occient molt de la gent ;
Jà n'ont ni ami ni parent
Que ils voulussent trouver sain (1)

Voilà pour les qualités personnelles ; voici pour la science :

Vous vous souvenez de l'analyse lucide que fait le docteur Sganarelle des causes du mutisme : vous savez que « le poumon « que nous nommons en latin *armyon* ayant communication avec « le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, et rencon- « trant les vapeurs qui remplissent la concavité de l'omoplate « *ossabundus*, *nequeis*, *nequer*, *potarinum*, *quipsa*, *milus*, voilà « justement ce qui fait que votre fille est muette. » N'y a-t-il pas dans les vers suivants une intention analogue ? Il est vrai qu'en poésie l'intention n'est pas réputée pour le fait.

En chacun homme ils trouvent tèche (*qualité bonne ou mauvaise*).
S'il a fièvre ou la toux sèche,

(1) Le sujet même du *Médecin malgré lui* se trouve dans un fabliau du XIIIe siècle : *Le Mire de Brai*.

Digitized by Google

Lors disent-ils qu'il est *tisique*,
Ou *enfondu*, ou *hydropique*,
Mélancolieux, ou *fieux*,
Ou *corpeux*, ou *palasineux*.
Qui les orrait (*entendrait*) de *coleriques*
Plaidoyer, ou de *fleumatiques*,
Les uns ont le foie échauffé,
Et les autres ventosité....
Lors disent-ils, ce m'est avis,
Qu'ils ont gigimbrais et pliris,
Et diadragum et rosat
Et penidoin et violat
De Diadoro et Julii...
Ce disent; mais un gras chapon
J'aimerais mieux que leurs boîtes.

Guiot proscrira-t-il ainsi toute la Faculté? En critiquant les mœurs des prélats et des évêques, il a bien fait quelques exceptions, il ne sera pas plus intraitable pour les médecins: car il est bonne créature!

Ils ne sont mie (*pas*) tous égaux :
Les bons physiciens loyaux,
Les prudhommes, les biens lettrés
Ont maint vrai conseil donné.

Il exprimera ce mélange des bons et des mauvais médecins par une comparaison gracieuse;

Les roses selon (*prés*) des orties
Ne perdent mie (*pas*) leur beauté.

Il y avait un peu de rancune personnelle dans ses invectives contre le *docto corpore*.

Ils m'ont éu
Entre leurs mains : onques (*jamais*) ne fut
Ce cuit (*je pense*) nulle plus orde (*horrible*) vie.
Je n'aime pas leur compagnie
Si m'aït Dieu (*ainsi Dieu m'aide*) quand je suis sain.

Allons, poète, disons toute la vérité: bien portants nous rions

Digitized by Google

des médecins, malades, nous sommes les premiers, vous et moi, à solliciter leurs soins, quitte à les envoyer à Salonique après la guérison.

J'ai molt desir qu'on me l'amaint (*l'amène*)
Quand la maladie me destraint (*tourmente*),
Grand confort et grand bien me fait :
Mais quand m'infirmité me lait (*laisse*),
Et je ne sens ma maladie,
Lors je voudrais qu'une galie (*galère*)
L'emportât droit à Salénique,
Et lui et toute sa physique.

Si ce n'est pas là de la reconnaissance, c'est au moins de la franchise.

On a pu juger du style de Guiot par nos nombreuses citations. On y a remarqué sans doute une vivacité mordante, un tour généralement spirituel et convenable à la satire. Toutefois les qualités de sa diction dépendent plutôt de l'instinct que de l'art : si sa malice lui enseigne souvent la concision, sa facilité extrême l'entraîne presque toujours dans la prolixité. Chose étrange, il est à la fois serré et diffus, concis dans l'expression de chaque idée et long par la répétition multipliée de cette idée concise. Presque toujours exempt du mauvais goût et de la subtilité scolastiques, il y tombe pourtant quelquefois, et les habitudes du controversiste reparaissent à travers la critique du poète. Le bon vieil esprit Gaulois et la pruderie monacale se coudoient sans cesse chez Guiot, non sans présenter d'amusants contrastes. On sourit de voir ce bon vivant affublé d'un froc, jouant de bonne foi son personnage, sans inconvenance comme sans hypocrisie, mais laissant échapper çà et là par malheur un petit bout d'oreille ; débitant de beaux lieux communs de morale pour l'acquit de sa conscience, avec la même exactitude qu'il mettait à dire son bréviaire ; puis tout à coup raillant, riant, se moquant de tout le monde, voire de lui-même ; mélange plaisant de deux éléments antipathiques, composé bizarre d'un moine et d'un français.

JACQUES DEMOGEOT.

Digitized by Google

Voyages.

—

PATRES MONTAGNARDS.

GRANDES INDES. — SUISSE. — SAVOIE. — CÉVENNES. — PYRÉNÉES FRANÇAISES. — ESPAGNE.

Au milieu des privations et de la solitude uniforme de leur vie, on voit les pâtres chanter toujours : ils semblent apprendre des oiseaux à moduler ainsi leurs joies et leurs tristesses en même temps qu'ils ont à redouter comme eux les jours d'orages et les jours d'hivers. Ces chants de montagne, semblables dans tous les pays par le tour poétique et le sentiment religieux, offrent la plus heureuse diversité par la pensée, l'expression et la mélodie.

I.

— Dans les îles et sur les côtes de la mer des Indes, les troupeaux restent peu aux savannes, ils paissent sur les mornes, dans les parties élevées presque toujours cachées dans les nuages. Rien ne saurait donner une idée de la pompe et de

Digitized by Google

la variété infinie de la végétation dans ces hauteurs. Là des arbres de toutes les natures, de toutes les formes, de tous les âges et de tous les parfums se groupent, se pressent, s'enlacent sur des rochers immenses aux aspects variés, tandis qu'ils sont escaladés par cent mille lianes chargées de plus de fleurs que de feuilles. Tout cela est à la fois embaumé, grand, léger, bizarre, tout cela est incomparable et l'on peut retrouver dans ces majestueuses ravines les empreintes d'un âge vieux comme le monde, ou se croire, tant il y a de puissance et d'éclat, aux premiers jours de la création. Mais si on s'élève davantage, tout change ; là plus rien n'est vivant. Partout des cailloux jonchés, partout des rochers nus, partout des mousses avortées. Pays sans végétations et sans eaux, à peu près vierge de pas humains, il n'offre que des plaines sombres et des sommets plus sombres encore devant lesquels l'œil s'égare et le cœur s'épouvante. Le chant des petits pâtres, lorsqu'il descend d'échos en échos jusqu'au fond des ravines, ne ressemble plus au récitatif aigre et monotone qui est le constant auxiliaire de tous les travaux des noirs. Ce chant est toujours en rapport avec leur nature différente ; le jeune nègre africain, robuste, gai par insouciance, a un timbre de voix sonore, des refrains multipliés ; l'indien plus élégant dans ses formes, plus élancé, plus grêle dans sa taille, porte dans le chant une lenteur qui est douce et qui n'est pas dépourvue de mélancolie. L'un et l'autre thème sont assez uniformes, mais la mobile expression des chanteurs sait les varier à l'infini. Généralement fort simples de pensées les couplets créoles empruntent tout leur charme à la mollesse expressive de leur idiome. Après une nomenclature de fleurs et de fruits qui serait intraduisible, je n'ai rien autant aimé que ce candide conseil d'une chanson d'amour :

Il faut marcher sur cette terre
Comme Dieu veut et veut ton cœur :
L'amour qu'épure une prière
C'est le bonheur !

Digitized by Google

Sous ces zones brûlantes, où l'hiver, plus fécond que l'été de nos climats, laisse éclore et mûrir, aux bords des grandes routes, parmi les roses et les grenades, des fruits qui mourraient étiolés pendant nos chaleurs, on trouve dans toutes les saisons les pâtres, et en général tous les noirs, accroupis avec bonheur devant un brasier.

II.

— Dans nos montagnes d'Europe, la nature a moins de force que sous le tropique; il y a moins d'éclat dans sa variété, elle étonne peut-être moins, mais elle n'est pas moins imposante dans son calme sévère : on voit que l'une donne tout ce quelle peut donner, il semble que l'autre contienne sa puissance et ne livre que ce qu'elle veut. La Suisse, par l'abondance et la paix qui règnent dans ses admirables vallées, par ses mœurs hospitalières, par l'élégance du costume de ses cantons, et par sa population entière de chasseurs et de pâtres, reproduit pour les temps modernes l'idylle et l'églogue des premiers âges. Par une opposition bizarre à peine en a-t on franchi les frontières du côté du Génevois et du Carouge, que tout-à-coup on ne trouve plus que des montagnes arides, sévères, presque menaçantes, des terrains appauvris, et toute une population dans les haillons de la misère. C'est la Savoie. Il faut bien se garder cependant de détourner le regard de ce pays en apparence deshérité. Ici se conservent dans leur éclat des vertus qui sont toute autre part ternies, et la délicieuse vallée dans laquelle repose le lac nonchalant d'Annecy, celle plus délicieuse encore où s'agite le lac du Bourget, pourront rappeler, ainsi que le frais séjour d'Aix-les-Bains et les environs de Chambéry, les sites les plus pittoresques qu'on ait parcourus. Les pâtres de la Savoie, plus vigoureux qu'agiles, d'une taille plus élevée que bien prise, l'œil vif, la physionomie ouverte, sont

Digitized by Google

hospitaliers par vertu naturelle comme on l'est en d'autres pays par tradition.

Saccadés, brusques, souvent interrompus par des cris et empruntant quelque chose d'un peu aigre aux sons de la vielle, les airs savoyards qui ajoutent à la gaîté d'une fête et abrègent les soirées d'hiver, sont les mêmes qu'on entend dans la solitude des pâturages. La chanson la plus touchante de la contrée est à la fois la plus originale, c'est celle que psalmodient généralement les jeunes filles.

Voici la pensée qui revient à de réguliers intervalles :

L'été, nos bœufs périrent tous;
L'hiver, le froid tua mon père;
Quant au printemps le ciel fut doux,
L'avalanche emporta ma mère;
— Ah! al, ah! al; ah! al; —
Le bon Dieu seul ne nous fait pas de mal!

III.

Dans les Cévennes, plus peut-être que dans aucune autre partie des montagnes, le chant du pâtre a un caractère particulier, une physionomie naïve toute à lui, et l'on reconnaît qu'il lui a été transmis sans altération dans son originalité primitive, comme le grand manteau doublé d'écarlate, le feutre à larges bords et le bâton recourbé. Le refrain de toutes les chansons consiste à répéter en entier l'air sans les paroles; et soit instinct musical, intention réelle de la part du chanteur, ou simplement un effet organique qui fait que la voix baisse comme pour chercher à se reposer, ce refrain a toujours une allure lente et mélancolique quelle que soit la vivacité de l'air qu'il reproduit. De même que les pâtres cévénols regardent comme la meilleure danseuse celle qui danse le plus longtemps, ils considèrent assez volontiers comme le plus habile chanteur, celui qui chante le plus fort.

Digitized by Google

Sur la lisière orientale d'une forêt, qui s'étend dans la partie de ces montagnes que baignent les sources du Gardon, on voyait encore il y a peu de temps, une petite cabane de forme ronde, façonnée avec de l'argile, du gazon et quelques blocs de rochers et recouverte de bourrées de chêne, de buis et de châtaigner. Chacun dans le pays s'éloignait de cette cabane, et le soir venu, on se détournait avec effroi si quelques rayons lumineux brillaient à travers la porte disjointe ou les crevasses du vieux mur. Cependant deux êtres bien inoffensifs, Gattie, jeune fille qui dépassait à peine sa seizième année, et une bonne vieille du nom de Marthe, étaient les seuls hôtes de ce chaume redouté.

Mais Gattie n'était point un enfant de la montagne. Délaissée ou perdue par une troupe de Bohémiens, qui avaient exploité pendant quelques mois la crédulité superstitieuse des montagnards, elle fut recueillie par la vieille Marthe qui seule en prit compassion, car en se souvenant des œuvres diaboliques des Bohémiens, chacun la fuyait par un sentiment instinctif de défiance et d'effroi, et dans ces dispositions générales des esprits, l'enfant éclos d'une race maudite fut surnommée l'OEuf-du-Diable. Elle grandit, et tout dans sa personne sembla venir à l'appui de ce qu'on lui attribuait de surnaturel. Ses grands yeux noirs bordés de longs cils et le reflet cuivré de sa peau brune donnaient à sa physionomie quelque chose d'asiatique, tandis que ses jolis traits un peu amaigris et ses lèvres minces et arquées y répandaient un air moqueur ; on voyait souvent cette pâle figure se contracter, s'animer, sourire, et dans son expression étrange rappeler ces têtes fantastiques que dans le délire de la fièvre l'imagination emprunte à un autre monde. Coiffée d'un petit bonnet phrygien en laine rouge, vêtue d'un justaucorps de drap noir, d'un jupon fort court et d'une sorte de cape faite de peaux de boucs, Gattie menait paître chaque jour une trentaine de chèvres, unique bien de sa mère adoptive.

C'était une chose délicieuse à entendre que la voix éclatante

Digitized by Google

et pure de cette jeune enfant lorsqu'elle ramenait le soir son petit troupeau ; mais la pauvre petite était sans cesse inquiète et agitée ; l'exécration insensée dont elle était l'objet glaçait son cœur et parfois elle s'épouvantait d'elle-même. Un rien suffisait à lui donner des terreurs : chantait elle avec abandon quelque triste refrain, on la voyait soudain s'interrompre, rester interdite et se prendre à pleurer parce que le bruit de son chant avait réveillé un héron, hôte triste et constant de ces rives poissonneuses, qui repliait son long cou, rejetait ses pattes en arrière, et, déployant lentement ses ailes grises, comme deux voiles ternies par de fréquents orages, s'éloignait d'un vol uniforme en poussant un cri bref et mélancolique, image de sa vie de souffrance et d'anxiété. — A la fin d'un automne on cessa tout à-coup de voir Gattie. Deux sœurs de la charité venaient chaque jour visiter la cabane isolée où l'on entendait confusément des éclats de voix étranges se mêler à des chants doux et mélancoliques. Un jour les sœurs ne vinrent pas, et au crépuscule un prêtre et une vieille femme en pleurs accompagnaient une bière vers l'église. La jeune fille était morte folle.

IV.

—Dans les Pyrénées françaises, le chant a de la hardiesse, presque de l'élévation parmi les pâtres, et rappelle par la mélodie, la pensée et le rhythme beaucoup de choses de l'Ecclésiaste et du Psalmiste. Dans les Pyrénées espagnoles, au contraire, les chants de montagne sont remarquables par leur vivacité, le redoublement de leurs rimes, et surtout par le mélange inattendu d'une pensée triste qui vient brusquement interrompre un joyeux boléro. Ainsi :

De liberté jalouses,
Voyez, sur ces pelouses,
Ces jeunes Andalouses

Digitized by Google

Aux cheveux, aux yeux noirs ;
Leurs mains formant des chaines,
Elles vont sous les frênes,
Où de claires fontaines
Leur servent de miroirs;
Ni la flèche mogole,
Ni l'air, ni la parole,
Ni le ramier qui vole,
Ne sont aussi légers
Que leur course.....
..... Mon Dieu! sur leur jeunesse,
Que le plaisir caresse,
Verse les jours d'ivresse
Refusés à mon cœur!

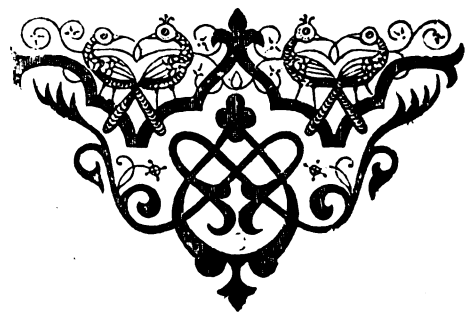
Presque toujours réunis au nombre de trente, et souvent de quarante pour conduire un seul de leurs innombrables troupeaux, les pâtres espagnols passent la belle saison dans les hauteurs et ne reparaissent dans la plaine que pour l'hivernage. A ce moment les chefs ont le soin de convenir de leur itinéraire et du jour de leur passage pour éviter de se rencontrer. Le costume de ces pelotons de pâtres est très original. Il se compose d'un long morceau d'étoffe à fond uni, à quadrilles ou à ramages, qui se roule autour du corps et tient lieu de cape et de manteau à la plupart ; d'une veste courte collant sur le corps et d'une culotte en velours bleu, vert, ou amaranthe. Ils sont coiffés du large feutre de la Navarre ou de l'Aragon, du mouchoir catalan noué en forme de résille, ou de cette résille elle-même importée de Séville ou de Valence. C'est parmi eux qu'on retrouve dans tout son caractère le type des belles figures espagnoles ; ce teint coloré par le hâle, ce front saillant, cet œil vif, plein d'éclairs, encavé sous un épais sourcil, et sur ces lèvres si purement dessinées cette expression d'orgueilleux dédain qui impose silence à toute pensée légère quand on les voit fièrement se draper dans leur étoffe fanée ou leur manteau troué. Ils ont pour arme un couteau. Ce

Digitized by Google

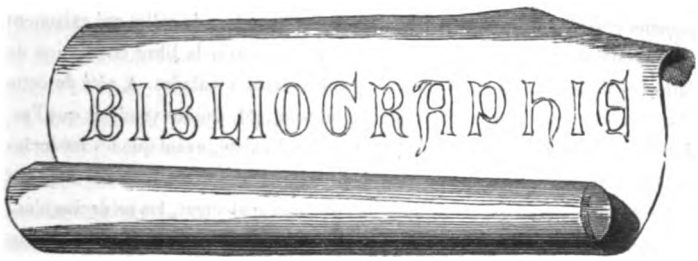
couteau traditionnel est long, assez large, plat, coupant des deux côtés vers la pointe, et toujours parfaitement émoulus ; on le porte ouvert, quelquefois passé dans la ceinture, plus généralement dans les cordelettes de la sandale qui montent en losange jusqu'aux genoux.

Pour le pâtre montagnard de toutes les contrées, le feu est une jouissance réelle, et l'on peut dire que les plus douces heures de sa vie sont celles où, à demi-couché avec son chien devant une bourrée qui pétille, il chante les refrains qu'il apprit tout petit enfant, et qu'à leur tour, à la veillée, ses enfants apprendront de lui.

EVARISTE MARANDON DE MONTYEL.



Digitized by Google



HISTOIRE

TOPOGRAPHIQUE ET MÉDICALE

DU

GRAND HOTEL-DIEU DE LYON,

PAR J.-P. POINTE.

—

Voici un livre dont l'utilité ne sera contestée de personne. Médité durant de longues années, laborieusement employées à recueillir les matériaux qui devaient le rendre le plus complet et le plus utile possible, empreint de ce cachet de consciencieuse observation que les hommes sérieux recherchent, avant tout, chez les écrivains philanthropes, ce livre a pris rang, dès son apparition, parmi ceux dont les enseignements portent nécessairement des fruits dans le présent ou dans l'avenir. L'auteur échappera-t-il à la critique? Nous n'osons le croire : la vérité a ses martyrs ; mais nous savons qu'il se résigne à l'avance, s'inquiétant peu du bruit qui se fera autour de son livre, pourvu que ce bruit n'étouffe pas la voix qu'il élève en faveur de l'humanité.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les transformations diverses subies par l'œuvre de Childebert avant de devenir un des plus beaux hôpitaux que possède la France, l'auteur passe immédiatement à la description du claustral, en indiquant avec soin la destination de chacune de ses parties. Ici déjà se révèle le médecin ; rien ne lui échappe ; tout est jugé du point de vue de la science hygiénique. Aucun autre emplacement, suivant l'auteur, n'eût été plus convenable que celui sur lequel s'élève l'Hôtel-Dieu ; mais, s'il approuve le choix des premiers fondateurs, il trouve un blâme sévère pour l'accumulation

Digitized by Google

toujours croissante de constructions nouvelles au milieu de celles qui existaient déjà, accumulation qui tend, de plus en plus, à entraver la libre circulation de l'air et à limiter l'espace réservé aux promenoirs des malades. A côté de cette observation se place tout naturellement un vœu : M. Pointe voudrait que l'architecte ne fit jamais aucun changement à ce qui existe, avant que les médecins eussent été consultés par l'administration. Mais ce vœu se réalisera-t-il un jour ? et peut-on raisonnablement l'espérer lorsque, non seulement, les médecins n'ont pas voix dans les délibérations administratives, mais encore qu'ils n'obtiennent parfois qu'avec une extrême difficulté certaines améliorations réclamées par l'état des salles dont le service leur est confié ? Et cependant de quel utile concours l'administration ne se prive-t-elle pas en agissant ainsi ? Le livre de M. le docteur Pointe en fournit la preuve à chaque page. En louant ce qui est bien, en appréciant les progrès accomplis, l'auteur insiste sur ce qui reste à faire, et il ne signale pas un seul abus qu'il n'indique le moyen d'y remédier, pas une seule amélioration qu'il ne donne son avis sur les voies à suivre pour y parvenir. M. Pointe a compris, dès longtemps, que, puisque la santé est l'unique bien du pauvre, on ne saurait apporter trop de soins à l'application des moyens destinés à la lui rendre, et que, dans la recherche de ces moyens, il n'est rien de si petit ou de si bas, en apparence, qui ne grandisse et ne s'élève aux yeux des vrais amis de l'humanité. Aussi sa plume n'a-t-elle reculé devant aucune des nécessités de son sujet ; mais si les détails ont justement occupé son attention, ils ne l'ont pas tellement absorbée qu'il n'ait aussi traité, avec toute l'étendue qu'elles comportent, les questions d'un intérêt plus élevé dont l'administration s'est jusqu'ici réservé la décision souveraine.

Le second chapitre est consacré aux *servants*. Cette partie de l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon, si naïvement tracée dans l'ouvrage de feu l'Archiviste Dagier, est ici renfermée dans un très petit nombre de pages ; et, suivant nous, cette sobriété est une preuve de goût dont il faut tenir compte au nouvel historiographe de l'Hôtel-Dieu. M. Pointe ne se dissimule aucune des imperfections du mode actuel d'organisation du service en ce qui concerne les servants de l'un et de l'autre sexe ; mais il pense que ce service s'améliorerait si l'on supprimait les *frères*, au fur et à mesure d'extinction, en les remplaçant par de nouvelles *sœurs* pour tous les travaux à la portée des femmes, et par des domestiques à gages pour tout ce qui exige la force des hommes. Sans doute, plusieurs abus fort graves disparaîtraient par l'adoption de cette mesure ; mais l'auteur ne reconnaîtra-t-il pas, avec nous, qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire ? Pourquoi, en effet, ne pas appeler de *véritables religieuses*, de ces saintes filles qui, *ayant fait vœu de pauvreté et rompu à jamais avec le monde*, nous offrent chaque jour de si parfaits modèles de *charité et d'humilité* chrétiennes ?

Digitized by Google

Quelle objection sérieuse pourrait s'élever contre un pareil choix ? Les sœurs de St-Vincent-de-Paul, par exemple, ne desservent-elles pas, en France, une foule d'hôpitaux, grands et petits, avec un dévouement et une intelligence qui les placent au premier rang parmi les *hospitalières* ? Notre opinion, à nous, est que, tôt ou tard, ces fonctions, que ne peuvent remplir ni les laïques ni même les corporations demi-religieuses, leur seront nécessairement confiées ; mais, en attendant, le service doit recevoir toutes les améliorations dont l'urgence est démontrée par l'auteur, et, parmi ces améliorations, il en est une surtout que l'humanité réclame hautement : l'augmentation du personnel chargé de veiller les malades. Car, le croira-t-on, une *seule* sœur et encore une *jeune sœur*, c'est-à-dire *inexpérimentée*, est chargée de veiller chaque nuit *cent* malades, quelle que soit la gravité de leur position !!!

C. F.

(La suite au prochain numéro).

M. l'abbé Dauphin, directeur de l'établissement d'Oullins, a publié cette année-ci, comme il avait fait déjà d'autres années, le discours prononcé par lui à sa distribution de prix. Ce discours est un véritable traité sur l'éducation de famille. Il est écrit avec une grande rectitude d'idées et un langage plein de suavité. Nous en détachons les deux pages suivantes :

Les croyances de la famille déterminent presque toujours celles de l'enfant, et agissent par conséquent avec une grande puissance sur son éducation, puisque la seule base réelle de l'éducation, ainsi que nous l'avons dit si souvent, c'est la foi. Il y a des hommes qui se croient de profonds penseurs, parce qu'ils ont dit une fois que la religion était nécessaire aux enfants et au peuple, et qu'il était indispensable de faire donner à cette intéressante partie du genre humain, des leçons de morale religieuse. Mais les enfants et le peuple ne feront jamais leur aliment moral d'un jargon sans conviction et sans ame. Il ne suffit pas pour qu'ils aient de la religion de leur mettre aux mains un catéchisme en disant : « Voilà qui est à votre usage, apprenez cela et faites-en votre profit. Nous avons nous, il est vrai, une autre manière de penser et d'agir ; mais vous voudrez bien n'y faire aucune attention. » Or, je le demande avec tristesse, n'est-ce pas à cette ironie insultante que se réduit l'enseignement religieux dans les familles que le scepticisme a entamées ? Qu'on ne s'y trompe pas, il y a dans l'ame d'un enfant un instinct de logique clairvoyante et rigoureuse qui lui fait deviner et repousser la contradiction. Si en lui enseignant à croire, on est soi-

Digitized by Google

même incrédule ou indifférent, il le saura bien vite, et méprisera au fond de lui-même ou la leçon ou celui qui la donne.

Les habitudes de la famille sont le vrai livre de morale de l'enfant. Tout en lui est image et instinct d'imitation. Il comprend bien mieux un fait qu'une théorie, un exemple qu'une leçon. C'est par les sens qu'il se fait peu à peu des idées, des sentiments, et tout un petit système de vie. Ce qu'il voit faire aux autres, il le fait volontiers lui-même, et si grande est cette propension à imiter, que vous retrouvez en lui la parole, l'accent, le geste et jusqu'au sourire de sa mère. Rien n'est donc indifférent de ce qui se passe autour de lui; car son ame est comme une eau limpide où viennent se refléter tous les objets du rivage, les arbres et les rochers, les épines et les fleurs, les reptiles et les oiseaux. Heureux les enfants quand les mœurs de la famille sont réglées selon la sagesse chrétienne! Cette charmante union des cœurs, cette décence de langage, cette sobriété de goûts et de desirs, ces habitudes de bienfaisance, ces prières en commun le soir, et la douce piété de la mère, et les vertus courageuses du père, toutes ces images religieuses et aimées laissent dans les jeunes cœurs des impressions que rien ne peut effacer complètement.

La philosophie antique a dit ce mot plein de sens : On doit à l'enfant un très grand respect *maxima debetur puero reverentia*. Que ne pouvons-nous le faire entendre ce mot si religieux et si vrai à tous ceux qui entretiennent au sein de la famille les goûts dépravés du siècle! Oui, respect à vos enfants, leur dirions-nous! Respect à leur innocence, à leur candeur, à leur nature impressionnable et chaleureuse. Pourquoi craignez-vous si peu de les scandaliser par de mauvais exemples, de les exciter par le goût des plaisirs fastueux, de les pervertir par l'usage des joies sensuelles? Vos salons étincelants, vos soirées amollissantes, votre musique passionnée, vos tables délicates, vos livres romanesques, vos gravures molles, tout ce luxe énervant et anti-chrétien que vous étalez sans crainte à leurs regards, tout cela développe sans mesure leur excitabilité nerveuse, exalte leurs passions naissantes, et les prédispose à ces désordres malheureux qui éclatent plus tard avec une soudaineté apparente, mais qui ont été échauffés et nourris secrètement par ces habitudes délicates et voluptueuses de la famille.

Digitized by Google

ARARICA ET RHODANICA,

ARCHÉOLOGIE

DES DEUX FLEUVES DE LYON.

Les étrangers qui abordent Lyon par les points de l'est ou du midi, ne peuvent se lasser d'admirer le site enchanteur de notre ville. Du premier surtout, ils contemplent sous son plus bel aspect, au-dessus de ses deux fleuves, cet amphithéâtre de coteaux dont la Saône baigne le pied, et que surmonte d'une manière si pittoresque le sanctuaire de la Mère de Dieu, protectrice de la cité (1). Il ne

(1) C'est une tradition que le culte de Marie fut apporté à *Lugdunum* par son premier pontife saint Pothin : et si elle ne peut être considérée comme une donnée proprement historique, elle est plus que fort vraisemblable, parce que ce culte de la Vierge mère, dont on ne saurait préciser le commencement, et qui semble remonter aux temps apostoliques, devait être ré-

Digitized by Google

devait pas en être autrement aux siècles antiques de *Lugdunum*; peut-être même est-on fondé à présumer que cet admirable paysage était plus admirable encore lorsque les parties inférieures de notre ville, moins bâties qu'à présent, offraient plus de détails agrestes (1), et que les deux fleuves qui se joignent aujourd'hui à l'extrémité de la chaussée Perrache, confondaient leurs eaux au pied du rempart qui a laissé son nom à l'une des rues du quartier d'Ainay, c'est-à-dire au point même où finissait vers le midi la cité de Plancus, et près du local où s'élevait majestueusement l'autel de Rome et d'Auguste (2). D'ailleurs ces coteaux, presque délaissés aujourd'hui, et qui ne possèdent aucun bâtiment remarquable, formaient aux premiers siècles la portion brillante de *Lugdunum*; couronnés par le *Forum* de Trajan (3), ils devaient être couverts des plus beaux édifices, temples (4), basiliques, palais (5), thermes, théâ-

pandu particulièrement dans les contrées de l'Asie-Mineure, qu'habita longtemps le disciple bien-aimé du Sauveur, et d'où nous vinrent nos premiers apôtres. Quant au site de son sanctuaire à Fourvière, il a beaucoup perdu depuis quelques années, et l'admirateur des beautés pittoresques regrette, comme le pieux serviteur de Marie, de voir ce gracieux paysage gâté par une tour massive qui s'élève orgueilleuse auprès de l'humble chapelle.

(1) On sait que, bien plus tard encore, quelques-uns de nos quartiers les plus vivants aujourd'hui, n'étaient pas même habités : il suffit de citer LA DÉSERTE dont le nom indique assez l'état antique. Parmi les vestiges romains découverts au Jardin-des Plantes, qui en occupe le local, M. Artaud avait cru reconnaître ceux d'une Naumachie.

(2) Cet édifice connu dans l'histoire (Strabon. *Rer. geogr.* IV, 192; Suéton. (*Claud.* II.) est ainsi désigné dans quelques inscriptions : AD CONFLVENTEM ARARIS ET RHODANI.

(3) C'est de son nom, *Forum Veneris*, ou plutôt *Forum vetus* que l'on fait venir celui de FOURVIÈRE. Aucun auteur ancien n'a parlé de ce *forum*; mais à l'occasion de sa chûte, arrivée au IXe siècle, il est mentionné dans quelques chroniques du moyen-âge. On peut consulter M. l'abbé Cahour, *Notre Dame de Fourvière*, introduction. p. VI.

(4) Non seulement nous n'avons pas de restes des anciens temples païens de *Lugdunum*, mais nous ne possédons sur cet objet que des notions vagues et qui méritent à peine ce nom.

(5) Le local où fut bâti le couvent, aujourd'hui hospice de l'Antiquaille,

Digitized by Google

tres (1), aquéducs (2), etc. ; et tout cela ne pouvait que présenter, aux abords de notre ville, un aspect aussi varié que magnifique.

Nous ne saurions douter qu'un si riant paysage n'ait éte admiré dans l'antiquité comme il l'est aujourd'hui, et par tous ceux en qui l'amour du beau donnait aux sens quelque intelligence. On peut conjecturer qu'il fut plus d'une fois décrit avec complaisance par les touristes de l'époque, si l'on peut employer cette expression moderne, et quoique les ALBUM et les IMPRESSIONS DE VOYAGE fussent plus rares qu'à présent. Du moins, nous trouvons chez quelques écrivains de Rome un petit nombre de descriptions de notre site, et des allusions plus fréquentes aux deux fleuves qui sont encore, et le principal ornement de notre ville, et les sources fécondes de sa richesse et de sa prospérité. Ces passages, plus ou moins remarquables ou médiocres, ne sauraient être indifférents aux descendants des Lyonnais de l'âge romain : c'est ce qui m'a déterminé à les réunir ici, comme d'anciens titres de famille que l'on aime à revoir.

Le plus important et le plus connu de ces morceaux, se compose de quelques vers de Sénèque, poète philosophe qui aimait la colonie de Plancus, où il avait des amis (3), et qui vraisemblablement l'avait visitée. Ils sont tirés de son petit ouvrage satyrique sur la mort de l'empereur Claude, un des plus anciens modèles de ce genre de composition, mêlé de prose et de vers. Il faut bien que je les

est regardé généralement comme celui d'un antique palais des empereurs où dut naître Claude. Son nom suppose du moins une antique origine ; et, en effet, de nombreux restes de la magnificence romaine et des débris de bien des genres y furent trouvés de tout temps, ou même y existent encore.

(1) Les débris romains assez bien conservés, qu'on voit encore dans l'enclos de l'ancien couvent des Minimes, ont été pris longtemps, mais bien mal à propos, pour ceux d'un amphithéâtre. Leur forme semi-circulaire ne permet pas de douter qu'ils n'aient appartenu à un théâtre. Nous n'avons aucune donnée positive sur l'amphithéâtre où plusieurs de nos martyrs souffrirent la mort sous Marc Aurèle. .

(2) Une portion des aquéducs, dont il reste encore de si beaux vestiges dans nos murs et aux environs, pouvaient être visibles du bas de *Lugdunum* à ceux qui regardaient la montagne.

(3) *Epist.* XCI.

Digitized by Google

donne d'abord, quoiqu'ils soient cités par tous nos historiens lyonnais, et gravés dans la mémoire de tous nos compatriotes lettrés. Sénèque fait ainsi parler Hercule (1) :

Vidi duobus imminens fluviis jugum,
Quod Phœbus ortu semper obverso videt :
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.

Ces vers qui sont assez gracieux, les deux derniers surtout, ont été plusieurs fois traduits ou imités en vers par des modernes. Rousseau, non le poète lyrique, mais le citoyen de Genève, dont la poésie est loin de valoir la prose, a inséré dans ses mélanges une traduction de la petite pièce latine ; c'est par les quatre vers suivants qu'il rend, d'une manière sèche et incomplète, ceux du philosophe romain :

En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis se réunir dans un séjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône
Et le cours incertain de la paisible Saône.

Les vers suivants me paraissent beaucoup mieux, bien qu'on puisse leur reprocher d'ajouter avec quelque afféterie à la pensée du poète latin : ils font partie de la version de ce petit ouvrage satyrique que l'on trouve dans la traduction des œuvres de Sénèque par La Grange (2) :

Je traversai la Gaule, et vis sur mon passage
D'un aimable coteau le riant paysage :
Le soleil en naissant le dore de ses feux :
Ses pieds sont arrosés par des fleuves fameux :
Le Rhône impétueux et la Saône dormante,
Dont les tranquilles eaux et l'insensible pente
Aux nymphes, chaque jour, donnent lieu de douter
Si leur dieu veut descendre, ou s'il veut remonter.

Voici enfin une troisième traduction de ce petit morceau, que

(1) *Apokolok : Opp.* édit. varior. tom. II, p. 850.
(2) *Œuvres de Sénèque* tom. V de l'édit. de Debure, p. 510.

Digitized by Google

je trouve dans un ouvrage sur Lyon, d'une époque bien plus récente (1).

D'un superbe coteau j'ai vu la cime altière,
Où l'astre des saisons, rayonnant de lumière,
Sorti du sein des mers, lance ses premiers feux.
Au pied de ce coteau le Rhône impétueux
Précipite ses flots, et la Saône incertaine
N'arrive qu'à pas lents au Rhône qui l'entraîne (2).

La pensée la plus saillante du passage original de Sénèque est dans le contraste marqué et plus ou moins bien rendu par les imitateurs, entre les cours si divers de nos deux fleuves : l'un fuyant vers les mers à flots rapides et presque torrentueux ; l'autre lent et paisible, hésitant, en quelque sorte, sur la direction de ses ondes, et semblant quitter à regret les bords heureux qu'il arrose. C'est que cette opposition réelle et frappante existe dans la nature, comme dans les vers du poète ; et, bien plus que toute autre circonstance de localité, elle devait attacher l'attention de tous ceux qui voyaient à *Lugdunum* la jonction de la Saône et du Rhône. Aussi cette idée domine-t-elle dans tous les passages où les écrivains de l'antiquité ont eu occasion de parler de ces fleuves : c'est à tel point qu'ils sembleraient s'être imités successivement. La Saône surtout, si différente des autres rivières, paraît les avoir charmés ; nous voyons du moins qu'ils s'en sont occupés bien plus que de son époux impétueux, quoique celui-ci fut placé au premier rang des fleuves qui arrosent les Gaules (3). Je vais citer encore, en commençant par les prosateurs.

César me paraît, sans aucun doute, le plus ancien écrivain qui ait mentionné la jonction du Rhône et de la Saône, et il n'a pas manqué de signaler l'incroyable lenteur des flots de cette dernière, et l'incertitude apparente de son cours : *Flumen Arar*, dit-il, *per fines Æduorum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate, ita ut oculis in utram partem fluat, judicari non possit* (4). Pline

(1) Fortis, *Voyage pittoresque et historique à Lyon*, tom. II, p. 285.
(2) Ce dernier vers a été emprunté à Louis Racine, que je citerai bientôt.
(3) Plin. *Nat. Hist.* III, 4 : je vais tout à l'heure rapporter le passage.
(4) *De bell. Gall.* I, 12.

Digitized by Google

s'exprime à cet égard bien moins élégamment, sans doute, mais après avoir parlé du Rhône se précipitant des montagnes des Alpes dans le lac Léman, il dépeint aussi d'une manière pittoresque le cours si différent de la Saône paresseuse :... *Multo Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis, ex Alpibus se rapiens per Lemanum lacum, segnemque deferens Ararim* (1). Plus tard le rhéteur Eumène a repété l'épithète du naturaliste, lorsqu'il parle ainsi des troupes de Constantin descendant la Saône et le Rhône, depuis Châlon jusqu'à Arles et à Marseille, pour marcher contre Maximien : *Inde arreptis armis portas petierunt, tot dierum iter a Rheno usque ad Ararim sine ulla requie peregerunt.... Segnis ille et cunctabundus amnis nunquam fuisse tardior videbatur. Carinis tacite labentibus, et ripis lente recedentibus, stare se, non ire clamabant. Tum vero usum pedum manibus agressi, incubuere remigiis, et naturam fluminis urgendo vicerunt, et tandem eluctati Araris moras, vix ipso Rhodano fuere contenti : parum illis videbatur concitus ruere, minus solito Arelate properare* (2). Enfin Vibius Sequester, à son tour, a répété sur la Saône la pensée de César : *Arar, Germaniæ*, dit-il ; *e Vogeso monte, miscetur Rhodano; ita lene decurrit, ut vix possit intelligi ejus decursus* (3).

Virgile et Horace sont les plus anciens des poètes romains qui aient illustré les noms des deux fleuves lyonnais, mais sans entrer dans aucun détail géographique ou descriptif. On connaît assez ces vers du premier, dans lesquels la Saône est nommée accidentellement (4):

Ante pererratis amborum finibus exul,
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

Horace, parlant des succès de ses ouvrages, qui se répandaient dans toutes les provinces, a parlé des peuples qui boivent les eaux du Rhône (5) :

. . . . . *me peritus*
Discet Iber, Rhodaniqne potor.

(1) *Nat. Hist.* III, 4.
(2) *Panegyr. Constant. Aug.* XVIII.
(3) *De flumin.*
(4) *Eclog.* I, v. 63.
(5) *Od.* II, 20, v. 19.

Digitized by Google

Il faut leur ajoindre Tibulle, tout insignifiant que soit ce vers qui ne contient que des noms (1) :

Testis Arar, Rhodanusque celer magnusque Garumna.

Après eux, on doit, sans contredit, placer au premier rang le chantre des guerres de Rome et de Carthage, Silius Italicus. Tour-à-tour énergique ou élégant, il décrit dans ces six vers remarquables le Rhône impétueux se précipitant dans la mer, entraînant avec lui la Saône aux ondes silencieuses et qui semblent immobiles, à laquelle il fait perdre son nom au-dessous de nos murs (2) :

Spumanti Rhodanus proscindens gurgite campos,
Ac propere in pontum lato ruit incitus alveo :
Auget opes stanti similis, tacitoque liquore
Mixtus Arar, quem gurgitibus complexus anhelis,
Cunctantem immergit pelago, raptumque per arva,
Ferre vetat patrium vicina ad littora nomen.

Plus brièvement et plus simplement, dans un autre chant de son poème, il dépeint encore les mêmes fleuves en traits bien caractérisés ; c'est lorsqu'il dit des troupes gauloises auxiliaires des Carthaginois (3) :

Hinc nova complerunt haud tardo milite castra
Venales animæ, Rhodani qui gurgite gaudent ,
Quorum serpit Arar per rura pigerrimus undæ.

Comme son oncle Sénèque, Lucain aussi a payé son tribut poétique au Rhône rapide et à la Saône qu'il entraîne. Bien plus concis, il n'en a fait que cette simple mention (4) :

. . . . Qua Rhodanus raptum velocibus undis
In mare fert Ararim. . . . . .

Ailleurs, et plusieurs fois, il nomme le Rhône seul ; mais dans un passage où il peint les enchantements de la Thessalie troublant l'ordre de l'univers, et dénaturant le cours des fleuves, il a deux vers

(1) *Eleg.* I. 7. v. 11.
(2) *Punic.* III, v. 449.
(3) *Ibid.* XV, v. 502.
(4) *Pharsal.* I, v. 433.

Digitized by Google

qui a l'inverse de ceux que je viens de citer, font de la Saône le fleuve impétueux et du Rhône l'indolente rivière (1) :

. . . . . *Rhodanumque morantem.*
Præcipitavit Arar. . . . . . .

Un poète d'une époque bien postérieure, et toutefois fort supérieur à son siècle, Claudien, semble avoir affectionné particulièrement nos deux fleuves ; car leurs noms, réunis comme leurs ondes, se retrouvent plusieurs fois dans ses vers. C'est ainsi qu'il fait contraster, de même que tant d'autres auteurs anciens, la lenteur de l'un avec la rapidité de l'autre (2) :

Inde truces flavo comitantur vertice Galli,
Quos Rhodanus ferox, Araris quos tardior ambit;

et ailleurs (3) :

Lentus Arar, Rhodanusque ferox....

c'est ainsi que, dans un autre poème encore, il fait aiguillonner par le Rhône sa compagne plus lente (4).

Quam Rhodano stimulatus Arar....

A une époque dont les dernières années ne sont pas encore fort éloignées de nous, lorsque beaucoup d'hommes de mérite, infiniment plus forts que nous ne le sommes aujourd'hui sur les études classiques, avaient la prétention, ridicule peut-être, fort oiseuse du moins à mon avis, de se montrer poètes dans une langue qui n'était pas la leur (5), plusieurs s'exercèrent à chanter en vers latins notre ville,

(1) *Ibid* VI, v. 475.

(2) *In. Rufin.* II. v. 110.

(3) *De consul. Mall. Théodos.*, v. 53.

(4) *In Eutrop.* II, v. 169.

(5) Si j'étais accusé d'hérésie littéraire par quelque classique exagéré, pour avoir exprimé franchement cette opinion, j'en appellerais à l'autorité de Boileau, qui paraît avoir porté le même jugement sur les faiseurs de vers latins. Brossette nous a conservé du législateur de notre Parnasse une petite pièce fort plaisante, dans laquelle il les tourne en ridicule de la façon la plus impitoyable, elle est intitulée : *Dialogue contre les modernes qui font des vers latins* : j'engage mes lecteurs à la relire avec la note de Brossette, dans l'édition don-

Digitized by Google

son site heureux et ses beaux fleuves. Je ne rapporterai point ces productions de leur muse, ne fût-ce que par cette seule raison, que des vers latins d'une époque française manquent de ce caractère historique d'où ils tireraient leur intérêt le plus puissant : qu'il me suffise de mentionner les noms des plus illustres de ces poètes, ceux du chancelier de l'Hôpital et des pères Vanière et Commire (1). Mais je ne puis me dispenser de reproduire ici les vers élégiaques de Scaliger (2) : non qu'ils me paraissent supérieurs à ceux des écrivains que je viens de nommer, bien au contraire ; non que je les compare aux plus médiocres vers des anciens ; mais parce que, inscrits autrefois à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, ils sont devenus, en quelque sorte, un des monuments de notre cité. Les voici :

Fulmineis (3) *Rhodanus qua se fugat incitus undis,*
Quaque pigro dubitat flumine lentus Arar,
Lugdunum jacet, antiquo novus orbis in orbe,
Lugdunumve vetus orbis in orbe novo :
Quod nolis, alibi quæras : hic quære quod optas;
Aut hic, aut nusquam vincere vota potes (4).

née par M. de Saint-Surin, tome III, p. 101-108. Dans une pièce latine intitulée : *Satyra* (même édition tom. II, p. 563), ce n'est peut être pas sans malice qu'il dit :

Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpe Tibullus
Carmine disjecti vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes.

Enfin, dans une lettre à Brossette (tome IV, p. 418), à l'occasion de vers français faits par un Portugais, il soumet à l'Académie de Lyon cette question : « Si on peut bien écrire dans une langue morte? » et il dit, entr'autres choses piquantes : « C'est une étrange chose que d'écrire dans une langue étrangère, « quand nous n'avons pas fréquenté avec les naturels du pays; et je suis « assuré que si Térence et Cicéron revenaient au monde, ils riraient à gorge « déployée des ouvrages latins des Fernel, des Sannazar et des Muret. »

(1) On peut voir leurs vers dans les *Mélanges* de M. Bréghot du Lut, pages 10, 23 et 25.

(2) *Urb.* édit. 1600, p. 554.

(3) Sur la pierre de l'Hôtel-de-Ville on lisait *flumineis*, faute évidente.

(4) J'en demande pardon aux hommes qui n'ont que des admirations tradi-

Digitized by Google

Mes lecteurs me permettront de varier mon sujet, en mettant maintenant sous leurs yeux quelques vers français, qui ne sont que des imitations plus ou moins fidèles, plus ou moins heureuses, soit de Sénèque, soit des autres anciens que j'ai cités. Je n'en choisirai qu'un petit nombre dans tous ceux qu'on peut compter, depuis ces vers d'un poète bourguignon du dix-septième siècle (1):

La Saône lente au Rhône preste
Les douces ondes qu'elle jette ;

jusqu'à la complainte, devenue populaire, sur nos inondations de l'an dernier, dont l'auteur, traduisant le *segnem Ararim* de Pline, vraisemblablement sans s'en douter, a dit des pluies qu'elles

Ont grossi subitement
La Saône si nonchalante.

Un poète plus distingué, le fils du grand Racine, célébrant dans son poème les martyrs de la foi chrétienne aux premiers siècles, n'a pas oublié ceux qui souffrirent à *Lugdunum* sous Marc-Aurèle et sous Sévère ; il adresse ces beaux vers à l'église vénérable des saints pontifes Pothin et Irénée (2) :

Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.

Dans une petite pièce de Fontanes, qui fut composée à Lyon, on lit ces vers à images gracieuses (3) :

Ici la poésie, au siècle heureux des fables,
Eut dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours
Les nymphes, à dessein reprenant leurs atours,
De la Saône à mes pieds par le Rhône entraînée
Viennent orner le lit et fêter l'hyménée.

tionnelles; mais de ces vers tant vantés les quatre derniers me paraissent tout ce qu'on peut voir d'exagéré, d'embrouillé et de faux. Par exemple, qu'y a-t-il de plus absurde que cet hémistiche : *Quod nolis, alibi quæras*, comme si l'on cherchait quelque part ce dont on ne veut point?

(1) On peut voir les *Mélanges* de M. Bréghot, p. 487.

(2) *La Religion*, ch. IV.

(3) *Œuvres*, édit. de Sainte Beuve, tom. 1 p. 415.

Digitized by Google

Un poète né dans nos contrées, Berchoux, dans le plus répandu de ses ouvrages, désigne ainsi notre ville par les deux fleuves qui l'arrosent (1) :

Ayez un beau château dans l'Auvergne ou la Bresse,
Où près des bords charmants d'où Lyon voit passer
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser.

L'auteur d'un ouvrage sur Lyon, que j'ai déjà cité, a dit du Rhône (2) :

Dans ces lieux où poussé par son cours foudroyant
Le Rhône impétueux précipite sa fuite ;

et de la Saône dans un autre endroit (3) :

Promène en hésitant son onde paresseuse.

Servan de Sugny me paraît avoir imité heureusement les vers de Scaliger (4), en évitant les défauts que j'y ai fait remarquer (5) :

Lyon, fier possesseur d'une rive féconde,
Semble un monde nouveau jeté dans le vieux monde,
Et, grâce aux arts divers cultivés par ses soins,
Répond à tous les goûts, comme à tous les besoins.

Il faut citer encore ces vers de notre célèbre chirurgien M. A. Petit, dans un poème bien connu de ses compatriotes :

La Saône avec lenteur caressant son rivage,
Du commerce opulent embellit l'héritage ;
Et d'un vallon superbe ornement orgueilleux,
Semble un fleuve d'Eden, dont la source est aux cieux.

(1) *La Gastronomie*, ch. II.

(2) *Voyage pittoresque à Lyon*, tom. I, p. 46.

(3) *Ibid.* tom. II, p. 150.

(4) Peut-être est-ce une imitation de ces deux vers de Falconnet, qu'on lisait autrefois à l'Hôtel-de-Ville, à la suite de ceux de Scaliger :

Lugduni quodcumque potest dare mundus habebis :
Plura petas, hæc urbs et tibi plura dabit.

(5) *Discours de réception à l'Académie de Lyon*, 27 mars 1825.

Digitized by Google

Je rapporterai enfin ces quelques vers inédits d'un poète lyonnais, qui tient à garder l'anonyme :

Deux fleuves arrosant la cité de Plancus,
Apportent dans ses murs les trésors de Plutus :
L'un, superbe, indompté, fuit bruyant et rapide,
Comme de l'arc guerrier part la flèche homicide,
L'autre, lent, incertain, caresse mollement
Les rivages chéris qu'il regrette en partant,
Mais du Rhône bientôt la course impétueuse
Emporte au sein des mers la Saône paresseuse.

Je termine ces citations des modernes par un passage du beau poème de notre illustre Châteaubriand (1), lequel se rapporte à la Saône, et rappelle quelques traits de l'antiquité. Voici ce qu'il fait dire à Eudore, racontant son arrivée dans les Gaules : « Je remontai l'Arar, rivière bordée de coteaux charmants; sa fuite est si « lente, que l'on ne saurait dire de quel côté coulent ses flots. Elle « tient son nom d'un jeune Gaulois qui s'y précipita de désespoir « après avoir perdu son frère (2). » On voit que le grand écrivain a rendu le passage de César sur la Saône. Quant au fait qu'il donne pour origine au nom de cette rivière, je vais y revenir bientôt, en rappelant quelques notions que l'antiquité nous fournit, sur les noms de nos deux fleuves.

Pline nous donne une étymologie historique du nom du Rhône : il le fait dériver d'un endroit nommé *Rhoda*, lequel, dit-il, fut fondé par les Rhodiens, grands navigateurs, comme on sait, de même que la plupart des peuples qui habitaient les côtes ou les îles de l'Asie-Mineure. Il paraît que cette petite ville, *oppidum*, n'existait déjà plus lorsque Pline écrivait, mais qu'elle avait été située dans la Gaule Narbonnaise, près des Bouches-du-Rhône et des étangs qu'on y voit encore, sur la rive occidentale, à peu de distance d'*Agatha* et

(1) Le grand écrivain a décidé une question longtemps discutée, à la manière du philosophe qui marchait pour démontrer le mouvement. Je ne pense pas que personne aujourd'hui conteste le titre de poème à son admirable ouvrage.

(2) *Les Martyrs*, livre V.

Digitized by Google

des *Volcæ Tectosages*. C'est ce qui me semble résulter d'un texte de cet auteur, dont j'ai cité plus haut une partie. *Oppida de cætero rara, projacentibus stagnis, Agatha quondam Massiliensium, et regio Volcarum Tectosagum; atque ubi Rhoda Rhodiorum fuit : unde dictus multo Galliarum fertilissimus Rhodanus amnis (1).* Saint Jérôme mentionne le même fait, et en tire aussi l'étymologie du nom qui fut donné à ce fleuve : *Oppidum Rhoda coloni Rhodiorum locaverunt* ; *unde amnis Rhodanus nomen accepit (2).* Il est à regretter que nous ne possédions point de plus amples détails sur cette fondation, épisode intéressant de l'histoire ancienne des Gaules.

Quoi qu'il en soit, de ce nom de *Rhodanus*, le seul que nous connaissions à notre fleuve, se formèrent diverses appellations que nous voyons données quelque fois à sa contrée, ou aux villes que ce fleuve arrosait. Ainsi nous trouvons chez Saint-Irénée : ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς κλίμασι τῆς Ροδανουσίας (3) ; et l'on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse en cet endroit des contrées qui environnent Lyon, peut-être de la province Lyonnaise. Saint Sidoine Apollinaire a dit (4) :

Rhodanitidas per urbes.

ce qui peut avoir un sens plus ou moins étendu, au de-là du voisinage de *Lugdunum*. Ailleurs, le même écrivain a employé, comme saint Irénée le nom de *Rhodanusia* ; mais là, il désigne bien évidemment sa ville natale et chérie ; cela est assez indiqué par le contexte: *Egresso mihi Rhodanusiæ nostræ mœnibus publicus cursus usui fuit etc. (5).*

Je ne veux pas omettre ce que nous apprend Justin d'un personnage qui porta le surnom de *Rhodanus* (6). C'était un Carthaginois

(1) *Nat. Hist.* III, 4.

(2) *In Epist. ad Galat.* II, prœm ; opp. tom. IV, p. 254.

(3) *Cont. Hæres.* I, 13 ; *Opp.* p. 65.

(4) *Epist.* IX, 13.

(5) *Epist.* I, 5.

(6) Telle paraît être la meilleure leçon de ce surnom dans un passage que je vais citer. Cependant on lit dans quelques manuscrits : *Rodinum, Rodonum, Rodonem.*

Digitized by Google

nommé Hamilcar, personnage distingué, suivant toute apparence, qui avait été envoyé par sa nation auprès d'Alexandre, afin de connaître ses projets, et qui réussit à faire parvenir dans sa patrie une missive détaillée écrite sur des tablettes en bois, recouvertes après coup d'une cire intacte. *Mittunt*, dit-il, *ad speculandos ejus animos Hamilcarem cognomento Rhodanum, virum solertia facundiaque præter cæteros insignem*, etc. (1). L'histoire ne nous a point fait connaître à quelle circonstance Hamilcar dut un tel surnom, et nous devons le regretter. Peut-être lui était-il donné à cause de l'impétuosité de son caractère ou de son éloquence, car on peut supposer fort vraisemblablement que ce nom n'était autre que celui du Rhône, fleuve bien connu, comme on sait, des Carthaginois. Nous trouvons quelque chose de semblable chez saint Jérôme, dans un endroit où il parle de Saint Hilaire de Poitiers, pour lequel il professait une grande admiration. Au lieu de l'appeler un fleuve ou un torrent d'éloquence, figures dont on trouve bien des exemples, il en fait le Rhône de l'éloquence latine : *Quam et Hilarius, latinæ eloquentiæ Rhodanus, Gallus ipse et Pictavis genitus*, etc. (2).

La Saône porta divers noms à différentes époques. Si l'on en croit l'auteur d'un petit écrit qui a été attribué à Plutarque, mais qu'on lui conteste aujourd'hui assez raisonnablement, ce semble, cette rivière aurait été dans le principe, appelée Brigulus (Βρίγουλος); et le nom d'*Arar* qu'elle porta le plus ordinairement, lui serait venu de ce jeune Gaulois dont le chantre des *Martyrs* a emprunté l'aventure à ce petit traité grec (3). Au lieu d'*Arar*, on trouve quelquefois *Araris*. Nous l'avons vu dans un vers de Claudien, rapporté plus haut : on le rencontre de même en grec chez Dion Cassius, Ἄραρις (4), Ἀραριδος (5). Plus tard, la Saône se voit appelée *Sauconna*. Ammien Marcellin est le premier qui lui ait donné ce nom ; mais il paraîtrait, à la manière dont il s'exprime, que c'était le

(1) *Hist. philip.* XXI, 6.

(2) *In Epist. ad Galat.* II, prœm ; *Opp.* tom. IV. p. 255.

(3) *De fluviis* ; éd. Maussac, p. 21.

(4) *Hist. rom.* XLIV, 262.

(5) *Idid.* XLVI, 323.

Digitized by Google

nom vulgaire, et plus ancien peut-être, sous lequel elle était désignée par les peuples qui habitaient ses rivages : *Ararim*, dit-il, *quem (Galli) Sauconnam appellant* (1). Dans les bas siècles, on a dit aussi *Sangonna* et *Sagona*; et de là s'est formé le nom français qu'elle porte aujourd'hui (2).

Il faut faire observer encore que la Saône, comme le Rhône, vit dériver de son nom d'autres noms topiques. Nous connaissons du moins celui d'*Araria* que l'on trouve notamment dans une vie de saint Loup de Lyon, citée par Savaron dans ses notes sur saint Sidoine (3); il pense qu'il y désigne la ville même de *Lugdunum*, ainsi qu'on l'a vu déjà porter celui de *Rhodanusia*.

A ces détails géographiques ou philologiques, il serait naturel d'ajouter maintenant les faits historiques des annales lyonnaises aux premiers siècles, dans lesquels le Rhône et la Saône jouent un rôle plus ou moins important. Cette partie de mon petit travail, qui a été la plus considérable pour les recherches, sera la plus minime par les résultats, les données de cette nature étant fort peu abondantes. Je n'ai pas cru pour cela devoir y renoncer; c'était, au contraire, à ce qu'il m'a semblé, un motif de plus pour ne négliger aucun des documents que peuvent fournir les historiens et les marbres antiques.

(1) *Rer. Gest.* XV, 11.

(2) On a dit que, dans la persécution de Sévère, qui fut très violente à *Lugdunum*, le sang des martyrs teignit les eaux de ses fleuves. Si cela n'est pas prouvé, cela est du moins fort probable, d'après ce que dit saint Grégoire de Tours (*Hist, Franç.*, I, 27) du nombre des chrétiens égorgés, et des ruisseaux de sang qui coulaient dans la ville : . . . . *ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano : quorum nec numerum nec nomina colligere potuimus.* Des hommes qui n'étaient pas sans mérite ont cru reconnaître dans ce fait l'origine du nom de *Sangonna*, donné à l'un de ses fleuves, et qui serait une corruption de *Sanguinea*. Tout ce que je puis dire, c'est que cette étymologie est plus raisonnable que beaucoup d'autres, et que rien ne la dément. On trouvera plus de détails dans une dissertation de M. Cl. Xav. Girault, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 1812, tome V, p. 129-152, et qui a été aussi tirée à part; elle a pour titre : *Mémoires sur les noms et la source de la Saône.*

(3) *In Epist.* II, 10, p. 157.

Digitized by Google

Je n'ai pas à m'arrêter sur le passage du Rhône par Hannibal. On est fort divisé de sentiments sur le point où il fut exécuté, et cette question se lie étroitement à celle du passage des Alpes. L'une et l'autre sont loin d'être suffisamment éclaircies; mais, dans tous les cas, c'est fort gratuitement qu'on prétendrait placer dans notre ville ce passage du Rhône. Je rappellerai avec la même brièveté ce que César rapporte, qu'il se servit de la Saône pour l'approvisionnement de son armée (1); et qu'il défit un corps d'Helvétiens qui se préparaient à traverser cette rivière (2). Ces faits se passèrent dans le pays des Eduens et des Séquanais, sur la Saône supérieure et à une distance considérable de notre ville.

Les premiers de ces faits dans l'ordre chronologique, sont l'érection du temple de Rome et d'Auguste, dont je parlerai spécialement ailleurs, et une particularité piquante qui appartient au règne de Caligula et qui nous a été conservée par Suétone ; je veux parler de ces jeux qu'il fit célébrer dans notre ville, jeux mêlés d'exercices littéraires, et surtout de la condition singulière qu'il imposait aux plus mauvais auteurs, celle d'effacer leurs écrits avec la langue, sous peine de recevoir des férules, comme des écoliers, ou d'être jetés dans le fleuve voisin : *Eos autem qui maxime displicuissent, scripta sua spongia linguave delere jussos, nisi ferulis objurgari, aut flumine proximo mergi maluissent* (3). Ce fleuve était-il le Rhône ou la Saône? On peut le supposer indifféremment de tous les deux; l'autel d'Auguste étant situé à leur confluent, et les jeux de Caligula ayant eu lieu vers cet autel, ainsi que nous l'apprennent ces vers de Juvénal, allusion évidente et si connue (4) :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Sous Néron, un projet avait été conçu par Lucius Vetus qui commandait pour ce prince dans une partie de la Gaule; et s'il eut été exécuté, il serait devenu une source de prospérité pour cette contrée

(1) De bell. gall. 1, 16.
(2) *Ibid.* 12.
(3) *Caig.* XX.
(4) *Sat.* 1, v. 44.

Digitized by Google

et pour la cité de Plancus, en particulier. Il s'agissait d'unir la Moselle à la Saône par un canal, et d'établir ainsi une communication facile entre le Rhin et le Rhône, l'Océan et la Méditerranée. Cette utile entreprise fut arrêtée par la jalousie d'Aelius Gracilis, gouverneur de la Belgique, et par la crainte de se rendre suspect au tyran de l'empire. Tacite rapporte ainsi ce fait, peu remarqué des modernes, autant que je puis voir, *Vetus Mosellam atque Ararem, facta inter utrumque fossa connectere parabat, ut copiæ per mare, dein Rhodano et Arare subvectæ per eam fossam, mox fluvio Mosella in Rhenum, exin Oceanum decurrerent : sublatisque itinerum difficultatibus, navigabilia inter se occidentis septentrionisque littora fierent. Invidit operi Aelius Gracilis, Belgicæ legatus, deterrendo Veterem ne legiones alienæ provinciæ inferret, studiaque Galliarum adfetaret formidolosum id Imperatori dictitans, quo plerumque prohibentur conatus honesti* (1).

Plus tard, nous savons encore par Tacite que Vitellius, se rendant en Italie, lorsqu'il apprit la défaite de son compétiteur Othon, descendit à Lyon par la Saône, pendant que ses troupes prenaient leur route par terre. Cette navigation n'eut pas la pompe de celles que le nouvel empereur fit bientôt après sur d'autres fleuves, desquelles Suétone parle ainsi en termes généraux : *Namque itinere inchoato, per medias civitates ritu triumphantium vectus est : perque flumina delicatissimis navigiis, et variarum coronarum genere redimitis, inter profusissimos, opsoniorum apparatus* etc. (2). Lorsque le nouvel empereur vint visiter notre ville, il était dénué de ressources pécuniaires, et s'il put se procurer les moyens d'étaler quelque pompe dans son entrée, qu'il fit ensuite par terre à la tête de ses troupes, il le dut à la libéralité de Junius Blæsus gouverneur, de la province, qui suivait son parti. Je dois citer une partie, au moins du texte de Tacite, où sont rapportés les faits que je viens d'énoncer. *Exercitum itinere terrestri pergere jubet : ipse Arare flumine devehitur, nullo principali paratu, sed vetere egestate conspicuus : donec junius Blæsus, Lugdunensis Galliæ rector, genere illustri,*

(1) *Annal.* XIII, 53.
(2) *Vitell.* X.

Digitized by Google

largus animo, et par opibus, circumdaret principis ministeria, comitaretur liberaliter, eo ipso ingratus, quamvis odium Vitellius vernilibus blanditiis velaret. Præsto fuerunt Lugduni victricium, victarumque partium duces, etc. (1).

Je puis bien rappeler ici un fait mentionné par Dion, la célébration de combats de gladiateurs auxquels Vitellius assista dans notre ville (2). Mais je ne saurais omettre une autre particularité peu importante, et néanmoins rapportée par Suétone, avec d'autres plus minimes encore, à cause des présages qu'on en tira, tous défavorables au nouveau règne. Je veux parler de la couronne de laurier dont il avait ceint son front, suivant la coutume des empereurs, et qui tomba dans le courant d'une rivière : *Et laurea quam religiosissime circumdederat in profluentem excidit* (3). Si cet évènement n'eut pas lieu à *Lugdunum*, ainsi que Suétone pourrait le faire présumer, du moins il dut arriver dans sa navigation sur la Saône pour y venir, ou bien dans le trajet plus court qu'il put faire sur le Rhône, en se rendant à Vienne, où d'autres présages funestes l'attendaient (4).

Dans le passage d'Eumène que j'ai cité plus haut, en l'abrégeant, nous avous vu les légions de Constantin descendre, depuis Châlon, la Saône trop lente à leur gré, et suivre de là le cours plus rapide du Rhône. On peut supposer, avec une extrême vraisemblance, que le prince lui-même, prit également cette route, pour arriver à son but. De pareilles notions nous manquent totalement par rapport à d'autres empereurs qui, traversant notre Gaule pour se rendre en Italie, purent profiter de la voie plus commode que leur offraient nos deux fleuves, et visiter ainsi l'illustre colonie de Plancus.

Une inscription, malheureusement très incomplète, qui fut trouvée en 1812, dans un pré de Béchevelin, commune de la Guillotière, et non loin du Rhône, fait allusion à un événement désastreux, qui fit périr un certain nombre de personnes dans un de nos fleuves, lequel n'y est pas nommé, mais semble devoir être le Rhône, si l'on fait

(1) *Hist.* II, 59.
(2) *Hist. rom.* LXV, 734.
(3) *Vitell.* IX.
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

attention au lieu sur lequel le monument a été découvert. Ce fragment se voit aujourd'hui au musée Saint-Pierre, dont il serait une des richesses, s'il était plus complet (1). En voici les lignes tronquées qui se rattachent à mon sujet :

. . . . TALBEVS INSONTIS (2)
. . . . PLVRES IN TARTARO
MISIT

Il est bien difficile de construire un système sur une base aussi étroite que ces quelques mots isolés : à peine ose-t-on se permettre quelques timides conjectures. On pourrait être tenté de présumer qu'il s'agirait ici, ou d'un naufrage, ou bien d'une inondation, car les temps anciens eurent comme les nôtres leur part à ces redoutables fléaux. Mais peut-être vaudrait-il mieux admettre la conjecture qui a été hasardée par l'estimable créateur de notre musée lapidaire. « Nous présumons, a-t-il dit, qu'il s'agit ici de la défaite d'Albin par Septime Sévère (3). » Cette explication, en effet, est rendue vraisemblable par la ligne qui précède immédiatement celles que j'ai rapportées, et la seule aussi qui puisse ajouter à nos faibles indices, bien que la liaison nous soit entièrement cachée. Cette ligne se compose dans son état actuel de ces seuls mots :

. . . RMARE ROMAM P

dont le premier, incomplet, ne peut être suppléé que de deux manières, *f*RMARE ou *a*RMARE. Or, si l'on adopte cette dernière leçon,

(1) Autrefois, sous le n° IX, f., aujourd'hui sous le n° LII.

(2) La lettre T est évidemment la finale d'un mot; ALBEVS est mis pour ALVEVS, d'après une orthographe qui sent la décadence, ou qui révèle peut-être la prononciation de certaines provinces, et dont on a de nombreux exemples. Je crois aussi que le mot INSONTIS est mis fautivement pour INSONTES, et doit se lier avec PLVRES, quoique l'auteur de la *Notice des inscriptions* (p. 16) en ait fait une épithète donnée à ALBEVS, comme s'il y avait INSONS.

(3) Artaud, *Notice des inscriptions*, p. 16.

Digitized by Google

un partisan de Sévère pouvait bien dire que l'entreprise d'Albin, qu'il devait qualifier de révolte, avait fait prendre les armes à Rome, représentée par l'empereur triomphant. La position communément admise des lieux où fut livrée la dernière bataille d'Albin (1), faisait présumer aussi, et fort naturellement, que beaucoup d'hommes des deux armées, et surtout des vaincus, purent périr dans l'un ou l'autre des fleuves qui baignent Lyon. Il faut se rappeler qu'Albin se tua, au rapport de Dion, lorsqu'il vit les vainqueurs entourer la maison dans laquelle il s'était réfugié, sur les bords du Rhône (2).

Reinesius a donné une autre inscription lyonnaise qui ne mentionne qu'un évènement particulier, qu'on ne saurait qualifier d'historique. Je n'ai pas cru néanmoins devoir le passer sous silence : soit pour ne rien omettre des rares données que je puis recueillir ici, soit parce qu'il me paraît intéressant de fixer l'attention de mes compatriotes sur un monument de notre ville, perdu aujourd'hui, et qu'on remarque peu à la fin du petit ouvrage de Spon (3). C'est l'épitaphe d'un jeune militaire, qui périt dans la Saône victime d'un accident déplorable, lequel ne paraît point se lier aux évènements publics que je viens de rappeler. Voici l'inscription que je transcris du recueil de Reinesius (4) :

(1) Nous ne possédons aucune dissertation spéciale bien satisfaisante sur la bataille d'Albin et de Sévère; sujet, du reste, assez difficile à éclaircir, pour qu'on doive savoir quelque gré aux écrivains qui ont tenté de le faire. On s'accorde généralement à placer ce champ de bataille sur le plateau au-dessus de notre ville, entre le Rhône et la Saône, position trop vague encore, mais qu'il n'est pas possible d'éloigner beaucoup de Lyon.

(2) *Hist. rom.* LXXV, 853.

(3) *Recherche des antiq. de Lyon*, p. 228. Il donne l'inscription en lettres italiques courantes, et sans distinguer les lignes, comme il le fait pour toutes celles qu'il a réunies en cet endroit, et qu'il n'avait point vues. Sa copie de celle-ci est très fautive.

(4) *Syntag. inscript.* p. 796, VI. Il donne cette inscription comme placée *in horto Larizardet:* serait-ce vraiment le nom d'un habitant de Lyon, ou aurait-on désigné ainsi par une faute d'impression l'enclos des Lazaristes?

Digitized by Google

D. M.
ET. MEMOR. AETERNAE
AVFIDI. MILITARIS
QUI. VIXS. ANN. XXII
CVIVS. SVPREMA. TALIA. FVERVNT
HIC. IENS. IN. CVRRV. PER. AMNEM (1)
ARAR. SVBITO. CASV. ABREPTVS. EST
HVNC. TVMVLVM. POSVIT
L. IGNIVS. CHARITO. SORORIVS. EIVS
ET. DVLCICIVS. CLAVDIANVS. SOROR (2)
SIBI. POSTERISQVE
ET. SVB. ASCIA. DEDICAVIT.

La navigation du Rhône et de la Saône paraît avoir été fort active dès l'époque romaine; il devait en être ainsi, puisque ces deux fleuves, autant et plus encore que les grandes voies d'Agrippa, dont elle était le centre, furent dès le principe pour cette ville, bientôt marchande et opulente, le grand véhicule du commerce des Gaules. Cet état prospère de la navigation à *Lugdunum*, et dans les pays que baignaient nos fleuves, est attesté dans notre ville et ailleurs par un grand nombre d'inscriptions, où l'on trouve mentionnés, ensemble ou séparément, les navigateurs de ces fleuves, NAVTAE ARARICI ET

(1) CVRRV est une leçon proposée par Reinesius, et je la crois heureuse; il a soin de faire observer que la copie portait CVRA. Spon le propose également, ainsi que CVRIA.

(2) On peut remarquer l'emploi à deux reprises du mot SORORIVS pour désigner un beau-frère. Cette expression ne me paraît guère avoir été employée dans les bons temps de la latinité : on la trouve chez saint Sidoine qui donne ce titre (*Carm.* XX.) à Ecdicius dont il avait épousé la sœur. Le mot *cognatus* désignait le mari d'une sœur : la différence est nettement indiquée dans une inscription de Gruter (MLII, 11.), où on lit : COGNATVS DVLCISSIMVS SORORIO AMANTISSIMO.

Digitized by Google

RHODANICI, et la corporation qu'ils formaient, à laquelle étaient associés de nom, divers personnages honorables. Il en était de même du corps des VTRICVLARII, dénomination longtemps incomprise, mais que l'on sait aujourd'hui avoir appartenu au vocabulaire de la navigation des fleuves(1). Si je me contente d'indiquer, sans en rapporter aucun en particulier, ces antiques monuments de nos rives, c'est que leur importance réclame un travail spécial d'une certaine étendue.

Mais ce ne sera pas, je pense, m'écarter de mon sujet que de placer ici une inscription qui était jadis à Lyon, et la seule, si je ne me trompe, parmi nos marbres romains, qui fasse mention d'une profession ou d'un corps dont le nom suppose des rapports avec nos fleuves lyonnais, leur navigation et leur commerce. Elle a été donnée encore par Reinesius (2), et après lui également par Spon (3). L'un et l'autre, par malheur, n'avaient point vu le monument, et leurs copies sont évidemment très-fautives; mais celle de Reinesius est préférable, et c'est elle que je présente à mes lecteurs :

D. M.
ET. MEMORIAE
AETERNAE
ARRIO. ATILIO. HONORATO. . . .
LIC..... IN. VALERIVERNIORVM... C...
NONARIORVM. RIPARIORVM. PROCVRANTE (4)
FELICIA. FELICVLA. AMICA. CARISSIMA
SIVE. FELICIVS. ROMANVS. LIBELLICVS
PONENDAM. CVRAVERVNT
ET. SVB. ASCIA. DEDICAVERVNT

(1) Il faut voir à ce sujet le curieux et important opuscule du docteur Calvet, qui porte ce titre : *Dissertation sur un monument singulier des Utriculaires de Cavaillon*. Avignon 1766, in-8°.

(2) *Syntag. inscript.* p. 650, LXIV. — Reinesius donne ce monument comme existant au Gourguillon, *in vico Gurgulionis*.

(3) *Recherche des antiq. de Lyon*, p. 228.

(4) Spon a mis RAPARIORVM pour RIPARIORUM. Cette variante, sans

Digitized by Google

Il y aurait fort à faire pour rétablir et commenter cette inscription, dans le triste état où elle nous est donnée. Ce n'est pas le lieu d'entreprendre ce travail ingrat, qui ne pourrait être d'ailleurs que conjectural et incomplet. J'aurai atteint le but que je me propose ici, quand j'aurai fixé l'attention de ceux qui me lisent sur les trois mots qui reviennent à mon sujet : *Corpore* (ou bien *Corpus*, ou *Corporis*), *an*NONARIORVM RIPARIORVM ; car, avec Reinesius (1), je ne saurais douter qu'on ne doive suppléer ainsi la fin de la quatrième ligne et le commencement de la cinquième. On sait que du mot *annus* on forma celui d'*annona*, par lequel on désignait la provision de vivres, de grains surtout, pour la subsistance d'une année. On en avait un soin particulier à Rome, où il y eut à cet effet un *præfectus annonæ* (2) : et les médailles constatent fréquemment la sollicitude des empereurs à cet égard, par la légende ANNONA, AVGVSTI, ou autres semblables, accompagnant la figure d'une femme debout, qui à ses pieds a un boisseau et une proue de navire. Il en est question également dans un assez grand nombre d'inscriptions. D'*annona*, on fit l'adjectif *annonarius*, lequel n'a pas besoin d'explication ; mais ce mot se trouve employé aussi dans un sens substantif. On désignait ainsi une sorte de fournisseurs, à ce qu'il paraît, chargés d'approvisionner les légions : c'est ce qui semble résulter d'une disposition du code théodosien (3), ainsi que d'une inscription recueillie par Gruter (4). Sans doute, la même dénomination fut employée aussi dans l'ordre civil, pour désigner une profession dont les fonctions étaient les mêmes : et c'est celle-ci que nous voyons indiquée dans le monument lyonnais que je cite. Elle y est plus particulièrement spécifiée par l'épithète RIPARIORVM ; laquelle nous fait assez connaître que les approvisionnements de notre cité lui arrivaient par la voie de ses fleuves, apparemment surtout par la Saône : naturellement, il devait en être ainsi.

autorité, puisqu'il n'avait pas vu l'inscription, serait, d'ailleurs, fort ridicule.

(1) *Loc. Laud.*

(2) Tacit., *Annal.* I, 7 ; XII, 22. — Gruter, *Inscript. antiq.* MLXXXVI, 6.

(3) *Cod. Theodos.* VIII, 1, 13.

(4) *Inscript. Antiq.* CCCCLXXIX, 6.

Digitized by Google

On aimerait à connaître quelques détails relatifs à la navigation de ces deux fleuves si importante pour l'ancien *Lugdunum*, et qui, devait souvent aussi fournir à nos pères une occasion de plaisirs. Notre curiosité à cet égard est loin d'être satisfaite, et nous demanderions vainement à cette époque les renseignements que nous pouvons desirer. Je ne connais, chez les anciens, qu'un seul passage relatif à la navigation de la Saône ; encore est-il de ce que nous appelons les bas-temps, car il appartient à notre saint Sidoine Apollinaire ; mais les particularités qu'il nous révèle doivent remonter, comme on le verra, à une époque bien plus ancienne, et selon toute apparence, au berceau même de *Lugdunum*. Décrivant la pompeuse basilique élevée par notre pontife saint Patient, dans un lieu d'où l'on entendait également, et les bruits de la voie publique, sur laquelle ou près de laquelle elle était construite, et ceux qui s'élevaient de la Saône, l'aimable et pieux évêque des Arvernes s'exprimait ainsi, dans des vers auxquels on ne peut refuser, au moins, le mérite de l'esprit (1) :

Hinc agger sonat, hinc Arar resultat;
Hinc sese pedes, atque eques reflectit,
Stridentum et moderator essedorum :
Curvorum hinc chorus helciariorum,
Responsantibus alleluia ripis,
Ad Christum levat amnicum celeusma.
Sic, sic psallite nauta, vel viator, etc.

Les notions qu'on peut puiser dans ce morceau nous sont fournies par ces deux mots : *helciariorum* et *celeusma*, peu familiers peut-être à quelques-uns de mes lecteurs, et qui demandent, par conséquent, une courte explication. *Helciarius* dérive du verbe grec ελκω, *traho*, et paraît ainsi désigner ceux qui étaient employés à tirer les bateaux avec des cordes, pour leur faire remonter le courant des fleuves. Par *celeusma*, chez les Latins comme chez les Grecs, à la langue desquels ce terme était emprunté, on désignait les cris ou les chants usités parmi les nautonniers, pour s'exciter à leur pénible travail.

(1) *Epist.* II, 10.

Digitized by Google

On trouve ces deux mots du vocabulaire nautique réunis dans ces vers de Martial, que saint Sidoine paraît avoir imités (1).

Quem nec rumpere nauticum celeusma,
Nec clamor valet helciariorum.

Il est souvent question du *celeusma* chez d'autres écrivains de l'antiquité profane : Arrien (2), Censorinus (3), Rutilius (4), etc. On le trouve mentionné encore par quelques auteurs ecclésiastiques, notamment par saint Jérôme qui disait à Héliodore : *Lætantium more nautarum, epilogi celeusma cantandum est* (5); saint Sidoine lui-même avait dit : *Hic tuas laudes modificato celeumate, simul inter transtra remiges, gubernatores inter aplustria canent* (6).

Notre illustre compatriote nous apprend donc ici deux choses : 1° que les bateliers de la Saône tiraient leurs bateaux avec des cordes, pour en faciliter la remonte, de même qu'ils ont continué de le faire jusqu'à nos jours ; 2° que les nautonniers avaient coutume de s'encourager à la manœuvre par des chants, ainsi que cela avait lieu sur la mer. Nous voyons de plus que ces chants, de profanes qu'ils étaient dans le principe, avaient pris un caractère religieux et chrétien, lorsque l'Evangile eût fait dans nos contrées de nombreux prosélytes. Un tel usage est indiqué ailleurs par ces vers de saint Paulin (7) :

Navitæ læti solitum celeusma
Continent, versis modulis in hymnos;
Et piis ducent comites in æquor
Vocibus auras.

(1) *Epigr.* IV, 64, v. 21; cf. III, 67, v. 4.

(2) *De expedit. Alex.* VI, edit. var. p. 383.

(3) *De dic nat.* XII.

(4) *Itiner.* I, *v.* 370.

(5) *Epist.* V; *Opp.* tom. IV, part. 2, col. II. Saint Jérome nous apprend ailleurs (*In Jerem.* cap. XXV ; *Opp.* tom. III, col. 65) qu'on donnait aussi ce nom aux chants de ceux qui travaillaient au pressoir : *Instar calcantium in torcularibus celeusma cantabitur.*

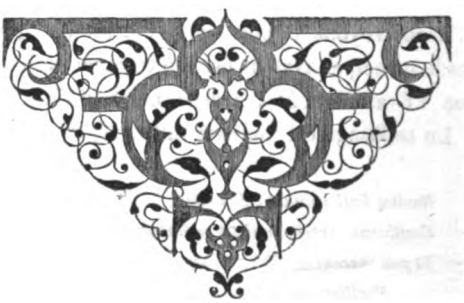
(6) *Epist.* VIII, 12.

(7) *Poem.* XVII, *v.* 109.

Digitized by Google

Voilà bien des détails sur ce qui concerne les fleuves de Lyon dans l'antiquité. Ils sont fort disparates entre eux, et bien peu, sans doute, ont par eux-mêmes quelque importance réelle. Mais la réunion de ces documents épars ne sera peut-être pas dénuée d'intérêt aux yeux de mes compatriotes. C'est toujours une page de notre histoire ancienne, et j'ose la recommander, comme telle, à l'indulgence de mes lecteurs lyonnais.

H. Greppo.



Digitized by Google

DE

L'ÉTUDE DE LA LANGUE.

I.

C'est un besoin pour l'homme de chercher le germe de tout ce qui s'est développé, les commencements de tout ce qui a grandi, le point de départ de tout ce qui a marché. Aussi, dès qu'il y a repos, intermission dans l'action, sa curiosité, qui n'avait encore regardé qu'en avant, s'éveille pour les choses passées : parvenu à l'âge mûr, c'est l'enfant qu'il veut retrouver en soi, il se plaît à rassembler ses plus vieux souvenirs et recueille comme des fragments précieux ses premières impressions; né au milieu d'une civilisation déjà ancienne, il se reporte, pour les étudier, aux ébauches d'organisation sociale; en possession dès sa naissance d'un merveilleux instrument de communication avec ses semblables, il prête l'oreille aux premiers bégaiements d'une langue souple et habile à tout dire.

Digitized by Google

L'homme s'enquiert donc de sa parole, mais ce n'est d'abord qu'un vague desir de connaître. Il veut trouver et ne sait pas chercher; il erre sans guide et c'est une analyse instinctive qui lui montre des parties dans le mot, dans ce qui semblait l'élément le plus simple du langage.

La décomposition des mots devait précéder celle des langues. Il y a dans les tribus primitives quelque chose de farouche qui les confine dans une existence isolée; leurs relations rares et presque toujours hostiles ne leur donnent le pressentiment d'aucune fraternité dont ils soient portés à rechercher les titres. Presque tous les peuples antiques se croyaient autochthones, se disaient nés de la terre qu'ils occupaient, comme pour ajouter à leur droit une consécration nouvelle. Ce n'est que plus tard, quand les agglomérations humaines multipliées sont mises dans un contact forcé de voisinage ou sont rapprochées par le commerce, que l'oreille, au milieu des étrangetés d'un langage nouveau, est frappée de certains rapports de sons et soupçonne l'origine commune de deux langues et de deux peuples. Alors seulement commence la science. Mais c'est une œuvre lente et difficile de persuader l'orgueil d'une nation, de le faire consentir à ce que sa langue ne soit plus que le rejeton ou la branche d'un arbre dont les racines sont ailleurs. Varron n'a attribué une origine impossible à tant de mots qui se rattachaient naturellement à des mots grecs, que pour leur épargner la honte d'une filiation étrangère.

Dès qu'elle n'est plus enfermée dans les frontières d'un seul peuple, dans le dictionnaire d'une seule langue, la science de la parole grandit et s'étend, car les rapprochements et les comparaisons se multiplient. Mais, à mesure que l'horizon s'élargit, l'espérance s'exalte et s'emporte bien au-delà. A l'aide d'un instrument encore imparfait, on se flatte de mesurer les champs immenses de l'inconnu, de reprendre à l'oubli

Digitized by Google

tout ce qu'il garde du passé : on connaîtra le mystère des races, leurs migrations, leurs mélanges; les langues habilement interrogées témoigneront des grands déplacements des familles humaines et suppléeront au silence de l'histoire. Qui sait si, faisant un échelon de chaque idiome, on ne pourra pas remonter à l'origine des choses? On s'élance, mais l'air manque bientôt à cet essor ambitieux. Les obstacles et les incertitudes naissent de toute part.

Si nous voulons suivre une langue au-delà de ses origines immédiates, nous arrivons bien vite à un idiome auquel nous sommes forcés de nous arrêter, parce qu'il ne se rapporte à rien de connu, parce que, en essayant de le ramener à quelque chose d'antérieur, nous le trouvons irréductible. Nous ne pouvons aller plus avant, mais ce n'est pas à dire pour cela que nous ayons rencontré la langue-mère. « Les langues que « nous appelons mères, dit de Brosses, sont véritablement « mères de quelques-unes, mais filles de beaucoup d'autres, » et l'homme ne peut déchiffrer les titres les plus anciens de cette lointaine généalogie. Les langues qui, en se succédant, se lèguent de proche en proche leurs débris, m'apparaissent comme de larges bassins, d'immenses réservoirs étagés sur une montagne élevée, chacun se déversant dans celui qui se trouve au-dessous. Nous gravissons le bas de la montagne, nous examinons à l'aise l'écoulement des eaux, nous savons découvrir leurs filtrations les plus secrètes, leurs suintements les plus insensibles; mais, pour les bassins supérieurs, l'escarpement des rochers en défend l'approche et des nuages amassés au sommet en dérobent la vue.

La science moderne a osé s'engager dans ces ténèbres et s'y est maintefois égarée. Jadis, loin de prétendre écrire les pages blanches de l'histoire, le philologue, toujours en garde contre les coïncidences fortuites, ne tenait compte des rapports entre les mots qu'autant qu'ils semblaient justifiés par

Digitized by Google

l'établissement d'une colonie, par une invasion, par des relations actives de commerce ou par d'autres faits bien établis. Si ne pas faire de philologie sans l'histoire était un peu timide, en revanche faire de l'histoire avec la seule philologie paraît un peu aventureux. Assurément l'étude des langues peut quelquefois fournir des inductions qui, loin d'avoir besoin d'être confirmées par des faits déjà connus, portent avec elles assez de certitude pour établir des faits ignorés. Mais la pente est glissante; l'on passe facilement de la conjecture à l'affirmation; l'œil trop longtemps fixé sur une lueur finit par y voir une clarté.

De toute science on peut faire deux parts : d'abord celle de tout le monde, restreinte à ce qu'il y a de mieux éprouvé et de plus applicable. Grâce à la simplicité et au petit nombre de ses notions, elle est d'un accès facile et, coûtant peu d'efforts, n'est pas estimée plus qu'elle ne coûte. Mais elle est pour nous un guide sûr, qui nous conduit à notre insu, et il suffirait d'en être privé un instant pour apprendre combien il est indispensable. — L'autre, la partie transcendante, n'appartient qu'aux savants; pour eux seuls est ouverte cette carrière sans limite. C'est là que la vérité se dévoile, que la lumière se fait; mais c'est là aussi que se fabriquent les systèmes. Cette distinction est, dans la science étymologique, mieux fondée qu'en nulle autre, parce que la ligne de séparation y est plus marquée.

Qu'animé d'un ambitieux espoir on entreprenne de lire l'origine des peuples dans les langues qu'ils parlent ou dans celles qu'ils ont parlées et d'établir, par les rapports qui existent entre elles, leur parenté et leurs alliances, certes! le but est noble, et il est besoin d'en avoir conçu toute la grandeur pour oser, malgré l'incertitude des résultats, s'absorber dans un pareil travail. Il faut s'être résolu d'avance à ne reculer devant l'étude d'aucun idiome, en fût-on séparé par l'orga-

Digitized by Google

nisation la plus dissemblable, par les distances les plus grandes, par trente siècles écoulés! et ce ne serait rien encore, si l'on n'acquiérait, avec celle de la langue, une connaissance parfaite de son génie, de ses variations, de la manière de la prononcer et de l'écrire. — Eh bien! la seule idée qu'il se peut qu'on échoue est plus terrible à affronter que tous ces obstacles réunis. On n'entrevoit pas sans se troubler la perspective de tant d'efforts couronnés par une déception. Et quelles pensées ne viennent pas vous assaillir! quelles craintes de n'arriver qu'à des conjectures vagues et sans valeur comme les analogies de sons qui en seraient la base! si l'esprit prenait ses préoccupations pour des réalités! si, dépouillé insensiblement de son impartialité, il en venait un jour à se contenter trop facilement, ne demandant pas mieux de se faire illusion et de fermer les yeux sur la stérilité désolante de ses travaux!

Si l'on se borne, au contraire, à vouloir reconnaître et suivre le lien par où sa langue se rattache à ses origines principales et prochaines, cela mérite à peine le nom de science. En effet, des connaissances assez ordinaires y suffisent, jointes à une certaine sagacité d'esprit que développe rapidement l'exercice. Ce n'est pas, comme on le voit, acheter trop cher l'intelligence complète et intime de sa langue. Son génie, ses tendances ne sont plus un secret dès qu'on a étudié sa formation et ses changements; avant on pouvait la savoir, alors seulement on la possède. Ce résultat est, je le sais, le moins vaste et le moins séduisant, mais c'est le plus utile et le plus sûr.

L'Académie n'indique pas les étymologies dans son nouveau dictionnaire et donne pour raison que, dédaignant de les puiser aux sources les plus voisines, elle a jugé trop hasardeux de les chercher dans les langues sanscrite et scandinave. Ces étymologies, fussent-elles certaines, serviraient de peu à la perfection du langage, seul but du dictionnaire de l'Acadé-

Digitized by Google

mie. Que nous importe qu'un mot sorte de tel ou tel idiome, s'il n'est qu'imparfaitement connu et d'un petit nombre de savants! Mais, si un mot arrive dans notre langue après en avoir traversé une autre qui nous est familière, s'il y est teint d'une certaine nuance, s'il y a contracté certaines allures dont il ne peut désormais se défaire, certes! il nous importe de le savoir.

Une langue, comme un peuple, doit être étudiée dans son histoire. Les qualités essentielles du style sont la justesse et la force : or, comment revêtir ses idées de paroles justes et fortes si l'on n'a pas lu dans leur passé leur valeur et leur portée actuelle? Il faut donc suivre les mots pas à pas et s'arrêter à chacune des phases qu'ils traversent; il faut prendre garde aux choses actuelles, pour remonter à l'instant où elles se produisent, et aux choses qui n'ont plus vie ni cours, pour marquer le point où elles se perdent.

La science étymologique, en nous ramenant sans cesse aux sources, peut seule combattre l'influence funeste de l'*oubli* et de l'*habitude*, ces deux vers que le temps fait éclore dans tout langage et qui en ruinent sourdement les plus belles fleurs.

L'esprit dérive d'idée en idée, comme un vaisseau qui chasse sur son ancre. A force d'étendre et de détourner le sens des mots, le point de départ est souvent impossible à retrouver. Le sens figuré fait à la longue oublier le sens propre et devient quelquefois la base d'une figure nouvelle. A travers ces couches successives, comment pénétrer jusqu'à la signification première? Comment choisir dans la dégradation d'une même teinte? Sans un fil conducteur on s'égare loin des acceptions légitimes.

Mais la connaissance des origines apprend moins à réformer les mauvaises locutions qu'à se servir des bonnes, car il est une prescription pour les fautes de langage. La médecine orthopédique ne se prend qu'aux déviations récentes, et le plus sou-

Digitized by Google

vent on arrive trop tard pour ramener un mot à son sens naturel, pour restreindre une expression forcée et distendue outre mesure. Toutefois, s'il faut souvent s'interdire d'inutiles et tardives réclamations, on garde toujours le droit de s'abstenir.

Si, par l'oubli, le langage se corrompt, par l'habitude il s'affaiblit et se décolore. La figure qui, à l'origine, se voit dans tous les mots, devient ensuite de moins en moins distincte. Dans l'usage journalier et rapide qu'on en fait, on ne peut se retracer, à chaque fois, la poésie de l'expression. Ainsi, pour les hyéroglyphes, cette écriture primitive et figurée comme tout ce qui est primitif, on commence à sculpter sur les monuments, à peindre sur le papyrus, avec soin et patience, l'ibis, le serpent et les autres signes sans en omettre aucun détail; puis vient l'écriture cursive qui simplifie, oublie, supprime, pour la plus grande célérité, et transforme enfin un emblème frappant, une peinture exacte en quelque chose de purement conventionnel, en un signe simple mais ingrat qui ne vaut que par le consentement des hommes. On a fait un livre de l'influence de l'habitude sur la faculté de penser; il en reste un à faire à propos de cette même influence sur la parole et les langues.

Les figures renfermées dans un *seul mot* s'effacent rapidement. D'autres, que l'on peut appeler *explicites,* parce que plusieurs mots sont nécessaires à leur expression, résistent plus longtemps : les mots sur lesquels l'idée se divise et se partage en présentent, pour ainsi dire, une analyse toute faite et l'esprit y donne plus naturellement attention. Souvent tout l'art d'un écrivain consiste à accepter l'expression ordinaire incomprise et méconnue, à la développer, à la mettre en évidence, à nous forcer enfin par quelque moyen d'y prendre garde; il brise la dure incrustation que le temps avait formée, la coque dont les ans avaient enveloppé cette

Digitized by Google

poésie primitive, et alors l'oiseau merveilleux prend son vol échappant à la prison où il languissait oublié. Il est des iconoclastes littéraires qui veulent briser l'image, anéantir la figure. Vains efforts! l'image (non pas l'idole) est au-dessus de leurs atteintes. Elle est le *substratum* de la langue elle-même. En vain la chasse-t-on de la phrase, on la retrouve dans ses éléments, car elle est sous chaque mot.

Pour bien connaître sa langue, il faudrait presque l'avoir faite soi-même; l'étudier c'est la refaire après l'avoir décomposée. Sa cohésion dissoute, il s'agit de constater la nature et la proportion de tous ses éléments, de restituer à chaque race ce qui lui appartient. Il faut, dans notre avoir, distinguer ce que nous avons reçu par succession, de nos acquets postérieurs. Quand un peuple nous transmet une idée, une découverte, une chose nouvelle quelle qu'elle soit, il y joint le nom qui lui sert à la désigner et nous acceptons le présent tout entier.

Il faut aussi noter ces mots venus de langues orientales et lointaines sans qu'on sache toujours par quel chemin. On les reconnaîtrait seulement à leur aspect étrange, comme ces fleurs dont les vents ont transporté la graine dans une contrée nouvelle.

Dans ces recherches sur l'histoire de notre langue, dans ce travail de reconstruction, les débris qui subsistent encore seront d'un important secours. Tout ce qui change ne se transforme pas tellement que le présent ne garde du passé bien des traces qui le rappellent. Les lettres mortes et muettes que beaucoup de mots ont conservées peuvent nous faire retrouver celles que le temps a retranchées tout-à-fait. Ainsi, dans le squelette des fossiles, on supplée un organe perdu, un ossement brisé.

C'est un mal de nos vieilles civilisations que, pour posséder la langue actuelle et vivante, il faut connaître la langue

Digitized by Google

morte dans ses états successifs. Une société qui a beaucoup duré traîne après elle un long passé qui la grandit, il est vrai, et lui donne de la majesté, mais retarde et embarrasse sa marche. Ce passé absorbe les hommes; la mémoire trop occupée s'exerce et se développe aux dépens de l'imagination, de la réflexion et des autres facultés.

Cet inconvénient serait pourtant beaucoup atténué si une route aplanie, des moyens préparés rendaient cette étude plus facile. Mais, dans les dictionnaires, la science est fractionnée, insaisissable; elle y est d'ailleurs incomplète, la langue d'hier n'y expliquant pas la langue d'aujourd'hui. Les grammaires ne s'occupent non plus que de la langue moderne; on y expose des règles sans en chercher la raison dans le passé, sans montrer que tout ce qui est maintenant exceptionnel, irrégulier, a commencé par être normal. Une des bonnes raisons que l'on allègue pour justifier l'étude des langues anciennes, c'est qu'elle est un préliminaire et une condition indispensables de la pleine connaissance de notre propre langue; mais on ne va pas au delà des préliminaires et, les fondements jetés, on oublie de construire. Il faudrait, pour obtenir cet utile résultat, que les origines de la langue française, ses phases diverses, ses rapports avec les autres langues devinssent l'objet d'un enseignement spécial. Je sais qu'un élève intelligent et curieux peut faire des rapprochements féconds et deviner beaucoup; mais je ne parle pas de cette éducation exceptionnelle que certains esprits se font à eux-mêmes, quoiqu'avec beaucoup de peine et de temps: sur ce point, comme sur tout autre, on ne doit se fier, ni au hasard pour les rapports à établir, ni à la sagacité courante pour en dégager l'inconnu.

On a dit avec raison que le premier livre d'une langue est son dictionnaire et on en a, par suite, recommandé l'étude. Mais combien auront le courage d'entreprendre la

Digitized by Google

lecture suivie d'un de ces répertoires immenses ; et, parmi ceux qui auront mené à fin cette grande entreprise, combien auront su rapprocher, d'après leurs ressemblances et leurs affinités, des mots dispersés au caprice de l'ordre alphabétique ? Un dictionnaire n'est que trop souvent le tombeau de connaissances précieuses. L'ordre alphabétique n'est bon que pour une recherche isolée, et tout ce qui est isolé est stérile. Il nous manque *un Dictionnaire méthodique*, ou classification des mots de la langue : une série de divisions y présenterait réunis ceux qui ont une origine commune, qui ont subi des variations semblables, tous ceux entre lesquels l'esprit découvre un rapport quelconque. De chacun de ces tableaux ressortirait une des lois du langage, et l'intelligence s'en saisirait d'autant mieux qu'elle ne lui serait pas présentée d'une manière abstraite, de nombreux exemples la montrant, pour ainsi dire, agissante.

L'Académie travaille maintenant à un dictionnaire historique de la langue française. Ce sera sans doute un bel ouvrage, mais toujours alphabétique. Bien plus volumineux que le dictionnaire actuel, il sera bien plus impossible à lire. Il ne servira donc que pour des recherches isolées et aux savants seulement, car celui qui ne sait pas déjà beaucoup n'a rien à apprendre dans un dictionnaire alphabétique. Pour être amené à l'ouvrir, il faut avoir un doute, et l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il ne sait rien ; pour chercher un mot plutôt qu'un autre, il faut avoir sur ce mot en particulier quelqu'obscurité à dissiper, et l'ignorant a partout dans son esprit des ténèbres également épaisses.

Un triage intelligent qui permette d'examiner à part chaque détail du mécanisme de la parole est donc encore à faire. Une classification des mots qui les groupe d'après leurs rapports et les aspects multipliés de leur histoire, est indispensable à l'étude de la langue : c'est beaucoup que

Digitized by Google

les hommes se servent de l'instrument qu'on met entre leurs mains, il ne faut pas leur demander de le créer.

II.

On ne saurait aborder avec fruit l'étude d'une langue particulière sans la connaissance des procédés généraux de l'esprit humain. Il faut en avoir recherché les lois, les avoir vérifiées sur les langues anciennes, avoir vu comment le génie des peuples modernes les a modifiées dans les langues nouvelles. L'effet veut être étudié dans la cause, le produit dans la faculté.

Mais, avant tout, les langues sont-elles de création humaine? — En admirant cet ensemble si compliqué, si vaste et cependant si harmonieux, quelques-uns ont cru pouvoir en douter. En outre, les conventions sur le choix des signes, qu'ils se représentaient comme délibérées et consenties à l'avance, leur ont semblé impossibles sans le secours de ces signes mêmes. De là l'hypothèse d'une langue enseignée aux hommes par Dieu lui-même. Platon a dit dans ce sens : « Les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au-dessus de l'homme, et de là vient qu'ils sont si justes (1). »

Assurément Dieu se montre ici comme partout ; mais ce qui vient de lui, ce qui est un don de sa main, ce n'est pas une langue, c'est le verbe, c'est la parole. Dieu a placé en nous cette faculté, avec tant d'autres, et nous en a livré l'exercice ; il a mis en nous le germe et ne préside pas aux détails infinis de son développement. En un mot, nous

(1) Cratyle.

Digitized by Google

avons reçu le pouvoir de faire les langues et non une langue toute faite (1).

L'homme a la parole comme il a la pensée, par une prérogative de sa nature. Mais si aucune de ces deux facultés n'est antérieure à l'autre, leurs manifestations, loin d'être simultanées, sont nécessairement successives. Le mot n'a pu naître avant l'idée, ni en même temps. La pensée a besoin de s'appuyer sur les signes, mais elle existe sans eux et avant eux ; il faut donc rejeter tout système qui ne les lui subordonnerait pas entièrement. La pensée tient à l'existence de l'homme, c'est quelque chose d'absolu ; la parole tient à sa vie de relation. Mais ce qui montre combien l'homme est fait pour la société est combien il est impossible de le concevoir hors de ce milieu, c'est que l'instrument de ses rapports avec ses semblables est en même temps le moyen nécessaire du perfectionnement de sa pensée individuelle.

C'est par l'*onomatopée* et les *figures* que l'homme fait sa langue. Il prête l'oreille à tous les bruits de la nature et forme le nom de chaque objet du son qui en émane. Les sons auxquels il s'essaye d'abord sont ceux qui peuvent être produits avec un moindre effort et par quelque partie plus mobile de l'organe encore rude et inculte de la parole : la lèvre nous a donné la première, la plus extérieure, la plus douce des consonnes. Cette marche est la même que nous pouvons chaque jour observer chez l'enfant. Il débute par des articulations molles comme ses organes. Aussi les mots que l'on présente à son imitation portent tous une labiale, et se composent d'une même syllabe deux fois répétée, car aucune ne saurait lui être plus facile que celle qu'il vient de prononcer. De la sorte, chaque mot de la langue en-

(1) Voyez Genes. cap. II. v. 19.

Digitized by Google

fantine est une leçon qui assouplit l'organe en recommençant l'exercice et assure le son en le redoublant aussitôt.

Pour les choses muettes ou sans vibration distincte, une admirable faculté de comparer les range sous des signes déjà créés qui reçoivent une acception nouvelle, en subissant quelquefois une modification légère. Consacrés dans le principe à un emploi spécial, les mots s'étendent rapidement à des choses de moins en moins semblables, en vertu de rapports toujours plus partiels ; d'abord courts et monosyllabiques, ils se joignent, se combinent : ainsi, le sens et le son, tout se complique, tout va du simple au composé. Des analogies délicates déterminent entre nos sens un échange des mots qui leur sont propres.

Les objets sensibles servent à l'expression des idées purement morales et ces deux ordres opposés, dont l'esprit a su découvrir le lien mystérieux, se réunissent dans un signe commun. L'homme des premiers âges n'a pas appris à se replier sur soi-même. Ce qui est du dehors est ce qu'il connaît le mieux : aussi, c'est le dehors qui lui explique le dedans et il se rend compte de ce qu'il sent au moyen de ce qu'il voit. Pour bien comprendre les vagues mouvements du cœur, les subtiles et rapides combinaisons de l'esprit, il a besoin de les rapprocher des impressions des sens si nettes, si bien définies, et, par des figures aussi justes qu'ingénieuses, il parvient toujours à donner un corps à sa pensée. Dans une civilisation plus avancée, plus habituée à la réflexion, le poète, par une sorte de revanche, explique parfois le monde physique par le monde moral et se sert des phénomènes intérieurs pour mieux faire comprendre la nature. Mais ceci, on le sent bien, ne peut être qu'une piquante exception.

On a de bonne heure localisé les passions, les facultés, les sentiments, presque à la manière de Gall, en leur assi-

Digitized by Google

gnant un organe qui en est le siége. Cela tient aux rapports du physique et du moral le plus souvent mal observés, mais surtout au matérialisme des langues primitives. L'homme ne voit d'abord que par les yeux du corps, et quand il admet quelque chose d'immatériel, il le lie à ce qui est sensible; il veut savoir où le trouver, car s'il conçoit certaines existences sans la forme, il ne les conçoit pas encore sans un lieu.

Mais est-il vrai, comme l'a dit M. de Maistre, que le talent *onomaturge* ait aujoud'hui disparu? — Les hommes ont encore la même sagacité d'esprit pour discerner dans l'objet la qualité qui domine et doit lui imposer le nom; ils ont la même appréciation fine des rapports les moins saisissables, la même audace, la même faculté poétique dans les comparaisons, la même persistance dans les voies de l'analogie. Rien ne leur manque que l'emploi de ces qualités. Les langues sont faites et il n'est pas nécessaire ni possible de les refaire. On peut bien les remanier, former un autre langage des débris combinés d'idiomes antérieurs; mais créer une langue nouvelle, d'éléments nouveaux, n'est pas au pouvoir de l'homme.

Dès longtemps on a nommé tout ce qui est simple, et si parfois nous avons encore à faire des noms, c'est pour des combinaisons de ces objets élémentaires, de ces idées principales. Il est alors naturel d'unir, pour les désigner, les mots qui en exprimaient déjà séparément les parties. Quand il s'agit d'une chose entièrement nouvelle, la métaphore nous vient en aide et nous la rattachons à un autre objet par quelque analogie saisissante. C'est la meilleure source de mots nouveaux.

Pour les mots composés, ils sont trop souvent ridicules quand leurs éléments sont empruntés au grec, quand le premier venu les a formés au hasard de bribes d'une langue

Digitized by Google

qu'il ne savait pas. D'un autre côté, notre langue, aussi bien que notre époque, est peu favorable à la composition des mots. On doit craindre que le trait d'union ne disparaisse pas, car, pour former un mot expressif, il ne suffit pas d'une simple juxtaposition, d'une soudure légère, il faut qu'il y ait fusion des éléments, et cette fusion n'est parfaite que lorsque l'esprit ne reçoit qu'une impression unique et ne distingue plus les parties que par la réflexion ; ce n'est donc pas assez qu'elles se joignent, il est nécessaire qu'elles s'enlacent et se pénètrent. De plus, comme le composé nouveau ne serait ni vif ni bref si l'on y faisait entrer les mots tout entiers, il faut qu'en les unissant étroitement la contraction les fasse craquer, que l'élision élague les voyelles secondaires et que la portion essentielle subsiste seule. Mais la contraction, c'est la corruption, fait naïf, primitif, que rien ne peut imiter, ni suppléer, et dont, heureusement à d'autres égards, l'action s'est bien ralentie dans notre temps d'écoles primaires.

Des philosophes, je devrais dire des géomètres, ont regretté que chaque mot ne soit pas exclusivement consacré à l'expression d'une seule idée. Une langue ainsi faite parlerait peu à l'imagination. Quand les idées se touchent par tant de points, comment les mots seraient-ils séparés par une limite si nettement tracée? Un mot qui frappe l'oreille réveille dans l'esprit ses acceptions diverses : c'est une corde que l'on ne peut faire vibrer sans que les cordes voisines ne frémissent aussi pour lui faire accompagnement et harmonie. Il y a du charme à parcourir rapidement ces sens variés avant de s'arrêter à l'un d'eux, à les voir se développer comme les palettes d'un éventail d'abord réunies et confondues.

Une langue où tous les objets inanimés sont relégués dans le genre neutre peut être plus régulière, mais assurément

Digitized by Google

elle est moins poétique. Le propre de la poésie est de tout animer, de douer toute chose de sentiment : or, partout où la langue indique le sexe, il doit nous coûter peu de reconnaître la vie. On se laisse aller bien plus volontiers aux fictions du poète, si l'expression, loin de le démentir, lui prépare les voies et agit de concert. Il est vrai qu'assignés aux objets de la nature où la vie est le moins apparente, les genres masculin et féminin doivent l'être souvent d'une façon arbitraire et varier pour les mêmes noms d'une langue à l'autre ; on pourrait en conséquence desirer qu'il y eût toujours un genre neutre pour recevoir les choses qui ne présentent aucune des qualités qui différencient les sexes. Mais un examen attentif, ou plutôt l'instinct si délicat des peuples sait, même en des choses inertes et d'une vitalité obscure, saisir des rapports subtils et pourtant réels qui conseillent de leur attribuer tel ou tel genre. Ainsi le soleil et le diamant, qui brûlent ou éblouissent, appartiennent de droit au masculin par l'éclat et la vivacité de leurs rayons ; pour la lune et la perle, le féminin semble désigné par une beauté douce, une lumière dépolie et voilée, une blancheur lactée et nébuleuse. Ces analogies s'imposent tellement à nous que, dans les noms d'animaux, elles prévalent souvent sur le sexe réel et le font oublier. C'est alors l'aspect général qui détermine le genre. Aussi, chez beaucoup d'espèces, le mâle porte un nom féminin, parce qu'il a toutes les qualités gracieuses et féminines de sa compagne. C'est Ève, selon Milton, qui a nommé les fleurs, de même qu'Adam les animaux : ne faut-il pas voir dans cette idée riante du poète un nouvel exemple de ces harmonies qui servent de bases à l'attribution des genres ?

Le vers est la forme nécessaire de cette poésie qui ruisselle de toute part à l'origine des choses. Elle tombe dans le rhythme et s'y moule de même que l'eau de la fontaine s'assouplit

Digitized by Google

aux contours gracieux d'une amphore. Alors la parole est pour ainsi dire métrique; pas une passion, pas un sentiment n'agite l'homme qu'à l'instant des phrases cadencées n'en viennent embellir l'expression. A défaut de l'écriture, le vers a dû être souvent un moyen de rappel : les syllabes sont comptées, leur place est marquée et la mémoire n'en peut oublier aucune qu'à l'instant l'oreille ne l'en avertisse. Mais parce que le propre du langage métrique est d'être presque inaltérable dans la bouche des hommes, faut-il le ravaler au rôle d'aide-mémoire et oser dire que c'est le besoin de fixer nos souvenirs qui lui a donné naissance ?

Tout ce qui parle aux yeux, tout ce qui séduit l'oreille se se trouve donc au plus haut degré dans les langues primitives. Puis, à mesure que les sociétés vieillissent, la parole devient abstraite et sourde, se détachant autant qu'il est possible de ce qui est extérieur. Les métaphores voilées ne laissent plus transparaître l'image : c'est la poésie qui s'en va ; la richesse et l'éclat des premiers sons s'appauvrit et s'éteint (1) : c'est la musique qui s'envole.

En même temps que tarit cette poésie des premiers âges, la perfection de sa forme dégénère. Dans les langues de seconde formation la *rime* remplace le *nombre*. La prononciation ne faisant plus ressortir d'une façon marquée l'inégale durée des syllabes, le rhythme ne serait plus appréciable si le retour d'un son attendu n'avertissait de la fin du vers. Les *accents* disparaissent aussi : les syllabes ramenées à une durée identique sont soumises au niveau d'un même ton. La parole en prend un aspect terne et monochrome. Mais on a justement remarqué (2) que l'absence d'accent à une place et sur une syllabe déterminée avait, surtout dans la langue fran-

(1) D'après M. J. J. Ampère.
(2) La Mennais.

Digitized by Google

çaise, une compensation par la faculté d'accentuer telle ou telle syllabe suivant les nuances du sens. Cette variété un peu uniforme d'accents stéréotypés, cette musique notée et connue d'avance était loin de donner aux langues ce caractère intellectuel qu'elles reçoivent d'un accent facultatif et mobile. L'allemand a un accent tonique invariable, mais comme il repose sur la syllabe radicale de chaque mot, rien n'est plus rationnel et plus méthodique (1).

Tout, dans la comparaison des langues modernes avec les langues antiques, nous montre l'homme s'affranchissant de la domination du monde extérieur ; partout nous voyons la réflexion réagir contre la sensation. Fatalement modifié par l'action des objets sur ses sens, l'homme les voit et les nomme d'abord, et la construction inverse, qui est celle des langues antiques, témoigne que les impressions vinrent à lui avant qu'il n'allât à elles, qu'il entendit avant d'écouter. Enfin, il cesse d'être un miroir où la nature reflète ses images, il se fait centre; les sensations voulues et cherchées succèdent à l'état passif, et dès lors la construction directe place en première ligne dans la phrase le sujet qui perçoit.

C'en est assez, je pense, pour démontrer que l'étude des procédés de l'esprit dans la formation des langues doit tout précéder, et que celle d'une langue en particulier doit s'appuyer sur ces généralités. La comparaison d'un certain nombre d'idiomes avec celui qui est l'objet d'une attention spéciale doit à son tour y porter la lumière. Une autre utilité peut en être retirée, et la philologie rendrait ainsi à l'histoire les services que souvent elle en a reçus : c'est dans leur langue que les peuples laissent l'empreinte la plus profonde de leur génie; la trace de leurs sentiments intimes, de leurs idées dominantes y est partout visible. Le langage pourra donc con-

(1) Eichhoff.

Digitized by Google

firmer quelquefois ce que l'histoire n'a fait qu'indiquer et son témoignage changer une conjecture en certitude. La parole et les actions d'un peuple traduisent également ses idées et nous devons, pour les mieux pénétrer, étudier les mots et les faits.

III.

Il faut que cette étude comparée soit poursuivie dans la même langue par le rapprochement de ses formes successives. La connaissance de ses origines et de son histoire peut seule nous en livrer tous les secrets.

La langue française et les autres langues contemporaines n'ont pas leur source dans le calme des premiers âges et ne sont pas un produit naturel, une expansion naïve de cette faculté que Dieu a donnée à l'homme et dont je viens d'indiquer les procédés. Elles se forment au milieu des bouleversements du monde; c'est un torrent qui sort du sein d'un orage et roule les débris du passé. A la limite des temps anciens naissent les langues modernes; la parole et les idées se renouvellent ensemble. Mais ainsi que l'homme ne rejette jamais entièrement le fond de ses idées, mais les transforme, les augmente, de même il forma les langues nouvelles sous l'empire des traditions de la parole antique.

Le français se rattache au latin par une filiation évidente. Les mots qu'il a reçus des autres idiomes se perdent dans l'abondance de ceux que la langue latine y a versés, et le nom de *roman* qu'il a porté longtemps atteste la prédominance des éléments romains. La langue primitive des Gaules, comme la civilisation imparfaite dont elle était l'expression, dut céder à l'ascendant de Rome et plus tard la conquête germanique ne modifia que faiblement cet état de choses. Les Francs se ren-

Digitized by Google

dirent propre une grande partie de la langue romaine : si un peuple, sorti la veille de ses forêts, a conquis une civilisation très avancée, ce qu'il a de mieux à faire, quand il en vient à l'inventaire de son butin, où se trouvent des richesses nouvelles et inconnues, c'est de prendre avec les choses le nom qui les désigne et de s'approprier le tout par un droit de la victoire.

Mais une fois le latin accepté comme base nécessaire du langage nouveau, chacune de ces races si diverses voulut cependant y introduire une grande partie du sien. Quand des peuples sont mis en présence, sont mêlés par les invasions et la conquête, il doit se faire, avec le temps, une transaction de leurs intérêts, une communication de leurs mœurs, une fusion de leurs langues. Tous d'abord refusent d'abandonner leur idiome naturel, mais comme il y a nécessité de s'entendre, on est bientôt amené à des concessions, dont l'influence et le degré de civilisation de chaque race détermine l'étendue. Il y a un moment de lutte où chaque langue propose et veut faire prévaloir son mot, et c'est alors seulement qu'il existe de véritables synonymes; l'un des deux mots ne tarde pas à être oublié ou bien il est affecté à l'expression d'une nuance particulière de l'idée. Mais c'est dans ses formes grammaticales que le fond latin de la langue est surtout modifié ; l'article désormais détermine le genre, les cas sont indiqués par les prépositions et les temps par les verbes auxiliaires ; il suit de là que les mots sont abrégés par le retranchement des terminaisons devenues inutiles pour en marquer les rapports.

Le temps seul pouvait rendre homogène la langue informe sortie de ce mélange. Mais le travail de concentration, d'assimilation des parties, d'élaboration intelligente qu'elle réclamait fut bien lent à s'opérer. Notre langue ne fut d'abord qu'une langue parlée : or, il faut que l'œil substitue son ju-

Digitized by Google

gement aux impressions fugitives de l'oreille, pour que les relations des mots puissent être bien senties et nettement exprimées. Pour fixer une langue, le premier pas est d'en fixer les mots sur le papier.

Transformé par les jeunes sociétés barbares le latin avait été conservé par l'Eglise dans un état de pureté relative; elle avait adopté, comme lien commun de toutes les parties de l'empire chrétien, cette langue que les conquêtes des Romains avaient rendue universelle. Et, parce que, du sein de l'Eglise qui lui avait prêté asile, sortit toute science, toute clergie, la langue des prêtres fut aussi la langue des savants. Comment donc se serait perfectionnée la langue nouvelle quand tous les hommes de choix, tous ceux dont les pensées s'élèvent au-dessus des soins de la vie matérielle avaient recours pour les exprimer à un autre idiome! Au moment où tous les éléments d'une langue entrent en fusion, il faut que des ouvriers intelligents veillent autour de la chaudière l'écumant avec discrétion, la purifiant sans l'appauvrir; mais ces ouvriers ne sont venus que bien tard.

Si la langue ainsi délaissée languit dans son abjection, les savants ne souffrent pas moins de cet abandon. Déjà isolés par leurs études, leur esprit s'alourdit dans les entraves d'une langue morte, et s'ils daignent descendre à celle du peuple, ils la parlent comme une langue étrangère. Loin du commerce des hommes, ils n'acquièrent pas le tact, ni l'appréciation rapide des rapports un peu délicats. Le frottement social n'adoucit pas l'aspérité de ces esprits et le champ reste libre à la grossièreté, et à la vanité pédantesque.

Un jour enfin l'on s'aperçoit que « notre langue vulgaire « n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mépriser que « l'estiment les pédans; » mais Rabelais, malgré ces paroles et le reproche qu'il fait à certain écolier limousin, dédai-

Digitized by Google

gne encore un peu lui-même « l'usance commun de parler(1).» L'on consent à employer le langage de tous, mais seulement pour ce qu'on juge au-dessous de la gravité de la langue latine : « *ad garriendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo gallicus aut batavicus*, » disait Erasme (2). Le latin reste longtemps seul digne de l'histoire. A la langue vulgaire de dérouler les inventions capricieuses du conte et du fabliau; le domaine de la fiction lui appartient, la réalité lui est interdite.

Mais comment, au moyen d'une langue fixée à jamais, sans mouvement et sans vie, suivre les faits de l'histoire dans ce qu'ils ont de mobile et de progressif? A chaque instant le mot manquait à l'idée et l'historien ne surmontait cette difficulté que par le barbarisme, en créant des mots posthumes, ou par l'application souvent plaisante de formules purement antiques et païennes à des choses chrétiennes et modernes. Les *scholastiques* sacrifiaient sans hésiter la pureté de la langue latine à l'expression plus facile et plus claire des idées de leur temps; tandisque les *Cicéroniens*, se faisant scrupule d'user d'un tour ou d'un mot qui n'eût pas été consacré par les bons auteurs, mettaient sans cesse le lecteur à la devine: Le cardinal Bembo, dans son *Histoire de Venise*, appelle le Grand-Turc *le Roi des Thraces;* il fait parler le pape *au nom des dieux immortels* et l'excommunication devient *l'interdiction du feu et de l'eau.*

Par crainte de ces deux inévitables écueils, beaucoup se bornaient à la chronique, aux mémoires, au récit de ce qu'ils avaient vu ou de ce qu'ils avaient fait, genre qui réputé inférieur, pouvait se produire dans le déshabillé de la langue vulgaire. Commines n'a pas eu la prétention d'écrire l'histoire; ce

(1) Livre II. Chap. VI.
(2) *In Ciceronianо.*

Digitized by Google

sont de simples notes, comme il le dit dans son prologue, et il les adresse à l'archevêque de Vienne, pour que celui-ci en fasse usage dans l'histoire latine qu'il prépare. Il faut nous féliciter de ce que le voile si lourd à soulever d'une latinité dégénérée ne s'est pas étendu sur ces matériaux précieux de l'histoire, sur ces récits attachants où les faits, les mœurs, les idées de nos ancêtres sont traduits si naïvement dans leur propre langage. Pour les histoires générales, solennelles, *entremeslées de belles concions et harangues* (1), la nullité du fond, à défaut de ce que la forme a de rebutant, nous en interdirait l'accès. Aux narrateurs de cette époque, il faut demander ce qu'ils ont vu, les écouter comme témoins et recevoir leur déposition. Une histoire générale n'est guère possible lorsqu'il n'y a aucune vue d'ensemble, lorsque, par un faible intervalle d'espace ou de temps, la connaissance des faits les plus voisins, les plus récents est soustraite à l'historien.

Cependant la langue du peuple, si gracieuse dans la bouche des conteurs et des poètes, qui depuis longtemps, selon l'expression de Marot, en rabotaient les gros nœuds, trouvait accueil au dehors. On ne la jugeait pas indigne des grandes compositions. Déjà, dans le XIIIe siècle, un Italien, le frère Martin de Canal, écrivait en français l'histoire de sa patrie parce que la langue française « coroit parmi le monde, et « étoit la plus dilettable à lire et à oïr que nulle autre. » Etienne Pasquier nous atteste cette faveur étrangère qui dès lors frayait à notre langue les voies de l'universalité : « Nous voyons aujourd'huy notre langue en telle réputation et honneur que presque en toute l'Allemagne, (que dy-je, l'Allemagne, si l'Angleterre et l'Ecosse y sont comprises?) il ne se trouve maison noble qui n'ait précepteur pour instruire ses enfants en nostre langue françoise? Doncques l'Allemand,

(2) Du Bellay.

Digitized by Google

l'Anglois, l'Ecossois se paissent de la douceur de nostre vulgaire et nous François naturels ne mettrons peine à l'illustrer par escrits et faire aux autres nations paroistre que ce n'est point un corps sans ame (1). »

Cette illustration ne lui venait guère que du naïf poète gaulois, presque toujours ignorant des langues antiques, et qui rimait rondeaux, ballades et virelais sans trop songer à la postérité. Mais pour tous ceux qui, par une confiance souvent trompée, se préoccupaient de l'avenir, témoins des transformations rapides de la langue, ils hésitaient à lui confier leurs travaux. La parole vulgaire leur paraissait pour leurs idées un véhicule encore trop mobile et trop incertain. Un autre passage des lettres de Pasquier nous montre dans les plus chauds défenseurs de l'idiome national la conscience que sa forme n'était pas définitive, et la crainte qu'un jour leur pensée ne vint à périr ou, séparation douloureuse, ne fût dépouillée de la forme dans laquelle ils l'avaient conçue et sous laquelle ils l'aimaient : « Entre les labeurs de nos esprits, je n'en estime aucun plus pénible et plus ingrat que celui d'un traducteur... Je crains que nos traductions ne se transmettent à nos survivans, ains meurent avec nostre vulgaire, qui se change de cent ans en cent ans, demeurans par ce moyen nos traductions ensevelies dans les ténèbres d'une longue ancienneté. Et de ma part, je ne souhaite en mon mesnage ces beaux d'église, que l'on fait à quatre vingts dix et neuf ans seulement; mais un héritage, bien que non si riche, qui soit mien à perpétuité, avec espérance de le laisser à ma postérité pour un toujoursmais. Quand nos inventions sont de mérite, quelque changement qu'il y ait d'un vulgaire, on est contraint de venir à nous, pour n'y avoir d'autres protocoles; voire que si les paroles desplaisent pour être trop anciennes,

(1) Livre I, lettre II.

Digitized by Google

ceux qui nous survivent les ageancent quelquefois à la moderne, afin que le peuple ne soit frustré de ce beau subjet... » (1)

Malgré ces craintes les réclamations en faveur de la langue française deviennent de plus en plus vives : « Vous estes doncques d'opinion, dit encore Pasquier, que c'est perte de temps et de papier de rédiger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public : estant d'advis que nostre langage est trop bas pour reçevoir de nobles inventions, ains seulement destiné pour le commerce de nos affaires domestiques : mais que si nous couvons rien de beau dedans nos poictrines, il le faut exprimer en latin. Quant à moy, je seray toujours pour le party de ceux qui favoriseront leur vulgaire » (2). Ronsard, dans la préface de la *Franciade*, « supplie très humblement ceux auxquels les muses ont inspiré leur faveur, de n'être plus latiniseurs, ny grécanisateurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfans, de leur pauvre mère naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'advenir, que s'ils avoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile et Cicéron. »

« Vous desprisez nostre vulgaire, dit à son tour Du Bellay, non pour autre raison, sinon que dès enfance et sans estude nous l'apprenons, les autres avec grand peine et industrie. Que s'il estoit, comme la grecque et latine, péry et mis en reliquaire de livres, » vous l'estimeriez davantage (3). Et ailleurs : « Las et combien seroit meilleur qu'il

(1) Livre XI, lettre VI.

(2) Livre I, lettre II.

(3) *La Défense et Illustration de la Langue françoise*, par Joachim Du Bellay, livre I, ch. II.

Digitized by Google

y eust au monde un seul langage naturel que d'employer tant d'années pour apprendre des mots ! Et ce, jusques à l'aage bien souvent que n'avons plus ny le moien, ny le loisir de vaquer à plus grandes choses. Et certes son geant beaucoup de fois d'où provient que les hommes de ce siècle généralement sont moins scavans en toutes sciences et de moindre pris que les anciens, entre beaucoup de raisons je treuve ceste cy, que j'oseroy dire la principale : c'est l'estude des langues grecque et latine. Car si le temps que nous consumons à apprendre les dites langues estoit employé à l'estude des sciences, la nature certes n'est point devenue si brehaigne qu'elle n'enfantast de nostre temps des Platons et des Aristotes. Mais nous qui ordinairement affectons plus d'estre veus scavans que de l'estre ne consumons pas seulement nostre jeunesse en ce vain exercice : mais, comme nous repentans d'avoir laissé le berceau et d'estre devenus hommes, retournons encor' en enfance, et par l'espace de vingt ou trente ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler qui grec, qui latin, qui ébreu. Lesquelz ans finiz et finie avecqu'eux ceste vigueur et promptitude qui naturellement règne en l'esprit des jeunes hommes, alors nous procurons estre faitz philosophes, quand pour les maladies, troubles d'affaires domestiques, et autres empeschements qu'ameine le temps, nous ne sommes plus aptes à la spéculation des choses.... Faut-il donques laisser l'estude des langues? non : d'autant que les arts et sciences sont pour le présent entre les mains des Grecz et Latins. Mais il se devroit faire à l'advenir qu'on peust parler de toute chose par tout le monde et en toute langue. J'entens bien que les professeurs des langues ne seront pas de mon opinion, encores moins ces vénérables druydes, qui pour l'ambitieux désir qu'ilz ont d'estre entre nous ce qu'estoit le philosophe Anacharsis entre les Scytes, ne craignent rien tant que le secret de leurs mys-

Digitized by Google

tères, qu'il faut apprendre d'eux, soit descouvert au vulgaire.... Il me souvient de ces reliques, qu'on voit seulement par une petite vitre, et qu'il n'est permis toucher avec la main. Ainsi veulent-ilz faire de toutes les disciplines qu'ilz tiennent enfermées dedans les livres grecz et latins, ne permettant qu'on les puisse voir autrement : ou les transporter de ces paroles mortes en celles qui sont vives et volent ordinaire ment par les bouches des hommes (1). »

C'est là une prédication éloquente de révolte et de nos jours on a attaqué l'enseignement des langues anciennes avec moins de verve et de raison que Du Bellay n'en dépensait pour en abolir l'emploi. Mais autant Du Bellay réhausse notre langue, autant il abaisse la littérature nationale devant les œuvres antiques qu'il propose à son imitation. Sa *Défense et Illustration de la langue françoise* est une théorie de servilité où la copie est présentée comme le meilleur mode de production littéraire : « Tout ainsi, dit-il, que ce fut le plus louable aux anciens de bien inventer, aussi est-ce le plus utile de bien imiter (2). » « Sans l'imitation des Grecz et Romains, nous ne pouvons donner à nostre langue l'excellence et la lumière des autres plus fameuses (3). » « Par quelz moiens doncques les Romains ont-ilz peu ainsi enrichir leur langue, voire jusques à l'égaler quasi à la grecque? imitant les meilleurs auteurs grecz, se transformant en eux, les dévorant, et après les avoir bien digérez, les convertissant en sang et en nourriture (4). »

Il faut voir avec quel dédain profond il parle des chants de la muse gauloise. A la différence des latinistes, qui s'effor-

(1) Du Bellay : *La Défense et Illustration*, etc., livre I, ch. X.

(2) Du Bellay : *La Défense et Illustration*, etc., livre I, ch. VIII.

(3) Id. Livre II, ch. I.

(4) Id. Livre I, ch. VII.

Digitized by Google

çaient d'exprimer par des paroles mortes le vif de la société, Du Bellay voulait que la langue naissante balbutiât les vieilleries de la poésie antique : « On pourroit trouver en nostre langue, (si quelque sçavant homme y vouloit mettre la main), une forme de poësie beaucoup plus exquise, laquelle il faudroit chercher en ces vieux grecz et latins, non point ès auteurs françois : pour ce qu'en ceux-ci on ne scauroit prendre que bien peu, comme la peau et la couleur : en ceux là on peult prendre la chair, les os, les nerfs et le sang (1). » Et ailleurs : « Ly donques et rely, fueillete de main nocturne et journelle les exemplaires grecz et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poësies françoises aux jeux floraux de Toulouze et au puy de Rouan : comme rondeaux, ballades, virelaiz, chantz royaux, chansons, et autres telles épiceries qui corrompent le goust de nostre langue et ne servent, sinon à porter tesmoignage de nostre ignorance... chante moy ces odes incognuës encor' de la muse françoise d'un luc bien accordé au son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait vers ou n'apparoisse quelque vestige de rare et antique érudition. Et quant à ce te fourniront de matières les louanges *des dieux* et des hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la solicitude des jeunes hommes, comme l'amour, les vins libres, et toute bonne chère (2). » Enfin, Du Bellay s'écrie en terminant : « Là donques, François, marchez courageusement vers ceste superbe cité romaine : et des serves despouilles d'elle, (comme vous avez fait plus d'une fois,) ornez vos temples et autelz. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille qui, soubs ombre de bonne foy, vous surprenne tous nudz, contans la rençon du Capitole. Donnez en ceste Grèce menteresse

(1) Du Bellay : *La Défense*, etc., livre II, ch. II.
(2) Id. Livre II, ch. IV.

Digitized by Google

et y semez encor' un coup la fameuse nation des Gallogrecs. Pillez-moi, sans conscience, les sacrez thrésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois : et ne craignez plus ce muet Apollon : ces faulx oracles, ny ses flesches rebouchées. Vous souvienne de vostre ancienne Marseille, secondes Athènes et de vostre hercule gallique, tirant les peuples après luy, par leurs oreilles, avecques une chaine attachée à sa langue (1). »

Voilà sans doute un appel chevaleresque à quelque sublime entreprise, à quelque périlleuse croisade! Mais si l'on vient à penser que toute cette inspiration n'a pour but que de recommander l'exactitude du calque, si l'on s'aperçoit que cette chaleur dépensée ne tend qu'à la froide reproduction d'un modèle, tout cet entrain semble un peu ridicule : c'est le plagiat qui sonne la charge. Et, selon Du Bellay, ce n'est pas seulement les ouvrages des anciens qu'on doit imiter, c'est la langue elle-même qu'il faut mouler sur l'antique. Il ne s'agit de rien moins que de la remanier, de la plier de nouveau à des formes grammaticales abandonnées, de faire enfin remonter au fleuve son courant : « Je veux aussi, dit-il, que tu t'efforces de rendre, au plus près du naturel que tu pourras, la phrase et manière de parler latine, en tant que la propriété de l'une et l'autre langue le voudra permettre (2). » Mais cette dernière restriction est bien vite oubliée : « Il me semble bon et nécessaire de respondre à ceux qui estiment nostre langue barbare et irrégulière, incapable de ceste élégance et copie qui est en la grecque et romaine : d'autant (disent-ilz) qu'elle n'a ses déclinaisons, ses pieds et ses nombres comme ces deux autres langues..... qui eust gardé noz ancestres de varier toutes les parties dé-

(1) Du Bellay : *La Défense*, etc., livre II, Conclusion.

(2) Id. *La Défense*, etc., livre II, ch. IX.

Digitized by Google

clinables, d'allonger une syllabe et accourcir l'autre, et en faire des piedz ou des mains? et qui gardera noz successeurs d'observer telles choses, si quelques scavans et non moins ingénieux de cest aage entreprennent de le réduire en art? (1) »

Ces conseils ne restèrent pas sans être pratiqués : Baïf, Pasquier, Jodelle, Rapin, Passerat ont fait des vers métriques français; Baïf et Nicolas Denisot voulurent exprimer les degrés de comparaison à la manière des Romains et nous donner *docte*, *doctieur*, *doctime* (doctus, doctior, doctissimus), essai que Du Bellay lui-même a raillé dans une épigramme. Ainsi et par la force d'une logique impitoyable le système d'imitation atteignait ses extrêmes et ridicules conséquences.

Quelque peine que l'on ressente à voir ce délaissement du fond et des formes naïves de notre vieille poésie, on est cependant forcé de le reconnaître comme fatal. Toute littérature attardée ou naissante, qui tout-à-coup se trouve en présence d'une littérature mûrie et perfectionnée, en subit l'influence. Eblouie de son éclat, elle s'incline, adore et marche en posant exactement ses pas dans les mêmes traces :

.... Longe sequere, et vestigia semper adora (2).

Dans l'antiquité et les temps modernes, les exemples ne manquent pas de littératures qui sont irrésistiblement attirées et gravitent longtemps dans la sphère d'une littérature plus ancienne et plus riche. Le grec à l'égard du latin a été la langue dominante, et la littérature française a étendu son empire sur l'Europe entière. Mais il n'est pas moins à regretter qu'elle ait été trop exactement calquée sur celle des anciens. Exercer la tyrannie peut consoler de la subir, mais rien ne remplace la

(1) Du Bellay : Livre I, ch. IX.
(2) Stace : *Thébaïde*.

Digitized by Google

liberté : à Rome, certains esclaves avaient dans leur pécule d'autres esclaves (1) de qui ils pouvaient se faire suivre, tandis qu'eux-mêmes suivaient leurs maîtres; en étaient-ils moins des esclaves?

Du Bellay subissait une double influence qui peut seule expliquer ses velléités d'indépendance et sa pente à la servitude. On comprend mal, au premier abord, comment, après avoir plaidé avec chaleur, avec succès, la cause de la langue nationale, il abaisse aussitôt sa victoire devant les littératures antiques. C'est que précisément elles dévoilaient et vulgarisaient leurs plus précieux trésors au moment où notre langue se constituait et commençait à se substituer au latin. La liberté d'écrire dans la langue de leur pensée à peine recouvrée, nos auteurs abdiquaient la spontanéité de leur imagination en présence de ces modèles imposants qui commandaient l'admiration et par malheur aussi l'imitation.

Cette apparente contradiction, nous la retrouvons dans toutes les tentatives de Ronsard et de son école. Il ne vit pas dans le commerce des anciens sans leur emprunter beaucoup. Le courant de l'imitation antique dépose une seconde couche de mots grecs et latins et Ronsard en fait le fond d'un dictionnaire de choix à qui le langage devra demander la noblesse et l'éclat. On conçoit comment ces mots pouvaient être plus nobles : ils s'étaient conservés dans les livres et les manuscrits à l'abri des flétrissures de l'usage. En même temps, Ronsard a des retours pleins de tendresse vers cette langue maternelle pour laquelle il avait combattu. Il prend aux dialectes provinciaux ce qu'ils ont de plus expressif et puise dans le vocabulaire des arts et métiers, sans qu'aucun dédain lui fasse négliger cette source populaire de mots énergiques et ingénieux. Ecoutons Du Bellay, son interprète : « Encores te veux-je advertir de hanter quelque-

(1) *Vicarii.*

Digitized by Google

fois, non seulement les scavants, mais aussi toutes sortes d'ouvriers et gens mécaniques, comme mariniers, fondeurs, peintres, engraveurs et autres, scavoir leurs inventions, les noms des matières, des outilz et les termes usitez en leurs arts et mestiers pour tirer de là ces belles comparaisons, et vives descriptions de toutes choses (1). » Pasquier, sur le même sujet, s'exprime ainsi : « Je veux que celui que je vous figure ne contemne nul quel qu'il soit en sa profession : pour parler du faict militaire, qu'il haleine les capitaines et guerriers; pour la chasse les veneurs;.... voire jusqu'aux plus petits artisans en leurs arts et manufactures;.... aussi trouvent-ils en leur sujet des termes hardis, dont la plume d'un homme bien escrivant scaura faire son profit en temps et lieu (2). »

Presque tout ce que tenta Ronsard était fondé en raison. Quoi de mieux que de recourir pour la langue à ses sources primitives, ou de veiller à ce que rien ne se perde de ses richesses propres? Mais il fallait y apporter quelque discrétion et procéder avec l'aide du temps. Avant d'être familiarisée avec les mots nouveaux, l'oreille s'étonnait à des mots plus étranges encore : c'était comme une invasion dans la langue; non content d'indiquer et d'ouvrir la carrière, Ronsard la voulut parcourir tout entière et à la course. La mesure seule manqua à l'entreprise dont il fut le chef. Il eut le tort de croire trop facilement au triomphe et de faire suivre de l'apothéose son apparente victoire : le nom de *pléiade* n'aurait jamais dû remplacer celui de *brigade* qui convenait si bien à la discipline et à l'ardeur toute militaire de sa petite phalange. En définitive, l'influence de Ronsard ne devait pas être nuisible, mais à condition qu'une juste réaction viendrait corriger ce qu'il y

(1) *La Défense*, etc., livre II, ch. XI.
(2) Livre II, lettre XII.

Digitized by Google

avait dans son œuvre d'exagéré et de fougueux. Il a opéré à la manière des hommes qui souvent ne font le bien que parce qu'il ne leur est pas donné de faire tout ce qu'ils veulent.

Ce double travail de Ronsard, sur la langue, ne pouvait être continué par un seul; les deux tendances auxquelles il avait obéi étaient trop diverses pour ne pas se séparer bientôt. Personne n'accepta toute sa succession, mais chacun, y choisissant une part, se plaça sous l'inspiration antique ou suivit des traditions plus nationales et plus modernes. Les uns se déclarent pour ce qui est original, expressif, familier, les vieux mots, les mots empruntés aux patois; ils aiment et vantent tout cela et le regrettent s'ils n'ont pu le faire prévaloir. Les autres soutiennent tout ce qui est régulier, noble, un peu latin, les expressions générales et peu usitées, et par cela moins énergiques et moins précises.

Etienne Pasquier, Henri Estienne veulent qu'avant tout on sauve les plus précieux débris de l'ancienne langue : « Je veux que celuy qui désire reluire pardessus les autres en sa langue ne se fie tant en son bel esprit qu'il ne recueille et des modernes et des anciens toutes les belles fleurs qu'il pensera duire à l'illustration de sa langue.... Je souhaite qu'il lise et un roman de la rose et un maitre Alain Chartier et un Claude de Seissel. Non pas pour nous rendre anticaires (d'autant que je suis d'advis qu'il faut fuir cela comme un banc ou escueil en pleine mer) ains pour les transplanter entre nous, ny plus ny moins que le bon jardinier, sauvageon ou vieux arbre, ente des greffes nouveaux, qui rapportent des fruits souefs (1). » « Aussi sembloit-il à mon père, dit Nicolas Pasquier, qu'il estoit plus beau à un François d'escrire en sa langue que grécaniser, latiniser, ou asservir sa plume sous une

(1) Etienne Pasquier : livre II, lettre XII.

Digitized by Google

parole aulbaine.... Estudions seulement d'accroistre et abonir la nostre, qui court aujourd'huy par toute l'Europe; trouvons mots nouveaux, courts, doux, charnus, et nerveux, bien recherchez et eslabourez : faisons renaistre et resusciter ceux qui ont esté dès-piéça délaissés, rappellons-les; lesquels remis en usage, auront plus de grace et de goust, pour estre sortis de nostre ancien estoc, que ceux que nous avons empruntez des nations estrangères. Si d'adventure nous n'en avions pour exprimer ce que nous voulons traiter, ou représenter, lors transplantons chez nous, adoptons et naturalisons les estrangers les plus propres et mieux sonnants aux oreilles. L'usage et le temps qui apportent et emportent beaucoup de mots vieux et nouveaux, les ferons vivre et revivre (1). » Et selon Henri Estienne : « Si le vieil françois estoit bien espluché, on y trouveroit grand nombre de manières de parler, les quelles ont esté inconsidérement et à grand tort bannies de nostre langage : et estans remises en leur entier, lui feroyent pour le moins autant d'honneur, que luy font de deshonneur un tas de nouveaux mots et façons de parler nouvelles, qui, sans aucun adveu, sont entrées par les fenestres aux bonnes maisons de France (2). » « Pourquoi, dit-il ailleurs, ne ferions fueilleter nos romans, et desrouiller force beaux mots tant simples que composéz, qui ont pris la rouille pour avoir esté si longtemps hors d'usage.... mais il nous en prend comme aux mauvais mesnagers qui, pour avoir plustost fait, empruntent de leurs voisins ce qu'ils trouveroyent chez eux s'ils vouloyent prendre la peine de le chercher.... Combien de mots se sont insinuez en la bonne grace de nostre langage par moyens subtils, sans que nous nous en soyons ap-

(1) Nicolas Pasquier, livre VII, lettre I.

(2) Henri Estienne : *Traité de la Conformité du langage françois avec le grec.* Livre I, observ. 2.

Digitized by Google

perceus. Je ne parle point des noms donnez aux choses apportées d'estrange pays (car il est loisible de leur laisser les noms qu'elles avoyent là) : mais je parle des mots que nous avons empruntez sans aucune nécessité de nos voisins plus poures que nous, seulement pour contenter nostre esprit convoiteux de nouveauté.... Avant donc que de sortir de nostre pays, (je di, comprenant tous ses confins,) nous devrions faire nostre prouffit de tous les mots et de toutes les façons de parler que nous y trouvons : sans reprocher les uns aux autres, ce mot là sent sa boulie, ce mot là sent sa rave, ce mot là sent sa place Maubert. Et quant à ce qu'on pourroit alléguer qu'il n'y auroit ordre d'user d'un langage bigarré de divers dialectes, (que nous avons différens ne plus ne moins que les Grecs,) je respon qu'il y a bon remède à cela : c'est que nous en facions tout ainsi que d'aucunes viandes apportées dailleurs, que nous cuisinons à nostre mode et non à celle du pays dont elles viennent (1). »

On le voit, c'est dans la vie et l'énergie du peuple que Henri Estienne voulait tremper la parole nouvelle. Il raille le langage de la cour et ces courtisans qui, ayant passé les monts et guerroyé en Italie, veulent qu'on s'en aperçoive aux mots italiens qu'ils substituent à nos vieux bons mots, altérant la prononciation de ceux à qui ils font grâce : « Messieurs les courtisans se sont oubliez jusques là d'emprunter d'Italie leurs termes de guerre, (laissans leurs propres et anciens), sans avoir esgard à la conséquence que portoit un tel emprunt. Car d'ici à peu d'ans, qui sera celui qui ne pensera que la France ait appris l'art de la guerre en l'eschole d'Italie, quand il verra qu'elle usera des termes italiens? ne plus ne moins qu'en voyant les termes grecs de tous les arts libéraulx estre gardez es autres langues, nous jugeons(et à bon droict,) que

(1) Henri Estienne : *Traité de la Conformité*, Préface.

Digitized by Google

la Grèce a esté l'eschole de toutes les sciences. Voilà comment un jour les disciples auront le bruit d'avoir esté les maistres (1). » « J'en oy beaucoup, dit-il encore, qui se servent tant à rebours et à contrepoil, (s'il est loisible d'ainsi parler), des mots qu'ils ont pris grand peine à ramasser de çà et de là, qu'ils exposent notre langue en risée aux estrangers, recongnoissans leurs mots si mal appliquez. En quoy tels ramasseurs me font souvenir de celuy qui se cuidant parer de la robe d'autruy, comme estant sienne, à faulte d'en scavoir l'usage, la portoit à l'envers (2). »

La langue nouvelle, selon Pasquier, ne devait pas être un dialecte prévalant sur les autres, mais un choix fait dans tous les dialectes : « La pureté de nostre langue ne fait sa demeure ni en la cour du roy, ni au palais.... Je suis d'advis que ceste pureté n'est restrainte en un certain lieu ou païs, ains esparse par toute la France. Non que je vueille dire qu'au langage picard, normand, gascon, provençal, poitevin, angevin, ou tels autres, séjourne la pureté dont nous discourons. Mais, tout ainsi que l'abeille volette sur les unes et autres fleurs, dont elle forme son miel, aussi veux-je que ceux qui auront quelque asseurance de leur esprit, se donnent loy de fureter par toutes les autres langues de nostre France et rapportent à nostre vulgaire tout ce qu'ils trouveront digne d'y estre approprié (3). »

Ce vœu n'a pas été réalisé, et chaque idiome local est loin d'avoir porté à la langue définitive le tribut de tous ses mots les meilleurs. Rarement une langue a résulté de la fusion des dialectes provinciaux. En effet, l'époque où se forme la langue d'un peuple est presque toujours détermi-

(1) *Traité de la Conformité*, Préface.

(2) Id.

(3) Etienne Pasquier : livre II, lettre XII.

Digitized by Google

née par l'établissement de sa nationalité; la langue se constitue comme la nation, en même temps et par les mêmes moyens. Une nation n'existe véritablement que le jour où ses parties ont cessé de vivre et de se mouvoir à part, et elles n'arrivent à l'état de cohésion qu'en se reliant à un centre doué d'une force puissante d'attraction. Or, l'influence politique de ce centre donne à sa langue, déjà plus riche le plus exercée, parce qu'il y avait depuis longtemps plus de vie et de pensée, une prépondérance telle qu'elle s'impose souvent au reste de la nation. Ainsi le castillan est devenu langue littéraire, parce que autour de la Castille les Espagnes se sont agglomérées en royaume. L'Italie a plusieurs centres distincts dont aucun n'a pu se subordonner les autres et les entraîner dans son mouvement; c'est pourquoi rien de commun ne s'y est produit; les petites nationalités et les petits dialectes n'ont pu y être absorbés, et aujourd'hui encore l'Italie ne forme pas un seul état et ne parle pas une langue identique. Florence, par sa position, par son antique prééminence entre les républiques italiennes, par l'éclat de sa littérature, semblait devoir imposer son dictionnaire pour code du langage; mais la *Crusca* a rencontré de nombreuses résistances.

Quand on demandait à Malherbe qui parle bon français, il répondait : « Ce sont les crocheteurs du port au bled. » Qui ne connaîtrait de Malherbe que ce mot le compterait parmi les amis des langues locales et de ce qui est naïf, spontané; mais il ne faut y voir qu'une réaction contre Ronsard, contre ses importations de mots latins et de mots patois. Instrument de centralisation littéraire, Malherbe voulait faire prévaloir le langage du peuple de la capitale. Il n'eut donc pas, ainsi que Régnier, les instincts populaires que sa réponse pourrait lui faire supposer : à son gré, les mots des dialectes et ceux de la foule manquaient de noblesse; l'ancienne langue était irrégulière et sous-entendait trop, sa phrase n'était pas assez

Digitized by Google

exactement articulée. Procédant par voie d'exclusion, il a peu enrichi la langue et l'a trop épurée.

Vaugelas, qui réglementa la prose comme Malherbe la poésie, reconnaît cependant l'usage comme autorité souveraine. L'*usage* a un faux air de suffrage universel; mais on s'aperçoit bientôt qu'il en est de ce mot, comme de celui de *consentement universel* en philosophie, comme de celui d'*assentiment du peuple* en politique. Il faut obéir à l'usage, à la loi : on en tombe d'accord; mais qui la fera? Ici l'on se divise, l'on se jette dans la distinction du bon et du mauvais usage. On s'arroge de présumer l'usage ou de le constater, et le droit de le former, reconnu à tous en général, on le refuse dans l'occasion à chacun en particulier; on ne recueille que les voix amies, et l'on enferme le vote dans le cercle de ceux dont le suffrage favorable est connu d'avance. Ainsi fait Vaugelas. Suivant lui, la cour et les bons auteurs forment l'usage : la cour, dont il est l'arbitre; les bons auteurs, ceux qu'il reconnaît pour tels. Il ne fait pas mention de la ville ni du peuple.

Je sais que le peuple n'est pas toujours un bon guide et qu'on ne doit pas le suivre partout : s'il faut étendre logiquement le sens d'un mot, le détourner délicatement, ne demandez rien à l'usage qui prend bien des corruptions sous son égide. Mais quoique le peuple s'égare souvent, on ne peut cependant rien faire sans lui : son initiative est quelquefois funeste; sa sanction est toujours d'une nécessité rigoureuse. S'il manque d'un mot, si un mot lui devient inutile, il le fait, l'apprend ou l'oublie naturellement et à propos; et c'est ici que l'empire de l'usage commun ne peut être contesté et qu'il est légitime, car la foule a un instinct sûr et ne se trompe pas sur ses besoins.

De la langue ainsi tamisée fut donc rejeté tout ce qui était antique ou populaire. A ce double titre les proverbes restè-

Digitized by Google

rent dans le crible. Vaugelas les avait pris en haine. « Les proverbes, dit Bouhours, étaient en usage autrefois parmi nous et faisaient mesme une partie des richesses de la langue. Henri Estienne prétend que rien ne contribue davantage à l'ornement du discours.... M. de Vaugelas ne les aimait point... il dit, dans l'épître dédicatoire de son Lucien, que, pour rendre sa traduction agréable, il n'a pas traduit tous les proverbes dont cet auteur grec s'est servi.... Ainsi toutes ces richesses que Henri Estienne fait valoir sont presque comptées pour rien aujourd'hui. Elles ressemblent à ces vieilles armes et à ces habits antiques qui sont dans les gardes meubles des grandes maisons et qui ne servent jamais ou qui ne servent tout au plus qu'à des mascarades et à des ballets.... Ce n'est pas que certains proverbes ne puissent entrer quelquefois dans des lettres ingénieuses. M. Voiture se sert des plus communs d'une façon extraordinaire par le tour qu'il leur donne, par l'application qu'il en fait; et c'est entre ses mains, pour me servir des termes de M. Costar, que cette boue et cette ordure se change en or et en diamans (1). » Outre qu'il n'affecte pas la noblesse, le proverbe a ses allures propres, et les grammairiens, épris de la règle générale, n'en pouvaient souffrir les idiotismes. Expression fixe, qui périt mais ne change pas, l'idiotisme est la forme naturelle du proverbe, le moule où se verse toute pensée qui s'immobilise et se formule.

Ce retranchement, douloureux pour un grand nombre, laissait un vide dans la langue. Le grammairien que j'ai cité plus haut veut le remplir, cherche des compensations et en trouve de plaisantes : « Les sentences communes et autorisées de l'approbation publique, dit-il, ont la vérité des proverbes sans en avoir la bassesse. Par exemple celles-ci : *Un*

(1) *Remarques nouvelles sur la langue françoise.*

Digitized by Google

homme de bien n'est étranger nulle part. — C'est être heureux que d'être content de sa fortune. — La bonne fortune est plus difficile à porter que la mauvaise; ou, pour mieux dire, les sentences sont les proverbes des honnêtes gens, comme les proverbes sont les sentences du peuple (1). » N'est-il pas dérisoire d'opposer ces maximes filandreuses, ces flasques moralités aux aphorismes que le peuple frappe si vigoureusement et que les générations se transmettent inaltérés. Ils ont quelque chose de rhythmique, de symétrique, de carré où l'oreille et la mémoire se prennent fortement, et il a été plus facile de les dédaigner que de les abolir. C'est un style bref et on peut dire lapidaire, car il faut autant de concision pour graver dans la mémoire des hommes que pour ciseler dans la pierre. Non, il n'y a point de proverbes des honnêtes gens, les seuls, les véritables proverbes sont ceux du peuple. Mais de toute part la centralisation s'organise; Richelieu règne, Louis XIV va régner; les mœurs se polissent, les individualités s'abaissent; on ne veut plus rien de rude, d'âpre, d'énergique; on jette un voile sur toute chose; les conventions sociales s'établissent; le froid vernis des cours, dans les paroles, les manières, les sentiments, couvre tout ce qui est vrai. Oh! décidément il faut rejeter bien loin la langue du peuple!

Le latin abandonné, pour ne pas revenir à cette langue vulgaire si méprisée, on adopta, comme terme moyen, une langue calquée sur l'idiome savant, régulière, noble, mais vague, peu expressive, comme il convient à une langue toute neuve, à une langue qui n'a pas encore servi. On n'osa plus employer le mot propre que masqué d'une épithète, d'un adjectif noble. Au style coupé, libre, troussé court, succédèrent les longues et majestueuses périodes, dont la symétrie est si compliquée, dont l'économie est si savante, dont l'ensemble est

(1) Bouhours : *La Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit.*

Digitized by Google

tout un système. Chaque mot eut sa loi, tout mouvement de la phrase fut prévu. Voltaire a formulé, plus tard, le principe qui guidait alors les réformateurs et qui fait résider dans sa régularité toute la perfection d'une langue : « Les langages, à mon gré, dit-il, sont comme les gouvernements, les plus parfaits sont ceux où il y a le moins d'arbitraire (1). »

La lutte avait précédé la victoire des puristes, le sarcasme suivit leur triomphe. Mlle de Gournay disait d'eux que ce qu'ils écrivaient était un bouillon d'eau claire sans impureté et sans substance. Mais le regret de l'ancienne langue ne s'éteignit pas satisfait et vengé par quelques épigrammes, il a survécu, se manifestant à toutes les époques par des efforts pour rajeunir nos vieux mots. Vaugelas, lui-même, dit à propos de *magnifier* qui commençait à vieillir : « J'ai une certaine tendresse pour tous ces beaux mots que je vois ainsi mourir, opprimez par la tyrannie de l'usage qui ne nous en donne point d'autres en leur place qui ayent la même signification et la même force (2). »

L'école posthume de Marot, le style dit marotique, est un souvenir du langage de nos pères. Mais ce retour tardif ne fut qu'un froid badinage. Les auteurs balbutiaient, pour un public qui ne les comprenait guère, une langue de convention et qui n'exista jamais. Quelques douzaines de vieux mots formaient tout leur bagage, et ils les employaient à tout propos et hors de propos, n'en connaissant pas toujours le véritable sens. Au lieu de renouveler les mots dont on sent la privation et le besoin, ils se faisaient un style faux et prétentieux dans sa naïveté. Dans ce culte dont la vieille langue resta l'objet, on a pu s'égarer un moment, mais toujours quelques véritables fidèles, recueillis, à l'écart, ont respiré ses parfums concentrés

(1) *Lettre à M. Guyot*, 1767.

(2) *Remarques sur la langue française.*

Digitized by Google

et mûris par le temps. Ils ont tenté souvent de relever la langue moderne en y mêlant ce qu'ils avaient rapporté de la fréquentation des auteurs d'un autre âge : chez les Romains, Salluste avait fait retour aux vieux mots, aux vieilles formes du langage ; de nos jours Manzoni, fuyant les mots et les tournures d'importation française, demande à l'antique diction italienne le secret de la force du style ; en Angleterre, Byron, Scott, Wordsworth ont abandonné les mots d'origine romane et la phrase anglo-française d'Addison, pour remonter aux sources anglo-saxones. Paul Louis Courier devrait être nommé ici, mais il fit de l'archaïsme trop pur ; c'est une imitation de l'ancienne langue, plutôt qu'une rénovation de la nôtre. Admirable produit d'une fantaisie spirituelle et savante, cette œuvre fut sans influence. L'école romantique, à d'autres égards souvent excessive, agit sur ce point avec plus de discrétion et d'efficacité ; elle a su encastrer dans l'édifice moderne bien des fragments antiques et précieux sans en déranger l'harmonie.

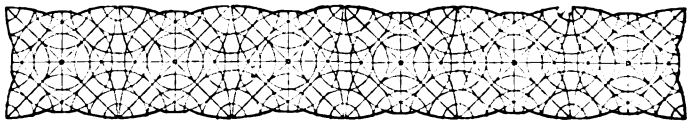
Mais ces importations doivent être rares et bien réfléchies. L'amour de la vieille langue serait aveugle s'il nous faisait méconnaître les changements nécessaires par lesquels le génie moderne se l'est appropriée. Peut-être, après tout, et si l'on veut ne pas tenir compte de pertes véritables et trop nombreuses, la langue de chaque époque est-elle celle qui lui convient le mieux. Ainsi nous n'avons pas à regretter ces diminutifs gracieux mais enfantins, trop mignards pour une langue adulte, et il serait peu intelligent de vouloir les faire revivre. Un siècle positif, qui voit vrai, qui analyse tout, qui a la juste mesure de toute chose, doit avoir moins de diminutifs et par la même raison moins d'augmentatifs. Aujourd'hui la langue fuit toute exagération en plus comme en moins, car nous voyons les objets par nos yeux et ce qu'ils sont, au lieu de les regarder par le petit ou le gros bout de la lunette.

Digitized by Google

On peut tenter de recouvrer quelques-unes de nos richesses perdues, mais avant tout songeons à conserver celles qui nous restent, par exemple nos derniers idiotismes menacés comme tout ce qui diffère, comme les costumes des diverses régions de la France, les mœurs et les coutumes locales, les existences à part, les caractères excentriques. Débris de l'ancienne langue, les idiotismes sont irréguliers dans la nouvelle. Ce n'est pas qu'ils ne suivent aucune règle, mais ils demeurent soumis à des lois dont nous nous sommes écartés. Soldats restés seuls de régiments détruits par le temps, ils en portent encore l'uniforme; ils ne connaissent que la vieille manœuvre et y règlent leurs mouvements. Dans nos langues modernes, toute une partie est antique : De même, dans toutes nos cités, à côté de leur portion récente qui s'étend régulièrement dans la plaine, existe la vieille ville dont les rues étroites et sinueuses suivent les ondulations du coteau. Gardons-nous bien de détruire ce qu'il en reste! que tout ne soit pas tracé à l'équerre et au cordeau! ces rues qui serpentent ont des surprises, des aspects inattendus et pleins de charmes. Ce labyrinthe pourrait embarrasser un étranger, mais n'a pas de secret pour nous accoutumés dès l'enfance à ses détours. L'idiotisme naît souvent de l'ellipse; c'est un sentier qui abrége, mais ardu et dont il faut savoir l'endroit. Que de vieux mots nous ont conservé les expressions idiotiques! isolés, ils ont péri; mais, liés à un tout dont ils font partie, ils subsistent par un bienfait de l'association, comme la baguette protégée par le reste du faisceau. L'idiotisme se cache dans le style familier et lui prête sa grâce; dans le style incisif, et lui donne la verve et la gaîté; il exprime les sentiments intimes du peuple qui est le conservateur naturel de ces piquantes locutions, et c'est chez lui qu'il faut aller s'en pourvoir, bien qu'avec choix, quand on veut éviter la pâleur et la monotonie du style.

(La suite au prochain numéro). Paul Bruyas.

Digitized by Google



DE L'ESPRIT

CHEZ LES POISSONS,

A PROPOS

DE LA PREMIÈRE LANGUE PARLÉE CHEZ LES HOMMES.

Beaucoup de gens se sont autrefois appliqués à connaître quelle avait été la première langue parlée chez les hommes, celle que parlaient Adam, Eve et leurs descendants. Mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, chacun prétendait avoir raison et chacun cependant défendait un dialecte différent : le seul moyen d'accorder tout le monde eut été d'admettre un anachronisme dans la Genèse, et de faire remonter au temps du paradis terrestre la diversité des langues que l'écrivain sacré place à la tour de Babel. Ces recherches n'avaient pas, à vrai dire, une bien grande importance ; cependant il ne serait pas sans quelque intérêt de savoir aujourd'hui comment furent exprimées la première prière et les premières amours des hommes au moment où leur cœur et le monde sortaient des mains de Dieu ; ce qu'il aurait de plus piquant encore, serait d'être initié à l'idiôme que parla le serpent, lorsqu'il voulut

Digitized by Google

tenter Eve, et à celui dont se servit l'âne de Balaam lorsqu'il eût à interpeller son maître.

Voici ce qui arriva chez l'une des nations qui revendiquaient jadis, pour leur langue, le titre de langue primitive.

Un enfant fut porté, dès sa naissance, dans une cabane isolée autour de laquelle veillaient deux gardes jour et nuit. Ceux qui lui donnaient des soins observaient un parfait silence et le laissaient seul le plus possible. On avait résolu de l'élever ainsi, jusqu'au moment où il serait en âge de parler, certain alors que les premiers mots qu'il articulerait appartiendraient à la langue naturelle, puisqu'il ne les aurait appris de personne. Ce moyen, comme on peut en juger, était fort ingénieux à moins toutefois que par le fait, l'enfant ne demeurât muet. On fut très attentif au développement de ses facultés, mais durant tout le cours de la première année, on n'eut rien que de fort accoutumé à observer. A mesure qu'il grandissait on mit un soin nouveau à garder autour de lui le mutisme le plus absolu, et l'époque si intéressante à laquelle il devait parler était arrivée que jamais aucun son articulé n'avait frappé ses oreilles et n'était venu en aide à sa langue. Il est vrai que de son côté l'enfant continuait à ne dire absolument rien.

Or, savez-vous comment cela finit lorsque, pour voir s'il parlerait, on s'avisa de l'aller voir sans lui porter à manger? — Il fit entendre un miaulement plaintif, mais un vrai, un parfait miaulement; — et, comme on ne le servait pas, il miaula à plusieurs reprises avec une perfection à désespérer les chats et surtout à déconcerter les hommes qui avaient attendu cet instant pour déterminer quelle était la langue primitive. — Quoi? disait l'un, il a miaulé? — Est-ce possible? disait l'autre. — Les langues, disait un troisième, viendraient-elles en effet du miaulement?

On n'est pas sûr que des étymologistes n'eussent pas déjà trouvé plusieurs dérivés très heureux lorsqu'on reconnut qu'un chat venait à la dérobée visiter le petit isolé, et que

Digitized by Google

c'était en lui demandant à sa manière le reste de ses repas qu'il en avait fait son élève.

Comme on le voit, cette singulière expérience ne fit pas connaître qu'elle avait été la première langue parlée; mais du moins on put en conclure qu'il n'y avait point de langue naturelle, que l'homme parle par imitation et qu'aucun idiôme n'est inné en lui comme l'aboiement l'est chez les chiens et le ramage chez les oiseaux. — Ne doit-on pas naturellement réfléchir que si, pour ce qui a trait à nous-mêmes, nous nous égarons au point de ne pouvoir être nos propres historiens, nous devons être bien peu digne de foi lorsque nous nous faisons historiens des animaux! Ne faut-il pas craindre que le plus savant ne soit alors qu'un ingénieux romancier? Voyons plutôt entre mille exemples, l'histoire des fourmis et surtout celle des poissons.

Remarquons d'abord combien peu l'homme s'inquiète d'écraser les fourmis, et cela uniquement parce qu'elles sont petites, parce qu'elles sont d'une nature moins forte que d'autres animaux auxquels il lui répugne de donner gratuitement le plus léger coup; comme si la souffrance est relative à la grosseur de l'être qui l'éprouve, comme si lui-même souffre plus ou moins selon qu'il est plus ou moins gros. — N'est-ce pas la même vie qui fait battre le cœur du plus petit insecte comme du plus fort animal, et l'homme est-il donc assez puissant pour déterminer à quel degré de l'échelle des êtres il peut s'arrêter et dire : pour ceux-là, vivre ce n'est pas souffrir? — Voyez encore l'assurance avec laquelle on nous raconte ce qui se passe l'hiver dans les fourmilières, c'est-à-dire dans un lieu où un rayon de jour n'a jamais pénétré; on affirme que l'opinion générale de la prévoyance des fourmis et de leur approvisionnement pour l'hiver, est une opinion qu'il faut laisser aux nourrices.... Il semblerait que l'activité de ces pauvres petits insectes, leur a fait, pendant la belle saison, une réputation qui importune et qu'on éprouve je ne sais quelle satisfaction à les condamner à six mois de paresse engourdie.

Digitized by Google

Mais la légèreté des jugements humains, dont tous les animaux auraient plus ou moins à se plaindre, n'est nulle part plus flagrante que dans ce qui a été dit du poisson. On le regarde généralement comme d'une telle bêtise qu'elle est devenue proverbiale, et que volontiers l'on dit : bête comme un poisson. Eh! bien, en les jugeant sur leur froid extérieur, on prend peut-être en ridicule, chez ces habitants des eaux, les plus essentielles qualités. Le poisson, en effet, paraît avoir un naturel rêveur; il est de beaucoup de sens et mépriserait, il n'en faut pas douter, la réputation facile accordée aux espiègleries du singe; peut-être même n'ajouterait-on pas beaucoup à la vérité, en supposant que l'espèce entière, si posée et si sage, déplore, comme des faiblesses, la friandise du brochet, l'ambition des poissons-volants et le peu de dignité des sauts de la carpe.

Pour bien apprécier l'intelligence profonde du poisson, il faudrait le surprendre aux prises avec les évènements, tandis qu'il est évident que les hommes ne peuvent le voir que dans le calme et l'insouciance de sa vie. — Nous avons vu, sur le bord d'une rivière, une action d'un rare sang-froid et qui peut faire apprécier jusqu'où vont la malice et l'esprit chez ces animaux méconnus. — Un tout petit poisson était poursuivi par un gros dont la rapidité de la course et l'élasticité des nageoires trahissaient évidemment un estomac à jeûn. Après avoir inutilement opposé des contre-marches aux marches de son ennemi, et des contre-passes à ses passes, le menu fretin s'élança droit dans un filet tendu près de là : l'ardeur irréfléchie de la poursuite y entraîna l'adversaire affamé et il y demeura pris.... Le petit poisson avait fort sainement prévu que lui seul pourrait passer par d'aussi fines mailles.

EVARISTE MARANDON DE MONTYEL.

Nous ne pouvous mieux clore cet article qu'en reproduisant ici comme à sa place naturelle ce que M. Béliard, rédacteur en chef du Journal de Saint-Etienne et l'un de nos collabora-

Digitized by Google

teurs a révélé, dans un spirituel feuilleton de la langue des oiseaux.

« Un homme, un seul homme s'est livré à l'étude de la langue des oiseaux, c'est Dupont de Nemours (1). Pour bien traduire la langue animale en langue humaine, les procédés de ce savant étaient bien simples; ils consistaient à vivre familièrement avec les animaux et à les observer soigneusement. A force de persévérance et de sagacité, l'honorable académicien était devenu d'une force très remarquable sur la langue animale : il entendait très bien le bœuf et le cheval, le corbeau et le rossignol, et cela le mit à même de faire de précieuses observations de mœurs sur chacun de ces animaux. Je me rappelle ce passage au sujet des corbeaux : « Chez les corbeaux, dit-il, comme chez nous autres hommes, ceux qui ont le plus d'esprit et d'instruction sont aussi *les meilleurs maris et les meilleurs pères.* »

M. Dupont de Nemours entendit un jour *de sanglantes injures* que des écureuils disaient aux hommes qui les regardaient, lorsque le parc de Versailles ayant été abattu *les mères écureuils couraient éplorées, portant leurs enfants dans leurs bras.* Il constata, un autre jour, un fait bien honorable pour l'abeille, dont « l'ame expansive, dit-il, se plaisait à acquitter une dette « vis-à-vis d'un malheureux ver, parce qu'ayant été ver elle-« même, elle savait qu'elle devait compâtir aux maux qu'elle avait soufferts » — La fourmi est encore l'objet des affections méritées de M. Dupont de Nemours. Il remercie la Providence de l'avoir bien dédommagé lorsqu'il était dans l'infortune en lui faisant faire une connaissance intime avec cet *estimable insecte* qu'il a vu donner la main à son semblable, *approcher sa tête de la sienne et l'embrasser.* Il parle surtout avec un noble enthousiasme des fourmis à grand caractère qui, par leur *active bonté* et leur *grand* courage parviennent à une haute con-

(1) *Mémoires sur l'instinct des animaux*, par M. Dupont de Nemours, membre de l'Institut.

Digitized by Google

sidération, et à des magistratures élevées, qui ne se donnent qu'au mérite. — Vous voyez qu'en politique les hommes ne ne feraient pas mal quelquefois de copier les fourmis.

Mais le chapitre le plus attachant, c'est celui où le fameux académicien traite de la poésie et de la musique des oiseaux. Il a reconnu que le rossignol n'a pas une chanson seulement, mais trois chansons que l'observateur a parfaitement entendues et distinguées dont deux précèdent et la dernière accompagne la couvaison. Il a traduit fidèlement et élégamment toute la troisième que le mâle chante auprès de la femelle pour « l'amuser, « dit-il, pour la féliciter, pour la louer. » Mais il a soin de rapprocher la traduction française du texte rossignol. Je vais, si vous voulez me le permettre, vous copier ici l'un et l'autre. Il faudra bien que vous reconnaissiez, malgré vous, la supériorité de l'original (1).

Voici le chant du rossignol :

Tinù, tinù, tinu, tinù,
Spè tiù, z'qua :
Quorrorr pi, pi,
Tio, tiò, tiò, tix ;
Quutiò, qutiò, qutio, qutio
Zquò, zquò, zquò, zquò
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorror tui, z'quà, pipi qui,

TRADUCTION.

Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie ; amie,
Si belle et si chérie :

(1) Nous n'inventons rien dans tout ceci. Nous venons de reproduire les expressions du curieux livre de M. Dupont de Nemours. Voici maintenant la traduction en vers du même auteur avec le texte en regard, texte donné par un Italien et qui, chanté par une Italienne, serait du rossignol tout pur.

Digitized by Google

Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis
Petits enfants.
Mon amie,
Ma belle amie,
A l'amour ils doivent la vie,
A tes soins ils doivent le jour,
Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour,
L'amour,
Auprès de toi veille l'amour.

Assurément le texte rossignol *tinù, tinù, tinù, tinù*, est beaucoup plus vif et plus concis que cette mélopée traînante *dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie, amie, amie ;* et la faute n'en est pas au poète traducteur, mais à la langue des hommes qui n'est ni aussi harmonieuse, ni aussi vive que la langue des petits oiseaux.

Digitized by Google

CONGRÈS

DE

MAYENCE ET DE STRASBOURG.

Vous me demandez des nouvelles du Congrès scientifique de Strasbourg? Eh bien! je commence par celui de Mayence. Ces deux Congrès, réunis dans les deux capitales, dans les deux forteresses de la vallée du Rhin, n'en font réellement qu'un seul. Ici les membres de la grande famille européenne se donnent la main. Je ne vous décrirai pas mon voyage, je veux me borner aux Congrès. Je ne vous répéterai pas les phrases obligées sur le calme, sur le silence, sur le sommeil de l'Allemagne; elles seraient aujourd'hui un mensonge. Vous pouvez à peine vous figurer quelle vie anime maintenant la vallée du Rhin, dont Mayence et Strasbourg sont les deux centres. Quel mouvement dans tous les sens, de Bâle à Coblentz! les chemins de fer et les diligences ne peuvent recevoir tous les voyageurs que les bateaux à vapeur vomissent sur les deux rives. Je suis arrivé à Mayence par la route de Darmstadt, dimanche 18 septembre. Le plus beau soleil d'automne éclairait ces beaux coteaux auxquels la nature a imprimé un caractère stratégique (1) en

(1) Ceci peut être démontré géologiquement.

Digitized by Google

harmonie avec les nombreux travaux élevés par l'art. L'aspect de la ville était magnifique, les forts, les nombreux bateaux, la longue courbe du pont, les moulins, les hôtels du quai étaient pavoisés de drapeaux variés, partout les ondulations de longues flammes rouges indiquaient la direction du vent. Aussitôt débarqué, je me suis rendu à l'hôtel-de-ville, au bureau du Congrès des naturalistes, auquel les étrangers sont admis sans rétribution. Les membres allemands veulent seuls être chargés de tous les frais. On m'a délivré de suite une carte de logement. Comme M. Humann, frère de notre ancien ministre des finances, avait retenu pour lui les Français qui arriveraient à Mayence, je suis installé dans l'un des logements les plus confortables de la ville, et je vous assure que j'ai fait plus d'un envieux. J'aurai sans doute l'occasion de vous parler encore de ce négociant distingué, animé d'un zèle éclairé pour les progrès de l'agriculture. A trois heures, on a présenté tous les étrangers au bureau-directeur du Congrès. A quatre heures, j'ai assisté aux exercices gymnastiques et aux chants des meilleurs élèves *(Turner)* de Mayence, auxquels se sont réunies des députations des gymnases de Francfort, de Hanau, de Darmstadt, d'Offemburg et de plusieurs autres villes. Au milieu des gymnases, un groupe de jeunes personnes décorées d'une écharpe rouge associaient leurs douces voix à celles des gymnasiarques. Quand donc verrons-nous ainsi nos jeunes filles se mêler librement et sans gêne à toutes nos fêtes? Quand donc nos jeunes gens cesseront-ils de trouver leur plus grand plaisir à les faire rougir, et à les chasser de nos réunions publiques ?

Le 19, la vingtième session du Congrès des naturalistes et médecins allemands a été ouverte dans une des salles du château électoral. Cette salle magnifique a été réparée récemment; on s'est hâté pour y recevoir le Congrès, et les dépenses s'élèvent à plus de 60,000 francs. A cette séance, assistaient le landgrave de Hesse, commandant de la place, ainsi que toutes les autorités militaires, civiles et religieuses. A cette première séance, on remarquait MM. Léopold de Buch, Noeggerath, directeur en chef des mines à Bonn ; les professeurs Wilbrand, de Giassen; Fuchs, de Munich: Stober, de Strasbourg ; Chelius, de Heidelberg ; Breschet, de Paris : Lallemand, de Montpellier ; de Caumont. Il y avait enfin des repré-

Digitized by Google

sentants de toutes les parties de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre et de la France. Le discours du président, M. le docteur Groser, présentait une esquisse rapide et très bien faite de l'histoire scientifique de Mayence au milieu des vicissitudes de guerres longues et acharnées.

A une heure, grand banquet de 1,000 couverts, dans le marché aux grains.

Le 20, les différentes sections se sont mises à l'œuvre et ont d'abord choisi leurs présidents. Les travaux sont divisés ainsi qu'il suit : *Astronomie et Physique* ; présidents : le professeur Munke, de Heidelberg ; le professeur Osann, de Würtzbourg. *Chimie et Pharmacie* ; présidents : le professeur Gmelin, de Heidelberg ; le docteur Winkler, de Zwingenberg. *Minéralogie et Géognosie* ; présidents : le conseiller d'état Fischer de Waldheim, de Moscou ; l'ambassadeur russe M. de Struve, de Hambourg ; le conseiller supérieur des mines de Bonn ; le professeur Goldfuss, de Bonn ; le professeur Mériau, de Bâle. *Botanique ;* présidents : de Martius, de Munich ; le professeur Treviranus, de Bonn. *Zoologie ;* le professeur Leuckard, de Freyburg ; le pasteur Brehm, de Reuthendorf. *Anatomie et Physiologie :* le docteur Léo, de Mayence ; le professeur Muntz, de Wurzbourg. *Médecine, Chirurgie et Accouchements :* le docteur Groser, de Mayence ; le docteur Kiruberger, de Mayence ; le professeur Ritgen, de Giessen. *Forêts et Agriculture :* le président du tribunal Pitschalt, de Mayence ; le forestier supérieur de Wedekind, de Darmstadt ; le forestier Heimburg, de Mayence. Je n'entrerai dans aucun détail sur les travaux des sections, attendu que je n'ai pu assister à toutes. Comme la ville de Francfort avait invité le Congrès à venir visiter ses collections, l'administration a offert de le conduire gratuitement. Nous sommes donc partis à peu près quatre cents, à deux heures après dîner. En quarante minutes nous avons été transportés à Francfort. J'y ai visité avec le plus grand plaisir la collection d'histoire naturelle, remarquable par le choix des pièces, par leur belle conservation, par l'ordre et la bonne disposition des armoires. Nous en sommes repartis à sept heures, et avant huit heures nous étions de retour à Mayence. Le soir, le prince archiduc Jean d'Autriche est arrivé comme géologue, et au moment où il en-

Digitized by Google

trait dans l'hôtel du Rhin, où il a pris son logement, la musique, qui était dans la salle à manger, jouait la *Marseillaise!* mais la police allemande respecte trop la musique pour s'en émouvoir. Ici la *Marseillaise* n'est que de la bonne musique.

Le 21, les travaux ont continué dans les différentes sections. Dans la section de géologie, M. Vogt, collaborateur du professeur Agassiz, a rendu compte des résultats de la dernière expédition sur le glacier de l'Aar. Jusqu'à présent rien ne me paraît encore décidé pour la question des glaciers, et je crois qu'il faut continuer des observations faites avec impartialité. On s'est borné, et on a eu raison, à rapporter des faits plutôt qu'à discuter les théories.

Le soir, il y a eu un grand concert où étaient arrivés les musiciens et les chanteurs de dix à douze villes au nombre de plus de neuf cents On a exécuté une *symphonie* de Mozart, ensuite la *Chute de Babylone*, musique de Hândel. Tout a été très bien exécuté, et les chœurs étaient d'une puissance remarquable.

Le 22, il y a eu une séance générale. M. de Caumont, au nom du secrétaire général du Congrès scientifique de France, a adressé aux naturalistes réunis à Mayence, une invitation pour se rendre à Strasbourg. Elle a été accueillie par de nombreux applaudissements. Dans la même séance on a choisi le lieu de la réunion pour l'année prochaine. On a plaidé et pour Brème et pour Gratz. Enfin un membre s'est levé et a dit : « un haut personnage a prononcé ces paroles : *point d'Autriche, point de Prusse, seulement une Allemagne.* Cette allocution a provoqué un tonnerre d'applaudissements et le choix a été ainsi décidé. Les paroles dont il est ici question, sont de l'archiduc Jean d'Autriche, au banquet de Cologne. Il est venu lui-même solliciter cette faveur de la part du Congrès. On ira donc à Gratz, et les chargés d'affaires pour le Congrès de 1843, sont MM. le docteur Langer et le professeur Schroetter. M. le professeur Leuckard de Freiburg a lu ensuite une dissertation très intéressante sur *les animaux qui ressemblent le plus à l'homme.* Le célèbre voyageur Martius, professeur à Munich, en a lû une non moins intéressante *sur les maladies des aborigènes du Brésil, sur leurs médecins et leur médecine.* Enfin, le professeur Fischer de Waldheim, de Moscou, a fait connaître

Digitized by Google

le microscope pankratique, inventé par lui. Il y a eu encore quelques communications dans les sections, et le soir un grand bal auquel je n'ai pas assisté.

Le 23, les travaux ont continué dans les différentes sections, et après le dîner on s'est réuni dans un jardin public où les musiciens des régiments ont exécuté différents morceaux de musique. 3 ou 4000 personnes, se trouvaient à cette réunion.

Le 24, les travaux ont été clos dans les sections.

Le 25, dimanche, on a fait une promenade sur le Rhin, jusqu'à Bingen. Le lundi, la 20e Session a été terminée par un discours du président. Je ne peux que vous indiquer l'emploi de ces deux journées, car je suis parti le samedi à 1 heure.

Le Congrès a été très animé; une franche amitié présidait à toutes les réunions. Il y a ici beaucoup plus de laisser aller, moins de façons, de règles et de prescriptions que dans nos grandes assemblées. Chacun sent peut-être mieux la nécessité de l'ordre, et chacun s'y prête mieux sans être commandé.

L'exposition des produits de l'industrie allemande est très remarquable par la beauté et la variété des produits de plus de 700 fabriques de toutes les parties de l'Allemagne. Elle est en outre un fait digne de remarque dans l'histoire de ce pays. Presque tous les états, toutes les nations sont arrivées à l'unité par l'agglomération politique, par la guerre, par la conquête. La nation allemande suit une voie opposée, elle y marche par l'union scientifique et industrielle, les Congrès, l'union des douanes, l'union industrielle des différents états.

Adieu, je m'embarque sur un bateau à vapeur avec des professeurs de Bonn, de Giessen, de Heidelberg, pour aller nous réunir aux amis de Strasbourg.

LORTET.

La dixième session du Congrès scientifique de France est ouverte à Strasbourg depuis le 28 septembre. Jamais encore l'importance de cette institution ne s'était manifestée avec autant d'éclat. Jamais un empressement pareil n'avait été signalé ; et, il faut le dire à l'honneur des habitants de Strasbourg, jamais, peut-être, une

Digitized by Google

réception plus hospitalière, plus affable et plus courtoise n'avait été faite à cette tribu errante de nos savants, chevalerie du XIXe siècle, qui s'est donnée pour mission d'aplanir et de fréquenter les voies encore difficiles de la science et des arts. Jamais encore il ne se pouvait rencontrer une position plus avantageuse que celle de Strasbourg, ville de grand passage, frontière aimée de l'Allemagne et de la France, et de plus renfermant dans son sein de magnifiques monuments d'art, des établissements industriels importants, des musées, des galeries et des collections remarquables à divers titres. Déjà plus de 900 membres ont retiré leurs cartes au secrétariat du Congrès ; et trois à quatre cents personnes ont voulu adhérer, au moins par le concours de leur sympathie et de leur souscription, au but élevé que se propose cette institution. Devant un tel résultat, il ne nous reste qu'à féliciter les initiateurs et les fondateurs en France de ces réunions annuelles et cosmopolites. M. de Caumont, de Caen, mérite surtout d'être cité en tête de ces hommes honorables. Maintenant, la cause est gagnée, et l'institution des Congrès est assurément un fait accompli et durable. On peut dès ce jour apprécier quelques-unes des conséquences heureuses de ces assemblées, où sont conviés les hommes de bonne volonté de tous les pays. C'est une tendance caractéristique à l'union des Sociétés européennes. Bientôt, nous l'espérons, le Congrès deviendra une campagne pacifique et instructive que chacun voudra avoir accomplie.

La 10e session a dû être close le 9 octobre. 997 membres ont pris part à ses travaux, et, dans ce nombre, 483 sont étrangers à la ville de Strasbourg.

Lyon a été représenté dans ce Congrès par MM. Bellin, Comarmond, Fenillet, Guimet, Hoffet, Lortet, Petrequin, Pravas, Rapou fils, Terme, Thiaffait, Valois et J. Vincent.

Nous attendons sur l'ensemble des travaux et sur la physionomie générale du Congrès, l'appréciation que nous a promise notre collaborateur, M. Lortet.

Digitized by Google

HISTOIRE TOPOGRAPHIQUE ET MÉDICALE DU GRAND HOTEL-DIEU DE LYON, par J.-B. Pointe. — 2e Article (1).

Attaché depuis longtemps à l'Hôtel-Dieu, en qualité de médecin, M. le docteur Pointe a dû surtout étudier l'organisation du service sanitaire de la maison. Aussi le chapitre consacré aux *malades* est-il, sans contredit, l'un des plus importants de l'ouvrage. Après avoir expliqué comment, ouvert primitivement à tous les genres de maladies, l'Hôtel-Dieu se trouve aujourd'hui allégé dans ses charges par l'établissement d'hôpitaux supplémentaires et spéciaux, l'auteur expose le résultat de ses observations et l'ensemble de ses vues sur les améliorations à introduire dans le service, en ce qui concerne directement les malades. Son attention s'est d'abord portée sur les enfants en faveur desquels il propose la fondation d'un hospice particulier, leur séjour à l'Hôtel-Dieu offrant de graves inconvénients et l'asile qui leur est ouvert à la Charité et dans l'établissement des Jeunes Incurables n'étant nullement en rapport avec les besoins de notre population. L'insuffisance, chaque jour constatée, du nombre des lits fournit ensuite à l'auteur des réflexions dont l'Administration pourra faire son profit ainsi que de celles qui ont trait à la dissémination, dans les salles, de certaines maladies contagieuses. Mais un des points sur lesquels l'historien de l'Hôtel-Dieu insiste avec le plus de force, c'est la nécessité, suivant lui, de supprimer le service des femmes en couche. Ici se trouve la révélation d'un fait auquel on chercherait en vain une explication raisonnable. Personne n'ignore que les femmes mariées sont reçues à l'Hôtel-Dieu pour y faire leurs couches, à l'exclusion des filles dont la place est marquée dans les salles de la Charité ; mais ce que peu de personnes savent, c'est que les femmes mariées, de *Lyon seulement*, sont admises à l'Hôtel-Dieu, tandis que celles appartenant par leur domicile à la Guillotière, à la Croix-Rousse et à Vaise sont reléguées à la Charité avec les filles-mères, c'est-à-dire, trop souvent mêlées aux filles de mauvaise vie.

M. Pointe s'élève avec raison contre un pareil état de choses qui blesse tout à la fois la morale et l'humanité. Pour remédier à ces inconvénients, il propose de supprimer le service des femmes en couche à l'Hôtel-Dieu, service, selon lui, défectueux sous plusieurs rapports, et de recevoir désormais toutes les femmes ou filles enceintes à la Charité, « mais en en faisant trois catégories bien distinctes, et en établissant trois divisions indépendantes et parfaitement isolées

(1) Voir le numéro de septembre p. 261.

Digitized by Google

les unes des autres; la première, pour les femmes mariées; la seconde, pour les filles-mères repentantes ou réputées telles; la dernière, pour celles qui appartiennent à la classe des filles publiques, et qui sont, à ce titre, inscrites sur les registres de la police. Je le répète, ajoute l'auteur, il me semble qu'à l'aide de ces dispositions l'on satisferait également aux exigences de la morale et à celles de l'humanité. »

Si de nombreuses réformes sont indispensables dans ce qui touche au bien-être matériel des malades, il en est d'autres non moins urgentes réclamées par nos mœurs religieuses : anciennement, quand un malade mourait, un prêtre venait, dans la salle même, faire, pour le défunt, les prières d'usage. Aujourd'hui tous les morts de la journée sont portés successivement au dépôt où, chaque soir, à la vérité, un prêtre vient donner l'*absoute*, mais c'est là la seule cérémonie religieuse dont ils soient l'objet, à moins que leurs familles ne puissent donner 80 francs pour leur avoir un prêtre et un enterrement particulier. Certes, on n'est en droit de s'étonner que, dans un établissement où la religion tient une si large place, les choses se passent ainsi; mais on s'étonnera à meilleur droit encore en apprenant de M. Pointe, que l'Administration a décidé par un arrêté que les morts seraient accompagnés au cimetière par les aumôniers et que si cette cérémonie n'a pas lieu, ce n'est pas sur l'Administration temporelle que doit peser la responsabilité de ce déni de justice chrétienne !

Ouvert à toutes les souffrances, l'Hôtel-Dieu devient inévitablement le refuge d'un certain nombre de personnes victimes d'attentats accomplis dans l'ombre. Quel est, en effet, le médecin, parmi ceux attachés au service de la maison qui n'ait, plus d'une fois, constaté des désordres, souvent mortels, dont les causes probables l'amenaient nécessairement au soupçon d'un crime? Quelle conduite est tracée, en pareil cas, à son indécision? Ce secret doit-il rester entre lui et la victime, ou bien se fera-t-il accusateur public? C'est là sans doute une question grave, mais ne trancherait-on pas la difficulté si l'on revenait, ainsi que le conseille l'auteur, à l'exécution des anciens réglements, en vertu des quels, tous les matins, chaque médecin ou chirugien signait sur *la feuille des morts*, un état des malades qu'il avait perdus, en indiquant la maladie de chacun d'eux. Alors, en effet, toute hésitation de conscience cesserait et ce serait à la justice avertie par l'autorité, à prendre les mesures qu'elle jugerait convenables dans l'intérêt de la morale et de l'humanité.

On se plaint chaque jour de l'insuffisance du nombre des lits; chaque jour des malades sont refusés à la porte de l'hospice, et souvent, il faut bien le dire, l'état de ses malades est tel qu'un refus d'admission devient pour eux un arrêt de mort. Les lits manquent-ils en effet? Et, avant de songer à en augmenter le nombre, ne serait-il pas à propos d'examiner si cette pénurie apparente ne résulterait pas plutôt de quelque vice dans le mode d'admission à l'hospice? Cette opinion est celle de M. Pointe. Suivant lui, les deux tiers des individus reçus à l'Hôtel-Dieu le sont indûment : les uns pourraient se faire traiter chez eux, à leurs frais : d'autres appartiennent à des familles en position de les recueillir et de les soigner; quelques-uns, les domestiques, par exemple, et certains ouvriers, à demeure chez leurs maîtres, devraient être traités aux frais de ceux qui les emploient; les filles publiques enfin, et les vagabonds ne devraient être admis dans aucun cas. « Les réformes que je viens d'indiquer, ajoute l'auteur, auraient, j'en suis convaincu, de si heureuses conséquences que, grâce à leur adoption, l'Hôtel-Dieu pourrait avec le nombre de lits qu'il possède, recevoir tous les malades qui se présentent, et cesserait ainsi d'encourir le reproche trop bien mérité dont il est l'objet, celui de ne pouvoir suffire aux besoins de la population »

Le chapitre spécial aux *aumôniers* renferme une belle et utile leçon de morale

Digitized by Google

chrétienne, et l'on reconnaît sans peine l'élève de Marc-Antoine Petit, dans ces pages que le maître n'eut pas désavouées. Aux gens du monde qui s'obstinent à regarder le médecin comme le type de l'incrédulité, à ceux qui veulent croire que son cœur s'endurcit au contact des douleurs qu'il soulage, à tous ces détracteurs d'une profession qui comporte plus de vertus qu'aucune autre, nous recommanderons la lecture attentive de ce chapitre dont nous citerons ici les dernières lignes : « Choisissez, dit l'auteur s'adressant à l'Administration temporelle, choisissez bien vos aumôniers et vos maîtres spirituels; qu'une discipline sage et sévère les empêche de s'écarter de la ligne du devoir ; mais qu'ils soient libres de faire tout le bien que l'on est en droit d'attendre de leur zèle éclairé et de la confiance que doit inspirer leur saint apostolat ; qu'ils puissent, qu'ils doivent même s'approcher à chaque instant des malades; et ils feront beaucoup de bien, et ils rendront de signalés services au physique et au moral non seulement comme ministre des autels, mais comme amis et comme pères. »

Dans les chapitres V et VI, M. le professeur Pointe a rassemblé tous les documents relatifs à l'organisation du service et de l'enseignement médico-chirurgical à l'Hôtel-Dieu. Les médecins liront ces détails avec tout l'intérêt qui s'attache à une histoire bien faite, écrite par un homme qui a vécu au milieu de la plupart des choses qu'il raconte et qui n'avance pas un fait dont il ne puisse fournir la preuve.

Des réflexions générales, résumant l'ouvrage, complètent le livre de M. Pointe, destiné, nous le répétons, à influer sur l'avenir de l'Hôtel-Dieu.

En terminant cet exposé incomplet et sans suite, tracé au hasard de nos impressions personnelles, nous déclarons que nous n'avons pas eu la prétention de donner l'analyse d'un ouvrage trop plein de faits pour se prêter facilement à ce genre de travail ; nous avons voulu seulement témoigner à l'auteur de notre sympathie pour les idées généreuses qu'il a émises et le remercier ainsi du plaisir que nous avons eu à le lire.

C. F.

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR LES POÈTES BIBLIQUES,

Par M. l'abbé Plantier.

M. l'abbé Plantier vient de publier, dans un volume intitulé : *Etudes littéraires sur les poètes bibliques*, une partie des leçons qu'il a faites, l'année dernières à la Faculté de théologie de Lyon. Ces leçons témoignent du soin que M. le professeur apporte à son enseignement, puisqu'elles ont pu être imprimées telles qu'elles ont été dites. Nous aimons beaucoup, pour notre part, à voir le jeune clergé faire ainsi acte de science ou de littérature, prouver par là sa valeur, son importance personnelle dans notre société. C'est le meilleur moyen de dissiper bien des préjugés qui obscurcissent encore les esprits et de concilier au sacerdoce le respect des gens du monde. Nous applaudirons donc à M. l'abbé Plantier, bien que son livre ne réponde ni aux espérances que sa réputation avait fait naître, ni à la hauteur de la critique moderne.

Le tort de M. Plantier est d'avoir voulu étudier exclusivement ce que j'appellerai la surface littéraire des livres sacrés, sans chercher à pénétrer au fond même de son sujet, comme l'indique le titre qu'il a choisi. Il ne s'est préoccupé ni du caractère de la poésie biblique au milieu des autres littératures orientales, ni de sa nature primitive qui contraste si nettement avec nos littératures de civilisation moderne. Or, appliquer ainsi le procédé de La Harpe aux livres

Digitized by Google

sacrés, vouloir faire de l'esthétique, sans toucher aux questions philosophiques et historiques, étudier les hommes en dehors du milieu où ils ont vécu, en dehors de leur nationalité, c'est se condamner de gaité de cœur à ne faire qu'une critique incomplète et vulgaire, surtout lorsqu'on s'occupe d'une littérature comme celle des Hébreux où la poésie et l'action, le poète et l'homme n'étaient jamais dédoublés.

Aussi éprouve-t-on, en parcourant le livre de M. Plantier, un sentiment pénible à voir tous ces prophètes, ces législateurs, ces rois transformés en espèce d'*hommes de lettres*. A tout moment il nous parle de leur lyre et de leur Muse. Ainsi, après nous avoir longuement dépeint David emporté par la triple ambition de l'administration de la politique et de la guerre, il ajoutera : « David ne pouvait sacrifier à la poésie que les haltes de ses campagnes, ses repos sous la tente, à la suite d'une victoire ou dans l'intervalle de deux engagements, les interruptions jetées par le hasard dans la succession de ses affaires, et parce que ces moments étaient toujours aussi rapides qu'ils étaient rares, il était impossible que sa Muse, (toujours les Muses) s'exhalât en accents prolongés. L'enthousiasme devait passer sur lui comme la brise du soir sur la harpe éolienne, ne ravissant à son ame que des notes brisées et fugitives. »

Je laisse de côté cette raison singulière et puérile donnée par M. le professeur pour expliquer comment David *voua*, d'après son langage, *les préférences de son génie à la composition lyrique*, et pourquoi, par exemple, il n'a pas fait une épopée en vingt-quatre chants, mais je demande au lecteur s'il n'est pas disposé à plaindre ce pauvre roi David qui n'avait pour *sacrifier à la poésie* que le peu d'instants que lui laissaient ses affaires. Comme cette grande figure du roi-prophète est rapetissée! vous lui avez ôté son sceptre, sa couronne, son glaive, et, pour les remplacer, vous lui donnez une plume, une Muse, une lyre, et vous le faites travailler à *la composition lyrique*. Il n'y a pas jusqu'à cette langoureuse et surannée métaphore de la harpe éolienne qui ne contribue à donner une fausse idée du caractère de la poésie de David chez qui, certes, le sentiment n'exclut pas la force.

En ce qui est de l'érudition, on ne peut pas adresser à M. Plantier le reproche d'avoir voulu éblouir son lecteur par l'étrangeté des citations; mais il a encouru le reproche contraire, celui de n'avoir pas fait, pour les incruster dans son style, un choix de textes assez précieux, assez rares. Un lambeau de phrase arraché à une préface de M. de Lamartine, quelques lignes de M. Poujoulat, ou d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, ou bien encore quelques mots empruntés à M. Villemain, particulièrement affectionné par l'auteur, tout cela ne suffit pas à défrayer convenablement un volume absolument dépourvu de théories.

M. Plantier est, avant tout, rhéteur par le fond et par la forme. Par le fond : de là, cette absence d'idées générales, d'aperçus nouveaux; son regard manque de cette pénétration qui perce les voiles, saisit les secrets du génie, de cet instinct d'assimilation qui met le critique en rapport avec l'homme qu'il étudie et l'époque où il a vécu. M. Plantier n'a pas non plus un système esthétique en vertu duquel il juge et compare, un ensemble de vues et de principes sur la poésie, sur le beau, qui ressorte de la lecture de son livre. Rhéteur par la forme : de là, cette période qui n'a plus de fin, période compassée à phrases incidentes correspondantes, période où le mot a plus de valeur comme remplissage symétrique et sonore que comme idée, où l'image est perpétuellement étendue sur le style comme une couche épaisse de vernis qui en allourdit les plis et l'empêche de coller à la pensée. C'est le style classique de la pire espèce. Un seul homme de génie peut-être l'a manié avec puissance, c'est Cicéron qui n'était pas seulement un grand orateur, mais un grand philosophe,

Digitized by Google

nourri des traditions platoniciennes. Avec ce style qui n'est jamais simple, qui ne peut être souple, il est une multitude de choses que l'orateur est obligé de passer sous silence, une foule de détails ingénieux et attrayants, féconds en lumière, auxquels il lui est impossible de descendre, parce que ce style et non la pensée le tient en l'air. Et notez en outre que ce style, si ami de la pompe, ne l'est pas de la couleur. Le pittoresque est près de lui suspect de mauvais goût. Le pittoresque ne s'obtient qu'au moyen de transitions brusques du simple au coloré, par des jeux tranchants de lumière et d'ombre, il a besoin de concision et de hardiesse. Mais le style académique, le style à périodes a horreur du simple et pourtant il est timide avec tous ses ornements continus, similaires et proportionnels. Ce qu'il lui faut, ce sont des lieux communs, espèce de charpente de louage, à laquelle il se plaît à suspendre ses éternels baldaquins. Comme il ne procède pas du fond des choses, il est toujours souverainement artificiel, et voilà pourquoi le livre de M. Plantier est comme depourvu de tout parfum biblique. Le lecteur sent qu'il n'est pas là sur la vraie terre des Hébreux, mais sur un sol conventionnel, M. Plantier dit, quelque part, qu'aux Muses sacrées appartient le *théâtre de son enseignement*. Par ce mot il se juge lui-même et très durement.

Je suis bien aise de citer quelques lignes de son livre pour donner une idée de sa manière. Je prends le commencement de la quatrième leçon sur Moïse. Le professeur avait à dire qu'après s'être occupé de la métrique des Hébreux, il allait passer à des considérations moins arides.

MESSIEURS,

« D'aventureux voyageurs franchissant, au début de leurs courses, des chemins escarpés ou des landes arides, et parvenant ensuite à de magiques palais, où mille enchantements éblouissent leurs regards, et leur font oublier leurs fatigues, voilà, j'en suis sûr, un tableau que vous avez tous rencontré dans les fictions de quelques vieux poèmes, ou les récits merveilleux de nos antiques légendes, et c'est la comme une image de notre marche littéraire. Je ne vous ai promené jusqu'à présent qu'au travers de considérations grammaticales et de recherches techniques, mais aujourd'hui c'en est fait, je vous arrache, pour n'y plus revenir, à ces voies désolées; le temple enchanté de la poésie biblique va nous ouvrir à l'instant ses barrières, et désormais ma fonction plus heureuse n'aura plus d'autre objet que d'étudier, sous vos yeux, les génies immortels qui peuplent ce sanctuaire; de vous faire entendre non pas immédiatement, mais au moins par échos, les célestes accents de leurs Muses (encore les Muses), et d'effacer en vous, par le charme de cette mélodie, le souvenir de tous les termes philologiques, dont le dur tintement, dans nos précédentes leçons, déchira votre oreille.

Si c'est un précepte de rhétorique que d'être simple en commençant, il faut avouer que M. Plantier l'a bien oublié.

Quelques lignes plus bas, le professeur, abordant le sujet de la leçon, se met en scène à la manière des modernes, toujours prêts à raconter leurs impressions de voyage :

« J'étais un jour dans une basilique de Rome; assis en face de l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture italienne, le Moïse de Buonarotti, je contemplais avec enthousiasme les beautés mâles et sévères de ce monument fameux, lorsque soudain, rompant avec mon admiration pour faire de la philosophie, j'essayai de m'expliquer pourquoi Michel-Ange avait traduit ce thème avec tant de génie et fait du marbre qui le représente la gloire de son ciseau.

Voilà un tour de phrase qui intéresse et qui promet.

Digitized by Google

« La solution de ce problème ne me parut pas difficile. Je me dis que, semblable à toutes les hautes intelligences, le statuaire toscan s'était inspiré de son sujet. »

Quoi ! c'est là ce que vous appelez faire de la philosophie ? J'en demande bien pardon à M. le professeur, mais cette philosophie-là n'est, à vrai dire, qu'une formule banale d'admiration qui n'explique pas plus l'œuvre de Michel Ange qu'elle n'a expliqué tous les monuments devant lesquels on ne s'est pas fait faute de la répéter. M. le professeur a beau ajouter que, « si Michel Ange a reproduit avec tant de sublimité l'image de Moïse, c'est qu'il a su trouver dans Moïse même, avec une poésie sans exemple, je ne sais quelle grandeur voisine de cet infini dans lequel l'architecte de Saint-Pierre et le peintre du *Jugement dernier* allait puiser le germe de toutes ses conceptions artistiques. » Ces retentissantes paroles sont trop vagues pour donner une idée exacte des rapports de l'œuvre de Michel Ange à Moïse, et des secrètes affinités du génie du sculpteur avec le génie du modèle qu'il a évoqué.

Je comprends d'autant moins que M. Plantier se soit épris du style académique, et qu'il l'ait choisi comme type et modèle du sien, qu'il avait sous les yeux la phrase hébraïque si courte et si énergique. Mais je comprends aussi sa prédilection pour M. Villemain, cet esprit plein de goût et de prudence. Toutefois, si M. Villemain est parmi nous le dernier représentant des faiseurs de périodes, il faut convenir qu'il se distingue aussi par la délicatesse et la finesse. Or, ce sont là deux grandes qualités, tellement grandes que M. Joubert, passé maître en ces matières, a dit, avec exagération sans doute, que c'étaient les *seules indices du vrai talent.*

Malgré toutes nos critiques, les *Études* sur les poètes bibliques méritent d'être lues. Il s'y rencontre de bonnes pages, témoin celles sur Jean-Baptiste Rousseau, que M. Plantier a eu le courage de mettre à sa place, quoiqu'il soit encore reçu, dans un certain monde, de l'appeler le plus grand lyrique de la France.

Du reste, nous attendons M. l'abbé Plantier à l'étude générale de la poésie hébraïque qu'il nous promet, et qui lui donnera sans doute occasion de pénétrer plus profondément dans son sujet.

Les articles que notre collaborateur M. Devay a publiés dans la *Revue*, sous le titre : *De l'Hygiène dans ses rapports avec le Christianisme*, ont été traduits en partie en italien, dans *les Annales des Sciences religieuses de Rome*, par le professeur Giuseppe de Mathéis (1).

(1) Juillet et août 1842.

Digitized by Google

ANCIENNE JURIDICTION DU BEAUJOLAIS.

LES PROCUREURS DE VILLEFRANCHE

ET

LEURS CONFRÈRES DE LYON.

Avez-vous connu M. Salgues? Cet honnête homme voulait, il y a bientôt trente ans, réformer le code de procédure; ou, si vous aimez mieux, empêcher qu'à l'aide de cette excellente tirelire, les suppôts de dame justice continuassent à pressurer, plumer, étriller cet être bénévole et productif qu'ils sont convenus d'appeler le paysan. Paysan de ville, paysan des champs, n'importe c'est tout un. Nouveau Pussort, il prétendait, bon gré, mal gré, raccourcir au moins de quelques lignes les griffes de la chicane. Rude besogne; puis Lamoignon n'était plus. Il plaida donc contre les avoués, les huissiers, les greffiers, et voire contre les juges. Tous il les accusait de connivence, et de connivence manifeste;

Digitized by Google

leur reprochait d'épouvantables exactions, d'odieuses concussions. Les faits qu'il apportait en preuves, et qui avaient trait à des ventes judiciaires, expropriations, partages de biens, étaient d'une énormité terrible; sa parole, haute, dure, mordante, incisive. Qu'en résulta-t-il pourtant? Qu'il perdit cinq cent mille beaux francs en frais de poursuites et de procédure, lesquels cinq cent mille francs allèrent tomber, bien entendu, dans la gibecière de MM. les avoués, les greffiers, les huissiers, et voilà tout. C'est très bien. Enfin, de guerre lasse et mourant à la peine, il renonça à plaider, mais poursuivant son œuvre il se prit à crier, et aussi haut que l'aveugle de Jéricho : De grâce, Messieurs du pouvoir, de grâce supprimez les avoués, ou, tout au moins, réduisez-en le nombre ; car ces braves gens, voyez-vous, sont doués d'une faculté générative qui, sans doute à leur insu, leur fait produire des procès à peu près comme des poiriers fournissent des poires. Ce bon M. Salgues! Qu'eut-il dit de notre beau pays de Beaujolais avant notre première révolution, exploité à cette époque par soixante-quatre procureurs — Soixante-quatre procureurs! — Oui, soixante-quatre procureurs; tout autant, gros et gras, bien portants et descendants qui pis est, ajoute-t-on, en ligne très directe et non collatéralle de l'estimable et désintéressé Rollet. Mais comptons plutôt ; dix-sept à Villefranche, six à Beaujeu, six à Belleville, six à Perreux, neuf à Lay, sept à Chamelet, dix à Thizy et trois à Amplepuis ; en tout soixante-quatre, bien comptés, bien nombrés et étant tous, pour ouvrir le sac des procillons et les mener à vie, qui juge, qui lieutenant de juge, qui procureur fiscal, qui greffier dans une ou plusieurs des soixante-quatorze justices seigneuriales de la province. Ah! LE BON VIEUX TEMPS! Mais n'anticipons pas.

A l'époque de notre première révolution, la juridiction du Beaujolais se composait de la sénéchaussée de Villefranche,

Digitized by Google

de l'élection de la même ville, des cinq prévotés de Beaujeu, Belleville, Perreux, Lay et Chamelet, des deux chatellenies de Thizy et d'Amplepuis, et de soixante-quatorze justices seigneuriales. Toutes ces justices existaient depuis un temps immémorial, mais elles avaient subi, à diverses époques, plusieurs modifications. Le 26 janvier 1463 Jean de Bourbon, deuxième du nom, établit les prévotés et chatellenies dont les appellations ressortissaient au tribunal d'un juge d'Appeaux connu dès l'an 1246 et du bailly du Beaujolais, dont la cour était alors à Limas. Le 25 février 1465, Louis XI exempta le baillage de la juridiction de celui de Lyon, et déclara qu'à l'avenir les causes d'appel seraient portées directement au parlement de Paris. Pierre de Bourbon, seigneur du Beaujolais ordonna en juin de l'année 1500 que la cour de la prévôté de Limas et Villefranche, ne se tiendrait plus à Limas, mais à Villefranche, en l'auditoire de la dite ville, *au bas siège et à l'échoir accoutumé*. Plus tard, Anne de France, sa femme, fille de Louis XI, fixa, par un réglement particulier qu'elle fit en 1518, toute la justice du Beaujolais.

Après la mort de Louise de Savoie, mère de François 1er, qui, comme on le sait, s'était fait adjuger cette province sur le connétable de Bourbon, à l'aide de juges complaisants et faciles dont le pouvoir malheureusement ne manque jamais, le Beaujolais fut réuni à la couronne par un édit de 1531; et par un autre édit de mai 1532, la juridiction du juge d'Appeaux et du baillage fut érigée en justice royale.

La même année et le 7 septembre, François 1er créa un lieutenant-général, civil et criminel, un lieutenant particulier civil, un avocat et un procureur du roi, un commissaire enquêteur, et d'autres officiers; et en l'année 1553, Henri II établit un office de greffier des insinuations.

En l'année 1560, François II rendit cette province à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, héritier substitué au con-

Digitized by Google

nétable de Bourbon; et, par une clause expresse, il fut convenu dans la transaction du 27 novembre *que la justice continuerait d'être exercée dans le Beaujolais, au nom du roi, par des officiers qui seraient par lui pourvus, sur la présentation dudit seigneur duc.* Les lettres patentes furent homologuées au parlement de Paris le 25 juin 1561.

Henri III, par un édit du mois de décembre 1581, rétablit les prévôts royaux dans la connaissance des causes qui leur étaient attribuées par celui connu sous la désignation d'Edit de Crémieux : mais, comme cet édit, suivant l'article 7, ne devait avoir lieu dans le Beaujolais que pour la prévôté de Villefranche seulement, François de Bourbon, duc de Montpensier, baron du Beaujolais, en vertu de lettres patentes, fit un nouvel établissement dans les prévôtés de cette province le 1er mai 1584; il les réduisit au nombre de cinq, Beaujeu, Belleville, Chamelet, Perreux et Lay; ordonna que la justice y serait exercée en son nom, par des officiers qui seraient par lui pourvus, et il leur attribua la connaissance de toutes les causes dont connaissent les prévôts royaux.

Cet établissement fut continué par le roi par arrêt du Conseil du 18 du même mois, et, depuis ce changement, la justice, dans ces prévôtés s'exerça toujours au nom des barons du Beaujolais. A la vérité plusieurs difficultés s'élevèrent entre les officiers du baillage et les juges prévôts, à l'occasion de leurs prérogatives, mais toutes ces difficultés furent terminées par un arrêt de réglement rendu en faveur du prévôt de Beaujeu, le 28 juin 1690, qui le maintint dans la connaissance des causes attribuées aux prévôts royaux, à l'exception des décrets que l'on attribuait privativement au baillage de Villefranche.

En l'année 1771, le chancelier Maupeou, à qui Louis XV avait confié les sceaux en 1768, voulant débarrasser le monarque des entraves que le parlement apportait souvent à ses

Digitized by Google

volontés, et introduire en même temps dans l'administration de la justice les réformes que les nombreux abus existants rendaient si nécessaires, supprima d'abord le parlement de Paris, puis successivement tous ceux de province. Il annonça en même temps que la justice allait être rendue gratuitement; qu'à l'avenir les fonctions de la magistrature ne seraient plus envahies par l'ignorance; qu'au lieu d'être achetées à prix d'argent elles seraient confiée à des jurisconsultes éclairés, et deviendraient la récompense de longs travaux. C'était, comme on le voit, une véritable révolution dans la magistrature, dont toutes les places étaient vénales. Aussi, il faut bien l'avouer, si ces sages améliorations comblèrent de joie la partie éclairée de la nation, une autre partie s'en émut. En donnant les places de judicature à des jurisconsultes blanchis dans l'étude aride des lois, il y a, sans contredit, certitude morale d'une bonne administration de la justice, et par conséquent, avantage immense pour les justiciables ; mais, aussi, que faire alors de tous les fils de famille incapables, de tous ces avocats *à la fleur d'orange*, que l'argent de leur père, ou bien aujourd'hui la toute puissante protection d'un député ministériel, dispense de tout et rend propres à tout ! C'est se sortir un moyen commode et facile de caser convenablement ces bons et intéressants jeunes gens, et doit-on raisonnablement s'en priver? Non sans doute. Aussi ces principes furent bientôt oubliés. Quoiqu'il en soit, Lyon gagna à ces divers changements, une cour souveraine, mais Villefranche vit, ainsi que beaucoup d'autres villes, supprimer son baillage. Il fut réuni à la sénéchaussée de Lyon, par un édit du mois de juin 1771 (1).

(1) Orange, ville de l'ancien Comtat Venaissin, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture du département de Vaucluse, possédait avant la révolution une Faculté de droit. Les grades s'y conféraient, dit-on, sans examen préalable, mais moyennant finances. C'était vraiment commode! Prenait-on fantaisie un

Digitized by Google

Lors de cette suppression les greffes, les titres, minutes et papiers, tout fut transporté à Lyon. Les procureurs de cette ville, voyant augmenter la curée, triomphaient; ceux de Villefranche perdant leurs charges, leur état, étaient, au contraire, dans la consternation, et cela se conçoit. Le jour de l'enlèvement des titres, ces braves gens regardaient, la larme à l'œil, les voitures quitter la ville, et disparaître sous l'étroit passage de la porte d'Anse. Tout-à-coup, une cavalcade considérable entre en ville par la porte opposée. Les gens qui la composent mis élégamment, s'avancent à petits pas, saluent gracieusement les dames et jettent, à pleines mains, des dragées dans la rue. Chacun regarde et croit rêver. On ne sait à quoi attribuer, et cette promenade, et la conduite étrange des promeneurs. Mais la cavalcade arrivée en face du greffe (1), les procureurs de Villefranche reconnaissent leurs malins et en-

beau matin de vouloir être avocat, le soir du même jour on était avocat. L'argent compté la docte faculté s'écriait : *Dignus est intrare in nostro docto corpore*, et tout était dit : Nos malins aïeux s'en moquaient, et se permettaient d'appeler ces illustrissimes jurisconsultes *avocats à la fleur d'Orange*. Ah ? c'était très mal. Chaque ville avait alors son avocat de ce genre, et Villefranche, sous ce rapport, n'avait rien à envier aux autres localités. Cette ville possédait M. l'avocat G...., docteur en droit, enfant du terroir que nous avons tous connu, et qui, au moins aussi intrépide pour se rendre au palais que Georges Dandin, allait à pied, et *en robes*, de Villefranche à Trévoux, pour le seul plaisir de plaider. Le bonhomme en ça était vraiment admirable. Cependant le tribunal de Villefranche ne connut pas son mérite, il le fit rayer du tableau. Ce fut dommage. Des gens très entendus, et qui prétendent bien informés, disent qu'aujourd'hui en fait d'examen et d'obtention de grades, les choses ne se passent pas comme à Orange; que jamais un candidat ne peut savoir à l'avance sur quel objet précis il sera interrogé, et que tout enfin se fait suivant les règles et les prescriptions de la loi. Je le crois, puisque ces messieurs le disent et je fais plus : je conseille à chacun de le croire aussi.

(1) Le palais et le greffe étaient, à cette époque, dans la grande rue, presqu'en face de l'Hôtel-de-Ville.

Digitized by Google

vieux confrères de Lyon; un cri général d'indignation se fait entendre. Quoi! s'écrient-ils,

N'avons-nous tant vécu que pour cette infamie!

et nous le souffrirons! non, non. Aussitôt procureurs, huissiers, clercs, sergents entrent au greffe, la rage et le désespoir dans le cœur; ils s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main : chaises, bancs, livres, registres, tout leur est bon. Furieux, ils ressortent animés de plus en plus de l'esprit de vengeance; mais, ô maladresse incroyable! ils avaient oublié d'envoyer fermer la porte d'Anse, et ils ont la douleur de la voir franchir par leurs ingrats confrères qui, de loin à la vérité, ont encore la barbarie de leur jetter et leurs dragées et leurs saluts insultants. On prétendit alors que ce fut dommage. Moi je soutiens, au contraire, que ce fut très heureux, car, le combat s'engageant, on allait voir procureurs battus par procureurs, et alors que fut devenu le proverbe!

Cependant Villefranche ne resta que peu d'années privée de son baillage. Il fut rétabli par édit du mois de septembre de l'année 1775 sous le titre de sénéchaussée, et il subsista ainsi jusqu'à notre première révolution.

Les officiers de la sénéchaussée étaient en même nombre et sous les mêmes titres que ceux du baillage : un grand bailli d'épée, et le dernier fut M. le comte d'Escourtils, officier pour le titre, qui se dispensait de résider et, par conséquent, de présider. Peut-être y gagnait-on! Un lieutenant-général, civil, criminel et de police; un lieutenant particulier, civil et criminel; un lieutenant particulier, civil et criminel, honoraire; un lieutenant particulier et assesseur criminel et cinq conseillers. Le parquet était composé d'un avocat du roi, d'un procureur du roi, d'un substitut du procureur du roi, d'un greffier et d'un commis greffier.

Villefranche était encore le siège de l'élection du Beaujo-

Digitized by Google

lais. Cette juridiction comprenait 133 paroisses ou parcelles. Ses attributions consistaient dans la connaissance de tous les faits concernant les tailles, les aides et les gabelles. Son établissement remontait à l'année 1401. Elle avait pour officiers un président, un lieutenant civil et criminel, quatre conseillers et un procureur du roi.

Nous avons eu l'avantage de connaître le dernier lieutenant civil et criminel, M. le président Maurice Duret de l'Etang. C'était un petit homme, fort drôle, portant bourse aux cheveux et chapeau rond relevé par devant. En descendant de son siège il prenait un panier au bras, et allait, en véritable patriarche ou en disciple de Saint-Simon, si mieux aimez, faire sans façon les provisions de son ménage. C'était parfois assez plaisant de voir M. le président rentrant à son hôtel, son panier d'une main et de l'autre des œufs plein son chapeau. Il voulait, à ce qu'il paraît, nous ramener aux mœurs antiques. Au reste, disait-il, *n'est pas valet qui se sert*, et sur ce il avait raison. Madame la présidente était l'opposé de M. son mari : elle était fière de sa noblesse, et, je le dis sans rire, fière de son titre de présidente, fière de sa beauté, car elle était belle, et pour une femme c'est bien quelque chose aussi. Toutes ces qualités, ou peut être la dernière seulement, faisaient qu'elle commandait en souveraine en plus d'un lieu, et qu'au lieu de recevoir la loi quelque part, elle l'imposait partout. Or, s'il est vrai de dire que se soumettre chez certaines femmes est chose difficile, chez elle c'était, je crois, chose impossible. Aussi ce tempérament faillit lui coûter la vie, et voici comment : Nous étions en 93 ; la Convention venait de rendre le décret du 21 septembre qui obligeait toutes les femmes indistinctement à porter la cocarde nationale. Aucune, sans risquer la prison, ne pouvait donc s'en exempter; et la prison à cette époque fatale c'était, sauf quelques rares exceptions, une mort certaine. Madame de l'Etang sort de chez elle précédée

Digitized by Google

de son fidèle Azor, à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle est interpellée par un membre du comité révolutionnaire : Citoyenne, ta cocarde! La voici; et elle montra son compagnon de promenade, le fidèle Azor qui la portait au bout de la queue. Que vois-je! O profanation! s'écrie le membre du comité, mais, malheureuse aristocrate, qu'as-tu osé faire? Ah! sois-en certaine, tu payeras de ta tête ton insolente audace. Madame de l'Etang est aussitôt arrêtée et conduite au couvent des Dames de la Visitation, aujourd'hui le collège, dont on venait de faire une prison ; là, pendant les six mois qu'elle y resta oubliée, fort heureusement pour elle, elle n'échappa que par miracle à la mort qui l'attendait.

Mais, laissons Madame de l'Etang, que Madame Rolland se rappelait sans doute, quand elle traçait, dans ses mémoires, à la prison de l'Abbaye, avec le calme d'une bonne conscience, le tableau vrai mais peu flatté de la société de Villefranche, où cette femme extraordinaire habitait. Revenons à notre sujet. Outre les justices dont nous venons de parler, le Beaujolais possédait encore soixante-quatorze justices seigneuriales, qui avaient presque toutes pour officiers des notaires ou des procureurs exerçant près les prévôtés les plus rapprochées. Sans doute, ces officiers, tous gens du métier, étaient au moins aussi habiles à percevoir les épices que les juges en titres d'office. C'est du moins présumable. Quoiqu'il en soit, il est bon de savoir que plusieurs de ces justices ne comprenaient qu'un quart, un tiers, et même un seul hameau d'une paroisse; mais d'autres aussi embrassaient un territoire beaucoup plus étendu : tels étaient les justices de Montmelas, La Chaize et Varennes.

P. B. de Limas.

Digitized by Google

DE

L'ÉTUDE DE LA LANGUE.

SUITE ET FIN (1).

IV.

Avant d'arriver à la langue classique, fruit de ce long travail, il n'est pas sans intérêt de voir les grammairiens à l'œuvre. Au moment où la langue se débrouille, être grammairien est une chose considérable. Les discussions grammaticales occupent la première place dans les conversations et les correspondances littéraires. Alors le critique a la vue basse, il regarde de près, considère chaque détail, armé d'une loupe; il chicane sur un mot, sur une lettre, portant son attention sur l'expression et non sur l'idée. Les auteurs mécontents désignaient par le nom de *souligneurs* les critiques qui souli-

(1) Voir la livraison 94, p. 291.

Digitized by Google

gnaient les phrases défectueuses. La critique, de nos jours, n'est plus *souligneuse*; elle dénigre ou exalte sans dire toujours pourquoi, cite peu et prétend s'élever comme l'aigle et planer sur l'ensemble d'une œuvre. Je sais qu'elle ne pouvait accepter les procédés patients et minutieux de ces *tyrans des mots et des syllabes*; mais aujourd'hui n'affiche-t-elle pas trop de dédain pour la grammaire et le détail? ne serait-il pas bien d'employer quelquefois, pour conserver, le moyen qui a servi à acquérir?

Au lit de mort, Malherbe s'irritait des solécismes de sa garde-malade et l'en gourmandait vivement, malgré les exhortations de son confesseur; Ménage était au désespoir d'avoir vu naître le mot *brocanteur* et de mourir sans en avoir pu découvrir l'étymologie. L'on a tourné en ridicule cette préoccupation du mot et de la règle, mais non pas à une époque où, puisque l'on avait rejeté la langue antérieure, on sentait le besoin d'en constituer une nouvelle et d'en régler les détails. La raillerie n'est venue que plus tard et n'a atteint que les continuateurs sans but d'une œuvre accomplie. Alors Rivarol disait de Beauzée qu'il avait vécu entre le gérondif et le supin, et récemment on a fait la piquante description d'une académie dont chaque membre est occupé à vanner des adverbes, à trier des adjectifs, à écosser des particules (1).

La tendance d'une époque se révèle partout, dans ses jeux, ses délassements les plus frivoles, comme dans ses travaux les plus graves. Au moment dont je parle, les jeux sont des jeux d'esprit; celui des synonimes remplit les loisirs d'une société polie; attentive à tout ce qui s'opère dans la langue, elle y prend part au moyen de ce passe temps. On prenait les mots les plus voisins pour en chercher les différences avec une subtilité qui les créait quelquefois, et c'était un art de les réu-

(1) Charles Nodier.

Digitized by Google

nir dans une phrase ingénieusement construite pour en faire ressortir les nuances. Cet amusement quelque peu pédantesque, mais préférable à celui de parfiler ou de remplir des bouts-rimés, était naturel à un temps qui scrutait tous les recoins de la langue, qui en menait de front l'étude et la réforme, qui voulait se rompre à toutes ses difficultés, et, multipliant ses articulations, la rendre souple et prompte à embrasser toute conception de l'esprit.

Je remarque qu'alors les mots ne sont plus créés d'une manière instinctive, à mesure que le besoin s'en fait sentir, mais de propos délibéré. On va en quête d'un mot; on en parle à ses amis; on monte une intrigue, une cabale en sa faveur; on construit des phrases exprès pour le bien enchasser, pour le faire chatoyer. Chacun veut avoir fait le sien, l'avoir employé le premier, constate ses titres et les fait valoir dans l'occasion. Balzac écrit : « Le mot *intrépide* me plaît fort, et, si j'ai du crédit, je l'emploierai volontiers pour faciliter sa réception. » Et ailleurs : « Si le mot *féliciter* n'est pas encore français, il le sera l'année qui vient; et M. de Vaugelas m'a promis de ne lui être pas contraire, quand nous solliciterons sa réception. »

Mais ces mots, produits de la vanité et du caprice, étaient souvent éphémères et Bonhours dit à ce sujet : « Le public est si jaloux de son autorité qu'il ne veut la partager avec personne. Et c'est peut-être pour cela qu'il rebute d'ordinaire les mots dont un particulier se déclare l'inventeur ou le patron. Témoin l'*esclavitude* et l'*insidieux* de M. Malherbe, le *plumeux* de M. Desmarets..... Au contraire, il accepte volontiers les mots dont les auteurs ne paraissent point; et il a ainsi accepté *exactitude*, *gratitude*, *habileté*, *emportement*, *connaisseur*, et tant d'autres dont l'origine est obscure, de sorte que les mots qui réussissent ressemblent en quelque façon à ces enfants dont on ne connaît point les pères, mais

Digitized by Google

qui sont nés sous une constellation heureuse et que le chancelier Bacon appelle les enfants favoris de la fortune (1). »

A force de se préoccuper des mots on finit par leur créer une personnalité avec laquelle on entre en rapport, pour laquelle on se passsionne ou que l'on prend en grippe. Plusieurs académiciens essayèrent de bannir de la langue la conjonction *car*, sans rien avoir pour la remplacer. Patru avait la plus grande aversion pour le mot *affable* : « Il est français, disait-il, mais laissons-le dire aux autres. » Alors on use d'une circonlocution, de même que, pour éviter la maison de son ennemi, on ne craint pas de prendre le chemin le plus long. A cette répulsion nerveuse et non motivée pour certains mots, il faut ajouter l'effet beaucoup plus explicable de l'antipathie pour les personnes. Il y eut, dans l'Académie, une cabale contre le mot *prosateur* que Ménage avait emprunté à l'italien : « Ménage, disait-on, a fait prosateur; eh ! bien, nous le déferons. » Nicole a dit le premier *resserrement de cœur*; le père Bonhours condamne ce mot : « Je n'en suis pas surpris, dit Richelet, MM. de Port-Royal s'en étaient servis. »

Ce qui caractérise surtout cette époque, c'est la mesure, la prudence. Assurer chacun de ses pas, ne rien risquer, ne rien donner au hasard est la règle dont nul ne se départit. « Notre langue, dit Bonhours, est si réservée dans l'usage des métaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elles ne les adoucit par *si j'ose dire*; *pour user de ce terme; pour parler ainsi; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte* (2). » Ne semble-t-il pas voir un acrobate qui avance timidement sur la corde et n'ose s'y risquer sans balancier, ou un aéronaute qui ne quitte la terre que muni d'un parachute.

(1) Bonhours : *Doutes sur la langue françoise proposés à MM. de l'Académie*, par un gentilhomme de province.

(2) *Entretiens d'Ariste et d'Eugène.*

Digitized by Google

Les mots nouveaux surtout étaient accompagnés de ces phrases précautionnelles. Leur production était assujétie à de nombreux préliminaires ; il y avait une étiquette aussi sévère et des formalités aussi indispensables que pour une présentation à la cour. Aujourd'hui l'on forge un mot et l'on s'en sert encore tout chaud du marteau et de l'enclume, mais alors il y avait des phases diverses à traverser. On l'essayait en conversation, d'où il passait dans les lettres et c'est dans ces limbes qu'après un temps d'épreuve un auteur venait le prendre et le risquait dans un livre. Il y était d'abord imprimé en lettres italiques : c'était la marque de sa candidature et pendant un certain temps il ne se montrait pas sans ce vêtement. Bonhours enregistre aussi les minuties de ce cérémonial : « c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent, quand ils ne périssent pas un peu après leur naissance, jusqu'à ce qu'un long usage leur fasse perdre entièrement le caractère de la nouveauté(1). »

V.

Pour que le sourire provoqué par ces détails d'intérieur ne soit pas suivi de quelque dédain, on a besoin de considérer l'ensemble et le résultat de l'œuvre, de prêter l'oreille à cette belle langue du siècle de Louis XIV qui, dans sa grandeur calme, dans sa majestueuse régularité, reproduit si fidèlement la forme sociale et politique de cette époque et l'impression générale de ce règne. En même temps que s'éteignaient les dernières palpitations de la vie féodale, que les résistances locales cessaient, que l'omnipotence royale absorbait les anti-

(1) *Entretiens d'Ariste et d'Eugène.*

Digitized by Google

ques franchises, la fantaisie, la liberté, la familiarité disparaissaient du langage et ainsi s'établissait une harmonie parfaite entre la langue et l'état.

Un des caractères de cette langue est de serrer la pensée de plus près, d'être plus sobre d'ornements. On voit que l'imagination est un peu tempérée. Les troubles politiques, les discussions religieuses ont donné du sérieux à l'esprit; il va plus droit au but; il conclut mieux et plus vite. On semble se préoccuper moins de l'expression qui, pourtant, est toujours pleine de justesse et de force en même temps que de simplicité; on dit moins à quoi les choses ressemblent et davantage ce qu'elles sont. Alors la langue a toutes les qualités solides de l'âge mur; mais elle vient de perdre les grâces naïves, l'enjouement, les allures souples, mobiles, les caprices charmants de la jeunesse. Les écrivains de la première moitié du XVIIe siècle, placés à la réunion des deux âges, furent livrés aux deux influences, et l'on peut en suivre la trace dans leur écrits, comme au confluent des fleuves on distingue pendant quelque temps les deux courants à la nuance diverse de leurs eaux. C'est ce qui donne à Corneille, à La Fontaine, à Molière un attrait que n'ont pas pour nous au même degré les écrivains de la langue véritablement classique.

Mais quelle est la valeur de ce mot de *langue classique*, et qu'entend-on quand on nous dit que c'est alors que la langue a été *fixée?* — Il est bon d'examiner ces expressions pour en connaître l'étendue, et, s'il y a lieu, pour la restreindre.

Nous avons une tendance à tout immobiliser autour de nous, à considérer comme définitif ce qui, en pénétrant dans nos habitudes, est devenu comme une partie de nous-mêmes. Les générations font successivement pacte avec certaines lois, certaines formes sociales et de même chaque époque, malgré les expériences du passé, croit la langue fixée. Montaigne en avait fait la remarque : « Nous disons que le langage est à

Digitized by Google

cette heure parfaict, autant en dit du sien chaque siècle (1). »
Et Pasquier s'exprime comme il suit : « Chacun se fait accroire que la langue vulgaire de son temps est la plus parfaite et chacun est en cecy trompé.... quoy doncques? Dirons-nous que les langages ressemblent aux rivières, lesquelles demeurant toujours en essence, toutefois il y a un continuel changement des ondes : aussi nos langues vulgaires demeurans en leur général, il y ayt changement de paroles particulières qui ne reviennent plus en usage? Je vous diray ce que j'en pense. Je croy que l'abondance des bons autheurs qui se trouvent en un siècle authorise la langue de leur temps par dessus les autres (2). »

Cette dernière phrase de Pasquier contient une partie de la vérité, mais l'abondance des bons auteurs ne suffirait pas, il faut que leur phalange apparaisse au moment où la langue et l'esprit de la nation atteignent leur point de maturité. Nos grands écrivains ne font pas autorité seulement par leur génie, mais aussi, parce qu'ils sont intervenus à propos dans la langue. Dans un autre temps, dans un autre milieu social et littéraire, sans la préparation des siècles qui avaient précédé, ils n'auraient pu fonder ce beau style qui pourtant n'étend jusqu'à nous son influence qu'au moyen de leurs ouvrages. Chaque génération nouvelle doit, à son tour, lire les belles idées qu'ils ont si bien exprimées et cette obligation est le principal lien qui nous retient et nous empêche de nous écarter davantage d'un certain type. Ainsi les principes d'une éducation honnête accompagnent dans le reste de sa vie celui qui une fois les a reçus et lui reviennent en mémoire quand les passions menacent de l'entraîner trop loin.

A un certain moment cessent les transformations jadis si

(1) *Essais*, livre III, chap. IX.

(2) *Recherches de la France*, livre VIII, chap. III.

Digitized by Google

rapides du langage; l'altération matérielle des mots semble avoir trouvé son terme; les lois qui en règlent les rapports deviennnent plus fixes; l'émission des mots nouveaux se ralentit, car il en a été créé un nombre suffisant à exprimer une grande quantité d'idées et leurs nuances principales. Tout cela autorise assurément à dire qu'alors la langue a été fixée, si l'on n'attache à ce mot aucun sens absolu. Mais si l'on entendait qu'elle fut livrée à l'avenir comme un dépôt, pour qu'il en fit une garde fidèle, comme une arche sainte à laquelle on ne peut toucher sans que la main ne se dessèche, on serait forcé de nier qu'une langue puisse jamais être fixée. Le sens des mots sera toujours étendu, restreint, détourné ; des mots seront aussi créés, abandonnés, renouvelés, selon les besoins d'une nation active et progressive. Le siècle de Louis XIV n'a pas clos définitivement le dictionnaire, parce qu'il n'a pas donné le dernier mot de l'esprit humain.

La parole ne reste jamais en arrière des idées. Toute civilisation, même au moment de son développement le plus rapide, a une langue à sa taille et n'est pas exposée, comme un enfant qui grandit, à porter une robe trop courte de plusieurs doigts. Par la même raison qu'il n'y a pas de langue universelle, il n'y en a pas non plus de complètement immobile : Le même idiôme ne peut pas plus être commun à tous les temps qu'il ne peut s'étendre à tous les lieux ; car chaque époque, de même que chaque peuple, doit réfléchir dans sa parole, son génie et sa nature.

Une langue ne se conserve à jamais dans le même état que si elle est devenue langue morte. A ce prix seulement elle se maintient inaltérable entre les feuillets des livres où elle repose, comme les momies dans leurs tombeaux et sous leurs bandelettes. Ou si cette langue n'est pas morte, il faut qu'elle appartienne à un peuple mort, enchaîné par la servitude, hébété par la misère. L'immobilité d'une langue mesure exacte-

Digitized by Google

ment l'inertie du peuple qui la parle ; vous pouvez en induire ses formes sociales, son gouvernement, ses arts, son avenir et même sa situation topographique : sous un pouvoir théocratique, il exerce des professions héréditaires dans les castes ou il est parqué ; les arts y reproduisent éternellement des types consacrés dès le principe et marqués du sceau sacerdotal ; placé sur la grande route des nations, il ne pourrait s'isoler longtemps de la vie et du mouvement général, une position choisie et à l'écart le préserve de la contagion des idées, mais ne peut le sauver de la conquête à laquelle il est réservé.

Dans les pays montagneux, les vieilles idées conservent les vieux mots, la langue y est comme pétrifiée au milieu des rochers. C'est que les hommes divisés par la nature des lieux en faibles agglomérations innovent peu dans la pensée et par suite dans le langage.

M. de Maistre attribue au protestantisme ce qu'on a nommé le *style refugié*, la corruption des bonnes doctrines entraînant, dit-il, la corruption du bon langage (1). Je pense qu'il faut seulement y voir une preuve de l'impuissance des sociétés trop restreintes et abandonnées à elles-mêmes. A l'époque où les protestants furent forcés de s'expatrier la langue changeait encore : une fois éloignés du centre ou elle s'élaborait, la leur devint immobile. Ils ne recevaient plus le mouvement et ne pouvaient le produire, car rien ne se fait dans la langue que par le concours d'un grand nombre d'intelligences. L'œuvre de la société générale ne saurait être accomplie par une petite société, quelque choisie qu'on la suppose. Aussi le style réfugié a des formes surannées, un peu de rudesse et quelque chose d'étrange qui ne peut s'exprimer. C'est par la même cause que loin de la métropole

(1) *Soirées de St-Pétersbourg.*

Digitized by Google

les colonies deviennent stationnaires quand elles n'ont pas cette forte vitalité qui bientôt en fait des nations. On rapporte que les Français du Canada en sont encore, pour bien des choses, au moment de la colonisation et qu'ils ont conservé longtemps la langue, les idées et même les modes de cette époque.

Platon et Cicéron, qui ne connaissaient pas la femme libre, émancipée, aussi friande de mots nouveaux que d'idées nouvelles, remarquent que ce sont les femmes qui restent le plus longtemps fidèles au vieux langage. Ne sortant pas du gynécée et du cercle de la famille, presqu'en dehors du mouvement de la société, elles devaient les dernières abandonner les traditions du passé.

Le renouvellement successif des éléments de la langue n'est donc pas un mal puisqu'il est une des conditions de la vie. Mais il faut veiller à ce que les mollécules nouvelles prennent la place des anciennes sans désordre et sans que l'harmonie du tout en reçoive aucune atteinte. Bien des mots ont été mal faits ou faits mal à propos ; ils ne doivent cependant porter aucune défaveur aux néologismes nécessaires et bien réussis. Les inventions de mots ne sont pas plus faciles que les autres ; il y a dans la littérature, comme dans les arts, des inventeurs malheureux, que leurs inventions ont décrédités, qui se sont ruinés en essais. Sur ce sujet des mots nouveaux, Du Bellay s'exprimait ainsi : « Les Grecz et Romains combien qu'ils fussent sans comparaison plus que nous copieux et riches, néantmoins ont concédé aux doctes hommes user souvent de mots non accoustumez ès choses non accoustumées. Ne crains doncques d'innover quelques termes, avecques modestie toutefois, analogie et jugement de l'oreille, et ne te soucie qui le treuve bon ou mauvais : espérant que la postérité l'approuvera, comme celle qui donne foy aux choses douteuses, lu-

Digitized by Google

mière aux obscures, nouveauté aux antiques, usage aux non acoustumées et douceur aux aspres et rudes (1). »

Je sais qu'aujourd'hui la langue n'a plus les mêmes besoins qu'au temps de Du Bellay et que, d'ailleurs, un nombre de mots assez borné suffit à rendre toutes les idées. Mais de ce que par le travail on peut tirer parti d'un instrument incomplet s'en suit-il qu'avec un instrument plus étendu les mêmes efforts n'obtiendraient pas un résultat meilleur? Quand se présente une idée nouvelle faut-il refuser de lui affecter un mot, de le lui attribuer en propre? Et pour les idées anciennes n'est-il pas à desirer qu'on en distingue les nuances en les fixant par un terme particulier? La richesse d'une langue n'est autre chose que son aptitude à exprimer les sentiments, les idées, non plus en bloc, mais avec des détails infinis. Chaque pensée doit avoir plusieurs mots qui l'expriment avec ses degrés de plus et de moins, de bonne et de mauvaise part, avec les principales modifications dont elle est susceptible. C'est ainsi que les cordes d'un violon ne vibrent pas seulement à vide, mais, le doigt les pressant à des intervalles divers, elles donnent tous les sons intermédiaires. Les ouvriers qui, à Rome, font de la mosaïque distinguent dans une seule couleur plusieurs centaines de nuances; assurément, s'ils avaient à en parler aussi souvent qu'à s'en servir, ils leurs donneraient des noms, sinon à toutes, du moins à leurs groupes principaux. Mais elles sont probablement numérotées : or un chiffre est un nom, peu poétique à la vérité.

La langue ne doit pas changer pour ce qui ne change pas, comme les passions et la plupart des choses de l'ordre moral. Il y a pourtant des sentiments naturels qui, à de certaines époques, prennent d'autres noms, parce qu'ils ont éprouvé une extension ou parce qu'on les rapporte à un autre principe

(1) *La défense....*, livre II, chap. VI.

Digitized by Google

et à un autre but. Ainsi la philosophie a opposé à la *charité* la *philanthropie* ou la *bienfaisance*. La création tant célébrée de ce dernier mot était un signe qu'il n'y avait plus de lien commun des esprits. La philosophie ne pouvait s'abstenir de communier avec les hommes par les bienfaits. Elle voulut avoir son mot, de même que la religion avait le sien; mais ce n'était pas à un *abbé* (1) de l'inventer. Le saint-simonisme n'a sans doute découvert aucun sentiment nouveau, mais il en a exalté plusieurs et il en restera trace dans la langue.

Notre époque ne s'en est pas tenue à la langue du siècle de Louis XIV. Alors, comme les arts étaient une pratique sans théories approfondies et développées, comme les savants n'étaient que des individus isolés, comme la vie politique était nulle, il n'y avait presque ni langue esthétique, ni langue scientifique, ni langue politique, excepté celle qui suffit aux rapports très peu compliqués d'une monarchie. L'importance nouvelle de ces divers ordres d'idées réclamait pour eux des langues spéciales et complètes. D'abord parlées dans un petit cercle, elles devaient se mêler en partie à la langue générale; quelques notions partout répandues de chaque science en font bientôt passer les expressions dans le langage ordinaire, soit au propre, soit au figuré. Bien des mots, à la vérité, ne cessent jamais d'appartenir à la nomenclature et à la terminologie, mais toutes les fois qu'une découverte se vulgarise son nom passe avec elle dans le domaine public. Il est donc important que les savants ne forment pas au hasard les mots nouveaux qui leur sont nécessaires. Le public s'en inquiète peu pensant que cela les regarde seuls et ne prévoit pas que bientôt il sera forcé d'adopter un mot barbare ou mal venu.

Parce que la langue des sciences est mobile comme les sciences elles-mêmes, on a prétendu que la langue commune

(1) L'abbé de St-Pierre.

Digitized by Google

devait soigneusement éviter tout contact avec elle et ne lui faire aucun emprunt. On ne peut disconvenir de cette instabilité; mais à cela que faire? n'y a-t-il pas souvent nécessité de parler des choses les plus éphémères et de leur donner un nom? Et d'ailleurs comment distinguer ce qui ne fera que traverser la langue de ce qui lui est définitivement acquis? Au reste, toute une partie de la langue scientifique se trouve à l'abri de ces changements: c'est celle qui sert à désigner les phénomènes. Quelques soient les explications qu'on en donne successivement, il leur faut un nom qui soit durable et survive aux systèmes. Les astronomes ont assigné différentes causes à la *scintillation,* mais ce mot n'a jamais été remplacé. Ainsi du mot *effervescence,* nouveau pour Mme de Sévigné.

Ce que, dans les langues, nous appelons corruption, n'est le plus souvent qu'une chose toute relative. C'est nous-mêmes qui la créons en nommant ainsi tout ce qui s'écarte d'un modèle arbitrairement établi; c'est nous qui, en érigeant la langue d'une époque en un type immuable et sacré, y préparons des atteintes inévitables. Heureusement qu'il dépend toujours de nous, en abrogeant la loi que nous avons faite, de supprimer ce mal imaginaire et il n'en restera même plus trace dans les mots quand, au lieu de dire d'un peuple qui vit et progresse que sa langue se corrompt, nous dirons qu'elle change.

« Les langues, dit M. Villemain, meurent avant l'extinction des races qui les ont parlées (1). » Avant les *races,* entendez-le bien, mais non pas avant les *nations.* Une nation et sa langue ont même sort. La nation et la langue romaine ont péri en même temps: quand les Barbares entament de toutes parts les frontières, font irruption dans le sénat c vont s'asseoir même sur le trône, comment la langue se défendrait-elle et ne serait-elle pas violée aussi bien que l'unité

(1) Préface du *Dictionnaire de l'Académie.*

Digitized by Google

et la majesté de l'empire? Rome débordait sur le monde comme un fleuve grossi qui, en laissant partout trace de son passage, charge et teint ses eaux d'un limon qui les altère. De même qu'en absorbant toutes les nations dans son sein, elle cessait d'être une nation, le latin, en s'ouvrant aux langues vaincues, perdait son caractère.

D'après Sénèque, la corruption du langage suivrait toujours celle des mœurs (1). Mais, s'il est vrai que la perfection des langues consiste à traduire fidèlement le génie des peuples, on ne peut dire qu'elles se corrompent lorsqu'elles en suivent tous les mouvements pas à pas. S'il y a abaissement des esprits, amollissement des courages, la parole ne dégénère pas en se réglant sur un mode approprié à ce nouvel état des ames. Alors la meilleure langue possible est celle qui exprime le mieux les recherches du luxe, les raffinements de la sensualité. Et précisément on la proclame déchue quand plus que jamais elle fait preuve de ressources et de souplesse pour suivre une telle société dans tout ce que lui suggère de factice son activité inquiète. De même, pour un peuple de mœurs antiques et sévères, une langue simple et rude comme lui, bornée comme ses besoins et ses idées, sera la meilleure. Beaucoup de choses n'y seront pas nommées, comme dans les lois de Solon certains crimes n'étaient pas prévus; mais un temps vient malheureusement où l'on est forcé de compléter le dictionnaire et le code, en y inscrivant les noms de vices nouveaux, la peine de crimes crus impossibles. Donc le seul mérite de la parole est d'être docile, flexible, exercée à tout dire, de refléter les mœurs les plus diverses, de mettre en relief toute pensée dégradée ou pure, abaissée ou sublime: esclave obéissante, ne lui imputons pas le mal contenu dans les messages qu'on lui donne à porter.

(1) *Ubicumque videris orationem corruptum placere, ibi mores quoque a recto descivisse non erit dubium.* (Epist. 114).

Digitized by Google

Les langues cependant sont susceptibles d'une corruption très réelle, mais tout-à-fait indépendante de celle des mœurs. Elle est de deux natures et les altère dans le matériel de leurs mots ou dans ce qui touche de plus près au sens, selon qu'elle procède de la rudesse de l'organe ou des exigences d'un esprit rapidement blasé par l'habitude.

Dans le premier cas c'est le peuple qui dénature promptement les mots, et il y a là une contradiction singulière, car c'est aussi le peuple qui persiste le plus longtemps à conserver les vieilles locutions. Peut-être n'y a-t-il rien en ceci d'inexplicable : le peuple reste dans la tradition parce que la fantaisie, le caprice, le besoin de nouveauté ne le sollicitent pas d'en sortir; s'il corrompt, c'est par instinct et pour sa plus grande commodité; il va droit devant lui, et ce qui lui fait obstacle il le brise; il prend la voie la plus courte, la ligne la plus directe; si une consonne demande quelqu'effort, il la fait disparaître comme une pierre d'achoppement qu'on rejette du chemin. Aujourd'hui le son n'est plus aussi variable, et de ce côté la langue a moins à redouter. Nos organes assouplis se plient à toutes les inflexions et n'ont plus besoin, avant de prononcer un mot, de lui faire subir, comme faisaient nos pères, certaines altérations, d'ajouter, de retrancher, de transformer certaines lettres; la bouche plus délicate, craignant de blesser le mot qui s'en échappe, de le déformer à son passage, le fait glisser sur la lèvre comme sur un coussin moelleux.

L'autre genre de corruption, qui est plus à craindre et que j'ai déjà signalé en indiquant l'étude de la langue comme son remède, a sa source dans l'habitude : chaque fois qu'une expression se représente, elle a pour nous moins de charme et peu de temps suffit pour que nous n'apercevions plus rien de ce qu'elle a peut-être de fort, d'ingénieux, de poétique; elle rappelle encore l'idée, mais c'est tout. Alors, pour re-

Digitized by Google

trouver cette agréable impression qu'un mot bien fait cause dans sa nouveauté, nous nous livrons à des créations successives qui ne sont pas toujours heureuses; alors nous recourons à l'archaïsme et au néologisme qui ne devraient pourvoir qu'aux besoins de l'idée: les primeurs seules peuvent réveiller un appétit languissant, et certains vieux gourmands ne voudraient leur table servie que de ce dont il n'y a plus ou de ce dont il n'y a pas encore. C'est ce besoin de renouvellement qui a enfanté le langage des *Précieuses Ridicules;* c'est lui qui donne naissance à ces expressions en vogue, dont chaque mois le *Journal des Modes* pourrait faire la liste, et qui périssent dès que la pointe de leur nouveauté est émoussée.

Il semble que ce travers, qui fait rechercher les phrases alambiquées, les rapprochements forcés, les rapports subtils, doit se rencontrer seulement dans une langue qui n'est plus jeune, dans laquelle on a beaucoup parlé et beaucoup écrit, où l'on a défloré par un long usage les expressions les plus naturelles, les plus proches de l'idée. Cependant l'apparition de notre *style précieux,* de l'*euphuisme* anglais, du *cultisme* espagnol en des langues à peine constituées, pourrait nous y faire voir moins un vice propre à la décadence des littératures qu'une maladie qu'elles ont à traverser pour atteindre leur perfection. Mais il est probable que l'affectation de l'hôtel de Rambouillet, celle du règne d'Elisabeth, celle dont, en Espagne, Gongora fut le héros, ne sont venues que par l'engouement du *Marinisme* et l'imitation des *Séicentistes* italiens: la littérature italienne avait devancé toutes les autres, et sa précocité, autant que sa beauté, lui avait partout conquis une influence qu'elle conservait encore au moment où, signe certain de vieillesse, l'afféterie s'y laisse apercevoir comme une première ride qui se dissimule sous un sourire. Ainsi la corruption du fruit trop mûr gagne le fruit encore vert et des langues pleines de sève se rangent à l'imitation d'une langue

Digitized by Google

usée et à bout de ressources; ainsi l'on voit de jeunes filles renoncer à leurs grâces naturelles et pratiquer les leçons d'une coquette sur le retour. Une époque pareille se rencontre presque en toute littérature, mais n'y est pas durable. Cette inquiétude maladive est bientôt apaisée. Le dégoût d'un côté, de l'autre un attrait renaissant met fin à ce qui n'est jamais dans une langue qu'un épisode ridicule.

Une dernière cause d'abaissement pour une langue me reste à signaler, c'est quand la poésie n'y est plus cultivée ni goûtée. Sans les exemples de cette sœur pleine de majesté, la prose ne pourrait se soutenir; il faut que, stimulée d'une émulation respectueuse, elle cherche, non à la surpasser, mais à n'en pas demeurer trop loin. Si l'on ne vise un peu au-dessus du but, on risque de le frapper trop bas; pour ne pas déchoir, il faut marcher les yeux fixés sur un idéal : la poésie, c'est l'idéal de la prose.

Ceux qui penseraient que ces causes de corruption ne peuvent être combattues et surmontées, ceux qui, endormis sur quelque page du style moderne, auraient rêvé de décadence, devraient cependant convenir que de nos jours la corruption, centralisée et partout répandue au moyen de la presse, aurait un caractère nouveau et peut-être moins funeste. Si l'analogie et la justesse disparaissaient de la langue, ce serait quelque chose d'y conserver l'uniformité : le bienfait de la loi vient de la nécessité d'une règle unique autant que du besoin de la justice.

Mais, quelque soit notre opinion sur ces variations de la langue, il faut nous contenter de les étudier dans le passé, car il est difficile de rien prévoir pour l'avenir. L'esprit ne procède pas toujours de la même manière dans les modifications qu'il apporte à la forme matérielle des mots et à leur acception; non seulement il change de voie, mais il en adopte parfois une directement contraire. On peut affirmer le pour

Digitized by Google

et le contre ou, pour mieux dire, on ne peut, dans cette matière, rien affirmer d'une façon absolue.

La reine Christine disait de Ménage, qu'il savait non seulement d'où venaient les mots, mais où ils allaient. Ce n'est là évidemment qu'une flatterie hyperbolique. Les mots ne se meuvent pas régulièrement et en ligne droite, c'est-à-dire logiquement et rationnellement, et l'on ne peut conclure la route qu'ils tiendront de celle qu'ils ont suivie; c'est une marche capricieuse qui trompe tous les calculs, dont la ligne tantôt se prolonge, tantôt se brise, tantôt s'infléchit d'un côté inattendu. Et d'ailleurs peut-on connaître la destinée des mots quand on ignore celle des choses? L'expression languit quand la sève de l'idée cesse d'y affluer, et c'est parce qu'elle s'en est retirée que notre langue a plusieurs branches mortes, plusieurs vocabulaires spéciaux qui n'existent plus qu'à l'état historique, ceux par exemple du blason, de la fauconnerie et de la grande chasse, du droit féodal, de l'art militaire au moyen-âge. Quelque temps encore on pourra emprunter des figures à l'ordre d'idées qu'ils exprimaient, mais comme ce sera désormais chose d'érudition et non plus de notoriété, ces figures devront être explicites, expliquées, préparées; il faudra les exposer par une phrase au lieu de les indiquer par un mot. Toute la partie de la langue qui est attachée à des usages, à des mœurs, à des idées passagères, à ce qui meurt enfin, doit mourir aussi. Nous ne pouvons conserver éternellement des expressions périmées et dont le sens nous a fui; quelques-uns le retrouvent par l'étude, mais le grand nombre, qui n'a pas le temps d'étudier, est condamné, tant qu'il les garde, à ne pas se comprendre.

Toutefois, ce mariage du mot et de l'idée n'est pas indissoluble; ils ne meurent pas toujours ensemble et ils se séparent même pour contracter, chacun de son côté, une nouvelle union : il y a telle idée qui a usé plusieurs mots, et tel mot qui a re-

Digitized by Google

présenté successivement des idées différentes ou opposées. Certains mots, sans rompre tout-à-fait avec leur passé, se déchargent cependant d'une partie de l'idée; ils subsistent dans une de leurs acceptions très accessoire et très dérivée, ainsi que de vieux arbres remplacés par les rejetons qui croissaient inaperçus à leurs pieds. Une chose, depuis longtemps repoussée et poursuivie, n'a souvent eu qu'à se cacher sous un nom nouveau pour être tolérée et peut-être accueillie; et, au contraire, plus d'une nouveauté, sous le déguisement d'un mot déjà familier, a pu, sans éveiller la méfiance, se glisser parmi les choses consacrées et s'y implanter définitivement.

Entre ces petites révolutions, une des plus fréquentes est celle qui change la marque de noblesse ou de vulgarité attachée à certains mots; tour-à-tour ils s'abaissent et se relèvent comme les rayons que la roue plonge dans l'ornière boueuse et qu'elle en retire bientôt pour les faire briller un instant au soleil. La philologie pourrait emprunter aux philosophes le système de la métempsychose et en faire aux mots une juste application, car chacun d'eux a eu sa vie antérieure : quelques-uns, en récompense d'une vie d'épreuve, pauvre, méprisée, ont été, dans une nouvelle existence, glorifiés et ennoblis; d'autres, égarés par l'ambition, ont voulu tout envahir, tout exprimer, ou, corrompus par la fortune, ils se sont laissés aller à tous les changements, à tous les caprices de la mode et sont tombés ainsi de leur position élevée. « Il en prend aux mots comme à nos fortunes, dit Pasquier : nous voyons quelquefois gens de peu de mérite estre levez aux grands honneurs sans scavoir pourquoy, et les autres ravaller de leurs dignitez. Ainsi est-il des paroles, dont les aucunes furent autresfois vilipendées, que nous voyons puis après venir en valeur, et les autres qui avoient esté en valeur, estre puis après contemnées (1). »

(1) *Recherches de la France*, livre VIII, chap. XIX.

Digitized by Google

La noblesse que les mots doivent à leur nouveauté, à leur sonorité, à quelque chose que l'oreille seule apprécie et juge, se change en roture lorsqu'avec le temps elle y devient inattentive. Pourtant il se peut qu'ils reviennent un jour en leur premier lustre : c'est dans un repos complet, dans un oubli prolongé que les mots fatigués se retrempent et retrouvent jeunesse et vigueur. En outre, c'est seulement dans le repos et loin des familiarités du langage commun que certaines associations d'idées peuvent être rompues ; car, s'il est pour les mots une noblesse un peu arbitraire dont la nouveauté et le caprice décident, il en existe une autre plus réelle et plus rationnelle : la bassesse de quelques idées s'étendra toujours aux mots qui les expriment ; au contraire, il est des mots qui depuis le commencement du monde sont dans toutes les bouches et qui ne deviendront jamais vulgaires, parce qu'ils sont soutenus par la noblesse de l'idée. Les mots que les hommes ont consacrés aux sentiments généreux, aux rapports sympathiques seront toujours neufs et aussi ceux que leur ont inspiré l'adoration et la pensée de Dieu.

Notre langue noble, créée à l'époque de la renaissance, procède à la fois de la nouveauté de l'expression et de la nature de l'idée : son vocabulaire formé par les savants, de mots tirés directement du latin, fut réservé à des idées choisies, et par là sauvé de l'avilissement ou l'expression privilégiée des détails retient toujours une partie de la langue.

C'est parce qu'elle ne touche à aucun détail que l'expression générale est, en même temps, l'expression noble ; mais c'est aussi pour cela qu'elle est vague, abstraite, qu'elle a peur du vrai, qu'elle élude le réel. Les mots usuels, au contraire, accusent le moindre trait, ne dédaignent rien et contractent dans la fréquentation commune quelque chose d'énergique et de précis. Lassés d'une parole sans relief l'écrivain et l'homme du monde les accueillent volontiers,

Digitized by Google

tandis que, poussé par quelque vanité, le peuple cherche parfois à imiter le langage poli et froid des classes supérieures. A aucune époque ces échanges n'ont été plus nombreux que de nos jours, ou plutôt, un grand mélange s'est fait dans la langue comme dans la société.

Dans un état où les classes sont nettement séparées par les priviléges, les idées, les habitudes, chacune a sa langue distincte. Qu'une révolution brise ces barrières, toutes ces langues partielles se réunissent et fondent leurs nuances dans une teinte générale. La fusion qui a lieu alors entre les diverses classes d'une même nation est tout-à-fait analogue à celle de plusieurs peuples : une langue nouvelle se forme aussi, seulement, comme ses éléments diffèrent moins, l'assimilation en est plus vite accomplie.

VI.

Celui-là se tromperait étrangement qui, pour mieux étudier la langue, s'efforcerait d'isoler le mot de l'idée et de les considérer séparément. Tout consiste, au contraire, à surprendre le secret de leur union. C'est pourquoi je ne veux pas terminer sans dire quelque chose des rapports de la pensée et de l'expression et de l'influence réciproque qu'elles exercent l'une sur l'autre.

On a pu choisir l'ame et le corps pour représenter l'intimité de l'idée et du mot, mais cette comparaison n'est pas de nature à être suivie plus loin : une intelligence active n'est servie bien souvent que par des organes inertes ou rebelles ; l'esprit ne se doue pas lui-même de sa forme matérielle et il arrive parfois qu'entre eux le désaccord est aussi grand que l'union est étroite. Mais quand l'idée s'in-

Digitized by Google

carne dans le mot, comme le mot sort de l'idée, comme il est l'expansion de sa force propre et son épanouissement au dehors, l'harmonie ne peut manquer et l'effet mesure toujours la puissance productrice de la cause. L'expression est donc claire et forte en raison de la précision et de l'énergie de la pensée. Pourtant sa transmission, comme celle des mouvements en mécanique, ne se fait pas sans quelque déperdition. On l'a dit avec justesse: « Nous pensons plus fortement que nous ne nous exprimons; il y a toujours une partie de notre pensée qui nous demeure (1). » Quelques intéressés ont, il est vrai, beaucoup exagéré sur ce point, alléguant l'insuffisance de la parole pour masquer celle de leur pensée. Ceux qui ne versent le miel que goute à goute craignent le soupçon d'indigence et donnent volontiers à entendre qu'il en reste une grande partie attachée aux parois du vase.

Si l'expression atténue un peu la pensée, par compensation elle lui sert mainte fois de contrôle et d'épreuve. Avant d'avoir reçu une forme extérieure, d'avoir été formulée par des mots, l'idée a toujours quelque chose de vague, d'incertain (2). Un rapport semble ingénieux, un raisonnement paraît juste, puis, à l'expression tout se dissipe: on ne reconnait les fantômes que lorsqu'on cherche vainement à les embrasser et à les saisir.

Selon que, dans certains âges et dans certaines natures, prédomine la mémoire ou la raison, le mot a le pas sur l'idée ou l'idée sur le mot. L'enfant a une mémoire heureuse; il apprend des vers, de la prose; rien ne lui coûte. Mais, chez lui, l'intelligence reste sur le second plan: ce

(1) Saint-Evremont.

(2) Comme nous ne pensons guère qu'avec des mots, il va sans dire qu'il s'agit ici d'une expression nette et précise, qu'elle soit pensée, parlée ou écrite.

Digitized by Google

sont les mots qui traînent les idées après eux et les fixent péniblement. Il est une autre mémoire à l'usage de l'homme fait; c'est celle qui, prévenant toute hésitation, fournit à l'instant l'expression la mieux appropriée à la pensée. Elle manque souvent aux vieillards; chez eux, l'intelligence a le beau rôle et prend sa revanche : ce sont les idées qui ont les mots à leur remorque.

D'un côté les mots et la mémoire, de l'autre la pensée et la réflexion sont les sources de deux genres d'éloquence bien différents. La meilleure est celle qui naît de la conviction, qui part de sentiments profonds et vrais, de ce qu'il y a en nous de plus intime. On veut exprimer une idée vivement sentie, on s'applique à la bien rendre, car c'est le seul moyen de la faire accueillir, de la propager et l'on y réussit, comme dans ces pièces de théâtre ou une émotion violente, la nécessité impérieuse de faire une révélation finit toujours par délier la langue des muets. L'autre éloquence est moins forte de choses, plus verbeuse. Loin de procéder de la conviction, elle donne parfois naissance à une conviction ou du moins à quelque chose qui y ressemble et qui en tient lieu. On se sent à un certain degré la facilité de l'expression, une élégance native, une grande fluidité de langage et, pour l'utiliser, on se met en quête d'idées que l'on puisse revêtir de cette robe brillante; on a le don des phrases, mais on sent que quelque chose doit les soutenir. Si, entre les idées qui ont cours, on fait choix d'une seule, si l'on s'y voue, c'est là une conviction née de l'éloquence.

Je dois compléter ce que j'ai dit ailleurs sur la corruption du langage en parlant ici de l'altération qu'il fait lui-même subir à la pensée. Elle n'arrive pas à nous sans traverser l'expression et trop souvent dans ce milieu elle éprouve une sorte de réfraction et de brisement. La symétrie et les

Digitized by Google

figures sont les causes ordinaires qui font dévier la pensée, causes d'autant plus à craindre que c'est pour l'embellir qu'elles en altèrent la vérité et la sincérité. Il importe donc d'étudier la symétrie et les figures, d'en faire un instrument docile; car de les supprimer, il n'y faut pas penser: ce serait en même temps supprimer le style.

L'amour de la symétrie est naturel et légitime; il tient au sentiment de l'ordre universel, à un instinct secret que, malgré l'apparente diversité des choses, les mêmes lois régissent et dominent tout. Ces lois, pressenties et cherchées depuis le commencement du monde, on les a toujours conçues harmonieuses, ramifiées régulièrement par une symétrie qui ne disparaît que dans l'unité du principe d'où tout découle; car la symétrie, qui est l'unité dans la variété, ne peut subsister où il n'y a plus de parties; ce qui est un ne saurait être coordonné.

L'homme a pour fil conducteur ce lien commun des choses et de là vient que ses systèmes sont tous symétriques, soit qu'il résume ce qu'il connaît du monde physique et du monde moral, soit que, par un effort de sa pensée, il prétende en conquérir d'un seul coup le secret. La découverte des grandes lois, partielle et telle qu'il nous est donné de la faire, introduit dans la science une sorte de régularité qui augmente à mesure que, par le rapprochement des faits, par la vue de ce qu'ils ont de semblable, nous nous élevons à la conception de causes de plus en plus générales. Mais cette régularité naissante devient tout à coup complète, parfaite dans ses plus petits détails, dès que l'on renonce aux procédés si lents de l'observation pour demander à l'imagination un de ces principes qui embrassent tout, qui expliquent tout, à qui rien ne résiste... que les faits. Que de savants et de philosophes ont ainsi distribué l'univers dans les cases d'un système et se sont égarés pour avoir, à eux seuls, voulu

Digitized by Google

faire toute la science! Pourtant ce sont des questions encore non résolues que celles de savoir si ces hypothèses hardies ont retardé ou non les progrès de l'esprit humain; si l'observation doit toujours précéder ou n'est pas destinée à confirmer aussi d'heureuses conjectures; si la vérité ne peut être devinée aussi bien que découverte; si enfin l'on n'a pas quelque chance de rencontrer la vérité en poursuivant la symétrie qui ne consiste après tout que dans l'analogie nécessaire des faits qui dérivent de la même cause.

Cette symétrie que l'homme cherche et trouve partout, il la porte empreinte dans ses membres et dans tout son corps. Elle éclate dans le règne organique et fournit le premier élément de la beauté des plantes et des fleurs. La régularité des cristaux n'est qu'une autre espèce de symétrie plus élémentaire. Elle a sa place dans l'art comme dans la nature; l'arrangement des parties est la condition nécessaire de tous les arts et la source d'une portion du plaisir qu'ils nous font éprouver. La musique surtout en a besoin à cause du vague qui lui est propre; il faut que des divisions, indiquées plutôt que géométriquement tracées, y distribuent partout la clarté et que des contrastes habiles mettent en relief chaque membre de la phrase musicale. La règle souveraine de tous les genres d'architecture est la symétrie; elle existe même dans les ornements capricieux de l'architecture arabe, mais il faut savoir l'y découvrir. La symétrie de l'arabesque est très complexe; les parties de ce tout sont si nombreuses que l'œil ne peut du premier coup faire entre elles tous les rapprochements nécessaires; et lorsque, après un moment, il en a saisi les rapports, la satisfaction d'avoir trouvé entre pour beaucoup dans notre plaisir: c'est une énigme devinée.

La symétrie semble particulièrement essentielle à tout ce qui tombe sous les sens, et la pensée elle-même en subit

Digitized by Google

la loi dès que, par le moyen des mots, elle devient extérieure; l'art de la parole, pas plus qu'aucun autre, ne peut donc s'y soustraire. Une organisation intérieure est indispensable aux longues périodes ; leurs membres ont besoin d'être coordonnés, subordonnés. Les moindres parties doivent, suivant leur affinité, être absorbées, ramassées par d'autres plus importantes qui se les incorporent et que l'esprit voit seul. Certes, l'esprit et l'oreille peuvent avouer cette symétrie qui donne aux idées la précision, au style l'harmonie et le nombre. Mais il en est une autre exclusive, tyrannique, qui ne veut partout qu'opposition, équilibre, correspondance exacte même dans les détails. Sans hésiter, elle sacrifie la pensée à certains effets sans cesse ramenés ; d'ailleurs, toute pensée lui est bonne, pourvu qu'elle puisse être aisément répartie dans les compartiments qui divisent la phrase; elle aime la gradation, accueille l'antithèse, et, s'il faut allonger une énumération, ne s'effraye pas d'un mot surabondant ou puéril. « Il arrive rarement, disent MM. de Port-Royal, qu'un orateur se tire d'une période à plusieurs membres sans donner quelque contorsion à la vérité pour l'ajuster à sa figure. »

Le style coupé, aux rapides allures, fatigue quelquefois par sa vivacité; il a quelque chose de sautillant et de brusque, mais il échappe davantage à ce défaut. Les éléments en sont si peu nombreux qu'on aurait peine à les grouper symétriquement; encore trouve-t-on moyen de remplacer l'opposition des membres de phrase par l'opposition des mots et d'y faire entrer *une infinité de ces belles pointes* que Pasquier (1) pouvait admirer dans Montaigne, parcequ'il n'y sacrifie jamais rien de la pensée.

Plusieurs de nos mots manquent d'un corrélatif dont la

(1) Lettre 1, livre 18.

Digitized by Google

privation est chaque jour sentie. On peut s'étonner que, depuis longtemps, ce vide n'ait pas été rempli, ne fut-ce que grâce à la symétrie, qui s'inquiète peu, à la vérité, qu'une idée reste sans expression, mais qui cherche toujours à se compléter et à s'étendre. A ces mots elle devait donner un pendant, ne fut-il pas indispensable, comme sur une cheminée on met un second vase dont on ne doit pas se servir, mais qui est nécessaire pour satisfaire les yeux et pour tenir compagnie au premier.

La symétrie préside à la manifestation extérieure de toute poésie. Elle a donné le plan de la strophe, ce moule si régulier et si net où la pensée prend sa forme, d'où elle sort avec un tour nerveux et concis. C'est elle qui guidait le Gallois lorsque, dans ses *Triades*, il réunissait les héros, les traîtres, les bardes, les beautés célèbres par groupes de trois, par le lien de ce nombre dont la mystérieuse harmonie a toujours séduit et fasciné les hommes. Le même principe a fait naître la rime. Mais le plaisir un peu monotone et souvent contesté qu'elle nous donne est acheté trop cher quand l'idée n'arrive qu'à la suite du mot. *La rime est une esclave* a dit Boileau et il ne le rappelait pas sans nécessité, car son précurseur avait érigé en théorie la subordination de la pensée; Malherbe disait qu'il faut choisir des rimes bizarres et éloignées l'une de l'autre par leur sens, parce que cela amenait des idées piquantes. Dans la coupe trop régulière de notre alexandrin, il y a pour la pensée un autre péril; le vers de dix pieds n'induit pas à antithèse autant que celui de douze pieds, dont les hémistiches, balancés sur le point mitoyen de la césure, semblent préparés pour recevoir des idées, des expressions qui s'équilibrent et se contrepèsent.

Comme la symétrie, les figures tiennent à l'essence du langage et sont de même pour la pensée un ornement et

Digitized by Google

souvent aussi un fléau. Quand, par exemple, on a trouvé une comparaison dont on attend un certain effet, si elle ne se superpose pas exactement à l'idée, plutôt que d'y renoncer on fausse l'idée, on l'exagère; on la restreint à la mesure de l'accessoire brillant qu'on a résolu de lui attacher: c'est couper le tableau d'après les dimensions et la forme du cadre.

Frappés de ces écarts, dégoutés des images par une certaine intempérance moderne qui les accumule sans choix, quelques-uns se sont efforcés de croire que les langues, en vieillissant, doivent devenir de plus en plus abstraites et dépouiller enfin tout à fait la parure de leur jeunesse. Mais, quelque soit le développement de sa pensée, l'homme ne se détache pas de ses premiers instincts, et la satisfaction excessive qu'on a pu leur donner prouverait au besoin qu'ils ne sont pas près de s'éteindre. Le fond de nos langues est tout sensible et figuré et il n'est pas en notre pouvoir d'en extirper les racines.

S'il est vrai que, de nos jours, on connaisse mieux toutes les ressources de l'expression, il est moins permis que jamais d'en négliger aucune. Il faudrait fuir la science de la parole, comme funeste, si elle devait entraîner la perte de son plus bel ornement et de même la botanique si elle devait nous conduire à dédaigner les fleurs. Cueillons donc sans scrupule celles qui croissent le long de notre route, car elles nous appartiennent; celles que nous apercevons au loin nous sont seules interdites. Mais partout où le style se préoccupe trop de lui-même et tend à maîtriser la pensée; partout où le mot supplée à l'idée et en dissimule l'absence, où, quand elle a cessé, la phrase continue encore; partout où l'imagination se fait la compagne trop assidue et trop peu soumise de la raison, il y a lieu de rappeler cette vieille et bonne maxime: « Le plus parfaict mirouer n'est le plus

Digitized by Google

aorné de dorures et pierreries ; mais celluy qui véritablement représente les formes objectes (1). »

Paul Bruyas.

(1) Rabelais.

Digitized by Google

ÉTUDE DE BRIC A BRAC.

A M. P. PERLET, PEINTRE.

Je cherchais un jour de quoi occuper ou guérir une de ces sombres tristesses qui prennent au cœur, alors que le ciel est gris partout, que la pluie tombe fine et serrée, et que les cloches du dimanche sonnent de tous côtés, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur quelques-uns des petits trésors dont j'ai peuplé ma solitude; les uns, rapportés de voyages presqu'oubliés; les autres, dons d'amis que la mort m'a enlevés; chacun réveillant un souvenir, la plupart ayant une histoire, tous valant vingt sols dans la main d'un épicier, et tout l'or d'une province dans la tête d'un artiste. Je me souvins alors que vous m'aviez demandé de vous donner un croquis à la plume de ce que vous appelez emphatiquement mon *cabinet*, lequel n'est pourtant qu'un modeste atelier; mais, au moment de commencer l'inventaire de mes richesses, je fus arrêtée par un singulier

Digitized by Google

scrupule; décidée à n'entreprendre ce *travail*, comme disent les grands faiseurs, que dans la ferme résolution de ne pas vous faire grâce de la moindre pièce de mon bric-à-brac, de vous écraser de tout le poids de mon érudition, je me suis demandé si, bien qu'ennuyer mes lecteurs (pluriel ambitieux) me fut un droit acquis, il m'était permis d'agir de même avec mes amis; dans tout autre circonstance, ma conscience aurait dit: non; mais il s'agissait de tuer les longues heures du dimanche, elle ne dit mot. Je m'établis donc dans un de mes grands fauteuils Renaissance, entourée de mes beaux et bons chiens qui manifestaient leur joie d'être auprès de moi dans ce langage impatient, désordonné, fou que les pauvres bêtes inventent, je crois, pour protester contre la puissance qui a oublié de leur accorder la parole, et je n'entendis bientôt plus ni les cloches, ni la pluie.

L'imagination la plus poétique a beau appeler l'érudition à son secours pour reconstruire, aux époques reculées, l'ensemble de la vie pratique et habituelle de nos pères, elle n'y arrive presque jamais qu'à travers d'imparfaites ébauches promptes à s'effacer; des gens bien avisés imaginèrent qu'à l'aide de patientes et laborieuses recherches, il ne serait pas impossible de reproduire matériellement l'intérieur de ces habitations moitié forteresse, moitié palais, où les mœurs du temps sont écrites dans ces immenses salles aux plafonds sculptés, aux murailles ornées de tentures d'Arras ou de Bruges, véritables histoires à l'aiguille; où les bahuts portaient des clepsydres chargés d'eau parfumée; ou les *dressouers* étaient couverts de ces belles vaisselles d'argent mises à la mode par Charles V et ses fils, et de ces aiguières d'or habilement ciselées, que surpassèrent depuis Benvenuto, Briot et les autres grands artistes du règne de François Ier; parmi ces richesses brillaient aussi les merveilleuses verroteries de Venise, et quelques-uns des beaux plats dûs au génie de Palissy.

Digitized by Google

Les vitraux, au lieu d'être d'une matière terne et blanche, comme aujourd'hui, offraient des tableaux aux magiques couleurs, dont nos vieilles cathédrales ont seules conservé quelques vestiges; précieuses révélations sur la vie privée de l'époque, ces reliques d'un autre âge nous disent le seigneur, l'évêque; les ornements, les bijoux, la chatelaine; les armures le guerrier. Ce splendide ensemble qui empruntait son luxe plus encore à l'art qu'à la richesse, devait de nos jours séduire les gens de goût, et les esprits tant soit peu poétiques; aussi, lorsqu'il fut démontré que les meubles, les bijoux de la Renaissance et même du moyen-âge n'étaient pas tout-à-fait introuvables, il n'y eut pas un artiste qui n'enrichit son atelier de quelques-unes de ces merveilles. Les gens du monde ne tardèrent pas à les imiter et la manie du bric-à-brac prit naissance.

Ce fut, avant ce caprice de la mode, que j'essayai de réunir quelques restes de ces arts sinon perdus, au moins tellement changés que leurs pères eux-mêmes ne les reconnaîtraient plus; quelquefois un de ces hasards, dont tous les fureteurs ont éprouvé la chance, m'a comblée de richesses inattendues; c'est ainsi que pour un écu j'ai trouvé un jour, dans l'obscure boutique d'un marchand de vieux chiffons, plus de dentelles de toutes sortes, qu'il n'en aurait fallu pour le trousseau d'une duchesse, et les guipûres dont j'ai essayé de masquer une malencontreuse cheminée, à laquelle je n'ai jamais pu venir à bout de donner le moindre aspect moyen-âge; elle est pourtant ornée d'une de ces glaces dont Venise garda longtemps le monopole, qui fabriquées par le procédé du soufflage, sont moins grandes que leurs bordures surchargées d'ornements de cuivre mêlés à des morceaux de verre.

La France sous Louis XIV avait déjà de nombreuses verreries, mais point de manufactures de glaces; Colbert appela de Venise quelques ouvriers français qui s'y trouvaient alors.

Digitized by Google

et, en 1665, une manufacture fut établie à Tour-la-Ville près Cherbourg. Un fait assez singulier, c'est que le choix de cette localité ne fut pas déterminé seulement par la facilité qu'il présentait d'y faire arriver par mer les matières premières, et d'expédier avec la même économie les ouvrages fabriqués; les ouvriers chargés de fonder cet établissement, n'osant hasarder la moindre innovation dans les procédés vénitiens, avaient cru devoir s'astreindre à copier avec la plus scrupuleuse exactitude les dispositions et les constructions de la manufacture où ils avaient fait leur apprentissage; ils ne pensaient pouvoir atteindre ce but qu'en trouvant un site semblable à celui de la fabrique vénitienne, où les mêmes courants d'air, la même exposition, composeraient pour le tirage et la conduite des fours des circonstances absolument identiques; ils trouvèrent ce site à Tour-la-Ville, leur succès fut complet.

Ma cheminée est à elle seule un vrai magasin de bric à brac : des girandoles et des flambeaux rococo se disputent la place avec des groupes de biscuit de Sèvres, dont les bergères en panier et en souliers à talons regardent un beau gros chinois de ce marbre qu'on appelle communément *pierre de lard*, mais dont le nom est, je crois, glyphite. Là, vous trouverez aussi un petit vase en aventurine (1), ayant appartenu à la maison Salicetta, de Gênes qui possédait aussi le fameux *sacro latino*, très grand vase d'émeraude que la tradition populaire assurait avoir servi aux noces de Cana, et avoir été rapporté d'Orient au temps des Croisades. Souvent, dans ses moments de détresse, la république de Gênes trouva à emprunter d'énormes sommes sur ce gage vénéré.... En 97, quand les Français s'emparèrent de Gênes, les connaisseurs de Paris

(1) Espèce de quartz jaune brun, brillant, demi-transparent, semé de paillettes d'or.

Digitized by Google

déclarèrent que le vase d'*émeraude* était du *verre à bouteille!!!*

Deux grands vases chinois en forme d'urne, très riches de couleurs et de dorures occupent les deux extrémités de la cheminée, le milieu est rempli par un autre vase d'une forme assez rare, orné de peintures extrêmement fines, mais pas aussi belles cependant que celles d'une petite tasse, vraie perle sortie de la fabrique de Kin-tin-Tchin, qui a seule le privilége de travailler pour l'empereur du céleste empire. C'est au P. Entrecolle, missionnaire français, que l'on doit les premières notions sur la fabrication de la porcelaine qu'il avait étudié pendant son séjour dans le bourg que nous venons de nommer. On ne sait rien de positif sur l'époque de son invention, mais, suivant les annales de la ville de Féou-Léan, la fabrication remonterait au moins à l'an 442 de l'ère chrétienne; elle ne fut connue des Européens que lorsque les Portugais eurent découvert les Indes. Le nom de porcelaine vient de leur mot *porcolona*, vaisselle de terre. A juger les porcelaines chinoises et surtout les japonaises d'après les produits que ces deux nations envoyent en Europe, la supériorité de leurs manufactures sur les nôtres serait démontrée, surtout s'il était prouvé qu'elles n'exportent que leurs rebuts: ce fait qu'attestent plusieurs voyageurs, et qui s'accorde avec ce que nous savons du caractère et de la politique de ces nations, explique l'extrême lâché avec lequel est traitée la peinture de la plupart des beaux vases qu'ils nous abandonnent, surtout si on la compare à la perfection minutieuse et châtiée de quelques rares morceaux parvenus jusqu'à nous. (1) La porcelaine chinoise a sur la nôtre l'avantage de résister à une haute chaleur. Réau-

(1) Les Chinois fabriquent aussi une espèce de vases très rares en Europe, appelé Kia-toin, dont les peintures ne sont visibles que lorsqu'ils sont remplis d'une liqueur quelconque.

Digitized by Google

mur qui se livra à des expériences comparatives constata que nos porcelaines n'étaient qu'à demi transparentes, qu'elles avaient une cassure unie et vitreuse, qu'elles se vitrifiaient complètement à une haute température, tandis que celles de Chine étaient d'un blanc opaque, à grains fins et serrés, luisants, et qu'elles résistaient sans se fondre à la chaleur la plus élevée de nos fourneaux. De cette différence naquit la distinction que l'on a faite entre la porcelaine *tendre* d'Europe et la porcelaine *dure* de Chine (1). En 1738, il fut créé au château de Vincennes une manufacture de porcelaine par les soins du marquis de Fulvy, gouverneur de ce château, qui consacra toute sa fortune à cet établissement; des fermiers généraux en devinrent propriétaires, bâtirent en 1750 l'édifice qu'on voit aujourdhui à Sèvres et y transportèrent l'établissement de Vincennes. En 1779, Louis XV acquit cette manufacture qui depuis fit toujours partie du domaine de la couronne. On ne fabriquait cependant à Sèvres que de la porcelaine *tendre*, mais le secret de la porcelaine *dure* trouvé par un Allemand, qui depuis fonda la manufacture de Vienne, fut apporté en France par un Strasbourgeois qu'on attacha à l'établissement royal; on fit venir du kaolin du Palatinat et l'on obtint de la vraie porcelaine. Comme il était difficile de se procurer de la matière première, les produits de Sèvres restèrent forts chers jusqu'en 1770 où l'on trouva à St-Yriex, prés Limoges, une argile qu'on reconnût être le

(1) La porcelaine tendre, dont la fabrication est tout à fait abandonnée aujourd'hui, est fort estimée des amateurs qui recherchent le *vieux-Sèvres*, devenu extrêmement rare. Riche de couleurs, il affectait des formes recherchées et gracieuses ; le style du dessin des ornements est analogue au style de Boucher, de Natoire, de Restaut, en un mot de tous les peintres de Louis XV, fidèles imitateurs des mœurs du temps.

Digitized by Google

kaolin. Dès que la France fut en possession de cette précieuse matière, la manufacture prit une activité nouvelle, qui dura jusqu'à la révolution de 89 qui détruisit tous les établissements de luxe. En 1801, le gouvernement la réorganisa et mit à la tête des travaux l'habile chimiste Brongniart. Sèvres renferme une collection complète de toutes les matières premières employées dans la fabrication des porcelaines, une suite de tous les modèles de vases, bustes, statuettes qui ont été exécutés dans l'établissement et une précieuse collection de dessins, de cartons et de tableaux relatifs à l'histoire de la porcelaine.

Deux valves de Tridacne suspendues aux côtés de ma glace de Venise tiennent lieu de vide poche. Cette coquille acquiert quelquefois un volume considérable. Celles qui servent de bénitier à St-Sulpice, quoique d'une assez belle dimension, ne sont pas des plus grandes; elles furent envoyées à François Ier par la république de Venise; le curé Lhignet se les fit donner par Louis XV pour son église. On a vu sur le rivage de la mer des Indes des valves de Tridacne *gigas* que quatre hommes ne pouvaient soulever. Les miennes, beaucoup plus modestes, sont assez grandes cependant pour contenir pêle-mêle une *petacca* brésilienne, un merveilleux petit panier chinois, des couteaux de tous les pays, des bijoux rococos et un admirable petit flambeau de bronze, copié de celui que possède le grand-duc de Toscane, sculpté par ce crâne et acrimonieux Benvenuto Cellini qui s'est élevé lui-même son monument, dans ce fastueux étalage de ses vices et de ses vertus qu'il a intitulé ses mémoires. Orfèvre, sculpteur, amoureux de tous les arts, excellent musicien, écrivain pur et spirituel, homme d'action s'il en fut, ne connaissant aucun maître, aucune loi, ne comptant que sur son énergie et son poignard rougi impunément de plus d'un homicide, regardant le meurtre par vengeance comme légitime, tel fut Benvenuto Cellini. A l'é-

Digitized by Google

poque du sac de Rome, l'artiste devenu homme de guerre se réfugia avec Clément VII dans le château St-Ange, dont il dirigea la défense : excellent tireur, il tua d'un coup d'arquebuse le connétable de Bourbon et blessa le prince d'Orange. François Ier l'engagea à venir en France, mais il fallut auparavant solliciter sa liberté du pape Paul III qui l'avait fait enfermer. Il vint à Paris et s'installa au château de Nesle où il exécuta la belle vaisselle des Médicis, qu'on a fondue pendant la révolution; de ses nombreux travaux, en France, il ne nous reste guère que le bas-relief en bronze représentant la nymphe de Fontainebleau, entourée de ses attributs.

Tout le capharnaüm dont je viens de vous faire la description est surmonté d'un trophée qui se compose d'un parasol chinois, de branches de palmiers, de grandes flèches caraïbes dont le poison rend mortelles les blessures les plus légères, de quelques nids d'oiseaux singuliers, etc. Tout près de là, vous rencontrez un petit tableau flamand, *vrai* Teniers (vous savez que nous autres artistes n'avons jamais que des originaux laissant les copies pour les musées), un charmant dessin de Desfriche, quelques gravures de Cornélius Béga, et le vrai portrait du *Juif errant*, exemplaire rare, Epinal, 1804, chez Pellerin, orné de la complainte. Il y a trente ans que la gravure sur bois était arrivée à ce degré d'humiliation, que cet art dont les produits furent longtemps réservés aux têtes couronnées, qui avait même été exercé par des mains royales ne servait plus qu'à reproduire ce sujet populaire, et quelquefois à orner la couverture *des quatre fils Aymond!* quelques véritables artistes disséminés sur divers point de la France ne retiraient de leur art ni honneur, ni profit; Paris, il y a vingt ans, n'avait pas un seul graveur sur bois. Quand Mme Boivin fit imprimer son traité, il fallut recourir à un artiste d'Alençon, M. Godard, qui avait conservé ou plutôt retrouvé et perfectionné la gravure sur bois. Les premiers es-

Digitized by Google

sais de cet art qui se montrèrent en France vers le commencement du XVe siècle n'étaient guère supérieurs à ceux qui signalèrent son agonie. La gravure de la vieille légende de St-Christophe, conservée au Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, portant la date de 1423, à la naïveté près, est de la force de celles d'Epinal; ce furent donc de grossières images de saints rudement esquissées, aux figures barbares et contournées qui vinrent remplacer les miniatures fines et spirituelles dont les Bibles étaient ornées; les rois, les reines des cartes, jusqu'alors revêtus de robes éclatantes d'or et d'azur, furent dépouillés de leurs riches atours : à leur style à la fois naïf et distingué, fut substitué un dessin grotesque où les figures de profil avaient invariablement l'œil en face; mais les livres de dévotion et les cartes manuscrites étaient rares, hors de prix, à l'usage seulement des communautés, des châteaux et des palais; la gravure sur bois fit descendre l'art à la portée de la bourgeoisie et du peuple; bientôt les légendes imprimées à l'aide de lettres taillées en relief, comme les figures sur bois, accompagnent les gravures pour les expliquer; puis le besoin de la lecture, se propageant peu à peu, conduisit insensiblement à l'invention des caractères mobiles, qui commença, pour la popularité de la science, la révolution que la gravure sur bois avait commencé pour la popularité de l'art. Des artistes de génie s'emparèrent de ce nouveau procédé et en obtinrent bientôt des chefs-d'œuvre (1).

(1) Les gravures sur bois les plus recherchées sont : *Ars moriendi*, *Biblia pauperum*, publiée entre 1430 et 1450; la *chiromancie* du Dr Hartlieb, 1448; *Speculum salutis*; la *chronique de Schedel*, plus connue sous le nom de *Chronique de Nuremberg*, où elle fut publiée en 1493; les *triomphes de Maximilien*, la *danse des morts* d'après Holbein, les gravures d'Albert Durer. Papillon parle d'un buste de femme gravé sur bois par Marie de Médicis, la femme d'Henri IV, avec cette inscription en marge : *Gravé par la royne Maiée au bouest.* Elle grava aussi son propre portrait.

Digitized by Google

En Allemagne, Albert Durer, Altdarfer, Hisbel, Wolgemut; en Italie, les élèves du Titien; dans les Pays-Bas, Vichem, Jegher; en Angleterre, Berwick; en France, Jollat, Guillaume Leblé, Jean Leclerc, Pierre et Vincent Lesueur, les Papillon, etc., s'adonnèrent à ce nouvel art qui, malgré des progrès inouis, tomba bientôt dans la longue période de délaissement dont il n'est sorti que de nos jours. Le problème actuel est d'arriver à réunir les doubles avantages de l'époque de l'invention et de l'époque du perfectionnement; c'est-à-dire, d'obtenir à bon marché des œuvres qui ne soient pas au-dessous des progrès de l'art.

A côté de ma gravure d'Epinal, j'ai placé le bois dessiné par Grandville que je dois à son étourderie (1) et à votre obligeance. Au-dessous s'enroule comme un serpent le long tuyau de mon narghileh, ou plutôt chibouk, car le mot chibouk est en Orient la véritable dénomination de la pipe en général, et s'applique en particulier à toutes celles où l'on fume le tabac hâché. Les Musulmans déploient beaucoup de luxe dans les ornements de leurs pipes; le bouquin, ordinairement en ambre jaune ou en corail, est couvert d'incrustations d'or, peint et émaillé avec talent; quelques-uns sont ornés de diamants, de perles, de rubis disposés avec goût. La pipe tient une grande place dans la vie indolente et sensuelle des orientaux; sans sa pipe, un turc ne saurait faire son *kief*; ce mot qui en dit plus qu'il n'est gros, a une acception presqu'infinie et son sens a quelque chose de vague, comme la disposition d'esprit qu'il sert à désigner; cette expression correspond à la fois

(1) Pour la gravure, le dessinateur retourne son sujet de manière à ce qu'il soit vu comme le représenterait un miroir; au tirage, le dessin retourné de nouveau, paraît dans son état naturel. Or, il arriva à Granville de dessiner tout le frontispice *des Animaux peints par eux-mêmes*, sans s'apercevoir qu'il ne le retournait pas.

Digitized by Google

aux mots : plaisir, santé, repos calme, rêverie, bonheur, etc., chez les Turcs : êtes-vous en kief, a le même sens que chez nous : êtes-vous de bonne humeur; fumer sa pipe, admirer l'azur du ciel, écouter la mer, mollement couché dans un caïque bercé sur les flots, c'est faire du kief; être dans cet état d'inertie qui laisse voltiger des pensées légères, bizarres comme les nuées de fumée auxquelles elles se mêlent, que le moindre souffle dissipe ou métamorphose; permettre à l'imagination d'abandonner le corps engourdi sans force ni volonté pour la suivre dans sa course vagabonde; être dans cet état délicieux ou le *moi* disparaît, où l'on assiste à sa propre existence, à ses joies, à ses douleurs, comme à un spectacle, où l'on ne peut creuser une pensée triste sans que malgré vos efforts elle vous échappe et se transforme en figure bouffonne ou fantasque, tout cela s'appelle en Turquie faire du kief! Chez nous on travaille toujours, et nos délassements sont encore des fatigues; en Turquie l'on ne fait rien et l'on ne rêve que le repos; ne serait-ce pas là le secret de leur prétendue infériorité et celui de notre triste civilisation?

Suivez-moi maintenant devant ce meuble sculpté sur toutes les faces qui s'appelait *dressouer* au XVe siècle, crédence au XVIe. Plusieurs de nos rois avaient trois de ces meubles devenus aujourd'hui de précieuses raretés; l'un servait pour étaler la vaisselle d'or, le second pour la vaisselle d'argent doré, l'autre pour celle d'argent; disposée en gradins, on y plaçait les bassins, les vases enrichis de pierres précieuses, qui composaient le luxe de cette époque; on les recouvrait quelquefois de drap d'or. La ville d'Orléans offrit à l'empereur Charles IV une crédence estimée 8,000 livres tournois. La mienne d'une moindre valeur, sans doute, est sculptée à arrêtes plates, genre assez usité dans les monuments, mais rare dans les meubles. Là, sont mes trésors céramiques : un grès de Cologne du XVe siècle orné de mas-

Digitized by Google

carons délicats à côté d'un poron lévantin; deux bouteilles japonaises à dessins fantastiques, et des petits vases de Sèvres à fleurs en relief. C'est là que se montre fièrement ce merveilleux plat imitant un chou, admirable de forme et de couleur, qui, s'il n'est pas unique, est au moins assez rare pour que je n'ai pas encore rencontré le pareil, c'est une des œuvres capitales de ce pauvre Bernard Palissy qui lutta pendant vingt ans contre son mauvais sort; quel exemple pour les *jeunes découragements* de notre époque! Partout il rencontrait des obstacles imprévus; la misère, la maladie semblaient le poursuivre à la fois. A son atelier, il est sans succès; dans son intérieur, il est persécuté; dans le monde, il est humilié. Cependant son courage ne l'abandonne pas. Il est au moment de réussir, lorsqu'un potier qu'il s'était attaché le quitte brusquement en réclamant son salaire; Palissy sans ressource, sans crédit, lui livre tout ce qu'il possède, mais alors sa misère est telle, qu'il manque du bois nécessaire pour achever l'essai auquel est attaché sa dernière espérance. Il brûle ses meubles, les portes, les fenêtres, le plancher de sa maison, il est ruiné! le succès l'attendait là; et cette belle poterie aux formes si gracieuses, aux couleurs si brillantes qui servait d'ornements aux palais des grands lui valut le brevet d'*inventeur des figurines du roy*, ainsi que le surnom de Bernard des Tuileries, où Henri II lui avait donné un logement. On a quelques vitraux peints et quelques pierres gravées par Bernard Palissy. Ses plats ornés de fleurs, de fruits, de poissons ou d'oiseaux, regardés comme des chefs-d'œuvre, sont recherchés maintenant par les amateurs et les artistes avec un empressement égal à leur rareté. La misère qui avait présidé au commencement de cette vie de labeur avait fait adopter au pauvre Palissy cette devise : *Povreté empesche les bons espritz de parvenir* (1).

(1) La fabrication de la faïence nous vient des Arabes qui la transmirent

Digitized by Google

Vous souvient-il de ma joie, le jour où je trouvai, dans la boutique d'un boulanger de la Guillotière, où il servait à éteindre du charbon, un magnifique vase étrusque que j'achetai trente sous? Eh! bien, j'ai découvert, en le nettoyant, l'étiquette et le numéro qu'il portait dans le temps où il occupait une place honorable dans le précieux cabinet de M. Durand! Par quelle suite de vicissitudes ce vase, sorti d'un tombeau de Veïes ou de Tarquinium, ayant figuré dans la plus riche collection de l'Europe, s'est-il trouvé avili jusqu'à l'emploi ignoble auquel je l'ai arraché?

Les fouilles modernes, dans cette région de l'Italie, jadis occupée par les Etrusques depuis une époque inconnue, qui forme aujourd'hui la Toscane et une partie du domaine pontifical, ne remontent pas à une époque éloignée de nous (1); c'est un jardinier du prince de Canino qui, en travaillant une pièce de terre, ouvrit par hasard un tombeau étrusque. Cette découverte fut le signal des fouilles acharnées

aux Espagnols chrétiens. Au commencement du XIIIe siècle, elle fut importé de Majorque en Italie à Faenza; les Italiens appelèrent cette poterie *majolica*, du lieu où ils l'avaient tirée. Vers le milieu du XVe siècle, Lucca Della Robia imagina de peindre sur ces poteries et de fixer les couleurs par le feu; il inventa aussi la sculpture en faïence colorée, recouverte d'émail. Le Louvre a, de lui, un bas-relief dans ce genre : *La Vierge et l'enfant Jésus*. Lucca eut bientôt des imitateurs, et de 1470 à 1770, les villes de Faenza, Rimini, Pesaro, etc., produisirent une foule de plats, vases, bassins, aiguières, ornés de peintures faites d'après les dessins des plus grands maîtres italiens, Raphaël et Jules Romain surtout. Depuis cette époque après la mort du comte Guidobaldo Della Rovere, de Pesaro, amateur et protecteur éclairé de cet art, la peinture sur *majolica* devint un simple métier, et ne produisit rien de remarquable. De l'Italie, la fabrication de la faïence passa en France vers 1603. L'historien de Thou dit que ce fut une personne de la suite du duc de Gonzague qui établit cette industrie à Nevers.

(1) Les premières fouilles remontent à 1780 et sont dues au cardinal Garampi.

Digitized by Google

qui eurent lieu depuis. Les trésors qu'elles procurèrent sont allés enrichir presque tous les musées; Londres, Berlin, Munich en ont recueilli la plus belle part; une foule de particuliers se sont mis à rivaliser avec les princes à qui formerait des collections de vases peints. Nous avons vu presque tous les états de l'Europe se disputer celle de M. Durand dont Paris, qui s'enorgueillissait de la posséder, et qui se flattait de la conserver tout entière, n'a gardé que le souvenir. On trouve peu de renseignements écrits sur l'origine des Etrusques; aucun de leurs historiens n'est parvenu jusqu'à nous. La longue domination des Romains et les ravages du temps ont laissé à peine subsister quelques inscriptions à peu près indéchiffrables, puisque l'on ignore non seulement leur langue, mais encore un grand nombre de lettres de leur alphabet. Ce n'est donc qu'aux rares monuments échappés à la destruction, et à l'analogie qui peut exister entre eux et ceux des nations contemporaines, et surtout aux tombeaux ouverts dans les derniers temps, que la science est réduite à demander le secret d'une civilisation morte. Là, tout révèle dans le peuple qui l'avait créé un beau sentiment de la forme, la popularité du dessin et de la plastique, la recherche ou plutôt l'habitude d'une élégance sobre et de bon goût; les vases destinés aux usages les plus vulgaires sont ornés de l'image des Dieux et des Héros qu'ils rappellent sans cesse au souvenir du peuple. L'histoire, la religion, les mœurs d'une nation sur laquelle ont passé deux ères de barbarie, et qui, pis est, deux ères de civilisation, peuvent être reconstruites à l'aide de ces vestiges précieux; et tel vase, où se préparait il y a deux mille ans les aliments d'une pauvre famille étrusque, prend aujourd'hui dans nos musées une grande importance. Les monuments de notre époque, laquelle ne révèle aucune individualité nationale, n'auront dans deux mille ans l'intérêt d'un vase étrusque.

Digitized by Google

L'entrée des tombeaux étrusques est formée par une plaque pierre si habilement jointe qu'il faut la briser pour pénétrer dans l'intérieur; une salle de dix-huit ou vingt pieds carrés, ornés de peintures qui rivalisent avec ce que l'art antique a laissé de plus pur et de plus exquis, contient ordinairement dix ou douze sarcophages rangés avec ordre sur une saillie pratiquée tout autour de la salle. Chaque sarcophage a son couvercle représentant une figure sculptée dans un bloc de pierre, ou façonnée en terre cuite; ces figures généralement de grandeur naturelle, mais quelquefois colossales portent au col et aux doigts des bijoux artistement travaillés. Derrière chaque figure, on voit amoncelés ou suspendus aux murs, des ustensiles de bronze de toutes sortes : fibules, boucles, strigyles, agraphes; des morceaux d'émail et de pâtes transparentes imitant les pierres précieuses, et surtout une immense quantité de vases de toutes grandeurs et de toutes formes; hydries, patères, canthares peintes avec une élégance et une recherche infinie (1). L'extrême antiquité de ces vases n'est pas contestable ; Pline, ce grand annaliste de l'art antique, les mentionne au nombre des curiosités, et non comme objets de manufactures contemporaines. Les plus anciens sont ceux qu'on appelle de *style égyptien;* ils représentent des sphinx, des griffons, des chimères dessinées en rouge et noir sur des fonds jaune pâle; les antiquaires ne sont pas d'accord sur le point de savoir s'ils ont été importés d'Egypte, ou s'ils ont été copiés d'après des modèles égyptiens; cette dernière opinion paraît cependant prévaloir. Viennent ensuite les vases noirs ornés, de bas-reliefs représentant des animaux; on les dit fabriqués à Volterra. Ceux qui ont des figures noires sur un fond rouge se classent immédiatement après les plus

(1) Dans le tombeau des Vethari, on a trouvé avec la cuirasse les javelots du général de ce nom, une paire de dés.... pipés !

Digitized by Google

anciens, c'est pour ceux-là que les antiquaires ont une épithète qui déroute singulièrement les ignorants : *ils sont archaïques.* On regarde comme plus modernes les vases qui ont des figures rouges sur un fond noir; ceux-là abandonnent la manière un peu raide de la peinture étrusque pour les formes adoucies et élégantes de l'art grec; mais les plus beaux, ceux du temps où l'Etrurie était à l'apogée de sa richesse et de sa grandeur, sont noires avec un champ rouge sur lequel se dessinent des figures noires, dans les draperies desquelles on a introduit les trois couleurs brune, blanche et pourpre; le blanc est invariablement réservé pour le nu dans les figures de femmes. Après les vases, ce qu'il y a de plus recherché dans les tombeaux étrusques ce sont les *tazze* faites de la même terre; elles sont même, à raison de leur rareté, plus estimées des amateurs; celles qui sont rondes, larges, basses, montées sur trois pieds très courts, étaient réservées aux cérémonies religieuses; celles qui n'ont pas de pieds servaient aux usages domestiques. Je possède deux de ces dernières dont les peintures ont un peu souffert, mais qui sont d'une forme charmante.

Vous trouvez aussi, sur ma crédence, à côté des plâtres de Dantan et de ceux de nos compatriotes Laurasse et Chavanne, des statuettes de celui de vos amis qui, au lieu de s'acharner à faire revivre l'art grec ou l'art chrétien, copie la belle nature et fait tout simplement des chefs-d'œuvre; vous avez nommé Pradier; là, aussi une jolie gargoulette d'Alexandrie, un petit verre portant la Salamandre et le chiffre de François Ier, une buire au long col, etc., voilà pour l'extérieur du meuble; si vous voulez visiter l'intérieur, ouvrez cette serrure ciselée à jour, au mécanisme si naïf qu'il ne se peut deviner, et vous voilà au milieu des bijoux de ma bibliothèque. Ceux-ci chefs-d'œuvre de la presse moderne, sont presque tous des souvenirs de mes amis; ceux-là des raretés sorties

Digitized by Google

des ateliers de Friex de Bruxelles, de Wolfgang, et de ceux des Elzeviers. A côté, des albums, un recueil d'autographes, et un petit coffre en laque de Chine dans lequel est renfermé un collier en bois, petite merveille indienne, le scarabé bleu que me donna notre malheureux ami, Al. Huder, en échange d'une pierre gravée que je tenais de la fille d'un maure d'Espagne établi à Tetuan; cet original conservait les états, les plans et même les clefs des palais de ses aïeux à Grenade, comme preuves des droits, qu'il fera valoir au jour de la restauration. En attendant ce grand événement, il compromettait son beau nom de Paëz y Médina dans un commerce fort étendu de pierres antiques et de diamants; il savait la biographie de tous les bijoux historiques et contait à leur sujet des anecdotes assez curieuses; il nous dit avoir vu dans le trésor du roi de Perse un diamant sur lequel Charles Ier avait gravé lui-même les armes d'Angleterre; avant de mourir, il demanda que ce sceau fut remis à son fils; ce prince, pendant son séjour à Paris, fut obligé de le vendre; et ce fut Tavernier, le célèbre voyageur, qui l'acheta, et le revendit, quelques années après, à la cour de Perse où il est encore.

Êtes-vous fatigué de m'avoir suivie dans la longue course que nous venons de faire? reposez-vous sur un de ces siéges; j'ose à peine vous offrir celui-ci, portant la date de 1697, le siége est si haut, le dossier si étroit! mais il porte des armoiries bien découpées (d'argent, à la tête de lévrier arrachée et bouclée de gueules, au chef de même, chargée de trois besans du premier), entourées de lambrequins supérieurement sculptés. Préférez-vous ce *faudesteuil* seigneurial du XVe siècle? que si vous étiez une femme, je vous ouvrirais le coffre du siége qui renferme quelques beaux morceaux de damas de Gênes, une immense guipure qui, sans doute, a couvert une couche féodale, et mes splendides points de Venise, d'Angleterre, fantastiques chefs-d'œuvre, dont les plus modernes datent de

Digitized by Google

la Renaissance. Les dentelles ont leur noblesse comme celle des familles; elles s'estiment par siècles; ce sont là leurs quartiers.

D'ici vous pouvez voir un prie-dieu sculpté sur toutes ses faces et auquel sont suspendues de vraies castagnettes de Grenade, ma *bonne lame de Tolède* et un poignard allemand. Au-dessus, on admire ma belle aquarelle des *Maistres chanteurs*, et celles de Bellangé, de Viard, etc., un dessin à la mine de plomb de Boissieu et quelques-unes de ses meilleures gravures; un petit tableau de Véry, des sépia de Guindrand, de mon frère, deux magnifiques dessins au lavis de Wille; des gravures de Della Bella, de Callot, d'Howell servent d'escorte à une bonne épreuve du portrait du duc d'Harcourt gravé par Masson, et à celui du marquis de Moncade par Morghen. A tout cela, sont mêlées des corbeilles caraïbes, des tissus de Pite, des pantoufles chinoises, des lithophytes, etc.; voici un des sabres *romains* exécutés sur le dessin de David pour la fête du Champ de Mars; un Damas à fourreau de velours, l'horrible arme des Tchaoux, et celle-ci bien plus horrible encore, à lame courte, large, emboîtant le poignet, c'est une arme semblable qui donna la mort à Typpao Saëb. Puisque nous voilà dans mon arsenal, vite un mot d'une hallebarde de la garde écossaise sous Louis XV, qui ne se composait déjà plus que de Français. Entre elle et un arc gigantesque de la Polynésie est un tableau chinois, en relief, représentant un théâtre sur lequel s'exécute un drame religieux ou moral, car la poétique chinoise veut que toute œuvre théâtrale ait un but utile; une pièce de théâtre sans moralité n'est aux yeux des Chinois qu'une œuvre ridicule; ce desir de donner au théâtre une influence salutaire est démontré par la création d'un personnage qui est chargé, comme dans le chœur des tragédies grecques, d'exprimer les intentions des poètes et les leçons qu'il faut tirer de leurs œuvres; il interroge de temps à autre le lan-

Digitized by Google

gage parlé dans lequel se renferment les autres personnages, pour invoquer dans un chant lyrique et figuré la majesté des souvenirs historiques, les maximes des sages, les préceptes des philosophes, les exemples fameux de leur histoire.

Les personnages de mon tableau sont en pierre de lard et drapés avec goût; les décors sont peints sur soie. Divisé en deux compartiments, il représente dans l'un l'extérieur d'une maison et un jardin, dans l'autre l'intérieur d'un appartement; Imitant en cela tous les peuples de l'Asie, les Chinois réservent toutes les recherches du luxe et toutes les fantaisies de leur bizarre imagination pour leurs demeures dont la principale décoration est toujours la peinture composée de riches et brillantes couleurs, dans la fabrication desquelles ils excellent, et qui servent à la fois à la conservation et à l'embellissement. Il y a des colonnes en bois qui, ainsi peintes, ont plusieurs siècles d'existence. Des lanternes de soie très fine, très transparente sur lesquelles sont peints des oiseaux, des fleurs, etc., sont un des ornements les plus recherchés; on les suspend au plafond par des cordons de soie. Les meubles sont en acajou, ou simplement en bambou; des espèces de consoles dans les angles servent à placer des assiettes de citrons ou autres fruits odoriférants, et des petits ouvrages en ivoire d'un travail exquis. Les principales pièces s'ouvrent toujours sur une cour plantée de vignes, de bambous, au fond de laquelle il y a une volière ou un vivier; de grands vases de porcelaine ou de cuivre, pleins de fleurs, se mêlent à ces délicieuses monstruosités qui, après avoir fait les délices de nos grands mères, viennent aujourd'hui figurer dans les cabinets d'amateurs. La clôture des fenêtres est formée de vitraux peints ou de gaze colorée qui adoucissent la lumière; les portes, les boiseries de la maison représentée dans mon tableau sont noires et rouges, avec de riches dessins dorés, exécutés très finement; je ne saurais trop à quelle époque faire

Digitized by Google

remonter ce tableau, car les costumes ne varient pas en Chine comme en Europe; les rapports des voyageurs sur l'aspect extérieur et intérieur du pays, sur la physionomie et le costume des habitants civils et militaires, s'accordent presqu'en tous points, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Au milieu de mon atelier, une table portée sur quatre figures dans le style tourmenté et furieux du XVIIIe siècle est, malgré l'anachronisme, couverte d'un *doublier*, ouvré à dessins à jours; cette espèce de nappe qui fut en usage jusqu'au XVIe siècle ne servait que dans les banquets d'apparat; lorsqu'un seigneur voulait se venger d'un rival, il envoyait un héraut couper en deux la partie du doublier devant laquelle il était assis, et renverser son pain et son verre. Les convives n'avaient qu'une seule assiette. On ignorait les fourchettes; des couteaux arrondis servaient à porter les mets à la bouche. On buvait dans des hanaps, estamores, quarts; après le repas, un page apportait à laver dans une riche aiguière, et les convives s'essuyaient les mains au doublier; sur le mien, sont disposées mille choses étonnées de s'y rencontrer : des monstres chinois et des lampes romaines, une de ces grimaçantes figures qu'on trouve dans les tombeaux mexicains, quelques coquilles aux couleurs brillantes, des vases égyptiens, des idoles gauloises, un charmant pied d'enfant en terre cuite, évidemment antique, un autre fragment représentant un enfant endormi, et la tête de ce pauvre Gravier, ex-payeur des lanciers rouges de la garde impériale, qu'une fatale liaison avec l'agent de police Leydet amena au bagne de Toulon où il mourut; une rose de Jéricho et un morceau de l'ancre de Lapeyrouse, qui me fut donné par M. Dumont-d'Urville, envoyé à la recherche du bâtiment de ce malheureux capitaine. M. Dumont apprit à Hobbart-Town dans la terre de Van Diemen que le capitaine Dillon avait trouvé des traces de Lapeyrouse à Vanicoro; il se dirigea sur cette île et en fit explorer les res-

Digitized by Google

cifs : il y trouva une ancre et un canon tout corrodés par la rouille, deux pierriers en cuivre assez bien conservés et divers autres objets déposés aujourd'hui au Musée de la Marine. M. Dumont éleva sur le rivage un monument en l'honneur de ses infortunés compatriotes, dont l'inauguration se fit en présence de tout l'équipage de l'*Astrolabe*.

On n'ose blâmer le préjugé assez généralement répandu aujourd'hui, que les secrets de la peinture sur verre sont perdus depuis plusieurs siècles, quand on voit combien il est justifié partout ce qui se produit de nos jours. Les peintres verriers actuels aspirent aux honneurs de la création dans un art où il n'y a plus rien à inventer, et regardent en pitié l'admiration que l'on conserve pour les anciennes productions de ce genre ; il semblerait cependant que lorsque tant d'essais malheureux viennent démontrer l'insuffisance des innovations, on pourrait sans trop d'humilité essayer de ressusciter l'art ancien, dont les derniers siècles nous ont laissé de si beaux modèles. C'est en regardant quelques vitraux suspendus à ma fenêtre que je m'étonne et me fâche qu'on ait pu déroger aux principes des anciens maîtres; rien ne saurait surpasser la beauté des couleurs qu'employaient les peintres verriers d'alors : le bleu, le vert, le violet, et surtout le rouge purpurin paraissent avoir été dès l'origine poussés au plus haut point de perfection ; le Viel remarque même que le beau rouge, la couleur la plus difficile à obtenir, se retrouve plus fréquemment à proportion de l'antiquité des vitraux ; il ajoute que, à l'Allemagne surtout, paraît appartenir presqu'exclusivement le perfectionnement de la peinture sur verre ; il ne cite parmi les monuments qui subsistaient encore de son temps en France qu'un très petit nombre d'ouvrages supérieurs, tandis qu'en Allemagne où s'était fondée une véritable école d'architecture gothique qui s'y maintint longtemps, l'art faisait des progrès immenses ; les beaux vitraux de Cologne qui portent la date de 1509 attes-

Digitized by Google

tent du degré de supériorité qu'il avait atteint, lorsque la réforme vint arrêter les grands travaux du catholicisme. Forcée de se détourner de son caractère réel, et de se rejetter dans les vitres de petites dimensions, la peinture sur verre devint alors presqu'uniquement héraldique; la nécessité de rendre avec exactitude et finesse les nombreux détails que le blason renferme fit employer le verre à deux couches que les anciens artistes désignaient sous le nom d'*émaux ;* ce procédé, qui doubla les ressources de l'art, devint d'un usage général à cette époque où un besoin de beauté à satisfaire fit substituer les idées d'ensemble et d'harmonie au caprice des ornements. J'ai une vitre du XVIIe siècle exécutée dans cette manière et qui est remarquable sous le double rapport de la couleur et du dessin ; la partie supérieure représente l'histoire de Tobie dans tous ses détails ; les côtés sont occupés par deux figures de chevaliers armés de toutes pièces ; un écu (d'azur au château d'argent ajouré de sable) est entouré de lambrequins qui défieraient le burin le plus habile ; il est impossible de rien voir de plus harmonieux et de plus riche de tons que l'ensemble de cette vitre, où les couleurs les plus éclatantes sont employées à profusion ; les liens de plomb très rapprochés, loin de blesser l'œil, sont placés avec tant de discernement qu'ils concourent à la perfection de ce beau spécimen de l'art du peintre verrier. Une inscription au bas de la vitre rapporte qu'elle fut le chef-d'œuvre de Tobias Stadell en 1660. On trouve souvent des vitres allemandes du XVIIIe siècle qui n'ont pas dégénéré.

Ce n'est dont certes pas faute de modèles que les peintres verriers actuels persistent dans la fausse route qu'ils ont prise ; ils veulent, disent-ils, *être de notre époque !* Quelle époque que celle qui, dans son manque de foi artistique, a permis qu'il s'éleva des édifices comme celui du quai d'Orsay et Notre-Dame de Lorette !!! Hélas ! les mauvais jours de l'art ne

Digitized by Google

sont pas passés! notre vanité nationale toujours prête à se grandir à l'aspect des œuvres contemporaines s'obstine à *créer*, quand elle serait bien plus riche si elle voulait seulement *conserver ;* habitué à ne chercher presque uniquement que des conditions d'utilité immédiate dans toute œuvre des temps passés, le siècle voit disparaître sans s'émouvoir, tout ce qui ne lui offre qu'une valeur artistique; il faudrait des volumes pour dire toutes les richesses architecturales que la restauration et la révolution de juillet après elle ont anéanties; pertes immenses pour l'art et la science, que tout ce qui se produit de nos jours rendent encore plus regrettables. Sur tous les points du pays, on trouve des traces sacriléges de cette inepte manie de destruction; faut-il rappeler comment, à l'époque du sacre de Charles X, la cathédrale de Rheims fut indignement mutilée? Chargée du haut en bas d'admirables sculptures qui débordaient son profil, on vint à penser que quelques unes pourraient se détacher et tomber au moment où le roi passerait; pour se délivrer de cette appréhension, un *architecte* occupa pendant trois mois vingt ouvriers à faire tomber toutes les figures en surplomb! un pudique préfet en a fait autant à Brou pour toutes les nudités. De l'abbaye de Jumièges, il ne reste que ce que les Anglais n'ont pas voulu; à l'exemple, de lord Elgin, ils ont acheté au propriétaire ses merveilleux débris; les Turcs ne vendaient que les monuments grecs, nous faisons mieux, nous vendons les nôtres. A Nevers, des églises du XIe siècle ont disparu complètement. A Laon, la tour de Louis d'Outremer a été vendue à l'encan. La magnifique église de Charité-sur-Loire qui rivalisait avec les plus célèbres cathédrales, a montré pendant trente ans ses admirables richesses tombant en ruines. A Fécamp, un maçon s'est fait une charmante maisonnette avec les débris d'un jubé que le curé fit démolir, parce qu'il le dérobait aux regards de ses paroissiens. Tout récemment un *architecte* n'a-t-il pas osé

Digitized by Google

couper en deux le tombeau du roi Dagobert à St-Denis! Que reste-t-il du château renommé de l'Arbresle? et plus près de nous encore ne voyons-nous pas les murs démantelés de la chapelle de l'Observance (1) livrer à l'intempérie des saisons ses précieuses sculptures? Au moment où nous écrivons ceci le conseil municipal d'Auxerre veut établir une salle d'asile dans l'une des plus anciennes églises de la ville, presqu'aussi belle que la cathédrale de Sens. Avec quel mépris les étrangers doivent-ils voir le vandalisme réfléchi qui existe en France, si on le compare avec les efforts érudits de tous les autres peuples pour dérober au temps les restes des siècles passés et des races éteintes! en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et jusque dans la malheureuse Irlande, on entoure de vénération ces souvenirs d'un autre âge. En Prusse, la loi défend non seulement de détruire un monument historique, mais encore de l'affecter à un usage indigne de sa première destination; que si des restaurations deviennent urgentes, ce n'est qu'après un concours présidé par des artistes de tous genres (et non par des conseillers municipaux), que les travaux sont adjugés au plus habile. Chez nous, si l'emportant sur l'incurie, ou sur les prétendues nécessités de destruction, l'esprit de conservation vient éveiller un remords, on prend l'architecte le mieux placé par sa fortune et ses alliances, peu importe son talent; alors ce fléau, bien plus dangereux que le temps et les révolutions (car ce qu'il ne détruit pas il le dénature), remplaçant le sculpteur par le maçon, vient poser sa truelle sacrilége sur la rouille artistement jetée par le temps à nos imposantes basiliques! il profane ces vénérables pierres par de ridicules décors de théâtre, comme ceux qui déshonorent la chapelle St-Louis de notre cathédrale, ou par d'ignobles peintures comme celles dont on a avili Saint-André-le-Bas, de Vienne!

(1) Elle sert encore de magasin à fourrage.

Digitized by Google

C'est à ces vandales que nous voyons tous les jours prodiguer les travaux des monuments historiques, tandis qu'il est une foule de jeunes architectes (et dans notre ville seulement nous pourrions en citer plus d'un), véritables artistes par le cœur et par le talent, dont les intelligences choisies, les organisations supérieures sont employées à replâtrer nos mesquines habitations! Hélas! hélas! les mauvais jours de l'art ne sont pas passés!

Mlle Jane Dubuisson.

Digitized by Google

LETTRE

SUR LE

CONGRÈS DE STRASBOURG.

A Strasbourg, le mouvement est moins considérable. Il n'y a pas, comme à Mayence, cette affluence d'étrangers attirés par l'Exposition de l'industrie. Cependant, dès le second jour, on reconnaît les savants promeneurs à leurs habits noirs ; à l'égal des ignorants, ils flanent surtout autour de la Cathédrale.

Le bureau général, aussi bien que les bureaux des sections, était composé de Français et d'Allemands. Chaque membre du Congrès a voulu proclamer par le scrutin l'alliance intime des deux nations. La science n'a point de préférence, elle aime également l'un et l'autre de ses enfants. Ce caractère du Congrès de Strasbourg ne s'est pas démenti un seul instant, depuis la première réunion au Château, jusqu'à la séance d'adieux, où des hommes qui autrefois se trouvaient sur les champs de bataille, se serraient la main avec effusion de cœur. Dans les sections, les deux langues marchaient de pair, aucune n'avait le pas. Des Allemands s'efforçaient de parler français et des Français s'efforçaient de parler allemand. Il en était de même dans le banquet où d'anciens volontaires de l'armée alle-

Digitized by Google

mande sont venus porter des toasts à la prospérité de la France. Par le concours des étrangers qui se sont adjoints à nous, ce congrès a eu, plus que tous les autres, un caractère européen, où dominaient surtout les éléments français et germanique. On eût dit quelquefois que ces hommes réunis par la science étaient rassemblés dans cette vallée du Rhin pour y conclure un solennel traité de paix et d'alliance. On assistait ici au mariage des deux langues, à la noce des deux nations. Pas un seul mot n'a pu blesser l'amour propre du patriote le plus susceptible; aussi la joie la plus franche éclatait sur toutes les figures, et la proposition la mieux accueillie était celle qui tendait à consolider cette alliance. Tous l'acceptaient sans réticence.

Chacun est parti de Strasbourg content de lui-même, comme quand on a participé à une bonne action. Pour ma part, jamais réunion ne m'a procuré autant de jouissances variées, soit par l'importance des questions discutées, soit par l'intimité et l'aménité de la société strasbourgeoise, soit que j'ai eu le bonheur de me trouver là avec des amis que je n'avais pas revus depuis douze à quinze ans.

Pour ce congrès, comme pour tous les autres, on serait bien embarrassé de répondre si l'on demandait d'énumérer les progrès immédiats qu'il a fait faire à la science, et les résultats matériels obtenus séance tenante. Le demander, c'est méconnaître l'esprit d'un Congrès. Rien n'est moins pratique, et son influence toute spirituelle échappe à l'investigation du moment. Mais je ne crains pas de me tromper en affirmant que celui de Strasbourg exercera une grande influence sur les relations scientifiques entre la France et l'Allemagne, sur le développement de jeunes gens auxquels manquait l'occasion de montrer qu'ils en savaient autant et plus que de vieux professeurs à barbe grise. Enfin, ce congrès aura été l'occasion d'un établissement permanent pour la vallée du Rhin, je veux parler de l'*Institut encyclopédique*. On avait fait une proposition analogue pour l'étude de la vallée du Rhône, mais les personnes désignées pour faire partie de la commission organisatrice n'ont pas eu le plaisir d'être convoquées une seule fois.

Le 28 septembre, M. Hepp, secrétaire-général, a ouvert le Con-

Digitized by Google

grès par un discours dans lequel il fait ressortir les avantages que présente la position de Strasbourg pour une semblable réunion.

Après lui, M. Comarmond présente les comptes de la session de Lyon. Il en résulte malheureusement que rien n'est encore définitivement réglé.

Le scrutin, pour la composition du bureau général, donne les résultats suivants :

Président : M. de Caumont.

Vice-présidents : MM. Bertini, docteur-médecin, à Turin; Schadow, directeur de l'Académie des beaux arts, à Dusseldorf; Jullien de Paris; Boussingault, professeur à Paris.

Le 29 septembre, les secrétaires des huit sections font connaître la composition de leurs bureaux respectifs. M. Dœrsch supplée M. Spach pour la lecture d'une esquisse historique de la ville et de l'université de Strasbourg. Ce travail, élégamment écrit, vise peut-être trop à la légèreté. Il expose très bien la lutte des deux nationalités après la réunion de l'Alsace à la France.

Nous allons autant que possible indiquer sommairement les travaux de chaque section en suivant l'ordre indiqué dans la distribution des travaux.

Dans la première section, histoire naturelle, M. Brehm, pasteur à Reuthendorf, en Saxe, élu l'un des vice-présidents, remercie d'abord l'assemblée, témoigne au nom des naturalistes allemands combien ils prennent part au succès de nos congrès. Ces associations, ajoute-t-il, contribuent à resserrer les liens d'amitié entre deux grandes nations, et si la France du fond du cœur s'écrie : *Vive l'Allemagne!* l'Allemagne, à son tour, criera du fond du cœur : *Vive la France!*

Dans cette section, les communications les plus remarquables ont été celles de MM. Froncherz sur les anciens lacs de la forêt noire; Braun, sur les écailles extérieures et intérieures des conifères; Engelhard, sur le terrain de la basse Alsace; celle de Vogt, le jeune collaborateur d'Agassiz et son compagnon dans l'exploration des gla-

Digitized by Google

ciers de l'Aar ; celle sur les mousses par le laborieux Schimper aussi bon observateur en géologie qu'en botanique, et toujours prêt à répondre avec des faits.

Dans la deuxième section des sciences physiques et mathématiques, on a écouté avec intérêt les communications de MM. de Haldat sur la puissance motrice des courants de l'électricité dynamique ; Munch, sur la pile galvanique ; Rameaux, sur la température des végétaux ; Kupfer, sur les observatoires magnétiques.

Dans la troisième section des sciences médicales, on a remarqué les communications de MM. Pétrequin sur l'opération de la nécrose et sur un nouvel appareil pour les fractures du bras ; Pravaz, sur le traitement des luxations congéniales du fémur ; Heidenreich, sur le Codex pharmaceutique français, reconnu comme l'un des plus imparfaits, malgré la célébrité de ses auteurs.

Dans la quatrième section, agriculture, commerce, industrie, etc., on s'est échauffé plusieurs fois à l'occasion du système de Fourier ; les communications les plus remarquables ont été celles de MM. Legrand sur les avantages de l'industrie de famille ; Saum, Kreuzberg et Zuber sur l'isolement et le sort des ouvriers.

Dans la cinquième section, archéologie, philologie et histoire, M. Comarmond a proposé de brûler les corps au lieu de les enterrer. Malgré toutes ses raisons, aucun archéologue de la section ne s'est rangé à son avis.

On a entendu avec le plus grand plaisir les communications de MM. Fuchs, Lœbell, Soldan, Daguet, Bœhr, etc.

La sixième section, philosophie, morale, éducation, législation, a été remarquable surtout par le beau travail de M. le pasteur Naville sur l'éclectisme ; par la brillante improvisation du professeur et député badois Welcker; par la discussion sur les distributions de prix. La théorie et l'expérience ont été d'accord pour repousser ces vaines cérémonies si fatigantes pour tous les chefs d'institution. M. Wamkœnig a annoncé à cette occasion qu'elles ont été entièrement supprimées dans les états de Bade.

MM. Bruch et Willm ont été souvent applaudis.

Digitized by Google

La septième section, littérature, a été, comme d'ordinaire, plus riche en belles paroles qu'en faits. On y a peu appris. Cependant, on doit distinguer les communications de M. Friehs sur la littérature des patois. M. de Lavalette veut encore escamoter le Congrès *au profit* de Paris. Il propose d'y élire un comité chargé de publier les travaux des membres du congrès durant l'intervalle des sessions.

Dans la huitième section, architecture, beaux-arts, histoire de l'art, on a remarqué la savante et très intéressante dissertation du directeur Schadow relativement à l'influence du christianisme sur les arts, et le rapport de M. Bard sur la restauration du chœur de la cathédrale de Strasbourg.

Voulez-vous connaître maintenant la statistique du congrès? M. Silbermann en a donné une très détaillée ; en voici un extrait :

Souscripteurs au congrès	1457
Membres présents à Strasbourg	1008
Dont étrangers à la ville	518

309 Français, 159 Allemands, 33 Suisses, 11 Italiens, etc.

Il y a eu 11 jours de travaux, 11 séances générales et 89 séances de sections. On y a discuté 99 questions du programme; on a lu 103 mémoires et on a abordé 74 questions non comprises dans le programme, sans compter une foule d'observations communiquées.

Outre ces travaux des sections, il y a eu une excursion à la colonie agricole d'Ostwald fondée par la ville de Strasbourg. On est allé aussi visiter les manufactures de Mulhouse où les membres du Congrès ont été reçus par la société industrielle, dont les bâtiments renferment des collections d'histoire naturelle et un musée des produits de l'industrie cotonnière de 1767 jusqu'à nos jours; véritable exposition permanente et comparative.

Pour terminer ce court exposé des travaux du congrès, je vous prie d'insérer ici l'analyse élégante qu'en a faite M. Spach, archiviste du département, la voici :

« Il y a mille ans aujourd'hui, deux princes, deux frères, s'étaient donné rendez-vous avec leurs armées sous les murs de Strasbourg. C'étaient Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve. L'é-

Digitized by Google

poque à jamais mémorable commençait où les deux nationalités française et allemande se formaient ; où les deux peuples, réunis sous le sceptre de Charlemagne et de son fils, se séparaient et pour la langue, et pour les intérêts.

« Les deux rois cependant, en face de leurs troupes réunies sur le sol de notre cité, jurèrent de demeurer fidèles à leurs liens fraternels. Louis d'Allemagne prononça son serment en langue française ; Charles le dit en langue tudesque, et les acclamations des deux peuples ratifièrent la parole des deux rois.

« Depuis lors, les deux peuples se sont rencontrés sur bien des champs de bataille, quelquefois en alliés, plus souvent comme ennemis ; les serments de Louis et de Charles avaient duré ce que durent les serments politiques.

« Aujourd'hui, dix siècles après ce pacte d'alliance entre les deux nations, les délégués de deux armées se sont aussi rencontrés dans les murs de Strasbourg ; ce sont les apôtres pacifiques de la science, de la littérature, des arts qui se sont serrés les mains ; mais dans leurs rangs on n'a point vu briller d'armes au soleil ; dans l'arène où ces missionnaires sont descendus, on n'a fait usage que du glaive de la parole ; et les éclairs qui ont jailli de plus d'un esprit ingénieux, de plus d'une noble intelligence, ont été les seules foudres de cette guerre toute courtoise, et toute au service d'une déesse voilée, mais couronnée d'un diadème lumineux, au service d'une reine que le monde révère sous le nom de *Vérité*.

« Oui, Messieurs, nous sommes tous les humbles, mais les courageux champions de la vérité. Les uns cherchent à réaliser le vrai dans les arts, les autres y aspirent par la voie de la philosophie ou de l'histoire ; tous cherchent à soulever un coin du voile qui cache l'antique déesse.

« Nous n'ignorons point que jamais nous n'arriverons à voir la vérité face à face ; mais nous savons aussi que deux frères qui s'entr'aident dans une tendance commune, ont plus de chance d'atteindre un résultat, fut-il circonscrit, qu'en restant isolés. Plus les savants d'Allemagne et de France concentreront leurs efforts, plus les laboureurs de la science dans les deux pays rivaux s'appliqueront à serrer les rangs, et plus sûrement ils arriveront à une con-

Digitized by Google

quête commune. Les promesses d'union, faites en 1842 au Congrès scientifique de Strasbourg, dureront plus longtemps que les serments des princes de 842. Dans la science il n'existe d'autre rivalité, d'autre ambition, que celle de toucher les premiers au but ; et si l'amour propre est permis au savant et à l'artiste, ce n'est qu'à la condition de s'allier au désintéressement.

» Je le demande à tous ceux qui ont pris part aux travaux des huit sections, si la courtoisie a fait défaut dans ces discussions érudites ; si nos frères d'Allemagne n'ont pas rendu pleine justice aux ingénieuses et spirituelles improvisations de nos frères au-delà des Vosges ; si les hommes venus du Midi n'ont pas accueilli avec cette vivacité d'enthousiasme, que leur départit le ciel, les recherches des hommes du Nord. Dans cette enceinte même d'unanimes applaudissements n'ont-ils pas accueilli l'artiste, le maître de Dusseldorf, lorsqu'il est venu exposer, avec la simplicité de l'homme de génie, les principes qui l'ont guidé dans la recherche du beau, lorsqu'il a mis à nu la source secrète d'où jaillit son inspiration chrétienne?

« On vous a dit, Messieurs, que ces réunions ne produisaient d'autre résultat que d'établir des relations entre des hommes faits pour s'estimer et s'aimer. Ce résultat serait assez beau sans doute ; mais, veuillez le croire, ce n'est pas le seul. Vous pouvez, avec confiance et avec quelque orgueil, jeter les yeux sur les procès-verbaux de vos sections ; ces registres vous diront que votre temps n'a point été perdu en discussions oiseuses ; que ces douze jours de lectures et d'improvisations ont mis en lumière plus d'un point obscur. Dans le domaine de l'histoire naturelle, vous avez tous entendu le disciple, l'ami de l'illustre Agassiz faire l'exposition d'un nouveau système sur les glaciers ; vous êtes descendu avec lui dans ces palais de cristal aussi vieux que le monde ; vous avez entendu la filtration des eaux à travers cette mystérieuse structure, maintenant révélée. Un jeune savant, récemment revenu de la vieille terre des Scandinaves, vous a promené au milieu des blocs erratiques, disséminés sur ce sol runique ; il vous a fait lire dans les stries des roches suédoises les révolutions antédiluviennes. Un vieillard bienveillant a revendiqué pour les êtres inférieurs une par-

Digitized by Google

celle de cette intelligence divine dont l'homme aime à se croire le monopole. Des savants français ont cherché à vous initier dans les lois de la météorologie, et jeté les premiers linéaments de la science de l'atmosphère. Le sort des ouvriers a vivement préoccupé une autre portion de vos membres qui ont prêté une oreille attentive à ces ouragans bien plus dangereux que ceux de l'atmosphère, à ces ouragans que soulèvent les hommes poussés par les tourments de la faim. Les propositions ingénieuses faites par des hommes de cœur pour arriver au soulagement de la misère, pour prévenir les fluctuations dans le sort des ouvriers, ont trouvé de l'écho dans le cœur de nous tous. Nous aimons à croire que les moyens discutés par la section d'économie politique, pour lutter avec le paupérisme, sont autre chose que des palliatifs. La loi arrivera bientôt à régulariser, à étendre sur toute la surface de la France les efforts isolés de quelques hommes généreux. Le Congrès de Strasbourg aura porté son obole aux victimes de la guerre effrénée de l'industrialisme.

« D'autres penseurs, sur un terrain moins pratique, mais abordable pourtant au philosophe, ont scruté les lois du langage ; et les érudits ont feuilleté ces pages de l'histoire qui inspireront toujours de l'intérêt lorsqu'elles s'adressent à la fibre sensible et à l'élément national; le procès des Templiers et la légende de Guillaume Tell ont été soumis à de savantes investigations. Des voix éloquentes ont protesté contre l'isolement des provinces et indiquent des moyens propres ày mettre un terme. Des questions ardues de droit, de législation, de pédagogie, ont exercé l'esprit analytique de plus d'un penseur. La poésie et les arts, dans leurs sections respectives ; ont fait acte de présence, les anciennes traditions épiques ont été savamment discutées; des mains hardies ont arraché le lichen qui recouvre les pierres druidiques de nos montagnes et de nos forêts; des artistes, unis à d'habiles archéologues, en visitant le chœur défiguré de notre cathédrale, ont tracé en quelques lignes concises et claires la meilleure voie de restauration. Dans toutes les sections du Congrès, la théorie et la pratique se sont données la main; et la réunion des deux nationalités sur le champ de la science a produit partout cet heureux effet, de faire marcher de

Digitized by Google

front la synthèse et l'analyse, l'inspiration et le travail, le réel et l'idéal. »

Après avoir parlé des travaux, parlons des fêtes offertes aux membres du Congrès.

L'illumination au feu de Bengale de la tour de la Cathédrale, en quelque sorte obligatoire dans toutes les fêtes, est toujours un très beau spectacle.

Le bal a été très nombreux et très brillant. La salle de spectacle, ornée de tentures à dessins blanc et bleu tendre, présentait un coup d'œil très agréable.

Outre les réunions quotidiennes soit à la table d'hôte, soit dans les salons du château, il y a eu un banquet présidé par M. de Caumont. La salle était décorée d'écussons entourés de drapeaux avec les noms des villes où se sont tenues les neuf premières sessions du Congrès.

Les toasts portés sont les suivants :

M. Ernest-Emile Hoffmann, conseiller et député, de Darmstadt (1) :

La France a, par ses institutions, donné une nouvelle vie aux peuples ; son excellente législation a été utile au monde entier ; ses lois, relatives à l'administration financière, ont amené une nouvelle époque dans l'administration des communes.

Puisse cette France, amie de l'Allemagne, être grande et heureuse ! Puissions-nous ne jamais revoir un temps où la France et l'Allemagne seraient hostiles l'une à l'autre !

Dans cet espoir, je propose un toast au bonheur de la France qui nous reçut si amicalement, et qui, par ses dons, a contribué à adoucir les souffrances de Hambourg.

M. le baron Wedekind, conseiller supérieur de l'admiration générale des eaux et forêts du grand-duché de Hesse, de Darmstadt :

Le Congrès scientifique de France a ouvert ses rangs aux étrangers. Par là déjà vous avez prouvé que rien ne vous est étranger sur le terrain de la science ; vous avez démontré que le règne intellectuel embrasse l'humanité entière, et

(1) Celui qui envoya à nos inondés de 1840 des dons en nature, tels que légumes secs et chemises.

Digitized by Google

que toutes les nations de l'univers, unies par ce lien commun, doivent non seulement apprendre à se connaître les unes les autres, mais encore s'entr'aider dans leur développement et leur perfectionnement. La différence des pays et des événements historiques, ainsi que les besoins de l'administration, exigent que le genre humain se divise en groupes séparés pour le règlement des affaires politiques et économiques. Mais vous, Messieurs, vous nous avez fait voir, par votre bienveillante invitation et votre cordial accueil, que la division du globe en provinces et en pays divers n'a point détruit le lien général.

Plus la civilisation avance et progresse, plus le cercle des communautés humaines croît et s'étend, plus aussi nous sentons le besoin de voir le genre humain former spirituellement et scientifiquement un ensemble d'intelligences. C'est dans ce sens que je rends hommage au cosmopolitisme, sans renoncer pour cela à mon amour pour la patrie, sans cesser d'être fier d'appartenir à ce groupe distingué de l'humanité qui s'appelle la *nation germanique*.

A quelque groupe que nous appartenions, nous participons tous médiatement aux progrès de la prospérité et des lumières de chaque autre groupe; mais ces progrès nous profitent surtout lorsqu'ils se manifestent plus près de nous. Ainsi l'intérêt matériel vient se joindre à l'intérêt moral, pour cimenter entre l'Allemagne et la France cette alliance que fonda autrefois la fusion des Gaulois et des Francs, qui a produit la noble nation française; cette alliance qui répondrait également aux vœux et aux intérêts des deux nations, s'il leur fallait un jour repousser en commun les prétentions de l'Ouest maritime ou de l'Est septentrional.

Mais revenons à la source de tous ces sentiments, et laissez-moi rendre hommage à cette bienveillance avec laquelle vous nous avez permis de prendre part à vos travaux, ainsi qu'à cet esprit d'hospitalité dont vous et cette illustre cité nous avez donné tant de preuves. Veuillez agréer nos vifs remerciments, et croire que l'impression de notre séjour en cette ville et le souvenir des relations que nous y avons trouvées ne s'effaceront jamais de notre cœur.

J'invite donc l'honorable assemblée, et principalement mes compatriotes, à s'unir à ce toast sincère : « *Vive l'alliance spirituelle et intellectuelle des nations! Vive la cité où elle a pris un nouvel élan !* »

M. Schützenberger, maire de Strasbourg, a répondu aussitôt :

Vous nous avez porté en langue française un cordial toast à la prospérité de la France. Qu'il me soit permis d'emprunter votre propre langage pour vous exprimer combien ces nobles sentiments, ces idées généreuses ont trouvé d'écho dans cette assemblée, combien ils en trouveront aussi au dehors, non seulement dans notre Alsace, cette ancienne parente de l'Alsace, mais encore dans France entière.

Digitized by Google

Nous partageons tous le vœu et l'espoir que vous avez exprimé si énergiquement. Puisse un lien toujours plus intime unir l'Allemagne et la France ! Puissent les deux nations apprendre à se connaître de mieux en mieux et s'apprécier l'une l'autre avec un esprit dégagé des vieux préjugés ; puisse chacune d'elles, fidèle à son caractère et en suivant les tendances de son esprit propre, marcher en avant dans la voie que la Providence lui a tracée. Le lien d'estime réciproque qui naîtra de relations chaque jour plus intimes, ne pourra que fortifier l'union entre les deux peuples.

Croyez-le bien, c'est avec le plus vif intérêt que nous suivons de l'œil ces nobles et grandioses efforts de la science allemande, cette consciencieuse et énergique persévérance à arriver à la vérité, but suprême de tout savoir humain.

Depuis longtemps déjà les préjugés des vieux temps se sont effacés de l'esprit des peuples ; le progrès ne tardera pas à en faire disparaître les derniers vestiges. C'est là notre espoir, notre foi, notre desir !

Tout ce qui tendait autrefois à diviser les peuples, la diversité du langage, des besoins et du caractère, aura désormais pour effet de les rapprocher plutôt que de les séparer ; car ils reconnaîtront chaque jour davantage que les membres de la grande famille européenne doivent contribuer réciproquement à leur amélioration, et qu'une communauté d'efforts est seule capable de les ramener à la solution des questions ardues que l'humanité rencontre à chaque pas dans la carrière du progrès.

Qu'il me soit donc permis, en réponse à votre amical toast *à la France*, de porter un toast non moins cordial *à l'Allemagne.*

Votre serviteur a pris aussi la parole :

Notre célèbre naturaliste Elie de Beaumont, impartial comme la science, a dit dans sa *Description géologique de la France :* « Le Rhin, fleuve navigable, est destiné à réunir les populations qui couvrent ses deux rives, bien plutôt qu'à les diviser. La belle plaine qui s'étend de Bâle à Mayence forme une des régions les plus naturelles, et faire une frontière de ce fleuve, c'est désunir ce que la nature avait uni. »

Oui, cette belle vallée, qui a donné au monde Erwin, Gutenberg et Cuvier, est ouverte aux rapports industriels et scientifique des peuples.

Les inondations du Rhône et l'incendie de Hambourg ont habitué ces deux sœurs, l'Allemagne et la France, à une assistance mutuelle dans le malheur.

Aujourd'hui elles ne veulent plus lutter que pour le bien-être de l'humanité et la propagation des connaissances humaines.

A la prospérité croissante de l'Allemagne et de la France, qu'elles continuent à éclairer le monde comme les deux brillantes constellations de la science !

Digitized by Google

Au milieu de ces fêtes, plusieurs membres du Congrès qui avaient assisté à l'inauguration de la statue de Gutenberg, ont été contristés de voir son piédestal encore entouré de toiles d'emballage et d'une barricade de planches. Et pourquoi, me demanderez-vous? Le journal de Francfort nous explique cette énigme. Voici le passage d'un article inséré il y a quelques jours : « Le statuaire David ne s'est-il pas imaginé que Luther, le traducteur du Livre des livres, devait y apparaître? L'archevêque s'en est offensé. On a traité, et il a été convenu que Bossuet serait sur le même bas-relief. Tout paraissait ainsi arrangé ; mais l'archevêque ne peut plus défendre la statue contre les fanatiques; une armée de soldats de Loyola, dont les avant-postes sont à Strasbourg, à Spire, à Cologne, veut chasser Luther de la place publique. »

Y a-t-il rien de plus absurde ? des chrétiens s'offensent de voir la figure de Luther sur un monument *non religieux*, mais *historique*, et ils ne s'offensent pas d'y voir figurer l'empereur de la Chine, un persan, l'empereur Mahmoud II et des Brahmes. Ces Messieurs de l'Orient sont-ils donc meilleurs chrétiens que Luther. Si ce monument avait un caractère politique, les monarchistes pourraient aussi s'offenser d'y voir figurer Franklin, Washington, Lafayette et Bolivar.

Jusqu'à présent l'architecte et le comité ont résisté à ces folles prétentions et ils ont raison, car ils sont responsables de l'exécution du monument tel qu'il a été inauguré. Ils en sont responsables envers l'artiste donateur, envers les souscripteurs *catholiques* et *protestants*, envers les députations de la France et de l'Etranger qui ont assisté à la cérémonie. Mais, en attendant, une sentinelle doit veiller à ce qu'on ne dégrade pas ce monument de notre célèbre artiste.

Pendant que nous imprimons ces lignes, nous trouvons, dans un journal allemand, le passage suivant d'une lettre de David au maire de Strasbourg :

« Je croyais connaître mon siècle, j'ai la douleur de voir que je me suis trompé, que l'intolérance religieuse est encore vivante à Strasbourg, cette ville si distinguée par ses lumières, ses vertus et son patriotisme. Ma reconnaissance pour les Alsaciens doit faire taire tout autre sentiment. Ils ont bien voulu accepter mon don; mon devoir

Digitized by Google

est de ne rien laisser subsister qui puisse les blesser. Je retrancherai Luther et Bossuet du bas-relief qui représente les célébrités de l'Europe, heureux si les bourgeois de Strasbourg regardent cette abnégation du statuaire comme une nouvelle preuve de mon attachement!!!... »

Luther et Bossuet seront remplacés par Erasme et Montesquieu.

LORTET.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

INSTALLATION DES FACULTÉS. — LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE ET LA NOUVELLE SALLE DU GRAND-THÉATRE. — BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHIQUE DE CHARPENTIER. — MORT DE M. DEGÉRANDO.

La séance de rentrée des Facultés a eu lieu jeudi 10 novembre, en présence d'un auditoire nombreux et des autorités civiles et militaires. La multiplicité des discours nuit un peu à l'intérêt de la cérémonie. M. le doyen de la Faculté de théologie a débuté par des considérations mélancoliques sur l'état des Facultés de théologie. Il a annoncé qu'il aurait le courage de dire les causes qui nuisent à leur développement, mais la fin du discours n'a pas répondu au commencement, il n'a rien révélé, rien dévoilé, rien attaqué. D'où vient que ces questions de théologie qui ont autrefois si vivement excité l'intérêt dans les Universités du moyen-âge, ne peuvent aujourd'hui le ranimer, malgré le talent des professeurs? C'est là un grand sujet de méditation, c'est là un fait dont il ne faut pas chercher l'explication dans de petites causes. Nous avons remarqué des passages brillants, de sages conseils et une innovation heureuse dans le discours du doyen de la Faculté des Lettres. Il a nommé les candidats qui avaient subi de la manière la plus satisfaisante les épreuves du baccalauréat. Ce sera un nouveau sujet d'émulation pour les candidats, il ne s'agira plus seulement d'être reçu, mais d'être bien reçu. Enfin M. Sénac, directeur de l'École de Médecine, a terminé par un long discours, dont le sujet était l'*Histoire des Sciences physiques et naturelles*. Nous n'avons pas bien compris le rapport d'un tel sujet avec la séance elle-même, qui, commencée à midi, se serait terminée aux flambeaux, si M. le doyen de la Faculté des Sciences, épouvanté sans doute des longueurs de ses collègues, n'avait eu le bon esprit de s'abstenir.

Les deux grandes arènes de nos vices et de nos passions, le nouveau Palais-de-Justice et la salle de notre Grand-Théâtre, se sont ouverts presque en même temps l'un et l'autre à l'impatiente curiosité de la foule et à la critique de nos journaux.

L'œuvre de M. Baltard n'est point encore terminée, et nous attendrons, pour

Digitized by Google

la juger dans son ensemble, que l'architecte ait dit son dernier mot. Mais nous joindrons de suite nos éloges à ceux que la presse a déjà donnés à l'élégance monumentale de la salle des Pas-Perdus, tout en reconnaissant qu'en hiver on ne pourra pas en supporter la température. Nous voudrions voir disparaître des parois latérales ces lourds caissons simulant le marbre, et dont le stuc vert, noir et rouge fatigue l'œil par un trop brusque contraste de tons. Les caractères employés pour désigner les différentes chambres, sont trop forts, manquent de sévérité, et nuisent aux autres détails, en absorbant trop l'attention.

Nous reproduirons ici l'appréciation que le *Moniteur Judiciaire* a donnée des trois salles d'audience récemment inaugurées :

« La première chambre civile où se plaident les audiences les plus solennelles et où se tiennent les séances d'apparat, surpasse les deux autres en étendue. C'est un carré long dont le périmètre est formé d'un double étage de pilastres en marbre, les entrecolonnements sont revêtus de boiseries sobrement travaillées mais assemblées avec goût, les panneaux sont tendus de damas vert, et encadrés de baguettes dorées. L'estrade où siégent les juges et autres agencements sont convenablement traités. Le plafond est en chêne sculpté et orné dans toute l'étendue de sa surface de caissons à rosaces dorées; il offre un aspect vraiment splendide. Les détails de cette salle, examinés successivement, présentent peu de prise à la critique, et cependant l'ensemble n'est pas saisissant, et l'on regrette que tant de travail et de richesse ne produise qu'un aussi médiocre effet.

« La seconde chambre civile et la chambre de la police correctionnelle sont de formes et de dimensions exactement semblables. Là, pas de marbres ciselés, pas de dorures. Toute la décoration consiste en boiseries d'un bon style dont les teintes austères sont tempérées par des tentures de damas bleu de ciel foncé et cramoisi. »

Il faudrait plus de temps et d'espace qu'il ne nous en reste pous nous occuper avec quelques détails de la salle de spectacle que M. Dardel, architecte de la Ville, vient de nous livrer après une complète et rapide métamorphose. Plus spacieuse que l'ancienne, elle est d'un aspect grandiose et agréable, et si elle n'offre pas la sévère unité de son aînée, en revanche elle a, dans sa disposition générale, une certaine recherche de confortable qui sera d'autant plus appréciée que jusqu'ici nous avons été peu gâtés sous ce rapport. L'aristocratie, tout-à-fait reléguée dans l'obscurité, ne trouvera plus ce double rang de loges d'un si heureux effet quand il était rempli d'élégantes parures et de jolies femmes, mais la classe bourgeoise, pour qui tout a été sacrifié, n'aura que des remerciments à adresser à l'architecte pour la commodité des places et leur bonne disposition.

Digitized by Google

L'architecture reflète les caprices et les exigences de chaque époque. Aussi a-t-elle, cette année, à l'exemple de la révolution de juillet, mis de côté et dans l'ombre ceux que la Restauration avait placés au premier rang. Notre salle actuelle est tout-à-fait démocratique.

A travers le concert d'éloges dont M. Dardel est l'objet, nous sera-t-il possible de faire entendre notre voix jusqu'à lui. Nous estimons son talent autant que nous aimons sa personne; à ce double titre, nous lui devons toute la vérité. Nous lui signalerons donc quelques défauts qui nous semblent de nature à pouvoir être modifiés par la suite : de ce nombre sont les cartouches fond rouge avec les noms de nos illustrations scéniques ; le système d'ornementation où tous les genres sont employés depuis la Renaissance jusqu'au rococo de la fin de Louis XV, pour arriver au grec Percier et Fontaine de l'Empire, au travers d'un assez grand abus de la couleur. Ainsi, ce sont des portes vert clair à moulures roses, des panneaux jaunes avec plinthes grises, le tout s'enlevant sur des fonds d'un ton rouge un peu trop dur pour être chaud. De tout ce mélange, nous devons le dire, il résulte pourtant quelque chose d'assez brillant, et qui, s'il est permis quelque part, doit l'être dans une salle de spectacle.

Nous n'avons plus à faire qu'une seule observation, elle est relative aux armoiries de notre ville. Pourquoi M. Dardel, non content de leur avoir adjoint, au lieu de riches lambrequins, deux gros amours à ailes et à ceintures dorées, a-t-il laissé subsister le chef d'azur, qui n'est plus qu'une hérésie héraldique, depuis la suppression des fleurs de lis ? Ou retranchez le chef, ou rétablissez les fleurs de lis. L'un ne veut rien dire sans l'autre. Dans tous les cas, le chef doit toujours occuper le tiers de l'écu et ne peut être réduit aux mesquines proportions de celui dont nous parlons, sans attester un grand mépris pour la science honorable du blason.

C'est là, comme on le voit, de la critique de détails ; nous n'avons qu'à louer l'œuvre de M. Dardel, prise dans son ensemble.

Nous rendrons prochainement justice aux décors de M. Savette, ainsi qu'aux artistes d'élite que renferme la troupe de M. Sirand, et nous nous occuperons à l'avenir de nos théâtres au double point de vue de la critique littéraire et de la morale publique.

La publication de la Bibliothèque philosophique de Charpentier fait un heureux contraste avec tant de fades ou dangereuses publications qui énervent les esprits ou corrompent les mœurs. En réunissant dans quelques volumes à bon marché les chefs-d'œuvre de la philosophie moderne, bien peu de personnes, à cause de leur rareté ou de leur prix élevé, pouvaient réussir à se les procurer,

Digitized by Google

M. Charpentier, en même temps qu'il a fait une excellente affaire, a rendu un service éminent aux études philosophiques. La pensée première de cette publication appartient à M. Cousin, toujours si vivement préoccupé des intérêts de la philosophie. Les œuvres de Bacon, de Descartes, de Malebranche, des Leibnitz vont devenir des ouvrages presque populaires. Des introductions et des notes les mettent à la portée de presque toutes les intelligences. Le fait seul d'une telle publication et le succès dont elle a déjà été couronnée prouvent combien, depuis quelques années, ont été grands en France les progrès de la philosophie. Qui eût osé, il y a vingt ans, entreprendre de publier des éditions populaires de Descartes et de Malebranche ou de Leibnitz ! Mais, si cette publication est déjà l'indice et le résultat d'un mouvement philosophique dont l'école éclectique peut bien légitimement s'attribuer le principal honneur, à son tour elle va contribuer à étendre et à fortifier ce mouvement. Par l'étude des grands monuments philosophiques modernes, désormais ouverts à tous, les esprits seront détournés des choses frivoles et ramenés aux hautes et graves pensées, aux principes les plus élevés du vrai et du bien. Nous nous réjouissons par avance de cette influence salutaire que la Bibliothèque philosophique de Charpentier nous semble devoir exercer, et nous pensons que tous les amis de la philosophie doivent y applaudir et l'encourager de toutes leurs forces.

Un de nos plus illustres compatriotes, M. le baron Degérando, pair de France, conseiller-d'état, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, vient de mourir. M. Degérando est un de ceux qui ont contribué à ranimer en France les études philosophiques. Son histoire de la philosophie, remarquable pour le temps où elle parut, et si l'on considère ce qu'avait été l'histoire de la philosophie pendant tout le XVIIIe, et même pendant le XVIIe siècle, peut encore aujourd'hui être consultée avec fruit. Pendant la dernière partie de sa vie, M. Degérando semble avoir abandonné la philosophie pour l'économie politique. Ce qu'il avait en vue c'était par dessus tout le soulagement des classes pauvres de la société. Rechercher les meilleurs moyens de leur venir en aide, tel a été son principal objet dans son grand ouvrage intitulé : *De la Bienfaisance publique*. Il est mort dans une vieillesse avancée, et, après avoir fourni une longue et honorable carrière, consacrée à l'étude des sciences morales et des questions pratiques qui s'y rapportent.

Le préfet de la Seine vient d'accorder à M. Perlet, notre compatriote, d'importants travaux dans une des églises de Paris. Ce sont des demi-figures peintes sur lave de Volve, de sept pieds de haut, sur fond d'or.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES

HISTORIENS DU LYONNAIS.

XIX.

GACON, OU LE POÈTE SANS FARD.

DOCUMENTS RELATIFS A LA STATUE ÉQUESTRE DE LOUIS XIV. — MANUSCRITS DE GACON. — RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

La vie et les ouvrages de cet auteur, qui était né à Lyon, le 16 février 1667, forment un tableau assez bizarre et souvent assez ridicule. Après lui avoir fait faire ses premières études, Pierre Gacon, son père, respectable négociant de notre cité, le destinait au commerce; mais, bien loin de se prêter aux vues de sa famille, le jeune François continua ses études, et entra même dans la congrégation de l'Oratoire, où il fit un cours de philosophie et de théologie.

Après y avoir demeuré cinq ans, il en sortit, et, comme il paraissait vouloir embrasser l'état ecclésiastique, on lui acheta une charge de clerc de la chapelle, chez le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Gacon renonça bientôt à cet emploi, qui gênait son goût et sa liberté; et il se livra tout entier à la poésie, qui fit son unique occupation pendant plus de trente ans.

Digitized by Google

Il s'exerça dans tous les genres et sur toutes sortes de sujets. Satires, épigrammes, rondeaux, épîtres, odes, tragédies et comédies, tout était de son ressort. Un penchant naturel pour la satire et pour la critique, lui faisait écouter aisément ceux qui le sollicitaient d'écrire dans ce genre, il ne donnait aucune attention aux motifs secrets ou personnels qui pouvaient les animer. De là, ces satires malignes et outrées contre plusieurs écrivains célèbres, qui affectèrent toujours de ne point lui répondre.

Il ne paraissait aucun ouvrage pour le théâtre, soit comédie, soit opéra, soit tragédie, que le *poète sans fard*, c'était là son nom poétique, ne lâchât une épigramme ou contre l'auteur, ou contre la pièce, souvent même avant qu'elle eût été représentée. Enfin, toujours prêt à attaquer et à se défendre, il se mêla indistinctement à toutes les disputes littéraires de son temps.

Il remporta le prix de l'Académie française en 1717. L'ode (1) qui lui valut cet honneur est d'une extrême platitude, et il serait permis de croire qu'il n'avait pas eu de concurrents. Les académiciens qui, en le couronnant, firent preuve du plus mauvais goût, en furent ensuite si honteux, qu'ils se hâtèrent d'envoyer le prix à l'auteur pour éviter de le lui délivrer solennellement, et de recevoir en public les remercîments d'un homme pareil. Il les avait formulés toutefois dans une ode qui nous reste encore, et qui ne vaut pas mieux que celle qui venait d'être couronnée (2). Ses vers furent donc faits en pure perte, car l'Académie avait chargé l'abbé de Choisy de lui transmettre le prix qu'elle lui avait décerné. Voici la réponse de Gacon :

« *A Monsieur l'abbé de Choisi, directeur de l'Académie françoise.*

« Je conviens, Monsieur, que mon remercîment n'aurait

(1) *Sur la Constance de Louis XIV dans la perte de ses enfants.*

(2) *Pour être prononcée à l'Académie française le jour de la distribution du prix, qui avait été adjugé à l'ode précédente.*

Digitized by Google

pas fait assez d'honneur à des académiciens de votre mérite, mais je crois qu'il en aurait trop fait à ceux qui l'ont refusé, plutôt par un principe d'orgueil que de modestie. Je n'oublierai jamais, Monsieur, toutes vos bontés pour me faire accorder une grâce qui, à le bien prendre, honore autant celui qui l'accorde, que celui qui la reçoit. J'emploierai toute mon éloquence poétique pour tâcher de vous en remercier dignement; mais, en rendant justice à vos talents et à votre politesse, je ne manquerai pas de faire un contraste aux dépens de ceux qui sont si fort éloignés de vous ressembler. Je me tairai pourtant jusqu'au jour de la Saint-Louis, bien résolu de ne point recevoir le prix, si je ne suis reçu à prononcer mon remercîment. Au reste, Monsieur, je suis persuadé que si vous saviez les justes raisons que j'ai eues de répandre quelque peu de sel satirique sur les ouvrages des refusants, vous trouveriez leur conduite encore plus odieuse. Les uns sont des ingrats, et les autres m'ont attaqué personnellement; mais, quelque tort qu'ils aient à mon égard, je suis dans le dessein de leur épargner la seconde partie de l'*Homère vengé*, par respect pour l'illustre corps dont ils sont des membres; mais, puisqu'ils font plus de cas de mes satires que de mes louanges, je les servirai comme ils le souhaitent.

« Je suis, etc. (1) »

Le triomphe académique de Gacon fut une joie pour toute sa famille. Son frère lui écrivait de Lyon, le 10 septembre 1717 :

« J'attendais toujours de recevoir vos deux odes pour pouvoir vous en féliciter, et pour vous témoigner la part que je prenais à la justice que l'Académie vous avoit rendue. Je ne sais par quel inconvénient elles ne me sont point encore parvenues, ce qui m'a obligé de les demander à M. Le Gras pour les faire imprimer, et satisfaire, par ce moyen, la curiosité de

(1) *Œuvres de Gacon*, tom III, aux Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, n° 587.

Digitized by Google

nos citoyens qui sont très empressés de les voir, et qui viennent tous les jours m'en demander. Vous avez bien fait de les envoyer en droiture à Mgr notre archevêque; vous trouverez ici la lettre qu'il m'a remis (*sic*) dans cette occasion, et qu'il a accompagné, en me les donnant, des expressions les plus obligeantes pour vous, etc (1). »

La sœur de Gacon, d'un autre côté, lui écrivait : « J'ai toujours oublié de vous dire la joie de ma mère à l'occasion du prix que vous avez remporté; elle disoit à tout le monde : « Notre poiete a brigoda certaina chouse de notron grand ray « qu'il a remporta le prix, » avec une grande révérence au bout, d'un air de gaîté, etc. (2) »

Un ami et un compatriote, Brossette joignait ses félicitations à ce concert d'éloges; nous avons déjà donné la lettre à Gacon dans cette *Revue*, I, 189.

Vers ce temps-là, Gacon se prit à convoiter une place parmi les *immortels* de notre ville. « Comme vous paroissez vouloir entrer dans l'Académie de Lyon, il serait à propos que vous écrivissiez une lettre *ad hoc* à Monseigneur notre archevêque, que j'aurais soin de lui remettre moi-même; c'est le sentiment de M. Brossette, avec qui j'en ai conféré avant qu'il partît pour ses vendanges, d'où il sera de retour la semaine prochaine, pour se trouver aux premières assemblées de l'Académie; ainsi, envoyez-moi, en réponse, la lettre que je vous demande, afin que votre réception soit prompte. Plusieurs personnes de cette compagnie se font, par avance, un grand honneur et un grand plaisir de vous avoir pour confrère, car vos derniers ouvrages vous ont acquis une grande réputation, etc. (3) »

Cette lettre est datée de Lyon, le 9 décembre 1717. Dans

(1) *Lettres à M. Gacon;* aux manuscrits de la bibliothèque de Lyon, n° 624.

(2) *Lettres à M. Gacon*, ibid.

(3) *Lettres à M. Gacon,* ibid.

Digitized by Google

une autre missive, 16 décembre de la même année, le frère de Gacon disait : « Je vais présentement employer le reste de ma lettre à vous parler de vos inscriptions et d'autres choses de littérature qui vous concernent. Je commencerai par votre réception à notre Académie, qui se fera à la première assemblée sur la proposition de Monsieur notre archevêque, qui a voulu s'en charger lui-même, quoique je lui eusse demandé la permission de la faire faire par M. Brossette. Il me dit, dans cette occasion, les choses du monde les plus obligeantes pour vous, etc. (1) »

Gacon fut donc reçu le 4 janvier 1718, et Brossette lui annonçait la bonne nouvelle par une lettre que cette *Revue* a déjà donnée, tom. I, pag. 193.

Enfin, en 1719, Brossette écrivait encore à Gacon une lettre que nous avons aussi publiée.

Gacon ne dut pas être ravi de cette lettre : « .... On s'est trop légèrement élevé contre *Academia penultima longa*, écrivait-il, puisque la belle épigramme de l'affranchi de Cicéron l'a fait formellement longue, et que Calepin, qui la rapporte tout entière, en donne une raison commune à tous les poètes latins qui se sont servis de mots dérivés du grec.... » Je ne le suivrai pas dans ces détails qui importent peu. Je lis, vers la fin de sa lettre : « Santeuil (2) me faisait souvent l'honneur de me consulter sur ses inscriptions; il ne dédaigna pas de corriger les derniers vers de celle de l'amphithéâtre de St-Côme, sur mes remontrances :

Ad cædes hominum prisca amphitheatra patebant,
Hæc longum ut discant vivere nostra patent,

en celui-ci :

Hæc longum ut vivant amphitheatra patent.

En effet, ce n'est point à St-Côme où l'on va pour appren-

(1) *Lettres*, ibid.
(2) Il faut écrire *Santeul*.

Digitized by Google

dre à vivre; mais il fut bien surpris, quand je lui fis voir que quelque corrigée qu'elle fût, cette inscription n'était point digne de sa muse. « N'eût-il pas été plus juste, lui dis-je, « d'exprimer que l'art des gladiateurs, en déchirant autrefois « les vivants, augmentait le nombre des morts, au lieu que « l'art de la chirurgie en déchirant les morts, conservait le « nombre des vivants ? » Comme il me répondit qu'il y avait trop de matière dans ce raisonnement pour être compris dans deux vers, je lui présentai ceux-ci qui lui prouvèrent que la chose n'était pas si difficile qu'il le pensait :

Corpora viva secans, morti ære lanista favebat;
Chirurgus vitæ mortua dilanians (1).

Ce n'était pas là, sans doute, ce qu'il fallait à Santeul; car, ces vers ne valent pas mieux que tant d'autres du pauvre Gacon.

Les poésies latines que Gacon adressait à l'Académie sont probablement les mêmes qui se trouvent aux manuscrits de la bibliothèque parmi les *œuvres de Gacon*, tome III. Ce sont des traductions en vers hexamètres de plusieurs fables de la Fontaine, mais en vers si prosaïques et si mal tournés, qu'ils ne feraient pas honneur à un élève de troisième.

Quant aux inscriptions pour la statue équestre de Louis XIV, Gacon se donnait beaucoup de peine afin d'en trouver ou d'en faire qui fussent bonnes. Je vais recueillir tout ce que sa correspondance inédite nous fournit de documents sur ce sujet.

Le 10 septembre 1717, son frère lui écrivait :

« .... J'ai aussi parlé de votre inscription à M. notre prévôt des marchands qui l'a fort goûtée. Messieurs de l'Académie des inscriptions en ont fait qui copient presque mot à mot celles de la place de Vendôme, et que l'on aurait grand'peine à lire, parce qu'étant fort longues, elles seraient entièrement cachées par les deux fleuves de MM. Coustou. On a rendu

(1) *Œuvres de Gacon*, tom. III.

Digitized by Google

compte de toutes ces difficultés à M. le maréchal de Villeroy, et on attend sa réponse dont j'aurai soin de vous faire part... »

Le 25 septembre 1717, Cholier, prévôt des marchands, écrivait ce qui suit :

« Recevez, Monsieur, mes remercîments des deux odes que Monsieur votre frère m'a données de votre part; j'ai été très sensible aux marques de votre souvenir, et il y a longtemps que je sais combien vous faites d'honneur à votre patrie, et que je lis avec plaisir vos ouvrages. J'en ai eu un fort grand d'apprendre que le maréchal de Villeroy vous avait chargé des inscriptions pour le piédestal de notre statue équestre. Nous avions trouvé quelque chose à dire à celles qui sont venues de Paris. Je vous envoie ce que nous en avions pensé, et ce que nous croyons qui convenait; l'Académie de Lyon veut aussi entrer en lice, il est bien juste que des Lyonnais travaillent pour un si beau monument, et que M. le maréchal a si justement à cœur. Je suis persuadé que personne n'y réussira mieux que vous. »

Le 9 décembre 1717, lettre du frère de Gacon :

« Si je n'avois eu, Monsieur mon très cher frère, qu'à vous dire mon petit sentiment sur vos belles inscriptions, je n'aurais pas tardé si longtemps à vous écrire, mais je voulais vous faire part de celui de notre consulat, et quelque soin que je me sois donné, je n'ai pas pu y réussir. J'ai seulement appris que quelques membres de notre Académie travaillent à en faire, surtout le P. Colonia, jésuite, et M. Laisné, le cadet, directeur de la Monnaie. On m'a même dit que ces messieurs les montreraient à l'Académie lorsqu'elle se rassemblerait, ce qui se fera incessamment. Reste à savoir qui décidera des vôtres et des leurs. On dit ici, car, comme vous voyez, je ne sais rien de positif, que monseigneur le maréchal de Villeroy se chargera de ce jour-là, mais je n'en crois rien. C'est un seigneur savant en bien des choses, mais qui ne se pique pas de celles-là; j'oserais dire que l'on ne peut pas m'en imposer là-dessus. Quoiqu'il en soit, je serai attentif sur tout ce qui se

Digitized by Google

passera ici, et j'aurai soin de vous en rendre compte; voyez, de votre côté, ce qui se passe à Paris.... S'il faut vous dire ce que je pense de vos inscriptions, je les trouve parfaitement belles, et hors que la brigue ne prévale, elles doivent être préférées. Je ne vous parle point en cela comme votre frère, mais pour rendre justice à la vérité... »

Le 16 décembre 1717, lettre du même :

« .... Quant à vos inscriptions, on les trouve fort belles, mais on dit que l'on n'est pas près de s'en servir, puis que l'ouvrage de messieurs Coustou tardera encore longtemps. Cependant, monsieur notre prévôt des marchands me promet toujours que l'on vous rendra justice... »

Le 3 mai 1718, lettre de Cholier :

« .... Quand vous aurez quelques moments de loisir, faites-nous le plaisir de penser à nos inscriptions pour la statue équestre. Je vous dirai confidemment que bien des gens nous conseillaient de proposer des prix en Hollande et en Italie; on ne sauroit avoir trop d'attention pour un monument qui nous doit faire honneur dans la postérité. »

Le 25 novembre 1718, autre lettre du même :

« .... Je persiste toujours dans le sentiment que les inscriptions les plus courtes sont les meilleures, que c'est un point essentiel qu'elles ressentent le naturel inimitable de l'antiquité; et des connaisseurs et amateurs de cette heureuse antiquité pensent qu'elles seraient mieux en prose qu'en vers; d'autres soutiennent qu'il serait heureux de commencer par quelques demi-phrases des anciens, qu'on pût appliquer à notre monument. Je n'en sais pas assez pour décider sur cela; je souhaiterais le savoir, sans pourtant me donner beaucoup de peine, persuadé que cet article est autant de fantaisie que de goût; je suis encore convaincu que l'on ne peut mieux faire que de s'en rapporter aux vôtres.

« J'espère être un des admirateurs de MM. Costou (*sic*); je vous dirai confidemment que s'il faut beaucoup de temps pour faire de beaux ouvrages, cette circonstance ne manquera pa

Digitized by Google

aux leurs; il y a trois ans que je suis prévôt des marchands; on nous les promettait dans six mois, et peut-être ne seront-ils pas rendus ici dans un an : les beautés trop annoncées et trop attendues perdent infiniment de leur prix. Ne me faites point d'affaires avec eux, je vous prie, mais ayez la bonté de leur dire que vous savez par nombre de Lyonnais que l'on se plaint fort de leur longueur. A quoi, de bonne foi, servira l'ouvrage du cadet, si celui de l'aîné n'est pas fait en même temps? Le consulat est très résolu de ne leur pas donner une pistole que les ouvrages de l'un et de l'autre ne soient en chemin.

« Permettez-moi un mot sur le *suspicit*; il ne me paraît point qu'il soit aussi énergique qu'*aspicit*; permettez-moi d'ajouter qu'il n'est pas assez noble; j'en use avec liberté, et je vous dis mon sentiment; peut-être nombre d'autres gens seraient du vôtre; je m'en rapporte volontiers. »

« Votre excellent goût naturel, répondit Gacon, vous faisant adopter les meilleurs principes, je me tiens heureux d'avoir en vous un patron capable de goûter les ouvrages marqués au coin de l'antiquité. Vous voulez des inscriptions courtes, et elle n'en a jamais connu de longues, jusque là qu'elle s'est quelquefois contentée de trois lettres : OBS, *ob servatos cives;* vous croyez qu'il les faut en prose, je suis du même sentiment, mais c'est lorsque le sujet est entièrement sérieux et naturel; car lorsqu'il est orné de fictions poétiques, tels que des fleuves personnifiés, la poésie y est absolument nécessaire; les premières doivent être autant graves et sérieuses, que les secondes doivent être brillantes et hardies. Pour ce qui est de se servir d'une phrase ou d'un mot d'un ancien auteur, outre que cela sentirait trop la devise, cela ne convient tout au plus qu'à un cadran solaire ou à la maison d'un particulier; il faut plus de grandeur et de dignité dans les monuments publics....

« *Aspicere* ne signifie que regarder simplement, au lieu que *suspicere* renferme l'admiration avec le regard.... Virgile nous

Digitized by Google

en donne un bel exemple, lorsqu'il représente Enée admirant les murs et les tours de Carthage :

O fortunatos nimium, quorum jam mœnia surgunt !
Æneas ait, et fastigia suspicit urbis.

Il pouvait mettre *conspicit*, qui était le vrai mot pour exprimer *voir* ou considérer, mais il ne l'a pas cru assez fort. Ainsi, rien ne convient mieux à un fleuve tel que le Rhône qui regarde de bas en haut, et qui admire en même temps, comme je le dis, dans l'ode de l'*Amitié* :

Et par les Coustoux, sous la base
Le Rhône et la Saône en extase
Admirent le vainqueur du Rhin.

Ces deux messieurs tâchent à réparer le temps perdu, puisqu'ils fondent chacun en particulier pour aller plus vite. (1) »

Le 18 janvier 1719, lettre de Cholier :

« .... Notre ville est si agitée par les malheurs dont nous sommes menacés que l'on n'a pas le temps de penser à des inscriptions ; le mal se répand partout ; la paresse et la négligence de MM. Costoux nous jettent aussi dans une léthargie dont il ne sera pas facile de faire revenir ; ils font véritablement à notre égard les petits-maîtres, et nous traitent en francs bons bourgeois et francs provinciaux. Ils nous font de temps en temps jeter quelques phrases de M. l'abbé Noirot et de quelques autres, mais nous avons commencé à nous endurcir, et je prévois que nous ne penserons véritablement à ne nous déterminer sur les inscriptions que quand cet ouvrage si grand et si considérable de MM. Costoux (*sic*) sera en chemin. »

« Vous vous plaignez avec justice de la lenteur de messieurs Coustoux ; la seule excuse qu'ils allèguent, c'est qu'après la mort de Louis XIV, M. Raval fit l'ouvrage d'une manière à faire croire qu'on le voulait abandonner ; il a fallu un temps

(1) *Œuvres de Gacon*, tome III.

Digitized by Google

considérable pour remettre les ateliers en train. Ce que vous me dites agréablement de l'abbé Noirot n'est que trop vrai; ce sont de pareils donneurs de phrases qui se mêlent de tout, qui font tout, qui décident de tout, et qui très souvent ne sont capables de rien. Comme je suis trop véridique, et, pour ainsi dire, trop fier pour faire cas de telles gens, et pour prendre leur attache, ils ont empêché mon Esope de paraître; mais je m'en console par le chagrin que de sages esprits ont témoigné de ce qu'on privait la cour et la ville d'un divertissement qui renfermait l'utile et l'agréable. (1) »

Le travail de Gacon fut inutile, on n'en voulut pas; Cholier lui écrivait en date du 27 février 1721 :

« .... Quant aux inscriptions, je n'y ai, en vérité, nulle part; je donnai d'abord les vôtres à M. Perrichon pour les faire voir à l'Académie où elles sont restées. Il y en a eu du P. Colonia qui n'ont pas eu la pomme; on ne s'est point déterminé pour celles de M. de Boze; l'Académie en avait fait ici depuis peu d'assez passables; en a voulu y ajouter et retrancher, et, on n'a rien fait qui vaille. J'ai fait de mon mieux pour en avoir des copies; je n'ai pu les avoir; notre prélat s'est chargé seul de les envoyer à M. le maréchal, qui lui a fait réponse qu'il le priait de ne lui en plus parler, de me le dire aussi, qu'il ferait décider à Paris, après quoi plus de représentations. Voilà où nous en sommes. Je ne suis point de l'Académie, ni n'en veux être; vous pensez bien qu'il y a longtemps que j'y aurais place, si j'en avais été friand... »

C'est probablement à ces lignes que répondirent deux lettres sans date ni adresse, et qui se trouvent dans notre recueil manuscrit. Voici la première :

« Enfin, Monsieur, vous voilà donc déterminé au sujet des inscriptions ou plutôt des ponts aux anes, car c'est ainsi qu'on doit appeler celles qui peuvent se placer partout. Je vous avoue que je suis outré de douleur de voir que la canaille littéraire l'emporte de plus en plus. Ne croyez pas, Monsieur, que

(1) *Œuvres de Gacon*, tome III.

Digitized by Google

la colère me dicte de pareils termes ; c'est d'après M. Huet que je parle, lequel, dans un livre posthume intitulé : *Huetiana*, et que j'appelle son testament de mort, les traite de gens ignares et non lettrés qui, dans les cabarets du Pont-Neuf, conjurent contre le bon goût et la raison. C'est sans doute parmi ces mêmes gens que le sieur Brossette, leur digne admirateur, a cabalé pour donner l'exclusion à mes inscriptions, qui n'étaient pas moins convenables au lieu qu'à la personne, et qui avaient un caractère de nouveauté. En effet, il ne serait pas juste que Paris, après s'être déshonoré par de ridicules ouvrages en ce genre, Lyon voulût en faire paraître de raisonnables ; mais vous pouvez compter, Monsieur, que ce ne sera pas impunément. Les plaintes que j'en ai portées au conseil de la Calotte retentiront si loin, que les nations les plus reculées en riront à leurs dépens. Dans la dernière assemblée qui fut tenue, un de nos chefs, qui est un officier aux gardes, après m'avoir loué sur la manière dont j'avais rappelé l'ancien monument d'Auguste, qui fait honneur à notre ville, me dit qu'on pouvait encore tourner la pensée en cette manière : *Aut Cæsar aut Lodoix*. Voici comme je l'ai mise en vers :

Galliæ ubi
Aut nemo aut Lodoix debuit inde coli.

Louis-le-Grand peut seul remplacer un Auguste. Je ne parle point de celles du Rhône et de la Saône qui ont eu une approbation générale, à l'exception de nos modernistes, qui ne condamnent un ouvrage que par le rapport qu'ils ont avec ceux qui travaillent d'après l'antiquité.

Les sieurs Brossette et Gros de Boze
Soi disant connaisseurs en vers ainsi qu'en prose,
Sur mes inscriptions portant leur jugement
Les condamnent absolument.
L'un dit que trop d'esprit y brille,
Et l'autre, que l'esprit n'y brille point du tout,
Mais ce couple opposé n'est pas juge infaillible :
J'en appelle au bon sens, si conforme au bon goût.

Digitized by Google

« En un mot, Monsieur, vous en entendrez parler; heureusement ces messieurs et leurs consorts nous ont fourni assez de matières, pour composer un gros volume dans lequel je parlerai d'autant plus librement que le sujet dont il s'agit ne peut intéresser ni l'état, ni la religion, et qu'elle (1) ne tend qu'à soutenir le bon sens et le bon goût. J'ai vu une dissertation d'environ une page du sieur de Boze, au sujet de la planche de Benoît Audran dont il parle comme un aveugle fait des couleurs. Le seul défaut qu'il y ait, et qui en est un très grand, c'est que le bronze et le marbre ne sont pas assez distingués, et que la figure paraît plutôt le portrait du roi vivant qu'une copie de sa statue; c'est ce que vous pourrez faire observer à son frère qui doit finir cette planche. Je lui en ai déjà insinué quelque chose; vous achèverez, Monsieur, de l'en convaincre, en taisant, s'il vous plaît, d'où vient l'observation, puisqu'il pourrait me dire de quoi je me mêle, d'autant que cela allongerait de beaucoup son travail. J'ai fait réimprimer ma traduction des Fables de M. de la Motte d'une manière plus digne de voir le jour; je ne manquerai pas de vous en envoyer un nouvel exemplaire par la poste; c'est tout autre chose que les précédentes. Je viens de mettre la dernière main à un grand ouvrage dont je dois faire lecture ces jours-ci au Régent : c'est une traduction de l'art poétique d'Horace en vers français, de l'art poétique de Boileau en vers latins, et de l'Art de Peinture de Dufresnois en vers français. J'espère d'y confondre doublement mes ennemis, tant par la belle et bonne versification, que par une application des préceptes aux ouvrages d'à présent. La qualité d'académicien m'obligerait à le communiquer avant l'impression à notre Académie, et particulièrement par déférence à notre illustre prélat; mais, comme je vois que les moins capables y prennent le dessus, je me contenterai de l'avoir montré à des gens qui, pour n'être pas de l'Académie, n'en ont pas moins de génie

(1) Il faut *qu'il;* Gacon avait d'abord écrit *mesme* au lieu de *sujet.*

Digitized by Google

et de bon goût. J'enrichirai le livre de plusieurs estampes allégoriques. Je pourrai bien y joindre la statue équestre avec mes inscriptions, et des médailles pour faire des leçons à ceux qui s'en mêlent et qui n'y entendent rien, quoiqu'ils soient payés pour bien faire. »

Voici la seconde lettre :

« Je n'ai pas été surpris, Monsieur, que la brigue ou le mauvais goût ait prévalu dans la province, puisqu'elle prévaut tous les jours dans Paris et à la cour même; il est vrai que l'on n'est pas longtemps à se repentir de l'avoir écoutée, mais c'est toujours autant de pris sur l'ennemi. *Cardenio,* qui avait supplanté mon *Esope*, a été si universellement sifflé et hué, que son auteur en a mérité une place distinguée dans le régiment de la Calotte; je vous envoie le brevet qui la lui accorde; l'auteur des inscriptions n'a pas même assez de mérite pour s'attirer un pareil honneur, et ce serait beaucoup lui en faire que de le mettre au nombre des goujats de la littérature; l'on m'écrit que c'est le P. Colonia, mais je l'aurais bien deviné sans cela; il ne peut sortir du sac que ce qui y est; la caque sent toujours le hareng, car son ouvrage est si plat qu'il est digne des proverbes les plus communs; le titre de *Maximus,* qu'il donne à Louis XIV, qui s'était toujours contenté de celui de *magnus,* ne réveille-t-il pas le trait de satire des Hollandais : *Ludovicus magnus, Guillelmus maximus?* De plus, ce titre n'a jamais été donné qu'aux souverains pontifes, et moins par rapport à leur mérite personnel qu'à cause de l'excellence de leur dignité. Quelle pitoyable consonnance : *Consules Lugdunenses!* mais ce n'est rien en comparaison du *salvatori suo.* En vertu de quoi est-ce que Louis XIV mérite le titre de *sauveur* à l'égard de Lyon? A-t-il sauvé cette ville de la main des ennemis? L'a-t-il préservée de quelque malheur funeste, ou l'a-t-il rétablie, après avoir été brûlée, comme elle le fut sous Néron, qui fit présent de trois millions pour la rétablir?

« Le titre de sauveur ne convient qu'à celui qui tire un autre

Digitized by Google

d'un péril évident et éminent; Colonia s'est, sans doute, ressouvenu que la clémence de ce prince sauva tout le corps des Jésuites du juste courroux du parlement.

Quand Jouvency, dans son histoire,
Approuva des fureurs la fureur la plus noire,
Le Parlement voulait qu'un arrêt désola (1)
Tous les enfants de Loyola;
Mais Louis, arrêtant la foudre,
Qui devait les réduire en poudre,
Colonia, jésuite, encor tremblant de peur,
Lui donne avec raison le titre de sauveur.

Quod Pater in reges ferrum Jesuita probaret;
Pellere Jesuitas Curia constituit,
At salvans Lodoix nigros a fulmine patres
Hunc salvatoris nomine jure vocas. (2)

Villaregius prorex Regi optimo et amantissimo. Cette dernière épithète n'est-elle pas plus du style familier et épistolaire que du style noble et élevé? En un mot, ces inscriptions sont si triviales, qu'on les a justement comparées aux écriteaux de chambres à louer; il est vrai qu'elles sont très courtes, mais il est facile d'être court quand on ne dit rien.

Admirez chaque inscription
De notre équestre de Lyon.
Très laconique en est le style,
Il est même tant raccourci,
Que s'il n'offre rien d'inutile
Il n'offre rien d'utile aussi.

« J'ai été tellement choqué de cette indigne préférence que j'avais d'abord voulu jeter au feu tout ce que j'avais fait pour ce monument, car je ne pourrai pas m'empêcher d'en faire voir le ridicule, ce qu'on ne permettrait pas en France; mais

(1) Il faudrait *desolât*, mais la rime!

(2) Ces vers prouvent bien ce que j'ai dit des fables latines de Gacon. Le *Salvans* au nominatif est ineffable.

Digitized by Google

j'aurai recours à la Hollande, et je n'oublierai pas le malheureux Chabri qui a plus gagné avec tout son boussillage que les Coustoux n'ont gagné par leur quatre chefs-d'œuvre. Mais c'est l'ordinaire que les faquins éclaboussent les habiles gens. Comme je suis très persuadé que vous n'avez point eu de part dans tout cela, ou que si vous y en avez eu quelqu'une, ce n'a été que comme contraint, je suis toujours avec la même estime et le même respect que par le passé, votre... »

On le voit, Gacon, n'était pas d'humeur tolérante, et n'aimait ni Brossette, ni Colonia. Dans une lettre que nous avons citée en dernier lieu, Cholier disait au poète couronné : « .... Je vous demande grâce pour le pauvre Père Colonia qui, à coup sûr, n'a point cherché à vous fâcher ; vous me rappelez le Père Charonier, qui était mon ami particulier, et qui, comme vous, tombait souvent sur ce pauvre Père.... »

Gacon faisait aussi, à la même époque, des inscriptions pour une statue équestre que la ville de Montpellier élevait à Louis XIV. Le 10 novembre 1719, Cholier disait à Gacon :

« .... Où en êtes-vous pour celles de la statue de Montpellier? je vous ai su bon gré d'avoir bien frondé :

Est honor artis eques, gloria martis eques.

Un homme peut-il aussi mal penser? L'antithèse de l'homme et du cheval est ridicule. Gens capables de travailler peuvent-ils ainsi s'égarer? Vous l'avez bien corrigé par votre

Belligerans Lodoix oculis hic fulget in ære,
Martis honor quondam, nunc decus artis adest. (1) »

Gacon répondait à cela :

« .... Je vous dirai, Monsieur, que j'ai reçu des remercîments des personnes de la plus grande considération de la province de Languedoc, au sujet de mes inscriptions pour la statue équestre de Montpellier. M. de Roquelaure et M. de Bernage m'ont fait l'honneur de m'écrire là-dessus d'une manière

(1) *Lettres à Gacon.*

Digitized by Google

à me faire croire qu'ils y ont trouvé quelque mérite... (1) »

La lettre du duc de Roquelaure, lieutenant-général de la province, datée de Montpellier, le 23 janvier 1719, se trouve dans le recueil des *Lettres à Gacon* et sent un peu le grand seigneur. Dans le tome IIIe des *Œuvres* inédites du poète on peut voir la lettre qu'il avait écrite au duc. Elle est suivie d'une autre lettre à l'archevêque de Narbonne et sur la même matière. Je dois dire que les inscriptions proposées par Gacon sont pitoyables.

Le 16 décembre 1717, le frère de Gacon lui écrivait :

« .... Monsieur notre prévôt des marchands vous demande un plaisir qui lui tient fort à cœur : c'est un prologue pour chanter en présence de Monsieur le marquis d'Halincour, qui sera ici dans le carnaval à son retour de Hongrie et d'Italie. Comme il y a peu de chose à dire de ce jeune seigneur, vos vers rouleront sur le chef de la maison et sur son affection pour la ville de Lyon, en faveur de laquelle il vient de se départir de cinquante mille livres de rente. Vous saurez à Paris le détail de cette générosité. Il n'est pas besoin que l'ouvrage soit long, ni qu'il y entre beaucoup de personnages.... »

Quand Cholier reçut le travail de Gacon il lui répondit (23 février 1718) :

« M. votre frère vous a renvoyé, Monsieur, les vers que vous avez faits pour la petite fête que nous destinons pour M. le marquis d'Halincour, pour vous prier de les donner à M. Campras pour les mettre en musique et pour vous concerter ensemble. Nous espérons de les avoir dans le 15e de mars ; il faut bien ce temps-là pour préparer les auteurs... »

Le 3 avril 1718, lettre du frère de Gacon ;

« Je vous écris, Monsieur mon très cher frère, de chez M. le prévôt des marchands qui est content à merveille de ce que vous avez fait pour M. le marquis d'Halincour, et comme il souhaiterait de le faire imprimer, il croit que le titre de

(1) *Œuvres inédites de Gacon*, tome III.

Digitized by Google

Prologue ne convient pas, et il m'a chargé de vous consulter pour savoir votre sentiment. Il croit encore qu'il serait à propos d'y mettre une petite dédicace au jeune seigneur pour qui l'ouvrage est destiné. L'on se contenterait d'une douzaine de lignes en prose ou en vers, mais il faut, s'il vous plaît, que vous fassiez réponse incessamment, car on attend M. le marquis d'Halincour d'abord après Pâques. Il faudra quelque temps pour l'impression, et les ouvriers en province ne sont pas diligents comme à Paris.

« Je suis encore chargé de vous demander ce que vous souhaitez pour la reconnaissance de messieurs de ville. Ils pensent à vous donner quelque vaisselle d'argent, convenable à un savant, comme une écritoire, mais vous pouvez me dire, sans façon, si vous aimez mieux l'espèce. Il ne faut point se piquer de délicatesse avec les communautés; d'ailleurs, vous savez que je puis parler librement à M. le prévôt des marchands, qui est fort généreux et fort de nos amis; il est pourtant retenu par les charges de la ville, qui sont grandes dans des temps de misère générale. »

Le 3 mai 1718, Cholier disait à Gacon :

« Nous devons, Monsieur, mille remercîments de tous vos soins pour le divertissement que vous avez envoyé par M. le marquis d'Halincour; il est de main de maître, et nous l'allons faire imprimer; M. Gauthier a remis à M. votre frère quelques légères marques de notre reconnaissance... »

Le poète écrivit en remercîment une lettre qui se trouve dans le tome III de ses *œuvres;* elle nous instruit d'un fait particulier : « .... C'est avec bien du chagrin que j'ai appris, dit Gacon, la chute de votre salle d'opéra; mais, outre que vous ne manquiez pas de ressources, il semble que cet accident ne soit arrivé que pour faire voir que la Providence vous a destiné pour réparer toutes les fautes du consulat précédent. Celle d'avoir reçu de mauvaises inscriptions est d'autant plus énormes, qu'elle aurait déshonoré la ville de Lyon dans tous les siècles.... »

Digitized by Google

Il est temps de revenir à Gacon, et de dire un mot de ses ouvrages; en voici le catalogue :

1° *Le Poète sans fard ou Discours satiriques,* par le sieur G.; Cologne (c'est-à dire Lyon) 1696, in-12. C'est la première édition; la seconde fut faite à Rouen, sous ce titre : *Le poète sans fard, contenant satires, épîtres et épigrammes sur toutes sortes de sujets* ; à Libreville, chez *Paul,* disant vrai, à l'enseigne du miroir qui ne flatte point; 1698, in-12. L'auteur fit quelques changements dans cette édition. — *Item,* sous le premier titre, Bruxelles, 1701, in-12. Ce volume présente un si grand nombre de traits satiriques contre des personnes qui ont mérité, avec justice, l'estime universelle, entre autres contre Bossuet, dont l'auteur attaque les maximes sur la comédie, que Boucherat, pour lors chancelier, et à qui le recueil fut dénoncé, en fit supprimer les exemplaires, et que Gacon subit lui-même quelques mois de prison. Les *Discours satiriques,* parmi des pièces du plus mauvais goût, présentent un certain nombre de vers heureux, notamment ceux ci :

Un livre, cher lecteur, qui tend à la satire,
Est le seul qu'on recherche et qu'on s'empresse à lire;
Mais, comme on n'aime en lui que le style railleur,
Rarement on le lit pour devenir meilleur.
On a beau s'y voir peint comme dans une glace,
Chacun dans son portrait met un autre à sa place;
Et, toujours au prochain appliquant les bons mots,
On est aveugle-né sur ses propres défauts.
C'est par un pur effet de cette humeur bizarre,
Qu'un prodigue aime à voir censurer un avare;
Qu'un athée est charmé, quand on blâme un bigot,
Et que souvent un fat rit du portrait d'un sot (1).

La satire à Brossette, *contre les partisans,* attaque avec assez de verve un vice de l'époque :

Cher Brossette, d'où vient qu'on voit si peu de gens,
Qui soient dans leur état paisibles et contents, etc.

(1) *Préface,* édit. de 1698.

Digitized by Google

C'est un début imité d'Horace; qui donc ne sait les vers :

Qui fit Mæcenas ?

Le poète passe ensuite au portrait de son dilapidateur. *A peine,* dit-il,

A peine est-il entré dans les droits de sa ferme,
Qu'on voit l'ambition que son ame renferme;
D'un seigneur en crédit il recherche l'appui,
Paris n'a point d'hôtel assez vaste pour lui,
Sa foule de commis, sa nombreuse livrée,
Au palais d'Orléans serait trop resserrée ;
Pour se bâtir un Louvre, il appelle un Mansard ;
Le Nostre en ses jardins épuise tout son art;
Tandisque, sans délai, le doreur et le peintre
Viennent peindre et dorer ses salons jusqu'au cintre;
L'or et la soie en main, vingt brodeurs occupés
Font briller ses fauteuils, ses lits, ses canapés ;
Dejans aux Gobelins fait ses tapisseries,
Dotel et Fagnani meublent ses galeries,
Et déjà, dans Paris, la splendeur de ses chars
Du peuple tout surpris attire les regards.
Sa table répondant à ce train magnifique,
Semble vouloir braver la misère publique;
Lièvres, perdreaux, faisans, ortolans délicats,
Hors-d'œuvres, entremets paraissent sur ses plats.
Le croirais-tu, Brossette, après cette peinture,
Qu'un tel homme eût toujours l'esprit à la torture,
Et, qu'au milieu des biens, sous un lambris doré,
Par de cuisants soucis son cœur fût dévoré?
Le sang des malheureux, dont ce vautour s'engraisse,
Lui cause des remords qui le rongent sans cesse.
. . . . . .
. . . . . .
Mais je veux qu'endurci sur les plus noirs forfaits,
Son cœur soit devenu peu sensible à ces traits,
Quel chagrin n'a-t-il pas d'être toujours en crainte,
Qu'une taxe à ses vols n'aille donner atteinte,
Et que si, pour payer, il cherche des détours,

Digitized by Google

Au fort Lévêque enfin il n'achève ses jours?

. . . . . .

. . . . . .

Grand Dieu! pour châtier ces tyrans de la terre,
Ne lance point sur eux les feux de ton tonnerre,
Fais-leur voir seulement le bonheur que produit
La vertu délectable à quiconque la suit,
Afin que sa beauté paraissant à leur vue,
Ils soient au désespoir de l'avoir méconnue (1).

Le dernier trait rappelle ces vers de Perse, *Sat.* III, 35.

Magne pater divum! sævos punire tyrannos,
Haud alia ratione velis, cum dir a libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno;
Virtutem videant, intabescantque relicta.

Il est juste de remarquer encore la satire contre Moignat, banqueroutier de Lyon, et Paperasson, notaire de la même ville.

Parmi les *Epigrammes*, il en est une contre Rivière-Dufresny, au sujet de la comédie du *Chevalier Joueur*; quoique cette épigramme soit connue, nous croyons devoir la transcrire :

Un jour, Renard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur ferait un caractère;
Qui plairait par sa nouveauté.
Renard le fit en vers, et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon;
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Renard a l'avantage
D'avoir été le bon larron (2).

Cette autre, dirigée contre Rousseau, au sujet de la comédie du *Flatteur*, eut, dans le temps, quelque succès :

Cher Rousseau, ta perte est certaine,

(1) Page 40.
(2) Page 206.

Digitized by Google

Tes pièces désormais vont toutes échouer;
En faisant le *Flatteur*, tu t'attires la haine,
Du seul qui te pouvait louer (1).

Il y a néanmoins, dans ces vers, la faute que les grammairiens ont justement reprochée à ceux de Voltaire pour Desmahis :

Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être,

d'*être* la pièce le *Glorieux!*

Gacon s'était, dit-on, vendu à Regnard qui l'employa plusieurs fois à mettre en vers quelques scènes de comédie. Si l'on en croit même les mémoires du temps, le second de nos poètes comiques n'était pas fâché d'avoir à sa disposition un homme de cette espèce, que nulle considération n'arrêtait, et avec lequel les écrivains les plus estimables craignaient toujours de se compromettre. « Gacon, dit la *Biographie uniververselle* (2), a fait des satires contre Boileau, et l'on a quelque sujet de croire qu'il les a faites sous l'influence de Regnard, alors brouillé avec le législateur du Parnasse. » Le silence du mépris était la seule vengeance qu'on pût tirer du nouvel Aretino; il y était extrêmement sensible, et l'on rapporte une anecdote qui aurait dû servir d'exemple à un bon nombre de gens de lettres. Gacon, ayant publié contre La Motte une satire violente, intitulée *Homère vengé*, excita dans le monde une grande rumeur; La Motte seul parut n'y pas faire attention. « Vous ne voulez donc pas me répondre, lui dit un jour l'im-« pudent satirique; c'est que vous craignez ma réplique, mais « n'espérez pas en être quitte. Je vais commencer une bro-« chure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. La « Motte.* » Quelqu'un demandait à ce dernier pourquoi il n'avait pas répondu aux injures de Gacon; le paisible La Motte répliqua : « L'on n'a rien à gagner avec ceux qui n'ont rien à « perdre. »

(1) Page 205.
(2) Art. Gacon.

Digitized by Google

II. *Emblêmes ou Devises chrétiennes, ouvrage mêlé de prose et enrichi de figures ;* Lyon, 1700, in-12. *Item*, IIe édition, *ibid.*, 1718, in-12.

III. *Les odes d'Anacréon et de Sapho, en vers français;* Rotterdam, Fritsch et Bohm, 1712, in-12 de 354 pages, sans la préface qui en a 211. — Nouvelle édition, suivie quelquefois du texte grec, publiée par Jean Caperonnier et de Querlon ; Paris, Grangé, 1754, joli in-16. L'auteur commente Anacréon à sa manière, c'est à-dire qu'il noie le texte dans la vie du poète de Téos, pendant son séjour chez Polycrate, et dans beaucoup de réflexions, de rondeaux satiriques où il insulte à plusieurs personnes distinguées dans les lettres. Il tenta de faire imprimer son volume en France, mais la permission lui en ayant été refusée, il se tourna du côté de la Hollande (1). Son ouvrage présente deux ou trois odes passablement rendues, et l'on a fait ses honneurs au *poète sans fard,* dans l'*Anacréon polyglotte* publié à Lyon en janvier 1835.

IV. Pendant qu'il était à Rotterdam, Gacon donna une édition très défectueuse des œuvres de Rousseau, d'après les copies que lui envoyèrent de Paris les ennemis du poète. Il la mit en deux volumes in-12, et en ajouta un troisième de sa composition ; l'*Anti-Rousseau* (1712), ouvrage réimprimé à Paris en 1716, chez Riboux, et sous ce titre : *Histoire satirique de la vie et des ouvrages de M. Rousseau, en vers ainsi qu'en prose.* C'est un gros volume de rondeaux et de réflexions scandaleusement satiriques, dont le poète se vengea par plusieurs épigrammes qui ne le cèdent point en malignité à celles de Gacon, avec la différence qu'elles offrent un sel et une délicatesse que l'on chercherait en vain dans les grossières et plates injures de son adversaire. En voici une qui fut composée contre l'ode que Gacon avait écrite à la louange de Catinat :

O Catinat, quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi !

(1) *Journal des Savants*, 1721, pag. 279.

Digitized by Google

Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévois
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que contre toi
Le même auteur écrive une satire. (1)

V. Lorsque Mme Dacier eut commencé la longue querelle entre les partisans d'Homère, dont elle prenait la cause, et ceux qui ne trouvaient pas dans ce poète toutes les beautés que cette savante dame croyait y voir, Gacon voulut aussi se mêler de la dispute, et fit l'*Homère vengé ;* Paris, 1715, in-12. C'est une réponse fort aigre, toujours entremêlée de rondeaux, et adressée à La Motte, sur l'*Iliade* qu'il venait de donner en vers français, mais qui n'était en effet qu'une insipide paraphrase du poème homérique. La Motte ne répondit pas à son adversaire, mais l'abbé de Pons, ami du célèbre académicien, et qui se trouvait maltraité dans l'*Homère*, dénonça l'ouvrage au chancelier (2); l'affaire néanmoins n'eut pas de suite. Gacon avait demandé à la duchesse du Maine la permission de lui dédier ce livre; voici la réponse qu'il reçut :

« Madame la duchesse du Maine, qui est très persuadée, Monsieur, qu'un homme aussi sage que vous, aura gardé dans son ouvrage toutes les règles que prescrit l'honnêteté qui doit régner dans les disputes littéraires, trouve bon que son nom paraisse à la tête de ce que vous témoignez avoir composé pour la défense d'Homère. Voilà, Monsieur, la plus importante partie de la commission dont vous m'avez honoré. Quant à l'autre, qui regarde l'Epître dédicatoire, je me connais trop pour entreprendre de toucher à ce qui part de votre plume, et je n'ai pas assez de témérité pour m'ériger en censeur, ni

(1) *Œuvres de J. B. Rousseau.* Paris, Lefèvre, tom. II, p. 280. Voyez aussi page 296 : *Gacon, rimailleur subalterne, etc.*

(2) La dénonciation de l'abbé de Pons se trouve dans le *Journal littéraire de la Haye*, tome VI, page 432. Elle renferme des particularités singulières.

Digitized by Google

en conseil de gens de lettres qui en savent plus que moi. Je me borne donc à vous assurer qu'on ne peut être plus parfaitement que moi, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, MALEZIEU.

A Versailles, ce 6 avril 1715. (1) »

Gacon ne fut guère *sage*, mais il n'est pas vrai, on le voit, que l'*Homère* eût été dédié à la duchesse du Maine *sans son aveu*, comme dit Moréri.

VI. — Gacon saisit bien d'autres occasions pour attaquer La Motte, et pour tourner en ridicule ses poésies et ses fables. Ce fut dans ce but qu'il publia un petit ouvrage qu'il lui plut d'intituler : *Les Fables de Houdart de la Motte traduites en vers français par le P. S. F. Asinus ad lyram, et se vend au café du Mont-Parnasse*, *in*-8°.

Nous avons sous les yeux une lettre curieuse écrite à Gacon par un de ses amis, et qui se rattache aux démêlés avec La Motte. Je donne les passages essentiels :

« .... Le pauvre Bohm est fort à plaindre. Je lui ai parlé de vos *Homères vengés;* il est prêt à vous les renvoyer, et vous pouvez lui écrire pour cela. Il en a vendu quelques-uns, et il y a quelques frais pour la réception. Vous allez donc encore en donner un volume, et vous remettre en lice. Si vous y êtes, comme vous le dites, plus caustique que dans le premier, vous vous ferez plus d'ennemis, et donnerez occasion aux journalistes de répliquer, et c'est un mauvais parti; peut-être un peu de douceur vaudrait-il mieux, mais un homme qui ne nous a jamais voulu croire de bouche, me croirait-il par lettre? Votre épigramme sur les Fables serait plus jolie si elle était vraie, c'est-à-dire, s'il était vrai que Calot eût fait des gravures pour les Fables de la Fontaine, mais vous savez que ce ne fut qu'un massacre qu'il fit.

« D'ailleurs, votre idée est ingénieuse. Quand M. de La Motte serait Apollon lui-même, piqué au jeu contre lui comme

(1) *Lettres à Gacon.*

Digitized by Google

vous l'êtes, vous ne trouverez jamais ses fables bonnes, et je le plains d'y travailler. A ce que je vois, si vous étiez encore ici, nous ergoterions comme autrefois, et votre zèle pour Homère et ses adhérents vous coûterait encore quelques bouteilles de vin. M. de La Motte se consolera facilement d'être sifflé par les ignorants : les clameurs d'une multitude imbécile ne touchent point un habile homme, et vous savez par vous-même que les justes louanges de quatre bons connaisseurs valent mieux que les éloges de quantité de sots.

« Mais c'est trop parlé sur ce sujet; je viens à vos canons. Ils n'y sont plus : le roi de Prusse et le roi de Danemarck, la France même, ont fait enlever depuis un temps à tout prix tout ce qu'on a trouvé de bronze en ce pays, et il y est à présent plus rare qu'en France. J'aurais été bien aise d'obliger en cela et vous et MM. Coustou....

« Ce 2 décembre 1717,

Doux, fils,

Au bureau général des postes à Bruxelles. (1) »

VII. M. Quérard, dans sa *France littéraire*, donne, comme étant de Gacon : *Journal satirique intercepté, ou Apologie de Voltaire et La Motte*, publié sous le nom de Bourguignon, 1719, in-8°. Gacon avait aussi attaqué Voltaire, qui s'est vengé, dans le *Siècle de Louis XIV*, par quelques lignes très méprisantes.

VIII. On a encore de Gacon ; *Le Secrétaire du Parnasse, au sujet de la tragédie d'Inès de Castro, par le P. S. F.* Paris, in-8°, deux brochures, dont l'une parut en 1723, et l'autre en 1724. C'est un recueil de lettres, d'épigrammes, de rondeaux et de fables, dans lesquelles Gacon attaque La Motte, l'abbé de Pons, le *Mercure Galant, etc.*, ou dans lesquelles il fait sa propre apologie.

IX. Gacon est auteur de plusieurs de ces pièces satiriques, si connues sous le nom de *Brevets du régiment de la Calotte.* On en a recueilli une partie, dans les *Mémoires pour servir à*

(1) *Lettres à Gacon.*

Digitized by Google

l'histoire de la Calotte (par l'abbé de Margon, l'abbé Desfontaines, Aymon, Gacon et autres); Basles, chez les héritiers de Brandmyller, 1725, in-8°. — Nouvelle édition, Moropolis, 1739, 4 volumes petit in-12. (1)

Le régiment de la Calotte se forma à la cour de France sur la fin du règne de Louis XIV et pendant la Régence. Aymon, porte-manteau du roi, et frère d'un protestant réfugié en Hollande, lequel a publié quelques ouvrages, Aymon, qui mourut le 5 mai 1734, fut, avec de Torsac, exempt des gardes du corps, le fondateur de ce régiment imaginaire. Les *brevets* que l'on délivrait à ceux qui en étaient membres, furent une arme que Momus joignit à ses hochets et à sa marotte pour corriger, s'il était possible, les ridicules de quelques personnes de la cour. Louis XIV, malgré sa gravité, approuva une invention qu'il regardait comme utile, et soutint Aymon contre les parties intéressées. Sous le Régent, qui riait de tout, les enrôlements se multiplièrent, et le régiment devint presque complet. On se servit des brevets pour attaquer quelques auteurs dont le mérite était terni par une insupportable vanité, ou bien dont les titres n'étaient pas merveilleusement établis; des dévots soupçonnés d'hypocrisie; des artistes qui s'étaient fait tympaniser par leur fatuité ou par d'insignes bévues; des hommes en place qui avaient fait des fautes mille fois plus dangereuses; des hommes et des femmes d'une vertu plus que suspecte, et bien d'autres misères de la société. Jusqu'alors on avait ri de ces piquantes et ingénieuses *calottes*, où leurs auteurs avaient souvent mis tout le sel d'Aristophane et toute la causticité de Lucien. Peu à peu le fond des plaisanteries s'épuisa, les lecteurs commencèrent à se lasser, et sous le gouvernement plus austère du cardinal de Fleury on vit entièrement cesser la fabrique de ces brevets, que leurs derniers auteurs, qui n'avaient pas le mérite des premiers, avaient en vain cherché à soutenir par la seule et triste res-

(1) Barbier, *Dict. des Anonymes.*

Digitized by Google

source qui reste aux écrivains médiocres, de ne rien respecter, et d'offenser à la fois les mœurs, la religion et les lois (1).

J'ai déjà cité le manuscrit de notre bibliothèque ; il contient des pièces sur Law, contrôleur général, sur Fontenelle, Crébillon, etc. La réunion de ces pièces tient à l'histoire d'une nation qui s'est toujours consolée de ses revers et de ses pertes par des plaisanteries et des couplets. Chamfort définissait spirituellement l'ancien régime : *Une monarchie absolue tempérée par des chansons.*

« Nous avons eu de plus mauvais poètes que Gacon, nous n'en avons pas eu de plus méprisés ; son nom est devenu une injure, et l'on ne peut disconvenir, en lisant ses épigrammes, ses turlupinades, ses libelles, qu'il n'ait mérité le déshonneur dont sa mémoire reste chargée. Ce n'est pas pour avoir composé des satires, ce n'est pas même pour avoir trop souvent fait de méchants vers que Gacon s'est déshonoré. Tous les genres de satire ne sont pas blâmables, et il n'est pas donné à tous les poètes d'y réussir ; l'auteur qui s'exerce sans succès, s'il respecte d'ailleurs les mœurs et la religion ne s'expose guère qu'au désagrément d'être raillé par ceux qu'il voulait rendre ridicules ; mais, lorsqu'une basse méchanceté dirige la plume du satirique, lorsqu'il attaque sans sujet et sans pudeur les hommes les plus vertueux, les talents les plus distingués ; lorsqu'enfin il a l'air de spéculer pour vivre sur le scandale et la calomnie, eût-il d'ailleurs un esprit supérieur, il ne peut espérer d'échapper au juste mépris de ses concitoyens. De quel opprobre ne se couvre-t-il pas, lorsqu'à la bassesse de l'ame il a le malheur de joindre, comme Gacon, la grossièreté de l'esprit ? C'est en vain que l'abbé Trublet veut excuser les torts de Gacon, en nous parlant de ses franchises et en nous le représentant comme un homme qui avait *moins de fiel que Boileau.* Il faut, ou que l'auteur de cette bizarre apologie n'ait pas

(1) *Magasin encyclopédique*, VIe année, tome II, page 32.

Digitized by Google

lu l'*Anti-Rousseau*, l'un des ouvrages les plus dégoûtants qui aient été publiés dans le dernier siècle, ou qu'il ait été singulièrement disposé à l'indulgence envers les ennemis de notre célèbre poète lyrique. On peut juger de la candeur, du goût et de l'esprit de Gacon par cette stance contre Rousseau :

Il est marqué d'un mauvais coin;
Son poil roux s'aperçoit de loin;
Il vous montre une bouche torse;
Avec l'honneur il fait divorce,
Et l'estime moins que du foin.

« Quelques grossiers que soient ces vers, ce sont encore les seuls de l'*Anti-Rousseau* que la décence nous ait permis de citer. Dans le reste du livre, on ne trouve que des injures et des accusations odieuses. Nous devons le dire cependant, tous les autres ouvrages de Gacon ne sont pas aussi méprisables. (1) » Nous avons montré, en effet, que les *Discours satiriques* ne sont pas sans quelque valeur littéraire.

Il y eut pendant longtemps une guerre d'épigrammes entre les poètes Pradon et Gacon. L'on n'a rien vu de plus ordurier que les grosses injures dont ils s'accablèrent, et le public ne dut pas être médiocrement satisfait de voir que ces dignes adversaires se rendaient justice, en se traînant alternativement dans la boue.

Enfin, rebuté de tous ses combats poétiques, et se trouvant, par hasard, dans le beau prieuré de Baillon, au diocèse de Beauvais, puis se ressouvenant qu'il avait pris la tonsure dans sa jeunesse, il sollicita la nomination à ce prieuré, et, sur la démission du titulaire, l'obtint de l'archevêque de Cambray, qui en était le fondateur. Il y entra au mois de février 1723; ce fut là qu'il finit ses jours, après une longue maladie, le 15 novembre 1725; on l'inhuma dans la chapelle du prieuré. Gacon fut ennemi du faste et peu capable de travailler pour sa

(1) *Biogr. univ.*, art. Gacon.

Digitized by Google

fortune; il avait la mémoire heureuse et versifiait avec facilité, mais cette facilité fut cause qu'il ne mit la dernière main à aucun de ses ouvrages. Quoiqu'il avouât de bonne foi ses fautes ou ses négligences, il ne pouvait se résoudre à les corriger (1).

On possède aux manuscrits de la Bibliothèque publique de Lyon trois volumes in-folio sous le titre d'*Œuvres de Gacon*. Il y a, dans ces volumes, des lettres, des satires, des épigrammes, des épîtres, des fables, des traductions, des imitations de Théocrite, de Bion, de Martial, etc.; des poésies latines, des brevets de la Calotte, des contes un peu graveleux et une comédie burlesque : *Le mariage du renard et de la cigogne*. Tout n'est pas écrit de la main de l'auteur; la plupart de ses compositions imprimées se retrouvent ici, quelquefois avec de légers changements ou avec des notes. Somme toute, c'est un fatras, mais un fatras où l'on peut puiser quelques faits.

Gacon ne fut pas toujours fortuné, ni toujours heureux; il frappa souvent à la porte des grands; ses œuvres manuscrites en font foi; j'y trouve de nombreuses doléances, de nombreux placets qui ne manquent ni de souplesse, ni d'esprit. Il paraît que, possesseur d'un modique patrimoine, Gacon avait été victime des maltotiers et des fripons. Voici ce que je lis au tome I, épître XXXIXe; le poète s'adresse à M. de Noailles :

. . . . . .
De père et mère, en argent clair
Possédant trente mille livres,
Je les disposais, avec quoi
Je vivais plus content qu'un roi,
Et j'employais le reste en livres.
Je prends billets de banquiers
A cinq et six pour cent, l'année,
Et fuyais ceux des maltotiers;

(1) Niceron, *Mém.* tome XXXVIII, page 233 et suiv. — Titon du Tillet, *Parnasse François*, page 603.

Digitized by Google

Mais, par fatale destinée,
La maltote tant allécha
La banque, qu'elle l'accrocha,
Dont maints banquiers ont fait culbute,
Et m'ont entraîné dans leur chûte.
Au lieu de mes deniers très clairs,
J'eus du Bertillot (1) pour un tiers;
Or, ce Bertillot et sa clique,
En volant le roi tant et plus,
Ont tant fait, par manœuvre inique,
Que leurs créanciers sont perdus.

Ailleurs, Epître XLIIIe, il dit à Messieurs du visa :

A nos seigneurs, les commissaires
Et préposés pour le visa,
Des papiers dont Las s'avisa
Au détriment de nos affaires,
Car, depuis les papiers susdits,
Tout est allé de mal en pis,
Moi, Gacon, poète sincère,
Vous remontre de bonne foi,
Que j'eus jadis de père et mère
Dix mille écus de bon aloi;
Que de ces trente mille livres,
Que je plaçais chez les marchands,
Je retirais quinze cents francs,
Avec quoi j'achetais des livres,
Après avoir finalement
Pris nourriture et vêtement;
Mais que, depuis quelques années,
A Fargés les ayant prêtées,
Ledit Fargés, mon débiteur,
Me fit savoir avec hauteur
Que la cour, pour raisons secrètes,
Se chargeait de payer ses dettes,
Mais qu'en ma faveur il ferait
Qu'en entier le roi me paierait.

(1) Et en marge *Batillot*.

Digitized by Google

Pour lui faire tenir parole,
J'employai plus d'un Mécénas
Desquels il fit fort peu de cas,
Ce qui fit que, changeant de rôle,
J'eus recours à de piquants traits
Qui firent de meilleurs effets ;
En un mot, à l'acquit des vivres,
De l'ordre et volonté du roi,
Par les mains du sieur de Sauvroy
Je reçus trente mille livres
Le tout en billets de l'état,
Que, par un indigne attentat,
Et, par usure trop soufferte,
Les avides agioteurs
Tenaient aux trois quarts de leur perte,
Pour en rançonner les porteurs.
Enfin, vint le nouveau système,
Où je fis trop vite un poème
A la gloire de l'inventeur
Qui, pour récompenser l'auteur,
Par grâce et faveur singulière,
Me fit donner de main première
En payant les souscriptions,
Pour dix mille écus d'actions
Que j'ai soigneusement gardées,
Et qui maintes fois canardées
Sont enfin avec leur produit
Aujourd'hui réduites à huit
Et cinq dixièmes que j'expose,
Déclarant n'avoir autre chose
Tant en fonds de terre qu'argent,
Ayant été très diligent
De porter en banque royale
Celui que j'avais dans ma malle,
Montant à quatre mille francs
De mes épargnes de vingt ans,
Et ce, par la terreur panique
Que causait arrêt authentique
Qui défendait, de par le roi,

Digitized by Google

Plus de cinq cents livres chez soi,
A peine de désobéissance
Et de perte de la finance.
Ce considéré, nos seigneurs,
Il vous plaise au nom des Neuf Sœurs
Et d'Apollon, roi du Parnasse,
Me donner, par faveur et grâce,
Tant le vivre que l'entretien ;
Ainsi faisant, vous ferez bien. (1)

Gacon adresse les mêmes plaintes au Régent, épître 44e, 46e, à M. de Trudaine, etc., à ses amis et à ses proches. L'ode XXIIe du tome I, *sur sa triste situation,* nous montre que le pauvre poète n'était guère écouté.

J'ai beau recourir au régent,
A Bouillé, Le Blanc, et Noaille,
Je ne saurais de mon argent
Retirer ni denier, ni maille.
Mes vers ont beau, d'un ton vainqueur,
Attendrir et percer le cœur
De tels à qui je les récite ;
Certains seigneurs d'un esprit fort
N'y trouvent rien qui les excite
A prendre pitié de mon sort.

On trouve même parmi les œuvres imprimées une *Epître à Monsieur de Fléchère*, lieutenant-général au siége présidial de Lyon, dans laquelle Gacon se plaint encore de deux imprimeurs de Lyon, Baritel et Molin, qui avaient, ce semble, glissé des malices et des calomnies.

Nous terminerons ce long article par l'anecdote suivante :

« Le poète Roy étant allé, en 1715, au café du Pont-Neuf, où s'assemblaient plusieurs beaux esprits, se plaignait au poète Gacon d'avoir perdu au jeu cinquante louis la nuit pré-

(1) Voyez dans les *Discours satiriques*, page 115, un *Placet à M. Paquier, lieutenant particulier au Chatelet de Paris.* Il paraît que Gacon avait été volé au jeu par un maître d'escrime.

Digitized by Google

cédente. Gacon lui ayant répondu qu'il aurait mieux valu faire cinquante mauvais vers, M. de La Motte, qui était auprès d'eux, les ayant entendus : « Vraiment, lui dit il, M. Gacon, « vous en parlez bien à votre aise. (1) »

Les *Lettres à Gacon* nous apprennent que ce poète demeurait tantôt dans une maison de cette *rue Transnonain*, que les journées d'avril 1833 ont si tristement illustrée; tantôt *rue Tireboudin*, chez un menuisier; tantôt *rue Beaurepaire*, *dans la maison de M. Perrault*, etc.

« Un des frères de l'abbé Gacon, connu, dit Pernetti, sous le nom de l'avocat Gacon, se plaît à composer des épigrammes. Je crois que ceux qu'il a attaqués le lui pardonneront aussi volontiers que moi qui ai été un des objets de ses petites satires. Nous souhaitons tous que le plaisir qu'il y trouve contribue à l'égayer et à conserver sa bonne santé; en ce cas, elles lui feront plus de bien, qu'elles ne nous feront de mal.

« Pierre Gacon, autre frère de celui dont nous venons de parler, né à Lyon en 1664, succéda à l'âge de 17 ans au commerce de son père, et y fit des progrès si rapides qu'on jugea dès lors de ses talents. Ses voyages en Hollande et en Angleterre aidèrent à les perfectionner. Sa fortune était déjà brillante en 1702, lorsqu'il commença à servir dans les maisons des pauvres. Il passa au Tribunal de la Conservation et de là au Consulat, en 1714. Son amour pour la patrie éclata dans toutes les occasions. Il consentit à se charger de la direction du séminaire de la Propagation de la foi et de la maison des Recluses. Il exerça la trésorerie de la Chambre de commerce pendant trente ans. C'est en cette qualité qu'il fit tant de mémoires, et qu'il fut député tant de fois pour les intérêts du commerce dont il était devenu l'arbitre. Il fut reçu, en 1738, dans la Société royale des beaux arts de cette ville; comme

(1) F. Barrière, *la Cour et la Ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, page 85.

Digitized by Google

amateur des arts, il s'y connaissait. Un mémoire sur le commerce, qu'il lut dans une assemblée publique de cette compagnie, lui mérita des applaudissements : il écrivait avec facilité et élégance. Son désintéressement et son ardeur à servir ses concitoyens méritaient une vieillesse plus heureuse selon le monde; la solidité de son esprit, sa religion et ses vertus le dédommagèrent des revers de sa fortune. Il mourut à la suite d'une maladie de deux ans, en 1749, dans un âge fort avancé.

« Une partie de la gloire de ce digne citoyen est d'avoir su concilier le négociant et l'homme de lettres. Il avait formé une collection considérable des livres les plus curieux en plusieurs genres, et particulièrement sur l'histoire et le commerce de cette ville. Cette collection de plus de quatre mille volumes, avec trente cartons remplis de manuscrits et de pièces fugitives, se trouve aujourd'hui entre les mains des Grands-Augustins de cette ville qui se font un plaisir de les communiquer.

« Ses armes d'azur au mouton saillant d'argent moucheté, à la bordure composée de même, d'argent et d'azur. (1) »

Nous avons cité quelques fragments des lettres qui nous restent de Pierre Gacon. La famille compte encore, parmi ses gens de lettres, une nièce du *Poète sans fard*, Mme Dufour, née à Paris, en 1753, auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de *manuels*. On peut consulter là dessus la *France littéraire* de M. Quérard.

F.-Z. Collombet.

(1) *Lyonnais dignes de mémoire*, tome II, page 216-218.

Digitized by Google

Appréciations Littéraires.

V.

EUGÈNE SUE.

LES MYSTÈRES DE PARIS [1].

I.

Depuis quelques années il semble, en France, que le Veau d'or soit le Dieu qui mérite les universels hommages ; les génies les plus élevés se prosternent devant cette idole avec autant d'empressement que les esprits les plus ordinaires. Sous cette pernicieuse influence la littérature est descendue au niveau d'un métier. Elle en est venue à se vendre à tant la page, à tant la ligne, et à voir chacun de ses produits tarifé, comme en un prix courant de marchandises, selon ses qualités, et selon son plus ou moins de chances de succès.

Toutefois, le succès réel n'est pas facile. Il faut pouvoir se placer dans certaines conditions exceptionnelles pour se faire

(1) Paris, Gosselin.

Digitized by Google

distinguer du vulgaire ; et comme le style est un mérite assez ordinaire, comme le talent d'observation, l'arrangement des faits, la facture d'une œuvre, sont une science qu'un peu de tact et d'habitude font bien vîte acquérir, il en résulte que la richesse d'invention est le plus sûr moyen d'obtenir la bienveillance du public et de se créer une réputation. Cependant ce mérite spécial qui consiste à trouver du nouveau, n'est pas tellement rare qu'il suffise seul pour mettre en évidence un écrivain. Beaucoup d'esprits, peu remarquables d'ailleurs, possèdent ce précieux avantage ; de là une émulation surexcitante qui a produit de fâcheux égarements.

Il est arrivé, en effet, que des hommes, doués d'un réel génie, mais entraînés par le pardonnable desir de prendre leur place en tête des littérateurs contemporains, se sont laissés aller à chercher dans la singularité, dans l'exagération et, malheureusement, quelquefois aussi dans l'immoralité de leurs œuvres, les éléments de succès qu'il leur eût été facile d'obtenir par les seules ressources de leur intelligence et de leur talent. Ces déplorables innovations ont réussi à captiver pendant quelques temps l'attention publique. Heureusement, le bon sens de la nation, un moment surpris, est bientôt revenu à lui-même. Maintenant, pour obtenir quelques succès littéraires, il faut être, avant tout, convenable et moral.

Cette favorable réaction qui a ramené les auteurs dans une voie meilleure, n'a pourtant pas encore produit tout le bien desirable. Les moyens ont changé, le but est resté le même. La plupart des littérateurs se sont moralisés, parce que de leur moralisation dépendaient, à l'avenir, leurs succès, c'est-à-dire leur fortune ; mais, comme par le passé, leur ambition a continué de viser à la richesse. Quelques-uns, cependant, se sont soustraits à cette préoccupation déplorable qui fait descendre de nobles intelligences au niveau de vulgaires spéculateurs, et, tout en suivant les principes de la nouvelle école, ils ont donné à leurs travaux un but et une portée qui les a élevés au-dessus du commun.

Digitized by Google

Au premier rang, parmi les littérateurs qui se sont ainsi distingués, il faut placer Eugène Sue. Un digne sentiment de patriotisme fit entrer cet auteur dans la carrière littéraire. Il a déclaré lui-même, dans une de ses préfaces, que son but, en prenant la plume, fut de populariser en France l'intelligence des éminents services que peut rendre la marine, et de faire naître la sympathie de la nation pour ce puissant élément de la prospérité des peuples. Eugène Sue n'écrivit donc pas uniquement pour s'enrichir ; il voulut que ses œuvres fussent utiles à son pays. Ses efforts obtinrent un plein succès : il eut la gloire de s'être élancé le premier dans une carrière féconde en patriotiques résultats.

Cette louable conduite d'Eugène Sue lui créait un titre à l'attention et à la bienveillance du public ; il a su, par la vigueur de son talent, justifier et accroître ces favorables dispositions. Les nombreux ouvrages sortis de sa plume ont, presque tous, donné la preuve d'une remarquable habileté. Son imagination féconde a successivement abordé divers genres : il a dépeint tour-à-tour, et avec bonheur, les grandes scènes de la vie maritime, les riches tableaux que présentent les régions intertropicales et les intéressants épisodes de la vie du grand monde. Possédant à la fois les qualités littéraires de Bulwer, de Cooper et de Dickens, il a su se créer un genre spécial, attrayant, varié, qui a séduit ses lecteurs.

Toutefois, Eugène Sue n'a pas réussi de prime abord à conquérir cette place élevée à la quelle il est maintenant parvenu. Son beau talent et sa haute intelligence ne l'ont pas préservé des fascinations qui égaraient la littérature au moment où il entra dans la carrière. Lui aussi sacrifia au mauvais goût qui, pendant quelques années, domina sur les œuvres littéraires ; lui aussi représenta le vice sous de brillantes couleurs, lui aussi montra la perversité et le crime honorés et triomphants, la vertu misérable et conspuée. *La Salamandre, Atar-Gull, Plick Plok*, et quelques autres ouvrages de cet écrivain, portent un déplorable cachet de sophisme et de relâchement

Digitized by Google

moral. On ne peut s'empêcher, même en admirant les beautés dont ils abondent, de regretter que leur auteur se fût engagé dans une aussi mauvaise voie. Mais Eugène Sue avait trop de tact pour rester ainsi fourvoyé ; il abandonna bientôt le malencontreux système qu'il avait un moment suivi. Ses œuvres se moralisèrent : la publication de *Mathilde*, placée entre celles de *Hercule Hardi* et de *Barbe Bleue*, vint jeter sur son talent un nouvel et plus noble éclat.

On se rappelle avec quel empressement on dévora ces longs *Mémoires d'une jeune Femme*, publiés en feuilletons toujours trop courts au gré du public impatient. Talent d'observation, génie inventif, intelligence des situations dramatiques, brillant coloris, finesse de détails, ce roman réunissait toutes les qualités qui motivent et justifient un éclatant succès; il éleva au plus haut degré la réputation de son auteur.

La critique trouva pourtant à s'exercer sur cette belle œuvre. On reprocha à Eugène Sue d'avoir outré le caractère de ses personnages; on le blâma d'avoir supposé une méchanceté aussi persistante et aussi raffinée que celle de Mlle de Marans, une lâcheté aussi vile que celle de Gontran de Lancry, une perversité aussi dégoûtante que celle de Lugarto. Quelle que soit l'estime inspirée par le talent qui distingue Eugène Sue, il faut convenir que cette critique fut, jusqu'à un certain point, fondée. La lecture de *Mathilde* entretient l'ame dans une continuelle angoisse. Alors même que depuis quelque temps on a quitté ce livre, le cœur est oppressé, l'esprit est sous l'influence d'un malaise moral qui prédispose à la mysanthropie. Toute l'admirable vertu de Mathilde, toute la belle conduite de Rochegune, ne peuvent combattre et détruire ces impressions pénibles. On est à la fois mécontent et satisfait de l'auteur : mécontent, parce qu'on voudrait qu'il eût moins exagéré le mal qu'il raconte; satisfait, parce qu'on est entraîné à lui pardonner son exagération en faveur de son talent.

Ce dernier sentiment est celui qui prédomine en définitive. De là, cet empressement général pour les *Mémoires d'une jeune*

Digitized by Google

Femme, de là cet hommage rendu par la foule au mérite de l'auteur.

Ce brillant succès a probablement entraîné Eugène Sue à persister dans la carrière nouvelle où il s'était engagé ; c'est sous l'influence des éloges qu'il venait de recevoir qu'il a, sans doute, écrit les *Mystères de Paris*.

Il est à peu près impossible de porter un jugement sur l'ensemble d'un ouvrage littéraire dont une partie seulement a été publiée. L'action, nouée à peine et toute incomplète encore, est enveloppée d'un voile qui la dérobe en quelque sorte à la critique. L'appréciation ne peut porter que sur la forme générale de l'œuvre, sur les épisodes qu'elle présente, et enfin, sur les intentions morales qui semblent avoir animé l'auteur.

C'est seulement à ce point de vue que l'on peut, jusqu'à présent, étudier les *Mystères de Paris* ; c'est à ce point de vue seulement que nous en entretiendrons nos lecteurs.

II.

L'auteur des *Mystères de Paris* a donné à son roman une portée essentiellement sérieuse et utile. Il a voulu peindre les ignominies et les misères qui souillent ou affligent les diverses classes de la société ; et, sans doute, afin de rendre son œuvre plus saisissante et plus complète, il a pris son point de départ dans les régions les plus infimes de l'ordre social. Dans la première partie de son livre, il a mis en scène des personnages horribles, des tableaux hideux, des mœurs dégoûtantes ; mais il a su faire pénétrer quelques rayons de soleil dans ces ténèbres immondes. La bienfaisance, la générosité du cœur, la pudeur instinctive, la probité, le dévouement de quelques-uns des héros du drame lugubre développé dans

Digitized by Google

cette première partie des *Mystères de Paris*, forment des contrastes heureux avec les mauvaises passions et les honteux débordements des autres acteurs.

En présentant au public ces affligeants tableaux, Eugène Sue semble avoir eu pour but d'élever son œuvre à la hauteur d'une étude dramatique d'économie politique et de morale. Il a placé, en effet, en opposition avec le vice et le crime s'agitant dans leur fange et souillant la société par leurs méfaits, un pouvoir intelligent dont tous les efforts tendent à guérir quelques-unes des plaies sociales. Il a mis en action, dans son drame, des théories nouvelles, dont l'application lui paraît capable de ramener à la vertu ceux dont le cœur n'est pas complètement gangréné, ou de forcer à l'expiation et au repentir ceux qui restent insensibles et rebelles aux exhortations d'une bienveillance éclairée.

Il serait assez difficile d'exposer l'analyse de l'action mise en scène dans l'ouvrage d'Eugène Sue. Les parties publiées présentent à peine l'exposition de l'œuvre, et cependant elles forment un tout assez complet pour intéresser et pour occuper l'esprit. Nous nous bornerons à donner seulement quelques indications sommaires sur le drame développé dans les *Mystères de Paris*.

Le prince souverain d'un petit état de la Confédération germanique est incognito à Paris. Il veut découvrir un secret qui parait l'intéresser au plus haut point; pour parvenir à ce but, il a besoin de parler à un de ces êtres impurs qui vivent dans l'atmosphère du vice et du crime. Afin d'arriver à cet homme, Rodolphe, tel est le nom que se fait donner le prince, s'est déguisé en ouvrier ; puis, accompagné d'un ami dévoué, il s'est engagé dans les sombres quartiers qui, d'ordinaire, servent d'asile à la lie de la population parisienne.

Rodolphe parle l'*argot*, cette langue immonde des voleurs et des assassins. Il excelle dans l'art ignoble du croc en jambe et du coup de poing. Mais il a le cœur haut placé,

Digitized by Google

l'ame généreuse et noble, l'intelligence riche et élevée, le caractère fort et résolu.

Un enchaînement d'évènements tels qu'il en arrive trop souvent dans les quartiers que Rodolphe veut explorer, le conduise, en compagnie d'un forçat et d'une fille publique, dans un de ces estaminets de bas étage, hantés seulement par des repris de justice et des prostituées. Le forçat libéré est un ancien soldat, qui entend l'honneur à sa manière. Jamais il n'a volé; mais il aime l'odeur et la vue du sang. La moindre résistance à sa volonté l'irrite; quand il est en colère, *il voit rouge*; sa fureur ne connaît plus de bornes, il faut qu'il frappe. Ce funeste penchant l'a conduit au bagne et lui a mérité le surnom de *Chourineur*, mot d'argot qui veut dire donneur de coups de couteau. La malheureuse qui accompagne Rodolphe et l'ancien forçat, est une jeune fille âgée de seize ans à peine, dont la remarquable beauté a conservé, au milieu même de la dépravation, un caractère touchant d'innocence et de candeur. Cette jeune fille est appelée tantôt *Fleur de Marie*, tantôt la *Goualeuse*. Ces deux noms sont empruntés à l'argot. Le premier veut dire *la vierge*, le second veut dire *la chanteuse*. Ils sont un hommage rendu, l'un à la beauté angélique, l'autre à la douce voix de la jeune fille.

Rodolphe, Fleur de Marie et le Chourineur sont assis à une table de l'estaminet. Ils boivent ensemble; et, pour passer le temps, chacun d'eux raconte l'histoire de sa vie.

Nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt l'histoire des premières années de Fleur-de-Marie. Nous la transcrivons ici pour donner une idée de l'attrait que l'auteur a su jeter sur les scènes repoussantes et pénibles qu'il avait entrepris de présenter au public.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA GOUALEUSE.

— Commençons d'abord par le commencement, dit le Chourineur.

— Oui..., tes parents ? reprit Rodolphe.

— Je ne les connais pas, dit Fleur-de-Marie.

— Ah! bah ! fit le Chourineur.

— Et qui est-ce qui t'a élevée ? demanda Rodolphe.

— Je ne sais pas!.. du plus loin qu'il m'en souvient, j'avais bien, je crois, sept à huit ans, j'étais avec une vielle borgnesse qu'on appelait *la chouette*, parce qu'elle avait un nez crochu, un œil vert tout rond, et qu'elle ressemblait à une chouette qui aurait un œil crevé. La borgnesse me faisait vendre, le soir, du sucre d'orge sur le Pont-Neuf ; manière de demander l'aumône... Quant je n'apportais pas au moins dix sous en rentrant, la Chouette me battait, au lieu de me donner à souper.

— Je comprends, ma fille, dit le Chourineur, un coup de pied en guise de pain, avec des calottes pour mettre dessus.

— Oh! mon Dieu, oui...

— Et tu es sûre que cette femme n'était pas ta mère? demanda Rodolphe.

— J'en suis bien sûre. La Chouette me l'a assez reproché d'être sans père ni mère! Elle me disait toujours qu'elle m'avait ramassée dans la rue.

— Ainsi, reprit le Chourineur, tu avais une danse pour fricot, quand tu ne faisais pas une recette de dix sous.

— Un verre d'eau par là-dessus, et j'allais grelotter toute la nuit dans une paillasse étendue par terre, et dans laquelle la borgnesse avait fait un trou pour me fourrer. Le lendemain matin, la borgnesse me donnait la même ration pour déjeûner que pour souper, et je m'en allais à Montfaucon chercher

Digitized by Google

des vers de terre pour amorcer les poissons; car, dans le jour, la Chouette tenait sa boutique de lignes à pêcher sur le pont Notre-Dame... Pour un enfant de sept ans, qui meurt de faim et de froid, il y a loin, allez, de la rue Mortellerie à Montfaucon.

— L'exercice t'a fait pousser droite comme un jonc, ma fille, faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur battant le briquet pour allumer sa pipe.

— Enfin, je revenais éreintée avec un plein panier de vers. Alors, sur le midi, la Chouette me donnait un bon morceau de pain, et je ne laissais pas la mie, je vous en réponds.

— De ne pas manger, ça t'a rendu la taille fine comme une guêpe, ma fille, faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur en aspirant bruyamment quelques bouffées de tabac. — Mais qu'est-ce que vous avez donc, maître Rodolphe? vous avez l'air tout chose... Est-ce parce que c'te jeunesse a eu de la misère? Tiens... nous en avons tous eu, de la misère!

— Oh! je te défie bien d'avoir été aussi malheureux que moi, Chourineur, dit Fleur-de-Marie.

— Moi, ma fille!... Mais figure-toi donc que t'étais une reine auprès de moi! Au moins, quand tu étais petite, tu couchais sur de la paille et tu mangeais du pain... Moi, je couchais les bonnes nuits dans les fours à plâtre de Clichy, en vrai vagabond, et je me restaurais avec des feuilles de chou que je ramassais au coin des bornes. Mais, le plus souvent, comme il y avait trop loin pour aller aux fours à plâtre de Clichy, vu que la fringale me cassait les jambes, alors je me couchais sous les grosses pierres du Louvre... et, l'hiver, j'avais des draps blancs... quand il tombait de la neige.

— Tiens, un homme, c'est bien plus dur ; mais une pauvre petite fille, dit Fleur-de-Marie, avec ça que j'étais grosse comme une mauviette.

— Tu te rappelles de ça, toi ?

— Je crois bien! quand la Chouette me battait, je tombais toujours du premier coup ; alors, elle se mettait à trépigner

Digitized by Google

sur moi en criant : « Cette petite gueuse-là, elle n'a pas pour deux liards de force ; ça ne peut pas seulement supporter deux calottes. » Et puis elle m'appelait *la Pégriolle* ; j'ai pas eu d'autre nom, ç'a été mon baptême.

— Et quand tu avais été chercher des vers pour la Chouette, qu'est-ce que tu faisais ? demanda le Chourineur.

— La borgnesse m'envoyait mendier autour d'elle jusqu'à la nuit ; car le soir, elle allait faire de la friture sur le Pont-Neuf. Dame ! à cette heure-là, mon morceau de pain était encore bien loin ; mais si j'avais le malheur de demander à manger à la Chouette, elle me battait en me disant : « Fais dix sous d'aumône, Pégriolle, et tu auras à souper ! » Alors moi, comme j'avais bien faim, et qu'elle me faisait mal, je pleurais toutes les larmes de mon corps. La borgnesse me passait mon petit éventaire de sucre d'orge au cou, et elle me plantait sur le Pont-Neuf. Comme je sanglottais ! comme je grelottais de froid et de faim !... Je restais sur le Pont-Neuf jusqu'à onze heures du soir, ma boutique de sucre d'orge au cou, et pleurant bien fort. De me voir pleurer, souvent ça touchait les passant, et quelquefois on me donnait jusqu'à dix, jusqu'à quinze sous que je rendais à la Chouette. Mais voilà-t-il pas que la borgnesse, qui voyait ça, prend le pli de me donner toujours des coups avant de me mettre en faction sur le Pont-Neuf, afin de me faire pleurer devant les passants et d'augmenter ainsi ma recette. Mais je finis par m'endurcir aux coups. Je voyais que la Chouette rageait quand je ne pleurais pas : alors, pour me venger d'elle, plus elle me faisait de mal, plus je riais; et, le soir, au lieu de sanglotter en vendant mes sucres d'orge, je chantais comme une alouette, quoique je n'en eusse guère envie... de chanter.

— Dis donc... du sucre d'orge... c'est ça qui devait te faire envie, ma pauvre Goualeuse ?

— Oh ! je crois bien, Chourineur ; mais je n'en avais jamais goûté. Ce n'était pourtant pas faute d'envie.... C'est cette envie-là qui m'a perdue, vous allez voir comment. Un jour, en reve-

Digitized by Google

nant de mes vers, des gamins m'avaient battue et volé mon panier. Je rentre, je savais ce qui m'attendait : je reçois ma paie et pas de pain. Le soir, avant d'aller au pont, la borgnesse, furieuse de ce que je n'avais pas étrenné la veille, au lieu de me donner des coups, comme d'habitude, pour me disposer à pleurer, me martyrise jusqu'au sang, en m'arrachant des cheveux du côté des tempes, où c'est le plus sensible....

—Tonnerre ! çà, c'est trop fort ! s'écria le bandit en frappant du poing sur la table, et en fronçant les sourcils. Battre un enfant, bon..., mais le martyriser... c'est trop fort.

Rodolphe avait attentivement écouté le récit de Fleur-de-Marie ; il regarda le Chourineur avec étonnement. Cet éclair de sensibilité le surprenait.

— Qu'as-tu donc, Chourineur ? lui dit-il.

— Ce que j'ai ? ce que j'ai ? comment ! ça ne vous fait rien de rien, à vous, ce monstre de Chouette qui martyrise cette enfant ! vous êtes donc aussi dur que vos poings ?

— Continue, ma fille, dit Rodolphe à Fleur-de-Marie, sans répondre à l'interpellation du Chourineur.

— Je vous disais donc que la Chouette me martyrisait pour me faire pleurer. Moi, ça me bute. Pour la faire endêver, je me mets à rire, et je m'en vas au pont avec mes sucres d'orge. La borgnesse était à sa poêle... De temps en temps elle me montrait le poing. Alors, au lieu de pleurer, je chantais plus fort ; avec tout ça, j'avais une faim, une faim !.. Depuis six mois que je portais des sucres d'orge, je n'en avais jamais goûté un... Ma foi ! ce jour-là je n'y tiens pas... Autant par faim que pour faire enrager la Chouette, je prends un sucre d'orge et je le mange.

— Bravo, ma fille !

— J'en mange un autre.

— Bravo !

— Dame ! je trouvais ça bon. Mais ne voilà-t-il pas une marchande d'oranges qui se met à crier à la borgnesse :

Digitized by Google

« Dis donc, la Chouette..., Pégriotte mange ton fonds!

— Oh! tonnerre! ça va chauffer... ça va chauffer, dit le Chourineur, singulièrement intéressé. Pauvre petit rat! quel tremblement quand la Chouette s'est aperçue de ça, hein!

— Comment t'es-tu tirée de là, ma pauvre Goualeuse? dit Rodolphe aussi intéressé que le Chourineur.

— Ah dame! ça été dur; seulement ce qu'il y avait de drôle, ajouta Fleur-de-Marie en riant, c'est que la borgnesse, tout en enrageant de me voir manger ses sucres d'orge, ne pouvait pas quitter sa poêle, car sa friture était bouillante.

— Ah!... ah!... ah!... c'est vrai. En voilà une position difficile! s'écria le Chourineur, en riant aux éclats.

Après avoir partagé l'hilarité du bandit, Fleur-de-Marie reprit:

— Ma foi! moi, en pensant aux coups qui m'attendaient, je me dis: tant pis! je ne serais pas plus battue pour trois que pour un. Je prends un troisième bâton; et, avant de le manger, comme la Chouette me menaçait encore de loin avec sa grande fourchette de fer, aussi vrai que voilà une assiette, je lui montre le sucre d'orge, et je le croque à son nez.

— Mais la Chouette a dû t'écorcher vive après ce coup là.

— Sa friture finie, elle vient à moi... On m'avait donné trois sous d'aumône, et j'avais mangé pour six... Quand la borgnesse m'a prise par la main pour m'emmener, j'ai cru que j'allais tomber sur la place, tant j'avais peur... je me rappelle ça comme si j'y étais... car justement c'était dans le temps du jour de l'an. Enfin, la soirée finit; quoique en plein hiver, je n'avais qu'une mauvaise guenille de robe de toile, ni bas, ni chemise, et des sabots aux pieds! il n'y avait pas de quoi étouffer, n'est-ce pas? Eh bien! quand la borgnesse m'a pris la main, je suis devenue tout en nage. Ce qui m'effrayait le plus c'est qu'au lieu de jurer, de tempêter, la Chouette ne faisait que marronner tout le long du chemin entre ses dents... seulement elle ne me lâchait pas, et me faisait marcher si vite, si vite, qu'avec mes petites jambes j'étais obligé de courir pour

Digitized by Google

la suivre. En courant, j'avais perdu un de mes sabots ; je n'osai pas le lui dire ; je l'ai suivie tout de même avec un pied nu... En arrivant, je l'avais tout en sang.

Nous perchions dans un grenier de la rue de la Mortellerie. A côté de la porte de l'allée il y avait un rogomiste ; la Chouette y entra en me tenant toujours par la main. Là, elle but une demi-chopine d'eau-de-vie sur le comptoir. C'était sa ration ordinaire. Enfin, nous montons chez nous. Je n'étais pas à la noce, je vous en réponds. Nous arrivons, la Chouette ferme la porte à double tour. Je me jette à ses genoux en lui demandant bien pardon d'avoir mangé ses sucres d'orge. Elle ne me répond pas, et je l'entends marmotter en marchant dans la chambre : « Qu'est-ce donc que je vas lui faire ce soir, à cette Pégriotte, à cette voleuse de sucre d'orge? voyons, qu'est-ce donc que je vas lui faire ? » Et elle s'arrêtait pour me regarder, en roulant son œil vert... Moi j'étais toujours à genoux. Tout d'un coup, la borgnesse va à une planche et y prend une paire de tenailles.

— Des tenailles! s'écria le Chourineur.

— Oui, des tenailles.

— Eh! pourquoi faire?

— Pour te frapper? dit Rodolphe.

— Pour te pincer? dit le Chourineur.

— Vous n'y êtes pas : c'était pour m'arracher une dent.

Le Chourineur poussa un tel blasphême, et l'accompagna d'imprécations si furieuses, que tous les hôtes du Tapis Franc se retournèrent avec étonnement.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? dit la Goualeuse.

— Ce que j'ai?... mais je la tuerais si je la tenais, la borgnesse!... Où est-elle? dis-le moi; où est-elle? si je la trouve, je la refroidis.

Et le regard du bandit s'injecta de sang.

Rodolphe avait partagé l'horreur du Chourineur, pour la cruauté de la borgnesse; mais il se demandait par quel phénomène un assassin entrait en fureur en entendant raconter

Digitized by Google

qu'une méchante vieille femme avait voulu, par cruauté, arracher une dent à un enfant.

— Et elle te l'a arrachée, ta dent, ma pauvre petite, cette vieille misérable? demanda Rodolphe.

— Je crois bien, qu'elle me l'a arrachée!... et pas du premier coup, encore! Mon Dieu! y a-t-elle travaillé! elle me tenait la tête entre les genoux, comme dans un étau : puis, moitié avec les tenailles, moitié avec ses doigts, elle m'a tiré cette dent; et après elle m'a dit, pour m'effrayer, bien sûr : « Maintenant, je t'en arracherai une comme ça tous les jours, Pégriotte, et quand tu n'auras plus de dents, je te ficherai à l'eau, tu seras mangée par les poissons, y se vengeront sur toi de ce que tu as été chercher des vers pour les prendre. » Je me souviens de ça, parce que ça me paraissait injuste... Tiens! comme si c'était pour mon plaisir que j'allais aux vers.

— Ah! la gueuse! casser, arracher les dents à une pauvre petite enfant! s'écria le Chourineur, avec un redoublement de fureur.

— Eh! bien, après? est-ce qu'il y paraît maintenant, voyons? dit Fleur-de-Marie.

Et elle entr'ouvrit, en souriant, ses lèvres roses, en montrant deux rangées de petites dents blanches comme des perles....

III.

Il semble vraiment impossible de rendre un récit plus saisissant et plus naïf que celui de Fleur-de-Marie. Quelle simplicité touchante, quelle bonté, quelle résignation! La malheureuse enfant raconte son martyre sans se plaindre; et, quand l'énergique indignation du forçat fait explosion, quand des menaces sont proférées contre la mégère qui la fit tant souf-

Digitized by Google

frir, son cœur généreux trouve encore une excuse pour la cruauté dont elle fut victime.

En lisant cet intéressant épisode, l'indignation et l'attendrissement agitent l'ame. On cherche à se remettre de ces impressions pénibles en pensant que ce récit est une fiction, ou, tout au moins, une exagération de la vérité. Cette pensée serait consolante si elle était fondée ; malheureusement elle ne l'est pas. Si l'on examine avec quelque attention ce qui se passe dans nos grandes villes, on reconnaît avec douleur que Eugène Sue n'a rien exagéré en traçant ce triste exemple de la misérable vie de certains enfants. Londres et Paris recèlent un grand nombre de ces infâmes industriels spéculant sur le travail forcé qu'ils imposent à de pauvres enfants. Chants dans les cafés, ramonage des cheminées, ventes sur la voie publique de bouquets, de plumes métalliques, de fruits, de menus articles de quincaillerie ou de mercerie, cirage de bottes, commissions, mendicité même malgré les prohibitions de la loi, tels sont, en général, les moyens pratiqués par ces indignes exploiteurs de l'enfance, pour se créer des profits quotidiens qu'ils emploient à satisfaire leurs ignobles passions. Comme la Chouette à Fleur-de-Marie, ces misérables imposent aux enfants qu'ils se sont soumis une tâche fixe et presque toujours exagérée ; et, lorsque cette tâche n'est pas complètement remplie, les coups, la privation de nourriture et quelquefois même des souffrances provoquées par un raffinement de cruauté, punissent le pauvre enfant de n'avoir pas satisfait aux exigences de son maître !

Ces déplorables abus n'existent pas seulement à Londres et à Paris ; ils se sont propagés dans les provinces, toutes les grandes villes en sont affligées.

Souvent, pendant les premiers jours de mars, alors que la froide bise court en sifflant, et roule de gros nuages qui versent de temps à autre un givre glacé, on voit, au coin de quelqu'une de nos grandes places, un enfant grelottant de froid, offrir aux passants les premières violettes qui soient

Digitized by Google

venues annoncer que le printemps approche. La satisfaction anime les traits du pauvre petit quand il réussit à obtenir un sou en échange d'un de ses bouquets ; et quand, au contraire, ses sollicitations sont dédaignées, une larme... une grosse larme tombe de ses yeux, et le désespoir se peint sur sa figure. C'est que chaque sou qu'il reçoit le sauve d'un coup.... lui évite une douleur... lui donne un morceau de pain !... Ah! lorsque vous serez ainsi supplié par un de ces malheureux petits êtres, bravez pour un instant la froideur piquante de la bise, arrêtez-vous, déroulez votre manteau, fouillez dans votre bourse, donnez, donnez à l'enfant qui vous prie ; on ne saurait payer trop cher un bouquet qui porte avec lui le parfum d'une bonne action...

Mais souvent, les élans de la générosité sont comprimés par la crainte de mal placer un bienfait. S'il y a des enfants que de cruelles spéculations dévouent au martyre, il y en a, et malheusement il y en a beaucoup qui, secouant une discipline importune, ont fui la maison paternelle ou l'atelier de leur maître et mènent une vie errante et désordonnée. Ceux-là aussi invoquent la bienveillance publique, ceux là aussi ont l'air souffrant et malheureux, et cependant ils ne méritent pas qu'on les secoure. Il arrive de là que, lorsqu'on est sollicité par un enfant, on redoute de céder à un sentiment de pitié qui aurait pour résultat d'encourager le vice, au lieu de soulager la misère. L'émotion du cœur allait faire ouvrir la main, les froids conseils de la raison la retiennent fermée ; on passe sans s'arrêter.

Peut-on accuser de tels refus d'indifférence ou de dureté? Non ! Ce n'est pas aux citoyens isolés, c'est à la société tout entière qu'il faut, en pareil cas, adresser des reproches.

Si, en effet, une organisation sociale intelligente, forte et sage présidait aux destinées du peuple, si la loi, attentive à prévenir le mal, autant, au moins, qu'elle est empressée et sévère à le réprimer, venait s'asseoir au foyer domestique et veillait sur le berceau et sur les premiers pas de l'enfance,

Digitized by Google

aurait-on à craindre les déplorables abus dont Eugène Sue a dépeint deux exemples saisissants en retraçant l'histoire des premières annés de Fleur-de-Marie et du Chourineur? Qu'on se rende compte de la situation désespérée et des moyens d'action de ces malheureux enfants, et l'on reconnaîtra qu'ils ne pouvaient échapper au sort fatal qu'ils ont subi. Abandonnés sur la voie publique par des parents insouciants, sinon coupables, chacun d'eux a suivi les tendances auxquelles sa nature spéciale le prédestinait. Le petit garçon était ferme et résolu; il s'est fait vagabond en attendant de devenir quelque chose de pire. La petite fille était faible et timide; elle est devenue la proie d'une mégère qui a cruellement exploité son obéissance, ses grâces enfantines et jusqu'à ses larmes! Pouvait-il en être autrement en présence du *laissez-faire* accordé par la loi aux volontés du père de famille, ou aux premiers égarements de l'enfant? Dans l'état actuel des choses, aucune prescription légale ne force le père à faire instruire sa famille. Aucune surveillance ne s'inquiète de savoir si des leçons de morale prennent le soin de façonner ces jeunes cœurs à l'intelligence et à la pratique de la vertu. L'enfant peut être abandonné à lui-même par ses parents, il peut errer à son gré sur la voie publique, à demi vêtu, souillé de malpropreté ; la loi absente ne peut le détourner de cette déviation funeste, qui le conduit fatalement au vagabondage et à la perversité. C'est seulement lorsqu'il est vagabond invétéré, c'est quand il s'est mis ouvertement en opposition avec la loi, que la loi intervient. Mais elle intervient pour réprimer et non pour prévenir, et il est presque toujours trop tard pour que la répression soit efficace et produise le repentir et la conversion.

Pourquoi donc cette déplorable lacune dans l'organisation sociale, pourquoi ce respect malentendu de la puissance paternelle, pourquoi cette indifférence pour l'avenir du peuple ? Il arrive souvent que des hommes pusillanimes ou irréfléchis reprochent aux classes infimes d'avoir de mauvaises passions ; mais que fait-on pour combattre, chez ces classes, les

Digitized by Google

inclinations perverses dont tout homme apporte, en naissant, le germe dans son cœur? Quels moyens prend-on pour leur faire pratiquer le bon et le juste?... On a des écoles, mais on souffre qu'elles soient désertes. Et pourtant l'école, c'est le palladium de l'avenir d'une nation, c'est le préparateur le plus sûr de la civilisation, de l'ordre et de la prospérité. Car, l'école donne l'habitude du travail, inculque le goût de la lecture et le desir de l'instruction, façonne l'ame à la discipline de la morale, prédispose à l'intelligence des devoirs civiques. L'école, enfin, c'est la consolidation de l'avenir par l'amélioration du présent.

Que l'on force donc les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Qu'on les y force sous des peines sévères ; et si, pour s'excuser d'obtempérer à cette impérative loi, ils allèguent les charges que leur impose l'entretien de leur famille, que l'état pourvoie, à ses frais, à l'instruction et à l'entretien de l'enfant. Cette dépense, intelligemment organisée, serait bien moindre en réalité qu'on ne serait tenté de le croire. Elle ne serait pas improductive, d'ailleurs ; le pays gagnerait en moralisation et en tranquillité intérieure une large compensation de cette charge nouvelle. Il vaudrait certes mieux utiliser ainsi une partie des ressources du budget que de les employer à pensionner de coûteuses sinécures! Le pays en retirerait de bien plus grands avantages.

Au lieu de cette desirable organisation, qu'avons-nous aujourd'hui? Des écoles ouvertes gratuitement à tous ceux qui veulent les fréquenter, mais que tous ne fréquentent pas. La loi tolère cette indifférence coupable pour les bienfaits de l'instruction ; elle sévit seulement contre l'enfant que l'ignorance et l'oisiveté ont conduit au désordre et au vagabondage. Alors, et pourvu toutefois que la tendresse aveugle des parents n'intervienne pas, la loi condamne le jeune vagabond à être renfermé pendant quelques années dans une maison de correction. Cette mesure ne produit pas, en général, les heureux effets espérés par le législateur. Presque toujours une

Digitized by Google

telle réclusion, bien loin de moraliser l'enfant, augmente sa perversité et prépare sa perte. Elle le place en effet dans un centre de corruption, dont les soins les plus éclairés et les plus actifs ne peuvent annuler la funeste influence. Là, comme dans les autres prisons, le vice est en honneur, le repentir et la bonne conduite sont tournés en ridicule et conspués parmi les détenus. L'enfant dont le cœur possédait encore quelques étincelles de morale et de probité au moment de son incarcération perd bien vite ces dispositions heureuses, et, s'il ressent encore quelque desir secret de revenir à ce qui est juste et honorable, il cache avec soin ces sentiments dont il rougit comme d'une honte !

Faut-il s'étonner ensuite que l'enfant, fatalement livré à lui-même, privé de surveillance ou de direction comme Fleur-de-Marie, ou renfermé dans une prison, comme le Chourineur, quand il a déjà fait les premiers pas dans la carrière du vice, devienne plus tard dangereux pour la société, et y porte la perturbation ? Ah ! si l'on avait un plus grand nombre d'instituteurs, il faudrait moins de gendarmes et d'agents de police ! Si la loi forçait les parents à envoyer leurs enfants à l'école, les prisons et les bagnes seraient moins peuplés !

Ces vérités sont comprises par les hommes qui s'occupent des intérêts du peuple, sans prévention et dans le seul but de faire le bien. De nombreuses sociétés philanthropiques se sont organisées spontanément en France pour provoquer l'application générale des principes qui découlent de ces vérités utiles. Ces sociétés propagent l'instruction parmi les enfants du pauvre; elles dirigent et surveillent ces enfants, les soutiennent alors qu'ils chancellent, les ramènent au bien alors qu'ils ont failli. Elles font plus encore; leur tutelle bienveillante porte aussi ses bienfaits sur les hommes : elles offrent un appui aux malheureux qui rentrent dans la société après avoir expié leurs méfaits dans les bagnes ou dans les prisons.

Malheureusement, ces admirables efforts sont loin d'obtenir

Digitized by Google

le succès qu'ils méritent. Le vice n'abandonne pas facilement sa proie; tout le dévouement de la philanthropie la plus éclairée, est trop souvent impuissant à produire ou à conserver le bien. Le mal est moindre qu'autrefois, cela est vrai; mais il continue ses affreux ravages, et la guérison paraît bien éloignée encore et bien difficile.

En ce fâcheux état de choses, pendant que les uns agissent, les autres observent et discutent. De nombreux systèmes sont présentés, examinés, repoussés, essayés; le succès est toujours rebelle. L'auteur des *Mystères de Paris* a voulu présenter aussi un système de réforme pénitentiaire: il a mis ce système en action dans son roman. Les premières parties ont eu pour objet l'application de sa théorie, la suite de l'ouvrage indiquera sans doute quelles conséquences il en espère.

Soit que le cadre adopté par Eugène Sue ait restreint l'étendue de sa pensée, soit que cet auteur ait seulement envisagé la question si grave de l'amélioration morale de la société au point de vue incomplet et isolé adopté par la plupart de ceux qui ont traité cette importante matière, il s'est occupé spécialement de la répression. Pour arriver au succès, il propose deux moyens : la réhabilitation pour le coupable repentant, l'expiation pour le criminel incurable. Ce n'est pas par le raisonnement, c'est par la mise en action que l'auteur expose son système; son opinion se révèle par les faits qu'il développe sous les yeux de son lecteur.

IV.

Rodolphe, cette personnification du pouvoir réformateur qui veille sur la société, Rodolphe n'a pas resserré dans les limites d'une stérile pitié l'intérêt que lui a inspiré le touchant récit de Fleur-de-Marie. Il a cru reconnaître que la

Digitized by Google

malheureuse fille conserve, au fond du cœur, un ressouvenir de vertu, il a voulu ranimer cette étincelle précieuse, il a ouvert à Fleur-de-Marie la carrière du repentir et de la réhabilitation. La pauvre victime de la Chouette est retirée du cloaque impur où elle était tombée. Rodolphe la place dans une ferme près de Paris, sous le patronage d'une digne femme qui traite Fleur-de-Marie avec une tendresse maternelle. La jeune fille semble renaître sous l'influence salutaire de la bienveillance dont elle est l'objet. Son cœur se dilate, son front se relève, sa pensée se moralise, son ame revient à la dignité et à la vertu.

C'est en cette situation d'heureux augure que la première partie des *Mystères de Paris* laisse Fleur-de-Marie. La suite de l'ouvrage exposera, sans doute, les résultats de l'intéressante épreuve tentée par Rodolphe. Mais cette épreuve ne porte pas seulement sur *la Goualeuse*. elle est tentée aussi sur *le Chourineur*. Ce malfaiteur extraordinaire, qui se délecte à verser le sang et qui se ferait scrupule de dérober même un centime, a obtenu la bienveillance de Rodolphe. Le prince essaye d'exploiter le bizarre point d'honneur que le Chourineur s'est fait un devoir d'observer. Il exalte la probité instinctive de l'ancien forçat, il l'amène avec adresse à rougir de ses penchants sanguinaires et à prendre bonne opinion de lui-même; enfin, il l'éloigne du séjour dangereux de la capitale, et après l'avoir pourvu d'uu petit pécule, il l'envoie en Algérie diriger une ferme située au pied de l'Atlas.

Là encore s'arrête la première partie des *Mystères de Paris*; sur ce point encore il reste à connaître quels résultats aura l'épreuve, et par quelles gradations l'auteur amènera le succès qu'il veut sans doute motiver.

Mais c'était là seulement une partie du plan qu'Eugène Sue voulait développer. Il avait montré comment pourrait s'opérer la réhabilitation pour le coupable repentant, il avait encore à montrer comment on pourrait forcer le coupable endurci à l'expiation et au repentir. C'est aussi par une scène

Digitized by Google

dramatique qu'il développe cette partie complémentaire de son système.

Une série d'évènements qui se rattachent à l'histoire, incomplète encore, racontée par Eugène Sue, a mis Rodolphe et le Chourineur en rapport avec un infâme bandit échappé du bagne, et désigné, parmi ses pareils, sous le nom de Maître d'école. Ce brigand, redoutable par sa force extraordinaire et par sa profonde perversité, s'est souillé de tous les crimes. Il vient de mettre le comble à ses méfaits par de nouveaux attentats. Il y a quelques heures seulement, après avoir voulu noyer Rodolphe, il s'est introduit, pendant la nuit, et par escalade, dans la maison de ce dernier, afin d'y commettre un vol. Un homme a voulu s'opposer à son dessein, il a frappé cet homme d'un coup de poignard. Heureusement, du secours est arrivé; le brigand, saisi en flagrant délit, est au pouvoir et dans la maison de Rodolphe. Le prince veut tenter sur le bandit l'essai d'un mode de punition dont il espère les plus heureux résultats; il ordonne qu'on amène devant lui le Maître d'école.

Pour mieux faire apprécier cet épisode intéressant, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le chapitre qui le décrit.

LA PUNITION.

La scène se passe dans un salon tendu de rouge et brillamment éclairé.

Rodolphe, revêtu d'une longue robe de chambre de velours noir, est assis devant une grande table recouverte d'un tapis. Sur cette table on voit le stylet, encore ensanglanté, qui a frappé Murph, la pince de fer qui a servi à l'effraction de la porte, et, enfin, cinq billets de mille francs.

Le docteur nègre est assis d'un côté de la table, le Chourineur de l'autre.

Digitized by Google

Le Maître d'école, étroitement garrotté, hors d'état de faire un mouvement, est placé dans un grand fauteuil à roulettes, au milieu du salon.

Rodolphe n'est plus irrité : il est calme, triste, recueilli; il va accomplir une mission solennelle et formidable.

Le docteur est pensif.

Le Chourineur ressent une crainte vague, il ne peut détacher son regard du regard de Rodolphe.

Le Maître d'école est livide... il a peur... Une arrestation légale lui eût paru moins redoutable peut-être, son audace ne l'eût pas abandonné devant un tribunal ordinaire ; mais tout ce qui l'entoure le surprend, l'effraye; il est au pouvoir de Rodolphe, et, à cette heure, Rodolphe lui apparaît terrible et imposant comme la justice.

Le plus profond silence règne au dehors. Seulement on entend le bruit de la pluie qui tombe du toit sur le pavé.

Rodolphe s'adresse au Maître d'école :

— Echappé du bagne de Rochefort, où vous avez été condamné à perpétuité pour crimes de faux, de vol et de meurtre, vous êtes Anselme Duresnel...

— C'est faux; qu'on me le prouve! dit le Maître d'école d'une voix altérée, en jetant autour de lui son regard fauve et inquiet.

— Comment, s'écria le Chourineur, nous n'étions pas ensemble à Rochefort?

Rodolphe fit un signe au Chourineur, qui se tut.

Le Maître d'école stupéfait, baissa la tête sans répondre.

Rodolphe continua :

— Vous tenteriez en vain de nier votre identité ; vous êtes Anselme Duresnel. Cette nuit vous avez ajouté un nouveau crime aux crimes dont vous étiez déjà coupable : cette nuit vous vous êtes introduit, à main armée, dans le jardin de cette maison et vous avez poignardé un homme pour le voler..... Vous ne pourrez plus commettre de méfaits à l'avenir; vous allez mourir ici..... Par pitié pour votre famille, on vous sau-

Digitized by Google

vera la honte de l'échafaud; on dira que vous avez été tué dans une attaque à main armée.... Préparez-vous... les armes sont chargées.

La physionomie de Rodolphe était implacable...

Le Maître d'école avait remarqué, dans une pièce précédente, deux hommes armés de carabines... son nom était connu; il pensa, en effet, qu'on allait se débarrasser de lui pour ensevelir dans l'ombre ses derniers crimes, et sauver ce nouvel opprobre à sa famille.

Comme ses pareils, cet homme était aussi lâche que féroce. Croyant son heure arrivée, il trembla convulsivement, ses lèvres blanchirent; d'une voix étranglée il cria :

— Grâce!!..

— Il n'y a pas de grâce pour vous, dit Rodolphe. Si l'on ne vous brûle pas la cervelle ici, l'échafaud vous attend...

— J'aime mieux l'échafaud... Je vivrai, au moins, deux ou trois mois encore... Qu'est-ce que cela vous fait, puisque je serai puni ensuite?... Grâce!... Grâce!...

— Mais votre femme... mais votre fils... ils portent votre nom...

— Mon nom est déjà déshonoré... Quand je ne devrais vivre que huit jours, grâce!... d'ailleurs, la Loi défend de se faire justice soi-même, reprit le Maître d'école avec assurance.

— La loi! s'écria Rodolphe, la loi!... Vous osez invoquer la loi, vous qui, depuis vingt ans, vivez en révolte ouverte et armée contre la société?...

Le brigand baissa la tête sans répondre, puis il dit d'un ton plus humble :

— Au moins, laissez-moi vivre, par pitié! faites-moi seulement arrêter comme coupable du crime d'aujourd'hui; ne parlez pas de l'autre.., laissez-moi la chance de sauver ma tête...

— Tu veux donc vivre?

— Oui! oui! qui sait?... On ne peut pas prévoir ce qui arrivera, dit involontairement le brigand.

Digitized by Google

Il songeait déjà à la possibilité d'une nouvelle évasion.

— Tu veux vivre à tout prix?

— Oh! oui, vivre, vivre!... quand ce serait à la chaîne! pour un mois, pour huit jours... Oh! que je ne meure pas là, à l'instant!...

— Confesse tous tes crimes, tu vivras.

— Je vivrai? bien vrai?... je vivrai?...

— Ecoute : par pitié pour ta femme, pour ton fils, je veux te donner un sage conseil : meurs aujourd'hui, meurs...

— Non! non! ne revenez pas sur votre promesse... laissez-moi vivre... l'existence la plus affreuse, la plus épouvantable, n'est rien auprès de la mort...

— Tu le veux?

— Oui! oui!...

— Tu le veux?

— Oh! je ne m'en plaindrai jamais!... et si vous étiez assez généreux pour ne pas me livrer à la justice, je vous donnerai ma parole d'honneur de ne pas recommencer.

— Tu vivras... et je ne te livrerai pas à la justice.

— Vous me pardonnez? s'écria le Maître d'école, ne croyant pas à ce qu'il entendait, vous me pardonnez?

— Je te juge... et je te punis! s'écria Rodolphe d'une voix tonnante. Je ne te livrerai pas à la justice, parce que tu irais au bagne ou à l'échafaud, et il ne faut pas cela... non, il ne le faut pas!... Au bagne? pour dominer encore cette tourbe par ta force et ta scélératesse! pour satisfaire encore tes instincts d'oppression brutale!.. Au bagne? non! non! Ton corps de fer défie les fatigues de la chiourme et le bâton des argousins. Et puis les chaînes se brisent, les murs se percent, les remparts s'escaladent; quelque jour tu romprais ton ban pour te jeter de nouveau sur la société, comme une bête féroce enragée, marquant ton passage par la rapine et par le meurtre... car rien n'est à l'abri de ta force et de ton couteau; et il ne faut pas que cela soit... non, il ne le faut pas! Puisqu'au bagne tu briserais ta

Digitized by Google

chaîne... pour garantir la société de ta rage, que faire? te livrer au bourreau ?

— Mais, c'est donc ma mort que vous voulez? s'écria le brigand; c'est donc ma mort?

— La mort?... ne l'espère pas... tu es si lâche, tu la crains tant... la mort... que jamais tu ne la croirais imminente! Dans ton acharnement à vivre, dans ton espérance obstinée, tu échapperais aux angoisses de sa formidable approche! Espérance stupide, insensée!... il n'importe... elle te voilerait l'horreur expiatrice du supplice; tu n'y croirais que sous l'ongle du bourreau! et alors, abruti par la terreur, ce ne serait plus qu'une masse inerte, insensible, qu'on offrirait en holocauste aux mânes de tes victimes... Cela ne se peut pas... tu aurais cru te sauver jusqu'à la dernière minute... Toi, monstre... espérer? Comment! l'espérance viendrait suspendre ses doux et consolants mirages aux murs de ton cabanon, jusqu'à ce que la mort ait terni ta prunelle?... Allons donc! le vieux Satan rirait trop!... si tu ne te repens pas, je ne veux plus que tu espères dans cette vie.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait à cet homme?... qui est-il, que veut-il de moi? où suis-je?... s'écria le Maître d'école presque dans le délire.

Rodolphe continua :

— Si, au contraire, tu bravais effrontément la mort, il ne faudrait pas non plus te livrer au supplice... Pour toi, l'échafaud serait un sanglant tréteau où, comme tant d'autres, tu ferais parade de ta férocité, où, insouciant d'une vie misérable, tu damnerais ton ame dans un dernier blasphème!... Il ne faut pas cela non plus... Il n'est pas bon au peuple de voir le condamné badiner avec le couperet, narguer le bourreau, et souffler, en ricanant, sur la divine étincelle que le Créateur a mise en nous... C'est quelque chose de sacré que le salut d'une ame. Tout crime s'expie et se rachète, a dit le Sauveur, mais pour qui veut sincèrement expiation et repentir. Du tri-

Digitized by Google

bunal à l'échafaud, le trajet est trop court. Il ne faut donc pas que tu meures ainsi.

Le Maître d'école était anéanti. Pour la première fois de sa vie, il y eut quelque chose qu'il redouta plus que la mort... Cette crainte vague était horrible...

Le docteur nègre et le Chourineur regardaient Rodolphe avec angoisse ; ils écoutaient, en frémissant, cet accent sonore, tranchant, impitoyable comme le fer d'une hâche ; ils sentaient leur cœur se serrer douloureusement.

Rodolphe continua :

— Anselme Duresnel, tu n'iras donc pas au bagne... tu ne mourras pas...

— Mais que voulez-vous de moi?... c'est donc l'enfer qui vous envoie ?

— Ecoute, dit Rodolphe, en se levant d'un air solennel, et donnant à son geste une autorité menaçante, tu as criminellement abusé de ta force, je paralyserai ta force.... Les plus vigoureux tremblaient devant toi, tu trembleras devant les plus faibles.... Assassin, tu as plongé des créatures de Dieu dans la nuit éternelle, les ténèbres de l'éternité commenceront pour toi dans cette vie.., aujourd'hui..., tout-à-l'heure....Ta punition, enfin, égalera tes crimes. Mais, ajouta Rodolphe, avec une sorte de pitié douloureuse, cette punition épouvantable te laissera, du moins, l'horizon sans borne de l'expiation. Je serais aussi criminel que toi si, en te punissant, je ne satisfaisais qu'une vengeance, si juste qu'elle fût.... Loin d'être stérile, comme la mort, la punition doit être féconde. Loin de te damner, elle te peut racheter.... Si, pour te mettre hors d'état de nuire, je te dépossède à jamais des splendeurs de la création, si je te plonge dans une nuit impénétrable, seul avec le souvenir de tes forfaits, c'est pour que tu contemples incessamment leur énormité.... Oui, pour toujours isolé du monde extérieur, tu seras forcé de toujours regarder en toi ; et alors, je l'espère, ton front bronzé par l'infamie rougira de honte ; ton ame, endurcie par la férocité, corrodée par le crime, s'amolli-

Digitized by Google

ra par la commisération.... Chacune de tes paroles est un blasphême, chacune de tes paroles sera une prière. Tu es audacieux et cruel parce que tu es fort, tu seras doux et humble parce que tu seras faible. Ton cœur est fermé au repentir, un jour tu pleureras tes victimes. Tu as dégradé l'intelligence que Dieu avait mise en toi, tu l'as réduite à des instincts de rapine et de meurtre, d'homme, tu t'es fait bête sauvage ; un jour ton intelligence se retrempera par le remords, se relèvera par l'expiation..... Après une longue vie attachée à la rédemption de tes crimes, ta dernière prière sera pour supplier Dieu de t'accorder le bonheur inespéré de mourir entre ta femme et ton fils.

En disant ces dernières paroles, la voix de Rodolphe s'était tristement émue.

Le Maître d'école ne ressentait presque plus de terreur : il crut que Rodolphe avait voulu l'effrayer, avant que d'arriver à cette *moralité*. Presque rassuré par la douceur de l'accent de son *juge*, le brigand, d'autant plus insolent qu'il était moins effrayé, dit avec un rire grossier :

— Ah ça ! devinons-nous des charades, ou sommes-nous au catéchisme, ici ?...

Le noir regarda Rodolphe avec inquiétude ; il s'attendait à un accès de fureur de sa part, il n'en fut rien.

Le jeune homme secoua la tête avec une ineffable expression de tristesse, et dit au docteur :

— Faites, David... que Dieu me punisse seul si je me trompe !...

Et Rodolphe cacha sa figure dans ses deux mains.

A ces mots : faites David, le nègre sonna.

Deux hommes vêtus de noir entrèrent. D'un signe, le docteur leur montra la porte d'un cabinet latéral.

Les deux hommes y roulèrent le fauteuil où le Maître d'école était garotté de façon à ne pouvoir faire un mouvement. La tête était fixée au dossier par une écharpe qui entourait le cou et les épaules.

Digitized by Google

—Assujettissez le front au fauteuil avec un mouchoir, et bâillonnez-le avec un autre, dit David, sans entrer dans le cabinet.

— Vous voulez donc m'égorger maintenant? dit le Maître d'école. — Grâce... grâce!...

Puis l'on n'entendit plus rien qu'un murmure confus.

Les deux hommes reparurent. Le docteur leur fit un signe, ils sortirent...

— Monseigneur? dit une dernière fois le noir à Rodolphe, d'un air interrogatif.

— Faites, répondit Rodolphe, sans changer de position.

David entra lentement dans le cabinet.

— Monsieur Rodolphe, j'ai peur, dit le Chourineur, tout pâle et d'une voix tremblante, Monsieur Rodolphe, parlez-moi donc... j'ai peur... Est-ce que je rêve?... Mais qu'est-ce donc qu'il fait au Maître d'école, le nègre? Monsieur Rodolphe, on n'entend rien... ça me fait plus peur encore...

David sortit du cabinet; il était pâle comme le sont les nègres, ses lèvres étaient blanches.

Il sonna, les deux hommes parurent.

— Ramenez le fauteuil.

On ramena le Maître d'école.

— Otez-lui son bâillon.

On le lui ôta.

— Vous voulez donc me mettre à la torture? s'écria le Maître d'école, avec plus de colère que de douleur. Pourquoi vous êtes-vous amusé à me piquer ainsi les yeux? Vous m'avez fait mal... Est-ce pour me martyriser encore dans l'ombre que vous avez éteint les lumières ici comme là-dedans.

Il y eut un moment de silence effrayant.

— Vous êtes aveugle, dit enfin David d'une voix émue.

— Ça n'est pas vrai!... ça n'est pas possible!... Vous avez fait la nuit exprès!... s'écria le brigand, en faisant de violents efforts sur son fauteuil.

— Otez-lui ses liens... qu'il se lève... qu'il marche... dit Rodolphe.

Digitized by Google

Les deux hommes firent tomber les liens du Maître d'école.

Il se leva brusquement, fit un pas en tendant ses mains devant lui, puis retomba dans son fauteuil en levant les bras au ciel.

— David, donnez-lui ce portefeuille, dit Rodolphe.

Le nègre mit dans les mains tremblantes du Maître d'école un petit portefeuille.

— Il y a, dans ce portefeuille, assez d'argent pour t'assurer un abri et du pain jusqu'à la fin de tes jours.

Maintenant, tu es libre, va-t-en et repens-toi; le Seigneur est miséricordieux.

— Aveugle!... répétait le Maître d'école en tenant machinalement le portefeuille à sa main.

— Ouvrez les portes... qu'il parte! dit Rodolphe.

On ouvrit les portes avec fracas.

— Aveugle!... aveugle !!... aveugle!!! répéta le brigand anéanti. Mon Dieu, mon Dieu!... c'est donc bien vrai!

— Tu es libre... tu as de l'argent... va-t-en!

— Mais je ne puis m'en aller, moi !! Comment voulez-vous que je fasse? je n'y vois plus!!.. s'écria-t-il avec désespoir. C'est un crime affreux que d'abuser ainsi de sa force pour...

— C'est un crime d'abuser de sa force!.. répéta Rodolphe en l'interrompant d'une voix solennelle. Et toi, qu'en as-tu fait de ta force?...

— Oh! la mort... Oui, j'aurais préféré la mort! s'écria le Maître d'école. Etre à la merci de tout le monde... avoir peur de tout!... Un enfant me battrait maintenant... Que faire?... Mon Dieu! mon Dieu! que faire?...

— Tu as de l'argent...

— On me le volera! dit le brigand.

— On te le volera!.. Entends-tu ces mots que tu dis avec crainte, toi qui as volé?..

— Pour l'amour de Dieu, dit le Maître d'école d'un air suppliant, que quelqu'un me conduise!.. Comment vais-je faire

Digitized by Google

dans les rues?.. Ah! tuez-moi! tenez, tuez-moi!.. je vous le demande par pitié, tuez-moi!

— Non, un jour tu le repentiras...

— Jamais!... jamais je ne me repentirai!.. s'écria le Maître d'école avec rage. Oh! je me vengerai, allez! je me vengerai...

Et, grinçant les dents de rage, il se précipita hors du fauteuil, les poings fermés et menaçants.

Au premier pas qu'il fit, il trébucha.

— Non... non... je ne pourrai pas!... et être si fort pourtant!... Ah! je suis bien à plaindre... personne n'a pitié de moi, personne!

Et il pleura.....

Il est impossible de peindre l'effroi, la stupeur du Chourineur pendant cette scène terrible ; sa sauvage et rude figure exprimait de la compassion. Il s'approcha de Rodolphe, et lui dit à voix base :

— Monsieur Rodolphe, il n'a, peut-être, que ce qu'il mérite... c'était un fameux scélérat !.. Il a voulu aussi me tuer tantôt; mais maintenant il est aveugle, il pleure... Tenez, il me fait de la peine... Il ne sait comment s'en aller, il peut se faire écraser dans les rues, voulez-vous que je le conduise quelque part où il pourra être tranquille au moins?

— Bien, dit Rodolphe, ému de cette générosité et prenant la main du Chourineur, bien... va.

Le Chourineur s'approcha du Maître d'école et lui mit la main sur l'épaule.

Le brigand tressaillit.

— Qui me touche? — dit-il d'une voix sourde.

— Moi...

- Qui, toi?...

— Le Chourineur.

— Tu viens aussi te venger, n'est-ce pas?

Digitized by Google

— Tu ne sais pas comment sortir?... prends mon bras, je te vais conduire...

— Toi!... toi!

— Oui, tu me fais de la peine maintenant, viens!

— Tu veux me tendre un piège?

— Tu sais bien que je ne suis pas lâche, je n'abuserais pas de ton malheur. Allons, partons, il fait jour.

— Il fait jour! s'écria le Maître d'école.... ah! je ne verrai plus jamais quand il fera jour, moi!...

Rodolphe ne put supporter davantage cette scène... il rentra brusquement, suivi de David, en faisant signe aux domestiques de s'éloigner.

Le Chourineur et le Maître d'école restèrent seuls.

— Est-ce vrai qu'il y a de l'argent dans le portefeuille qu'on m'a donné? dit le brigand après un long silence.

— Oui, il y a cinq mille francs. Avec cela tu peux te placer en pension quelque part, à la campagne, pour le restant de tes jours. Veux-tu que je te mène chez ton hôtesse.

— Non! elle me volerait.

— Chez Bras-Rouge?

— Il m'empoisonnerait pour me voler.

— Où veux-tu donc que je te conduise?

— Je ne sais pas... Tu n'es pas voleur, toi, Chourineur; tiens, cache bien mon portefeuille dans ma veste.... que la Chouette ne le voie pas, elle me dévaliserait.

— La Chouette? on l'a portée à l'hôpital Beaujon. En me débattant contre vous deux cette nuit, je lui ai déformé une jambe.

— Mais qu'est-ce que je vais devenir? mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir? avec ce rideau noir là, là toujours devant moi!... Et sur ce rideau noir, si je voyais paraître les figures pâles et mortes de ceux....

Il tressaillit, et dit d'une voix sourde au Chourineur;

— Cet homme de cette nuit, est-ce qu'il est mort?

— Non...

Digitized by Google

— Tant mieux !

Et le brigand resta quelque temps silencieux. Puis, tout à-coup, il s'écria en bondissant de rage :

— C'est pourtant toi, Chourineur, qui me vaut cela!... Brigand ! sans toi, je refroidissais l'homme et j'emportais l'argent Si je suis aveugle, c'est ta faute, oui, c'est ta faute...

— Ne pense plus à cela, c'est malsain pour toi... Voyons, viens-tu, oui ou non?... je suis fatigué, je veux dormir. Je vas te conduire où tu voudras, j'irai me coucher après.

— Mais je ne sais où aller, moi !.. dans mon garni, je n'ose pas, il faudrait dire...

— Eh bien! écoute : veux-tu, pour un jour ou deux, venir dans mon chenil?... je te trouverai, peut-être bien, des braves gens qui, ne sachant pas qui tu es, te prendront en pension chez eux comme un infirme. Tiens, il y a justement un homme du port Saint-Nicolas, que je connais, dont la mère habite Saint-Mandé, une digne femme, qui n'est pas heureuse, peut-être bien qu'elle pourrait se charger de toi... Viens-tu, oui ou non?

— On peut se fier à toi, Chourineur. Je n'ai pas peur d'aller chez toi avec mon argent. Tu n'as jamais volé, toi... tu n'es pas méchant... tu es généreux...

— Allons, c'est bon. Assez d'épitaphe comme ça.

— C'est que je suis reconnaiasant de ce que tu veux bien faire pour moi, Chourineur... tu es sans haine et sans rancune toi... dit le brigand avec humilité; tu vaux bien mieux que moi.

— Tonnerre! je le crois bien. M. Rodolphe m'a dit que j'avais du cœur...

— Mais quel est-il donc ce Rodolphe?... ce n'est pas un homme! s'écria le Maître d'école avec un redoublement de fureur désespérée, c'est un bourreau !... un monstre !...

Le Chourineur haussa les épaules et dit :

— Partons-nous?

— Nous allons chez toi, n'est-ce pas, Chourineur?

Digitized by Google

— Oui.

— Tu n'as pas de rancune de cette nuit, tu me le jures, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu es sûr qu'il n'est pas mort... l'homme?

— J'en suis sûr.

— Ça sera toujours celui-là de moins, dit le brigand d'une voix sourde...

Et s'appuyant sur le bras du Chourineur, il quitta la maison de l'allée des Veuves (1).

V.

Quelles palpitantes émotions, quelle affluence de réflexions sérieuses fait naître la lecture de cet intéressant épisode? Oui, c'est bien là une peinture fidèle des mœurs et des pensées intimes de ces hommes qui sont la terreur et le fléau de la société; c'est bien l'intervention impassible de la loi, l'attitude digne et mesurée du juge regrettant d'être obligé de punir.

Le châtiment imposé au Maître d'école complète l'exposition du système que l'auteur a voulu développer dans son ouvrage. Il ne lui reste plus, maintenant, qu'à faire connaître par les faits ultérieurs comment, à son avis, devront agir les moyens qu'il vient d'indiquer et quels effets il en espère. Toutefois, on n'a pas besoin d'attendre ce complément pour se former une opinion sur la valeur de la théorie exposée par Eugène Sue. Les *Mystères de Paris* présentent seulement un exemple isolé de l'application de cette théorie, et encore cet

(1) M. Eugène Sue a annoncé dans le *Journal des Débats*, du 10 juillet, qu'il publierait prochainement, dans la *Revue des deux Mondes*, un article sur l'*aveuglement*, substitué à la peine de mort.

Digitized by Google

exemple est une fiction ; ce n'est pas d'après des indices aussi incomplets, qu'on peut juger des questions d'une telle importance. Leur solution exige des méditations graves, des études approfondies ; pour en apprécier le mérite et la portée, il faut s'isoler de toute individualité, il faut examiner la généralité des faits dans leur ensemble afin de les voir dans leur exacte vérité.

Le système développé par Eugène Sue, contient une seule innovation réelle : c'est l'aveuglement forcé, imposé comme spécialité au Maître d'école. L'asile offert à Fleur-de-Marie, est une application du patronage pratiqué sur beaucoup de points en France ; l'expatriation du Chourineur et l'occupation utile qui lui est assignée en Algérie, sont une application du mode, souvent proposé, de la colonisation des repris de justice. Des volumes ont été écrits sur les résultats que peut produire chacun de ces moyens, et sur les perfectionnements dont ils sont susceptibles ; mais personne encore, que nous sachions, parmi les économistes de notre époque, n'avait proposé l'aveuglement comme moyen d'expiation et régénération morale pour les criminels.

Le patronage en faveur de ceux que la loi a justement frappé est certainement une œuvre utile, capable d'exercer une certaine influence sur le bien-être et sur la moralisation de la société ; mais, on le sait, quelque soit le zèle des personnes qui se dévouent à cette mission difficile et pénible, leurs succès sont bien incomplets et bien précaires. La principale cause de ce fâcheux résultat a été indiquée déjà dans le cours de cet écrit : aussi longtemps que les classes infimes resteront abandonnées à l'ignorance, il sera difficile de les moraliser. C'est donc dans sa cause primitive qu'il faut attaquer le mal qui désole la société ; c'est avant, et non après que le bagne et la prison ont exercé leur funeste influence qu'on peut espérer de combattre avec succès la démoralisation et les débordements. Aux lois qui repriment, il faut ajouter l'utile complément des lois qui préviennent le mal.

Digitized by Google

Si la colonisation des repris de justice est une mesure qui séduit au premier aspect, un examen attentif et l'étude des essais tentés pour l'application de ce système, font bien vite naître le doute et la crainte.

La colonisation entraîne, en effet, avec elle, une liberté d'action peu favorable au perfectionnement moral du criminel passant, tout à-coup, des entraves et des privations de la prison à une entière liberté. Et, d'ailleurs, si un tel système devait être mis en pratique, c'est au loin, sur quelque île solitaire de l'Océan, qu'il faudrait tenter cette épreuve délicate. Il y aurait imprudence et danger à peupler l'Algérie de colons fournis par les prisons et par les bagnes. C'est assez, c'est trop déjà, des Bédouins pour désoler cette riche contrée ; il faudrait bien se garder d'y envoyer des hommes joignant aux vices et aux mauvaises passions de la barbarie la perversité raffinée de la civilisation.

La nouvelle pénalité dont Eugène Sue a présenté un exemple, serait-elle plus efficace et plus morale que la peine de mort? C'est là une question immense, que les limites de cet article ne permettent pas d'approfondir. Beaucoup d'esprits judicieux et bien intentionnés soutiennent que la société n'a pas le droit de punir le meurtre par un homicide légal; l'aveuglement ne serait-il pas un supplice pire que la mort? Ne vaudrait-il pas mieux mourir, que de vivre privé de la vue, de cet organe précieux qui semble spécialement destiné à mettre l'ame en rapport avec le monde physique? Cette pitié dérisoire qui laisserait vivre le coupable en lui imposant des ténèbres éternelles, ne serait-elle pas plus cruelle et plus terrible que l'impitoyable loi qui éteint la vie dans la nuit du tombeau?...

On frémit d'angoisse et d'horreur en lisant l'expression du désespoir dont est saisi le Maître d'école, au moment où il apprend qu'il est à jamais privé de la vue. Ses lamentations pénètrent l'ame d'une douleur miséricordieuse. Le souvenir des crimes atroces et de la perversité de cet homme, est effacé

Digitized by Google

par la grandeur de sa punition. Et quand sa voix déchirante invoque la mort comme une peine plus douce, on est tenté de s'écrier avec lui : Oh! oui.... mieux aurait valu la mort!...

La mort, pourtant, c'est l'abstraction absolue et immédiate hors de la société ; c'est la négation irrévocable de tout avenir sur terre ; c'est l'impossibilité de la régénération morale du coupable !

Mais cette régénération si desirable, peut-on espérer que le supplice infligé au Maître d'école puisse la produire? Suffit-il d'aveugler un homme et de lui donner de l'argent pour éteindre ses mauvaises passions, pour paralyser son mauvais vouloir, pour l'amener au repentir et à la moralisation? Ce sont là des questions complexes et difficiles, que la philanthrophie la plus bienveillante n'oserait résoudre par l'affirmative.

Malgré cette incertitude, faudrait-il donc tenter cette terrible épreuve?.. tenter cette épreuve ?.. mais c'est impossible!.. Quoi! on assimilerait les infortunés qu'un sort fatal a fait naître aveugles, ou qu'un évènement funeste a privé de la vue, à l'assassin, au parricide que la main du bourreau aurait frappé de cécité!... Non! c'est impossible... Et lors même que la cruauté morale d'un tel supplice n'en ferait pas repousser l'application, il suffirait d'indiquer cette inévitable conséquence qu'il devrait produire, pour détourner d'en adopter même la pensée.

Sans doute, Eugène Sue n'avait pas réfléchi à cet obstacle lorsqu'il a écrit son livre ; il aurait certainement reculé devant l'idée d'exposer le malheur à être confondu avec le crime. Il reste d'ailleurs à savoir quelle issue finale il donnera, dans la suite de son ouvrage, à l'épreuve tentée par Rodolphe. Déjà, le commencement de la troisième partie des *Mystères de Paris*, publiée en ce moment, fait reconnaître que le cruel châtiment infligé au Maître d'école, a eu pour effet d'irriter la mauvaise nature de cet homme, plutôt que d'y apporter le calme et le repentir. Ce fâcheux résultat sera-t-il, plus tard, modifié par un retour à de meilleurs sentiments? Cela est peu

Digitized by Google

vraisemblable. Il paraît difficile, en effet, que la régénération morale puisse être le fruit d'une résignation forcée.

Quoiqu'il en soit, il faut tenir compte à Eugène Sue de l'intention utile qui lui a inspiré son œuvre. Cette intention avait sans doute échappé aux critiques qui ont amèrement reproché à cet auteur d'avoir mis en scène des personnages ignobles, des tableaux dégoûtants et un langage immonde. Sans doute, il conviendrait de choisir de meilleurs exemples pour faire de la morale, et nous serons des premiers à engager vivement Eugène Sue à ne pas souiller son beau talent, à ne pas tremper sa plume dans la boue; mais, en vérité, cette susceptibilité montrée par certains critiques n'est-elle pas quelque peu singulière? Ne fait-on pas, bien souvent, l'éloge de romans dont les personnages ne valent pas mieux que le *Maître d'école* et la *Chouette*, dont les héros n'ont pas autant de noblesse et de générosité que Rodolphe? Les sophismes corrupteurs qui infectent certaines œuvres pompeusement vantées, sont-ils moins dangereux et plus moraux que l'argot qui salit quelques pages des *Mystères de Paris*. Poison pour poison, il vaut mieux celui qui se révèle par l'amertume que celui qui se dissimule sous une perfide douceur.

Cette défense indirecte des *Mystères de Paris* contre l'exagération malveillante de certains critiques, ne doit cependant pas être considérée comme une entière approbation de l'œuvre nouvelle d'Eugène Sue. Il faut reconnaître que les *Mystères de Paris* ne sont pas à l'abri des justes reproches adressés aux aberrations qui égarent la littérature contemporaine et tendent à pervertir le goût et les mœurs de la nation. La haute portée intentionnelle de cet ouvrage échappe, certainement, au plus grand nombre des lecteurs, tandis que leur attention se fixe sur les ignominies qu'il révèle. Nous ne saurions accorder nos éloges à une œuvre qui peut exercer une funeste influence sur la société.

Les *Mystères de Paris* mettent en scène un être qui semble pouvoir servir de comparaison exacte à l'aspect général et au

Digitized by Google

mérite réel de ce livre. Comme Fleur-de-Marie, l'œuvre d'Eugène Sue conserve, au milieu même des flétrissures que son sujet lui imprime, un attrait qui touche et séduit. Comme *la Goualeuse*, l'œuvre cache sous une dégradation apparente, une pensée de moralisation et de vertu. Est-ce un bien, est-ce un mal? C'est selon. Ce ne serait pas un bien grand mal si les lecteurs, imitant l'intelligente générosité de Rodolphe, savaient dépouiller l'œuvre de la livrée du vice pour en faire fructifier l'idée morale.

En résumé, les *Mystères de Paris* ne méritent pas la réprobation absolue fulminée par quelques esprits trop puritains. Si cet ouvrage contient des pages déplorables, il en renferme aussi qui possèdent un réel mérite. Ce livre ajoutera certainement à la réputation d'Eugène Sue; mais, dans l'intérêt de cette réputation même aussi bien que dans celui de la morale publique, nous desirons vivement que cet auteur fasse à l'avenir un plus noble emploi de son remarquable talent.

BARRILLON.

Digitized by Google

DU

SENS COMMUN RATIONNEL

ET DU

SENS COMMUN EMPIRIQUE,

DISCOURS D'OUVERTURE PRONONCÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES.

MESSIEURS,

Je reprends avec ardeur une tâche qui de jour en jour me devient plus chère. Chargé de l'enseignement d'une science qui traite de Dieu et de l'homme d'une science qui de tout temps a eu à combattre contre d'implacables ennemis, je ne puis m'empêcher de considérer ma mission comme une sorte d'apostolat. Sans cesse en vous parlant je suis animé par l'espérance de gagner à la philosophie quelques intelligences et de les y diriger d'après des principes que je crois fermement être vrais et salutaires. Voilà pourquoi dans nos leçons je ne perds jamais une occasion de défendre la philosophie en général et nos principes en particulier contre les accusations, les préjugés, les fausses interprétations qui les discréditent

Digitized by Google

auprès d'un grand nombre d'esprits. Aujourd'hui encore, pour inaugurer le cours de cette année, j'ai pensé ne pouvoir mieux faire que de choisir un sujet de cette nature.

Il est reçu, Messieurs, dans un certain monde de traiter fort dédaigneusement ces hautes études auxquelles nous nous livrons ensemble, et, en général, toute recherche spéculative un peu élevée. On les rejette, on les condamne sans examen préalable, et ces jugements absolus dont on les frappe, on les prononce presque toujours au nom du sens commun. Au nom du sens commun, des hommes qui se qualifient eux-mêmes avec orgueil du titre d'hommes positifs font chaque jour le procès des théories scientifiques. Dans toutes les discussions, ils l'invoquent comme un argument décisif et triomphant; en vain s'agit-il d'une question à laquelle jamais ils n'ont pensé, grâce aux vives lumières de ce qu'ils appellent leur sens commun, sans hésiter ils la tranchent à l'instant, et renvoient plus ou moins poliment leur adversaire aux petites maisons. Qui pourrait dire combien les sciences morales et politiques en général, combien la philosophie en particulier, ont eu à souffrir de ces dédains superbes? Qui pourrait dire combien ces hommes positifs avec leur prétendu sens commun ont arrêté de progrès dans le monde?

D'un autre côté, il faut en convenir, ces protestations au nom du sens commun ont été quelquefois légitimes et salutaires. Souvent elles ont arrêté l'avènement d'une vérité nouvelle, mais souvent aussi elles ont empêché le triomphe de théories insensées. D'où vient, Messieurs, que ces protestations au nom d'une même autorité, tantôt soient légitimes et tantôt illégitimes, d'où vient que tantôt elles empêchent le bien et tantôt elles empêchent le mal? La raison de toutes ces contradictions est bien simple, elle se trouve toute entière dans la diversité des significations sous lesquelles on prend et invoque le sens commun. Cette diversité de significations engendre

Digitized by Google

perpétuellement dans la langue littéraire et même dans la langue philosophique une foule de confusions et d'équivoques que je veux dissiper par une analyse sévère des éléments contenus dans ce qu'on appelle du nom général de sens commun.

Dans l'usage ordinaire et dans la langue de la littérature, on comprend sous le nom de sens commun deux éléments d'une nature toute opposée, un élément rationnel et un élément empirique, en d'autres termes des principes dus à la raison et par conséquent marqués du double caractère de l'universalité et de la nécessité, et d'autres principes dus à l'expérience et par conséquent n'ayant aucun caractère d'universalité et de nécessité. Selon que l'on considère et que l'on invoque le sens commun sous le point de vue empirique ou sous le point de vue rationnel, il est évident qu'il n'a plus les mêmes droits, ni la même autorité. Je vais successivement l'examiner sous chacun de ces deux points de vue, et vous me permettrez, pour la commodité du discours, d'appeler tout simplement sens commun rationnel, le sens commun considéré sous le rapport de l'élément rationnel et sens commun empirique le sens commun considéré sous le rapport de l'élément empirique. Commençous d'abord par le sens commun rationnel? Quels sont ses droits, quelle est son autorité à l'égard de la sience. Il existe, vous le savez, une raison commune, universelle qui émane de Dieu et dont la lumière éclaire toutes les intelligences, comme la lumière du soleil éclaire tous les yeux. De cette raison découlent des vérités, des croyances qui sont l'indispensable condition et le fond nécessaire de toute connaissance, de tout acte intellectuel. C'est à cet ensemble de vérités et de croyances universelles et nécessaires de l'humanité que dans la langue philosophique on donne plus spécialement le nom de sens commun, et auquel nous donnons ici le nom de sens commun rationnel

Digitized by Google

pour prévenir toute équivoque en le distinguant du sens commun empirique.

Nous existons, quelque chose existe distinct de nous ; il y a un temps et un espace sans limite au sein desquels toutes choses sont placées ; tout ce qui arrive se rapporte à une substance et à une cause ; l'ensemble des choses qui arrivent ou le monde suppose l'existence d'une cause et d'une substance infinie qui ait en elle-même sa raison d'exister ; il y a une justice absolue supérieure à tous les attraits du plaisir et à tous les calculs de l'intérêt ; celui qui a fait le bien mérite d'être récompensé, et celui qui a fait le mal mérite d'être puni ; il y a une beauté absolue, indépendante des temps et des lieux et des caprices de la mode ; les lois du monde sont stables et générales. Voilà quelques-unes des principales vérités qui constituent le fond du sens commun rationnel. C'est toujours en ce sens que dans notre langue philosophique nous nous servons du mot de sens commun, c'est en ce sens que vous vous rappellez peut-être me l'avoir entendu invoquer contre certaines doctrines, par exemple, contre l'idéalisme et le scepticisme. Ai-je besoin de dire que l'autorité du sens commun ainsi entendu est l'autorité de la raison elle-même, c'est-à-dire une autorité absolue. Tout ce qui va contre cette autorité est absurde et détruit la possibilité même de toute science et de toute certitude.

La philosophie, comme toutes les autres sciences, ne peut aller contre cette autorité irrésistible et sacrée, contre ces croyances instinctives et nécessaires qui sont le fondement de l'intelligence et de la science humaine. Non seulement elle doit les respecter, mais elle a pour tâche principale de les justifier, de les confirmer, de les éclairer par la réflexion, de rechercher quelle en est la nature, quels en sont les caractères et l'origine. Cependant, si cette tâche est une des plus importantes de la science de l'esprit humain et de la philosophie

Digitized by Google

elle n'est pas la seule et tout n'est pas fait lorsqu'elle a été accomplie. Les croyances du sens commun rationnel doivent être le fondement, le point de départ et la règle de toutes les spéculations philosophiques, mais, elles n'en sont pas la limite. Je ne suis pas de l'avis des philosophes qui ont prétendu réduire le rôle de la philosophie à l'analyse, à la justification des croyances rationnelles du sens commun et lui ont interdit de jamais aspirer à les dépasser. Si tel était, en effet, l'unique rôle de la philosophie, nous nous exposerions à nous entendre dire, à quoi bon tant de travaux et tant d'efforts pour n'arriver qu'à répéter sous une forme un peu différente ce que le sens commun proclame avec certitude au-dedans de la conscience de chacun? Si la philosophie doit profondément respecter les croyances instinctives et nécessaires dont se compose le sens commun rationnel de l'humanité, elle peut légitimement, elle doit aspirer à les surpasser et chercher à atteindre là ou elles n'atteignent pas, sinon elle laisserait en dehors d'elle des questions qui non seulement sont du plus haut intérêt, mais encore ont été de tout temps jugées par le sentiment universel comme des questions éminemment philosophiques. Considérez à quoi se bornent les affirmations immédiates du sens commun et vous comprendrez parfaitement en quoi et comment la philosophie doit aspirer à les surpasser. En effet, que nous apprennent ces croyances du sens commun dont tout à l'heure je vous donnais quelques exemples? Elles nous apprennent qu'il existe une cause de tout ce qui arrive, une cause de l'univers, un temps et un espace infinis, une justice et une beauté absolue. Elles ne nous apprennent rien de plus. Cependant, à propos de toutes ces choses que de questions s'élèvent sur lesquelles le sens commun demeure muet! Il existe une réalité distincte de notre réalité, mais quelle est cette réalité? Il existe une cause et une substance à tout ce qui arrive, mais quelle est la nature de cette cause et de cette

Digitized by Google

substance, qu'est-ce qui la distingue d'autres causes et d'autres substances? Il existe une cause suprême de l'univers, mais quels sont les attributs de cette cause, quels sont ses rapports avec les êtres créés et avec les causes secondes? Il existe un temps et un espace infini, mais quelle est la nature de ce temps et de cet espace? Sont-ils des non êtres infinis, ou bien sont-ils identiques à la succession ou à la coexistence des choses, ou bien sont-ils des attributs de la cause et de la substance infinie? Il y a une justice et une beauté absolue, mais quelle est l'essence de la justice et de la beauté? Encore une fois, ni les croyances du sens commun, ni l'analyse de ces croyances, ne peuvent donner une réponse immédiate et nécessaire à ces hautes questions. Cependant, ne sont-ce pas là des questions philosophiques; n'ont-elles pas toutes été agitées, avec plus ou moins de bonheur, par quelque grand philosophe; n'en est-il pas même que l'on peut considérer comme résolues? Le sens commun rationnel ne nous apprend donc rien de plus du monde des substances et des causes que le fait même de son existence. Or, nous voulons en savoir davantage, et, pour satisfaire à cette grande et légitime curiosité de l'intelligence humaine, la philosophie s'efforce de pénétrer dans ce monde mystérieux. Elle y pénètre en suivant dans toute leur portée les principes de la raison, elle y pénètre en prenant ces principes pour fondements d'inductions par lesquelles elle entreprend de déterminer au moins, en une certaine mesure, la nature de ces causes et de ces substances, leurs rapports entre elles et leurs rapports avec la substance et la cause infinie.

Tel est, Messieurs, le véritable rôle de le philosophie dans ses rapports avec le sens commun rationnel. Elle est quelque chose de plus que la répétition sous forme analytique de ce que les croyances instinctives et nécessaires de l'humanité contiennent sous forme synthétique. Elles les explique, elle

Digitized by Google

les justifie, mais aussi, en s'appuyant sur elles, elle les dépasse et atteint des questions qui ne sont point résolues dans la conscience du genre humain. Mais si la philosophie ne peut aller au-delà, elle ne peut aller contre; leur autorité est sacrée et absolue. Une opinion qui les contredit, une doctrine qui les nie ou ne peut en rendre compte et conduit à les nier, est, par là même, jugée et condamnée sans appel. Elle pourra bien, par ses sophismes, séduire momentanément quelqnes esprits, mais elle sera éternellement repoussée par la conscience du genre humain. Ainsi l'autorité du sens commum rationnel l'emporte sur la science et sur tous les principes qui sont dûs à l'expérience.

Mais en est-il de même de ce sens commun empirique si satisfait de lui-même, si arrogant à l'égard de la science? Définissons d'abord sa nature, puis nous discuterons la légitimité de ses prétentions. Tandis que le sens commun rationnel ne se compose que d'éléments absolus et nécessaires, le sens commun empirique se compose d'éléments variables, relatifs, contingents, empruntés à l'expérience. Voici comment se forme et se compose le sens commun empirique. Vous savez que les principes de la raison ne se manifestent en nous qu'à l'occasion de l'expérience et ne la précèdent pas; ils se développent simultanément avec elle dans notre intelligence, d'où il résulte qu'ils s'y trouvent nécessairement associés à un certain nombre de faits d'expérience, et à un certain nombre d'applications plus ou moins heureuses, plus ou moins étendues, soit aux faits de l'univers physique, soit aux faits de l'univers moral. Les premières, les plus faciles, les plus urgentes de ces applications, constituent une sorte de science grossière à l'usage de tous les hommes, et nécessaire à la conservation de leur existence. Ainsi, l'homme même dont les facultés intellectuelles sont les plus bornées, prévoit, à certains signes précurseurs, que l'orage va éclater, et se met en quête

Digitized by Google

d'un abri, il sait que dans l'eau on se noie, que dans le feu on se brûle, que telle saison de l'année succède à telle autre. Il n'y a pas d'homme qui n'ait de la sorte, en diverses limites, une certaine prévoyance des événements qui se reproduisent le plus fréquemment, et qu'il lui importe le plus de connaître. C'est ce commencement de science, résultat d'une observation encore bien grossière et bien bornée, qui est le fondement du sens commun empirique. Ce sens commun se compose donc, principalement, des notions primitives que chaque individu forme nécessairement sur lui-même et sur les êtres qui l'entourent, plus tard, il s'accroît, en outre, d'autres notions que l'individu reçoit toutes faites de la société au milieu de laquelle il est placé. Parmi ces notions qui tombent dans le domaine du sens commun, il en est plusieurs qui, d'abord, ont été des conceptions et des découvertes d'esprits supérieurs, relativement à leur époque, puis, elles ont fait fortune par une cause ou par une autre, elles ont successivement pénétré dans les intelligences, elles sont sorties de la sphère intellectuelle des esprits supérieurs et des savants, pour entrer dans celle de la multitude, elles ont passé, pour ainsi dire, dans la circulation, elles sont devenues populaires. Chaque siècle nous présente ainsi un plus ou moins grand nombre de notions, de découvertes scientifiques qui sortent des livres des savants et de l'enceinte des universités, pour venir accroître le patrimoine intellectuel que le vulgaire d'une époque lègue au vulgaire d'une autre époque. Telle est l'origine de ces prévisions, de ces conjectures plus ou moins justes de la multitude sur la marche des choses du monde physique et aussi sur la marche des choses du monde moral, telle est aussi l'origine de ces maximes populaires sur la conduite de la vie, sur les divers mobiles qui, dans les diverses circonstances, dirigent les hommes, sur les effets et les causes des passions, snr le gouvernement des affaires privées et aussi

Digitized by Google

des affaires publiques. A force d'être répétées, quelques-unes de ces maximes deviennent des proverbes. Les proverbes, comme on l'a dit bien souvent, sont les formules, les axiomes de la science et de la sagesse moyenne d'une nation, ils constituent le fond et l'essence même du sens commun empirique de cette nation. C'est d'après l'ensemble de ces notions populaires ou proverbiales, que le grand nombre juge, sans hésiter, de ce qui est raisonnable ou déraisonnable, de ce qui est possible ou impossible, et décide hardiment de la vérité et de la fausseté d'une théorie.

Le sens commun empirique se forme ainsi d'observations, de réflexions, de maximes, qui n'ont d'autre origine qu'une science, nullement infaillible dans ses procédés et dans ses résultats, et qui, cependant, sont devenus, à la longue, de véritables axiômes pour la multitude en vertu desquels elle se conduit, elle juge, elle raisonne. Non seulement elle se conduit elle-même, elle juge, elle raisonne d'après ces axiômes d'une valeur souvent fort suspecte, mais encore elle ne conçoit pas qu'on puisse raisonnablement se conduire et juger, d'après d'autres principes. Celui dont l'intelligence demeure au-dessous de ce degré commun de sagacité et de savoir, est accusé partout de pauvreté d'esprit et d'idiotisme. Celui qui dépasse, au contraire, de trop haut cette science grossière et commune, celui qui contredit trop fortement quelques-unes de ses assertions, passe pour un esprit faux et chimérique, et même, assez généralement, il est soupçonné de folie. D'ailleurs, l'un et l'autre, à des titres divers, sont également jugés dépourvus du sens commun.

Aussi, Messieurs, l'histoire le démontre, il y a un péril à peu près égal, à voir les choses trop tôt ou trop tard, à trop demeurer en arrière du grand nombre ou à trop le dévancer. Celui qui voit le premier une vérité, est en butte aux railleries et souvent aux persécutions, celui qui est le dernier à la

Digitized by Google

voir, celui qui s'obstine à la nier encore, alors qu'elle a déjà été reconnue et acceptée par le grand nombre, celui-là est exposé au même danger, et devient, à son tour, un objet de risée et de persécutions. Voici une comparaison qui vous fera parfaitement comprendre cette marche intellectuelle de l'humanité, et ces vicissitudes auxquelles sont exposés ceux qui vont trop en avant ou qui demeurent trop en arrière des idées de leur temps. Des voyageurs s'avancent au milieu d'une plaine déserte. Fatigués d'une course pénible, ils cherchent vainement des yeux un lieu de repos, ils n'aperçoivent rien à l'horizon. Tout-à-coup, cependant, l'un d'eux, qui a meilleure vue que tous les autres, s'écrie qu'il découvre un clocher; tous, aussitôt, regardent du même côté, mais comme ils ne voient rien, ils se mettent à rire de leur compagnon, ils le traitent de visionnaire. Celui-ci persiste, il soutient qu'il voit un clocher, il en décrit la forme, et les plaisanteries redoublent. Cependant la caravane continue de marcher, et voilà qu'un second voyageur voit aussi le clocher, puis, après lui, un troisième, un quatrième, et enfin, presque tous le découvrent les uns après les autres. Mais il y a encore, dans la caravane, un individu à vue basse, qui ne voit pas ce que tous les autres voient, qui seul persiste à soutenir encore qu'il n'y a point de clocher; et à son tour il devient l'objet des railleries de tous ses compagnons.

Ainsi les choses se passent, mais d'une manière malheureusement plus tragique, dans la marche de l'humanité. Les premiers et les derniers à voir une vérité, ont preque toujours, jusqu'à présent, subi un même sort, ils ont été honnis et persécutés. Les derniers des payens sont morts martys comme les premiers des chrétiens, et les derniers défenseurs du pouvoir absolu ont succombé à peu près de la même manière que les premiers champions de la liberté. Mais si les uns et les autres ont été des martyrs, la postérité établit en-

Digitized by Google

tre eux une grande différence, elle ne doit aux premiers que pitié et compassion pour un aveuglement opiniâtre et fatal, tandis qu'elle vénère les seconds comme les bienfaiteurs héroïques de l'humanité.

Non seulement ce sens commun qu'on oppose à la sience et aux théories nouvelles, n'a jamais qu'une autorité fort contestable, parce qu'il comprend des notions empruntées à l'expérience, mais encore, et par là même, il est de sa nature essentiellement variable, et ne peut, en conséquence, servir de mesure fixe de la vérité et de l'erreur. Le sens commun empirique varie de siècle en siècle, sons l'influence de deux causes qui tendent constamment à le modifier, d'une part, le redressement des vieilles erreurs, de l'autre, l'addition d'idées nouvelles par suite des progrès et de la diffusion des sciences. Aussi le sens commun empirique d'une époque, ne sera pas le sens commun d'une autre époque, et le sens commun d'une nation ne sera pas le sens commun d'une autre nation. Transportez, par la pensée, dans notre dix-neuvième siècle, un homme de bon sens du moyen-âge, et cet homme, avec ses préjugés, ses erreurs, ses idées étroites, fausses et incomplètes, fera pitié à l'homme de bon sens du XIXe siècle. Faites encore, si vous le voulez, dans votre imagination, l'expérience contraire, transportez l'homme de bon sens de notre époque parmi les hommes de bon sens du moyen-âge. Cet homme, sans nul doute, leur aurait paru un esprit faux, chimérique et dangereux, si tout d'abord ils ne l'avaient pas pris pour un insensé.

Le sens commun empirique à la différence du sens commun rationnel, varie donc avec les temps et avec les lieux; non pas, il est vrai, d'un jour à l'autre, mais lentement et par des modifications presque insensibles, parce qu'il faut beaucoup de temps avant qu'une vérité nouvelle pénétre dans la multitude. Le progrès du gros de l'espèce humaine con-

Digitized by Google

siste précisément dans ces variations du sens commun qui ne suivent jamais que de plus ou moins loin les progrès des sciences physiques et morales.

Ainsi la définition rigoureuse de la double acception que reçoit le sens commun, nous conduit à la détermination exacte de son autorité, de ses titres et de ses droits. Entend-on par sens commun l'ensemble des données immédiates de la raison, les croyances instinctives et nécessaires de l'humanité, l'autorité du sens commun est absolue, et tout ce qui est condamné à son tribunal est jugé et condamné sans appel. Il n'en est pas de même du tribunal de ce sens commun empirique dont je viens de définir la nature, et devant lequel les hommes positifs forcent à comparaître toutes les théories nouvelles. Si vous y êtes condamné, à bon droit vous pouvez ne pas vous y soumettre, et en appeler de l'arrêt à l'expérience et à la raison. Devant un tel tribunal, la science ne doit pas s'humilier et fléchir, car rien de plus suspect et de plus faillible que ses jugements, et, si quelquefois il a eu raison contre la science et contre les théories nouvelles, combien de fois aussi n'a-t-il pas été convaincu d'erreur? Et comment l'autorité de ce sens commun empirique pourrait-elle légitimement prévaloir sur l'autorité de la science, puisqu'il est lui-même fils de la science? Ce n'est pas le sens commun qui, dans l'origine, a fait la science, mais la science qui a fait le sens commun. Les idées sur Dieu, sur l'homme, sur le monde, sur la société dont, à une époque donnée, se compose le sens commun empirique d'un peuple, sont le produit de la science contemporaine ou de la science de l'âge qui a précédé. Si plus tard, la science plus riche en observations, émet d'autres idées, d'autres théories sur les mêmes objets, il n'est pas raisonnable de les juger fausses, uniquement parce quelles sont en opposition avec les théories anciennes, il n'est pas raisonnable de leur opposer le sens

Digitized by Google

commun, qui est le produit d'une science antérieure, ordinairement plus grossière, et qui dérive de la même origine. Ne vous laissez donc pas émouvoir par ces condamnations absolues, dont vous entendez, sans nul doute, autour de vous frapper au nom du sens commun, tous les nouveaux systèmes qui apparaisssent dans la science avec quelque force et quelque originalité. Songez que ce que le sens commun empirique d'aujourd'hui condamne, sera peut-être approuvé par le sens commun de l'époque qui doit suivre, comme cela est arrivé souvent dans l'histoire des siècles passés. Il ne faut être ni trop confiant ni trop superbe dans les lumières du sens commun empirique, car ces lumières peuvent être trompeuses, et d'ordinaire, elles sont inférieures aux clartés nouvelles dont chaque jour la science vient éclairer le monde. Encore une fois, ni l'autorité de cette espèce de sens commun, ni le consentement universel qui en dérive, ne sont des preuves décisives de la vérité d'une doctrine. Ne se peut-il pas, en effet, que ce consentement universel soit, tout simplement, le résultat d'une de ces causes d'erreurs communes à l'espèce humaine tout entière, et que Bacon, dans son langage figuré, appelait *idola tribus*? Une opinion qui nous paraît revêtue du consentement universel, n'a droit de notre part qu'à un examen plus sérieux et plus approfondi, car elle peut être fausse comme elle peut être vraie, et pour s'en assurer, il n'est pas d'autre moyen que d'éprouver la solidité des fondements sur lesquels repose ce consentement universel, par l'expérience et la raison, seuls critérium de la vérité comme de l'erreur.

Voilà à quoi se réduit l'autorité du sens commun empirique, dont s'arment tant d'esprits à l'encontre des idées nouvelles. Cette autorité est nulle à l'égard de la science. Mais en vous démontrant ainsi le peu de valeur de cette autorité, quel a été mon but? Ai-je voulu entreprendre par avance et d'une

Digitized by Google

manière générale, l'apologie de toutes les doctrines les plus étranges et les plus bizarres? Non, assurément, et je suis moi-même trop peu édifié sur la valeur de quelques-unes des doctrines nouvelles qui se sont produites de nos jours pour concevoir une pareille pensée. Ce que j'ai voulu, c'est réduire à sa juste valeur ce fameux argument de l'opinion générale et du sens commun, que sans cesse on oppose à la spéculation, et je suis bien loin de prétendre que, pour avoir raison, il suffise de contredire tout le monde. C'est surtout en philosophie, Messieurs, qu'il faut vous mettre en garde contre ces jugements sommaires et dédaigneux que nos hommes positifs ont coutume de porter contre les théories métaphysiques, car ces théories, plus que toutes les autres, leur sont suspectes, et ils n'hésitent pas à les déclarer sinon dangereuses, à tout le moins parfaitement oiseuses et inutiles.

Tel est, en général, le langage et telle est l'attitude des hommes du monde, des hommes d'affaires, des sceptiques et des indifférents à l'égard de la philosophie. Ce ne sont peut-être pas là nos adversaires les moins redoutables, et la philosophie a, je crois, plus à craindre de leur défiance circonspecte ou de leur dédaigneuse indifférence, que de ces attaques passionnées d'ennemis d'une autre nature qui ne font que ranimer nos forces et notre ardeur. Placé entre ces deux sortes d'ennemis, il est de mon devoir de défendre contre les uns et contre les autres, les intérêts de la philosophie qui m'ont été confiés par l'état, le jour où je fus nommé à cette chaire. Car, il est peut-être bon d'y prendre garde, les chaires d'enseignement public de la philosophie ayant été instituées par l'état, il en résulte que la philosophie n'existe pas seulement de fait, mais de droit, il en résulte qu'elle a une existence officielle et légale, tout aussi bien que la médecine, tout aussi bien que la théologie. Malgré l'aigreur croissante de la lutte, dans la défense de ces grands intérêts qui se confondent avec

Digitized by Google

ceux de la liberté de la pensée et de l'émancipation de l'esprit humain, je ne changerai ni de ton ni de langage; je saurai toujours me tenir à égale distance et d'une témérité blâmable et de lâches concessions. Enfin, Messieurs, ma devise continuera d'être celle que M. Cousin, il y a quelques jours encore, proclamait sur la tombe d'un philosophe, notre illustre compatriote : indépendance et modération.

Digitized by Google

FRAGMENTS DU DISCOURS D'OUVERTURE DE SCHELLING.

M. Bouillier nous communique l'article suivant de la *Gazette d'Augsbourg :*

Schelling a ouvert son cours le 14 novembre. On pouvait craindre que le titre modeste et peu attrayant de philosophie négative qu'il a donné à ses leçons d'hiver ne diminuât la foule de ses auditeurs, cependant il n'en a rien été, et jamais, au contraire, l'empressement n'avait été aussi grand. La salle qu'on lui avait destinée s'étant trouvée trop petite, le célèbre géographe Ritter s'est empressé de mettre à sa disposition son grand amphithéâtre qui contient jusqu'à 400 auditeurs. L'effet de son discours a été immense. Ce n'étaient pas de grandes et prétentieuses phrases sur la science et la philosophie, c'était le monde des idées de Platon avec la poésie de Goethe. A l'occasion de la définition de la philosophie, Schelling a décrit les différentes phases philosophiques par lesquelles son esprit a passé. En un langage clair et fort, il a raconté comment il avait cherché la philosophie. Et qui plus que cet illustre vieillard a le droit de démontrer d'après sa propre expérience les divers degrés de l'impulsion qu'entraîne l'humanité vers la vérité? Voici à-peu-près ses paroles : «Lorsque je commençais à philosopher, je m'aperçus bientôt que toutes les sciences partent d'hypothèses. Les mathématiques, malgré l'enchaînement nécessaire de leurs propositions, ne peuvent rendre compte elles-mêmes de leurs principes. c'est aux langues anciennes que je dois la connaissance de toutes les articulations, pour ainsi dire, et des plus fines nuances de la pensée. Mais plus je me familiarisais avec ces langues modèles, plus

Digitized by Google

j'éprouvais le besoin de pénétrer dans la nature de ce merveilleux organe, assez délicat pour exprimer les émotions les plus variées et les plus légères, en même temps qu'assez fort pour exprimer les orages les plus violents des passions. D'où vient cet organe en qui je réside, auquel je donne la vie, en qui je vis et je me meus librement? Lorsque je me tournais du côté des sciences physiques, j'appris à connaître les lois de la physique, je vis comment on ramenait certains phénomènes, comme la pesanteur, par exemple, à des causes immatérielles, et d'autres agents impondérables. Mais aussitôt se présenta à moi cette question : pourquoi ces forces et ces agents, quelle nécessité ont-ils d'exister? De même, lorsque je m'occupais de l'histoire naturelle et de ses formes si variées, je demandais quel était leur but, et on me répondit : ce ne sont que des degrés par lesquels l'esprit créateur se développe jusqu'à l'homme. Et maintenant j'avais trouvé la réponse à toutes mes questions, je savais le mot de tous les êtres, ce mot, c'est que l'unique objet de la philosophie, c'est l'homme. Cependant ce développement de l'esprit créateur ne tombe pas toujours sous ma conscience, la nature est dans l'homme, mais elle n'est pas toute pour l'homme, et l'homme n'est le but de la nature qu'autant qu'il est appelé à l'annuler par sa liberté et à aller au delà. Mais la liberté elle-même ne sera-t-elle pas la plus grande des énigmes? Les effets et les développements de cette liberté, l'œuvre de l'histoire, se déroulent à mes yeux en une série immense et incompréhensible, tant que l'homme sans conscience de son but est entraîné par l'immense mouvement de l'histoire. Alors l'homme n'est pas son but à lui-même, et tout le reste est donc aussi sans but. Aussi je retombais dans cette misère absolue de toute existence dont les lamentables accents ont retenti dans le monde ancien et dans le monde moderne. Il faut que je me demande, pourquoi quelque chose existe-il? Aller au-delà de cette question est le besoin fondamental de la nature humaine, c'est pour cela que la philosophie qui donne la réponse à cette question a dû être, de tout temps, et doit être encore la plus avidement recherché, *vixere fortes ante Agamemnona*, a chanté Horace. Ce n'est pas seulement sous les platanes, mais aussi sur les bords sacrés du Gange et du Nil qu'il y a eu des philosophes; Pythagore et

Digitized by Google

Platon s'en vont vers les confins du monde chercher la réponse à cette question, et Socrate mourant recommande à ses disciples d'aller chez les Barbares à la recherche de la sagesse. Combien, par le christianisme transplanté en Europe, par les rapports du commerce, l'orient et l'occident depuis lors ne se sont-ils pas rapprochés et pénétrés pour arriver à la conscience du monde entier, combien le moyen-âge a-t-il médité, et cependant aucune époque, plus que la la nôtre, n'a été éloignée du but. Dans le temps où on se laisse doucement dominer par l'habitude, on ne pense pas à la question des principes, on se tient pour content de ce qu'on a. De peur de troubler cet état de bien-être, on ne veut pas s'avouer que les puissances intellectuelles et morales qui, en vertu de l'habitude, gouvernent encore le monde, n'ont plus de force ni de vie. Souvent une période ne se prolonge que parce que l'absurdité de l'ancienne croyance est tellement évidente que les esprits supérieurs dédaignent de la réfuter, et abandonnent à des esprits inférieurs le soin de prononcer que ces vérités n'ont plus de place dans la conscience de leur époque. Alors on s'épouvante d'une telle hardiesse. Mais l'homme qui voit plus loin, reconnaît seulement dans ce fait le besoin de se rendre compte d'une autre manière et de s'assurer de ses principes. Ce n'est pas la vérité qui a vieilli, mais la manière de s'en rendre compte. Or cette transition n'est pas possible sans le renversement et l'annulation momentanée de l'ancienne croyance. Les belles illusions d'un temps passé disparaissent, c'est la pure vérité que l'on exige dans tous les rapports de la vie. Il faut ouvertement déclarer la guerre à claque mensonge, acheter la vérité à tout prix, même au prix le plus douloureux. Depuis la critique de Kant, l'esprit allemand a commencé une recherche méthodique de toutes les bases de la vie, il a combattu jusqu'à présent avec une ardeur soutenue, et l'on ne peut que desirer qu'il persévère jusqu'à ce qu'il ait gagné le prix. Les présages d'une création nouvelle déjà se manifestent. Il n'y a point de progrès sans but. Une inquiétude vieille de plus de mille ans ne se calmera que lorsque l'humanité se sera mise en possession de tout l'organisme de la science.»

Digitized by Google

THÉORIE DE KANT SUR LA RELIGION, DANS LES LIMITES DE LA RAISON (1).

Parmi beaucoup de publications qui ont été faites dans l'ordre des sciences morales, la récente traduction de la *Théorie de Kant sur la religion* est une des plus remarquables. On ne saurait trop remercier M. le docteur Lortet et M. le professeur Bouillier d'avoir édité cet ouvrage ; il ont ainsi rendu un service inappréciable à la philosophie française ; les deux auteurs ont bien mérité de la science, et ont compris qu'il ne fallait point lui cacher cette œuvre, à moins de lui cacher en même temps un de ses plus beaux côtés. Expliquer au XVIIIe siècle la Religion dans les limites de la Raison, c'était une tentative magnifique ; mais reproduire cette explication en abrégé, la mettre à la portée de toutes les intelligences, c'était encore mieux : nous n'avons qu'à féliciter le traducteur et l'auteur de la Préface de leur heureuse idée ; la traduction de M. Trullard n'est guère lue ; l'abrégé qui vient de paraître en français est doublement utile, en ce sens, que par la clarté et par le prix, il est accessible à toutes les classes de lecteurs. Tous peuvent lire ce travail et le méditer avec fruit. Faire une analyse de ce livre, ce serait recommencer ce qu'a fait M. Bouillier, et nous ne nous en sentons pas la force. Le travail de ce professeur se recommande par la clarté et la concision du style, par la netteté de l'exposition, et la justesse des appréciations. Nous présenterons seulement la discussion de la doctrine du philosophe allemand. L'ouvrage est de Kant, je veux dire la doctrine ; c'est déjà en faire l'éloge ; on ne sait pas si Kant a fait cet abrégé lui-même, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est parfaitement exact. Ce point ne peut nous arrêter davantage, nous avons hâte d'arriver au fait.

I.

Quelle est l'idée fondamentale de Kant ? Qu'a-t-il voulu établir ? — Kant a établi ou du moins il prétend que la Religion dérive de la Raison ; il interprète les dogmes et les mystères du Christianisme par le système rationaliste. Est-il vrai que la Religion dérive de la raison ? — La Religion, étant une notion universelle, absolue, qui existe au-dedans de nous, et qu'aucun homme ne peut nier consciencieusement, la Religion fait partie, en tant que notion absolue, des autres idées nécessaires dont l'ensemble forme la fa-

(1) Lyon, chez Savy jeune, libraire-éditeur. Paris, chez Joubert.—Traduction du docteur Lortet, précédé d'une préface de M. Bouillier, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

Digitized by Google

culté que les philosophes appellent la Raison. Toutes les idées nécessaires sont soumises aux mêmes lois, aux mêmes rapports : la notion de l'infini, la notion de l'absolu ne sont pas moins nécessaires que la notion de la Religion. Celle-ci porte avec elle et en elle tous les caracteres qui constituent la nécessité, l'immutabilité, en un mot l'universalité. — Mais quelle est cette notion ? ou mieux qu'entendons-nous par Religion ? — Le bien nous est révélé par la Raison : or la Religion n'est, selon Kant, rien autre que la pratique de la notion du Bien, que la réalisation objective de la Loi morale dans l'ordre des faits extérieurs. C'est la conformité stricte, invariable de l'idéal de la moralité avec les déterminations, c'est donc la Loi morale mise en pratique. Ainsi il y a de la Religion à faire le Bien, non par égard pour la légalité, mais pour le bien lui-même ; il y a de la Religion à faire le devoir pour le devoir. Mais, nous dira-t-on, qu'entendez-vous par la Loi morale ? C'est, répondrons-nous, selon Kant, « un idéal que chaque homme porte au dedans de lui, un type de ce qu'il doit faire pour demeurer ou redevenir juste et saint (1). » L'être libre et intelligent, c'est-à-dire l'être qui a une volonté et une intelligence, ne possède-t-il pas nécessairement quelque chose qui règle ses manières d'être relativement à sa puissance de vouloir, au degré de développement de son entendement ? Ne possède-t-il pas quelque chose suivant quoi il modèle ses déterminations ? Evidemment, et ce quelque chose est une notion universelle ; tous les hommes la possèdent, tous ont la raison, la loi morale, qu'ils doivent réaliser c'est-à-dire exprimer dans l'ordre des faits sociaux. Mais comment l'homme pourra-t-il réaliser cette loi ? Il la réalisera par une volonté forte, persévérante, en tout cas soumise aux prescriptions de la raison. L'accomplissement de cette loi pour la loi seule, voilà la religion ; accomplissez-la et vous serez religieux, vous serez vertueux.

L'Abrégé est, outre la Préface, divisé en six parties ; les deux premières parties « l'homme et méchant par nature, il y a en lui un principe de méchanceté » et « il y a dans l'homme un bon principe qui combat contre le mauvais pour dominer en lui » sont fort importantes. Jean-Jacques Rousseau a dit : l'homme est naturellement bon, c'est la société qui le déprave ; Kant soutient au contraire que l'homme est né méchant par nature. Quand on suit attentivement la série de raisonnements et de preuves que ces deux philosophes établissent à l'appui de leurs assertions on est tenté de les approuver tous les deux. Mais nous, nous penchons pour l'avis de Kant, il serait trop long de dire pourquoi. Le mauvais principe qui, selon Kant, est dans l'homme, réside effectivement dans lui (2). Mais ce philosophe ajoute que ce principe est sans cesse combattu, contrebalancé par un autre principe, essentiellement contraire, et lui contestant sans relâche le droit de résidence. Le bon principe et le mauvais principe sont comme deux forces inégales dont la plus faible succombe presque toujours, mais non sans profiter parfois de la lassitude et de l'épuisement de l'autre. Il y a du reste tant de considérations accessoires que l'on ne saurait au juste assigner aucune prééminence, et le mauvais principe possède dans le monde un royaume bien vaste et bien peuplé. Mais comment empêcher le mauvais principe de dominer sur l'autre ? Nous sommes tentés de répondre que l'éducation sise à l'abri de tout accident, de toute influence contraire parviendrait à cette fin. Kant résoud ce problème de la même maniere ; seulement sa solution est plus générale, elle s'étend à l'humanité entière. Ce

(1) Préface, p. 10.
(2) Voir aussi la GENÈSE, chap. VIII, verset 21. Consulter le texte hébreu.

Digitized by Google

philosophe établit, pour cela, la véritable Église, et fonde le royaume de Dieu sur la terre. Quel est le but de cette Église? Comment obtiendra-t-elle de l'humanité la pratique totale de la loi morale, la réalisation objective de l'idéal qui est au dedans de nous et sur lequel nous devons seul modeler nos déterminations?

Kant veut une réforme dans la société; car, comme le dit son habile interprète : « c'est dans la société et par la société telle qu'elle est constituée, que la plupart des passions mauvaises se forment et s'alimentent. » C'est donc par une réorganisation, par une régénération que l'on doit commencer pour extirper sûrement le principe du mal, je veux dire, pour le rendre impuissant contre le principe du bien. Constituer une congrégation d'hommes telle que chacun y rencontre des garanties sûres pour vaincre le mal et pratiquer le bien, voilà, selon Kant, le grand moyen par lequel on préviendrait la domination du mauvais principe, et préparerait le triomphe de la vertu sur la terre. Si une pareille société pouvait exister, elle serait une société divine, elle serait la *véritable Église*. Mais quel est le fondement, quels sont les éléments constitutifs d'une institution si parfaite? c'est la croyance morale pure. Cette croyance est écrite dans notre cœur; elle est universelle : c'est assez dire que la véritable Église elle même possède tous les caractères de l'universalité. Cette croyance morale n'a jamais été, parmi les hommes, l'objet d'un culte constant, je veux dire, d'une pratique vraiment religieuse : elle s'est trouvée le plus souvent confondue avec je ne sais quels autres dogmes, quelles autres conventions humaines dont la source primitive échappe aux recherches. La distinction établie par Kant entre la croyance *historique* ou *ecclésiastique* et la croyance religieuse pure, est de la plus haute importance. Nous voudrions insister sur cette partie, mais M. Bouillier a rempli si heureusement cette tâche que nous ne saurions l'entreprendre de nouveau. Qu'on lise la préface (pages XXVI, XXVII) et l'on recueillera sur ce point toutes les notions suffisantes. Kant arrive à cette conclusion que « la règle suprême de l'interprétation de l'écriture qui sert de fondement à la croyance *historique*, doit être la croyance pure. » Toutes les religions ont deux croyances; la croyance *historique* ou *ecclésiastique*, c'est-à-dire, celle qui s'autorise des traditions, des miracles, des saintes écritures, et la croyance religieuse pure, celle qui émane de la conscience et ne trompe jamais Le progrès moral, religieux et social, consiste dans l'abandon des croyances *historiques* pour ne s'attacher qu'aux croyances morales et religieuses pures qui constituent la religion rationnelle. Telle est la doctrine de Kant. Ainsi la véritable religion consiste dans les croyances morales pures qui à leur tour supposent la raison. Cette religion doit être représentée par une institution, une et toujours identique à laquelle Kant donne le nom de règne de Dieu, de véritable Église.— Cette théorie formulée, on demandera des faits, on ouvrira l'Histoire. Mais Kant a prévenu cette louable curiosité de vérifier, et de n'adopter jamais avant examen. Il a présenté un tableau historique d'après lequel on peut s'assurer de la légitimité de ses assertions. Avant l'avenement du christianisme, les croyances ecclésiastiques dominaient; la véritable religion n'était sentie que par quelques hommes pieux, dévoués à l'Éternel, véritables patriarches qui offraient au divin législateur tout ce que leur cœur renfermait d'amour et de vénération. Les religions qui existaient étaient toutes polythéistes dans leur forme; la croyance religieuse pure à un seul souverain être était bien dans les esprits, mais elle ne s'accommodait point avec les harmonies multiples de la nature. Le christianisme ramena la croyance religieuse pure dans le culte, en déclarant que Dieu ne voulait point être l'objet d'un culte cérémonial, ni de for-

Digitized by Google

malités conventionnelles, si à ces démonstrations ne se joignaient le devoir pour le devoir, l'amour de Dieu pour l'amour de Dieu. Fais ton devoir, aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de l'Éternel, ton Dieu. Cette morale sublime est néanmoins antérieure à l'Évangile ; ce qui le prouve, c'est que ces croyances existaient déjà : on les retrouve surtout dans le Pentateuque (Lévitique XIX, 18. Deutéronome VI, 5). La croyance morale pure eut un règne magnifique dans les premiers temps de l'ère chrétienne ; mais à cette croyance religieuse s'adjoignit sensiblement une croyance historique : ce fut là un signe manifeste que le christianisme allait subir de dures épreuves, de terribles combats ; bientôt ce qui ne devait être que véhicule, devint essence, fondement, base générale, et la croyance historique parvint à dominer de nouveau sans jamais pourtant atteindre à une autorité absolue. Les luttes commencèrent ; les deux croyances se livrèrent des combats acharnés et tous les efforts tendirent à vaincre l'une ou l'autre croyance suivant les intérêts de tous ou d'un seul. Selon Kant, la croyance religieuse pure n'a jamais régné avec plus d'énergie qu'aux temps où il lui a été donné de vivre (1). En un mot et avec cet illustre philosophe : « Distinguer la foi religieuse de la foi ecclésiastique ; reconnaître que la première est l'interprète suprême et le but unique de la seconde ; que tout ce qui est historique et réglementaire n'est qu'un moyen d'éveiller et de vivifier le sentiment moral, c'est en cela que consistent les vraies lumieres en fait de religion (2). »

Mais où est la difficulté ? Elle est dans la subordination de la volonté à la loi morale, car la volonté hait la dépendance : la loi morale seule doit régler l'exercice de notre volonté, et la vraie religion n'existe qu'à ce prix. La véritable Église est l'institution qui amène les hommes à pratiquer cette religion, laquelle étant absolue, universelle, la véritable Église est universelle, la même pour tous : il faut donc proclamer la nécessité d'une telle institution, et souhaiter que le regne de Dieu vienne un jour, pur et universel sur la terre. C'est à cette Église que doit être confiée l'éducation du genre humain, c'est d'elle que nous attendons la régénération sociale, pour que tous concourent à la réalisation objective du plus sublime idéal que l'on puisse concevoir.

II.

Les deux dernières parties de la *théorie* de Kant forment deux chapitres où la question du culte formulée avec une netteté et une concision rares, rentre absolument dans le système rationaliste pur de l'auteur, et se trouve minutieusement d'accord avec les doctrines professées dans les chapitres précédents. Ce que nous avons à dire sur cette partie se résume en ce seul jugement, à savoir, que le philosophe est toujours conséquent avec lui-même, et que, pour nous, qui partageons ses idées, nous en approuvons de même les conséquences pratiques. Voici comment Kant interprète rationnellement les principaux mystères du christianisme. Le premier mystère que Kant nous explique est la Trinité. La Trinité n'est point un mystère, car tout mystère est un secret de la religion rationnelle, et la raison nous fait parfaitement entrevoir le sens de la Trinité. Dieu est à la fois « un législateur saint, un souverain plein de bonté, un juge intègre. » Il nous a créés, il nous conserve, il nous administre ; il nous envoie le vrai, le bien, le beau ; il est comme trois personnes dont chacune a pour mission

(1) Voyez la préface, pag. 32, où cette prétention se trouve expliquée.
(2) Kant. Théorie sur la Religion, etc., pag. 83, traduct. du docteur Lortet.

Digitized by Google

de nous transmettre une faculté, un sentiment, une intelligence ; l'une nous initie à la législation divine, l'autre exerce sur nous sa bonté toute puissante, l'autre enfin nous rend à tous la justice qui nous est due. Dieu est l'objet de notre foi, et notre foi s'adresse au créateur, au conservateur, à l'administrateur ; au saint, au bon, au juste. « Cette croyance à une triple représentation de Dieu ne renferme réellement aucun mystère ; elle n'exprime point des individualités physiques et diverses dans la divinité, mais simplement ses rapports avec le genre humain ; il suffit de la raison pour la concevoir complètement, et elle se rencontre dans la religion de la plupart des peuples civilisés (1).

Le mystère de la vocation, celui de la satisfaction et celui de l'élection, sont parfaitement expliqués par Kant : cette partie doit être lue dans l'ouvrage, car elle est supérieurement présentée : nous partageons la doctrine de ce philosophe, dans toute son étendue.

Il est évident, en effet, que la religion étant aux yeux de Kant la pratique de la loi morale, la réalisation objective de cet idéal, le culte le plus parfait, le plus imposant, le plus moral consiste dans l'observation interne de tous les devoirs prescrits par la loi naturelle ; ceci s'entend facilement. Ce culte est invisible ; il se fait en nous et pour nous ; c'est un sentiment et rien davantage ; mais ce sentiment doit être sincère, intime, vrai et naturel. Néanmoins, comme l'invisible doit se traduire dans la société, et qu'il s'y traduit effectivement, de même le vrai culte moral, invisible en soi, s'incarne sur cette terre, c'est-à-dire se matérialise, se rend palpable. Ce culte est nécessaire ; il faut à l'invisible une manifestation dont il puisse se servir pour apparaître ; il faut à la pensée une expression, à l'homme le langage ; à la croyance religieuse pure il a fallu une forme, un style, un culte enfin. Ce culte, dans le principe, invisible, se formule de lui-même, et devient l'expression de cet autre culte dont le siège est au cœur. Le culte, en tant qu'idée, est une idée nécessaire, tout comme l'invisible est nécessaire, en tant qu'idée : cette idée se traduit dans le monde physique et se formule : le vrai culte, c'est le sentiment vrai de l'observation de la loi morale pour cette loi ; il n'existe que dans le sentiment et non dans les actes : si vous priez, si vous communiez sans sincérité, sans intention vraiment religieuse, vous agissez contre l'esprit de la vraie religion. Les actes de piété, de dévouement sont insignifiants s'ils ne sont faits dans un but moral, dans une intention sincère. Le culte est dans le cœur : il se manifeste par l'expression, c'est-à-dire par l'acte ; mais cet acte doit être le langage exact de ce qui se passe dans le for intérieur. Prier, fréquenter l'église, recevoir le baptême, communier, voilà, selon Kant, « les quatre représentations extérieures du bien moral. » Elles ne doivent être autre chose que la manifestation du culte moral dont la source est en nous. L'homme qui mérite est en droit d'attendre de Dieu la grâce, c'est-à-dire « ce qui n'est possible que par le secours de Dieu. » C'est une rémunération accordée à l'homme qui fait de sublimes efforts pour améliorer son état moral; aussi n'y a-t-il qu'un moyen pour arriver à la grâce ; c'est de travailler à perfectionner, à améliorer son état moral, afin que la Loi morale règne sans restriction et soit suivie avec conscience.

Voici donc ce que Kant a voulu dans sa *Théorie sur la Religion dans les*

(1) Kant ; traduct. du docteur Lortet, pag. 86.— Consulter à cet égard aussi le GÉNIE DU CHRISTIANISME, de Châteaubriand, 1re partie, livre premier, chap. III, où l'on fait voir que la Trinité était connue chez presque tous les peuples.

Digitized by Google

limites de la Raison. Faire voir que la Religion dérive de la Raison, c'est-à-dire, qu'elle n'est que la réalisation objective de l'idéal de sainteté, de justice, d'amour et de charité qui est au-dedans de nous ; qu'elle n'est que la pratique des principes d'honnêteté et d'égalité ; — établir qu'une pareille religion doit être suivie par le genre humain, et posséder une institution, une et toujours identique, à laquelle Kant donne le nom de Véritable Eglise, et qu'il est nécessaire, pour que le règne de Dieu arrive, que la société soit réorganisée en sorte ; — enfin, proposer un culte moral, « qui ne peut consister que dans le sentiment de l'observation de tous les devoirs, en tant que commandements divins ; » voilà le résumé le plus succinct que possible de cette *Théorie* que nous adoptons tout entière, car elle est basée sur la Raison, et la Raison ne peut être acceptée qu'avec toutes ses phases, qu'avec ses trois faces. Les dernières pages du travail préparatoire de M. Bouillier sont une interprétation, un développement habilement présenté du « double résultat des principes et de l'esprit de cette *Théorie* de Kant. » Nous en approuvons entièrement les conclusions ; et la corrélation que Kant établit entre l'idée du savoir, du droit et de la liberté, entre l'idée des droits de l'homme et de la raison, est à elle-même l'expression d'une théorie qui a préoccupé longtemps le monde moral et politique, et qui néanmoins s'élève au-dessus de toute contestation. Ces idées sont sacrées, car elles sont éternelles, elles viennent de Dieu. « Il faut, dit M. Bouillier, les enfermer dans une arche sainte. Qu'autour de cette arche sainte tous les hommes, dont le cœur est élevé, viennent se rallier pour former, suivant le vœu de Kant, un vrai peuple de Dieu, ardent aux bonnes œuvres. Qu'ils s'unissent d'abord au sein de cette foi morale, en attendant le jour où ils pourront s'unir au sein d'une foi plus vaste, embrassant toutes les questions que la métaphysique sceptique de Kant n'a pu résister à retrancher de la philosophie et de la religion, parce qu'elles sont au fond de toutes les intelligences humaines (1). »

Jacques Heyman de Ricquès.

(1) F. Bouillier, préface de la Théorie de Kant, pag. XLII.

Digitized by Google

EXTRAITS D'UN OUVRAGE INÉDIT SUR LA LOI MORALE.

Le rédacteur en chef du *Censeur*, M. Rittiez, vient de publier quelques extraits d'un ouvrage inédit sur la loi morale, sous les titres d'*esprit et matière*, de *liberté et nécessité*. Un spiritualisme pur, un sentiment profond de la liberté et de la moralité de l'homme règne dans ces fragments. Le style animé et figuré dont M. Rittiez a su revêtir ses idées métaphysiques, les met à la portée de tout le monde, en même temps qu'il excite dans les ames les sentiments les plus élevés. Quand nous lisons ces protestations éloquentes contre le matérialisme, au nom de la liberté et de la moralité, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'heureuse influence de la philosophie éclectique. Qui, en effet, a d'abord combattu en France, au commencement du XIXe siècle, le matérialisme et la morale de l'intérêt qui en étaient les conséquences? Qui a rétabli pour fondement de la morale l'idée de la liberté et de la justice absolue, si ce n'est MM. Maine de Biran, Royer-Collard et Cousin, les chefs de l'école éclectique? Sans doute, par une noble contradiction, tandis que la philosophie du XVIIIe siècle professait une métaphysique dont la conséquence était la négation de la liberté et du devoir, elle se passionnait dans l'ordre social pour le triomphe de la liberté et de la justice; mais la philosophie du XIXe siècle aura sur elle cet immense avantage, que quand elle réclamera au nom de la justice et de la liberté, elle sera conséquente avec ses principes métaphysiques, au lieu d'être en contradiction avec eux. Nous espérons que bientôt M. Rittiez nous donnera son ouvrage entier sur la loi morale, pour lequel ces extraits nous ont inspiré à l'avance l'estime la plus vive.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XVIe VOLUME.

—

Poésie.

EUGÈNE FAURE.	Un soir sur la Colline.	5
— —	A un riche Avare.	13
F. COIGNET.	Le vent d'automne.	97
	A un vieux portrait de jeune femme. . .	100
J. J. PORCHAT.	La Chèvre attachée.	102
	Le Palimpseste.	103

Philosophie.

BUOB.	De la dogmatique de Strauss.	17
VICTOR DE LAPRADE.	De l'Unité spirituelle, ou de la Société et de son but au de-là du temps, par A. Blanc Saint-Bonnet. 2e et 3e article. . . .	74-140
***	Influence des doctrines de Strauss en Allemagne.	95
F. BOUILLIER.	Du sens commun rationnel et du sens commun empirique, discours d'ouverture du cours de Philosophie, à la Faculté des Lettres. . .	507
SCHELLING.	Fragments d'un discours d'ouverture. . . .	522

Digitized by Google

HEYMAN DE RICQLÈS. Théorie de Kant sur la Religion dans les limites de la raison. 183-520
B. Extraits d'un ouvrage inédit sur la loi morale, par M. Rittiez. 531

Linguistique.

F. G. EICHHOFF. Origine et affinité des Langues. 161
PAUL BRUYAS. De l'étude de la Langue. 291-362

Histoire.

A. MACÉ. De l'étude et de l'enseignement de l'histoire au XIXe siècle. 265

Littérature, appréciations, chroniques, nouvelles, voyages.

BARRILLON. Napoléon apocryphe, par M. Geoffroy. . . 42
J. DEMOGEOT. La Bible Guyot de Provins, satire de mœurs du XIIe siècle 237
EVARISTE MARANDON DE MONTYEL. Pâtres montagnards 253
— — De l'esprit chez les poissons, à propos de la première langue parlée chez les hommes. 334
Mlle JANE DUBUISSON. Etude de bric à brac. 391
P. BEUF (DE LIMAS). Les procureurs de Villefranche et leurs confrères de Lyon. 353

Lyon : économie politique, commerce, industrie, archéologie.

P. LORTET. De l'importance du Rhône. 105
FOURNET. Le lit du Rhône à Lyon. 185
H. GREPPO. Ararica et Rhodanica, archéologie des deux fleuves de Lyon. 265

Digitized by Google

Hygiène.

DEVAY. Des instituts hygiéniques de Pythagore et de leur influence sur les sociétés antiques. . 116

Biographie Lyonnaise.

F.-Z. COLLOMBET. Gacon ou le poète sans fard. — Documents relatifs à la statue de Louis XIV. — Manuscrits de Gacon. — Le régiment de la Calotte. . 433

Revue bibliographique.

Histoire topographique et médicale du grand Hôtel-Dieu de Lyon, par M. Pointe. 182-261-347
Essai sur une loi de régence, par M. A Floret. 182
Notice biographique sur Jean Cléberger. 183
La bataille électorale, ou les marionnettes politiques, comédie en cinq actes et en vers, par M. Rousset. 183
Des avantages que Lyon et les communes environnantes retireraient d'un canal de dérivation du Rhône, par M. Guillard. 183
Discours prononcé par l'abbé Dauphin à la distribution des prix aux élèves de l'institution d'Oullins. 263
Etudes littéraires sur les poètes bibliques, par M. l'abbé Plantier. . 349
Bibliothèque philosophique de Charpentier. 431

Chronique littéraire et artistique.

Translation des facultés dans les bâtiments du petit collége. 93
Modification projetée aux règlements de l'Académie de Lyon. 96
Mort de M. de Sismondi. 96

Digitized by Google

P. LORTET. Congrès de Mayence et de Strasbourg. 341-416
Installation des Facultés. 429
Le nouveau Palais de Justice et la nouvelle salle du Grand-Théâtre. 429
Mort de M. Degérando. 432

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google